



**HAL**  
open science

**Pour une nouvelle approche du “ plus-que-parfait ” en  
espagnol contemporain. Unicité du signe, motivation,  
variations**

Élodie Blestel

► **To cite this version:**

Élodie Blestel. Pour une nouvelle approche du “ plus-que-parfait ” en espagnol contemporain. Unicité du signe, motivation, variations. Linguistique. Université Rennes 2 Haute Bretagne, 2012. Français. NNT: . tel-03319699

**HAL Id: tel-03319699**

**<https://hal.science/tel-03319699v1>**

Submitted on 12 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**SOUS LE SCEAU DE L'UNIVERSITÉ EUROPÉENNE DE BRETAGNE**

**UNIVERSITÉ RENNES 2**

École Doctorale - Arts, Lettres et Langues (ED 506 ALL)

Unité de Recherche ÉRIMIT (EA 4327)

**Pour une nouvelle approche du « plus-que-parfait » en espagnol  
contemporain**

Unicité du signe, motivation, variations

**Thèse de Doctorat**

Discipline : linguistique hispanique

**Volume 1/1**

**Présentée par Élodie BLESTEL**

Directrice de thèse : Gabrielle LE TALLEC-LLORET

Soutenue le 1<sup>er</sup> décembre 2012

**Jury :**

M. Eric BEAUMATIN, Professeur, université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle

M. Didier BOTTINEAU, Chargé de recherche, CNRS et université Paris Ouest Nanterre – La  
Défense

M. Gilbert FABRE, Professeur, université Paris XIII – Nord

Mme Chrystelle FORTINEAU-BRÉMOND, Professeur, université Rennes 2

Mme Gabrielle LE TALLEC-LLORET, Maître de Conférences HDR (Directrice de thèse)



# Remerciements

Je voudrais remercier, en tout premier lieu, Mme Gabrielle Le Tallec-Lloret, pour avoir accepté de diriger cette thèse. Je la remercie pour ses remarques critiques, sa grande générosité et sa bienveillance ; ses très nombreux conseils ont considérablement enrichi ce travail.

J'aimerais aussi remercier l'équipe de recherche ÉRIMIT, dirigée par M. Néstor Ponce, pour m'avoir accueillie et donné les moyens de mener à bien cette thèse, la Société des Hispanistes Français et la Région Bretagne pour leur soutien financier lors de mes déplacements au Paraguay, ainsi que la cellule recherche en Langues de l'université Rennes 2, pour son soutien logistique.

Je remercie également M. David Galeano Olivera de m'avoir permis de bénéficier des enseignements de l'Ateneo de Lengua y Cultura Guaraní à Asunción, et de m'avoir autorisée à accéder librement aux trésors de sa bibliothèque.

Mes remerciements vont aussi aux membres du GERLHIS de l'université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, et en particulier à M. Gilles Luquet. La fréquentation de ce séminaire, ainsi que la richesse des échanges avec ses membres, ont largement contribué à ma formation scientifique.

Je tiens à remercier Mme Chrystelle Fortineau-Brémond (université Rennes 2), M. Jukka Havu (université de Tampere), M. Silvio Liuzzi (CÉLIA, CNRS), ainsi que Mrs Guillermo Soto et Nicolás Olguín (université du Chili), lesquels ont eu la gentillesse de m'envoyer une partie de leurs travaux. J'espère ne pas avoir trahi leurs propos en rendant compte de ceux-ci. Mes remerciements vont aussi à Mme Hedy Penner et au Père Bartomeu Melià de l'Université Catholique d'Asunción, pour nos fructueux échanges.

Merci au département LEA et à l'UFR Langues de l'université Rennes 2 de m'avoir offert l'opportunité de bénéficier d'un contrat d'Attachée Temporaire d'Enseignement de Recherche pendant ces quatre dernières années. Je salue également l'ensemble de mes collègues pour leur amitié et leur soutien.

Un grand merci à mes amis du bureau E 428, Nadège Centelles-Le Bouffant, Valeria Pansini, et André Belo, pour tout : le réconfort comme la distraction. Je remercie infiniment Nadège Centelles-Le Bouffant, Marie Crespel et Marine Poirier pour leurs relectures et leurs conseils, Aurélie Batou, Adam Davis et Ariane Feyler pour leurs traductions. Je voudrais également rendre hommage à Sterenn Le Coadou, qui n'a jamais cessé de m'accompagner, en pensées.

Mes remerciements vont enfin à Xavier pour sa présence à mes côtés et auprès des enfants, à mes parents pour leur compréhension et leur soutien, et à l'ensemble de ma famille et de mes amis.

*À Gabin et Ninon*

# Sommaire

REMERCIEMENTS	3
<b>INTRODUCTION</b>	<b>6</b>
0.1 Entre unité et variation.....	7
0.2 Postulats théoriques.....	9
0.3 Déroulement de l'étude.....	12
<b>PARTIE 1 DES DIVERSES APPROCHES DU PLUS-QUE-PARFAIT</b>	<b>15</b>
1.1 Diachronie du <i>plus-que-parfait</i> .....	16
1.2 L'approche référentialiste du <i>plus-que-parfait</i> .....	51
1.3 Vers une pragmatique du <i>plus-que-parfait</i> .....	120
<b>PARTIE 2 LA CLEF DES SIGNIFIANTS</b>	<b>170</b>
2.1 Quand les signes <i>font sens</i> .....	171
2.2 <i>Había</i> + -do / -to / -cho : « regards sur les signifiants ».....	197
2.3 Parcours d'actualisation.....	242
<b>PARTIE 3 VARIATIONS</b>	<b>261</b>
3.1 Variations discursives.....	262
3.2 Séquences narratives.....	303
3.3 Confins diatopiques.....	315
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b>	<b>353</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>357</b>
Liste des tableaux et figures	361
Références bibliographiques	362
Index des auteurs	382
Index des exemples	382
Index des notions	410
Table des matières	416

# Introduction

(1) ¡Jesús era gay e inteligente había sido!<sup>1</sup>

Voilà un titre de forum de discussion qui a de quoi attirer l'attention des internautes... et la nôtre ! Nous ne voulons pas jeter le trouble, ni offrir notre contribution à d'éventuelles recherches en études bibliques – nous laisserons aux exégètes de la vie de Jésus le soin d'y apporter leur éclairage – ; nous ne nous prononcerons pas non plus sur les sources d'Elton John, lorsqu'il s'est livré sur l'hypothétique homosexualité de Jésus Christ, en février 2010, dans une entrevue au magazine américain *Parade*<sup>2</sup>. Non, ce qui étonne le linguiste, ici, c'est bien cet emploi singulier du *plus-que-parfait*. Si l'on s'en tient aux emplois de l'espagnol standard, la seule interprétation qui puisse être avancée est la suivante : Jésus était homosexuel et avait été intelligent dans un moment qui serait antérieur à celui de son homosexualité. Nous pourrions donc reformuler ainsi l'énoncé :

(1') ¡Jesús era gay y (antes) había sido inteligente!

Il s'agirait, dans l'énoncé (1), de deux groupes syntaxiques agencés en chiasme, où les termes du deuxième groupe seraient inversés par rapport à ceux du premier :

(1) ¡Jesús era gay e inteligente había sido!

nom – verbe – attribut / conj. / attribut – verbe

Pourtant, si nous observons les propos qui ont suscité ce commentaire, cette interprétation chiasmatisque s'avère improbable, tant la syntaxe anglaise est sans équivoque :

I think Jesus was a compassionate, super-intelligent gay man who understood human problems.  
On the cross, he forgave the people who crucified him. Jesus wanted us to be loving and

---

<sup>1</sup> Foro « Jesús era gay e inteligente había sido! », *La Jaula* [En ligne], Paraguay | 2010, mis en ligne le 8 mai 2010, consulté le 12 mai 2010. URL : <http://www.lajaula.com.py/foro/topico/18775/>. Dans ce billet, publié en espagnol dans l'un des forums de discussion du site d'opinion *La Jaula*, un internaute commente les révélations d'Elton John parues dans le magazine nord-américain, où le chanteur se livre, en anglais, sur sa carrière, sa vie privée, et sa vision très personnelle de la vie de Jésus Christ.

<sup>2</sup> E. John, « There is a lot of hate in this world », *Parade* [En ligne], États-Unis | 2010, mis en ligne le 17 février 2010, consulté le 12 mai 2010.

URL : <http://www.parade.com/celebrity/celebrity-parade/2010/elton-john-web-exclusive.html>.

forgiving. I don't know what makes people so cruel. Try being a gay woman in the Middle East -- you're as good as dead<sup>3</sup>.

Non seulement les adjectifs « gay » et « super-intelligent » sont épithètes et incidents au même substantif « man », mais l'emploi du seul *simple past* « was » ne donne en outre aucune raison à notre internaute de scinder son énoncé en deux propositions coordonnées (passé révolu / passé de passé) dans son commentaire espagnol. C'est pourtant l'analyse que préconise la *Nueva gramática de la lengua española* (désormais *NGLE*) de la Real Academia Española, laquelle considère le *plus-que-parfait* (*PQP*) comme un temps du passé relatif, en ce sens qu'il indique un état ou un procès (une « situation ») antérieur à une première situation passée :

Le PLUS-QUE-PARFAIT (HABÍA CANTADO) désigne une situation passée et terminée, antérieure à une autre situation également passée, qui peut être mentionnée ou non<sup>4</sup>.

Si nous nous en tenons à la proposition de la Real Academia, nous nous heurtons, en (1), à une manifestation du *PQP* que l'on ne peut expliquer.

## 0.1 Entre unité et variation

Parmi les spécialistes de l'espagnol paraguayen, en revanche, une explication est avancée : dans l'exemple (1), « había sido » est un emploi dit *miratif* du *PQP*, une variante dialectale caractéristique de l'espagnol du Paraguay qui permet à l'énonciateur de mettre à distance une information qu'il vient de découvrir, tout en signifiant qu'il renonce à ses attentes<sup>5</sup>. Cet emploi – également qualifié d'*admiratif* –, est tenu pour un calque du morphème guarani *-ra'e*, seul, ou bien associé au morphème de doute *-nipo* (*nipora'e*)<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> *Ibid.* : « Je pense que Jésus était un homosexuel très intelligent et charitable qui comprenait les problèmes humains. Sur la Croix, il a pardonné à ceux qui l'ont crucifié. Jésus voulait que nous soyons aimants et miséricordieux. Je ne sais pas ce qui rend les gens si cruels. Essayez d'être une femme homosexuelle au Moyen-Orient : c'est tout simplement suicidaire ». [Sauf indication contraire, toutes les traductions vers le français sont nôtres]

<sup>4</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1786 : « EL PRETÉRITO PLUSCUAMPERFECTO (HABÍA CANTADO) designa una situación pasada y concluida, anterior a otra igualmente pasada, que puede mencionarse o no ».

<sup>5</sup> S. DeLancey distingue deux types d'information, voir S. DeLancey, 1997, p. 49 : « Information which is part of the speaker's integrated picture of the world and information which is new and not yet part of that integrated picture ». « L'information qui fait partie de la vision du monde du locuteur et l'information qui est nouvelle et qui ne fait pas encore partie de sa vision du monde ». Il s'agit bien du second type ici.

<sup>6</sup> Ce morphème guarani est également considéré comme un morphème verbal exprimant un événement au temps passé « antérieur » ou « indéfini », ce qui ne facilite pas non plus la compréhension de ce phénomène. Voir *infra*, § 3.3.



Nous serions donc en présence d'un nouvel emploi dû à l'interférence du guarani, en tout cas à l'origine, car l'interférence – telle que la définissent J. Dubois et *al.* –, reste un phénomène « individuel » et « involontaire », contrairement à l'emprunt et au calque :

On dit qu'il y a interférence quand un sujet bilingue utilise dans une langue-cible A un trait phonétique, morphologique, lexical ou syntaxique caractéristique de la langue B. L'emprunt et le calque sont souvent dus, à l'origine, à des interférences. Mais l'interférence reste individuelle et involontaire, alors que l'emprunt et le calque sont en cours d'intégration ou sont intégrés dans la langue A<sup>7</sup>.

C'est cette interférence originelle avec le guarani qui aurait donné lieu au *calque* que nous observons aujourd'hui dans cette variante dialectale de l'espagnol.

Cette hypothèse du substrat<sup>8</sup>, sur laquelle nous reviendrons, pose un certain nombre de problèmes théoriques. En effet, s'il s'agit bien d'un calque, pourquoi les locuteurs auraient-ils choisi de rendre le morphème guarani *-ra'e* par le *PQP* espagnol afin d'exprimer l'étonnement, si la valeur sémantique qu'attribuent traditionnellement les grammaires à la périphrase est celle de désigner un événement passé achevé ? Qu'ont reconnu les Paraguayens dans le *PQP* qui puisse les avoir menés à exprimer ainsi la *mirativité* ?

Dans ce travail, nous adopterons une tout autre approche : celle qui postule l'unicité du signe linguistique. C'est au nom de cette unicité que nous nous demanderons ce que doit être le signifié du *PQP*, et de la périphrase *había sido* en particulier, non seulement pour qu'ait pu émerger cette traduction du guarani vers l'espagnol, mais aussi pour qu'elle ait pu être adoptée, puis maintenue, dans la communauté linguistique. C'est ce même signifié qui devra, selon nous, être à même d'autoriser tous les effets discursifs de la périphrase, qu'ils désignent des « situations antérieures à d'autres situations également passées », ou non, puisque nous verrons que la « valeur » que l'on attribue traditionnellement au *PQP* espagnol est loin d'embrasser l'ensemble de ses manifestations discursives. En plaçant les emplois atypiques – ou plutôt considérés comme tels par la tradition – sur le même plan que les emplois plus prototypiques, nous prendrons en quelque sorte le contre-pied des grammaires. Plutôt que de reléguer les emplois *miratifs* à la marge sous prétexte qu'ils constituent des

---

<sup>7</sup> J. Dubois et *al.*, 2007, p. 252-253.

<sup>8</sup> Pour une définition des processus résultant du contact de langues, cf. *infra*, § 3.3.1.1-b.

variantes diatopiques ou résiduelles du *PQP*, nous adopterons la démarche inverse qui consiste à partir de ce que G. Guillaume appelait les « cas limites » :

En matière grammaticale, je ne saurais trop conseiller de faire partir l'étude de la considération analytique des cas limites. On sait que ces cas, très délicats, sont généralement passés sous silence ou font l'objet d'une attention distraite. On part des emplois saillants, fréquents, apparents et, de là, on passe aux emplois rares, difficiles. La saine méthode est de faire le contraire, car je le répète, une discrimination fine vaut pour les discriminations grosses, mais une discrimination grosse ne saurait valoir en présence d'une discrimination plus fine<sup>9</sup>.

Notre travail de thèse ne prendra donc pas pour objet l'étude des variations de l'espagnol en Amérique ou de l'espagnol du Paraguay. Au nom de l'unicité du signe, nous aborderons au contraire le cas de « *había sido* » comme une exploitation discursive particulièrement remarquable de l'interaction du *PQP* et de la sémantèse du verbe *ser*. S'il est vrai que la situation de contact linguistique caractéristique du Paraguay offre un terrain propice à l'émergence d'exploitations discursives encore inédites dans d'autres variantes dialectales de l'espagnol, il s'avère que l'examen de l'ensemble des manifestations du *PQP* au-delà des seules frontières du Paraguay nous amène à formuler l'hypothèse que les emplois miratifs ne remettent pas en cause le signifié unique que nous postulons pour la périphrase en langue. Face à la diversité des manifestations discursives, seul le complexe signifiant que constitue le *PQP* nous servira de fil d'Ariane : emplois prototypiques et atypiques, péninsulaires et diatopiques, normatifs ou déviants, tous seront observés et analysés conformément à notre axiome de départ qui veut qu'à un signifiant correspond un et un seul signifié. Nous faisons donc l'hypothèse qu'aucune de ces manifestations n'entre en conflit avec le signifié unique du *PQP*, signifié que nous tenterons de faire émerger, non seulement par l'observation attentive des faits de discours, mais aussi par l'étude détaillée de la structure sémiologique du *PQP*.

## 0.2 Postulats théoriques

### 0.2.1 La linguistique du signifiant

Postuler l'unicité du signe, et accorder à sa structure sémiologique la place qui lui revient, c'est inscrire nos travaux dans la continuité de ceux de trois hispanistes,

<sup>9</sup> G. Guillaume, 1992, p. 267.

M. Molho, M. Launay et J.-Cl. Chevalier dont les travaux sont également connus sous l'acronyme Mo.La.Che. Pour ces derniers, il importe de retrouver le « rapport sémantique dont l'unicité du signifiant serait la manifestation »<sup>10</sup>, derrière l'apparente multiplicité des effets de sens d'une même texture signifiante. Nombreux sont les linguistes qui ont adopté ce principe, lequel établit que l'apport du signifiant est toujours le même, peu importe le contexte ou le co-texte dont il est flanqué. Cet apport, c'est toujours un même signifié, unique en *langue*, lequel n'empêche pas la diversité des effets de sens en discours ; c'est ce que rappelle M.-F. Delport dans son ouvrage sur *Haber et Tener* :

S'il faut ainsi faire fond sur le signifiant, c'est qu'il est le moyen d'accéder au signifié. Cet apport du signifiant dont on vient de parler, toujours identique à lui-même partout où le locuteur le convoque, cette pierre, toujours la même, apportée à l'édifice de toute phrase où le signifiant en question comparait, c'est cela qui constitue son signifié<sup>11</sup>.

Au-delà de ce que G. Guillaume décrivait par le terme de *congruence*, ou de *convenance*, pour désigner l'accommodation de la structure sémiologique d'une langue à sa structure psychique<sup>12</sup>, le groupe Mo.La.Che entreprend une véritable réhabilitation du signifiant, en postulant, en outre, que les irrégularités présentes dans celui-ci sont précisément *signifiantes* :

Le principe en est simple : toute l'entreprise repose sur ce que Guillaume appelait un « préjugé d'ordre ». Soit : tenir *a priori* l'ordre superficiel, morphophonologique, pour un ordre, précisément, et non pour un désordre. Rechercher l'ordre du désordre, en somme ; c'est-à-dire montrer que toutes les particularités et irrégularités de la surface signifiante pourraient bien avoir « un sens », et que la structuration interne et externe des morphes obéit à un « plan d'une merveilleuse rigueur », selon le mot si souvent cité d'Antoine Meillet<sup>13</sup>.

Les principes posés par les auteurs ont représenté un véritable retour sur le signifiant, puisqu'ils supposent que la sémiologie est « toujours et partout motivante »<sup>14</sup>, ce qui confère au signifiant un véritable « statut de commandeur » face au signifié<sup>15</sup> :

Au préjugé qui voudrait que la tâche de l'observateur est de rechercher « sous le désordre apparent de la sémiologie l'ordre profond du psychisme » (Guillaume 1974, pp. 133-134), on

---

<sup>10</sup> J.-Cl. Chevalier, M. Launay et M. Molho, 1982, p. 15.

<sup>11</sup> M.-F. Delport, 2004, p. 24.

<sup>12</sup> Voir G. Guillaume, 1971, p. 170 : « Un principe auquel toutes les langues défèrent dans leur construction est celui de la congruence – ou si l'on veut, de la convenance – du signifiant et du signifié. Le signifiant est un fait de parole, le signifié un fait de pensée, et la structure d'une langue, et son existence même, supposent un accord suffisant – qui ne sera jamais excessif (et qui donc pourra toujours grandir) – entre un fait de parole et un fait de pensée ».

<sup>13</sup> J.-Cl. Chevalier, M. Launay et M. Molho, 1986b, p. 8.

<sup>14</sup> J.-Cl. Chevalier, M. Launay et M. Molho, 1984, p. 40.

<sup>15</sup> Voir G. Le Tallec-Lloret, 2011 : « Dans le rapport intrasigne, par rapport à Guillaume, Mo.La.Che opère un virage complet en faisant du sens un produit du signifiant (et non la source) en accordant au signifiant, de fait, le « statut de commandeur » [...].

substituera donc le préjugé qui pose que c'est l'ordre de la sémiologie qui est à découvrir sous son désordre apparent et que « l'ordre profond du psychisme » se trouvera donné du même coup<sup>16</sup>.

Ce retour sur le signifiant est ce qui a amené les auteurs à accorder toute leur attention aux constituants phonématiques du signifiant, et ce qui a conduit M. Molho à formuler son hypothèse des formants<sup>17</sup>. Pour notre part, et à la suite de ces auteurs, nous ne nous intéresserons plus seulement à la structure phonématique des signifiants, mais nous tenterons, par une observation de la structure phonologique de ceux-ci, de faire affleurer les *cognèmes* qui entrent en jeu dans les deux signifiants qui composent le *PQP*<sup>18</sup>. En effet, si les manifestations discursives de la périphrase ne doivent pas contredire le signifié de langue du *PQP*, c'est bien l'observation de sa structure submorphématique qui nous mettra sur la voie du signifié en question.

## 0.2.2 Principes

Afin de mener à bien notre étude, nous observerons les principes que recommande G. Le Tallec-Lloret dans son étude sur la concordance des temps et la non-concordance modale en espagnol moderne<sup>19</sup>, et qui nous semblent résumer parfaitement les écueils à éviter :

- Nous prendrons garde de ne pas confondre l'univers extra-linguistique et la représentation mentale qui en est faite à travers la langue. Les formes verbales permettent d'appréhender des événements qui sont en train de se produire, ou bien des événements qui se sont déjà produits, et de les situer dans une *exochronie*<sup>20</sup>. Mais il ne s'agit là que de représentations de la temporalité par la langue. La chronologie réelle des événements est une chose, la façon dont on va représenter ces événements en est une autre : si les différents éléments d'un même système verbal entretiennent des relations entre eux, il convient de n'y voir qu'une façon de conceptualiser le monde.

<sup>16</sup> J.-Cl. Chevalier, 1996, p. 82.

<sup>17</sup> G. Le Tallec-Lloret, 2011.

<sup>18</sup> D. Bottineau, 2002, 2003a, 2009, 2010a et 2010b.

<sup>19</sup> G. Le Tallec-Lloret, 2010b, p. 14.

<sup>20</sup> Nous reprenons la distinction établie par J.-C. Chevalier entre l'endochronie d'une opération verbale – c'est-à-dire le temps impliqué par cette opération – et son exochronie qui correspond au temps extérieur, dans lequel l'opération se déploie ; voir J.-Cl. Chevalier, 1978, p. 32-40.

- « La réalité, pour un bon observateur, ne se limite pas à ce qui tombe sous le coup de l'observation directe »<sup>21</sup>. Nous chercherons à établir une constante derrière la multiplicité des effets de sens : même si, à première vue, une même association signifiante semble présenter des significations en tous points opposées selon le co-texte et le contexte dans lesquels elle est insérée, nous devons nous efforcer de retrouver l'unité qui conduit le locuteur à convoquer ces mêmes signifiants-signifiés.
- La structure sémiologique ne trompe pas : nous nous attacherons à ne retenir de la langue que ce qu'elle veut bien nous montrer. Nous devons donc veiller à ne pas affubler les signifiants de significations qu'ils n'auraient pas en *langue*.

Nous sommes bien consciente du caractère quelque peu radical de notre positionnement méthodologique. Les signifiants en discours présentent, selon les contextes, des effets de sens qui peuvent être très disparates. Il serait certainement plus aisé d'attribuer aux uns, une valeur de base, et aux autres, un caractère exceptionnel, métaphorique ou dialectal, d'autant plus que certaines *valeurs* en discours sont nettement moins représentées numériquement que la valeur considérée comme *première* par les grammaires. Cette démarche implique donc de n'écarter aucun emploi, afin d'être en mesure de formuler un signifié unique et valable pour l'ensemble des occurrences. Ceci n'est pas sans présenter des difficultés relatives, notamment, à l'étude de l'interaction du signifié et du co-texte en syntaxe. Ces difficultés se posent d'autant plus crûment que l'on se heurte à la problématique du contact des langues. Le maintien du signifiant, dès lors qu'il subit la pression de la syntaxe de la langue voisine, met nécessairement à l'épreuve notre postulat de départ. Nous tenterons donc de voir dans quelle mesure ce contact peut influencer sur la préservation de ces signifiants en discours, dans le cas du contact linguistique paraguayen, notamment.

### 0.3 Déroulement de l'étude

Notre étude s'articule en trois temps.

---

<sup>21</sup> G. Guillaume, 1971, p. 9.

Nous étudierons en premier lieu les diverses approches qui ont été adoptées jusqu'ici face à la problématique des temps composés, et du *PQP* en particulier.

Les études diachroniques s'attachent à décrire et à expliquer l'apparition des périphrases aspectuelles du type *haber* + participe dans les langues romanes. La réorganisation du système verbal qui s'est ensuivie, à laquelle ont succédé non seulement l'inclusion de la périphrase dans le paradigme des temps verbaux de l'espagnol, mais aussi l'adoption d'une terminologie qui se plie à cette nouveauté, n'ont cessé d'accaparer les spécialistes depuis lors. Nous verrons que le manque de théorisation et l'emprise du monde extra-linguistique poussent encore aujourd'hui les auteurs qui adoptent une démarche de type référentialiste à diffuser une « valeur » qui, parce qu'elle est exclusivement calquée sur le temps chronologique du monde référentiel, ne permet pas de rendre compte de l'ensemble des effets discursifs de la périphrase au *PQP*. D'autres auteurs, en réaction, ont fait le choix de réhabiliter le locuteur en tant que générateur des différentes représentations véhiculées par les formes verbales. Ces études – nous étudierons dans un troisième chapitre l'ensemble des approches qui rejettent la prépondérance de la référence au Temps dans la caractérisation des morphèmes verbaux –, ne vont cependant pas jusqu'à remettre en cause la structuration modale traditionnelle sur laquelle se fonde le système verbal espagnol. Par ailleurs, elles ne prennent pas en compte la sémiologie, qui constitue pourtant un guide à même de nous mettre sur la voie de ce que sont les signifiés des formes verbales.

Nous consacrerons la deuxième partie de cette étude à l'analyse des constituants de la périphrase sur le plan de la langue et de ses réseaux signifiants.

La conception du signe que nous avons formulée, qui veut qu'un signifiant soit indissociable de son signifié, et *vice versa*, nous invite à repenser la périphrase non pas comme un *tout* mais bien comme l'association – et l'interaction – en *discours* de deux signifiés. C'est pour cette raison que nous en étudierons isolément les éléments dans un premier temps. Par l'analyse de la sémiologie de ses deux constituants, nous tenterons de faire émerger les signifiés qui entrent en interaction dans la périphrase. D'une part, l'étude de ce que l'on a l'habitude de désigner comme l'*auxiliaire* nous invitera à repenser la structuration modale du système verbal espagnol, à la lumière de la nouvelle

théorie des modes et des temps espagnols de G. Luquet<sup>22</sup>, qui présente désormais l'*imparfait* comme un *présent inactualisant*. D'autre part, nous évoquerons la nécessaire distinction que l'on doit opérer entre le temps et l'aspect pour nous attacher à dégager la conception qu'emporte, en *langue*, la forme participiale. Ce n'est qu'après avoir émis une hypothèse sur ces signifiés que nous pourrons nous avancer sur ce que doit être le signifié syntaxique de la périphrase aspectuelle de *présent inactualisant* ; ceci nous permettra de poser un regard nouveau sur le phénomène bien connu de la « grammaticalisation » qui rend compte, traditionnellement, de la formation des temps composés. Enfin, nous ferons émerger les variables avec lesquelles le *PQP* entre en interaction en discours et les capacités référentielles que l'on peut mettre au compte de la périphrase.

Dans la troisième et dernière partie de notre travail, nous nous emploierons à étudier la syntaxe du présent *inactualisant* en discours.

La recherche des signifiés des éléments constitutifs de la périphrase laissera place à une analyse en discours des différents effets de sens que nous aurons rencontrés au cours de cette étude. En effet, nous voudrions montrer que l'invariant dégagé en *langue* n'entre pas en contradiction avec la diversité du *discours*. Nous chercherons à expliquer les effets de sens du *PQP*, temporels ou non, puis leur fonctionnement dans les séquences narratives. Enfin, nous aborderons la problématique du contact de langues, et, en particulier, celle des emplois *miratifs* qui sont à l'origine de cette étude sur le *PQP* ; nous tenterons de montrer qu'à l'imposition d'une norme standard panhispanique, diffusée par les grammaires de l'espagnol, laquelle néglige ou – si elle en fait état – renvoie les emplois américains à leur statut d'emplois marginaux, répond une vision parcellaire et réductrice des phénomènes langagiers, qui voudrait que tout emploi atypique soit le fruit du contact des langues. Bien entendu, il ne s'agira pas pour nous de mettre en doute les interférences que peuvent expérimenter les langues en contact, mais bien d'en étudier les mécanismes dans le cas particulier du calque « *había sido* » sur le morphème *-ra'e*.

---

<sup>22</sup> Voir G. Luquet, 2004.

# PARTIE 1

## DES DIVERSES APPROCHES DU *PLUS-QUE-PARFAIT*

---



## 1.1 Diachronie du *plus-que-parfait*

*Puede verse la confusión de los gramáticos que procedieron sin ninguna medida en la explicación de los modos: ciertamente, si yo los hubiera establecido, hubiera ordenado algunos tiempos de otra manera, porque ¿quien no ve que amabam, ‘amaba’ y amaueram ‘había amado’ son tiempos hasta tal punto imperfectos que haya que reconocer que son voces del subjuntivo?*

*El Brocense, Minerva o De la propiedad de la lengua latina, Salamanca, 1587<sup>23</sup>*

Aujourd’hui, ces remarques du Brocense pourraient prêter à sourire. Il n’en reste pas moins qu’elles reflètent admirablement les préoccupations des premiers grammairiens de l’espagnol lorsqu’ils se heurtèrent, au moment de décrire les systèmes grammaticaux de cette nouvelle langue romane, à l’épineuse question des catégories paradigmatiques attachées au verbe. Si, parmi les linguistes et les grammairiens contemporains, plus personne n’ose affirmer que les formes en *aba/ia* et leur corrélat d’aspect transcendant<sup>24</sup> doivent être consignées dans le mode subjunctif, le recours à tel ou tel autre terme métalinguistique pour désigner les éléments du système verbal mérite de retenir toute notre attention, tant ce choix en dit long sur le positionnement épistémologique des auteurs qui y font appel<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> F. Rivera Cárdenas, 1976, p. 81-82, cité par E. de Bustos Gisbert, 1997, p. 109.

<sup>24</sup> Dans la terminologie de G. Guillaume, « l’aspect transcendant », qui correspond aux formes composées en français mais aussi en espagnol, permet de saisir un événement dans sa subséquence, dans l’au-delà de son accomplissement. Il s’oppose ainsi à « l’aspect immanent », qui permet de saisir l’événement dans le moment même de son effectation.

<sup>25</sup> Dans l’extrait de *Minerva* cité en épigraphe, l’écart entre les affirmations du Brocense et les classifications contemporaines tient à la variation dans la conception du mode subjunctif au cours de l’histoire. Pour E. de Bustos Gisbert, le Brocense entendait ici affirmer le caractère relatif de simultanéité ou d’antériorité de l’imparfait et du plus-que-parfait de l’indicatif ; voir E. de Bustos Gisbert, *op cit.*, 1997, p. 109.

En ce qui concerne l'objet de notre étude, l'observation du discours nous donne à voir l'association de deux constituants : *había*, ou l'une des variantes de son paradigme conjugué, se voit associé(e) à la forme « morte »<sup>26</sup> du verbe en *-do* (ou l'une de ses variantes irrégulières en *-to*, *-cho*) que l'on désigne d'ordinaire sous le nom de *participe passé* dans les grammaires. C'est sous cette forme, et dans cet ordre, que ces deux signes apparaissent convoqués sur l'axe syntagmatique du discours. Deux signes qui, placés l'un à la suite de l'autre, contribuent à référer au monde, à dire quelque chose du monde ; c'est l'utilisation qu'en font naturellement les usagers de la langue. Or, lorsque les grammairiens décidèrent d'attribuer un terme métalinguistique à cette association discursive, ils prirent le parti non seulement de la placer dans un paradigme particulier – le paradigme des temps verbaux – mais ils entendaient aussi en subsumer les manifestations discursives par un terme qui dirait quelque chose du « signifié » de cette association de signifiants. On imagine combien cette tentative d'abstraction a été lourde de conséquences : en prenant acte d'une innovation des langues romanes, à savoir, le recours à des formes périphrastiques pour exprimer des représentations temporelles, on acceptait qu'une forme analytique fût élevée au rang des formes synthétiques dans le paradigme des temps verbaux. Ce choix n'allait pas de soi : en latin, seules les formes synthétiques trouvaient leur place dans le paradigme de la voix active, et ce, bien que des périphrases du type HABĒRE + *participe parfait passif* à l'accusatif fussent très courantes dès la période préclassique<sup>27</sup>.

Par ailleurs, le terme métalinguistique de « *pretérito pluscuamperfecto de indicativo* » – « *prétérit plus-que-parfait de l'indicatif* » – que nous connaissons aujourd'hui, et qui semble faire l'objet d'un consensus dans la plupart des grammaires espagnoles actuelles<sup>28</sup>, ne s'est pas imposé d'emblée. Il est le fruit de maintes réorganisations de la terminologie métalinguistique, dans lesquelles un même signifiant pouvait se voir ballotté d'une catégorie à l'autre, au gré des différents postulats à partir desquels la réflexion était menée.

---

<sup>26</sup> Nous reprenons à notre compte ici la terminologie guillaumienne ; voir G. Guillaume, 1964, p. 264 : « In toto décadente, la forme de *participe passé* est la forme morte du verbe, de laquelle l'auxiliaire, en s'y adjoignant, refait un verbe composé dont le propre est de signifier l'au-delà du verbe simple ».

<sup>27</sup> V. Väänänen, 1967, p. 139.

<sup>28</sup> Dans la *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, N. Cartagena adopte cependant la terminologie d'A. Bello et parle d'« *anté-co-prétérit* » pour désigner les périphrases qui font l'objet de notre étude ; voir *infra*, § 1.2.1.3.

## 1.1.1 L'innovation des langues romanes

### 1.1.1.1 Le *plus-que-parfait* latin

#### a) Morphologie du *plus-que-parfait* latin

Le système verbal latin se divisait en deux ensembles de formes qui se distinguaient par la nature de leurs morphèmes aspectuels : le paradigme de *l'inflectum*, d'une part, était non-marqué morphologiquement et exprimait l'aspect « inaccompli »<sup>29</sup>. Le *perfectum*, d'autre part, était marqué par des morphèmes temporels et modaux particuliers qui exprimaient l'« accompli »<sup>30</sup>. À l'intérieur de ces deux paradigmes, toutes les formes étaient synthétiques, à l'exception des formes de *perfectum* à la voie passive (du type AMATUS EST).

Aux distinctions de voix et d'aspect s'ajoutaient également celles signifiées par les morphèmes de mode : les formes verbales se distribuaient ainsi entre les modes *indicatif*<sup>31</sup>, *subjunctif* et *impératif* pour les modes personnels, *infinitif* et *participes* pour le mode quasi-nominal. Dans un souci de plus grande clarté, nous reproduisons ci-dessous les temps et les modes de *l'inflectum* et du *perfectum* d'après les tables synoptiques que propose G. Serbat dans son ouvrage intitulé *Les structures du latin* :

---

<sup>29</sup> Certains auteurs s'en tiennent à désigner *l'inflectum* comme la forme non-marquée relativement au *perfectum*, sans nécessairement lui attribuer la signification d'« inaccompli ». C'est le cas de C. Touratier, 2008, p. 113 : « On emploie les formes dites d'inflectum, toutes les fois qu'il n'y a pas lieu d'employer le morphème de perfectum ».

<sup>30</sup> G. Serbat, 1994, p. 117-119.

<sup>31</sup> De la même façon que *l'inflectum* ne comportait pas de forme spécifique, C. Touratier rappelle que l'indicatif « n'est pas un mode ; c'est seulement le nom que les grammaires donnent à l'ensemble des formes verbales qui ne contiennent aucun morphème de mode. Il n'a donc pas plus de signifié que de signifiant », voir C. Touratier, *op cit.*, p. 115.

	INDICATIF	IMPÉRATIF	SUBJONCTIF	INFINITIF	PARTICIPES
PRÉSENT	habē-s	habē ∅	habe-ā-s	habē-re	Habe-nt-em (accusatif)
IMPARFAIT	-bā-s		habē-rēs		
FUTUR	-bī-s	habē-tō		(habitūrum esse)	(habitūrus)

TABLE 1 : Affixes temporels et modaux de *l'infectum*

D'après G. Serbat, 1994, p. 115.

	INDICATIF	IMPÉRATIF	SUBJONCTIF	INFINITIF	PARTICIPES
PARFAIT <b>amāu- ded- mans-</b>	(Désinences personnelles spéciales au parfait)	Néant	-ERĪ-	-ISSE	Néant
PLUS-QUE- PARFAIT	-ERĀ-		-ISSĒ-		
FUTUR ANTÉRIEUR	-ERI-				

TABLE 2 : Morphèmes temporels et modaux du *perfectum*

D'après G. Serbat, 1994, p. 117.

Ce que l'on a coutume de désigner par le terme de « plus-que-parfait » en latin appartenait aux formes du *perfectum* de la voix active. Cette forme se caractérisait par l'ajout au thème de *l'infectum* de trois types de morphèmes : dans la grande majorité des cas, c'était le morphème -u[w] qui venait se greffer au thème de *l'infectum* (exemple : AMĀU-).

Cependant, certains thèmes présentaient un -s ou encore le redoublement de la consonne initiale (MANEŌ > MANS-Ī ; DŌŌ > DED-Ī)<sup>32</sup>. Ces morphèmes caractéristiques

---

<sup>32</sup> Voir G. Serbat, 1994, p. 117.

du *perfectum* étaient suivis par les mêmes morphèmes de temps qu'à l'*inflectum*, bien que ceux-ci fussent spécifiques pour le *parfait* de l'*indicatif*. Notons enfin qu'au *plus-que-parfait* – qui correspondait, comme le rappelle C. Touratier, à l'*imparfait* morphologique du *perfectum* –, un segment morphologique identique à celui du verbe *esse* à l'*inflectum* se glissait entre le morphème de *perfectum* et le morphème de personne<sup>33</sup>.

À la première personne du singulier du *plus-que-parfait* de l'*indicatif*, le signifiant latin pouvait donc être décomposé comme suit : AMA-U-ERA-M (radical | morphème de *perfectum* | *esse* à l'*imparfait* de l'*inflectum* | marque de la première personne).

### **b) Valeurs et emplois du *plus-que-parfait* latin**

Les spécialistes du latin semblent s'accorder sur la valeur « d'antériorité » du *plus-que-parfait* latin<sup>34</sup>. Cependant, A. Ernout et F. Thomas s'étonnent de ce que le *plus-que-parfait* latin était parfois évincé par le *parfait* :

La distinction entre le parfait et le plus-que-parfait n'est pas toujours observée ; on trouve, même chez les auteurs classiques, le parfait là où le plus-que-parfait conviendrait mieux : Cés., B, C. 3, 18, 5 : *ab iis Caesar haec facta cognovit, qui sermoni interfuerunt* 'César apprit ces faits de personnes qui avaient assisté à l'entretien'. [...] L'antériorité, qui se dégage du contexte, n'est pas exprimée par un temps spécial<sup>35</sup>.

Pour S. Mellet, ces manifestations sont analysées ainsi du fait des différents « *a priori* des démarches onomasiologiques »<sup>36</sup> qui ignorent les spécificités du verbe latin. Ainsi en est-il pour le signifié du *parfait* latin, qui ne doit pas être confondu avec son descendant français, le *passé simple* :

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier et dans lesquels le parfait latin doit être traduit par un passé antérieur ou un plus-que-parfait, montrent que le parfait latin exprime plus fortement que le passé simple l'arrivée du procès à son terme et l'enchaînement sur le procès subséquent. En effet le passé simple, s'il implique bien, en tant qu'aoriste, la rupture temporelle avec le moment d'énonciation et donc une saisie globale du procès, ne signe pas, en revanche, la clôture de l'intervalle de déroulement de celui-ci. Au contraire, le parfait latin manifeste

---

<sup>33</sup> C. Touratier, 2008, p. 76.

<sup>34</sup> G. Serbat, 1994, p. 121 ; V. Väänänen, 1967, p. 140 : « Le plus-que-parfait indique une action accomplie dans le passé antérieurement à une autre action, située également dans le passé » ou encore A. Ernout et F. Thomas, 1964, p.224 : « Plus-que-parfait. – Il désigne, comme passé du perfectum, l'action qui était accomplie dans le passé et qui, du même coup, se trouve antérieure à une autre également passée [...] ».

<sup>35</sup> A. Ernout et F. Thomas, 1964, p. 225.

<sup>36</sup> S. Mellet, 2000, p. 96.

clairement que la frontière terminale du procès a été atteinte et dépassée (borne droite fermée), permettant ainsi la construction d'un repère situé dans l'après du procès. À ce titre le parfait latin n'est donc pas aoristique<sup>37</sup>.

Selon le même auteur, ce qui différenciait le *parfait* du *plus-que-parfait* latin doit donc être imputé à la nature du repère énonciatif :

Par ailleurs, en ne fournissant par lui-même aucune détermination sur la nature et la localisation exactes du repère énonciatif, le parfait s'oppose nettement aux deux autres prétérits latins, l'imparfait et le plus-que-parfait, dont la construction exige la détermination d'un repère translaté dans le passé et érigé en point de vue sur le procès (cf. Mellet, 1987)<sup>38</sup>.

Ailleurs, c'est le *plus-que-parfait* qui occupait le rôle d'« usurpateur », toujours selon A. Ernout et F. Thomas :

Inversement, on constate que l'emploi du plus-que-parfait a tendu à s'élargir aux dépens des autres temps du passé. Il s'introduit en particulier dans les propositions incidentes, au milieu d'un contexte au parfait ou à l'imparfait : *ut dixeram* (Pl., Cap. 17), au lieu de *ut dixi* [...] <sup>39</sup>.

Cette possibilité discursive est aussi relevée par V. Väänänen :

Ce rapport [d'antériorité] n'était cependant pas toujours net, cf. Caes. Gall. 3, 16, 2 *Navium quod ubique fuerat, in unum locum coegerunt* 'tous les vaisseaux, tant qu'il y en avait été (fournis)' = 'tant qu'il y en avait'. Dans la langue populaire et tardive, le plus-que-parfait a souvent la valeur d'imparfait : Plaut. Capt. 17 *fugitivos ille, ut dixeram ante, huius patri...vendidit* '...comme je disais...' (fréquent en incise, de même par ex. dans Peregr.) [...]. Les anciennes langues romanes présentent des traces du plus-que-parfait latin avec le sens d'imparfait : [...] <sup>40</sup>.

Pour sa part, C. Touratier n'attribue pas seulement ces différents emplois à la nature du repère énonciatif, mais également à la valeur que prenait le morphème de *perfectum*. Ainsi, le *plus-que-parfait* latin présentait une association de deux morphèmes : celui de « non-actuel », qu'il avait en commun avec *l'imparfait*, et le morphème d'« achevé » (*id est de perfectum*). Si le morphème de « non-actuel » ne prenait pas de valeur temporelle, le *plus-que-parfait* latin renvoyait alors à un procès achevé dans le passé. Si, au contraire, le morphème de « non-actuel » prenait une valeur temporelle, le morphème de *perfectum* ne pouvait plus signifier le passé, puisqu'il y aurait eu doublon avec le morphème de « non-actuel ». Il se limitait donc dans ce cas à signifier une antériorité<sup>41</sup>. Sur l'axe du temps chronologique, cette antériorité pouvait être en rapport avec un événement au *parfait*, à *l'imparfait* ou encore au *présent de narration*. Mais, dans tous les cas, le *plus-que-parfait* latin :

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>39</sup> A. Ernout et F. Thomas, 1964, p. 225.

<sup>40</sup> V. Väänänen, 1967, p. 140.

<sup>41</sup> C. Touratier, 2008, p. 128.

[...] présente comme l'imparfait un procès qui n'appartient pas à la trame événementielle, même quand il prend pour référence un procès au parfait. Cela se comprend fort bien ; car alors il interrompt nécessairement la succession chronologique de la trame événementielle, en proposant une explication ou une précision qui fait en quelque sorte remonter dans le temps, ce qui n'est possible qu'en dehors de la succession chronologique de la trame événementielle<sup>42</sup>.

Conformément à ce que laissait penser sa composition morphématique, le *plus-que-parfait* latin semblait donc être le corrélat accompli de l'imparfait de *l'inflectum*. Le *plus-que-parfait* latin était donc à même de désigner, sur l'axe du temps, « une situation passée et terminée antérieure à une autre situation également passée »<sup>43</sup>, à l'instar du *PQP* espagnol. Néanmoins, et de la même façon que le *PQP* espagnol ne se limite pas à ces emplois, les spécialistes pointent que la forme latine ne se cantonnait pas à désigner des situations relatives à une autre situation passée.

### c) Évolution du signifiant

L'opposition *inflectum* / *perfectum* a disparu dans le système verbal de l'espagnol, mais nombreuses sont les formes actuelles qui sont issues directement des formes latines. C'est le cas de ce que l'on appelle « la forme en *-ra* », étymologiquement issue de la forme de *plus-que-parfait* latin que nous avons décrite. Le signifiant s'est donc maintenu, même s'il a subi la perte de la syllabe [we], conformément à l'évolution liée aux lois de la phonétique<sup>44</sup>. D'autre part, même si les quatre conjugaisons latines se réduisent à trois dès le Moyen Âge en espagnol, les modes et les temps verbaux que l'on décrivait en latin se retrouvent également dans les descriptions de l'espagnol, temps et modes auxquels on a ajouté les créations romanes du *conditionnel*, du *futur analytique* et du *futur du subjonctif*.

Pourtant, malgré la continuité que semblent offrir les catégories paradigmatiques du latin et de l'espagnol, la forme en *-ra* ne se trouve pas répertoriée là où l'on aurait pu l'attendre en espagnol moderne : la *NGLE* la définit en effet comme un « prétérit imparfait du subjonctif » au même titre que la forme en *-se* issue du *plus-que-parfait* du *subjonctif* latin AMAUISSEM<sup>45</sup>. La forme en *-ra* se serait donc déplacée du mode *indicatif* – mode dans lequel on la classait volontiers en espagnol médiéval à l'exemple de son

---

<sup>42</sup> *Loc. cit.*

<sup>43</sup> Cf. note 4.

<sup>44</sup> Voir R. Penny, 1993, p. 158.

<sup>45</sup> Voir Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1803 : « Los tiempos del subjuntivo (II). El pretérito imperfecto [...] ».

étymon latin –, au mode *subjunctif* en espagnol moderne. Pour de nombreux spécialistes, ce déplacement de mode s'explique par la réorganisation du système roman, lequel, devant l'apparition des périphrases aspectuelles, notamment, se devait de « combler des vides », pour reprendre l'expression de M. Alvar et B. Pottier :

Ainsi les désinences du plus-que-parfait de l'indicatif (-eram, eras, etc.) qui appartenaient à un temps simple ne servirent plus à exprimer la perfection et commencèrent à être utilisées comme imparfait du subjunctif (amaveram 'había amado' > *amara*) ; celles de plus-que-parfait du subjunctif (-issem, isses, etc.), comme imparfait du même mode (amavissem > *amasse*) et celles de l'imparfait du subjunctif, au futur roman de ce même mode (amaverim > *amare*). Précisément, la nouvelle structure du verbe roman (création de périphrases en substitution des formes analytiques latines) rendit inutilisables certains instruments originels qui changèrent d'emploi face à l'obligation de réajuster le système pour combler les vides laissés par l'évolution linguistique<sup>46</sup>.

En perdant sa signification aspectuelle dans le passage du latin à l'espagnol médiéval, la forme en *-ra* aurait changé peu à peu de « valeur » et se serait rapprochée des emplois *subjunctifs* par sa valeur d'« irréel » de passé :

Le plus-que-parfait de l'indicatif finissait en *-eram* (< \* *-is-am* = suffixe de parfait + désinence de prétérit, *-am*) et cette désinence s'est maintenue en espagnol, mais avec d'autres valeurs. Dans celles-ci, *amara* et *amé* sont des passés, mais la nuance aspectuelle est marquée par l'opposition *amé – he amado*, *amaba – había amado*, de telle sorte que *amara* devient libre car il est redondant en tant qu'expression du temps passé et comme manifestation aspectuelle [...] et, d'autre part, *amaveram* > *amara*, comme plus-que-parfait, a été répertorié avec une signification d'irréalité (« Rom capi non potuerat »= 'Roma n'aurait pas pu être prise') qui durait en ancien castillan (« O matador de mi fijo cruel, mataras a mi, dexaras a él ») et persiste dans certains emplois de l'espagnol moderne (« ¡Ojalá tuviera! »). Cette valeur d'irréalité est ce qui a rapproché *amara* des emplois du subjunctif et ce qui l'y a mené<sup>47</sup>.

Un élément de cette explication peut cependant sembler troublant : si nous admettons que l'apparition des périphrases aspectuelles puisse avoir rendu « inutilisable », ou en tout cas redondante, la forme en *-ra* dans les emplois qui exprimaient l'antériorité, on se demande pourquoi elle serait allée concurrencer *l'imparfait* du *subjunctif* qui ne constituait précisément pas un *vide* laissé par l'évolution

<sup>46</sup> M. Alvar et B. Pottier, 1983, p. 154 : « Así las desinencias de pluscuamperfecto de indicativo (-eram, eras, etc.) por pertenecer a un tiempo simple no sirvieron para expresar la perfección y vinieron a usarse como imperfecto de subjuntivo (amaveram 'había amado' > *amara*) ; las del pluscuamperfecto de subjuntivo (-issem, isses, etc.), como imperfecto del mismo modo (amavissem > *amasse*) y las del imperfecto de subjuntivo, al futuro romance de ese mismo modo (amaverim > *amare*). Precisamente, la nueva estructura del verbo románico (creación de perífrasis en sustitución de las formas analíticas latinas) dejó inservibles algunos instrumentos originarios que se trasladaron de uso al tener que reajustar el sistema para rellenar los huecos producidos por la evolución lingüística ».

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 276 : « El pluscuamperfecto de indicativo acababa en *-eram* (< \* *-is-am* = sufijo de perfecto + desinencia de pretérito, *-am*) y esta desinencia se continuó en español, pero con distintos valores. En ellos, *amara* y *amé* son pasados, pero el matiz aspectual está marcado por la oposición *amé–he amado*, *amaba–había amado*, con lo que *amara* queda libre por ser redundante como expresión de tiempo pasado y como manifestación aspectual [...] y, por otra parte, *amaveram* > *amara*, como pluscuamperfecto, se documentó con una significación de irrealidad ('Roma capi non potuerat' = 'Roma no habría podido ser tomada') que duraba en castellano antiguo ('O matador de mi fijo cruel, mataras a mi, dexaras a él') y persiste en algunos usos del moderno ('¡Ojalá tuviera!'). Este valor de irrealidad es el que aproximó *amara* a los usos del subjuntivo y lo llevó a él ».



linguistique. Elle aurait tout aussi bien pu disparaître, à l'instar de la forme du *futur de l'indicatif* latin, lequel, pour sa part, est tombé dans l'oubli à la suite de l'apparition de la forme analytique correspondante en espagnol médiéval. Or la forme en *-ra* n'a pas disparu, comme le souligne R. Penny :

Malgré ce que nous avons vu jusqu'ici, il faut souligner que toutes les formes latines de parfait ne se sont pas éteintes ; ainsi on a continué à employer *cantāveram*, *cantāvi* et *cantāvissem* avec une valeur perfective : 1. *cantāveram* (de là esp. *cantara*) a gardé sa valeur de « plus-que-parfait de l'indicatif » dans l'espagnol médiéval et du Siècle d'Or (avec *avía cantado*) ; cependant, aujourd'hui, elle la conserve seulement dans quelques propositions subordonnées et seulement dans des registres écrits. En outre, il est possible que *cantara* ait commencé à être utilisé en latin hispanique comme conditionnel parfait (parfois conditionnel simple), rôle qu'elle avait encore dans l'espagnol médiéval et du Siècle d'Or, mais que l'usage moderne a restreint à une poignée de verbes (*quisiera*, *debiera*, *hubiera*, et occasionnellement, *pudiera*) [...] <sup>48</sup>.

L'auteur suggère que, jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la forme en *-ra* et la périphrase *aver* + participe se partageaient l'expression de l'antériorité, et en conclut à la présence d'un doublon dans le paradigme des temps verbaux. Or, cela revient à confondre, pour reprendre les termes de J.-Cl. Chevalier, « l'instrument, et son organisation, avec le stock des effets dont il est capable » <sup>49</sup>, car si la forme analytique et la forme synthétique constituaient bel et bien une alternative en espagnol médiéval, toutes deux proposaient des conceptualisations différentes et complémentaires.

Ainsi, J.-Cl. Chevalier a montré dans un article intitulé « Du plus-que-parfait » que lorsqu'il s'agissait pour le locuteur d'évoquer un événement  $t'$ , tel que  $t'$  soit antérieur à  $t$ , lui-même situé dans l'antériorité du présent de locution  $P$ , le locuteur pouvait choisir deux conceptualisations. Soit il portait son choix sur la forme en *-ra* et inscrivait de la sorte « l'entier accomplissement d'une opération » dans l'instant  $t'$  (l'auteur prend l'exemple de *fazer*) ; soit il faisait le choix de convoquer la forme analytique, ce qui lui permettait alors de se représenter en  $t$  ( $t < P$ ) « la situation résultant d'une opération *fazer* dont le lieu d'existence [était] un instant  $t'$  ( $t' < t < P$ ) » <sup>50</sup>.

---

<sup>48</sup> R. Penny, 1993, p. 160 : « A pesar de lo visto hasta ahora, hay que subrayar que no todas las formas latinas de perfecto cayeron en desuso; así, *cantāveram*, *cantāvi* y *cantāvissem* siguieron empleándose con valor perfectivo: 1. *cantāveram* (de ahí esp. *cantara*) retuvo el valor de 'pluscuamperfecto de indicativo' en el español medieval y del Siglo de oro (junto con *avía cantado*); sin embargo, hoy en día apenas lo conserva en ciertas cláusulas subordinadas y tan sólo en registros escritos. Además, es posible que *cantara* comenzase a aplicarse ya en latín hispánico como condicional perfecto (a veces condicional simple), papel que todavía desempeña en el español medieval y del Siglo de Oro, pero que el uso moderno ha restringido a un puñado de verbos (*quisiera*, *debiera*, *hubiera*, y ocasionalmente, *pudiera*) [...] ».

<sup>49</sup> J.-Cl. Chevalier, 1984, p. 6.

<sup>50</sup> *Loc. cit.*

La forme analytique permettait donc d'évoquer indirectement l'effection de *fazer* en *t'*, effection qui était en revanche évoquée directement par la forme en *-ra*, laquelle ne marquait plus l'aspect en espagnol médiéval.

Dans l'approche que proposent B. Darbord et B. Pottier, le déplacement de mode aurait eu lieu au cours du XV<sup>e</sup> siècle, période à partir de laquelle la forme en *-ra* aurait connu un « mouvement continu de virtualisation » qui l'aurait amenée à la quasi équivalence avec la forme en *-se*<sup>51</sup>. Le problème nourrit encore de nombreux débats dans la communauté des chercheurs, et la pérennité des emplois dits « étymologiques » aujourd'hui nous donne quelques raisons de douter de ce déplacement modal. C'est par ailleurs ce qui a conduit G. Luquet à attribuer la permanence de ces effets de sens dits « étymologiques » de la forme en *-ra* à l'invariabilité du signifié puissancier de celle-ci, en tant que forme marquée du mode *inactualisant*<sup>52</sup>. Cette invariabilité se retrouve du reste dans le signifiant :

Il apparaît ainsi que, tout au long de son histoire, la forme en *-ra* espagnole n'a jamais signifié qu'une seule chose : elle n'a jamais été que la forme marquée du mode de l'inactualisation. Son signifié de puissance est resté inchangé à travers les siècles, ce qui va de pair avec l'invariance de son signifiant<sup>53</sup>.

Nous reviendrons dans la deuxième partie de notre travail sur ce qui fait la spécificité en langue, en espagnol contemporain, de la forme en *-ra* et de la périphrase qui fait l'objet de notre étude. Pour l'heure, nous avons voulu montrer que l'ancêtre de notre périphrase n'était pas à rechercher dans ce que l'on appelle le *plus-que-parfait* en latin, malgré ce que laisse croire le maintien du libellé. En revanche, le tour HABÈRE + participe parfait passif, apparu dès le latin classique, est bien à l'origine du *PQP* de l'espagnol moderne.

---

<sup>51</sup> B. Darbord et B. Pottier, 1988, p. 174.

<sup>52</sup> G. Luquet remet en cause l'opposition traditionnelle entre les modes indicatif et subjonctif, et propose d'opposer les formes modalement actualisantes aux formes modalement inactualisantes. Voir *infra*, § 2.2.2.

<sup>53</sup> G. Luquet, « Une autre façon de concevoir la forme en *-ra* : un seul signe de langue, plusieurs modes d'emploi au fil des siècles » in G. Luquet, 2000, p. 117 et G. Luquet, 2004, p. 89-194.

### 1.1.1.2 HABĒRE + participe parfait passif

#### a) Apparition de HABĒRE + participe parfait

Le tour HABĒRE + participe parfait passif à l'accusatif en latin (désormais HABĒRE + PPP<sub>A</sub>), ancêtre de la périphrase espagnole, remonte à une période très ancienne : M. W. Lindsay l'atteste déjà chez Plaute au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>54</sup>. Ce tour permettait au locuteur d'établir un rapport de prédication entre deux constituants : le support de l'énoncé était mis en relation avec un être dont le participe parfait passif disait qu'il se trouvait dans l'état résultant d'un procès ou d'une situation. Dire HABEO EPISTULAM SCRIPTAM (ou à l'*imparfait* HABEBAM EPISTULAM SCRIPTAM) consistait à mettre en relation de prédication un être support, « je », dont le locuteur disait qu'il avait en sa possession « une lettre qui se trouvait dans l'état résultant du procès /écrire/ ». Bien évidemment, cet énoncé impliquait qu'une lettre ait été écrite auparavant, sans que le propriétaire de la lettre en soit nécessairement l'auteur. Le locuteur s'en tenait à attribuer à l'objet EPISTULAM la qualité résultante d'un procès antérieur dont il n'était pas obligatoirement l'acteur.

Tant que cette non-identité entre les actants a perduré en latin, les constituants étaient parfaitement autonomes, de sorte qu'aucun spécialiste ne prête à ce tour une quelconque interprétation temporelle autre que celle de *présent* (ou d'*imparfait* dans le cas de HABEBAM), le participe SCRIPTAM étant épithète au complément d'objet EPISTULAM<sup>55</sup>. En revanche, lorsqu'il y avait co-référentialité entre le sujet de l'énoncé et le sujet logique du participe parfait passif, les spécialistes divergent sur l'interprétation qu'il convient de donner au tour en latin.

#### b) Interprétation de HABĒRE + participe parfait

Selon l'étude bien connue de P. Thielmann<sup>56</sup>, nous devrions considérer que le tour HABĒRE + PPP<sub>A</sub> a conservé son autonomie et sa signification d'« avoir, posséder »,

---

<sup>54</sup> Voir M. W. Lindsay, *Syntax of Plautus*, Oxford, Parker, 1907, p. 53, cité par J. M<sup>a</sup> García Martín, 2001, p. 28.

<sup>55</sup> Voir L. Schösler, 2004, p. 520.

<sup>56</sup> P. Thielmann, « Habere mit dem Part. Perf. Pass. », *Archiv für Lateinische Lexicographie und Grammatik*, II, 1885, p. 372-423 et p. 509-549 cité par M. Molho, 1975, vol. 1, p. 129 et J. M<sup>a</sup> García Martín, 2001, p. 29.

puis, par « dérivation sémantique »<sup>57</sup>, de « tenir pour » ou « maintenir » jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. ; cette autonomie était maintenue alors même qu'il y avait co-référentialité entre le sujet de HABĒRE et le sujet logique du participe, notamment quand il s'agissait d'évoquer un type de possession plus abstrait, tel que celui des activités intellectuelles. Dans ce dernier cas, le complément d'objet disparaissait pour ne laisser place qu'au seul participe, comme dans cet exemple de Cicéron cité par M. Molho<sup>58</sup> : QUAE COMPERTA HABEMUS QUAE IPSI VIDIMUS, dans lequel le linguiste voit une « double chronologie » :

[...] d'une première opération, qui consiste à percevoir parfaitement (*ipsi vidimus*), résulte un second événement accompli également, qui est l'établissement d'une certitude vérifiée (*comperta*), laquelle est une possession que la pensée – troisième événement – détient en elle (*habemus*)<sup>59</sup>.

Cette interprétation est partagée par de nombreux auteurs, notamment par V. Väänänen :

La valeur de prétérit l'ayant emporté sur la valeur primitive du parfait, on a eu recours, pour indiquer l'aspect d'état acquis, à la périphrase formée de *habeo* + participe passé à l'accusatif. Les combinaisons comme *cognitum habeo*, *perspectum habeo*, *deliberatum habeo*, *scriptum habeo*, étaient courantes dès la période préclassique ; seulement le participe et le verbe *habeo* y conservaient encore leur autonomie<sup>60</sup>.

Cependant, même si, avant le VI<sup>e</sup> siècle, les exemples sans complément d'objet sont très rares, certains y voient déjà les prémices d'une « grammaticalisation » qui allait conduire le tour HABĒRE + PPP<sub>A</sub> à exprimer, à terme, l'idée d'un passé dont les effets se faisaient toujours sentir dans le présent de locution. C'est notamment la thèse de C. H. Grandgent :

Dès le latin classique cette locution a commencé à prendre la signification d'un parfait ou de quelque chose de semblable ; ainsi chez Caton l'Ancien, *quid Athenis exquisitum habeam...* ; chez Plaute, *illa omnia missa habeo, omnes res relictas habeo...* ; dans la phraséologie juridique, *factum habeo...* ; chez Salluste, *compertum ego habeo*<sup>61</sup>.

Que ce mouvement ait commencé au I<sup>er</sup> ou au VI<sup>e</sup> siècle, la plupart des spécialistes y voient bien la survenue d'un même mécanisme : celui de l'auxiliarisation

<sup>57</sup> Nous reprenons l'expression de M. Molho, 1975, vol. 1, p. 129.

<sup>58</sup> M. Molho, 1975, vol. 1, p. 129.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 130 : « de una primera operación, que consiste en percibir perfectamente (*ipsi vidimus*), resulta un segundo acontecimiento asimismo perfecto, que es el establecimiento de una certitud averiguada (*comperta*), la cual es una posesión que el pensamiento –acontecimiento tercero– detenta en sí (*habemus*) ».

<sup>60</sup> V. Väänänen, 1967, p. 139.

<sup>61</sup> C. H. Grandgent, 1970, p. 97 : « ya en latín clásico esta locución empezó a tomar la significación de un perfecto o algo semejante; así, en Catón el Viejo, *quid Athenis exquisitum habeam...*; en Plauto, *illa omnia missa habeo, omnes res relictas habeo...*; en la fraseología legal, *factum habeo...*; en Salustio, *compertum ego habeo* ».

de HABĒRE qui allait conduire ce verbe à servir d'auxiliaire dans les périphrases aspectuelles telles que le *PQP* nouvellement créé<sup>62</sup>.

### c) Le mouvement d'auxiliarisation

C'est à l'issue de ce « mouvement d'auxiliarisation », à la fin du VI<sup>e</sup> siècle après J.-C., que, dans l'exemple repris par de nombreux spécialistes des langues romanes, EPISCOPUM INVITATUS HABENT<sup>63</sup>, Grégoire de Tours entendait signifier que l'on « avait invité » un évêque, et non pas qu'on le « possédait » ou « maintenait » dans l'état d'être invité. Pour certains, cette interprétation implique en effet que HABĒRE soit déjà auxiliarisé : HABĒRE et le participe se seraient fondus en un seul verbe, composé de deux morphèmes discontinus, avec un signifié propre, au même titre que les autres éléments du paradigme des temps. Mais, selon de nombreux auteurs, ce mouvement d'auxiliarisation impliquait que le verbe HABĒRE se fût vidé de sa substance pour être complété par la matière sémantique apportée par le participe. C'est la thèse de la *subduction interne* défendue par G. Guillaume :

J'ai expliqué encore que la subduction interne, la subduction du verbe par rapport à lui-même, a pour effet l'inachèvement de la matière sous l'achèvement de la forme. Résultat dû, on le conçoit, à ce que la forme, qui fait du mot une partie du discours, en l'occurrence un verbe, intervient, du fait de la subduction, à l'arrière-plan de la pensée, avant que la matière, c'est-à-dire la signification, se soit complètement réalisée, engendrée. Cet inachèvement de la matière est sensible aussi bien dans l'auxiliaire que dans la copule. Dans *avoir lu*, *avoir* est sémantiquement fort au-dessous du sens de « posséder » ; dans *être heureux*, *être* est fort au-dessous du sens de « exister ». Et la conséquence de cet inachèvement de matière est qu'il faut, au niveau du langage, restituer au verbe l'équivalent quantitatif de la matière qui lui a été soustraite. Le rôle du participe dans *avoir lu*, de l'adjectif dans *être heureux*, est d'opérer cette restitution<sup>64</sup>.

M. Molho reprend cette thèse à son compte pour expliquer le passage progressif de HABĒRE (et de ce qu'il pense être son « sens plein ») à *haber* et à son statut d'auxiliaire :

Érigé en auxiliaire par subduction interne, *haber* se transforme en un verbe qui, se déchargeant d'une partie de son contenu matériel, n'intériorise plus, sous la forme de verbe inaltérée, qu'une matière sémantique diminuée, incomplète, ce qui lui confère une signification évanescence (« aussi facile à manier que difficile à fixer », dit G. Guillaume), signification dans laquelle transparaît quelque chose de la valeur pleine originelle, mais dans des conditions telles qu'il est

---

<sup>62</sup> Pour plus de détails sur la controverse autour de la datation de l'interprétation temporelle du tour HABĒRE + PPP<sub>A</sub>, voir J. M<sup>a</sup> García Martín, 2001, p. 28-50.

<sup>63</sup> Voir A. Meillet et J. Vendryès, 1979, p. 300-301.

<sup>64</sup> G. Guillaume, 1992, p. 37.

désormais impossible de la reproduire par l'intermédiaire d'un synonyme sensiblement équivalent<sup>65</sup>.

C'est donc, selon l'auteur, ce mécanisme de la *subduction* qui aurait mené, en latin tardif, à l'extension de l'auxiliaire à tout type de participe, et non plus seulement à ceux qui étaient compatibles avec une idée de possession. C'est par ailleurs sur ce même modèle qu'est apparue la périphrase aspectuelle avec HABĒRE à *l'imparfait* :

Parallèlement au parfait composé, il se développe un plus-que-parfait périphrastique, tantôt avec l'imparfait de *habere* : Diplom. P. 49, 10 (= Pardessus 400, a. 682) *quod... de fiesco nostro comparatum habebat* (Thielmann, l. c., p. 545) ; tantôt avec le parfait du même verbe [...] <sup>66</sup>.

Menée à son terme, le mécanisme de la *subduction*, invoqué par M. Molho, aurait conduit à l'impossible accord du participe en genre et en nombre que nous connaissons aujourd'hui en espagnol moderne. Entre ces deux extrêmes, l'espagnol médiéval constituerait un état transitoire de la *subduction* de HABĒRE (*aver*)<sup>67</sup>. Cette approche est discutable puisqu'elle nous oblige à entériner la coexistence, au plan synchronique, de la multiplicité sémantique derrière l'unicité signifiante : or, HABĒRE, puis *aver*, comme nous allons le voir, ne se cantonnaient pas à leurs emplois d'auxiliaire, mais conservaient leur autonomie, notamment dans l'expression de la possession. Par ailleurs, J. Rodríguez Molina observe qu'entre la période du latin tardif et celle du castillan du *Mio Cid* (XIII<sup>e</sup> siècle), six siècles ont été négligés dans l'analyse du tour HABĒRE + PPP<sub>A</sub> :

À ce sujet, il faut signaler que toutes les hypothèses sur la chronologie du phénomène ne vont pas plus loin que le latin tardif. La preuve en est que les exemples cités dans toutes les études passent directement de la forme *episcopum invitatum habes* de Grégoire de Tours aux exemples du *Mio Cid* (qui est souvent le texte le plus ancien des corpus utilisés par les chercheurs), ignorant ainsi six siècles d'évolution linguistique, étant donné qu'on n'a pas examiné de façon exhaustive les documents latins de la Péninsule Ibérique des VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles pour vérifier le cours de l'évolution de la construction *haber* + participe<sup>68</sup>.

<sup>65</sup> M. Molho, 1975, vol. 1, p. 132-133 : « Erigido en auxiliar por subducción interna, *haber* se convierte en un verbo que, descargándose de parte de su contenido material, ya no interioriza, bajo forma de verbo inalterada, más que una materia semántica disminuida, incompleta, lo que le confiere una significación evanescente ('aussi facile à manier que difficile à fixer', dice G. Guillaume), significación en la que se transparece algo del valor pleno original, pero en condicionales tales que ya es imposible reproducirlo por medio de un sinónimo sensiblemente equivalente ».

<sup>66</sup> V. Väänänen, 1967, p. 140.

<sup>67</sup> M. Molho, *loc. cit.*

<sup>68</sup> J. Rodríguez Molina, 2003, p. 292 : « Al respecto, hay que señalar que todas las hipótesis sobre la cronología del fenómeno no rebasan la etapa del latín tardío. Muestra de esto es el hecho de que los ejemplos citados en todos los estudios pasan directamente de la forma *episcopum invitatum habes* de Gregorio de Tours a los ejemplos del *Mio Cid* (que suele ser el texto más antiguo de los corpora utilizados por los investigadores), desentendiéndose de seis siglos de evolución lingüística, puesto que no se han examinado exhaustivamente los documentos latinos de la Península Ibérica de los siglos VII-XII para comprobar el curso de la evolución de la construcción *haber* + participio ».

L'auteur finit même par douter que la construction HABĒRE + PPP<sub>A</sub> fût totalement intégrée au système verbal de l'espagnol médiéval, au vu de l'extrême rareté avec laquelle elle apparaissait dans les textes des VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> voire XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Il n'y a donc pas de consensus sur la façon dont on doit considérer le tour en latin tardif.

Cela étant dit, nous allons voir que les spécialistes du castillan médiéval ne s'accordent pas davantage sur l'existence d'une supposée subduction de *aver*, ni sur le statut que l'on doit accorder à la périphrase et ce, bien au-delà du début du XIII<sup>e</sup> siècle, date que l'on retient pour la rédaction du plus ancien poème en espagnol médiéval ayant pu être conservé, le *Cantar de Mio Cid*.

### 1.1.1.3 *Aver* + participe passé

Les périphrases aspectuelles que l'on rencontre dans le castillan médiéval présentent encore un certain nombre de différences avec l'espagnol contemporain. D'une part, elles apparaissaient auxiliées par *ser* ou *aver* – ce dernier alternant par ailleurs avec *tener* notamment dans l'expression de la possession – ; d'autre part, le participe pouvait varier en genre et en nombre, ou bien se manifester sous sa forme invariable.

#### a) *Aver*, *ser* et *tener*

Le locuteur médiéval disposait de deux auxiliaires pour former les périphrases aspectuelles : *aver* intervenait dans les constructions transitives, alors que *ser* s'employait dans les constructions intransitives et pronominales, certains verbes ayant présenté une alternance jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, comme dans ces exemples cités par R. Lapesa : « soy venido » et « he venido », ou encore « soy vengado » et « me he vengado »<sup>69</sup>. L'explication à cette alternance tient, selon M.-F. Delpont, à la coexistence de deux conceptualisations de la transcendance en espagnol médiéval. En effet, les cas d'alternance n'étaient permis que dans les cas de verbes intransitifs *perfectifs*, c'est-à-dire les verbes dont la représentation de l'opération « implique deux espaces de temps théoriques tels que du premier au second, une modification s'effectue qui trouve son

---

<sup>69</sup> R. Lapesa, 2000, p. 784.

terme dans ce second instant »<sup>70</sup>. Lorsque le locuteur optait pour l’auxiliaire *aver*, il se contentait de déclarer l’état achevé de cette modification. En revanche, lorsqu’il choisissait l’auxiliaire *ser*, il déclarait l’état résultatif de l’être *site*, c’est-à-dire l’être auquel s’appliquait ladite transformation<sup>71</sup>.

M.-F. Delpont illustre son propos par deux *exempla* de *El Conde Lucanor* de don Juan Manuel<sup>72</sup> dans lesquels les deux conceptualisations alternent. Dans le premier *exemplum* (2), Patronio, le narrateur, décrit l’état dans lequel se trouve le personnage après le changement qu’il a subi, alors qu’en (3), le même narrateur se contente d’évoquer l’événement passé parvenu à son terme, c’est-à-dire au deuxième espace-temps théorique impliqué par l’opération /llegar/ :

(2) Et por que non a en el mundo tan grand desventura commo seer muy mal andante el que suele leer bien andante, por ende, aquel omne que fuera muy bien andante **era llegado** a tan grand mengua, que se sintia dello mucho.

Don Juan Manuel, *El conde Lucanor*, ex. XLV, p. 368<sup>73</sup>.

(3) Et el dixo que sopiese que fuera muy mas rico que el, et que agora **avia llegado** a tan grand pobreza et en tan grand fanbre quel plazia mucho quando fallaua aquellas cortezas que el dexaua.

Don Juan Manuel, *El conde Lucanor*, ex. X, p. 95<sup>74</sup>.

Dans les deux cas, le locuteur déclare une existence, mais la différence tient à l’instanciation des postes lexigénétiques de chacun des auxiliaires. Dans la lexigénèse de *ser*, le *gène* et le *site* sont co-instanciés, contrairement à *aver*, dont la lexigénèse implique la présence de deux êtres différents aux postes de *gène* et de *site*. Par ailleurs, M.-F. Delpont montre qu’il ne faut pas chercher dans le signifié de *aver* une quelconque métaphore de l’idée de possession, cet effet de sens étant secondaire et à mettre en relation avec le signifié puissanciel de *aver*.

Dès le latin, en effet, HABERE était un verbe d’existence au même titre que ESSE. Pour poser un rapport de possession entre deux éléments (un « possesseur » et un « possédé »), le latin avait recours au tour ESSE + *datif* (par exemple, EST MIHI), où l’on

<sup>70</sup> M.-F. Delpont, 2004, p. 362.

<sup>71</sup> M.-F. Delpont reprend la terminologie de J.-Cl. Chevalier (1978) pour qui la genèse lexicale d’un verbe offre trois postes : l’opération est notée *O* ; le *site*, noté *x*, correspond au poste que peut occuper l’être auquel s’applique l’opération ; enfin, le poste de *gène*, noté *y*, peut être occupé par tout être qui engendre l’opération.

<sup>72</sup> L’œuvre date du XIV<sup>e</sup> siècle (1330-1335).

<sup>73</sup> *Op cit.*, p. 360.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 359-360.



voit que le « possédé » était posé comme support de prédication<sup>75</sup>. M.-F. Delpont illustre son propos en posant l'existence de deux éléments qui entretiendraient entre eux un rapport dans le monde extra-linguistique : soit M – par exemple, « Moi » – et P, « argent », PECUNIA. Pour exprimer ce rapport, le latin a d'abord eu recours à ESSE : PECUNIA EST MIHI. Avec cette tournure, P était pris comme support de prédication, et le datif posait M en bénéficiaire.

En revanche, lorsque le locuteur avait recours à HABERE, c'est M qui servait de support de prédication : dans l'énoncé PECUNIAM HABEO, HABERE posait aussi une existence, mais, dans son rapport avec l'élément support, pour dire « dans quelles conditions particulières était considérée son existence : lieu qu'il tenait sous sa domination, qu'il occupait, bonne ou mauvaise condition de cette existence, etc. »<sup>76</sup>. C'est ainsi qu'on en est venu à poser dans la suite de HABERE « toutes les sortes d'éléments du monde propres à définir la sphère de M », parmi lesquelles, mais pas exclusivement, l'expression de la possession :

Au nombre des éléments P pensés comme éléments de la sphère de M se trouvent, entre autres – mais ce n'est qu'un cas de la réalité –, les éléments qui sont juridiquement définissables comme propriété de M, ceux que M « possède ». La « possession » n'est qu'un cas parmi d'autres, et non un cas premier, de la relation beaucoup plus générale que HABERE s'est mis à poser à partir d'une relation d'existence d'abord centrée sur l'existence de M et non de P. [...] Le rapport qui s'institue entre ESSE et HABERE devient alors celui qu'on a postulé entre *ser* et *haber*, à savoir celui de deux représentations de l'existence, l'une mono-actancielle, l'autre bi-actancielle par constitution<sup>77</sup>.

C'est vraisemblablement cette évolution qui a mené les linguistes à attribuer à HABERE la « possession » comme sens fondamental, premier, sens à partir duquel ils font dériver les emplois dits « subdits »<sup>78</sup>. En réalité, il ne s'agit là que du sens le plus « concret » de HABERE.

À l'issue de cette évolution de HABERE, devenu *aver*, le locuteur médiéval avait deux verbes à sa disposition pour exprimer l'expérience référentielle de la possession : *aver* et *tener*. Ces deux verbes offraient tous deux une représentation « bi-actancielle » de l'existence, mais le premier s'opposait au second par sa représentation sémio-

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 384.

<sup>76</sup> *Loc. cit.*

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 385.

<sup>78</sup> C'est la thèse d'E. Seifert (1930) citée par M.-F. Delpont, 2004, p. 397-390 ; c'est aussi la position que défendent les récents travaux sur la question en espagnol médiéval, notamment ceux de I. Andres-Suárez, 1994 ; R. Lapesa, 2000 ; J. M<sup>a</sup> García Martín, 2001, J. Rodríguez Molina, 2004 ; P. Romani, 2006 ; Á. Carrasco Gutiérrez, 2008b.

temporelle. M.-F Delport montre qu'à la représentation *thétique* – c'est-à-dire logée tout entière dans une unité sémio-temporelle – emportée par *aver*, s'opposait la représentation *statique* de *tener*, laquelle se développait « sur deux unités sémio-temporelles de même contenu ». Ainsi,

Grâce à ce verbe [*aver*], le locuteur médiéval pose une existence sans prendre aucunement en compte son possible début, sa possible fin ; à quelque instant qu'il la considère elle apparaît existante, ni plus ni moins<sup>79</sup>.

L'opération de *tener* en revanche impliquait deux instants successifs :

*Tener* montre la même existence d'un élément E dans son rapport à un autre élément A, mais, cette fois, saisie sous la forme d'une existence qui se maintient d'un instant à l'autre, une existence que, *a contrario*, on pense donc susceptible de s'interrompre, de n'avoir pas toujours été<sup>80</sup>.

Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, *aver* et *tener* + nom ont continué de cohabiter, et, face à une même situation expérientielle – celle d'une relation entre un « possesseur » et un « possédé » en particulier –, le locuteur pouvait tout aussi bien porter son choix sur l'une ou l'autre conceptualisation. L'auteur illustre cette alternance à l'aide de nombreux exemples, comme ceux-ci, tous deux issus du *Cantar de Mio Cid*, où *aver* et *tener* sont suivis du même substantif<sup>81</sup> :

(4) Delos yffantes de Carrion yo uos quiero contar,  
Fablando en su consseio, **auiendo** su poridad:

*Cantar de Mio Cid*, v. 1879-80.

(5) Quando esta falsedad dizien los de Carrion,  
Vn moro latinado bien gelo entendio;  
Non **tiene** poridad, ixolo Avengaluon:  
'Acayaz, curiate destes, ca eres myo señor:  
Tu muerte oy cosseiar a los yfantes de Carrion'

*Cantar de Mio Cid*, v. 2666-70.

Dans le premier cas, la *poridad* correspond à ce dont on jouit dans la sphère privée (4). Le locuteur préférerait ici la rapporter au support de prédication par le verbe *aver*. Mais quand il entendait signifier qu'il s'agissait d'un secret que l'on gardait jalousement, que l'on dissimulait aux autres, alors le locuteur portait plutôt son choix sur la conceptualisation offerte par *tener* (5).

<sup>79</sup> *Op cit.*, p. 394.

<sup>80</sup> *Loc. cit.*

<sup>81</sup> *Op cit.*, p. 394.

## b) Variation du participe en genre et en nombre

Un autre cas d'alternance s'offrait encore au locuteur médiéval puisque celui-ci pouvait placer dans la suite de *aver* une forme participiale en *-do(s)/-da(s)*, variable en genre et en nombre, ou bien le participe invariable qui s'est ensuite imposé dans le courant du XV<sup>e</sup> siècle. On trouve cette alternance dans les exemples cités par J. M<sup>a</sup> García Martín<sup>82</sup>:

(6) Los de Valençia çercados nos han  
*Cantar de Mio Çid.*, v. 1119.

(7) Estas apreciaduras mio Çid presas las ha  
*Cantar de Mio Çid.*, v. 3250.

(8) Esta albergada los de mio luego la an robado  
*Cantar de Mio Çid.*, v. 1607.

M.-F Delport affirme que cette alternance permettait, encore une fois, deux conceptualisations différentes<sup>83</sup>. La première supposait, comme on l'a exposé précédemment, la mise en rapport d'un support de prédication et d'un événement achevé : c'est ce que proposait le tour *aver* + participe invariable. L'autre possibilité consistait à dire l'état résultant dans lequel ce même événement laissait l'être au poste *site* sans pour autant le prendre comme support de prédication. Autrement dit, le locuteur médiéval pouvait porter son attention soit sur l'achèvement de l'événement en lui-même (participe invariable), soit sur les conséquences de cet achèvement sur l'être affecté (forme variable en genre et en nombre). Mais, contrairement au tour avec *ser* que l'on a décrit, le locuteur pouvait choisir de prédiquer sur le *gène* (*Los de Valençia*, dans l'exemple 6, et *Mio Çid* en 7) tout en évoquant les séquelles de l'opération sur l'être instancié au poste de *site* (*nos* et *apreciaduras*). Il s'agissait, en somme, d'une possibilité expressive intermédiaire entre celle offerte par *aver* + participe invariable et *ser* + forme participiale.

L'espagnol n'a pas conservé l'ensemble de ces représentations mentales puisque la langue a peu à peu abandonné non seulement la possibilité d'évoquer les séquelles de l'opération verbale sur le *site* lorsque l'on prenait comme support de prédication le poste

---

<sup>82</sup> *Op cit.*, p. 119-120.

<sup>83</sup> M.-F. Delport, 1996 et 2004.

de *gène* – c'est ce que permettait l'accord de la forme participiale<sup>84</sup> –, mais elle a également délaissé *aver* + complément d'objet au profit de la conceptualisation plus circonstanciée de *tener*.

Pour M.-F. Delpont, deux éléments ont concouru à cette évolution.

Le premier doit être attribué au principe d'économie qui a conduit les locuteurs à adopter la périphrase la plus générale (*aver* + participe), à savoir celle qui ne concède pas de pertinence au sémantisme du verbe et à l'instanciation des postes sémantiques de *site* et de *gène* (verbes transitifs, intransitifs et pronominaux) pour l'ensemble des verbes. Le second élément est à mettre en relation avec les changements subis par l'ensemble des verbes d'existence *ser*, *estar*, *haber* et *tener* :

L'autre phénomène restreint sa portée aux deux couples de verbes, l'un transitif (*aver/tener*), l'autre intransitif (*ser/estar*), qui réunissaient chacun un verbe offrant de la relation d'existence qu'il posait une vision « nue », « en soi » (*aver/ser*) et un verbe offrant de la même relation d'existence une vision « relative », « circonstanciée » (*tener/estar*). L'évolution a conduit à un délaissement partiel de la représentation la plus nue au profit de la relation relativisée<sup>85</sup>.

Ces deux phénomènes ont convergé dans l'abandon de la double auxiliarité à la voix active : lorsque *tener* a supplanté *aver* dans les emplois avec compléments, le tour *aver* + forme participiale est devenu interdit, si bien que son « pendant » pour les verbes intransitifs s'est retrouvé isolé. De plus, *ser* s'est vu dans le même temps privé de l'expression de la passivité résultative au profit de *estar*. Voilà qui explique les raisons pour lesquelles l'auxiliaire *ser* a été abandonné à la voix active<sup>86</sup>.

### c) Statut de la périphrase *aver* + participe passé

Les auteurs ayant observé ces changements diachroniques tentent tous d'expliquer cette évolution. La question est de comprendre pour quelles raisons la périphrase s'est « immobilisée », alors que les deux éléments qui la composent semblaient jouir d'une entière autonomie au début du Moyen Âge.

Ainsi, si l'on observe l'évolution des périphrases aspectuelles à la lumière de ce qu'elles sont devenues aujourd'hui, cette impression d'immobilisation est double : d'une

<sup>84</sup> L'auteur rappelle que le délaissement n'a pas été total puisque dans le même temps, le tour *tener* + adjectif participial s'est considérablement répandu. Voir M.-F. Delpont, 1996, p. 228.

<sup>85</sup> M.-F. Delpont, 1996, p. 229.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 228-229.

part, *aver* pouvait présenter dans sa suite une forme participiale variable en genre et en nombre, ou bien un participe invariable. Dans l'hypothèse où l'on amalgame les deux possibilités expressives – hypothèse discutable puisqu'on avait là deux conceptualisations bien distinctes –, on peut penser que la forme variable en genre et en nombre s'est figée : aujourd'hui, en effet, seul le participe invariable est accepté dans la suite de *haber*. D'autre part, *aver*, qui entrait dans tous les contextes aujourd'hui réservés à *tener*, ne se cantonne désormais qu'à son rôle d'auxiliaire, aux emplois unipersonnels, et à quelques expressions figées et anecdotiques de la langue juridique ou littéraire.

Face à ces changements, deux postulats peuvent être adoptés.

Soit on considère que le maintien des signifiants suppose le maintien des signifiés, et, dans ces conditions, on n'a aucune raison de penser que ce que disait la forme *aver* + participe invariable au XIII<sup>e</sup> siècle, en *langue*, diffère de ce qu'elle permet d'exprimer aujourd'hui. Dans ce cas, on en conclura seulement que l'espagnol a abandonné certaines possibilités expressives (l'expression des séquelles de l'opération sur le *site*) selon le principe bien connu de l'économie linguistique. C'est la thèse défendue par M.-F. Delport.

Soit on postule, au contraire, que derrière les deux mêmes signifiants associés se cachent deux sémantismes qui ont évolué, parmi lesquels l'un se serait « vidé » de son contenu sémantique, pour aboutir aujourd'hui à une périphrase grammaticalisée. C'est la thèse la plus répandue parmi les spécialistes des changements diachroniques dans le système verbal espagnol.

R. Lapesa, par exemple, relie l'évolution de *aver* + participe passé à la « perte sémantique » de l'auxiliaire *aver*. Pour lui, le participe s'est figé à mesure que *haber* (*aver*) a perdu sa valeur de possession :

L'espagnol a généralisé le participe invariable, lequel a progressé au cours du Moyen Âge, au détriment de la forme qui présentait l'accord. Par ailleurs, les cas dans lesquels *haber* + participe ne constitue pas un temps composé diminuent. Les deux phénomènes semblent liés : tant que *haber* a continué d'être transitif avec un sens de possession, on a employé, dans la plupart des cas, la forme qui s'accordait ; plus tard, lorsqu'il a perdu sa valeur transitive possessive, *haber* s'est généralisé comme auxiliaire, et le participe s'est immobilisé.

En tant qu'auxiliaire, *haber* porte tous les morphèmes verbaux, sauf celui de l'aspect, la 'perfection', qui est donnée par la combinaison avec le participe parfait en *-do*<sup>87</sup>.

L'auteur reconnaît donc que la forme *aver* a coïncidé dans ses emplois autonomes, et en particulier avec un sens de possession, avec des emplois du participe invariable car, même si l'évolution a tendu vers l'évincement total de l'accord de la forme participiale, cette alternance a été possible dès le XIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque de la rédaction du *Cantar de Mio Cid*. C'est d'ailleurs ce qui amène P. Romani à penser que la grammaticalisation était déjà effective dès les textes les plus anciens. Elle isole ainsi plusieurs éléments qui sont, selon elle, autant de preuves de la grammaticalisation effective de *aver* + participe dès le XIII<sup>e</sup> siècle<sup>88</sup> :

- le nombre croissant d'occurrences de *aver* + participe invariable dans lesquelles elle analyse le participe comme « non-prédicatif » à l'endroit de la forme nominale accusative ;
- la diffusion de *aver* avec les verbes intransitifs ;
- le fait que l'auxiliaire et le participe ensemble constituent un paradigme complet (à tous les temps, même de la voix passive) ;
- enfin, le fait qu'il existe de fortes restrictions quant à l'ordre des constituants.

Cette opinion est partagée par de nombreux auteurs même si tous ne s'accordent pas sur la date qu'il convient de retenir<sup>89</sup>.

Cependant, si nous suivons les propositions selon lesquelles l'auxiliaire *aver* se serait vidé de sa substance sémantique, il faut accepter l'hypothèse que les formes « vides » et « pleines » de *aver* ont cohabité pendant près de trois siècles, ce qui, au vu des postulats qui sont les nôtres, nous paraît difficile à envisager. Cela reviendrait à affirmer que *aver* était polysémique ou, en tout cas, qu'il présentait le signifié de

<sup>87</sup> R. Lapesa, *op cit.*, p. 783 : « El español ha generalizado el participio invariable, el cual fue progresando en la Edad Media a costa del concordante. Por otra parte, disminuyen también los casos en que *haber* + participio no constituye un tiempo compuesto. Ambos fenómenos parecen relacionados: mientras *haber* siguió siendo transitivo con sentido de posesión, se empleó, aunque no siempre, con participio concordante; más tarde, al perder su valor transitivo posesivo, se generalizó como auxiliar, y el participio se inmovilizó. Como auxiliar, es el portador de todos los morfemas verbales, salvo el de aspecto, 'perfección', dado por la combinación con el participio perfecto en *-do* ».

<sup>88</sup> P. Romani, 2004, p. 329-330.

<sup>89</sup> Pour un passage en revue détaillé des différentes hypothèses sur la grammaticalisation de *aver* + participe, voir J. M<sup>a</sup> García Martín, 2001, p 119-130.

possession dans des degrés différents selon les cas<sup>90</sup>. Par ailleurs, M.-F. Delpont a montré que l'idée selon laquelle la possession constituerait le sens de base de *haber* ne correspond pas à son signifié de verbe d'existence. Nous adhérons totalement à cette hypothèse, d'autant plus qu'elle présente l'intérêt d'expliquer non seulement la présence des emplois périphrastiques et autonomes sur un même plan synchronique, mais elle permet aussi de comprendre comment les locuteurs ont pu opérer, en *discours*, le passage d'un emploi à l'autre.

En réalité, le fait de supposer une perte sémantique dans *aver* et de rechercher la date de la « grammaticalisation » des périphrases aspectuelles permet à ces auteurs de justifier l'insertion de la périphrase dans le paradigme des temps verbaux : l'interdépendance des deux « morphèmes discontinus » rendrait la périphrase indissoluble et donc indivise. Or, si sur le plan de la référence, il ne fait aucun doute que la périphrase entre en corrélation avec les formes simples pour exprimer des relations temporelles, cette position est plus difficile à tenir en *langue*, celle-ci offrant à l'observateur deux signifiants, et, de fait, leurs deux signifiés respectifs. Vouloir dater à tout prix le moment où l'un des deux signifiants se serait vidé de sa matière sémantique pour ne faire plus qu'un avec le second, est peut-être tout simplement vain, ce qui expliquerait que les auteurs soient en désaccord sur ce point.

D'autre part, ce problème pose la question de ce que l'on entend par « verbe auxiliaire » et par « périphrase verbale », ainsi que du niveau d'analyse dans lequel il convient de se placer pour appréhender ces deux concepts.

En ce qui concerne l'auxiliaire, le critère sémantique de *délexicalisation* ou *grammaticalisation* est subjectif puisque, nous l'avons dit, il faudrait, selon les contextes, établir divers degrés de subduction selon le niveau de concrétude de l'occurrence : soit *aver* apparaît seul avec un sens concret de possession, soit il apparaît dématérialisé avec un statut de mot-outil dans les temps composés, soit il occupe un statut intermédiaire, par exemple dans la locution *aver de*<sup>91</sup>. Voilà une position difficile

---

<sup>90</sup> Ce sont ces mêmes réserves que formule M. Launay dans son article « Acerca de los auxiliares y frases verbales », et qui l'amènent à caractériser l'auxiliaire non pas par une quelconque altération sémantique mais plutôt par un changement de valence. Voir M. Launay, 1980, p. 77.

<sup>91</sup> Ces différents degrés de dématérialisation étaient décrits par G. Guillaume comme la *subduction* de type *exotérique*, qui affectait les mots « idéellement préexistants », lesquels conservaient néanmoins leur « sens plein », et

à tenir pour qui considère qu'à un signifiant correspond un seul signifié, et inversement. Il nous faudra donc établir si l'existence de la catégorie d'auxiliaire a lieu d'être en *langue*, ou s'il s'agit d'une catégorie que l'on pourra déduire des choix d'agencements syntaxiques du locuteur.

Certains auteurs ont proposé des critères fonctionnels pour définir la catégorie d'auxiliaire : c'est le cas notamment de B. Pottier qui propose de définir l'auxiliaire comme tout verbe incident à un autre verbe dans le même syntagme verbal. Il distingue de la sorte trois types de verbes : ceux qui ne sont jamais auxiliaires, ceux qui sont parfois auxiliaires (*ser, ir, etc.*), et ceux qui le sont toujours (en espagnol *haber* et *soler*)<sup>92</sup>. Mais ces propositions ne permettent pas toujours de trancher et de savoir sur quel plan d'analyse nous devons nous situer. M. Launay cherche lui aussi à savoir si les verbes auxiliaires présentent des caractéristiques particulières qui leur permettraient d'entrer dans la composition des périphrases verbales<sup>93</sup>. L'auteur propose une série de tests afin de repérer ces particularités et conclut que l'auxiliarisation est un mécanisme qui repose sur l'altération de la valence d'un verbe, par la perte de son *foncteur* : le changement ne serait plus sémantique, mais il concernerait les propriétés syntaxiques dudit verbe.

C'est cette même idée qui sous-tend la thèse d'Á. Yanguas pour qui il existerait deux types d'auxiliaires : les verbes qui entrent dans la formation des temps composés et ceux qui sont à l'origine des périphrases verbales, ou encore certains verbes modaux<sup>94</sup>. L'auteur distingue ainsi deux types de verbes : les verbes qui fonctionnent sémantiquement comme des opérateurs modaux prédicatifs, et les verbes qui fonctionnent comme opérateurs modaux énonciatifs (*deber, poder, soler, tratar de*) et aspectifs (*haber, ser, estar, seguir, ir a*)<sup>95</sup>. Pour établir cette distinction, l'auteur se fonde sur les différentes portées (*scopes*) de chaque opérateur, ce qui a pour conséquence de produire des différences syntaxiques : par exemple, le fait que les verbes de la première classe permettent des constructions dans lesquelles il est possible de nier le second verbe sans nier le premier, et avec à chaque fois des sens différents.

---

la *subduction ésotérique*, qui conférerait aux vocables un statut de plus en plus proche du mot-outil, voire du morphème.

<sup>92</sup> Voir B. Pottier, 1961.

<sup>93</sup> Voir M. Launay, 1980.

<sup>94</sup> Voir Á. Yanguas, 1986.

<sup>95</sup> *Op cit.*, p. 307.



Ces deux dernières options tentent, on le voit, de délimiter le concept d'auxiliaire par des paramètres syntaxiques et non sémantiques.

Il en va de même avec le concept de « périphrase verbale » : les auteurs qui se sont penchés sur la question ont utilisé des critères tantôt sémantiques, tantôt syntaxiques, ou ont associé les deux, afin de délimiter la catégorie de « périphrase verbale ». Dans de nombreux cas, les spécialistes postulent la grammaticalisation de l'auxiliaire, celui-ci pouvant être réduit à un simple morphème, notamment dans le cas de *haber*<sup>96</sup>. Les tests syntaxiques sont nombreux, et donnent parfois au concept de « périphrase verbale » une acception très large, mais, chez tous les auteurs, il ne fait aucun doute que *haber* + participe passé fait partie des périphrases verbales aujourd'hui. En revanche, ils ne s'accordent pas sur la datation de la naissance de cette périphrase.

Nous reviendrons plus longuement sur le problème du signifié complexe de la périphrase *haber* + participe passé dans la deuxième partie de notre travail. Nous verrons que les débats qui animent les historiens de la langue sur le statut que l'on doit accorder à cette association signifiante, et la façon dont on doit en considérer chacun des éléments – conjointement et séparément –, sont loin d'être étrangers aux spécialistes du système verbal en synchronie. Par ailleurs, les fluctuations relatives à la terminologie employée pour désigner le *plus-que-parfait* jusqu'à nos jours retracent ces hésitations historiques et sont particulièrement significatives à cet égard.

---

<sup>96</sup> C'est notamment la thèse de F. Fernández de Castro pour qui *haber* n'est devenu qu'un simple signe morphologique. Voir F. Fernández de Castro, 1999.

### 1.1.2 Les hésitations terminologiques

Ces emplois de *aver* + participe, de plus en plus fréquents dans la langue espagnole du Siècle d'Or, se sont imposés aux premiers grammairiens qui se sont attachés à la description de cette nouvelle langue romane. Les divers traitements qui ont été réservés à ces emplois dans les grammaires successives témoignent des questionnements qui animaient – et animent encore – les spécialistes face à cette nouvelle donnée.

Ces premiers linguistes entendaient ainsi décrire un système morphologique hérité du latin pour lequel ils ne disposaient jusqu'alors que des catégories et des outils d'analyse traditionnellement employés pour décrire ce même système latin. On imagine combien la tâche était ardue, et on comprend qu'A. de Nebrija – le premier à avoir inclus *haber* (*aver*) + participe dans le paradigme verbal de l'espagnol – ait parfois eu des difficultés à s'affranchir de cet héritage. C'est ce qu'évoque G. Rojo dans son article intitulé « Las primeras descripciones del verbo español » :

Les caractéristiques morphologiques du verbe latin font que Nebrija se heurte continuellement à une difficulté pas toujours clairement résolue et qui donne lieu à d'apparentes contradictions. À partir de l'inventaire des formes (simples) du verbe latin, on établit les différents modes et temps qui existent à l'intérieur de chacun d'entre eux. En essayant de structurer le verbe castillan, il rencontre des formes avec les mêmes valeurs que les formes latines et qui pourraient donc entrer dans le schéma de la conjugaison. Le problème est que certaines de ces formes ne sont pas des formes « propres », mais des « circonlocutions » du verbe<sup>97</sup>.

Le système verbal du latin à la voix active ne présentait que des formes simples. L'enjeu pour les grammairiens est donc de savoir si l'on doit accorder une place au tour *había-* (*avía-*) + participe dans le système verbal du castillan et, si tel est le cas, il faut ensuite tenter de qualifier ce tour. A. de Nebrija et les grammairiens qui prendront sa suite, chercheront à le définir dans sa dimension modale et temporelle, avec, toujours en arrière-plan, le système verbal tel qu'il se présentait en latin.

---

<sup>97</sup> G. Rojo, 1978, p. 285-286 : « Las características morfológicas del verbo latino hacen tropezar continuamente a Nebrija en una dificultad no siempre claramente resuelta y que da lugar a contradicciones aparentes. A partir del inventario de formas (simples) del verbo latino se establecen los distintos modos y los tiempos que existen en el interior de cada uno de ellos. Al intentar estructurar el verbo castellano encuentra formas con los mismos valores que las latinas y que, por tanto, podrían entrar en el esquema de la conjugación. El problema está en que algunas de estas formas no son 'propias', sino 'circunloquios' del verbo ».

On voit se dessiner deux prises de position dans les différentes grammaires. Le libellé que l'on choisissait pouvait faire référence aux événements auxquels le tour *haber (aver) + participe* renvoie sur l'axe du temps d'univers, c'est-à-dire tels qu'ils se présentent dans une supposée succession chronologique. C'est ce que l'on pourrait appeler la dimension *référentielle* ou *chronologique* du libellé. Mais le grammairien pouvait tout aussi bien choisir d'évoquer la dimension *aspectuelle* emportée par le tour *haber (aver) + participe*, même si celle-ci n'apparaissait pas ainsi nommée.

### 1.1.2.1 Le choix de la référence

A. de Nebrija publie le livre V de sa *Gramática castellana* en 1492. Si cet auteur ne remet pas en cause la tradition gréco-latine selon laquelle les conjugaisons reflètent cinq modes et cinq temps, il décide – fait inédit à l'époque –, d'inclure ce qu'il appelle les « *conjugaciones por rodeo* » dans le paradigme des temps verbaux de l'espagnol. C'est ce qui l'amène à y introduire « *el pasado más que acabado* » :

*Passado más que acabado* est celui dans lequel une chose avait été faite quand autre chose se fit, comme *io te avía amado, cuando tú me amaste*<sup>98</sup>.

Dans le même temps, il exclut la forme en *-ra* du mode *indicatif* et la classe dans le mode *optatif* ou *subjunctif*, c'est ce qu'il explique dans les *Introductiones latinae* :

[L]e castillan n'a pas de temps passé plus que fini [*tiempo pasado mas que acabado*], ni de futur [*uenidero*] de l'indicatif. À propos de ceux-ci, le premier dit par *rodeo* du temps passé non fini de l'indicatif de ce verbe *e as oue*, qui est *auia*, et du nom participial infini, comme lorsque l'on dit *quando tu me amaste ia te auia io amado* : que l'on disait jusqu'ici *io amara* et *ouiera amado*, lesquels dits ainsi sont de l'optatif et du subjunctif, mais ne peuvent en aucune manière être du subjunctif<sup>99</sup>.

Devant les nouvelles tournures périphrastiques, A. de Nebrija tente donc de remettre de l'ordre dans le paradigme sans toutefois remettre en question la validité des catégories héritées du latin. En témoigne le terme qu'il choisit, « *passado mas que acabado* », qui n'est autre qu'une traduction du libellé latin « *praeteritum*

---

<sup>98</sup> A. de Nebrija, 2011, p. 102 : « *Passado más que acabado* es aquel en el cual alguna cosa se avía hecho cuando algo se hizo, como *io te avía amado, cuando tú me amaste* ».

<sup>99</sup> A. de Nebrija, *Gramática castellana* [1492 - éd. de P. Galindo Romeo et L. Ortiz Muñoz], 1946, p. 139 cité par E. de Bustos Gisbert, 1977, p. 105 : « [E] castellano ni tiene el tiempo pasado mas que acabado, ni el uenidero del indicatiuo. De los quales el primero dize por rodeo del tiempo pasado no acabado del indicativo desde uerbo e as oue, que es *auia*, i del nombre participial infinito, como diziendo *quando tu me amaste ia te auia io amado*: por lo que dezian hasta aqui *io amara* i *ouiera amado*, los quales sesos de tal manera son del optativo i subiunctivo que en ninguna manera pueden ser del indicativo ».

plusquamperfectum », que l'on trouve notamment chez Priscien, Diomède et Donat<sup>100</sup> et dont le deuxième terme laisse songeur...

En effet, le latin opposait, nous l'avons dit, des formes de *perfectum* à des formes d'*infectum*. Ces deux catégories opposaient donc des formes qui présentaient des procès saisis dans leur accomplissement – les formes d'*infectum* –, à des formes dont les procès étaient saisis au-delà de leur accomplissement – les formes de *perfectum* –<sup>101</sup>. Si l'on admet que la forme latine qui correspondait au « praeteritum plusquamperfectum » pouvait faire référence au passé (« praeteritum »), on se demande en revanche comment elle pouvait être *plus* qu'« accomplie » : dans la mesure où l'opposition aspectuelle qui s'applique au procès est binaire (accomplie / non-accomplie), statuer l'outrepassement de cette complétude relève tout simplement du non-sens.

C'est que les grammairiens latins ne faisaient pas systématiquement de distinction entre la dimension aspectuelle (*perfectum*) et temporelle (*praeteritum*) d'une même forme verbale. Ainsi, Priscien entrevoit le critère aspectuel – même s'il ne le nomme pas ainsi, bien entendu – qui sépare *l'imparfait* (*praeteritum imperfectum*) du *parfait* (*praeteritum perfectum*), mais il oppose le *plus-que-parfait* (*praeteritum plusquamperfectum*) au *parfait* par un plus grand « éloignement dans le temps » :

C'est pourquoi, ce qui arrive aux choses mêmes que nous faisons, nous donnons un nom au temps lui-même, en appelant « prétérit imparfait » le temps dans lequel une chose a commencé à être faite, et n'est pas cependant encore achevée, mais « prétérit parfait » le temps dans lequel une chose est montrée comme achevée, et prétérit plus que parfait, le temps dans lequel une chose est présentée comme achevée depuis déjà longtemps<sup>102</sup>.

Ce choix est d'autant plus inopportun que le *plus-que-parfait* latin était morphologiquement construit, nous l'avons dit, sur la forme de *l'imparfait* à laquelle on ajoutait un morphème de *perfectum* : AMA-U-ERA-M (radical | morphème de *perfectum* | esse à *l'imparfait* de *l'infectum* | marque de la première personne). Si l'on fait abstraction du critère aspectuel de ces oppositions, et si l'on s'en tient à la succession des événements telle qu'elle est présentée par Priscien, il eût été plus cohérent qu'il

<sup>100</sup> Sur les fondements théoriques des grammairiens du Siècle d'Or, voir l'étude d'A. Ramajo Caño, 1987, p. 149 et *sqq.*

<sup>101</sup> Cf. *supra*, § 1.1.1.1.

<sup>102</sup> Priscien, *Institutionum Grammaticarum*, Keil. II, p. 406, cité par A. Ramajo Caño, *op cit.*, p. 152 : « Itaque quod accidit ipsis rebus, quas agimus, nomen temporis ipsi imponimus, praeteritum imperfectum tempus nominantes, in quo res aliqua coepit geri necdum tamen est perfecta, praeteritum vero perfectum in quo res perfecta monstratur, praeteritum plusquamperfectum, in quo iam pridem res perfecta ostenditur ».

choisisse un libellé du type « plusquampraeteritum », qui, bien qu’inexact dans les faits – la forme latine ne renvoyait pas exclusivement à des « passés de passé » – eût présenté l’intérêt de ne pas mettre sur le même plan les deux outils d’analyse bien distincts que sont l’aspect et le temps<sup>103</sup>.

Quoi qu’il en soit, A. de Nebrija maintient cette terminologie, et ce bien qu’il soit le premier à avoir établi le caractère relatif du tour périphrastique, puisque celui-ci renvoie selon lui à un événement antérieur à un autre événement : « une chose [qui] avait été faite quand autre chose se fit ». Cette valeur est par ailleurs celle qu’il attribue au *plus-que-parfait* latin, puisqu’on en trouve le développement non pas dans la première version de ses *Introductionae latinae* de 1481, mais dans celle de 1523 :

Qu’est-ce que le prétérit plus que parfait ? [le temps] par lequel nous montrons que ce qui a été fait est antérieur au prétérit parfait, comme « j’avais lu avant ton arrivée » [...].

À mon avis, aucun des grammairiens anciens et modernes n’a correctement défini le plus-que-parfait. Quand ils disent en effet que c’est un temps accompli depuis longtemps, nous comprenons que nous montrons par le prétérit parfait une chose achevée récemment ou peu de temps auparavant, mais par le plus-que-parfait ce qui s’est passé dans un temps déjà éloigné. Donc, si cette explication est vraie, nous ne pourrions pas dire, en bon latin et grammaticalement, ce qui est écrit au tout début même des Textes Sacrés : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre », ni, par conséquent, « Dieu dit : ‘Que la lumière soit, et la lumière fut’ » action la plus sacrée et la plus ancienne de toutes. En revanche, on ne pourrait pas dire non plus : « Quand tu es venu, j’avais déjà lu », ce qu’on peut dire d’une action achevée peu de temps auparavant, personne n’est assez stupide pour le nier. Mais ces deux temps, on ne les analyse pas dans le sens de ces grammairiens, mais plutôt dans le sens que voici : le prétérit plus-que-parfait, comparé au prétérit parfait, est plus ancien, qu’il se soit achevé dans un temps long ou court, et c’est pour cette raison que nous avons ajouté : il est antérieur au prétérit parfait, si bien que si je dis : « j’avais lu quand tu es venu », je dis que tu es venu après le moment où j’ai lu<sup>104</sup>.

Pour A. de Nebrija, les valeurs du *plus-que-parfait* latin et du *plus-que-parfait* castillan sont donc en tous points équivalentes, et la périphrase castillane vient

<sup>103</sup> Bien évidemment, nous voyons cela avec d’autant plus de clairvoyance que cinq siècles de tradition d’analyse nous séparent. Il n’est pas question ici de faire le procès de quiconque, ce serait absurde étant données les avancées qui ont vu le jour depuis lors dans le domaine verbal. Nous voudrions seulement mettre en lumière le décalage que l’on peut observer entre les réflexions très innovantes de Priscien, puis plus tard de Nebrija, à chacune de leurs époques respectives, et le maintien de ce libellé paradoxal qu’est le « plus-que-parfait », maintien qui a encore cours dans les grammaires contemporaines.

<sup>104</sup> A. de Nebrija, *Introductionae latinae*, 1523, fol. LI, cité par G. Rojo, 1978, p. 298 : « Quod est praeteritum plusquamperfectum ? Quo ostendimus id quod factum est inueterasse citra praeteritum perfectum, ut ego legeram antequam tu vnisti. [...] »

Plusquamperfectum omnes antiqui et iuniores grammatici videntur mihi non recte diffiniuisse. Dicunt enim esse cum tempus iam pridem exactum demonstramusita ut per praeteritum perfectum rem factam brui aut non multo tempore ante ostendamus, per plusquamperfectum vero illud quod iam longo tempore inueteratum est. Quae ratio si vera est non possemus latine atque grammaticae dicere, quod in ipso statim Sacrarum Litterarum initio scriptum est : ‘In principio creauit Deus coelum et terram’ et quod sequitur ‘dixit Deus : Fiat lux et facta est lux’, quae actione nulla pior, nulla antiquior est. Sed neque rursus diceremus recte ‘cum tu veniste iam ego legeram’, quod de re paulo ante facta dici posse nemo est adeo stupidus qui non confiteatur. Sed haec duo tempora non eo censetur quo isti putant sed illo potius quod praeteritum plusquamperfectum praeterito perfecto comparatum antiquius est siue id in multo siue in paruo tempore exacto sit, atque ideo adiecimus inueterasse citra praeteritum perfectum, ut si dixerim ‘ego legeram cum tu venisti’ dico te venisse post id tempus quo ego legi ».

remplacer « por rodeo » son équivalent synthétique latin. Même s'il ne s'agit pas d'une forme « propre », le grammairien l'inscrit néanmoins dans le paradigme des temps verbaux, choix qui sera repris à la Renaissance et au Siècle d'Or à sa suite, avec une terminologie identique, ou très ressemblante : l'Anonyme de Louvain parle de « temps fini et plus qu'accompli », l'Anonyme de 1559 et J. Á. Zumarán (1626) de « plus que parfait », G. M. Alessandri (1560) de « passé plus que fini », et les auteurs suivants de « plus-que-parfait » : J. Sánchez (1556), A. de Corro (1586), R. Percyvall (1591), C. Oudin (1597), G. de Correas (1626) ; puis de « prétérit plus-que-parfait » : B. Jiménez Patón (1614), J. de Luna (1623), Fray D. de la Encarnación (1624). Seul A. de Salazar utilise les termes de « plus que passé » pour évoquer le tour *había-* (*avía-*) + participe<sup>105</sup>.

Chez tous ces auteurs, le tour *había-* (*avía-*) + participe appartient au mode *indicatif* (ou « dans la manière de montrer » chez l'Anonyme de 1555), et cette caractérisation modale n'est apparemment jamais remise en question.

Tout autre est le sort réservé à la forme en *-ra*, en revanche, laquelle passe du statut de « passé de l'optatif » ou de « passé plus qu'accompli du subjonctif », selon les cas, chez A. de Nebrija, à l'« imparfait du mode commun » chez l'Anonyme de 1559, le « présent du désidératif » chez G. M. Alessandri, l'« imparfait du conjonctif » chez J. Sánchez, l'« imparfait de l'optatif » chez A. Corro, l'« imparfait du subjonctif » chez R. Percyvall, le « plus-que-parfait de l'optatif et du conjonctif » chez C. Oudin<sup>106</sup>, etc.

Plutôt que de chercher à savoir ce qui fait la spécificité des signifiants – de *haber* (*aver*) + participe d'une part, et de la forme en *-ra* d'autre part –, l'enjeu est donc de replacer à tout prix ces formes dans un paradigme plus au moins similaire à celui des formes verbales latines. Pour la périphrase, le seul point de repère est donc la place occupée par les événements auxquels elle renvoie sur l'axe du temps chronologique : il s'agit, plutôt que d'un « événement lointain », d'un événement antérieur à un autre événement passé, et c'est là le nouvel éclairage apporté par A. de Nebrija. La forme en *-ra*, démise de ses traditionnelles fonctions, pose néanmoins problème aux linguistes qui ne s'accorderont pas avant le XVII<sup>e</sup> siècle sur son statut d'*imparfait du subjonctif*.

<sup>105</sup> Voir le relevé des paradigmes des grammaires entre les XV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles par A. Ramajo Caño, *op cit.*, p. 151-164. [Nous traduisons les libellés]

<sup>106</sup> *Ibid.*

Un seul auteur prend clairement une position à contre-courant. Dans sa *Grammaire du castillan destinée à l'usage des Américains* de 1847, A. Bello revendique une tout autre approche. Pour celui-ci, l'enjeu est d'établir les relations entretenues entre chacune des formes verbales en termes d'antériorité, de simultanéité et de postériorité. Plutôt que de chercher l'invariant de chaque forme les unes par rapport aux autres, il essaie de dégager, par l'analyse des emplois, la façon dont se succèdent les événements auxquels renvoient les formes verbales en fonction de la forme utilisée. C'est ce qui l'amène à proposer une terminologie résolument novatrice, dans laquelle la forme *había-* + participe est qualifiée d'« anté-co-prétérit » :

L'indicatif compte cinq formes composées, dans lesquelles le participe substantivé se combine avec les cinq formes simples de l'indicatif de *haber* : *he cantado*, *hube cantado*, *habré cantado*, *había cantado*, *habría cantado*. Dans celles-ci, comme dans toutes celles qui se composent avec le participe substantivé, le temps signifié par la forme composée est antérieur au temps de l'auxiliaire. Par conséquent, *he cantado* est un *anté-présent*, *hube cantado* un *anté-prétérit*, *habré cantado* un *anté-futur*, *había cantado* un *anté-co-prétérit*, et *habría cantado* un *anté-post-prétérit*<sup>107</sup>.

Par ce biais, le tour est donc mis en relation avec la forme en *aba/ía*, traditionnellement désignée comme « imparfait de l'indicatif » et qui correspond au « co-prétérit » chez A. Bello :

*Había cantado*, anté-co-prétérit. Cela signifie que l'attribut est antérieur à une autre chose qui possède la relation d'antériorité par rapport au moment de la parole, mais avec entre les deux choses un intervalle indéfini. « Los israelitas desobedecieron al Señor, que los había sacado de la tierra de Egipto » ; le *sacar* est antérieur au *desobedecer*, préterit ; mais rien n'indique que la succession entre les deux choses ait été si rapide qu'il n'y ait pas eu un intervalle plus ou moins grand entre les deux<sup>108</sup>.

Cette mise en relation entre l'*imparfait* et le *plus-que-parfait*, ou, dans les termes d'A. Bello, entre le *co-prétérit* et l'*anté-co-prétérit* constitue une avancée réelle. Bien qu'elle soit pourtant visible dans les signifiants – il apparaît formellement que *había* est conjugué à l'*imparfait* –, cette opposition n'apparaissait pas avec autant de clarté dans

---

<sup>107</sup> A. Bello, p. 402, § 635 (289) : « El indicativo tiene cinco formas compuestas, en que el participio sustantivado se combina con las cinco formas simples del indicativo de haber: *he cantado*, *hube cantado*, *habré cantado*, *había cantado*, *habría cantado*. En ellas, como en todas las que se componen con el participio sustantivado, el tiempo significado por la forma compuesta es anterior al tiempo del auxiliar. Por consiguiente, *he cantado* es un *ante-presente*, *hube cantado* un *ante-pretérito*, *habré cantado* un *ante-futuro*, *había cantado* un *ante-co-pretérito*, y *habría cantado* un *ante-pos-pretérito* ».

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 406, § 646 (294) : « *Había cantado*, ante-co-pretérito. Significa que el atributo es anterior a otra cosa que tiene la relación de anterioridad respecto del momento de habla, pero mediando entre las dos cosas un intervalo indefinido. 'Los israelitas desobedecieron al Señor, que los había sacado de la tierra de Egipto'; el *sacar* es anterior al *desobedecer*, pretérito; pero nada indica que la sucesión entre las dos cosas fuese tan rápida que no mediase un intervalo más o menos largo ».

les autres paradigmes. Cela dit, le repère du *prétérit* en tant qu'époque<sup>109</sup> révolue par rapport à la parole n'a pas disparu, puisque le *co-prétérit* y est lié par un lien de simultanéité. Mais on voit poindre, avec la terminologie de A. Bello, une réelle volonté de systématisation, d'autant que cette vision distingue nettement les diverses valeurs des formes composées que l'on avait du mal à séparer dans les paradigmes précédents, comme par exemple les formes *hube cantado* et *había cantado*.

Cependant, si A. Bello apporte un éclairage nouveau, voire révolutionnaire, sur le paradigme des formes verbales du castillan, ces « formes significatives de temps » n'ont de signifié que par ce à quoi elles réfèrent. Pour cet auteur, il va de soi qu'il faut considérer les formes composées comme des signaux d'antériorité, ce qui ne font d'elles qu'une mise en succession chronologique d'événements, et rien d'autre. On ne voit pas ce qui fait la spécificité de chaque forme verbale dans le sous-système en *langue*. On ne voit pas, par exemple, ce qui se passerait si, devant une même situation expérientielle, on employait un *prétérit* plutôt qu'un *anté-co-prétérit* ou encore un *co-prétérit* au lieu d'un *prétérit*... La conceptualisation inhérente à l'aspect inaccompli du participe passé est évacuée au profit d'une recherche, comme chez ses prédécesseurs, de ce à quoi *réfèrent* les formes verbales sur l'axe du temps chronologique.

### 1.1.2.2 Le retour de l'aspect

Il faudra attendre les critiques du Brocense au XVI<sup>e</sup> siècle pour assister à une prise de distance par rapport à la tradition gréco-latine, et pour que les grammairiens espagnols amorcent une remise en cause de la répartition modale du latin, notamment chez B. Jiménez Patón, J. de Luna ou G. de Correas<sup>110</sup>, mais ce n'est que bien plus tard que le critère aspectuel – pourtant déjà connu et utilisé chez les Stoïciens pour le grec –, est réhabilité dans les études romanes en tant que catégorie grammaticale.

Pour l'espagnol, même si l'on trouvait chez A. de Nebrija les notions de temps « *acabado* » y « *no acabado* » pour séparer les formes *amava* et *amé* par exemple, il faut attendre la *Gramática de la lengua castellana* de 1920 pour qu'une distinction entre le

---

<sup>109</sup> Nous empruntons le terme « époque » à G. Guillaume : il fait référence au temps extra-linguistique selon la tripartition traditionnelle passé-présent-futur. Nous l'emploierons avec cette acception pour lever l'ambiguïté entre le temps-époque et le temps verbal.

<sup>110</sup> E. de Bustos Gisbert, 1997, p. 109.



signifié temporel et le signifié aspectuel d'une même forme verbale soit clairement définie. Dans cette grammaire de la Real Academia, le verbe doit être mis en relation avec le moment de la parole, ou bien avec un moment antérieur ou postérieur à celle-ci, mais les Académiciens ajoutent une deuxième signification au verbe puisque celui-ci

[...] n'indique pas seulement le moment du fait par rapport à celui qui parle mais il distingue aussi la qualité du fait, en le marquant comme fini et parfait, ou en train de se réaliser, sans être parvenu à son terme<sup>111</sup>.

Dans cette optique, deux grands groupes de verbes se distinguent par leur nature aspectuelle : ceux qui présentent l'action comme non encore parvenue à son terme (« no terminada ») – on trouve l'ensemble des temps simples dans cette catégorie –, et ceux qui présentent l'action comme parvenue à son terme, c'est-à-dire tous les temps composés, *prétérit plus-que-parfait* inclus.

Si, dans cette analyse, tous les temps simples ont leurs corrélats composés, et donc « terminés », cette façon d'envisager les choses n'est cependant pas sans poser quelques difficultés. G. Rojo reprend l'exemple de la *Gramática de la lengua española* de 1931 et remarque en effet que le corrélat de *llego, he llegado*, est bien présenté comme « le présent de l'action terminée et qu'on l'utilise pour exprimer un fait qui vient de se vérifier au moment où l'on parle »<sup>112</sup> mais qu'il est néanmoins qualifié de « prétérit parfait ». De la même façon, le fait que *llegué* se retrouve parmi les formes « non terminées » est dû, non seulement à la confusion entre la perfection d'une action et le fait qu'elle soit terminée dans le temps, mais aussi, et surtout, au caractère par trop schématique du paradigme proposé par l'Académie : l'inclusion de *llegué* parmi les formes « terminées » en aurait rompu l'équilibre, et c'est ce qui explique, selon G. Rojo qu'on l'ait laissée parmi les formes « non terminées »<sup>113</sup>.

L'opposition à l'époque est vue comme d'autant plus irréfutable qu'elle se retrouve dans le caractère simple ou composé de ces mêmes formes :

---

<sup>111</sup> Real Academia Española, *Gramática de la lengua castellana*, Madrid, Perlado Peláez, 1920, p. 287 citée par L. Pérez Botero, 1997, p. 8 : « no solamente indica el momento del hecho con relación al que habla sino que distingue también la cualidad del hecho, indicándolo como acabado y perfecto, o como realizándose, sin haber llegado a su terminación ».

<sup>112</sup> Real Academia Española, *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 1931, § 291, citée par G. Rojo, 1990, p. 21 : « el presente de la acción terminada y lo usamos para expresar un hecho que se acaba de verificar en el momento en que hablamos ».

<sup>113</sup> *Ibid.*

Comme on le voit, la correspondance ne peut être plus exacte : à chaque temps simple ou d'action imparfaite correspond un temps composé ou d'action parfaite<sup>114</sup>.

Cette caractérisation de *llegué* sera ensuite corrigée par l'Académie qui le qualifiera plus tard de temps « indéfini », par opposition aux temps « imparfaits » et « parfaits »<sup>115</sup>.

Aujourd'hui, peu d'auteurs remettent en question la terminologie dans les grammaires de l'espagnol. S'il ne fait plus aucun doute que les périphrases présentent aussi une dimension aspectuelle, et même si des avancées ont été faites dans le recensement et la classification des possibilités discursives des différentes formes verbales, peu nombreux sont ceux qui se décident à rompre avec cet héritage terminologique transmis depuis l'Antiquité. Le *plus-que-parfait de l'indicatif*, malgré toutes les incohérences de ce libellé, a, semble-t-il, encore de beaux jours devant lui...

---

<sup>114</sup> *Op. cit.*, § 288b: « Como se ve, la correspondencia no puede ser más exacta: a cada tiempo simple o de acción imperfecta corresponde uno compuesto o de acción perfecta ».

<sup>115</sup> G. Rojo, p. 21.

### 1.1.3 Bilan conclusif

Après ce bref parcours de l'histoire du *plus-que-parfait*, nous pourrions résumer les faits ainsi : une périphrase aspectuelle apparue en latin a été de plus en plus fréquemment convoquée pour désigner, dans le monde référentiel, des situations auparavant signifiées par la forme en *-ra*. Cette dernière, ayant perdu sa perfectivité probablement avec la perte du morphème [-we], a vu ses emplois se spécialiser dans des contextes caractérisés par leur virtualité, et ce, bien qu'elle conserve des emplois dits « étymologiques » dans la langue actuelle. La périphrase *haber* + participe a également évolué en réduisant ses capacités expressives par l'impossibilité, aujourd'hui, de faire varier la forme en *-do* en genre et en nombre.

Voilà qui résume ici des faits tangibles, observables et, de fait, amplement observés et étudiés dans la littérature grammaticale et linguistique espagnole<sup>116</sup>.

Au-delà de la difficulté de s'affranchir des catégories onomasiologiques héritées du latin, voire du grec, il est indispensable de prendre garde à ne plus achopper sur l'écueil de la référence au monde si l'on entend faire émerger ce qui fait la spécificité de notre périphrase. Nombreux sont les auteurs qui n'ont pas cherché à étudier les formes verbales ou leurs particularités au sein du système verbal, pas plus qu'au sein du réseau signifiant de l'espagnol. Sous l'emprise de la tradition, on a voulu à tout prix faire entrer dans des catégories prêtes à l'emploi ce qui était censé exprimer du temps. Mais, ce faisant, on s'est posé un certain nombre de problèmes : le *plus-que-parfait*, forme « impropre » selon Nebrija, a-t-il sa place dans le paradigme des temps verbaux ? Fonctionne-t-il comme les formes simples ? Qu'est-ce qui fait sa particularité sémantique et syntaxique ? Comment permet-il de référer au monde ? En somme, quel est son signifié et quelle est sa particularité par rapport aux autres formes du paradigme ?

Toutes ces questions occupent encore les grammairiens et les linguistes qui s'intéressent au système verbal de l'espagnol aujourd'hui. Nous continuerons de parcourir leurs propositions dans les deux chapitres qui suivent.

---

<sup>116</sup> La liste des auteurs mentionnés ne se veut pas exhaustive et se limite aux études de grammaire et de linguistique hispaniques.

## 1.2 L'approche référentialiste du *plus-que-parfait*

Depuis qu'A. de Nebrija a décidé d'inclure le tour *había* + participe passé dans le paradigme des temps du passé au XV<sup>e</sup> siècle, on n'interroge généralement plus le bien-fondé de la présence d'une périphrase dans le paradigme<sup>117</sup>. Chacun s'attache désormais à définir ce que doit être le signifié ou la « valeur » de la périphrase, mais on ne retient pas nécessairement les mêmes critères : si certaines propositions insistent sur le caractère relatif d'*anté-prétérit* du *PQP*, d'autres en retiennent plutôt sa dimension aspectuelle relativement à *l'imparfait*. Certains auteurs, enfin, adoptent une approche plurielle qui n'opère pas de réel choix entre ce qui relève de la temporalité ou de l'aspectualité, et s'en remettent au co(n)texte pour se prononcer.

---

<sup>117</sup> G. Rojo et A. Veiga notent cependant que, contrairement à ce que l'on admet généralement, certains auteurs ont fait le choix de n'inclure que les formes simples dans le système verbal de l'espagnol ; c'est le cas de K. Togeby (1973) ou de C. Hernández Alonso (1973, 1984).

### 1.2.1 Le temps référentiel

Parmi les approches du système verbal espagnol, celles que nous avons qualifiées de « référentialistes » ont ceci de commun qu'elles considèrent que le « temps », en tant que catégorie linguistique, a pour fonction première et exclusive de situer une situation ou un procès sur un axe temporel qu'elles envisagent comme objectif, extra-linguistique, et qu'elles assimilent au Temps des physiciens. Dans cette optique, les auteurs proposent un ensemble ordonné et cohérent de coordonnées qui permettent de situer la situation ou le procès sur l'axe du temps et fondent leur démarche sur trois principes :

- le temps linguistique et le temps d'univers sont deux données distinctes même s'ils ne conçoivent pas le premier sans le prisme du second ;
- le temps linguistique est dénotatif et est donc à même de situer des procès sur l'axe chronologique du monde référentiel ;
- enfin, le temps linguistique est considéré comme un outil déictique en ce sens que la dénotation qu'il implique est variable et relative à la situation d'énonciation.

#### 1.2.1.1 Temps linguistique et temps d'univers

Notons tout d'abord que l'approche référentialiste des temps verbaux entend faire émerger ce qu'expriment les formes verbales, c'est-à-dire la situation d'un procès sur l'axe de temps. Mais, contrairement à la tradition descriptive qui ne se fondait que sur un calque intuitif des formes temporelles sur le temps extra-linguistique, G. Rojo insiste sur la nécessaire théorisation de la temporalité verbale :

Dans la conception traditionnelle, les facteurs temporels qui agissent sur le verbe étaient excessivement attribués aux notions extra-linguistiques de présent, passé et futur. [...] Par ailleurs, la grammaire traditionnelle ne fournissait pas (sauf exceptions comme celle de Bello) d'authentique théorie de la temporalité verbale. L'approche habituelle (dans les traités actuels également) consistait à donner une valeur fondamentale pour chaque forme, suivie d'une liste plus ou moins longue d'emplois dont les rapports avec la valeur fondamentale ne sont jamais

expliqués et qui, dans de nombreux cas, entrent en contradiction avec la valeur attribuée initialement<sup>118</sup>.

Temps linguistique et temps extra-linguistique sont donc deux notions qu'il convient de distinguer pour ne pas mettre sur le même plan deux sphères conceptuelles fort différentes. C'est encore ce que rappellent G. Rojo et A. Veiga, dans la *Grammaire Descriptive de la Langue Espagnole* avant de se laisser piéger à leur tour par le « temps des événements » :

Confondre les notions générales de passé, présent et futur que nous appliquons à notre vie ou à l'histoire d'une communauté avec celles qui reçoivent généralement la même dénomination dans la grammaire d'une langue, suppose, outre le mélange d'éléments appartenant à des sphères conceptuelles différentes, un point de vue erroné qui empêche de saisir la nature authentique du temps linguistique et son fonctionnement à l'intérieur des langues. [...] Comprendre correctement le fonctionnement des formes verbales en ce qui a trait à ses contenus temporels requiert une clarification préalable de ces questions générales, si bien que nous commencerons par différencier, en suivant la ligne tracée par Benveniste (1965), entre temps physique, temps chronologique et temps linguistique<sup>119</sup>.

Malgré ce recours à la notion de « temps chronologique » qu'ils attribuent à É. Benveniste – celui-ci met pourtant en garde contre les confusions qu'il convient d'éviter entre le temps « chronique », le temps « physique » et le temps « linguistique » –, les deux auteurs ne distinguent justement plus les deux plans car, alors qu'il font appel à la notion de chronologie, ils se heurtent de nouveau à ce à quoi les formes renvoient, c'est-à-dire, au temps référentiel. Le temps chronologique, déclarent-ils, *est* le « temps des événements » :

Comme tout se produit dans le temps, les faits se situent les uns par rapport aux autres, de telle sorte que nous pouvons établir des relations d'antériorité, simultanéité et postériorité entre eux. [...] *La succession linéaire du temps physique ou la simple sensation de son passage se transforme ici en positionnement de certains faits par rapport aux autres, c'est-à-dire, donne lieu à l'orientation relative des événements*<sup>120</sup>.

---

<sup>118</sup> G. Rojo, 1990, p. 24 : « En la concepción tradicional, los factores temporales que actúan en el verbo eran vinculados en exceso a las nociones extralingüísticas de presente, pasado y futuro. [...] De otra parte, la gramática tradicional no proporcionaba (salvo excepciones como la de Bello) una auténtica teoría de la temporalidad verbal. El planteamiento habitual (también en los tratados actuales) consiste en dar un valor fundamental para cada forma seguido de una relación más o menos amplia de empleos cuyas conexiones con el valor fundamental nunca son explicadas y que, en muchos casos, entran en contradicción con el atribuido inicialmente ».

<sup>119</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2872 : « Confundir las nociones generales de pasado, presente y futuro que aplicamos a nuestra vida o a la historia de una comunidad con las que reciben habitualmente la misma denominación en la gramática de una lengua supone, además de la mezcla de elementos pertenecientes a esferas conceptuales distintas, un punto de partida incorrecto que impide entender la auténtica naturaleza del tiempo lingüístico y su funcionamiento en el interior de las lenguas. [...] Comprender correctamente el funcionamiento de las formas verbales en lo que se refiere a sus contenidos temporales requiere la previa clarificación de estas cuestiones generales, por lo que comenzaremos por diferenciar, siguiendo la línea trazada por Benveniste (1965), entre tiempo físico, tiempo cronológico y tiempo lingüístico ».

<sup>120</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2872 : « Dado que todo ocurre en el tiempo, los hechos se sitúan unos con respecto a los otros, de tal forma que podemos establecer relaciones de anterioridad, simultaneidad y posterioridad entre ellos. [...] *La sucesión lineal del tiempo físico o la simple sensación de su paso se convierte aquí en la situación de unos*

En d'autres termes, cette approche prétend dégager les signifiés des formes verbales par les relations qu'elles mettent en place en termes de succession chronologique. Cette même succession « se transforme » ensuite en un positionnement de faits les uns par rapport aux autres. Or les auteurs ne s'intéressent de la sorte qu'à la dimension référentielle des temps verbaux, comme le souligne G. Le Tallec-Lloret dans son étude sur la concordance des temps en espagnol moderne :

Au lieu de poser en amont une théorie des temps dans la langue espagnole, les auteurs vont se tourner entièrement vers la référence et s'attacher à décrire les événements que servent à exprimer les formes verbales, et cela sans aucune distinction de modes<sup>121</sup>.

En érigeant la succession des événements – telle que l'on peut l'observer dans le monde expérientiel –, en *valeurs* des différentes formes verbales, les auteurs expliquent la capacité du temps à dénoter : sur le modèle d'une succession présentée comme objective dans le monde expérientiel, et si tant est qu'il est possible d'ordonner ce même monde en faisant abstraction du langage, ils expliquent ainsi la capacité des formes verbales à ordonner les situations.

### 1.2.1.2 La dénotation du temps verbal

Dans le modèle proposé par G. Rojo et A. Veiga, le temps linguistique s'adosse au temps chronologique, même s'il ne coïncide pas totalement avec lui puisqu'il fonde son origine sur l'acte linguistique lui-même :

Comme l'on s'y attendait, le temps linguistique se fonde sur le temps chronologique, mais ne coïncide pas totalement avec lui. Le temps linguistique se base sur l'établissement d'un point zéro, cependant ce point n'est pas statique, mais mobile. [...] Chaque acte linguistique devient, ainsi, son propre centre de référence temporelle, celui par rapport auquel les événements peuvent être antérieurs, simultanés ou postérieurs<sup>122</sup>.

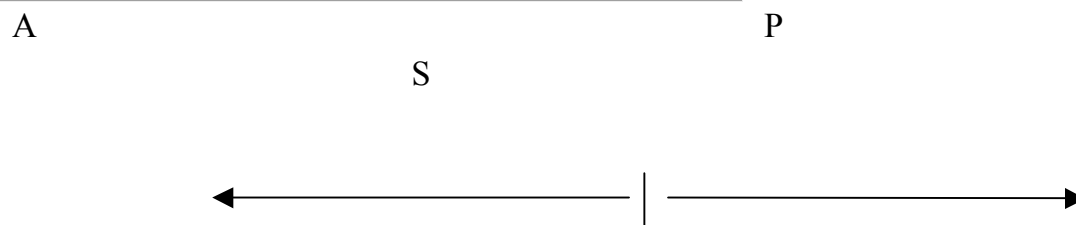
Chaque événement se trouve donc dénoté par une forme verbale qui le situe dans une relation d'antériorité (A), de simultanéité (S) ou de postériorité (P) par rapport à un point zéro (O) qui correspond à l'acte énonciatif lui-même, comme illustré sur la figure 1 :

---

*hechos con respecto a los otros, es decir, da lugar a la orientación relativa de los acontecimientos* ». [Nous soulignons]

<sup>121</sup> G. Le Tallec-Lloret, 2010, p. 26.

<sup>122</sup> G. Rojo et A. Veiga., 1999, p. 2873 : « Como es de esperar, el tiempo lingüístico se basa en el tiempo cronológico, pero no coincide totalmente con él. El tiempo lingüístico se fundamenta en el establecimiento de un punto cero, pero ese punto no es estático, sino móvil. [...] Cada acto lingüístico se convierte, así, en su propio centro de referencia temporal, con respecto al cual los acontecimientos pueden ser anteriores, simultáneos o posteriores ».



**FIGURE 1** : Origine et orientation  
D'après G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2874.

Cette approche n'est pas sans rappeler celle, beaucoup plus ancienne, que nous avons évoquée chez A. Bello. Chez ce dernier, les dénominations des temps verbaux enferment ce type de relations temporelles, et chaque forme verbale situe les procès ou les situations qu'elle dénote les uns par rapport aux autres, à l'instar de la façon dont pourraient se succéder les événements dans le monde des choses. Ainsi, dans le modèle d'A. Bello, l'*anté-prétérit* « signifie que l'attribut est immédiatement antérieur à une autre chose qui a une relation d'antériorité avec le moment où je parle »<sup>123</sup>, alors que le *co-prétérit* « signifie la coexistence de l'attribut avec une chose passée »<sup>124</sup>. Par la formalisation de ce système, A. Bello avait tenté de s'extraire de la triade passé-présent-futur des grammaires traditionnelles dans le but d'assigner à chaque forme verbale une place dans un système de coordonnées temporelles.

Un siècle plus tard, dans son ouvrage intitulé *Elements of Symbolic Logic*<sup>125</sup>, H. Reichenbach propose un modèle logique très similaire qui s'appuie sur les éléments suivants<sup>126</sup> :

- Les temps verbaux sont des mécanismes par l'intermédiaire desquels on signale un point du temps : *le point de l'événement*, noté *E (Event point)*. Cette indication se fait en rapport avec *le moment de la parole*, noté *S (Speech point)*.
- En plus du point de l'événement et du moment de la parole, on fait appel à un troisième paramètre : *le point de référence*, noté *R (Reference point)*. Ce dernier

<sup>123</sup> A. Bello, 1981, p. 404 : « Significa que el atributo es inmediatamente anterior a otra cosa que tiene relación de anterioridad con el momento en que hablo ».

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 401 : « Significa la coexistencia del atributo con una cosa pasada ».

<sup>125</sup> H. Reichenbach, 1948.

<sup>126</sup> Voir J. J. Acero, 1990.



est indispensable pour situer l'événement non seulement par rapport au moment de la parole mais aussi par rapport aux autres événements.

- À chaque temps verbal doit être associé un, et un seul, sous-système temporel, c'est-à-dire, une succession de coordonnées qui indiquent i) la succession du moment de la parole, du point de l'événement et du point de référence, ii) les points qui précèdent les autres et iii) les points qui sont simultanés aux autres.

Comme ces trois coordonnées peuvent être combinées de treize façons différentes, H. Reichenbach considère qu'une langue naturelle pourrait potentiellement distinguer treize formes verbales. Mais, voyant que la langue anglaise en compte moins, il décide de prendre la coordonnée S comme point de départ, et expose ainsi un système de neuf combinaisons dans un tableau que nous reproduisons ci-dessous :

(I)	E-R-S	<i>Passé antérieur (PQP)</i>
(II)	E, R-S	<i>Passé simple</i>
(III)	R-E-S ou R-S, E ou encore R-S-E	<i>Passé postérieur</i>
(IV)	E-S, R	<i>Présent antérieur</i>
(V)	S, R, E	<i>Présent simple</i>
(VI)	S, R-E	<i>Présent postérieur</i>
(VIII)	S-E-R ou S, E-R ou E-S-R	<i>Futur antérieur</i>
(IX)	S-R, E	<i>Futur simple</i>
(X)	S-R-E	<i>Futur postérieur</i>

**TABLE 3** : Les temps verbaux selon Reichenbach

D'après H. Reichenbach 1947, p. 289<sup>127</sup>.

Dans cette configuration, certaines oppositions de l'espagnol n'apparaissent pas, comme par exemple l'opposition entre le *PQP* (*había cantado*) et le *prétérit antérieur* (*hube cantado*) qui se laissent appréhender indifféremment par la formule {E-R-S}. De même, le *prétérit* (*canté*) et l'*imparfait* (*cantaba*) apparaissent comme {E, R-S}. C'est ce qui a conduit l'auteur à proposer d'envisager la coordonnée E soit comme un point (*prétérit*), soit comme un intervalle (*imparfait*)<sup>128</sup>.

<sup>127</sup> Nous reprenons les conventions de l'auteur à savoir la virgule (,) comme marque de simultanéité, et le tiret (-) comme marque de succession.

<sup>128</sup> *Id.*

A  
(O-V)                      S  
(OoV)                      P  
(O+V)

Ce modèle a été repris et amélioré par de nombreux auteurs, notamment J. J. Acero et C. Hernández Alonso pour l'espagnol<sup>129</sup>, mais l'apport significatif de G. Rojo et A. Veiga par rapport à ce modèle consiste à mettre en place un système vectoriel bidirectionnel qui attribue aux formes verbales une fonction d'orientation par rapport à un axe ou un point de référence. Les formes verbales sont envisagées comme des vecteurs qui orientent les situations, plus qu'elles ne les positionnent à proprement parler. En s'inspirant des travaux de W. Blum et A. Klum<sup>130</sup>, G. Rojo et A. Veiga conservent les notions d'antériorité, de simultanéité et de postériorité mais les appliquent à leur modèle sous forme vectorielle :

[N]ous pouvons considérer ces relations temporelles comme des vecteurs (V) et convenir que -V symbolise l'antériorité, oV la simultanéité et +V la postériorité. Si nous appelons O (de 'Origine') le point central de toutes ces relations, nous obtenons que les trois relations initialement possibles d'un événement avec le point zéro peuvent être symbolisées par les formules O-V pour l'événement antérieur à l'origine, OoV pour le simultané à l'origine et O+V pour le postérieur à l'origine<sup>131</sup>.

Ce principe apparaît représenté dans la figure ci-dessous :



**FIGURE 2** : Orientation bidirectionnelle des relations temporelles

D'après G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2877.

Dans ce modèle, le point d'origine *O* correspond au moment de l'énonciation, mais il ne constitue pas nécessairement le point de référence de tous les temps verbaux, lesquels peuvent entrer dans une relation d'antériorité, de simultanéité ou de postériorité avec le point d'origine *O* ou bien avec un autre point de l'axe. Dans tous les cas, la complexification des relations temporelles ne peut pas déroger à ce principe

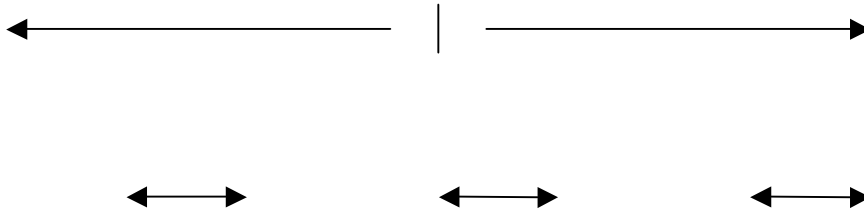
<sup>129</sup> Voir J. J. Acero, 1990 et C. Hernández Alonso, 1984.

<sup>130</sup> Voir W. Blum (1960) et A. Klum (1961) qui se sont tous deux attachés à montrer que les temps ne situent pas sur un axe, mais orientent et ordonnent par rapport à un point de référence.

<sup>131</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2876 : « podemos contemplar estas relaciones temporales como vectores (V) y convenir en que -V simboliza la anterioridad, oV la simultaneidad y +V la posterioridad. Si llamamos O (de 'Origen') al punto central de todas las relaciones, tendremos que las tres relaciones inicialmente posibles de un acontecimiento con el punto cero son simbolizables mediante las fórmulas O-V para lo anterior al origen, OoV para lo simultáneo al origen y O+V para lo posterior al origen ».

A S P

d'agencement en termes de succession chronologique. De cette façon, selon les auteurs, nous avons avec les différentes formes verbales un enchaînement d'une série théoriquement illimitée de différents échelons. C'est ce que les auteurs illustrent par la figure 3 :



**FIGURE 3** : Enchaînement des échelons

D'après G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2877.

Toutefois, ces auteurs attribuent les propriétés du référent, à savoir les modalités de succession des événements dans le monde, aux formes linguistiques elles-mêmes comme si cet ordre était immuable, et ce, bien que l'on accepte de faire glisser cet ordre sur un axe, en fonction ou non du positionnement de l'énonciateur, ce qui constitue une nouveauté. Du point de vue de l'observateur extérieur, ou du linguiste, l'enchaînement des situations dans cet ordre fixe glisse donc le long d'un axe en fonction de la position du point de référence (point d'origine  $O$  ou bien point de référence  $A$ ,  $P$  ou encore  $A'$ ,  $B'$ , etc.). Pour l'énonciateur, en revanche, tout est orienté en fonction de lui-même : directement quand le point de référence correspond au point  $O$  ou indirectement quand le point de référence est distinct de  $O$ .

Cette conception des relations temporelles complexifie le système de H. Reichenbach dans la mesure où les différentes relations peuvent, dans une phrase complexe, s'arrimer à la relation précédente, et ce, théoriquement, jusqu'à l'infini. Dès lors, la nature du *point de référence* est pensée différemment puisque celui-ci peut correspondre au *point d'origine* (l'acte d'énonciation) ou bien à une autre forme déjà en relation avec ce point d'origine. Dans cette optique, le *PQP* trouvera naturellement son

point d’ancrage sur une forme secondaire (*imparfait* ou *prétérit*), auquel il sera présenté comme directement antérieur :

Il est fondamental de bien comprendre que la valeur linguistique de ces formes verbales se manifeste réellement dans leur relation temporelle par rapport à une référence, mais pas dans une situation en rapport avec l’origine. *Había cantado* exprime une situation antérieure à une référence antérieure à l’origine et, comme la relation d’antériorité est transitive, comme l’a signalé Comrie (1981 : 26), le fait qu’un événement  $E_1$  soit antérieur à point d’origine O et qu’un événement  $E_2$  (...) soit à son tour antérieur à  $E_1$  implique que  $E_2$  est aussi antérieur à O<sup>132</sup>.

Or, comme cette démarche part du principe que les formes verbales situent, ou, au moins, ordonnent les procès sur un axe temporel prétendument objectif, elle doit en outre expliquer comment s’opère l’ancrage du *référent* par rapport au *linguistique* : c’est la dimension déictique du temps verbal.

### 1.2.1.3 La dimension déictique du temps verbal

G. Rojo et A. Veiga rappellent que le temps verbal doit être considéré comme une catégorie grammaticale déictique<sup>133</sup> grâce à laquelle on oriente une situation par rapport à un point central (l’origine), ou par rapport à une référence secondaire qui elle-même est orientée par rapport à l’origine :

Outre le point central, les formes verbales peuvent être orientées par rapport à des références secondaires qui, à leur tour, doivent être situées directement ou indirectement par rapport à l’origine. Nous avons vu que, en plus des formes orientées par rapport à une référence secondaire (*había cantado, cantaba, cantarí, he cantado, habré cantado*), l’espagnol actuel présente une forme (*habría cantado*) qui établit des relations en rapport avec deux références, orientées entre elles et également avec l’origine<sup>134</sup>.

Toutes les formes verbales, quelles qu’elles soient, sont donc à même d’atteler, directement ou indirectement, un événement à la situation d’énonciation, et

---

<sup>132</sup> *Op cit.*, p. 2878 : « Es fundamental entender bien que el valor lingüístico de estas formas verbales se manifiesta realmente en su relación temporal con respecto a una referencia, pero no en su situación con respecto al origen. *Había cantado* expresa una situación anterior a una referencia anterior al origen y, puesto que la relación de anterioridad es transitiva, como ha señalado Comrie (1981: 26), el que un evento  $E_1$  sea anterior al punto de origen O y un evento  $E_2$  (...) sea a su vez anterior a  $E_1$  implica que  $E_2$  es también anterior a O ».

<sup>133</sup> Pour une définition de la notion de « déictique », voir Mounin G. (dir.), 2006, p. 98 : « La définition étymologique (‘qui désigne, qui montre’) fait de ce terme un synonyme de démonstratif. Il correspond aussi au mot anglais *shifter* (Jakobson), parfois traduit pas embrayeur, et qui désigne une classe de formes sans dénotation concrète, à référence variable qui ne peut être saisie qu’en relation étroite à la situation ; si la situation n’est pas connue, le référent ne peut être identifié : *Regarde ÇA ! Viens ICI !* Ainsi définie, la classe des déictiques comprend non seulement les démonstratifs, mais aussi des pronoms comme *je* ou *tu*, des adverbes comme *ici* et *maintenant* ».

<sup>134</sup> *Op cit.*, p. 2779-2780 : « Además de con respecto al punto central, las formas verbales pueden orientar con respecto a referencias secundarias que, a su vez, deben estar situadas directa o indirectamente con respecto al origen. Ya hemos visto que, además de las formas orientadas con respecto a una referencia secundaria (*había cantado, cantaba, cantarí, he cantado, habré cantado*), el español actual presenta una forma (*habría cantado*) que establece relaciones con respecto a dos referencias, orientadas entre sí y también con relación al origen ».

donnent en outre une instruction (antériorité, simultanéité, postériorité) quant à l'orientation de cet événement par rapport aux autres événements, et à cette même situation d'énonciation.

Mais, contrairement aux autres types de déictiques dont les référents sont aisément identifiables selon la situation d'énonciation (interlocuteurs, objets désignés par ceux-ci, etc.), les temps verbaux prennent ici comme repère le *moment* de l'énonciation, et partant, ce qui est conçu comme un *présent*<sup>135</sup>. Autrement dit, ce que l'on considère comme référent est déjà une catégorie conceptuelle difficile à appréhender : le « moment présent ». Si le point d'origine est compris comme un « moment », on comprend, dans ces conditions, comment ces auteurs rapprochent et unissent ce qui relève du *linguistique* (l'« énonciation ») et ce qui relève du *référent*, à savoir, un point, ou un fragment de temps posé comme objectif.

Dans cette conception des choses, G. Rojo et A. Veiga affirment que les diverses formes verbales ne se comportent pas toutes de la même façon face à ce moment d'énonciation : soit elles ont un rapport direct avec lui, soit elles lui sont rattachées indirectement. En réalité, cette classification relative au fonctionnement des formes verbales par rapport au moment de l'énonciation est très ancienne et correspond à ce que l'on conçoit traditionnellement par la distinction entre « temps absolus » et « temps relatifs ». Dans l'*Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, les Académiciens définissent ces catégories de la manière suivante :

- a- On appelle absolus les temps qui, repérés à partir du *moment* où l'on parle, se situent eux-mêmes dans notre représentation comme présents, passés ou futurs, sans l'aide d'une mise en relation avec d'autres représentations temporelles tirées du contexte ou des circonstances de l'énonciation. *Ce sont des temps directement repérés depuis notre présent*. On utilise généralement comme absolus les temps suivants : présent (*amo*), passé simple (*amé*), passé composé (*he amado*) et futur (*amaré*) ; l'impératif est également absolu (*ama, amad*), étant donné que l'ordre est présent et l'accomplissement de ce qui est ordonné est futur. Énoncés isolément, ces temps suggèrent immédiatement la situation temporelle précise de l'action qu'ils expriment ; leur point de référence est, comme on l'a dit, l'acte d'énonciation.
- b- Les autres temps de la conjugaison sont relatifs ou repérés indirectement, parce que leur situation sur la ligne de nos représentations temporelles a besoin d'être fixée par le contexte, et spécialement au moyen d'un autre verbe ou d'un adverbe [...]. Cela n'aurait pas de sens,

---

<sup>135</sup> De la même façon que les auteurs étudiés, C. Hernández Alonso, dans l'optique reichenbachienne qui est la sienne, prend pour point *R* de référence le moment de l'énonciation *E*. Voir C. Hernández Alonso, 1984, p. 450.

par exemple, de dire *cantaban* ou *había estudiado*, sans aucune référence, sous-entendue ou exprimée, à une circonstance temporelle fixant le sens de ces expressions<sup>136</sup>.

On voit bien, dans cette présentation, comment les grammairiens passent du « moment où l'on parle » à la notion « d'acte d'énonciation », en les présentant comme équivalents. Et c'est une assimilation que font aussi G. Rojo et A. Veiga, même si ceux-ci refusent cette terminologie traditionnelle : pour eux, toutes les formes sont « relatives », puisqu'elles sont orientées vers un axe central. Ils préfèrent adopter une terminologie différente étant donné que le point d'ancrage des différentes formes verbales n'est pas toujours le moment de l'énonciation. Pour caractériser les « relations temporelles primaires » et les « relations temporelles secondaires » des formes verbales<sup>137</sup>, ils convoquent donc deux paramètres : le type de relation en jeu (antériorité, simultanéité, postériorité), et le point de référence, qui se trouve ci-dessous à gauche du « vecteur temporel primaire » :

a.	<i>Canté</i>	O-V
b.	<i>Canto</i>	OoV
c.	<i>Cantaré</i>	O+V
d.	<i>Había cantado</i>	(O-V) -V
e.	<i>Cantaba</i>	(O-V) oV
f.	<i>Cantaría</i>	(O-V)+V
g.	<i>He Cantado</i>	(OoV)-V

Par conséquent, les auteurs choisissent en toute logique de reprendre à leur compte la terminologie d'A. Bello, même s'ils remplacent le libellé « anté-co-prétérit » par celui de « anté-prétérit » :

<sup>136</sup> Real Academia Española, 2004, p. 462 : « a- Se llaman tiempos absolutos los que, medidos desde el *momento* en que hablamos, se sitúan por sí solos en nuestra representación como presentes, pasados o futuros, sin necesitar conexión alguna con otras representaciones temporales del contexto o de las circunstancias del habla. *Son tiempos directamente medidos desde nuestro presente*. Se usan generalmente como absolutos los siguientes tiempos: presente (*amo*), perfecto simple (*amé*), perfecto compuesto (*he amado*) y futuro (*amaré*); también es absoluto el imperativo (*ama*, *amad*), puesto que el mandato es presente y el cumplimiento de lo mandado es futuro. Enunciados aisladamente, sugieren enseguida la situación temporal precisa de la acción que expresan; su punto de referencia es, como hemos dicho, el acto de la palabra. b- Los restantes tiempos de la conjugación son relativos o indirectamente medidos, porque su situación en la línea de nuestras representaciones temporales necesita ser fijada por el contexto, y especialmente por medio de otro verbo o de un adverbio [...]. No tendría sentido decir, por ejemplo, *cantaban* o *había estudiado*, sin ninguna referencia, tácita o expresa, a una circunstancia temporal que fije el significado de estas expresiones ». [Nous soulignons]

<sup>137</sup> C'est ce que les auteurs appellent ailleurs la « valeur » de chaque forme verbale. Les « relations temporelles secondaires » prennent comme point de référence une relation temporelle primaire : c'est le cas de d), e), f) et g).

(20)	O-V	<i>prétérit</i>	<i>canté</i>
	OoV	<i>présent</i>	<i>canto</i>
	O+V	<i>futur</i>	<i>cantaré</i>
	(O-V)-V	<i>anté-prétérit</i> <sup>138</sup>	<i>había cantado</i>
	(O-V)oV	<i>co-prétérit</i>	<i>cantaba</i>
	(O-V)+V	<i>post-prétérit</i>	<i>cantaría</i>
	(OoV)-V	<i>anté-présent</i>	<i>he cantado</i>
	(O+V)-V	<i>anté-futur</i>	<i>habré cantado</i>
	((O-V)+V)-V	<i>anté-post-prétérit</i>	<i>habría cantado</i>

TABLE 4 : Terminologie de A. Bello (1847) adaptée au modèle de G. Rojo et A. Veiga (1999)

D'après G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2885

Pour autant, même si la terminologie change – on ne parle plus de « temps absolus » ni de « temps relatifs » –, la nature du repère reste référentielle et non linguistique : il s'agit d'un fragment de temps. Cette posture est on ne peut plus claire dans la présentation de N. Cartagena de la fonction des temps verbaux, où il évoque un « point du temps réel » par rapport auquel on repère des faits antérieurs ou postérieurs. Par ailleurs, il distingue aussi les temps d'une « sphère temporelle primaire » et ceux d'une « sphère temporelle secondaire », dans laquelle il inclut l'ensemble des temps composés :

La fonction de base des temps verbaux simples du mode indicatif est celle de déterminer des sphères temporelles par rapport à un point zéro qui coïncide normalement avec le moment où se réalise l'acte de parole. *Conformément à cela, le temps grammatical présent marque la coexistence, le parallélisme de la parole avec un point du temps réel, et par rapport auquel les formes de prétérit parfait simple [...] et de futur indiquent antériorité et postériorité, respectivement.* Chacune des sphères temporelles primaires [...] délimitées par les formes personnelles simples peuvent être subdivisées de façon secondaire selon le même principe. Les formes simples des sphères primaires fonctionnent comme centre ou point de référence de chaque sphère temporelle secondaire. [...] Les formes secondaires de perspective rétrospective se construisent avec les temps simples correspondants de l'auxiliaire *haber* plus le participe du

<sup>138</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2885, n. 21 : « El término 'ante-pretérito' es el adecuado para lo que interpretaremos como realización temporal fundamental expresada por *había cantado* en su empleo tradicionalmente denominado de 'pluscuamperfecto de indicativo'. Bello (1841, 1847), que, por un lado, admitía *hube cantado* como forma viva en la conjugación castellana y, por otro, defendía un paralelismo riguroso entre los valores temporales de las formas compuestas y los de las simples correspondientes, presentó *había cantado* como un 'ante-co-pretérito' ». « Le terme 'anté-prétérit' est le terme qui convient pour ce que nous interpréterons comme la réalisation temporelle fondamentale exprimée par *había cantado* dans son emploi traditionnellement appelé 'plus-que-parfait de l'indicatif'. Bello (1841, 1847), qui, d'un côté, admettait *hube cantado* comme forme encore en vigueur dans la conjugaison castillane, et, de l'autre, défendait un parallélisme rigoureux entre les valeurs temporelles des formes composées et des formes simples correspondantes, a présenté *había cantado* comme un 'anté-co-prétérit' ».

verbe principal et reçoivent dans la tradition grammaticale espagnole et romane le nom de ‘temps composés’<sup>139</sup>.

Cette façon d’envisager les formes verbales présente de nombreux atouts : elle tente d’établir un modèle formel qui rende compte de toutes les valeurs des formes verbales, tout en prenant en compte le caractère variable du repère et de la situation d’énonciation. Cette conception a sans aucun doute permis d’avancer dans l’appréhension des valeurs sémantiques des temps verbaux, mais adopter ce modèle implique néanmoins les éléments suivants :

- 1) Les formes verbales renvoient exclusivement et invariablement à des relations chronologiques. On exclut donc dans cette optique toute autre dimension aspectuelle, voire modale, ce qui, nous allons le voir, présente un certain nombre d’inconvénients.
- 2) Si les signifiés des formes verbales renvoient à des modalités de succession des événements, alors la substitution d’une forme par une autre devra en toute logique provoquer une succession différente des événements. L’inverse sera également vrai : à succession chronologique distincte, formes verbales distinctes.
- 3) Enfin, le problème du point de référence reste entier : comment peut-on justifier du point de vue théorique que certaines formes soient repérées par rapport au *moment* de l’énonciation, et d’autres non ? Dans le cas du *présent historique*, par exemple, G. Rojo et A. Veiga affirment que le point de référence ne correspond plus au moment de l’énonciation et c’est ce qui expliquerait selon eux cette possibilité discursive<sup>140</sup>. On dissocie donc, dans ce cas bien précis, le signifiant (forme verbale au *présent*), la situation d’énonciation et le point de référence par rapport auquel ce *présent* est simultanée, et on comprend qu’il faut chercher cette référence dans le contexte, ici 1492 et 1510, par exemple :

---

<sup>139</sup> N. Cartagena, 1999, p. 2937 : « La función básica de los tiempos verbales simples del modo indicativo es la de determinar ámbitos temporales respecto de un punto cero que normalmente coincide con el momento en el que se realiza el acto de habla. *De acuerdo con ello, el tiempo gramatical presente marca la coexistencia, el paralelismo del hablar con un punto del tiempo real, respecto del cual las formas de pretérito perfecto simple [...] y de futuro indican anterioridad y posterioridad, respectivamente.* [...] Cada uno de los ámbitos temporales primarios [...] delimitados por las formas personales simples pueden subdividirse secundariamente de acuerdo con el mismo principio. Como centro o punto de referencia de cada ámbito temporal secundario [...] funcionan las formas simples de los ámbitos primarios. Las formas secundarias de perspectiva retrospectiva se construyen con los correspondientes tiempos simples del auxiliar haber más el participio del verbo principal y reciben en la tradición gramatical española y romance el nombre de ‘tiempos compuestos’ ».

<sup>140</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2891.



(9) En 1492 Cristóbal Colón realiza el primer contacto, en 1510 Diego de Velázquez comienza los primeros asentamientos españoles en Cuba<sup>141</sup>.

Si, avec le signifiant de *présent*, le point de référence peut être le point *O* ou un autre point de référence, alors le seul élément qui reste stable est la relation de simultanéité : le choix du point de référence ne pourra être fait qu'en fonction du contexte, et ne sera donc pas inhérent à la seule forme verbale.

De la même façon, certains temps verbaux de propositions subordonnées seraient rattachés, plutôt qu'au moment de l'énonciation, à la forme verbale de la proposition principale. Nous allons voir que dans le cas du *PQP* en particulier, cette approche n'est pas toujours opérante, et que la clé tient peut-être à la conception même du repère déictique, lequel, plutôt qu'un *moment*, est peut-être tout simplement l'*acte d'énonciation* en lui-même.

---

<sup>141</sup> C. Caso-Rosendi, « La América nativa », *Primera luz* [En ligne], États-Unis | 2010, mis en ligne le 4 mai 2010, consulté le 28 mai 2012. URL : [http://www.primeraluz.org/index.php?option=com\\_content&view=article&id=810:la-america-nativa&catid=78:edicion &Itemid=421](http://www.primeraluz.org/index.php?option=com_content&view=article&id=810:la-america-nativa&catid=78:edicion &Itemid=421).

## 1.2.2 La « perspective temporelle » du *plus-que-parfait*

Si l'on suit le raisonnement des auteurs que nous avons présentés, nous devons donc envisager la périphrase qui fait l'objet de notre étude comme un *temps* qui a toute sa place dans le paradigme puisqu'il vient exercer la fonction d'*anté-prétérit* jadis occupée par la forme en *-ra* :

Jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, la forme simple *cantara* a exprimé à l'*indicatif 0* castillan la relation temporelle 'anté-prétérit' [...]. Sa substitution historique par la forme composée *había cantado* a fait que le contenu temporel exprimé par cette dernière établit, par rapport au contenu exprimé par *canté*, la même relation qui s'établit en d'autres points du système entre des contenus temporels exclusivement représentés par des formes simples<sup>142</sup>.

Ainsi, la forme *había cantado*, par exemple, devrait-elle être envisagée comme celle qui, de nos jours, est à même de renvoyer à un repère antérieur à un repère passé qu'il soit marqué par un *prétérit* (*canté*), un *co-prétérit* (*cantaba*), un *post-prétérit* (*cantaría*) ou encore un *anté-co-prétérit* (*había cantado*). Aussi, la distinction entre *anté-prétérit* (*hubo cantado*) et *anté-co-prétérit* (*había cantado*) ne se justifie plus, puisque, sur le plan de la chronologie, les deux formes désignent le même point de l'axe temporel :

En réalité cette forme verbale [*había cantado*] peut exprimer une antériorité directe à n'importe quelle relation temporelle incluant un vecteur originel d'antériorité, d'où son possible emploi en concordance des temps avec différentes formes verbales : *Anunciaron/Habían anunciado/Anunciaban/Anunciarían/ Habían anunciado que había llovido*<sup>143</sup>.

La capacité expressive de *había cantado* est telle que le concurrent *hubo cantado* à la fonction d'*anté-prétérit* n'a plus sa place dans le paradigme établi par G. Rojo et A. Veiga (cf. *supra*, table 3), cependant que N. Cartagena présente la périphrase *había cantado* comme la plus « générale » :

Les limitations dans l'emploi de l'*anté-prétérit* tendent à faire disparaître l'opposition 'médiateté / immédiateté' de l'antériorité d'un processus par rapport à une action passée et à convertir l'*anté-co-prétérit* en 'anté-passé' général par rapport à tous les temps verbaux de cette

---

<sup>142</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2906 : « Hasta el siglo XV la forma simple *cantara* expresó en el *indicativo 0* castellano la relación temporal 'ante-pretérito' [...]. Su sustitución histórica por la forma compuesta *había cantado* ha hecho que el contenido temporal expresado por esta última establezca respecto del expresado por *canté* la misma relación que en otros puntos del sistema se establece entre contenidos temporales representados exclusivamente por formas simples ».

<sup>143</sup> *Id.* : « En realidad esta forma verbal [*había cantado*] puede expresar anterioridad directa a cualquier relación temporal que incluya un vector originario de anterioridad, de ahí que pueda subordinarse en correlación temporal a diferentes formas verbales: *Anunciaron/Habían anunciado/Anunciaban/Anunciarían/Habían anunciado que había llovido* ».

sphère temporelle – et pas seulement aux absolus comme le note Hernández Alonso (1984: 355)<sup>144</sup>.

C'est un point de vue que partage également M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, dans son ouvrage de 1995 :

Le terme d'anté-co-prétérit que lui a donné Bello n'est pas adéquat, étant donné que le copréterit est l'imparfait, alors que la forme verbale qui nous occupe peut marquer l'antériorité par rapport à toutes les formes de passé ou les préterits, et pas seulement à l'imparfait. Par conséquent, elle pourrait être appelée « anté-prétérit », puisqu'elle peut être *antérieure à un préterit* [...] <sup>145</sup>.

Les Académiciens de la *NGLE* reprennent cette idée, et l'illustrent par un emploi extrait du roman d'Isabel Allende, *Retrato en Sepia* :

23.16b Dans le § 23.1p on a expliqué que, bien que HABÍA CANTADO soit nommé *anté-co-prétérit* dans le système terminologique de Bello, il semble plutôt être un *anté-prétérit*. Cela signifie que, dans l'exemple d'Isabel Allende que l'on vient de citer [Paulina del valle murió calladamente al día siguiente [...]. El médico había quitado el tubo de la alimentación de mi abuela y Williams le había puesto guantes, porque tenía las manos heladas. Los labios se le habían vuelto azules y estaba muy pálida (Allende, *Retrato*)], la forme *había quitado* (*El médico había quitado el tubo de la alimentación a mi abuela*) n'est pas ancrée dans un temps simultané à un temps antérieur au moment de la parole, mais directement dans un passé, ici celui qui est fourni par *murió* dans le fragment précédent <sup>146</sup>.

*Había cantado* renvoie donc à un événement antérieur à *cantó*. Reprenons ici l'extrait que nous reproduisons en (10) :

(10) Paulina del valle murió calladamente al día siguiente [...]. El médico había quitado el tubo de la alimentación de mi abuela y Williams le había puesto guantes, porque tenía las manos heladas. Los labios se le habían vuelto azules y estaba muy pálida. (I. Allende, *Retrato en Sepia*, 2001)

En admettant la thèse de l'*anté-prétérit*, et l'explication fournie par la *NGLE*, les périphrases en *había* + participe passé renvoient à des événements antérieurs au *prétérit* « *murió* ». Si l'on reprend les faits dans l'ordre chronologique, surviendront donc

<sup>144</sup> N. Cartagena, 1999, p. 2952 : « Las limitaciones del uso del ante-prétérito tienden a hacer desaparecer la oposición 'mediatez/inmediatez' de la anterioridad de un proceso respecto de una acción pasada y a convertir el ante-co-prétérito en un 'ante-pasado' general respecto de todos los tiempos verbales de dicho ámbito temporal –y no sólo de los absolutos como apunta Hernández Alonso (1984: 355) ».

<sup>145</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1995, p. 61 : « El término de antecopretérito que le dio Bello no es adecuado, dado que el copretérito es el imperfecto y la forma verbal que nos ocupa puede marcar anterioridad respecto a todas las formas de pasado o preteritos, no sólo respecto al imperfecto. Por tanto, podría ser llamada « antepretérito », puesto que puede ser *anterior a un preterito* [...] ».

<sup>146</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1787 : « 23.16b En el § 23.1p se explicó que, aunque HABÍA CANTADO se denomine antecopretérito en el sistema terminológico de Bello, parece ser, más bien, un antepretérito. Quiere esto decir que, en el ejemplo de Isabel Allende que se acaba de citar [Paulina del valle murió calladamente al día siguiente [...]. El médico había quitado el tubo de la alimentación de mi abuela y Williams le había puesto guantes, porque tenía las manos heladas. Los labios se le habían vuelto azules y estaba muy pálida (Allende, *Retrato*)], la forma *había quitado* (*El médico había quitado el tubo de la alimentación a mi abuela*) no se ancla en un tiempo simultáneo a un tiempo anterior al momento del habla, sino directamente en un pasado, en este caso el que proporciona *murió* en el fragmento previo ».

d'abord les événements dénotés par les périphrases, puis, enfin, le dernier événement « murió » :

- 1) El médico *había quitado* el tubo de la alimentación de mi abuela.
- 2) Williams le *había puesto* guantes, porque tenía las manos heladas.
- 3) Los labios *se le habían vuelto* azules y estaba muy pálida.
- 4) Paulina del valle *murió* calladamente al día siguiente.

Présentées ainsi, et illustrées par un tel exemple, les fonctions assignées à chaque forme verbale apparaissent clairement : dans ce scénario, le médecin a enlevé le tube d'alimentation, Williams a mis les gants, et les lèvres de la grand-mère ont bleui avant que celle-ci ne meure. On pourrait donc attribuer aux périphrases la faculté de dénoter des événements antérieurs à ceux désignés par le *prétérit*. Mais... si le médecin n'avait ôté le tube qu'après la mort de Paulina ? C'est l'hypothèse que nous proposons en (11) avec le même exemple, auquel nous ajoutons *luego*, bien que cet ajout ne soit pas nécessaire pour imaginer cette alternative (d'où sa présence entre parenthèses) :

(11) Paulina del valle murió calladamente al día siguiente [...]. (Luego) el médico había quitado el tubo de la alimentación de mi abuela y Williams le había puesto guantes, porque tenía las manos heladas. Los labios se le habían vuelto azules y estaba muy pálida.

*A priori*, il n'y a rien d'insensé à ce qu'après la mort de Paulina, le médecin enlève un tube d'alimentation devenu désormais inutile... Devra-t-on pour autant attribuer à « luego » le pouvoir de transformer nos *anté-prétérits* en *post-prétérits* ? Voilà une hypothèse difficile à étayer, et les auteurs qui prônent la valeur d'*anté-prétérit* ont aussi de grandes difficultés, nous allons le voir, à s'en tenir à l'hypothèse de l'antériorité de passé sur l'axe du temps chronologique.

### 1.2.2.1 L'*anté-prétérit* en question

#### a) Relation temporelle d'antériorité

N. Cartagena voit dans toutes les périphrases au *PQP* des *anté-prétérits* qui prennent pour référence un temps de la même « sphère temporelle ». Ces références

peuvent être des temps que l'on a coutume de classer dans le mode dit de l'*indicatif*, c'est le cas de *contesté*, *he contestado* en (12), mais aussi de *echaba* en (13) :

(12) En la tarde del domingo pasado *contesté* (o *he contestado*) las dos cartas que había recibido el sábado.

(13) Bien se *echaba de ver* que había pasado por allí un ejército.

Mais les formes dites de *conditionnel* simple ou composé peuvent aussi servir de repère :

(14) *Creería* que le habíamos perdido aposta.

(15) Nunca me *habría imaginado* que la política ya había dejado de interesarle.

Enfin, des formes de *subjonctif imparfait*, voire de *subjonctif présent* composé (18) jouent aussi ce rôle :

(16) Le mandó que le aguardase tres días, y que si al cabo de ellos no hubiese vuelto, *tuviese por cierto* que Dios había sido servido de que en aquella peligrosa aventura se acabase su vida...

(17) Yo no *hubiera querido* que tú supieras nunca que yo había tenido que perdonar.

(18) Y perdona que te *haya dicho* todo esto que me había propuesto callar siempre.

On voit donc comment, dans cette conception de la valeur des formes verbales, seule la dimension chronologique des faits de discours est prise en compte, puisqu'on omet délibérément les instructions inhérentes à la distinction modale pour ne retenir que la « sphère temporelle de passé ». C'est ce même cas de figure que G. Rojo et A. Veiga présentent comme les « réalisations bivectorielles de base » : en prenant comme point de départ les relations temporelles monovectorielles de *prétérit*, de *présent* et de *futur* (notées  $O-V$ ,  $OoV$  et  $O+V$ ) et en remplaçant ce point d'origine par un point de référence antérieur, on obtient trois relations temporelles intégrées par deux vecteurs, à savoir les relations d'*anté-prétérit* ( $(O-V)-V$ ), de *co-prétérit* ( $(O-V)oV$ ) et de *post-prétérit* ( $(O-V)+V$ ). Les auteurs en veulent pour preuve la transformation d'exemples de relation monovectorielle en propositions subordonnées à un verbe principal au *prétérit*, de telle sorte qu'on aboutisse à un cas de concordance des temps<sup>147</sup>. Ainsi, *terminó* (19) se transformera-t-il logiquement en *había terminado* dans une proposition subordonnée dépendante d'une principale au *prétérit* (20) :

(19) La reunión *terminó* sin un acuerdo unánime.

<sup>147</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2905.

(20) Me comunicaron que la reunión *había terminado* sin un acuerdo unánime<sup>148</sup>.

Ce phénomène illustre ce que les auteurs appellent la « chronologie relative », laquelle

[...] donne lieu à la « concordance des temps » ou « consecutio temporum ». La concordance des temps est la conséquence directe du fait que les formes verbales expriment des relations temporelles et que les repères indiqués par les unes puissent se transformer en références à partir desquelles les autres sont déterminées<sup>149</sup>.

N. Cartagena ne se cantonne cependant pas à déclarer que le *PQP* donne une instruction d'antériorité par rapport à un repère passé : il émet des hypothèses quant à la durée des actions dénotées par la périphrase. Il s'appuie sur deux exemples :

(21) Yo estaba seguro que prefería morirse antes de vender una casa donde había sido feliz durante más de 30 años.

(22) Yo ya había ido varias veces a su cocina, que en algunas ocasiones hacía las veces de tienda<sup>150</sup>.

Et il commente :

Si la valeur basique de l'anté-co-prétérit est son caractère terminatif dans la sphère du passé, ce qui lui permet de référer à des actions ponctuelles immédiatement antérieures à celle qui lui sert de référence, [...] il n'en est pas moins vrai que l'antériorité de l'action désignée par ce temps, par rapport au moment du passé considéré, exprime normalement une période indéfinie ou, au moins, clairement perceptible. *Cela revient à dire que c'est un temps qui se prête tout particulièrement à l'expression d'une longue durée, ou la répétition d'actions antérieures à un moment passé*<sup>151</sup>.

S'il est vrai que trente ans représente une longue durée, on se demande si N. Cartagena se serait fait la même réflexion si le personnage « prefería morirse antes de vender una casa donde había sido asaltado una vez » : le *PQP* se serait-il aussi montré particulièrement apte à l'expression de drames ponctuels ? C'est au contraire la « rapidité » que retient M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus lorsqu'elle caractérise le *PQP*, dans les contextes où il « se substitue » à un passé simple (« indéfini » dans la terminologie de l'auteur) :

---

<sup>148</sup> *Id.*

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 2886 : « [la cronología relativa] da lugar a la 'correlación temporal' o 'consecutio temporum'. La correlación temporal es la consecuencia directa del hecho de que las formas verbales expresen relaciones temporales y que los puntos indicados por unas pueden convertirse en referencias a partir de las cuales se orienten otras ».

<sup>150</sup> N. Cartagena, 1999, p. 2954-2955.

<sup>151</sup> *Id.* : « Si bien el valor básico del ante-co-prétérito es su carácter terminativo en el ámbito del pasado, lo que permite referir a acciones puntuales inmediatamente anteriores a la que le sirve de referencia, [...] no es menos cierto que la anterioridad de la acción designada por este tiempo respecto del momento del pasado considerado, normalmente expresa un período indefinido o, por lo menos, claramente perceptible. *Es decir, es un tiempo que se presta especialmente para indicar larga duración o repetición de acciones anteriores a un momento del pasado* ». [Nous soulignons]

Dans certains contextes et dans un registre familier, il peut se substituer à un indéfini et signaler qu'un fait se produit avec *rapidité*. Dans ce type de cas, survient habituellement l'adverbe *ya*, à l'origine de cet emploi, comme dans :

*Sacó los pasteles del horno y al instante ya habían desaparecido (= desaparecieron)*

*Se puso a estudiar y a las dos horas ya se había cansado (= se cansó)*<sup>152</sup>.

De la même façon, l'exemple (22) ne nous en apprend pas davantage sur le *PQP* que le même énoncé conjugué à tous les temps du mode indicatif : accompagné de *varias veces*, il y a fort à parier qu'on aura une répétition dans le passé, mais rien qui ne nous permette de tirer des conclusions claires quant au signifié de chacune des formes verbales. Pourtant N. Cartagena attribue cette possibilité au « composant imperfectif primaire » du *PQP* :

La propriété à laquelle nous nous sommes référée peut être attribuée au composant imperfectif primaire à l'origine de la forme [...] On peut également assigner au co-prétérit de base les propriétés narratives de ce temps, qui est utilisé pour les énumérations d'actions coexistantes ou superposées antérieures à une autre action passé [...]<sup>153</sup>.

Quoi qu'il en soit, et malgré la valeur basique attribuée au *PQP* et revendiquée comme telle – à savoir, son caractère terminatif dans la sphère du passé –, toutes les manifestations discursives ne se laissent pas analyser aussi aisément. Pour les Académiciens de la *NGLE*, par exemple, l'interprétation de (23) est clairement celle d'une relation d'antériorité, alors qu'ils avouent hésiter entre deux interprétations face à l'énoncé (24)<sup>154</sup> :

(23) *Se había asomado a la ventana.*

(24) *Era un sábado y los mellizos, Jaime y Nicolás, habían salido del internado a pasar el fin de semana con su familia.*

Dans ce dernier exemple, les auteurs sont contraints d'abandonner temporairement la thèse de la relation temporelle d'antériorité pour adopter celle de la simultanéité :

Ainsi, *Se había asomado a la ventana* implique 'à un certain moment antérieur'. En revanche, ce point n'est pas toujours accessible immédiatement. En effet, dans le texte suivant d'Isabel

<sup>152</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1995, p. 64 : « En ciertos contextos y dentro de un registro coloquial puede sustituir a un indefinido y señalar que un hecho se produce con rapidez. Suele aparecer en estos casos el adverbio *ya*, motivador de este uso, como en:

*Sacó los pasteles del horno y al instante ya habían desaparecido (= desaparecieron)*

*Se puso a estudiar y a las dos horas ya se había cansado (= se cansó) ».*

<sup>153</sup> *Id.* : « La referida propiedad es atribuible al componente imperfectivo primario que origina la forma [...]. También pueden asignarse al co-prétérito de base las propiedades narrativas de este tiempo, que se utiliza para las enumeraciones de acciones coexistentes o superpuestas anteriores a otra pasada [...] ».

<sup>154</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1788.

Allende, un prétérit plus-que-parfait apparaît après un imparfait : *Era un sábado y los mellizos, Jaime y Nicolás, habían salido del internado a pasar el fin de semana con su familia (Allende, Casa)*. La situation qu'exprime *habían salido* pourrait être antérieure à celle marquée par le trait discontinu. On affirmerait alors que Jaime et Nicolás sont sortis d'un internat à un moment non spécifié situé avant le samedi. Conjointement à cette interprétation, on en admet une autre selon laquelle le point du passé auquel l'action de sortir est antérieure se situe dans la situation ou l'état de choses établi par le prédicat *era un sábado* (par conséquent, peut-être le samedi matin)<sup>155</sup>.

La relation temporelle d'*anté-prétérit* laisserait donc ici la place à une relation temporelle d'une autre nature : celle d'une relation temporelle de simultanéité.

### b) Relation temporelle de simultanéité

Pour Á. Carrasco Gutiérrez, les temps composés admettent deux « lectures »<sup>156</sup> : pour le *PQP*, par exemple, on peut faire reposer notre interprétation sur le contenu aspectuel « perfectif » ou « aoristique » de celui-ci – c'est le cas de l'exemple reproduit en (25) –, ou bien choisir de ne retenir que son signifié aspectuel de « parfait » (26)<sup>157</sup> :

(25) Juan *había planeado* su viaje a Cuba el doce de marzo.

(26) El doce de marzo Juan (ya) *había planeado* su viaje a Cuba.

Agencés dans un ordre différent, ces deux énoncés identiques impliqueraient deux lectures différentes<sup>158</sup>. Pour l'auteur, tout est question d'« interprétation » : la différence tient à « ce que situe sur la ligne temporelle le syntagme nominal *el doce de marzo* »<sup>159</sup>. Dans le premier cas (25), la planification du voyage a lieu le jour même, alors que, dans le second (26), nous avons là le résultat d'une action antérieure au douze mars. Á. Carrasco Gutiérrez en conclut que les formes composées par l'auxiliaire *haber* dans leur lecture de « parfait », indiquent la « simultanéité entre le temps de l'état de

<sup>155</sup> *Id.* : « Así, *Se había asomado a la ventana* implica 'en cierto momento anterior'. Sin embargo, este punto no es siempre de acceso inmediato. En efecto, en el texto siguiente de Isabel Allende aparece un pretérito pluscuamperfecto tras un imperfecto: *Era un sábado y los mellizos, Jaime y Nicolás, habían salido del internado a pasar el fin de semana con su familia* (Allende, *Casa*). La situación que expresa *habían salido* podría ser anterior a la marcada con trazo discontinuo. Se afirmaría entonces que Jaime y Nicolás salieron de cierto internado en un momento inespecífico situado antes del sábado. Junto a esta interpretación, se admite otra según la cual el punto del pasado al que es anterior la acción de salir se ubica dentro de la situación o el estado de cosas que establece el predicado *era un sábado* (por tanto, tal vez el sábado por la mañana) ».

<sup>156</sup> Dans la conception d'Á. Carrasco Gutiérrez, le terme « perfectif » renvoie à une notion temporelle qu'elle assimile à l'*aoristique* alors que le « parfait » correspond à une lecture résultative. Voir *infra*, § 1.2.3.2.

<sup>157</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, 1999, p. 3074.

<sup>158</sup> Notons qu'Á. Carrasco Gutiérrez ressent le besoin d'ajouter *ya* pour rendre plus claires les deux interprétations. OrF les parenthèses peuvent nous laisser penser qu'il ne fait pas partie de l'énoncé : nous nous en tiendrons donc à l'ordre des syntagmes. Sur l'utilisation de l'adverbe *ya*, voir *infra*, § 1.2.3.2-a.

<sup>159</sup> *Id.* : « La diferencia tiene que ver con qué es lo que sitúa en la línea temporal el sintagma nominal el doce de marzo ».



choses focalisé par l'aspect et le temps de l'événement de la proposition principale »<sup>160</sup>. Tel est le cas, selon le même auteur, dans ces exemples reproduits en (27) et (28) :

(27) Juan se enteró al día siguiente de que María ya *había vendido* su entrada.

(28) (Dijeron que) Juan se enteraría al día siguiente de que María ya *había vendido* su entrada.

Dans ces deux exemples, selon l'auteur, il y a simultanéeité entre « le temps de l'événement principal et celui d'un état de chose postérieur au temps de l'événement de la proposition subordonnée »<sup>161</sup>. Cet « état de choses » correspond au fait d'avoir vendu des entrées dans un moment passé. Mais, dans les deux cas, l'auteur retient que :

Le *temps réel* de l'événement dénoté par le verbe subordonné est [...] antérieur au temps de l'événement principal<sup>162</sup>.

On nous force donc à distinguer le « temps réel » du temps « déclaré », ou encore le temps où se produisent les événements, par exemple, la vente d'entrées, et le temps où l'on peut encore en observer les conséquences. Cette expression de « temps réel » est très significative de la volonté de cet auteur, et de tant d'autres, de calquer à tout prix le *dit* sur le *réel*. Il faut à toute force que les mots correspondent à la réalité du monde expérientiel : pour cela, on use de toutes sortes d'acrobaties pour raccrocher ces énoncés à la chronologie des événements, chronologie que l'on ne fait pourtant que reconstituer dans un deuxième temps. Quand on déclare *el doce de marzo Juan había vendido sus entradas*, on ne dit ni plus, ni moins, que lorsqu'on dit *Juan había vendido sus entradas el doce de marzo*. Le *PQP* peut évoquer indifféremment le résultat de l'action ou l'action elle-même, et à dire le vrai, hors contexte, on ne peut pas savoir ce qui est évoqué<sup>163</sup>.

S'il ne fait aucun doute que les relations chronologiques entretenues par les événements dénotés par ces derniers exemples sont simultanées dans le monde expérientiel, rien ne nous permet d'affirmer que cette simultanéeité est inhérente au

<sup>160</sup> *Id.* : « [L]as formas verbales compuestas por el auxiliar *haber* en su lectura de Perfecto [...] se emplean para la indicación de simultaneidad entre el tiempo del estado de cosas focalizado por el aspecto y el tiempo del evento de la oración principal ».

<sup>161</sup> *Id.* : « [L]a simultaneidad se da entre el tiempo del evento principal y el de un estado de cosas posterior al tiempo del evento de la oración subordinada [...] ».

<sup>162</sup> *Op cit.*, p. 3081 : « El *tiempo real* del evento denotado por el verbo subordinado es en los tres casos anterior al tiempo del evento principal ». [Nous soulignons]

<sup>163</sup> Notons cependant que l'ordre d'apparition des différents syntagmes est nécessairement signifiant, d'une part, et que, d'autre part, on n'a pas accès aux paramètres prosodiques et pragmatiques de la situation, lesquels nous permettraient sans doute d'interpréter cet énoncé dans un contexte authentique. Ce que nous voulons pointer ici c'est que rien ne nous autorise à différencier les deux *PQP*, en tant qu'unités isolées.

signifié du *PQP*, et ce d'autant qu'une troisième possibilité s'offre à l'interprétation selon le même auteur : celle d'une relation de postériorité par rapport à la proposition principale.

### c) Relation temporelle de postériorité

Parmi les propositions subordonnées relatives, il est des cas où, toujours selon Á. Carrasco Gutiérrez, la forme verbale n'oriente pas sa relation d'antériorité par rapport au temps subordonnant de façon directe, c'est ce qu'elle montre avec les exemples suivants<sup>164</sup> :

(29) Juan nos dijo que *habían hablado* el lunes con la chica que *se había encargado* de los certificados al día siguiente.

(30) Juan nos dijo que *se había sentido* muy a gusto porque todos *habían sido* muy amables con él.

Concernant ces deux cas, Á. Carrasco Gutiérrez affirme que le *PQP* oriente sa relation temporelle par rapport à *dijo*, mais le premier établit une relation de postériorité avec ce verbe-ci alors qu'il s'agit d'une relation de simultanéité dans l'énoncé (30). Mais, encore une fois, il semble bien que cet auteur tire ses conclusions du co-texte *al día siguiente* : il suffirait de remplacer ce syntagme par *un mes antes* pour que l'on y voie une antériorité.

En définitive, les auteurs référentialistes montrent malgré tout qu'une même forme verbale, placée dans un co-texte différent, peut être amenée à établir les trois relations temporelles qui étaient pourtant à la base de leur système de coordonnées temporelles. On pourrait rétorquer que l'*anté-prétérit* n'est que la relation temporelle de base, assurément la plus courante, et que le co-texte infléchit les instructions de différentes façons. C'est de toute évidence le cas : un *PQP* suivi de *al día siguiente* ou de *un mes antes*, ne donnera pas la même image temporelle, mais il s'agit bien d'un raisonnement que l'on fait en aval du discours. Or, on ne peut attribuer à une forme isolée ce que dit un énoncé pris dans son intégralité.

De la même façon, l'aspect lexical (*Aktionsart*) du verbe fléchi au *PQP* aura une incidence sur les conclusions que l'on pourra tirer de l'image temporelle à laquelle on

---

<sup>164</sup> *Op. cit.*, p. 3115.

aboutit. C'est ce que tente d'évaluer Á. Carrasco Gutiérrez quand elle affirme que certains contenus aspectuels comme le parfait s'associent mal avec les prédicats statiques permanents<sup>165</sup>. La réflexion mérite d'être menée, mais ce sont encore une fois ses connaissances sur le monde qui lui servent de guide : pour prouver que les verbes statiques s'associent mal avec le *PQP*, elle convoque le prédicat « tener los ojos azules » qu'elle conjugue au *PQP* (31). Puis, elle en constate l'agrammaticalité :

(31) # Juan *había tenido* los ojos azules.

Ce qui n'est pas recevable ici, ce n'est pas tant la combinaison d'un verbe statique à un *PQP*, mais plutôt le changement de couleur des yeux de Juan que l'auteur n'admet pas. Avec un peu d'imagination, Juan pourrait pourtant avoir été obligé de porter des lentilles de contact bleues jusqu'à ce qu'on lui permette, à la puberté, de les enlever et d'arborer ses beaux yeux noirs ? Plus sérieusement, on trouve bien ce genre d'énoncés et ce, dans des registres tout à fait acceptables, comme l'atteste cet exemple extrait d'un récit fictif :

(32) Cuando mi compañero, Alberto, entró en la habitación, me levanté corriendo de la cama para abrazarle, pero fue espantoso, sus ojos tenían ahora color rojo, él siempre había tenido los ojos azules, esos ojos que hacían que todas las chicas estuvieran locas por él. Todo mi entusiasmo se evaporó en un instante, intenté disimular pero era demasiado doloroso y fingí encontrarme mal durante una temporada<sup>166</sup>.

Encore une fois, la langue peut dire bien plus que ce que nous propose le monde référentiel, et en toute grammaticalité !

### 1.2.2.2 Le *plus-que-parfait*, « temps secondaire »

Un deuxième aspect de cette théorie mérite d'être examiné : il s'agit de la supposée relativité du *PQP* qui implique que celui-ci soit toujours orienté par rapport à un repère (ou « point de référence ») passé. Dans la conception que nous étudions, le *PQP*, nous l'avons dit, est orienté indirectement par rapport au moment de l'énonciation, par l'intermédiaire d'un point de référence nécessairement antérieur à ce même moment. Dans la phrase complexe, ce repère peut être le verbe de la proposition principale, mais nous allons voir qu'il peut être d'une autre nature, voire absent dans le

<sup>165</sup> *Op. cit.*, p. 3079.

<sup>166</sup> S. del Pino, « El don », *Taller literario. El abrazo del oso* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 12 décembre 2006, consulté le 28 mai 2012. URL : <http://elabrazodeloso.es/taller-literario/?p=26>.

cas des emplois absolus. Enfin, certains emplois excluent la possibilité de convoquer la notion de « sphère temporelle de passé », ce qui nous invite à reconsidérer cette hypothèse de la relativité telle qu'elle est présentée par l'ensemble de ces auteurs.

**a) Le point de référence « passé »**

- Le point de référence est un verbe de la « sphère du passé » dans la proposition subordonnée principale

G. Rojo et A. Veiga écartent la démarche normative de la grammaire traditionnelle et expliquent le phénomène de la concordance des temps par le système vectoriel des relations temporelles que nous avons décrit précédemment. Ainsi, le fait que l'on transforme l'énoncé (33) au style indirect en (34) n'est que la conséquence du fait que l'on puisse prendre un point antérieur au moment de l'énonciation (*dijo*) comme point de référence pour établir une deuxième relation d'antériorité :

(33) Nos dijo : 'ayer llovió'.

(34) Nos dijo que *había llovido* {la víspera/el día anterior}<sup>167</sup>.

Selon ces deux auteurs, le passage du style direct au style indirect – et la modification syntaxique qui en découle – permet au verbe de la proposition enclavée (*llover*) de prendre comme point de référence celui de la proposition dominante (*decir*) et exprime, par rapport au point *O-V* signalé par celui-ci, une relation d'antériorité.

Les verbes des propositions principales sont donc autant de points de référence potentiels pour notre *PQP* relatif, lequel peut alors apparaître dans des propositions subordonnées « adjectives, substantives et adverbiales »<sup>168</sup> :

(35) Matilde *narraba* estos infortunios mirando absorta, perdida en un tiempo que la había aterrorizado... Era un «*antes*» cristalizado y que ya formaba parte de su presente.

(36) Se *sentó* en uno de los mesones de carpintero que habían puesto bajo los árboles para el almuerzo de la boda...

(37) Cualquiera que me hubiera escuchado *en aquellos momentos habría pensado* que la experiencia hipnótica había sido el motor de mi vida.

(38) Sin yo preguntarle nada, me dijo que Elsa *estaba* en la casa, pues la había visto entrar *antes*.

---

<sup>167</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2886-2887.

<sup>168</sup> N. Cartagena, 1999, p. 2954.

(39) ... Clotilde Armenta me confirmó que fue la primera persona que *estuvo* en su tienda, cuando *ya* los gemelos Sicario se habían sentado a esperar.

(40) Los *calmó* con las llaves, como lo había aprendido del dueño, y siguió acosado por ellos hasta la cocina.

(41) No *olvidaba* mi cita con Elsa, a pesar de que mi curiosidad había disminuido considerablemente.

(42) *Pensé* que estaban tan borrachos que no sólo se habían equivocado de hora sino también de fecha.

(43) Otro me *dijo* que no *sería* capaz de sacrificar una vaca que hubiera conocido antes, y menos si había tomado su leche<sup>169</sup>.

M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus remarque pour sa part que si, par sa nature de « forme relative », le *PQP* peut être rattaché à un *imparfait*, ce sera toujours à un « imparfait narratif d'actions habituelles »<sup>170</sup>, comme en (44) et (45) :

(44) Cada noche, cuando aparecía mi hermano en casa, ya se habían ido a la cama sus hijos pequeños.

(45) Todos los meses, cuando llegaba la última semana, se nos había acabado el dinero<sup>171</sup>.

Dans les autres cas, comme ci-dessous, le *PQP* devra être mis en relation avec « l'emploi absolu » :

(46) Cuando iba a casa de Luis, me encontré con un accidente que había tenido lugar media hora antes<sup>172</sup>.

M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus oppose ainsi « l'imparfait narratif d'actions habituelles » à « l'imparfait relatif », et affirme que seul le premier peut servir de point de référence :

Quand l'imparfait fonctionne comme forme relative, c'est-à-dire comme présent de passé, il n'est pas lié directement à un plus-que-parfait, lequel maintiendra sa relation avec la forme absolue, et non avec la relative [...]<sup>173</sup>.

Dans la conception de cet auteur, la présence de l'*imparfait* seul ne suffit donc pas à repérer notre *PQP*, il faut en effet que celui-ci soit rattaché à une « forme absolue », c'est-à-dire, repérée directement par rapport à l'énonciation. Rien ne nous permet donc de repérer notre *PQP* si ce n'est notre propre sentiment de ce qui fait sa relativité ou non : l'*imparfait* est présenté comme une forme polysémique qui peut selon

<sup>169</sup> *Id.*

<sup>170</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1995, p. 62 : « Con respecto al imperfecto, sólo puede relacionarse con un imperfecto narrativo de acciones habituales ».

<sup>171</sup> *Loc. cit.*

<sup>172</sup> *Id.*

<sup>173</sup> *Id.* : « Cuando el imperfecto funciona como forma relativa, es decir, como presente de un pasado, no se relaciona directamente con un pluscuamperfecto, el cual mantendrá su relación con la forma absoluta, no con la relativa ».

les contextes apparaît comme « relatif » ou « absolu ». En revanche, le *PQP* est toujours présenté comme « relatif ». Dans ce cas de dépendance syntaxique, on cherche alors la forme absolue qui puisse servir de point d'attache. En (46), il s'agit du *passé simple* de la proposition principale.

Nos auteurs ne se cantonnent pas à ces cas de dépendance syntaxique pour établir la nature du point de référence : selon eux, un *PQP* peut aussi apparaître dans des propositions indépendantes, principales, coordonnées ou juxtaposées.

- Le point de référence est un verbe de la « sphère du passé » dans une proposition indépendante, juxtaposée ou coordonnée

Dans ces cas de figure, selon N. Cartagena, nous devons trouver un élément verbal qui servira d'ancrage pour établir la relation d'antériorité inhérente au *PQP*<sup>174</sup>. C'est ce que montre cette série d'exemples dans lesquels les italiques représentent ce que cet auteur considère comme le point de référence :

a) Anté-co-prétérit dans une proposition simple isolée

(47) Elsa *era* Licenciada en Filosofía y Letras. Forzosamente había tenido que estudiar la historia de Alemania.

(48) María Alejandrina Cervantes había dejado sin tranca la puerta de la casa. Me despedí de mi hermano, atravesé el corredor [...] y *empujé* sin tocar la puerta del dormitorio.

b) Anté-co-prétérit dans un prédicat principal d'une subordonnée complexe isolée

(49) *Una noche*, por primera vez, alguien *llamó* a mi puerta: era una mujer que decía llamarse María, igual que yo. Matilde la había enviado a buscarme.

(50) Me había impresionado tan vivamente que no *pude* apartar su figura de mi imaginación durante gran parte de la noche.

(51) *Por aquellos días había finalizado* una relación amorosa que... se había prolongado durante años.

(52) Elsa, atrapada en lo que en un principio quizá fuera sólo un juego, había perdido el control... *Ahora se hallaba* inmersa en un marasmo que la sobrepasaba...

c) Anté-co-prétérit dans une proposition principale coordonnée et/ou juxtaposée

(53) *Era* ya de madrugada, el viento había desaparecido y sobre el pueblo *gravitaba* una quietud absoluta.

(54) Pura Vicario había acabado de beber, se *secó* los labios y le *sonrió* desde el mostrador con los lentes nuevos.

---

<sup>174</sup> *Op cit.*, p. 2953.

d) Type intermédiaire : proposition principale séparée du contexte précédent par la ponctuation, mais introduite par une conjonction de coordination

(55) *Caminábamos* cuesta abajo, con paso rápido, *tratando de entrar* en calor. Pero el frío se nos había adherido como una segunda piel de la que no podíamos escapar<sup>175</sup>.

- Le point de référence est un adverbe

Si le co-texte ne présente pas de verbe qui ait une relation directe avec le moment de l'énonciation, et qui puisse faire office de point de référence, celui-ci peut prendre la forme d'un adverbe. C'est le cas dans ces deux exemples de N. Cartagena :

(56) *Por aquellos días* había finalizado una relación amorosa que... se había prolongado durante años.

(57) ¡Imagínate que a *mediodía* el muy perezoso todavía no se había levantado!<sup>176</sup>

Selon l'axiome de départ qui veut que tout *PQP* soit rattaché à un repère antérieur, les auteurs référentialistes cherchent donc toujours ce qui, dans le co-texte, pourra servir de repère. Mais la réalité de la langue les oblige parfois à faire quelques aménagements : c'est le cas notamment des énoncés dans lesquels on n'observe pas la concordance des temps. Si au lieu de dire *Dijo que había llovido*, l'énonciateur dit *Dijo que llovió*, il ne faut pas pour autant y voir une remise en question du système bivectoriel de coordonnées temporelles tel qu'il est présenté par G. Rojo et A. Veiga. Il faut y voir, selon eux, un choix d'orientation différent qui ne se fera plus en fonction du verbe de la proposition principale, mais plutôt en fonction du point *O*, à savoir, la situation d'énonciation<sup>177</sup> :

Ce qui se présente habituellement dans les grammaires comme une rupture de la concordance des temps est le résultat de la priorité concédée dans certains cas à l'orientation par rapport à l'origine, qui n'est pas contradictoire avec l'autre orientation<sup>178</sup>.

Notre point de référence est donc variable et fonction du choix opéré par le locuteur qui oriente différemment ses formes verbales selon les cas, parfois au sein d'un même énoncé, comme en (58) :

<sup>175</sup> *Id.*

<sup>176</sup> N. Cartagena, 1999, p. 2952-2953.

<sup>177</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus récuse pour sa part ces emplois qu'elle qualifie d'« incorrects » et caractéristiques de « sociolectes bas ». Contrairement aux autres auteurs, elle ne propose pas d'explication. Voir M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1995, p. 62.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 2887 : « Lo que se presenta habitualmente en las gramáticas como ruptura de la correlación temporal es el resultado de la prioridad concedida en ciertos casos a la orientación con respecto al origen, que no es contradictoria con la otra ».

(58) Abandonó la casa aquella misma tarde; diez días después había alquilado un apartamento en el otro extremo de la ciudad<sup>179</sup>.

Cette donnée complexifie considérablement le modèle proposé, lequel, on doit bien le reconnaître, achoppe sur des cas difficiles à expliquer. Pourtant, G. Rojo et A. Veiga, n'y voient qu'un cas de « double orientation implicite » : *abandonar* est bien antérieur à l'origine, mais *alquilar* suppose « l'existence implicite d'un point de référence secondaire distinct », situé entre *aquella misma tarde, diez días* et l'origine, et par rapport auquel *alquilar* est antérieur.

C'est le même principe que présente Á. Carrasco Gutiérrez, quand elle compare les énoncés (59) et (60)<sup>180</sup> :

(59) Juan {#dice/dijo} que un chico [que llegó el jueves] había sido asaltado en el metro hacía dos días.

(60) Juan {#dice/dijo} que un chico [que ha llegado esta mañana] había sido asaltado en el metro hacía dos días.

Dans ces deux cas, pour que les verbes de *présent* dans la proposition principale soient acceptables, il faut présupposer un « temps d'évaluation » distinct et « implicite »<sup>181</sup>. C'est aussi le cas en (61) :

(61) Ayer lo encuentro y me dice que había estado enfermo, pero que ya se sentía bien y pronto volvería al trabajo.

En dépit des apparences, le présent *encuentro* situe l'événement principal dans une « portion de la ligne temporelle qui est antérieure au moment de la parole ». C'est ce qui explique la présence d'un verbe de la sphère de passé dans la proposition subordonnée »<sup>182</sup>. On doit donc y voir un cas de « concordance de sens » qui apparaît quand le verbe principal revêt un « signifié temporel secondaire » ou bien une valeur modale. Cette « concordance de sens » s'oppose à la « concordance formelle » décrite

---

<sup>179</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2888.

<sup>180</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, 1999, p. 3105.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 3106.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 3096 : « Como hemos mencionado, el presente *encuentro* sitúa el tiempo del evento principal en una porción de la línea temporal que es anterior al momento del habla. Esto es lo que explica la presencia de formas verbales de la esfera de pasado en la oración subordinada [...] hablaremos de 'concordancia de sentido'. La concordancia es de sentido cuando se tiene en cuenta la indicación que realiza en un contexto determinado una forma verbal que adquiere un significado temporal secundario o un valor modal. Para casos como el de (76), en cambio, reservaremos la denominación de 'concordancia formal' ». « Comme nous l'avons mentionné, le présent *encuentro* situe le temps de l'événement principal sur une portion de la ligne temporelle qui est antérieure au moment de la parole. C'est ce qui explique la présence d'un verbe de la sphère de passé dans la proposition subordonnée [...] nous parlerons de 'concordance de sens'. La concordance de sens apparaît lorsque l'on prend en compte l'indication que réalise une forme verbale qui acquiert un signifié temporel secondaire ou une valeur modale dans un contexte déterminé. Pour des cas comme (76), en revanche, nous réserverons la dénomination de 'concordance formelle' ».



auparavant : soit on a une « concordance formelle », et alors on trouve bien un verbe de la sphère du passé sur lequel on pourra repérer notre *PQP*, soit on a une « concordance de sens », et on devra dans ce cas faire appel à un temps d'évaluation qui, lui, est implicite et correspond, non pas à une forme verbale, mais à une époque sur l'axe du temps chronologique que l'on reconstitue après coup<sup>183</sup>.

On croyait avoir mis au jour la nature du point de référence mais voici qu'il se dérobe encore : verbe de la principale, verbe ou adverbe de la sphère de passé en général, il peut aussi se confondre avec le point d'origine, ou encore avec un point de l'époque référentielle passée... et tout cela de façon « implicite » ! L'implicite est, d'ailleurs, le sésame qui explique tous les emplois absolus de *PQP* qui suivent, et qui ne semblent pas du tout fonctionner comme les temps « secondaires » ou « relatifs » que l'on a bien voulu nous décrire jusqu'ici.

### **b) Le problème des emplois absolus**

Il est des cas où, malgré tout, le point de référence ne se manifeste tout simplement pas :

(62) Ya te *había dicho* yo que no pescarías nada<sup>184</sup>.

(63) Conste que nunca me *habías pedido* ayuda<sup>185</sup>.

(64) Nunca te *había visto* perder el control de esa manera<sup>186</sup>.

(65) Jamás *había oído* estupidez semejante<sup>187</sup>.

(66) No sé... No se me *había ocurrido*. Además ese amor suyo a lo que sea, como tú dices, me parece tan productivo<sup>188</sup>.

(67) No es Eduardo, nunca *había visto* a ese hombre. Se ríe como un loco<sup>189</sup>.

(68) Me parece que le *había gustado* todo<sup>190</sup>.

---

<sup>183</sup> Sur les théories de « la double interprétation » de la concordance des temps, et les contradictions qu'elles engendrent, voir G. Le Tallec-Lloret, 2010b, p. 48-63.

<sup>184</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2907.

<sup>185</sup> N. Cartagena, 1999, p. 2952.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 2953.

<sup>187</sup> *Id.*

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 2954.

<sup>189</sup> *Id.*

Il nous faudra encore une fois faire preuve d'un peu d'imagination puisque, pour reprendre les mots de la *NGLE*, ces emplois nous invitent à « activer un certain espace mental dans notre conscience linguistique » et c'est dans cet espace mental que les « faits prétérits » prendront place :

**23.16f** L'emploi de *HABÍA CANTADO* en début absolu d'un texte requiert un espace ou un cadre hypothétique [...]. Un récit pourrait commencer, en effet, avec ces mots *Los hechos habían sucedido de manera tan rápida como inesperada*, c'est-à-dire, avec la forme *habían sucedido* au lieu de *sucedieron*. Cette dernière option ne requiert pas plus de référence que le moment de la parole pour être interprétée. La première exige, au contraire, que l'auditeur ou le lecteur active dans sa conscience linguistique un certain espace mental, dans lequel se produisent les faits prétérits qui sont censés être détaillés<sup>191</sup>.

Il est intéressant de noter que les Académiciens évoquent dans un premier temps l'ouverture d'un « espace hypothétique », avant de revenir à la sphère du passé dans lesquels vont se succéder des « faits prétérits » : on voit poindre une différence majeure entre les capacités expressives des deux formes verbales au *passé simple* et au *PQP*, différence qui tient à une distinction qui n'est pas seulement d'ordre temporel. Malgré cela, les auteurs reviennent bien vite à l'idée selon laquelle le *PQP* doit être raccroché à quelque chose, même si ce n'est pas « implicite », mais « tacite » ici :

En général, quand *había cantado* apparaît derrière un temps auquel il ne peut pas se raccrocher, le locuteur doit tenir pour acquis que la situation qu'il désigne reste tacite, ce qui requiert un processus d'évocation assez similaire. Ainsi, dans le dialogue *–Paula está enferma. –No me lo habías dicho*, le plus-que-parfait *habías dicho* ne peut pas être mis en relation avec le présent *está*, c'est pour cette raison que l'on doit supposer une situation passée qui pourrait correspondre aux compléments *antes, en otras ocasiones*, etc.<sup>192</sup>.

Si le point de référence est absent, on doit donc le supposer.

Par ailleurs, le fait que l'on puisse alterner les formes de *PQP* (*había planteado*), de *passé composé* (*he planteado*), et de *passé simple* (*planteé*) dans des contextes comme ceux qui suivent doit s'expliquer par un point de référence de nature adverbiale

---

<sup>190</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, 1999, p. 3094.

<sup>191</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1788 : « 23.16f El uso de *HABÍA CANTADO* en el comienzo absoluto de un texto requiere un escenario o un marco hipotético [...]. Un relato podría comenzar, en efecto, con las palabras *Los hechos habían sucedido de manera tan rápida como inesperada*, es decir, con la forma *habían sucedido* en lugar de *sucedieron*. Esta última opción no requiere más referencia que el momento del habla para ser interpretada. La primera exige, por el contrario, que el oyente o el lector active en su conciencia lingüística cierto escenario mental, dentro del cual suceden los hechos pretéritos que supuestamente se van a detallar ».

<sup>192</sup> *Id.* : « En general, cuando *había cantado* aparece tras un tiempo al que no puede anclarse, el hablante ha de dar por supuesto que la situación que designa queda tácita, lo que requiere un proceso de evocación muy similar. Así, en el diálogo *–Paula está enferma. –No me lo habías dicho*, el pluscuamperfecto *habías dicho* no puede relacionarse con el presente *está*, por lo que ha de suponerse una situación pasada que podría corresponder a los adjuntos *antes, en otras ocasiones*, etc. ».

et tacite<sup>193</sup>. Ainsi, dans cette première alternance faudra-t-il supposer un *antes de ahora - hasta ahora* :

(69) Nunca me lo {he planteado - había planteado}

Alors que, dans cette seconde alternance, on peut étendre la « neutralisation » à des paires comme (70) dans les aires linguistiques où *canté* est la forme commune de passé perfectif :

(70) Nunca me lo {planteé - había planteado}

Mais ces alternances ne sont vues que comme des cas de « neutralisation » et en aucun cas des conceptualisations différentes. On nous explique en somme que tout dépendra de l'adverbe tacite qui accompagne la forme verbale ! Dans ces emplois, rien ne différencie la syntaxe du *passé simple* de celle du *PQP*, mais on maintient tout de même que le second a besoin d'un ancrage *implicite*.

De la même façon, M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus s'en tient au concept d'*équivalence* pour expliquer des effets de sens comme (71) et (72) :

(71) Si hubiera sabido que no estabas de acuerdo, no lo había planeado de esta forma.

(72) Si nosotros hubiéramos estado de viaje esos días no nos había sucedido ese percance<sup>194</sup>.

Pour cet auteur, il s'agit d'une variante du registre familier dans les apodoses conditionnelles. Comme ces emplois ne sont pas reconnus par la norme grammaticale, elle ne s'attarde pas à y trouver une explication.

### c) Les emplois éludés

Enfin, cette hypothèse de la relativité par rapport à un repère antérieur rencontre une dernière difficulté : celle des emplois que l'on ne peut rattacher à la sphère du passé. Prenons comme premier exemple celui de la variante de *PQP* dite « de courtoisie », et qui est présentée, dans la *NGLE* comme un *équivalent approximatif*, dans ce contexte, de *he cantado*, et comme un emploi *parallèle* à *cantaba*, voire *canto* :

---

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 1789.

<sup>194</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1995, p. 64.

23.16d La forme HABÍA CANTADO admet une variante DE COURTOISIE laquelle équivaut de manière approximative à HE CANTADO. Cet emploi est parallèle à l'imparfait de courtoisie (§ 23.11e), dans lequel CANTABA peut être substitué par CANTO, et se manifeste dans des séquences comme *Disculpe usted. Me había parecido que la conocía*, ou dans celle illustrée par le texte suivant : *Así que habíamos pensado que si convencieras a su señoría para que le echara una mano [...]* (Hidalgo, I., *Hijas*). Même ainsi, le plus-que-parfait de courtoisie est beaucoup moins fréquent<sup>195</sup>.

Ici, il n'est clairement plus possible de rattacher le *PQP* à un éventuel « fait prétérit », ce qui permet de douter de la validité de cette hypothèse. Pourtant, rien ne nous est dit à ce propos, pas plus qu'au sujet des autres emplois modaux comme les *PQP* oniriques ou ludiques pourtant bien mentionnés dans la *NGLE* :

Les autres emplois modaux de CANTABA (§ 23.11) s'étendent parfois également à HABÍA CANTADO, parmi eux celui que l'emploi dit ONÍRIQUE ou DE FIGURATION (*En mi sueño, tú me habías comprado un auto nuevo*) et l'emploi LÚDIQUE (*Tú te habías convertido en princesa*). D'autre part, de la même façon que CANTABA alterne avec CANTARÍA, HABÍA CANTADO alterne avec HABRÍA CANTADO, surtout dans la langue conversationnelle : *Si yo fuera tú, ya {había - habría} aceptado*<sup>196</sup>.

Face à cette difficulté, les Académiciens se contentent de décrire les emplois et observent que, dans ces contextes, les *PQP* peuvent alterner avec d'autres formes verbales. Cette alternance est pourtant particulièrement intéressante : si les formes verbales ne s'étaient laissé appréhender que par les coordonnées formelles que l'on nous a présentées, comment un *anté-prétérit* pourrait-il alterner avec un *co-prétérit*, voire un *anté-post-prétérit* dans une situation expérientielle strictement identique ? Les Académiciens n'expliquent pas ici ce qui, dans le *PQP* en particulier, permet ou explique ces emplois modaux, emplois qu'ils ont quand même l'honnêteté de mentionner, contrairement à d'autres spécialistes des temps verbaux qui, eux, les considèrent peut-être comme trop anecdotiques, dans la plus optimiste des hypothèses...

---

<sup>195</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1787 : « 23.16d La forma HABÍA CANTADO admite una variante DE CORTESÍA en la que equivale de manera aproximada a HE CANTADO. Este uso es paralelo al imperfecto de cortesía (§ 23.11e), en el que CANTABA puede sustituirse por CANTO, y se da en secuencias como *Disculpe usted. Me había parecido que la conocía*, o en la que ilustra el texto siguiente: *Así que habíamos pensado que si convencieras a su señoría para que le echara una mano [...]* (Hidalgo, I., *Hijas*). Aun así, el pluscuamperfecto de cortesía es mucho menos frecuente ».

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 1788 : « También se extienden ocasionalmente los demás usos modales de CANTABA (§ 23.11) a HABÍA CANTADO, entre otros el llamado ONÍRICO o DE FIGURACIÓN (*En mi sueño, tú me habías comprado un auto nuevo*) y el LÚDICO (*Tú te habías convertido en princesa*). Por otra parte, de forma similar a como CANTABA alterna con CANTARÍA, también lo hace HABÍA CANTADO con HABRÍA CANTADO, sobre todo en la lengua conversacional: *Si yo fuera tú, ya {había - habría} aceptado* ».

### 1.2.2.3 Le statut de la périphrase

Nous avons vu que les deux paramètres définitoires sur lesquels repose la caractérisation du *PQP* dans l'optique référentialiste se heurtent à la réalité des faits de discours : l'hypothèse selon laquelle la relation temporelle basique du *PQP* est celle d'une antériorité ne correspond pas toujours à la réalité de la chronologie qu'elle dénote. Même en admettant que ce soit sa valeur de base, et qu'elle puisse être modifiée en fonction du contexte dans lequel la forme verbale est insérée, on a du mal à concevoir qu'elle puisse en arriver à évoquer son contraire, la postériorité.

Par ailleurs, on rencontre avec ce modèle un problème théorique de taille : celui de la caractérisation du *point de référence* qui nous est présenté comme nécessaire pour repérer le *PQP*. Nous l'avons vu, celui-ci peut prendre différentes formes. Il peut se confondre avec le point d'origine, c'est-à-dire, le moment de l'énonciation ; dans ce cas, le repérage est de nature extra-linguistique : on le raccroche à un *moment* prétendument objectivé du monde référentiel, ce qui est aussi le cas quand on repère le *PQP* sur certains adverbes embrayeurs (*antes, ahora, mañana*), lesquels sont autant de circonstants qui renvoient à l'énonciation et au monde extra-linguistique. Mais le point de référence peut être aussi de nature *intra-linguistique*, le verbe de la principale notamment, mais pas seulement. Dans ce cas, nous avons vu que le point de référence pourra être constitué de toute forme verbale, pourvu qu'elle appartienne à la « sphère de passé », sans distinction de mode. Or, on s'aperçoit, par l'observation du discours, que ces repères peuvent appartenir à d'autres sphères (*présent*) ou ne pas se manifester du tout (cas des « repères implicites »). Les verbes qui jouent le rôle de points de référence, tout comme les *PQP* eux-mêmes, peuvent aussi alterner avec d'autres formes verbales qui présentent pourtant des relations temporelles basiques opposées.

Au vu de ces observations, on peut se demander si ce double repérage est utile : dans la conception de ce modèle, ne serait-il pas plus opérant d'affirmer que le point d'ancrage est toujours l'acte d'énonciation en lui-même, et non le *moment* auquel il a lieu, ou une *forme* qui lui est rattachée ? Ainsi, les diverses formes verbales n'auraient pas besoin d'être vues comme « absolues », « relatives », « primaires » ou « secondaires », mais prendraient comme point d'ancrage l'acte d'énonciation en lui-

même et pour lui-même, indépendamment du moment auquel il pourrait être rattaché dans le monde expérientiel : cela simplifierait, par exemple, l'explication d'un *présent historique* qui ne coïncide pas avec le moment de l'énonciation ; cela expliquerait aussi pourquoi le repérage semble tour à tour référentiel ou co-textuel, quand il n'est pas tout simplement absent dans les emplois absolus.

Il reste un aspect de ce modèle que nous n'avons pas évoqué. Les référentialistes partent du principe que les formes verbales orientent des procès sur un axe. Trois relations sont possibles et s'emboîtent de façon « théoriquement illimitée », nous l'avons dit. Or, dans ce modèle, on analyse de la même façon formes simples et formes composées : qu'il y ait un ou deux signifiants, on prendra la forme verbale – analytique ou périphrastique – comme un *tout*, pourvu qu'elle soit à même d'orienter un événement sur l'axe du temps chronologique, conformément à ce que le modèle théorique prévoit.

Cette façon d'envisager les choses a nécessairement des conséquences sur la façon dont les différents théoriciens appréhendent les périphrases. Pour G. Rojo et A. Veiga, par exemple, les formes composées ne sont pas dissociables :

[...] il existe des raisons de considérer, comme nous le ferons ici, que les formes composées ne constituent pas des complexes grammaticaux dissociables en deux éléments, même si l'on ne peut pas forcément déduire de leur fonctionnement unitaire qu'elles constituent des expressions d'unités intégrées au centre du système verbal conjointement aux expressions représentées par les formes simples. Ce sont des faits de signifié grammatical qui nous conduisent à soutenir cette hypothèse<sup>197</sup>.

Pour le montrer, ils transforment trois énoncés au style indirect :

- (73) a. Ayer *llovió*.  
b. En estos momentos *llueve*.  
c. Mañana *lloverá*.
- (74) a. Me dijo que el día anterior *había llovido*.  
b. Me dijo que en aquellos momentos *llovía*.  
c. Me dijo que al día siguiente *llovería*<sup>198</sup>.

En comparant la transformation d'une forme simple (« *llovió* ») en forme composée (« *había llovido* ») et celles de formes simples (« *llueve* », « *lloverá* ») en

---

<sup>197</sup> G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 1870 : « [...] Existen razones para considerar, como aquí haremos, que las formas compuestas no constituyen complejos gramaticales disociables en dos elementos, si bien de su funcionamiento unitario no se deduce forzosamente que constituyan expresiones de unidades integradas en el centro del sistema verbal conjuntamente con aquellas representadas por las formas simples. Son hechos de significado gramatical los que nos llevan a sostener esta hipótesis ».

<sup>198</sup> *Id.*

formes également simples (« llovía », « llovería »), ils en relèvent le fonctionnement identique relativement à la mise en place de relations temporelles :

Nous observons que le contenu temporel exprimé par la forme composée *había cantado* [...], sans que l'on ait besoin d'entrer pour l'instant dans l'interprétation de ce contenu ni d'aucun autre, se trouve par rapport aux autres contenus exprimés par les formes simples *cantaba* et *cantaría*, dans la même relation que celle dans laquelle se trouve le contenu temporel correspondant à la forme simple *canté* par rapport aux contenus correspondants aux formes, simples également, *canto* et *cantaré*. De la même façon, si l'on observe ces mêmes exemples depuis un angle différent, les contenus temporels exprimés par les formes – simple et composée – *canté* et *había cantado* forment entre eux la même relation que les contenus exprimés par *canto* et *cantaba* et que, par ailleurs, les contenus exprimés par *cantaré* et *cantaría*, ces quatre dernières formes étant simples. Si l'on réduit cette première observation à des faits de signifié temporel, nous avons montré qu'au moins une forme verbale composée, *había cantado*, est l'expression d'un contenu déterminé intégré dans le même ensemble qui comprend ceux exprimés par les formes simples<sup>199</sup>.

Ces auteurs ne s'appuient donc pas sur le physisme des formes, mais bien sur leur fonctionnement en termes de relations temporelles pour justifier l'insertion des formes simples et des formes composées dans le paradigme. Pour cela, ils se fondent sur un exemple canonique de transformation du style direct au style indirect pour prouver ce parallélisme de fonctionnement : en (74), en effet, le *PQP* correspond parfaitement à la définition de l'*anté-prétérit* prototypique tel qu'il a été posé, c'est-à-dire, repéré sur un *prétérit*, et qui renvoie, de fait, dans la succession chronologique référentielle, à un événement antérieur (ici, la pluie). Nul besoin donc « d'interpréter le contenu » de la forme, celle-ci venant occuper la case dévolue à l'*anté-prétérit*, même si elle s'en fait parfois déloger par la forme en *-ra* dans ses emplois étymologiques, ou si elle montre dans ses signifiants une ressemblance troublante avec le morphème de l'*imparfait*.

N. Cartagena attribue lui aussi aux temps verbaux la fonction basique de déterminer des sphères temporelles en rapport avec un point zéro qui correspond normalement avec le moment de la parole, mais il s'appuie néanmoins sur la morphologie pour déterminer lesdites sphères :

<sup>199</sup> *Id.* : « Observamos que el contenido temporal expresado por la forma compuesta *había cantado* [...], sin necesidad de entrar por ahora en la interpretación de dicho contenido y de ningún otro, se halla respecto de los otros expresados por las formas simples *cantaba* y *cantaría* en la misma relación en que el contenido temporal correspondiente a la simple *canté* se halla respecto de los correspondientes a las formas también simples *canto* y *cantaré*, así como, observando estos mismos ejemplos desde otro ángulo, los contenidos temporales expresados por las formas –simple y compuesta– *canté* y *había cantado* contraen entre sí la misma relación que los expresados por *canto* y *cantaba* y, por otro lado, los expresados por *cantaré* y *cantaría*, formas simples estas cuatro últimas. Reduciendo esta primera observación a hechos de significado temporal, hemos comprobado que al menos una forma verbal compuesta, *había cantado*, es expresión de un determinado contenido integrado en el mismo conjunto que comprende los expresados por ciertas formas simples ».

Chacune des sphères temporelles primaires (Apco – Sphère Primaire, coexistence–, APre – Sphère Primaire, rétrospectivité–, App r– Sphère Primaire, prospectivité– dans le tableau 1) délimitées par les formes personnelles simples peuvent être subdivisées de façon secondaire selon le même principe. Ce sont les formes simples des sphères primaires qui fonctionnent comme centre ou point de référence de chaque sphère temporelle secondaire (ASre – Sphère Secondaire, rétrospectivité –, ASpr– Sphère Secondaire, prospectivité – dans le tableau 1). Les formes secondaires de perspective rétrospective se construisent avec les temps simples de l’auxiliaire *haber* correspondants + le participe du verbe principal, et reçoivent dans la tradition grammaticale espagnole et romane le nom de ‘temps composé’<sup>200</sup>.

Cet auteur s’intéresse donc à « l’origine » des formes composées, ce qui l’amène à distinguer deux lectures possibles, à l’instar de Á. Carrasco Gutiérrez<sup>201</sup>:

En plus de leur valeur d’antériorité, tous les temps composés formés avec la périphrase < haber + participe >, en consonance avec leur origine, impliquent la « perfection », dans le sens étymologique du terme, des procès qu’ils désignent, c’est-à-dire qu’ils indiquent que ceux-ci se sont déjà réalisés à l’intérieur de la sphère et du moment temporel référés<sup>202</sup>.

Pour expliquer ce caractère perfectif des temps composés, N. Cartagena distingue, en suivant les travaux de W. Klein et L. García Fernández<sup>203</sup>, le *Temps de la Situation (TS)* dans lequel le procès a effectivement lieu, et le *Temps de Focus (TF)* qui correspond au « temps de validité » de ce procès. Mais pour rendre compte de cette distinction, c’est encore à nos connaissances sur le monde qu’il fait appel. Ainsi lorsque un locuteur dit en (75) :

(75) Cuando entré a la habitación, había mal olor,

il est possible « selon l’extension du TF, que l’odeur persiste encore ou que l’odeur ait disparu ; du point de vue du TS, c’est que dans le moment passé référé, ça sentait mauvais »<sup>204</sup>.

<sup>200</sup> N. Cartagena, 1999, p. 2937 : « Cada uno de los ámbitos temporales primarios (Apco –Ámbito Primario, coexistencia–, APre –Ámbito Primario, retrospectividad–, APr –Ámbito Primario, prospectividad– en el cuadro 1) delimitados por las formas personales simples pueden subdividirse secundariamente de acuerdo con el mismo principio. Como centro o punto de referencia de cada ámbito temporal secundario (ASre –Ámbito Secundario, retrospectividad–, ASpr –Ámbito Secundario, prospectividad– en el cuadro 1) funcionan las formas simples de los ámbitos primarios. Las formas secundarias de perspectiva retrospectiva se construyen con los correspondientes tiempos simples del auxiliar haber más el participio del verbo principal y reciben en la tradición gramatical española y romance el nombre de ‘tiempos compuestos’ ».

<sup>201</sup> Voir *supra*, § 1.2.2.1-b.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 2939 : « Además de su valor de anterioridad, todos los tiempos compuestos formados con la perífrasis <haber + participio>, en consonancia con su origen, implican la ‘perfección’, en el sentido etimológico de la palabra, de los procesos que designan, es decir, indican que estos ya se han realizado dentro del ámbito y momento temporales referidos ».

<sup>203</sup> Voir W. Klein, 1992 et L. García Fernández, 1995 Nous reviendrons plus longuement sur cette distinction dans la section consacrée au rôle de l’aspect dans la référence temporelle (cf. *supra* § 1.2.3.1).

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 2939-2940 : « Así, por ejemplo, en *Cuando entré a la habitación, había mal olor* es posible, según la extensión del TF, que todavía persista el mal olor o que ya haya desaparecido; desde el punto de vista del TS es que en el momento pasado referido había ».



Présentée comme cela, on devrait donc déduire de cette distinction que le « Temps de la Situation » (*TS*), tout comme le « Temps du Focus » (*TF*) sont tous deux applicables à la forme *había*, et que l'extension du *TF* ne dépendra pas de la forme verbale utilisée, mais plutôt de la ténacité de la mauvaise odeur... En réalité, L. García Fernández établit que tout temps composé invite à deux lectures possibles, lesquelles ne dépendent pas, bien évidemment, de la nature de ce qui est dénoté dans le monde extralinguistique<sup>205</sup>. Par ailleurs, malgré cette présentation théorique, nous avons vu précédemment que N. Cartagena analyse malgré tout l'ensemble des formes verbales en termes de relations temporelles, et le *PQP* particulièrement comme un *anté-prétérit*. Si les signifiants de la périphrases sont davantage pris en compte que chez G. Rojo et A. Veiga, la dimension aspectuelle est bien vite mise de côté pour ne servir que la supposée « antériorité » du *PQP*.

Les approches que nous allons étudier dans ce qui suit sont plus nuancées : en établissant une grille de lecture duelle qui intègre la dimension aspectuelle, elles font une place plus grande à la réalité signifiante du *PQP*.

---

<sup>205</sup> Voir *infra*, § 1.2.3.2-a.

### 1.2.3 Le rôle de l'aspect dans la référence

Les approches que nous venons d'évoquer placent sur le même plan les formes simples et les formes composées dans le sens où les unes comme les autres participent de la référence au temps. Or, s'il l'on accepte temporairement que le *PQP* situe un procès à un point antérieur à un autre point passé, on doit aussi reconnaître qu'il ne le fait nécessairement pas de la même manière que son prédécesseur synthétique en *-ra* : dans un cas, la forme analytique fait en deux signifiants ce que la forme synthétique permettait de faire à elle seule. Cette remarque peut sembler oiseuse, mais elle a des conséquences sur le rôle que l'on prête à chacun des deux signifiants du *PQP*. On peut très bien considérer que c'est le participe qui joue un rôle premier dans la référence à l'antériorité. Dans ce cas, on laissera de côté la dimension aspectuelle du « temps impliqué » pour la mettre au service du « temps expliqué »<sup>206</sup> ; c'est notamment la démarche de G. Rojo et A. Veiga que nous avons présentée, mais c'est aussi celle de bon nombre d'auteurs que nous allons présenter plus en avant, même si ceux-ci prennent davantage en considération la structure morphologique du tour *haber* + participe. On peut tout aussi bien prendre en compte la dimension aspectuelle du participe, c'est-à-dire, celle qui permet de référer à un temps interne à l'événement, indépendamment de la situation de cet événement sur un axe chronologique référentiel. Dans ce cas, c'est à *haber* que l'on attribuera le soin de référer sur l'axe du temps chronologique, et l'on sera ainsi à même d'intégrer une lecture perfective de la périphrase.

#### 1.2.3.1 De l'aspect à la temporalité

##### a) Une opposition symétrique ?

Traditionnellement, la Grammaire de la Real Academia accorde la plus grande importance à la structure morphologique des formes verbales, et en particulier à

---

<sup>206</sup> G. Guillaume distingue le « temps impliqué » qui est « celui que le verbe emporte avec soi, qui lui est inhérent, fait partie intégrante de sa substance et dont la notion est indissolublement liée à celle de verbe », du « temps expliqué » qui « n'est pas le temps que le verbe retient en soi par définition, mais le temps divisible en moments distincts passé, présent, futur et leurs interprétations que le discours lui attribue », voir G. Guillaume, 1964, p. 47 et p. 48.

l'opposition symétrique entre temps simples et temps composés. Dans la grammaire de 1931, nous l'avons évoqué dans le premier chapitre, les Académiciens commentent le parallélisme entre les formes simples ou « imparfaites » et les formes composées ou « d'action parfaite », par une « correspondance » on ne peut « plus exacte »<sup>207</sup>. Plus tard, dans la version de 1973, les Académiciens nous expliquent que toute « expression verbale » comporte nécessairement une dimension aspectuelle *imperfective* ou *perfective*. C'est dans cette dernière catégorie que prennent place tous les temps composés, ainsi que la forme de *prétérit parfait simple*, *canté*. L'Académie précise bien que c'est le participe qui porte l'aspect perfectif dans les formes en *haber* + participe :

Le prétérit parfait simple, *canté*, et tous les temps composés sont parfaits : le participe passif qui est attaché à l'auxiliaire *haber* communique à ceux-ci leur aspect perfectif<sup>208</sup>.

De la même façon, J. Roca Pons introduit une dichotomie entre formes simples et formes composées en ces termes :

L'opposition entre les temps simples et les temps composés (avec *haber* + participe) : les premiers expriment une action sans référence à ses conséquences ou au temps qui suit sa réalisation, alors que les seconds expriment une action avec cette même référence. Les premiers expriment l'action avec l'aspect perfectif ou imperfectif ; les seconds l'expriment toujours comme perfective<sup>209</sup>.

Dans cette optique, on comprend que les formes *había cantado* et *hubo cantado* ne soient pas neutralisées ; l'Académie les oppose du reste par une distinction entre une succession *médiate* et une succession *immédiate*<sup>210</sup> :

3.14.4. Prétérit plus-que-parfait. — Il signifie une action passée et parfaite, antérieure à une autre action passée également. Nous ajouterons que, entre les deux faits passés, la succession peut être médiate ou immédiate, tandis que le prétérit antérieur dénote une succession immédiate [...] <sup>211</sup>.

<sup>207</sup> Voir Real Academia Española, 1931, p. 288 : « [...] la correspondencia no puede ser más exacta; a cada tiempo simple o de acción imperfecta corresponde uno compuesto o de acción perfecta ».

<sup>208</sup> Real Academia Española, 1973, p. 462 : « Son perfectos el pretérito perfecto simple, *canté*, y todos los tiempos compuestos: el participio pasivo que va unido al verbo auxiliar *haber* comunica a estos últimos su aspecto perfectivo ».

<sup>209</sup> J. Roca Pons, 1970, p. 281 : « La oposición entre los tiempos simples y los tiempos compuestos (con *haber* más participio): los primeros expresan una acción sin referencia a sus consecuencias o al tiempo que sigue a su realización, mientras que los segundos expresan una acción con dicha referencia. Los primeros expresan la acción con aspecto perfectivo o imperfectivo; los segundos la expresan siempre perfectiva ».

<sup>210</sup> Cette distinction entre les formes *había cantado* et *hubo cantado* en termes de succession médiate ou immédiate est très répandue parmi les grammairiens que nous avons consultés. Voir notamment J. Roca Pons, 1970, p. 272 ; J. Alcina Franch et J. M. Bleca, 1975, p. 802-803 ; A. Quilis et C. Hernández, 1980, p. 189 ; S. Gili Gaya, 1985, p. 164 ; E. Alarcos Llorach, 2007, p. 167.

<sup>211</sup> *Op cit.*, p. 468 : « 3.14.4. Prétérito pluscuamperfecto. —Significa una acción pasada y perfecta, anterior a otra acción igualmente pasada. Añadiremos que en los dos hechos pasados la sucesión puede ser mediata o inmediata, en tanto que el pretérito anterior denota sucesión inmediata [...] ».

La *NGLE* de 2009 prend le même parti, bien qu'elle admette aussitôt, non seulement que cette notion d'immédiateté doive être attribuée à *apenas*, mais encore que l'on trouve des cas de *prétérit antérieur* qui n'expriment pas cette immédiateté :

Le PRÉTÉRIT ANTÉRIEUR (HUBE CANTADO) dénote une situation passée séparée par un bref laps de temps d'une autre situation également passée, comme dans *Algunos invitados se marcharon apenas hubo terminado la cena*, où la notion d'« immédiateté » est présente dans l'adverbe *apenas*. Il existe cependant quelques emplois de ce temps verbal qui n'expriment pas l'immédiateté, comme nous l'expliquerons ci-dessous<sup>212</sup>.

Par ailleurs, les Académiciens affirment que, comme tous les temps composés, le *prétérit antérieur* exprime une antériorité, mais *hubo cantado* se rapproche davantage, dans ses emplois, de la forme *canté* :

23.16n Le prétérit antérieur est incompatible avec les adverbes de phase *todavía* et *ya* [...] : *Cuando (\*ya) hubo llegado* ; \**Cuando todavía no hubo terminado*. Ainsi donc, HUBE CANTADO ne donne pas lieu à l'état résultant caractéristique de l'adverbe de phase *ya* parce qu'il ne focalise qu'un seul point, de la même façon que la forme CANTÉ, qui occupe habituellement sa place. On ne peut pas non plus voir dans HUBE CANTADO la phase préalable caractéristique de l'adverbe *todavía* (contrairement à ce qui se produit dans *Todavía no había llegado*). Ces faits confirment que HUBE CANTADO est plus proche de CANTÉ que les autres temps composés<sup>213</sup>.

Une fois de plus, il est difficile de faire la part de ce qui relève de la forme en elle-même et ce qui est produit par l'interaction de la périphrase et de son contexte. Si l'antériorité ne fait pas débat dans cette présentation puisqu'elle est attribuée au temps composé, la notion de médiateté/immédiateté ne convainc pas, d'autant que les mêmes auteurs nous offrent des contre-exemples de *passés antérieurs* non-immédiats reproduits ici en (76) et (77) :

(76) [...] y se fue a América, donde residió hasta que hubo terminado nuestra guerra civil (L. Díaz, *La radio en España*, 1993).

(77) Años más tarde, cuando hube leído a Baudelaire, se me ocurrió que me habría gustado ver [...] (G. Cabrera Infante, *La Habana para un infante difunto*, 1979)<sup>214</sup>.

---

<sup>212</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1789 : « El PRÉTÉRITO ANTERIOR (HUBE CANTADO) denota una situación pasada separada por un lapso breve de otra igualmente pretérita, como en *Algunos invitados se marcharon apenas hubo terminado la cena*, donde la noción de 'inmediatez' está presente en el adverbio *apenas*. Existen, no obstante, algunos usos de este tiempo verbal que no expresan inmediatez, como se explicará más adelante ».

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 1791 : « 23.16n El pretérito anterior es incompatible con los adverbios de fase *todavía* y *ya* [...] : *Cuando (\*ya) hubo llegado*; \**Cuando todavía no hubo terminado*. Así pues, HUBE CANTADO no da lugar al estado resultante característico del adverbio de fase *ya* porque focaliza un solo punto, al igual que la forma CANTÉ, que ocupa habitualmente su lugar. Tampoco puede interpretarse en HUBE CANTADO la fase previa al evento característica del adverbio *todavía* (a diferencia de lo que sucede en *Todavía no había llegado*). Estos hechos confirman que HUBE CANTADO está más cerca de CANTÉ que los demás tiempos compuestos ».

<sup>214</sup> *Id.*

Il est clair ici que la durée entre le premier et le second événement n'intervient pas dans le choix de la périphrase. C'est ce qui pousse M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus à affirmer que la durée est « indéfinie » et que c'est bien le co-texte qui introduit la notion d'*immédiateté* :

L'antériorité par rapport à un moment du passé est d'une durée indéfinie et, si l'on veut marquer l'immédiateté, on peut utiliser un modifieur adverbial, du type *apenas, tan pronto como, nada más que, en cuanto*, etc.<sup>215</sup>.

En outre, les grammairiens s'appuient sur l'incompatibilité de *hubo cantado* avec des adverbes comme *ya* ou *todavía* pour montrer les affinités de la périphrase avec la forme au *prétérit*, qui « occupe habituellement sa place » ! Le problème demeure de savoir quelle est cette place justement, d'autant que nos propres recherches n'excluent pas l'association de *ya* à un *prétérit antérieur*, à moins que les énoncés suivants ne soient taxés de « déviants » par l'Académie :

(78) Luego cruzó el campo a lo ancho varias veces, incrementando paulatinamente el ritmo de su carrera. Y cuando *ya hubo recorrido* doscientos o trescientos metros se fue a por un balón para proseguir con los ejercicios de calentamiento<sup>216</sup>.

(79) Regresó el archivero, presa de cómica agitación. Sus pasos resultaban torpes -mucho más al avanzar aprisa- y era tan bajo de estatura que estaba a punto de desaparecer bajo los enormes estuches de cuero. Respiró aliviado cuando *ya hubo sacado* los pergaminos que la reina solicitaba, extendiéndolos ante ella sobre una gran mesa de mármol cuadrado. Pero su alivio desapareció bajo una nueva urgencia que le obligó a perderse de nuevo entre los archivos<sup>217</sup>.

En tout état de cause, les deux périphrases ne sont pas posées comme équivalentes, contrairement à l'optique retenue par G. Rojo et A. Veiga, ou encore N. Cartagena<sup>218</sup>. La structuration du paradigme verbal obéit à une certaine symétrie, que l'on retrouve chez de nombreux grammairiens, à l'exemple de J. Alcina Franch et J. M. Blecua qui établissent le même parallèle entre formes simples et formes composées :

En castillan, on voit se constituer un système en lui-même indépendant de celui formé par les formes simples. Il faut souligner l'idée de conclusion apportée par le participe alors que

<sup>215</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1995, p. 62 : « La anterioridad con respecto a un momento del pasado es de duración indefinida y, si se quiere marcar la inmediatez, puede usarse algún modificador adverbial, del tipo de *apenas, tan pronto como, nada más que, en cuanto*, etc. ».

<sup>216</sup> L. Miguel Lainz, *La Vanguardia*, Espagne, 1995 (CREA). [Les italiques sont de notre fait dans tous les exemples de cette étude]

<sup>217</sup> T. Moix, *No digas que fue un sueño*, 1986 (CREA).

<sup>218</sup> Voir *supra*, § 1.2.2.

l'auxiliaire en tant que temporalisateur apporte l'idée de temps, de mode, ainsi que les informations des morphèmes avec lesquels ils se combinent<sup>219</sup>.

Dans cette conception, c'est donc l'auxiliaire qui donne une indication sur la temporalité :

Les trois prétérits correspondent au temps de leur auxiliaire avec le présent de l'indicatif, le prétérit imparfait et le prétérit indéfini<sup>220</sup>.

Le *PQP* exprime, comme le *prétérit antérieur*, « une action conclue relativement à une autre action ou fait passés »<sup>221</sup>, mais n'exige pas, contrairement à cette dernière forme verbale, de limite entre l'action conclue et le fait ou l'action qui lui sert de base.

Cependant, nous allons voir que si ces auteurs s'en tiennent à cette distinction, d'autres vont beaucoup plus loin puisqu'ils soumettent ces distinctions aspectuelles à la cause de la référence temporelle.

### **b) De l'aspect perfectif à la notion d'antériorité**

E. Alarcos Llorach est beaucoup plus précis quant au rôle qu'il entend donner à l'aspect dans la référence au temps. Il distingue les deux notions de la manière suivante :

La signification du temps est une perspective, basée sur le contraste lointain / non-lointain et prospectif / non-prospectif. La signification de l'aspect se base sur le contraste entre l'indication du terme du « procès » et la non-indication de ce terme<sup>222</sup>.

Dans une démarche structuraliste, il distingue de la sorte deux types d'aspect grammatical : le premier distingue des formes telles que *canté* et *cantaba*, où la première exprime le terme de l'action, contrairement à la seconde<sup>223</sup>. Le deuxième type d'aspect, qu'il nomme, avec J. Holt, « aspect syntagmatique »<sup>224</sup>, distingue en revanche les formes *canto*, *canté* de leurs corrélats *he cantado* et *hube cantado*, c'est-à-dire les

---

<sup>219</sup> J. Alcina Franch et J. M. Blecua, 1975, p. 801 : « En castellano viene a constituir un sistema por sí mismo independiente del que forman los simples. Destacan la idea de conclusión aportada por el participio mientras el auxiliar aporta como temporalizador la idea de tiempo, modo y las informaciones de los morfemas concordantes ».

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 802 : « Los tres pretéritos se corresponden por el tiempo de su auxiliar con el presente de indicativo, con el pretérito imperfecto y con el pretérito indefinido ». [Nous soulignons]

<sup>221</sup> *Loc. cit.* : « El pluscuamperfecto expresa, como el anterior, una acción concluida con relación a otra acción o hecho pasados ». [Nous soulignons]

<sup>222</sup> E. Alarcos Llorach, 1969, p. 72 : « La significación del tiempo es una perspectiva, basada en el contraste remoto/irremoto y prospectivo/improspectivo. La significación del aspecto se basa en el contraste entre la indicación de término del 'proceso' y la no indicación de tal término ».

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 111-112.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 122.

formes simples des formes composées. Les formes verbales terminatives de premier type (*canté*), indiquent le terme réel du procès verbal, alors que les formes composées, celles d'*aspect syntagmatique*, en indiquent le « terme virtuel », qui, précise-t-il, ajoute « une délimitation virtuelle au procès »<sup>225</sup>. Comme ces deux catégories aspectuelles sont très proches, la langue, par économie, tend à éliminer ce qui peut provoquer des « frictions ». C'est pour cette raison, selon l'auteur, que la forme *hubo cantado* tend aujourd'hui à être supplantée par la forme *canté* qui indique l'aspect terminatif avec les mêmes morphèmes de temps et de mode<sup>226</sup>.

Toutefois, dans ses études plus récentes, E. Alarcos Llorach attribue aux formes composées un contenu systématique d'*antériorité* qu'il élève au même rang que les notions de mode, de temps, d'aspect ou encore de *perspective* :

Ainsi dirions-nous du groupe de formes composées, dans lesquelles se fondent une forme du verbe *haber* et un participe, et qui, bien que ses deux composants soient séparés dans la graphie, sont des unités globales quant au sens. [...] Les formes composées signalent par rapport aux autres un contenu d'*antériorité*. [...] À ces trois distinctions d'*antériorité*, de mode, de perspective, il faut ajouter celle du morphème d'*aspect* (§ 225)<sup>227</sup>.

On voit donc comment l'auteur considère désormais les deux signifiants comme un tout et non plus comme la réunion de deux éléments dont l'un aurait eu une dimension aspectuelle. Ce *tout* a le pouvoir de situer puisque, selon le même auteur, le morphème d'*antériorité* « situe la notion dénotée par la racine verbale dans une période précédente au moment signalé par les formes simples correspondantes »<sup>228</sup>. S'il reste une certaine symétrie entre formes simples et composées, les participes ici (les « seconds membres ») ne sont plus envisagés qu'à travers leur capacité à référer sur l'axe du temps chronologique :

Ainsi, dans les paires *cantas / has cantado*, *cantabas / habías cantado*, *cantaste / hubiste cantado*, *cantarás / habrás cantado*, *cantes / hayas cantado*, *cantaras / hubieras cantado*,

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 123 : « Sus formas compuestas les agregan otro valor aspectual: *haber cantado* frente a *cantar* añade una delimitación virtual del proceso (que no se refiere a ningún límite real), *habiendo cantado* frente a *cantando* añade un límite virtual al proceso (que indica falta de término real) ». « Ses formes composées lui ajoutent une autre valeur aspectuelle : *haber cantado* face à *cantar* ajoute une délimitation virtuelle du procès (qui ne se réfère à aucune limite réelle), *habiendo cantado* face à *cantando* ajoute une limite virtuelle au procès (qui indique l'absence de terme réel) ».

<sup>226</sup> *Id.*

<sup>227</sup> E. Alarcos Llorach, 2007, p. 142 : « Igual diríamos del grupo de formas compuestas, en que se funden una forma del verbo *haber* y un participio, y que, si bien separados sus dos componentes en la grafía, son unidades globales en cuanto al sentido. [...] Las formas compuestas señalan respecto de las otras un contenido de *anterioridad*. [...] A estas tres distinciones de anterioridad, modo, perspectiva, se ha de agregar la del morfema de *aspecto* (§ 225) ».

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 164-165 : « el morfema de anterioridad, que sitúa la noción denotada por la raíz verbal en un período precedente al momento señalado por las formas simples correspondientes ».

*cantases / hubieses cantado*, les seconds membres se réfèrent-ils toujours à une antériorité temporelle par rapport à ce qui est désigné par les premiers<sup>229</sup>.

Cette correspondance entre les formes d'aspect *perfectif* – et caractérisées comme telles par E. Alarcos Llorach –, et les formes qui expriment une relation d'antériorité primaire, est soulignée par G. Rojo, dans son article intitulé « Relaciones entre temporalidad y aspecto en español » :

Ainsi donc, temporalité et aspect sont deux catégories linguistiques distinctes, mais étroitement liées entre elles, puisque toutes deux sont reliées au phénomène du temps. La différence tient au fait que la temporalité est une catégorie déictique qui, comme nous l'avons vu, oriente (situe, au sens faible) une situation sur l'axe temporel par rapport à l'origine (de façon directe ou indirecte). L'aspect, catégorie non-déictique, fait référence au déroulement interne de la situation sans la mettre en relation avec quoi que ce soit d'extérieur. De ce lien général entre ces deux catégories découle une relation plus spécifique entre certaines sous-catégories temporelles et certaines sous-catégories aspectuelles. Pour ne citer qu'un cas particulièrement remarquable dans ce contexte : antériorité et perfectivité sont deux signifiés normalement associés, puisque pour qu'une situation soit antérieure à une autre, il faut qu'elle soit déjà arrivée à sa perfection<sup>230</sup>.

Les deux notions – bien distinctes sur le plan de la deixis – que sont celles de l'aspect et de la temporalité, se rejoignent sur le plan de la chronologie : on voit bien comment G. Rojo glisse d'un plan à l'autre. Il admet que le morphème aspectuel de perfectivité n'a pas vocation à situer, contrairement à un morphème temporel. Mais, comme la perfection d'un événement implique l'effection du procès dans un temps antérieur, on est en droit d'assimiler les deux notions ; c'est ce qui explique, selon G. Rojo, que l'on puisse passer aussi facilement d'une opposition de nature aspectuelle à un contenu temporel d'*antériorité*.

Il faut convenir que, dans l'optique référentialiste qui est la sienne, cette démarche est tout à fait cohérente : puisque les formes verbales ne renvoient qu'à des modalités de succession des événements, comment pourrait-il en être autrement ? Dans cette conception du système verbal, nous l'avons dit, les diverses formes du paradigme ne sont envisagées qu'en fonction de ce à quoi elles renvoient en termes de relations

---

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 165 : « Así, en las parejas *cantas/has cantado, cantabas/habías cantado, cantaste/hubiste cantado, cantarás habrás cantado, cantes/hayas cantado, cantarás/hubieras cantado, cantases/hubieses cantado*, los segundos miembros aluden siempre a anterioridad temporal respecto de lo designado por los primeros ».

<sup>230</sup> G. Rojo, 1990, p. 33-34 : « Así pues, temporalidad y aspecto son dos categorías lingüísticas distintas, pero estrechamente relacionadas entre sí, ya que ambas están vinculadas al fenómeno del tiempo. La diferencia radica en que la temporalidad es una categoría déictica que, como hemos visto ya, orienta (localiza en el sentido débil) una situación en el eje temporal con respecto al origen (de forma directa o indirecta). El aspecto, categoría no déictica, se refiere al desarrollo interno de la situación sin relacionarla con nada exterior a ella misma. De esta conexión general entre ambas categorías surge una vinculación más específica entre ciertas subcategorías temporales y ciertas subcategorías aspectuales. Por no citar más que un caso especialmente relevante en este contexto: anterioridad y perfectividad son significados normalmente asociados, ya que para que una situación sea anterior a otra ha de haber llegado previamente a su perfección ».



temporelles. Si l'on considère que c'est leur fonction exclusive, il n'y a aucune raison de prendre en compte le signifié particulier inhérent à la nature aspectuelle ou temporelle de tel ou tel morphème : quoi qu'il en soit de la nature des morphèmes en jeu, l'orientation par rapport au point d'origine restera inchangée.

C'est par ailleurs le parti pris de S. Gili Gaya, lequel inclut parmi « l'aspect de l'action verbale » dit *perfectif* la forme *canté*, ainsi que toutes les formes composées, où le participe est porté responsable de ce contenu aspectuel :

Le prétérit absolu (*canté*) et tous les temps composés sont perfectifs ; le participe, qui accompagne l'auxiliaire, transmet à ces derniers leur caractère perfectif<sup>231</sup>.

Lorsqu'il révèle la valeur de chaque forme verbale, il opère immédiatement le même glissement. Concernant le « prétérit parfait actuel » (*he cantado*), il écrit :

En espagnol moderne il signifie l'action passée et parfaite qui garde une relation avec le moment présent. [...] *C'est pour cette raison que nous nous servons de ce temps pour exprimer le passé immédiat* [...] ou intervenu dans un laps de temps qui n'est toujours pas terminé [...] C'est l'*anté-présent* de Bello. [...] C'est pour cette raison qu'il s'est produit, dans les langues romanes modernes, *une concurrence entre les deux prétérits*, qui déterminent la prévalence de l'un ou de l'autre<sup>232</sup>.

De la même façon, l'« anté-prétérit » (*hube cantado*) est vu comme « un temps relatif qui exprime une action passée antérieure à une autre action passé »<sup>233</sup> tout comme le « plus-que-parfait » qui indique « l'antériorité par rapport à un fait passé »<sup>234</sup>, les deux s'opposant encore une fois en termes de *mediateté / immediateté*, bien que le second (*había cantado*), accompagné d'un adverbe, puisse supplanter le premier :

L'antériorité médiata peut devenir immédiate si l'on ajoute l'un des adverbes mentionnés dans le paragraphe antérieur : *Luego que había salido el sol partieron* ; *Todos los días, en cuanto había terminado su trabajo, daba un paseo por la alameda*. Dans le premier exemple, on pourrait substituer *había salido* par *hubo salido* ; dans le second exemple, nous ne pourrions pas utiliser l'*anté-prétérit* car il s'agit d'une action réitérée<sup>235</sup>.

<sup>231</sup> S. Gili Gaya, 1961, p. 149 : « Son perfectos el pretérito absoluto (*canté*) y todos los tiempos compuestos; el participio, que va unido al verbo auxiliar, comunica a estos últimos su aspecto perfectivo ».

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 159-160 : « En español moderno significa la acción pasada y perfecta que guarda relación con el momento presente. [...] *Por esto nos servimos de este tiempo para expresar el pasado inmediato* [...] u ocurrido en un lapso de tiempo que no ha terminado todavía [...] Es el *antepresente* de Bello. [...] Por esta causa se ha producido, en las lenguas romances modernas, *competencias entre los dos pretéritos*, que determinan el predominio de uno u otro ». [Nous soulignons]

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 162 : « Es un tiempo relativo que expresa una acción pasada anterior a otra también pasada ».

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 164 : « La anterioridad con respecto a un hecho pasado se expresa generalmente por el pluscuamperfecto ».

<sup>235</sup> *Loc. cit.* : « La anterioridad mediata puede convertirse en inmediata añadiendo alguno de los adverbios mencionados en el párrafo anterior: *Luego que había salido el sol partieron*; *Todos los días, en cuanto había terminado su trabajo, daba un paseo por la alameda*. En el primer ejemplo podría sustituirse *había salido* por *hubo salido*; en el segundo, no podríamos usar el *antepretérito* porque se trata de una acción reiterada ».

### c) Les limites de cette approche

Ce glissement de la *perfectivité* à la notion d'*antériorité* pose deux problèmes majeurs : d'une part, le fait de réduire le signifié du *PQP* à un *anté-prétérit* compliqué, d'un point de vue théorique, sa mise en corrélation avec le *prétérit antérieur* (*hube cantado*) : on voit bien que, quand ils ne nient pas cette corrélation, les auteurs se débattent avec des considérations quant au laps de temps qui devrait s'écouler entre l'événement dénoté au *PQP* ou au *prétérit antérieur*, et le « prétérit » – ou toute autre verbe de la « sphère de passé », selon certains auteurs – auquel l'une comme l'autre forme est censée précéder. Or, nous avons vu que, s'il est vrai que les emplois du paradigme de *hube cantado* sont beaucoup moins fréquents que ceux au *PQP*, il n'en est pas moins vrai que le locuteur n'effectue pas son choix en fonction d'une quelconque durée. Dans les exemples qui suivent, les verbes des propositions principales sont dans les deux cas au *prétérit simple* :

(80) A unos cuantos metros tan sólo de él me percaté de que se trataba de una mujer. Algo malhumorado por la falta de atención de ella, paré el auto y le pregunté en vascuence: –¿Por qué no hace usted caso, cuando se toca la bocina?– La mujer quedó un instante indecisa y luego, echándose a reír, dijo: –¡No ve usted que estoy en el aquelarre!– *Apenas había dicho esto cuando se oyeron* las voces de otras personas, que estaban en un prado vecino, y la mujer se fue allí corriendo. Yo proseguí mi ruta, sin prestar más atención a lo sucedido<sup>236</sup>.

(81) Al llegar aquí, el de la barba negra levantó la cabeza, les miró con desprecio y arguyó en esta forma:  
–Están ustedes en un error; el mal tiene más hondas causas. Ante todo, hay que nacionalizar la tierra...  
*Apenas hubo dicho estas palabras, cuando los otros dos le interrumpieron* dando voces; replicó en el mismo tono el de la barba negra, y tal escándalo promovieron entre los tres, que las gentes de la vecindad, que eran todas muy pobres, acudieron a la casa del enfermo y los arrojaron de ella<sup>237</sup>.

Dans les deux cas, et dans des structures strictement identiques – < *Apenas haber dicho* .... cuando + *prétérit* > –, les faits se succèdent de façon immédiate, c'est ce qu'invite à interpréter le terme *apenas*. Si, dans le système verbal, les deux formes cohabitent – ne serait-ce que dans ce contexte syntaxique précis –, c'est bien que chacune des périphrases offre au locuteur, par son signifié, une conceptualisation bien spécifique, laquelle n'a *a priori* rien à voir avec le laps de temps écoulé entre deux événements.

---

<sup>236</sup> J. Caro Baroja, *Las brujas y su mundo*, Espagne, 1961 (CORDE).

<sup>237</sup> J. Martínez Ruiz Azorín, *A. Azorín*, Espagne, 1903 (CORDE).

D'autre part, la deuxième difficulté consiste à rendre compte des emplois qui invitent à une lecture perfective du *PQP*. Dans les trois exemples suivants, on ne rend pas compte du déroulement de l'action emportée par le participe, mais bien de l'état résultant qui en découle. En (82), le narrateur et ses amis s'apercevaient que l'été était arrivé lorsqu'ils voyaient arriver Raúl vêtu de son costume de lin blanc. Ils ne constataient donc pas la survenue de l'été en elle-même, mais bien ses conséquences :

(82) A Raúl, a Mario y a Charlie Sugar, los conocí el 60 en París, Alicia, lo que no sé es si te hubieras divertido con ellos ni qué cara habrías puesto cada vez que Raúl empezaba a hablar de la guerra y nosotros teníamos que decirle, por favor, Raúl, a cuál de las dos guerras mundiales te estás refiriendo. Siempre tuvo más de ochenta años, muchos más, y cada noche, a las once en punto, un mozo se encargaba de desalojarle su mesa en el 'Deux Magots'. Era alto, gordo, algo mulato, y sumamente elegante. En París, para nosotros, el verano *había llegado* cuando Raúl aparecía en el café con su terno de hilo blanco, su corbata de lazo azul y blanca, a rayas, y una sarita que se quitaba sonriéndole a la vida. Cada noche en la puerta del café<sup>238</sup>.

Dans l'exemple (83), le syntagme « a esas alturas » nous indique qu'il ne faut pas non plus nous situer dans le récit d'une *antériorité*, mais bien dans le constat d'un procès achevé :

(83) Me alegra muchísimo que recuerdes 'Invitación a la lectura' de esa manera. Creo que es el espacio de confluencia social más interesante en el que me haya mezclado –y mira que definiendo esa veta de animadora cultural, todavía muy activa en mí–. Pero creo que a esas alturas *había logrado* discernir lo que buscaba, y sobre todo lo que era más útil. Debe ser la razón de que arrastrara en la demanda a muchos artistas e intelectuales. Primero que todo, al hecho de la reunión inteligente, tan amable al Camagüey, y por momentos, perdida<sup>239</sup>.

Oneyda González, ici, était arrivée au terme du processus « lograr », et était donc à même de savoir ce qu'elle cherchait (« buscaba »).

Ce dernier exemple (84), enfin, est très intéressant du point de vue de la complexité des relations temporelles qu'il met en place. Si l'on devait appliquer la thèse de l'*anté-prétérit*, cela en compliquerait davantage encore l'explication en termes de relations temporelles :

(84) No me dolía, pero desde luego era muy desagradable a la vista así que fui al dermatólogo. Me dijo que era una verruga viral, y que debía tratarla quemándola. Me aplicó nitrógeno líquido

<sup>238</sup> A. Bryce Echenique, *Magdalena peruana y otros cuentos*, Pérou, 1986 (CREA).

<sup>239</sup> M<sup>a</sup> A. Borroto Trujillo, « Busco la palabra limpia, hermosa y eficiente (Conversación con Oneyda González) », *La letra del escriba* [En ligne], Cuba | 2009, mis en ligne mai 2009, consulté le 28 mai 2012. URL : <http://www.cubaliteraria.cu/revista/laletradelescriba/n79/articulo-5.html>.

y me dijo que si a las 3 semanas *no se me había ido*, que fuera a la farmacia a por un líquido especial que no recuerdo su nombre<sup>240</sup>...

Dans ce récit, la jeune femme rapporte les propos de son médecin. Elle les transpose naturellement à ce que l'on connaît comme l'*imparfait* (*era una verruga*), puis se projette dans le futur avec un *PQP*, qui n'est ici que le corrélat composé de l'*imparfait*. On peut supposer que le médecin s'est exprimé en ces termes : « es una verruga viral, te aplico nitrógeno, y si dentro de tres semanas no se te ha ido, ve a la farmacia a por... ». Le *PQP*, comme le *passé composé* dans la version au style direct, ne servent que le constat d'un résultat, ici, et non le constat d'un fait *antérieur* à autre fait passé. Si tel avait été le cas, sur quel *prétérit* nous serions-nous basés ? Certainement pas « dijo », ni « aplicó », auxquels « había ido » est nécessairement ultérieur... Il nous aurait donc fallu nous baser sur le syntagme *a las tres semanas*, mais dans ce cas, si la forme devait situer l'événement dans son effectif, n'aurait-on pas plutôt trouvé « iba » ?

Ce sont ces mêmes observations qui ont conduit certains auteurs à proposer une double lecture pour le *PQP*.

### 1.2.3.2 Perfectivité ou antériorité

#### a) Le parti de la double interprétation

Á. Carrasco Gutiérrez, nous l'avons évoqué, propose dans la *Grammaire Descriptive de la Langue Espagnole* une « double lecture » des temps composés :

Les temps composés peuvent tous recevoir aussi bien une interprétation dans laquelle leur contenu aspectuel est Perfectif, qu'une interprétation dans laquelle ils ont un signifié aspectuel de Parfait<sup>241</sup>.

Rappelons que, dans la conception d'Á. Carrasco Gutiérrez, le terme « perfectif » renvoie à une notion temporelle qu'elle assimile à l'*aoristique*<sup>242</sup> (85) alors

---

<sup>240</sup> Elena B., « Verrugas planas », *Demedicina, el blog médico sobre salud y enfermedades* [Blogsfarm Network SL] [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne 5 mai 2012, consulté le 28 mai 2012. URL : <http://demicina.com/verrugas-planas/>.

<sup>241</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, 1999, p. 3074 : « Los tiempos compuestos pueden recibir todos ellos tanto una interpretación en la que su contenido aspectual es Perfectivo como una interpretación en la que tienen significado aspectual de Perfecto ».

<sup>242</sup> *Loc. cit.* : « En la oración de (28a), el pretérito pluscuamperfecto tiene contenido aspectual Perfectivo o Aorístico ».

que le « parfait » correspond à la lecture résultative de l'exemple (26) que nous reproduisons ici en (86) :

(85) Juan *había planeado* su viaje a Cuba el doce de marzo.

(86) El doce de marzo Juan (ya) *había planeado* su viaje a Cuba<sup>243</sup>.

De la même façon, elle compare les deux énoncés suivants :

(87) Juan dijo a las tres que María se había ido exactamente a las dos.

(88) Juan dijo a las tres que María ya se había ido (\*exactamente a las dos)<sup>244</sup>.

Et elle les commente ainsi :

En (30a) [ici (87)] tout comme en (30b) [(88)] nous avons un prétérit plus-que-parfait dans la proposition subordonnée. Notons, cependant, que l'indication que réalise ce temps dans l'une et l'autre subordonnée n'est pas la même. Il n'y a qu'en (30a) [(87)] que le prétérit plus-que-parfait se comporte comme un vrai anté-prétérit. En effet, dans cet énoncé le prétérit plus-que-parfait situe sur la ligne temporelle l'événement verbal comme antérieur à l'événement dénoté par le prétérit parfait simple de la proposition principale. En (30b) [(88)] les choses sont bien différentes. Dans cet énoncé, le prétérit plus-que-parfait situe sur la ligne temporelle, non pas l'événement verbal, mais l'état de choses qui le suit et qui est la conséquence ou le résultat de celui-ci. Et cet état de choses est simultané à l'événement dénoté par le prétérit parfait simple de la proposition principale<sup>245</sup>.

D'où, poursuit-elle, l'agrammaticalité de (88)<sup>246</sup>.

Cet auteur convient donc des limites de la thèse de l'*anté-prétérit*, et rend compte d'exemples qui, effectivement, se déroberont à cette analyse. Pour expliquer ce phénomène, il lui faut trouver un « mécanisme qui facilite l'incorporation des contenus aspectuels aux ST [Structures Temporelles] »<sup>247</sup>, et permette ainsi de rendre compte de l'ambiguïté de certaines formes composées. À cette fin, elle distingue, à l'instar de

<sup>243</sup> *Loc. cit.*

<sup>244</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, 2008b, p. 29.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 29-30 : « Tanto en (30a) [ici (87)] como en (30b) [(88)] tenemos un pretérito pluscuamperfecto en la oración subordinada. Adviértase, sin embargo, que la indicación que realiza este tiempo en una y otra oración no es la misma. Solo en (30a) [(87)] se comporta el pretérito pluscuamperfecto como un verdadero antepretérito. Efectivamente, en esta oración el pretérito pluscuamperfecto sitúa en la línea temporal el evento verbal como anterior al evento denotado por el pretérito perfecto simple de la oración principal. En (30b) [(88)] las cosas son bien distintas. En esta oración, el pretérito pluscuamperfecto sitúa en la línea temporal, no el evento verbal, sino el estado de cosas que le sigue y es consecuencia o resultado de él. Y este estado de cosas es simultáneo con el evento denotado por el pretérito perfecto simple de la oración principal ».

<sup>246</sup> L'auteur s'inspire de P. M. Bertinetto (1986) pour lequel, dans un même énoncé, un complément adverbial peut localiser « dans le domaine du temps » ou bien dans un « intervalle subséquent dans lequel le résultat de l'événement est encore considéré comme pertinent ». L'adverbe peut donc faire office de localisateur temporel ou de point de référence. Voir P. M. Bertinetto, 1986, p. 58.

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 30-31 : « Por tanto, para una comprensión completa del significado de los tiempos verbales se hace necesario hallar un mecanismo que facilite la incorporación de los contenidos aspectuales a las EETT ».

N. Cartagena et L. García Fernández<sup>248</sup>, « deux intervalles temporels » : le « Temps du Focus » (*Topic Time*) qui correspond au temps de la partie de l'événement dont on parle réellement dans l'énoncé, c'est-à-dire la partie de l'événement que la forme verbale situe sur la ligne temporelle ; et le « Temps de la Situation » (*Time of the Situation*) qui correspond au temps total ou réel de l'événement. Elle isole ainsi quatre contenus aspectuels basiques :

CONTENUS ASPECTUELS BASIQUES

- a. *Imperfectif* : le Temps du Focus est inclus dans le Temps de la Situation proprement dit.
- b. *Perfectif* : le Temps du Focus inclut tout le Temps de la Situation, du début à la fin.
- c. *Prospectif* : le Temps du Focus est antérieur au Temps de la Situation.
- d. *Parfait* : le Temps du Focus est postérieur au Temps de la Situation<sup>249</sup>.

L'aspect « parfait » est, dit-elle, exprimé par les temps composés, et plus précisément par *haber*, mais celui-ci implique aussi un « état de choses ». Elle propose de considérer l'exemple suivant (89) :

(89) Hace un mes mi hermano ya *se había sacado* el carné de conducir<sup>250</sup>,

qu'elle commente ainsi :

L'aspect Parfait est signifié par l'intermédiaire des formes composées avec le verbe *haber*. Dans ce cas l'affirmation qui se fait avec l'énoncé a également à voir avec un état de choses. Notons, de nouveau, qu'en (35b) [ici (89)] l'expression temporelle *hace un mes* ne situe pas sur la ligne temporelle l'événement dénoté par le verbe. L'événement s'est produit, mais ce dont on parle dans l'énoncé c'est de ses résultats, c'est-à-dire, de l'état de choses qui consiste à être en possession du permis de conduire<sup>251</sup>.

On doit y voir ici une « variante » du contenu aspectuel de *parfait* appelée « résultative », variante que l'on ne doit pas confondre avec le « parfait expérientiel » dont on reproduit l'exemple donné en (90) et le « continuatif » (91) ; même si, dans les deux cas, l'événement est antérieur au moment de la parole<sup>252</sup> :

(90) Ya he montado en globo.

---

<sup>248</sup> Voir *supra*, § 1.2.2.3.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 31 : « CONTENIDOS ASPECTUALES BÁSICOS : a. *Imperfectivo*: el Tiempo del Foco está incluido propiamente en el Tiempo de la Situación; b. *Perfectivo*: el Tiempo del Foco incluye todo el Tiempo de la Situación, desde su inicio hasta su final; c. *Prospectivo*: el Tiempo del Foco es anterior al Tiempo de la Situación; d. *Perfecto*: el Tiempo del Foco es posterior al Tiempo de la Situación ».

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>251</sup> *Loc. cit.* : « El aspecto Perfecto se expresa por medio de las formas compuestas con el verbo *haber*. También en este caso la afirmación que se hace en la oración tiene que ver con un estado de cosas. Obsérvese, de nuevo, que en (35b) [ici (87)] la expresión temporal *hace un mes* no está situando en la línea temporal el evento denotado por el verbo. El evento ha tenido lugar, pero de lo que se habla en la oración es de sus resultados, es decir, del estado de cosas que consiste en estar en posesión del carné de conducir ».

<sup>252</sup> On reconnaît en partie dans ces trois emplois la distinction établie par B. Comrie entre « perfect of result », « experiential perfect » et « perfect of persistent situation ». Voir B. Comrie, 1976, p. 58 et sqq.

(91) Llevo viviendo en París algún tiempo<sup>253</sup>.

En ce qui concerne le *PQP*, pour faire apparaître les deux interprétations qu'elle a présentées, elle remplace dans l'analyse le point *E* (*Événement*) par le *Temps de Focus* (*F*), et propose, pour différencier les contenus de (87) et (88), les formules suivantes :

(87') Juan dijo a las tres que María se había ido exactamente a las dos.

(F-R2) + (R2, R1)+ (R1-S) Pretérito pluscuamperfecto Perfectivo.

(88') Juan dijo a las tres que María ya se había ido (\*exactamente a las dos).

(F,R2) + (R2, R1)+ (R1-S) Pretérito pluscuamperfecto Perfecto<sup>254</sup>.

La double interprétation des *PQP* de (87) et (88) repose sur une distinction de *Temps de Focus*, et ce sont ces deux *Structures Temporelles* qui permettent de rendre compte de cette ambiguïté. Cependant, si nous isolons les signifiants qui participent de cette « Structure Temporelle », rien ne nous permet de les différencier si ce n'est les éléments co-textuels *ya* et *exactamente a las dos* – la présence du deuxième syntagme n'étant par ailleurs pas une garantie d'interprétation perfective comme nous avons pu le constater en (89), où la présence de *hace un mes* et de *ya*, simultanément, commandaient malgré tout une lecture résultative de la périphrase –. Doit-on en conclure que nous ne pouvons pas interpréter la périphrase *había* + participe « hors co-texte » ?

L. García Fernández affirme lui aussi que le *PQP* est ambigu. Il note que la lecture résultative ne survient que dans certains contextes :

En second lieu, il me semble aussi clair que pour que l'on focalise sur la période qui suit la fin d'une situation, il est nécessaire que cette période soit pertinente d'une certaine façon. Ceci se produira particulièrement avec les prédicats que nous avons appelés téléiques, lesquels, rappelons-le, sont ceux qui présupposent une fin naturelle de l'activité<sup>255</sup>.

L'auteur propose cette série d'exemples dans lesquels les verbes présentent tous la caractéristique mentionnée dans leur aspect lexical :

(92) Cuando llegó la ambulancia, ya *había muerto*.

(93) Por la noche, ya *había escrito* la carta.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>254</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>255</sup> L. García Fernández, 2008, p. 49-50 : « En segundo lugar, también parece claro que para focalizar el período que sigue al final de la situación, es necesario que tal período sea relevante de algún modo. Esto sucederá especialmente con los predicados que hemos denominado téléicos, que, lo recordamos, son aquéllos que presuponen un final natural de la actividad ».

(94) Cuando les dejé, ya *habían construido* la casa.

(95) Entonces ya *había hecho* la nueva carretera y era muy fácil llegar hasta la playa.

Par ailleurs, L. García Fernández note que, lorsqu'on a affaire à une lecture *parfaite* du *PQP*, le complément adverbial temporel est souvent placé avant la forme verbale, alors qu'avec l'*aoriste* il semble placé plutôt après. L'auteur compare (96) et (97) :

(96) A las tres la secretaria se había ido.

(97) La secretaria se había ido a las tres.

et affirme que, dans ces deux énoncés, le complément adverbial *a las tres* « ne situe pas le même objet linguistique » :

Notons que dans les exemples de (8) [(96) et (97)], le complément adverbial ne situe pas le même objet linguistique. En (8b) [(97)], le complément adverbial *a las tres* signale le moment où la secrétaire s'en va, alors que en (8a) [(96)] il signale un moment postérieur au départ de la secrétaire, lequel, pour une certaine raison, est considéré comme un point pertinent pour évaluer les résultats ou les conséquences du départ de la secrétaire. Ce fait constitue, sans aucun doute, la caractéristique la plus remarquable du Parfait : la focalisation d'un moment postérieur à celui de la situation fournie par le verbe sous sa forme non finie<sup>256</sup>.

On peut toutefois se demander si c'est bien l'« objet linguistique » que le complément adverbial ne situe pas de la même façon, ou bien si ce n'est pas plutôt la projection que l'interlocuteur, ou ici le linguiste, en fait, au vu de la situation référentielle. Il est très étonnant que cette distinction aspectuelle – par les termes « parfait » et « perfectif » – soit tout de même interprétée sous forme de « moment » : on retombe encore une fois dans la logique qui consiste à replacer les faits dans une *simultanéité* au départ de la secrétaire, ou une *postériorité* à celui-ci, alors que les signifiants du *PQP* restent les mêmes. Ce qui fait la particularité du *parfait*, nous dit l'auteur, c'est sa propension à signaler « un moment postérieur au départ de la secrétaire, lequel, pour une certaine raison, est considéré comme un point pertinent pour évaluer les résultats ou les conséquences du départ de la secrétaire ». C'est bien cette

---

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 52 : « Obsérvese que en los ejemplos de (8) [(98) et (99)], el complemento adverbial no sitúa el mismo objeto lingüístico. En (8b) [(99)], el complemento adverbial *a las tres* señala el momento en que la secretaria se va, mientras que en (8a) [(98)] señala un momento posterior a la partida de la secretaria, que, por una determinada razón, se considera un punto relevante para evaluar los resultados o consecuencias de la partida de la secretaria. Este hecho constituye, sin duda, la característica más notable del Perfecto: la focalización de un momento posterior al de la situación proporcionada por el verbo en forma no finita ».



« certaine raison » qu'il va nous falloir élucider, plutôt que la chronologie proprement dite du départ de la secrétaire.

Enfin, la similitude entre les différents exemples donnés par l'auteur ne tient pas seulement à l'aspect lexical des verbes en question : la présence de *ya* contribue certainement à la lecture résultative, ou encore à l'interprétation expérientielle – interprétation que nous illustrons encore dans ces exemples (98) et (99) – :

(98) No voy a decir que recurriste a mí porque no tenías otra opción; no era tan sólo una deliberada prolongación de tu silencio sino algo más; en cierto modo, *ya habías hecho* ese mismo uso de mi presencia durante tu infancia que te permitía actuar con la garantía de que yo, sin tomarme ninguna atribución, respaldaba tus desafueros<sup>257</sup>.

(99) Tampoco el médico que hurgaba sin piedad en sus heridas, un joven cejijunto, de labios tensos y apariencia malhumorada, con aspecto de seguidor del Barça tras sufrir un serio revés ante su gran rival de la capital del Estado, parecía no poder ni querer ayudarla. 'Escucha, ¿vas a dejar que te miremos o no? Creí que *ya habías hecho* esa llamada.' Irene no se atrevió a insistir. Empezaba a temer por su salud en manos de aquella tribu de energúmenos que parecían no tener sentimientos<sup>258</sup>.

Á. Carrasco Gutiérrez s'appuie même sur la présence de *ya* pour différencier la lecture *perfective* de la lecture de *parfait* :

L'interprétation de Parfait est celle qui prédomine en présence de l'adverbe *ya*. Dans le reste du chapitre nous nous servons de cet adverbe pour différencier l'interprétation de Parfait de l'interprétation Perfective<sup>259</sup>.

L'auteur abandonne en quelque sorte la recherche de ce qui ferait l'unité de la périphrase de *PQP*. Elle tire volontairement parti du co-texte phrastique pour faire son choix<sup>260</sup>. Mais, dans ces conditions, c'est-à-dire, si l'on ne tente pas d'extraire, même de façon artificielle, ce qui fait l'unité de *había* + participe, on est contraint de se cantonner à la description du discours, et de la multitude des effets de sens qui peuvent surgir quand la périphrase interagit avec tels ou tels autres signifiants ; on n'explique pas pour autant ce qui fait la singularité de cette périphrase dans le système verbal.

<sup>257</sup> J. Benet Goitia, *Saúl ante S.*, Espagne, 1980 (CREA).

<sup>258</sup> J. García Sánchez, *La historia más triste*, Espagne, 1991 (CREA).

<sup>259</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, 2008b, p. 23 : « La interpretación de Perfecto es la que sobresale en presencia del adverbio *ya*. En el resto del capítulo nos serviremos de este adverbio para diferenciar la interpretación de Perfecto de la Perfectiva ».

<sup>260</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus adopte la même démarche : pour pouvoir rendre compte de la valeur des temps composés, il faut intégrer, en plus de la dimension temporelle, le deuxième outil d'analyse qu'offre la dimension aspectuelle. Elle fait appel au contexte phrastique pour statuer sur la valeur des formes verbales. Voir M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 2001, et *infra*, § 1.3.1.

C'est également le parti que prend J. Havu dans son ouvrage intitulé « La constitución temporal del sintagma verbal »<sup>261</sup>. Pour cet auteur, le système verbal est une « structure complexe dont les composants s'articulent à plusieurs niveaux selon un principe hiérarchique »<sup>262</sup>. Dans sa conception, on ne peut identifier l'image temporelle d'un énoncé qu'après en avoir étudié la superposition, et l'interaction des différents composants. Cette image temporelle sera d'autant plus complexe que l'on s'élèvera dans la « hiérarchie constitutive » de celle-ci. L'auteur dégage ainsi trois catégories d'analyse principales : la catégorie lexématique et syntagmatique, la catégorie périprastique et enfin la catégorie phrastique<sup>263</sup>.

La première catégorie – lexématique et syntagmatique – est opérationnelle au niveau de la proposition nucléaire et ressortit à la sémantique lexicale. La seconde catégorie relève de la sémantique grammaticale, et se compose des morphèmes qui, au niveau des propositions nucléaires, modifient les propriétés du lexème de base, ou bien situent le *point de perspective temporelle (PPT)*<sup>264</sup> à l'extérieur<sup>265</sup>. La troisième catégorie, enfin, concerne l'ensemble des mécanismes qui participent de ce que l'auteur appelle, avec J. François, la « mise en phrase »<sup>266</sup>.

C'est à ces deux derniers niveaux que se situent les emplois de *haber* + participe : si la périphrase ne fonctionne que comme simple opérateur aspectuel *POST*<sup>267</sup>, elle se situera dans la deuxième catégorie. En revanche, si elle fonctionne comme un aoriste (*anté-présent* ou *anté-prétérit* dans la terminologie des auteurs étudiés précédemment), alors elle se situera dans un niveau postérieur et pourra être

---

<sup>261</sup> Voir J. Havu, 1997.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 13 : « Como hemos dicho, el punto de partida del presente estudio es la hipótesis consistente en considerar el sistema verbal del español como una estructura compleja, cuyos componentes se articulan en diferentes niveles según un principio jerárquico ».

<sup>263</sup> *Id.* : « Los diferentes niveles de la constitución temporal del sintagma verbal se estructuran en tres principales categorías, (i) categorías lexemáticas y sintagmáticas, (ii) categoría perifrástica y (iii) categoría oracional ».

<sup>264</sup> L'auteur emprunte cette notion de PPT à H. Kamp et U. Reyle (1993) selon lesquels il est nécessaire d'établir quatre repères pour bien saisir l'interprétation des différentes formes verbales : le point d'énonciation, le point de localisation (E chez H. Reichenbach), le point de référence R qui est une notion discursive qui régit l'ordre linéaire des situations, et le point de perspective temporelle (PPT) qui indique le point à partir duquel on considère l'événement.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

<sup>266</sup> J. François, *Changement, causation, action*, Genève, Paris, Librairie Droz, 1989, p. 263-264, cité par J. Havu, 1997, p. 19.

<sup>267</sup> Voir *infra*, § 1.2.3.2-b.

considérée comme un véritable temps verbal (*passé composé* ou *plus-que-parfait*), mais seulement si des références temporelles identifiables le permettent<sup>268</sup>.

L'auteur finlandais ne se contente donc pas de postuler la polysémie de *haber* + participe : il en hiérarchise les deux acceptions principales – valeur de périphrase aspectuelle ~ valeur aoristique –, et propose une description très détaillée du fonctionnement de chacun des emplois en discours.

### **b) Hiérarchisation de la double interprétation**

De la même façon que Á. Carrasco Gutiérrez et L. García Fernández, J. Havu a recours au contexte pour se prononcer sur la façon dont on doit considérer *haber* + participe. Il cite ces deux exemples dans lesquels la périphrase « *ha salido* » apparaît :

(100) Pedro ha salido esta mañana a las diez.

(101) Pedro ha salido. Ya no está en su despacho<sup>269</sup>.

L'auteur en distingue le fonctionnement différent en dépit de l'unicité de la construction morphologique : l'énoncé (100) serait une actualisation de la proposition nucléaire < *Pedro, salir* >, alors que le premier énoncé de (101) correspondrait à l'actualisation de la proposition nucléaire aspectuelle < *Pedro, haber salido* >. Il s'agit donc bien d'une même construction morphologique qui posséderait au moins deux types de fonctionnement :

Le cas de *haber* + *part.* est particulier, étant donné qu'il s'agit d'une seule construction morphologique qui possède (au moins) deux fonctions ; pour parvenir à une interprétation correcte de cette construction, il est nécessaire d'avoir recours à d'autres éléments grammaticaux ou à des phénomènes extra-linguistiques pour établir sa vraie nature dans la catégorie phrastique<sup>270</sup>.

Isolément, on ne peut pas attribuer de signifié à la périphrase pour cet auteur : les deux périphrases – actualisation de < *Pedro, salir* > (emploi aoristique) et actualisation de < *Pedro, haber salido* > (emploi aspectuel) – sont homonymes, mais le second emploi prime sur le premier :

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>270</sup> *Id.* : « El caso de *haber* + *part.* es particular, dado que se trata de una sola construcción morfológica que tiene (al menos) dos funciones; para lograr una correcta interpretación de esta construcción, es preciso recurrir a otros elementos gramaticales o a fenómenos extralingüísticos para establecer su verdadera naturaleza en la categoría oracional ».

De ce qui précède il s'ensuit que la fonction périphrastique est primaire et se base, comme nous l'avons vu auparavant, sur l'existence d'un opérateur aspectuel que nous avons appelé POST<sup>271</sup>.

➤ Haber + *participle et opérateur aspectuel* POST

Pour J. Havu, une situation *S* peut être visualisée de deux façons, selon l'opposition aspectuelle de base en espagnol : soit on présente la situation depuis un point de vue externe (*EXT*) – dans ce cas, le point de perspective temporelle (*PPT*) se situe en dehors du temps de la situation –, soit on la présente depuis un point de vue interne (*INT*), auquel cas le *PPT* saisit la situation dans son déroulement<sup>272</sup>. Il ajoute que le point de vue externe (*EXT*) connaît deux variantes selon que la localisation du *PPT* s'établit par l'intermédiaire des opérateurs *ANT* ou *POST* : dans le premier cas, le *PPT* se situe dans une phase antérieure alors que dans le second, il est placé dans une phase postérieure à la situation *S*<sup>273</sup>.

Nous avons là la valeur primaire que J. Havu confère à *haber* + *participle* : celle de localiser le *PPT* dans la phase *POST*. Cette valeur correspond à la lecture de « Parfait » que nous avons décrite chez Á. Carrasco Gutiérrez et L. García Fernández ; mais elle renvoie aussi à la notion de « pertinence actuelle » (en anglais *current relevance*), laquelle, chez de nombreux auteurs, est à la base de la distinction entre la périphrase *he cantado*, et *canté*, notamment. Chez J. Havu, cet emploi périphrastique s'oppose à l'emploi aoristique par cet aspect de phase ; alors que l'emploi périphrastique résultatif place le *PPT* dans la phase *POST*, l'emploi aoristique serait neutre de ce point de vue :

La différence essentielle entre l'emploi aoristique et l'emploi périphrastique de *haber* + *part.* est que le second présente une situation visualisée depuis un point de vue *EXT*, et depuis la phase *POST*, le premier depuis le point de vue *EXT*, et depuis un point de vue phasal neutre<sup>274</sup>.

Ce choix de la phase *POST* par le locuteur est un choix subjectif, et il se décline selon l'auteur en trois types d'emplois périphrastiques de *haber* + *participle* : l'emploi « résultatif », l'emploi « expérientiel » et l'emploi « persistant ».

---

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 212 : « De lo que precede se desprende que la función perifrástica es primaria y se basa, como hemos visto ya antes, en la existencia de un operador aspectual que hemos llamado POST ».

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>273</sup> *Id.*

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 232 : « La diferencia esencial entre el uso aorístico y el uso perifrástico de haber + part. es que el segundo presenta una situación visualizada desde el enfoque EXT y desde la fase POST, el primero desde el enfoque EXT y desde un enfoque fasal neutral ».

- L'emploi « résultatif »

L'emploi résultatif correspond, selon l'auteur, à l'état résultant de la situation *S* parvenue à son terme. Pour que l'on ait ce type d'emploi, il faut nécessairement qu'un élément du co-texte fasse coïncider le *PPT* avec le moment d'élocution dans le cas du *passé composé*, ou à l'époque de l'opération verbale à laquelle sera arrimé le *plus-que-parfait*<sup>275</sup>. C'est le cas des adverbes *ya*, ou *ahora*, par exemple, qui permettent cet ancrage du *PPT*. Ainsi, en (102) et (103), nous avons des emplois résultatifs du *PQP* dans lesquels l'adverbe *ya* situe le *PPT* sur le même point de l'axe temporel que le verbe au *passé simple* :

(102) Recuerdo que el día que por primera vez visité Madrid ya habían construido esa horrible autopista M-30.

(103) Ayer volví a casa a las tres, pero Pepe había salido ya, aunque habíamos quedado en que me ayudaría a pintar la habitación<sup>276</sup>.

Toutefois, en l'absence d'adverbe qui localise le *PPT*, l'auteur indique que la situation conversationnelle ou le contexte suffisent : le tout est qu'il existe un rapport de causalité entre la périphrase résultative et ce qui précède, comme dans les exemples (104) et (105) :

(104) ¿Está el señor López? –No, se ha marchado.

(105) Esta habitación no es como antes. –La hemos renovado<sup>277</sup>.

Un deuxième élément peut nous permettre d'identifier les emplois dits « résultatifs ». Il s'agit de la possible commutation des verbes « téliques, transformatifs et transitifs » avec les périphrases *estar* + participe, voire *tener* + participe, lesquelles indiquent que la limite est atteinte : *estar* + participe dit en effet le résultat d'un procès dynamique parvenu à son terme (quand le procès ou la situation impliquent au moins deux instants successifs). Les verbes non-transformatifs, en revanche, admettent

<sup>275</sup> J. Havu affirme lui aussi que le *PQP* requiert un point de référence. Voir J. Havu, 1997, p. 235 : « Por otra parte es verdad que la interpretación aorística del PCP también requiere la presencia de una referencia temporal explícita o implícita, a falta de la cual la construcción *haber* + *part.* se interpretaría como una perífrasis resultativa ». « D'autre part, il est vrai que l'interprétation aoristique du *PQP* requiert aussi la présence d'une référence temporelle explicite ou implicite, en l'absence de laquelle la construction *haber* + *part.* s'interpréterait comme une périphrase résultative ».

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 217.

difficilement cette commutation mais connaissent néanmoins des emplois résultatifs, lorsqu'ils se voient associés à des adverbes comme *ya* ou *ahora*, comme en (106) :

(106) Reconozco que ese cantante nunca me ha gustado mucho, pero ahora le he admirado en el papel de Leporello<sup>278</sup>.

Ces outils sont donc autant d'indices pour l'auteur que nous avons bien affaire à une catégorie identifiable empiriquement et qui est le signe de l'existence de la phase *POST*, c'est-à-dire, de la catégorie qui signale l'état résultant d'une situation parvenue à son terme. Nous voyons que ces mécanismes identificateurs sont d'autant plus nombreux que le verbe est lexicalement dynamique. L'auteur résume ces possibilités dans le tableau que nous reproduisons en partie ci-dessous<sup>279</sup> :

---

<sup>278</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>279</sup> Nous ne conservons que les éléments relatifs à la périphrase *haber* + participe.

Forme grammaticale	Applicabilité	Exemples de prédicats
(le degré de transformabilité diminue graduellement du premier au dernier exemple)		
1. <i>Haber + part.</i>	Tous les prédicats ; avec les prédicats non-transformatifs, la seule manière de confirmer la localisation du <i>PPT</i> dans la phase <i>POST</i> s'établit grâce à une interférence sémantique basée sur les relations discursives qui se forment au sein du texte.	He escrito la carta; está allí en la mesa Hemos ampliado la casa; estamos muy cómodos El paquete ha llegado; aquí lo tienes Todos se han sobresaltado; tiemblan aún He corrido; por eso estoy sudado He estado enfermo; no me siento muy bien todavía
2. <i>Haber + part. ...ahora</i>	Tous les prédicats téliques ; compatibilité non systématique avec les prédicats atéliques duratifs.	Ahora he escrito la carta Ahora hemos ampliado la casa El paquete ha llegado ahora ?Ahora todos se han sobresaltado ?Ahora he corrido bastante; tengo que descansar ?Ahora he estado enfermo *Ahora la casa ha sido verde
3. <i>Haber + part. ...ya</i>	Tous les prédicats téliques ; compatibilité non systématique avec les prédicats atéliques duratifs ; requiert généralement une structure prépositionnelle déterminée.	He escrito la carta ya Ya hemos ampliado la casa Ya ha llegado el paquete *Todos se han sobresaltado ya Ya he corrido ?He estado enfermo ya ?La casa ha sido verde ya

TABLE 5 : *Haber* + participe résultatif : éléments d'identification

D'après J. Havu, 1997, p. 224

- L'emploi « expérientiel »

L'emploi expérientiel se caractérise par le fait que,

[...] une ou plusieurs occurrences d'une situation se sont produites dans un intervalle de temps implicitement ou explicitement exprimés (généralement désigné par l'intermédiaire de compléments adverbiaux de temps du type *este mes, en estos tiempos, desde que le conocí*, etc.), qui arrive jusqu'au *PPT*<sup>280</sup>.

Pour J. Havu, deux critères sont nécessaires à l'identification de ce type d'emplois : dans les cas d'énoncés *non-préconstruits*<sup>281</sup>, il faut que le *PPT* coïncide avec le moment de la parole et le point de référence auquel s'arrimera le *PQP*, mais

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 215-216 : « una o más ocurrencias de una situación se han producido dentro de un intervalo de tiempo implícito o explícitamente expresado (designado generalmente por medio de complementos adverbiales de tiempo del tipo de *este mes, en estos tiempos, desde que le conocí*, etc.) que llega hasta el *PPT* ».

<sup>281</sup> L'auteur emprunte la notion de préconstruction à J.-J. Franckel, *Études de quelques marqueurs aspectuels du français*, Genève-Paris, Librairie Droz, 1989. La différence entre les situations préconstruites et non-préconstruites est que les premières doivent remplir certaines conditions préalables à l'énonciation d'une situation. Ainsi, *Jaime no ha escrito un artículo* ne peut être suivi, contrairement à *Jaime no ha escrito el artículo* de *Lo escribirá el mes que viene*. La référence discursive impliquée par l'article « el » est à l'origine d'une présupposition pragmatique qui a des conséquences, notamment, sur l'emploi des temps verbaux. Voir J. Havu, 1997, p. 84-87.

également qu'il y ait eu au moins une occurrence de la situation. C'est le cas typique des énoncés négatifs ou interrogatifs, comme en (107) :

(107) Habías leído algún libro portugués a la hora de emprender la lectura de 'Os Maias' de Eça de Queiroz? -No, no había leído ningún libro portugués hasta entonces<sup>282</sup>.

▪ L'emploi « persistant »

Les emplois « persistants », enfin, concernent les situations qui se prolongent jusqu'au *PPT*. Ils résultent de l'interaction d'adverbes comme *ya*, ou *ahora* ; d'un verbe d'état ou atélique duratif, et d'un troisième élément qui indique la période écoulée entre le début de l'événement, ou de l'état, et le *PPT*. L'auteur ajoute par ailleurs que ces emplois peuvent commuter avec le *présent* dans le cas d'un *passé composé* et l'*imparfait* dans le cas du *plus-que-parfait*<sup>283</sup>. C'est le cas de l'exemple reproduit en (108) que l'auteur fait commuter en (109) :

(108) El día que me casé, había estudiado ya cuatro años en la universidad.

(109) El día que me casé, hacía cuatro años que estudiaba en la universidad<sup>284</sup>.

Tous ces emplois sont donc des variantes des emplois aspectuels de notre périphrase : dans tous les cas, selon l'auteur, on considère la situation ou le procès depuis un point de vue externe, postérieur (même si dans le cas des emplois dits « persistants », le *PPT* est inclus). Seul le co-texte phrastique, ou le contexte conversationnel, permettent de différencier ces emplois.

De la même façon que pour ces emplois aspectuels, c'est la présence d'une référence temporelle explicite qui va nous permettre d'identifier les emplois de *haber* + participe que J. Havu qualifie d'« aoristiques ».

➤ *Haber* + *participle et emploi aoristique*

Ce sont les seuls emplois qui méritent pour l'auteur la qualification de « temps verbaux », à savoir *passé composé*, ou *plus-que-parfait*, selon les cas. Ces emplois se caractérisent par les éléments suivants :

---

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>283</sup> *Loc. cit.*

<sup>284</sup> *Id.*



- Ils sont généralement incompatibles avec les adverbes mentionnés précédemment du type *ya*, *ahora* et n'acceptent que ceux qui réfèrent à un point ou un intervalle antérieur sur l'axe du temps chronologique<sup>285</sup>.
- Ils ne peuvent pas être remplacés par la périphrase *estar* + participe, contrairement aux périphrases résultatives<sup>286</sup>.

Dans l'exemple suivant, J. Havu affirme en effet que la commutation est impossible :

(110) Esta mañana, por inadvertencia, he roto el cristal de mi dormitorio.

> \* Esta mañana el cristal de mi dormitorio está roto.

Pourtant, si on ne considère pas « esta mañana » comme un localisateur ponctuel, mais comme un intervalle plus grand, on ne voit pas ce qui pourrait nous pousser à rejeter cet énoncé : « Esta mañana, el cristal de mi dormitorio está roto » n'a rien d'agrammatical. Ce n'est pas l'avis de l'auteur qui, à partir de ces deux critères, en dégage deux conceptions de *haber* + participe totalement différentes, et ce, bien qu'il admette que les limites entre les deux fonctions sémantiques restent floues :

En outre, la distinction emploi périphrastique / emploi aoristique n'est pas toujours aussi catégorique qu'il pourrait paraître au vu de ce que nous venons de dire. Par exemple, si nous disons :

8.83. Me siento muy cansado; me he levantado esta mañana a las cinco.

il est indubitable qu'un lien de causalité s'établit intuitivement entre les deux événements et que le verbe *me he levantado* pourrait être considéré comme une expression d'état résultant d'une action parvenue à son terme. De toute façon, comme nous l'avons laissé entendre, il s'agit ici selon nous d'une déduction d'ordre pragmatique basée sur l'information que nous offre l'environnement conversationnel. Nous pensons donc que, en raison de la présence de la référence temporelle *a las cinco* en 8.83 nous sommes aussi face à un exemple d'emploi aoristique de *haber* + *part.*<sup>287</sup>.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>286</sup> Cf. *supra*, § 1.2.3.2-b.

<sup>287</sup> *Ibid.*, p. 236 : « Además, la distinción uso perifrástico/uso aorístico no es siempre tan tajante como podría parecer a la luz de lo que se acaba de decir. Por ejemplo, si decimos:

8.83. Me siento muy cansado; me he levantado esta mañana a las cinco.

es indudable que se establece intuitivamente una relación causal entre los dos eventos y que el verbo *me he levantado* podría considerarse como una expresión de estado resultante de una acción acabada. De todas maneras, como ya hemos insinuado, a nuestro juicio se trata aquí de una deducción de orden pragmático basada en la información que nos ofrece el entorno conversacional. Creemos, pues, que debido a la presencia de la referencia temporal *a las cinco* también en 8.83 estamos ante un ejemplo del uso aorístico de *haber* + *part.* ».

Pour l'auteur, cette porosité entre les deux catégories – qu'il a pourtant lui-même établies – est à mettre au compte du processus de grammaticalisation qui affecte la périphrase *haber* + participe :

Notre analyse de *haber* + *part.* part de la supposition que la construction *haber* + *part.* en espagnol péninsulaire moderne, se trouve dans un constant processus de grammaticalisation, qui nous paraît incontestable désormais étant donné les preuves que l'on en trouve en diachronie ; c'est pour cette raison qu'il existe des contextes dans lesquels il est difficile de déterminer duquel des deux emplois basiques il s'agit<sup>288</sup>.

J. Havu examine pour exemple deux énoncés :

(111) Paco ha salido esta mañana a las nueve. Pepe había salido ya.

(112) \*Paco ha salido ya. Pepe había salido ya<sup>289</sup>.

Selon lui, en (111), l'événement *ha salido* est le *PPT* à partir duquel l'état résultant de l'événement « *había salido* » est visualisé. En revanche, en (112), on évalue l'état résultant à partir du moment de la parole. Or, « l'emploi de la forme *había salido* requiert que l'événement soit visualisé depuis un *PPT* qui ne coïncide pas avec le moment de la parole »<sup>290</sup>. On comprend alors que, pour cet auteur, c'est la non-localisation du *PPT* dans un moment antérieur au moment de la parole qui rend la succession des énoncés (111) et (112) irrecevable. Ce n'est pas la succession de deux événements à deux « temps » différents : *présent (passé composé)* et *imparfait (PQP)* sans explicitation de ce qui motiverait ce changement de forme verbale<sup>291</sup>.

En résumé, l'auteur, veut, ici également, rétablir la chronologie des faits, et attribue donc à la forme verbale une propriété qui ne lui est tout simplement pas inhérente.

C'est cette même propriété qui le pousse à affirmer que seul l'emploi aoristique est à même de former des séquences narratives :

(113) Conocía Luis en 1956. Su padre *había nacido* en Sevilla, pero *había trabajado* muchos años en Oviedo. La familia se *había trasladado* a Madrid cuando Luis tenía cinco años. Sus

---

<sup>288</sup> *Ibid.*, p. 236 : « Nuestro análisis de *haber* + *part.* parte de la suposición de que la construcción *haber* + *part.* en el español peninsular moderno se encuentra en un constante proceso de gramaticalización, que nos parece incontestable ya por la evidencia que encontramos en diacronía; por ello existen contextos en los que es dificultoso determinar de cuál de los dos usos básicos se trata ».

<sup>289</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>290</sup> *Loc. cit.* : « el uso de la forma *había salido* requiere que el evento sea visualizado desde un *PPT* que no coincida con el momento del habla ».

<sup>291</sup> Pour notre part, nous voyons ici davantage une distinction modale – *présent actualisant* ~ *présent inactualisant* – que temporelle. Voir *infra*, § 2.2.2.

padres se *habían separado* por causa de unas estúpidas equivocaciones y Luis se *había quedado* a vivir con su madre. Después su padre *había pasado* un par de años en Francia, pero, reconciliado finalmente con su mujer, *había vuelto a casa*<sup>292</sup>.

(114) El lunes pasado, al salir de la casita de mi padre, quise cerrar la puerta con llave, pero me di cuenta de que la cerradura se *había roto*, las bisagras se *habían oxidado* y la madera del marco se *había resquebrajado* de manera que era prácticamente imposible cerrar la puerta bien<sup>293</sup>.

Toujours selon J. Havu, la différence entre ces exemples tient au fait que la première séquence correspond à des emplois aoristiques alors que la seconde présente des emplois résultatifs. Le premier désigne des événements ou des états terminés avant le *PPT*, tandis que les seconds décrivent l'état résultant de situations terminées auparavant. Mais, si l'on observe bien les séquences, en (113), ce sont bien les syntagmes temporels qui font progresser le récit (« cuando Luis tenía cinco años », « después », « un par de años »), et non le *PQP* à proprement parler. Il est même difficile de trancher pour le cas précis de « había nacido en Sevilla » qui peut être vu comme aspectuel ou aoristique...

En réalité, l'auteur reconnaît, avant même d'exposer son hypothèse sur la double lecture de *haber* + participe, que sa prise de position pose des problèmes d'ordre « ontologique et linguistique » :

Pour commencer nous devons reconnaître que l'analyse qui consiste à assigner un double caractère à la construction *haber* + *part.*, celui de périphrase résultative et celui d'aoriste, pose certains problèmes d'ordre ontologique et linguistique :

- (i) L'acception résultative et l'acception aoristique sont-elles des catégories séparées, morphologiquement homonymes ?
- (ii) Si la réponse à la question précédente est affirmative, comment pouvons-nous différencier le PRET [*prétérit*] de la construction *haber* + *part.* dans son acception aoristique avec l'auxiliaire au PRES [présent] ?
- (iii) Devons-nous considérer toutes les constructions traditionnellement appelées « temps composés » comme des Temps verbaux ou comme des réalisations au niveau phrastique de la construction *haber* + *part.* ?<sup>294</sup>

Pour notre part, nous l'avons dit en introduction, nous postulons que le signifiant est monosémique et rejetons d'emblée la première des réflexions de l'auteur. Nous

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 233. [Nous soulignons]

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 234. [Nous soulignons]

<sup>294</sup> *Ibid.*, p. 211 : « Para empezar hemos de reconocer que el análisis consistente en asignar a la construcción *haber* + *part.* un doble carácter, el de perífrasis resultativa y el de aoristo, plantea ciertos problemas de índole ontológica y lingüística:

- (i) La acepción resultativa y la aorística, ¿son dos categorías separadas, morfológicamente homónimas?
- (ii) Si la respuesta a la pregunta anterior es afirmativa, ¿cómo podemos diferenciar el PRET de la construcción *haber* + *part.* en su acepción aorística con el auxiliar en PRES?
- (iii) ¿Hemos de considerar todas las construcciones tradicionalmente llamadas 'tiempos compuestos' como Tiempos verbales o como realizaciones a nivel oracional de la construcción *haber* + *part.* ? ».

montrons que ce qu'emporte le signifié du *PQP* ne change pas en fonction du contexte, ni même de la nature lexicale du verbe qu'il vient modifier.

### c) Que reste-t-il du *plus-que-parfait* ?

Si les abondantes réflexions fournies par tous ces auteurs sont irréfutables du point de vue de la description des faits de discours, elles ne cherchent pas à en extraire un signifié unique en langue, lequel serait à même d'expliquer à la fois les emplois résultatifs, expérientiels, persistants ou encore aoristiques du *PQP*. Ce n'est d'ailleurs probablement pas le but recherché par ces auteurs, notamment Á. Carrasco Gutiérrez, dont le titre même de l'un de ses derniers travaux, « Les temps composés de l'espagnol : formation, interprétation et syntaxe »<sup>295</sup>, indique qu'elle entend offrir à ses lecteurs des clés pour l'*interprétation* des temps composés, soit en aval du discours. L'intention n'est pas de faire émerger ce qui, à un niveau plus abstrait, permet ces effets discursifs et en particulier la dualité avouée de ces interprétations.

De la même façon, J. Havu se donne pour objectif de démêler ce qui contribue à façonner l'image temporelle d'un énoncé, et même au-delà, puisqu'il n'écarte pas la contribution du contexte phrastique, voire situationnel, et des inférences pragmatiques qui entrent en jeu.

Pour autant, sur le plan de la théorie, on est en droit d'attendre des données plus précises. La première raison tient au fait que la plupart des grammaires admettent que le *PQP* a toute sa place dans le paradigme. Si les formes simples ont une interprétation unique en langue, on devrait attendre la même chose pour les formes composées. Par ailleurs, nous avons vu que les signifiants restent inchangés : qu'on les lise dans leur acception aoristique, expérientielle, résultative voire modale – dimension que ces auteurs n'évoquent pas –, la langue présente toujours les deux mêmes signes l'un à côté de l'autre. Peut-on postuler, comme le fait J. Havu, que le processus de grammaticalisation n'est effectif que dans certains cas et pas dans d'autres ?

J. Havu, nous l'avons vu, ne peut se prononcer sur la valeur de *haber* + participe qu'en ayant recours :

---

<sup>295</sup> Voir Á. Carrasco Gutiérrez, 2008b : « Los tiempos compuestos del español: formación, interpretación y sintaxis ».

- à la nature lexicale de la forme verbale conjuguée,
- aux syntagmes qui indiquent une référence temporelle,
- aux adverbes *ya*, *ahora*, ou aux syntagmes adverbiaux,
- en l'absence de ces deux derniers éléments, à son interprétation subjective de ce que peut être la « pertinence actuelle » de telle ou telle autre périphrase.

Á. Carrasco Gutiérrez tente d'expliquer le phénomène par ce qu'elle a appelé la présence, pour une même périphrase, de deux *Structures Temporelles* différentes :

Les deux ST de (36) [ici (87') et (88')] permettent de rendre compte de l'ambiguïté qui a été illustrée en (28) [(85) et (86)]. Mais elles ont en outre un autre avantage qui est qu'elles peuvent expliquer l'agrammaticalité de (30b) [(86)] avec l'expression temporelle *exactamente a las dos* explicite. Les expressions temporelles déictiques modifient F, c'est-à-dire, le temps de la partie de l'événement sur lequel on fait une affirmation dans l'énoncé. E n'est pas accessible ou visible à la modification temporelle déictique. La raison en est que seule la partie de l'événement que focalise l'Aspect est visible<sup>296</sup>.

L'expression *a las tres* situe donc sur la ligne temporelle le *Temps du Focus (F)* non seulement de la forme *dijo* mais aussi de la forme *se había ido*. Les expressions temporelles, par leur nature déictique, auraient donc la capacité de modifier F, c'est-à-dire « la partie de l'événement dont on parle dans l'énoncé ».

On peut donc en conclure que le *PQP*, isolément, n'a pas le pouvoir de situer sur l'axe temporel, puisqu'il s'appuie sur le contexte pour que cela soit possible.

Par ailleurs, pour ces dernières propositions, nous réitérerons les réserves que nous avons formulées à l'endroit des tenants de la thèse de l'*anté-prétérit* : chez ces derniers auteurs aussi, la distinction entre les deux principales lectures de *haber* + participe repose sur la chronologie, puisque, finalement, le *PPT*, tout comme la Structure Temporelle, sont à analyser en fonction du *moment* qui est considéré. Soit on contemple l'état résultant depuis le moment de la parole, soit depuis un ancrage antérieur à celui-ci. Pourtant, nous avons vu que certains emplois, absolus, ou modaux,

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 35 : « Las dos EETT de (36) [ici (87') et (88')] permiten dar cuenta de la ambigüedad que se ha ejemplificado en (28) [(85) et (86)]. Pero tienen además otra ventaja y es que puede explicarse la agramaticalidad de (30b) [(86)] con la expresión temporal *exactamente a las dos* explícita. Las expresiones temporales deícticas modifican F, esto es, el tiempo de la parte del evento sobre el que se hace una afirmación en la oración. E no es accesible o visible a la modificación temporal deíctica. La razón es que sólo es visible la parte del evento que focaliza el Aspecto ».

se soustraient à cette analyse. Nous devons donc nous demander, dans notre seconde partie, si ces outils restent pertinents.

### 1.2.4 Bilan conclusif

Dans ce chapitre, nous avons voulu mettre en lumière l'élément fédérateur dans l'approche traditionnelle du *PQP* espagnol : tous nos auteurs n'envisagent les formes verbales que comme des outils de référence au Temps.

Pour les tenants de l'approche strictement temporaliste, le *PQP* est un *anté-prétérit*, repéré indirectement par rapport à la situation d'énonciation. Nous avons montré que cette caractérisation, trop restrictive, rencontre un certain nombre de difficultés : l'orientation d'antériorité n'est pas toujours avérée, le point de référence reste difficile à définir, et de nombreux faits discursifs résistent à cette analyse, notamment les emplois absolus, les cas de non-concordance des temps, ou encore les emplois modaux, pour ne citer qu'eux. Par ailleurs, la sémiologie n'occupe aucune place dans cette conception du système verbal : on pourrait se demander pourquoi, en effet, en diachronie, une forme analytique constituée de la forme *había* et d'un participe passé est-elle venue supplanter la forme étymologique en *-ra*. Si on ne sait pas ce que l'on a gagné – ou perdu – en expressivité, sans doute faut-il s'interroger sur les implications de ce changement en termes de réorganisation des oppositions paradigmatiques, au sein du système verbal de l'espagnol, et de son réseau signifiant.

D'autres auteurs accordent davantage d'attention à la structure morphologique du *PQP* : on trouve chez ceux-là des tentatives, plus ou moins abouties, de mises en opposition avec le corrélat simple à l'*imparfait* (*cantaba*), mais aussi avec la périphrase au *passé antérieur* (*hubo cantado*). Dans cette optique, l'aspect peut être envisagé comme une dimension à part entière ou comme un outil morphologique au service de l'antériorité temporelle. Dans ce dernier cas, néanmoins, on se heurte de nouveau aux mêmes difficultés que celles rencontrées par les tenants de la thèse de l'*anté-prétérit*.

Enfin, les derniers auteurs que nous avons signalés proposent de scinder l'interprétation des temps composés, et du *PQP* en particulier, en deux lectures : la lecture *perfective* ou *aoristique* – qui revient à considérer le *PQP* comme un *anté-prétérit* –, et la lecture *périphrastique* ou de *parfait*, qui prend en considération la dimension aspectuelle de la périphrase. Pour faire leur choix, cependant, ces auteurs font appel au contexte. Ce faisant, ils admettent le caractère polysémique de la

périphrase au *PQP*, caractère que nous récusons pour notre part, au nom de l'unicité du signe linguistique.

Enfin, il nous faut mentionner un dernier écueil : l'absence du locuteur et des choix qu'il opère à l'heure d'opter parmi les différentes formes verbales à sa disposition. Dans ces conceptions, nous l'avons vu, les formes verbales ne renvoient qu'à des relations temporelles référentielles. La chronologie, dans cette optique, ne laisse pas de place à la subjectivité du locuteur, ni à la réflexion sur les différentes conceptualisations que peut offrir le recours aux diverses formes verbales disponibles dans le paradigme. Pourtant, on a vu à plusieurs occasions que ce que l'on peut dire par le langage ne correspond pas toujours à la réalité du monde référentiel, et que, par ailleurs, certaines situations peuvent être dites par diverses formes verbales : pensons notamment aux « neutralisations » dont parlait la *NGLE* à propos des emplois de courtoisie, lesquelles pouvaient tout aussi bien apparaître au *présent*, à l'*imparfait*, ou au *PQP*. S'il est pour nous inconcevable de considérer ces derniers emplois comme interchangeables, c'est parce qu'ils ne collent précisément pas au monde référentiel, et que la dimension intentionnelle du locuteur dans ces choix ne peut pas être écartée.



### **1.3 Vers une pragmatique du *plus-que-parfait***

C'est sans nul doute en réaction à cette conception trop objectiviste des morphèmes verbaux que sont nées les approches que nous allons exposer à présent. Nous allons voir comment celles-ci se dégagent partiellement de l'emprise de la référence au monde pour replacer le locuteur au centre du processus décisionnel : pour les uns, le choix d'une forme verbale se fera en fonction de la visée discursive et de la cohérence textuelle ; pour les autres, tout dépendra de la conceptualisation par l'énonciateur d'un écheveau d'espaces épistémiques. Tous, en tout cas, ne conçoivent plus le verbe comme un outil exclusivement dénotatif mais tentent de faire affleurer la dimension intentionnelle et pragmatique que suppose le choix d'une forme verbale comme le *PQP*.

### 1.3.1 *Plus-que-parfait* et perspective discursive

Pour les auteurs que nous allons étudier à présent, les subdivisions traditionnellement admises par la tradition grammaticale ne suffisent pas à rendre compte du fonctionnement des formes verbales. Le caractère exclusivement dénotatif de celles-ci est remis en question pour tenter d'en réhabiliter la dimension pragmatique, dans le positionnement du locuteur face au contenu qu'il transmet, d'une part, mais aussi dans la façon dont il en use pour organiser et structurer son *texte*.

Tel est le parti pris de M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus pour laquelle les théories « immanentistes » qui étudient la langue pour elle seule, sans prendre en considération le monde extra-linguistique, ni l'attitude du sujet parlant face à ce monde, sont totalement dépassées :

Nous croyons qu'une approche de la linguistique ancrée dans le code, auquel doivent renvoyer tous les faits de parole, c'est-à-dire, une linguistique qui défend les postulats immanentistes qui cherchent à étudier la langue en elle-même et pour elle-même, écartant catégoriquement tout ce qui relève de l'extra-linguistique, est maintenant clairement dépassée<sup>297</sup>.

Par le recours à une approche pragmatique, l'auteur entend donc faire état des « éléments extra-linguistiques qui conditionnent l'usage effectif du langage »<sup>298</sup>. Elle aborde ainsi la problématique des temps verbaux par la superposition de trois outils d'analyse : la *temporalité verbale*, l'*aspect verbal*, et la *perspective discursive*<sup>299</sup>.

Concernant le premier instrument d'analyse, la *temporalité verbale*, l'auteur reprend à son compte les conclusions de l'approche temporaliste de G. Rojo et A. Veiga que nous avons exposée *supra* : le temps verbal est une catégorie déictique dont on ne peut identifier le référent sans partir du point zéro de l'énonciation. C'est à partir de celui-ci que l'on peut distinguer « une variété d'unités potentielles du temps grammatical par l'intermédiaire de la *simultanéité*, la *proximité* ou la *non-proximité*,

---

<sup>297</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1998, p. 277 : « Creemos que está ya claramente superado un enfoque de la lingüística anclado en el código, al que deben remitirse todos los hechos del habla, es decir, el que defiende los postulados immanentistas que se empeñan en estudiar la lengua en sí misma y por ella misma, descartando radicalmente lo extralingüístico ».

<sup>298</sup> *Id.* : « una perspectiva que parte de los datos ofrecidos por la gramática y toma luego en consideración los elementos extralingüísticos que condicionan el uso efectivo del lenguaje ».

<sup>299</sup> Voir M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 2001.

l'*antériorité* ou la *postériorité*, etc. »<sup>300</sup>. Les formes composées sont vues comme des formes relatives puisqu'elles sont indirectement arrimées au point d'origine et possèdent toutes le trait « antériorité », décrit par E. Alarcos Llorach. On doit donc envisager ces formes, en premier lieu, par leur temporalité. En second lieu, il faudra se placer « depuis un angle de vue perfectif », angle qui correspond au deuxième outil d'analyse employé par l'auteur :

Ces formes composées doivent être caractérisées, en premier lieu, depuis l'angle de la temporalité et, en second lieu, depuis l'angle de l'aspect perfectif, étant donné qu'elles se composent de l'auxiliaire *haber*<sup>301</sup>.

Elle prend ainsi l'exemple de ce qu'elle appelle le *prétérit parfait* (*he cantado*) et le *prétérit simple* (*cantó*), qu'elle oppose l'un à l'autre par ce deuxième critère :

- a) en tant que forme d'antériorité par rapport à l'origine, elle [la forme *he cantado*] entre en concurrence avec *cantó* et entretiendra avec cette forme un rapport spécifique qui diffère dans le diasystème de l'espagnol. En espagnol péninsulaire, *he cantado* peut être *anté-présent*, passé d'antériorité immédiate. En revanche, dans une grande majorité de l'espagnol atlantique, la fonction d'anté-présent est remplie par la forme simple *cantó* ;
- b) en tant que forme en rapport avec un point de simultanéité avec l'origine, elle se trouve dans le champ du présent, un plan de présent résultatif, par son aspect verbal de forme composée<sup>302</sup>.

M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, à l'instar de certains auteurs que nous avons cités auparavant, postule que le co-texte peut infléchir totalement la valeur des formes verbales :

Tout modifieur temporel qui apparaîtrait dans le discours et qui n'indiquerait pas la même temporalité que celle qui correspond, dans le système, à la forme verbale qu'il accompagne, changerait la valeur de cette forme verbale<sup>303</sup>.

C'est ce qu'elle appelle, à la suite de G. Rojo et A. Veiga<sup>304</sup>, la « dislocation des emplois des formes verbales » :

<sup>300</sup> *Ibid.* : « una variedad de unidades potenciales del tiempo gramatical por medio de la *simultaneidad, proximidad o no proximidad, anterioridad o posterioridad*, etc. ».

<sup>301</sup> *Ibid.* : « Estas formas compuestas deben ser caracterizadas, en primer término, desde el punto de vista de la temporalidad verbal y en segundo término, por ser compuestas del auxiliar *haber*, desde el punto de vista del aspecto perfectivo ».

<sup>302</sup> *Ibid.* : « a) como forma de anterioridad al origen, [la forme *he cantado*] compite con *cantó* y con esta forma tendrá una relación especial que difiere en el diasistema del español. En el español peninsular *he cantado* puede ser *antepresente*, pasado de anterioridad inmediata, frente a una gran mayoría del español atlántico, donde la función de antepresente la desempeña la forma simple *cantó*; b) como relacionada con un punto de simultaneidad al origen, está en el campo del presente, un plano de presente resultativo, por su aspecto verbal de forma compuesta ».

<sup>303</sup> *Ibid.* : « Cualquier modificador temporal que aparezca en el discurso y que no indique la misma temporalidad que le corresponde en el sistema a la forma verbal que acompaña, cambia el valor de esta forma verbal ».

<sup>304</sup> Voir G. Rojo et A. Veiga, 1999, p. 2894 : « La 'dislocación temporal' de las formas verbales es el mecanismo mediante el cual, por ejemplo, las formas que, empleadas conforme a sus valores temporales rectos, expresan alguna relación básica que incluye un vector de posterioridad adquieren, cuando son empleadas para expresar simultaneidad, un valor adicional de incertidumbre que no poseían inicialmente [...] ». « La 'dislocation temporelle' des formes

Parfois, le contexte communicatif acquiert une pertinence particulière qui produit une dislocation des emplois des formes verbales, lesquelles présentent, à un moment donné, des traits de temporalité différents des siens propres au sein du système verbal et du signifié discursif basique<sup>305</sup>.

Nous ne reviendrons pas sur les critiques que nous avons émises à l'endroit des propositions de l'approche temporaliste, ni sur les réserves que nous avons formulées quant à la démarche qui consiste à postuler qu'un même morphème puisse prendre une valeur diamétralement opposée, selon la nature du co-texte phrastique. Ce que nous voulons souligner, ici, c'est que cet auteur ajoute un troisième paramètre dans l'analyse, à savoir, le plan discursif :

En outre, [la forme *he cantado*] appartient à un plan discursif différent de celui des autres formes du passé, une perspective d'actualité par rapport à l'énonciation, comme nous l'analyserons dans la catégorie perspective discursive<sup>306</sup>.

M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus souligne ainsi que le verbe est une catégorie linguistique particulièrement marquée par la présence de l'énonciateur. Ce dernier emploie les formes verbales selon les différents moments et types de communication. Elle distingue ainsi deux types de perspective discursive : la *perspective actuelle*, ou de *discours*, et la *perspective inactuelle* ou de *l'histoire*. Dans cette conception, le *PQP* appartient à la deuxième catégorie :

1.2.2 *Plan inactuel ou de l'histoire* qui fait référence à des narrations, des récits, dans lesquels le sujet parlant relègue ce qu'il désigne à une zone lointaine de ses circonstances de vie, à une *perspective de passé ou d'éloignement*. C'est sur ce plan que s'inscrivent les formes du récit, qui, en espagnol sont les suivantes :

- les formes de passé *canté, cantaba, había cantado, hubo cantado* ;
- les formes du conditionnel (post-prétérit) *cantaría, habría cantado, hubo cantado, iba a cantar* ;
- les indicateurs temporels précédés de *aquel* ou de *ese*, ou accompagnés des adjectifs *siguiente* et *anterior* : *ese día, aquel mes, el año anterior, el quinquenio siguiente, etc.*<sup>307</sup>.

---

verbales est le mécanisme grâce auquel, par exemple, les formes qui, employées conformément à leurs valeurs temporelles normales, expriment une relation basique incluant un vecteur de postériorité, acquièrent, quand elles sont employées pour exprimer la simultanéité, une valeur supplémentaire d'incertitude qu'elles ne possédaient pas initialement [...] ».

<sup>305</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1998, p. 277 : « En ciertas ocasiones, el contexto comunicativo adquiere una relevancia especial que produce una dislocación de los usos de las formas verbales, las cuales presentan, en un momento dado, unos rasgos de temporalidad diferentes a los suyos propios dentro del sistema verbal y del significado discursivo básico ».

<sup>306</sup> *Ibid.* : « Además, [la forme *he cantado*] queda englobada en una plano discursivo diferente de las demás formas del pasado, una perspectiva de actualidad con respecto a la enunciación, tal como se analizará en la categoría perspectiva discursiva ».

<sup>307</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1995, p. 13-14 : « 1.2.2 *Plano inactuel o de la historia* que hace referencia a narraciones, a relatos, en que el hablante relega lo designado a una zona lejana a su circunstancia vital, a una *perspectiva de pretérito o alejamiento*. En este plano se insertan las formas del mundo narrado, que en español son las siguientes :

- las formas del pasado *canté, cantaba, había cantado, hubo cantado*;
- las formas del condicional (pospretérito) *cantaría, habría cantado, hubo cantado, iba a cantar*;

Cette opposition n'est pas nouvelle, certains auteurs ont proposé de séparer les formes verbales en deux groupes, caractérisant le *PQP* comme un temps du *récit*, ou bien comme un temps *inactuel*.

### 1.3.1.1 Le *plus-que-parfait*, temps du récit

#### a) Un temps « d'énonciation historique » ?

Dans son étude intitulée « Les relations de temps dans le verbe français »<sup>308</sup>, É. Benveniste distingue deux types d'énonciation : celle du *récit*, ou « énonciation historique », et celle du *discours*, appelée également « énonciation discursive ».

Pour établir cette distinction, l'auteur se fonde sur deux critères.

Le premier critère est énonciatif : pour qu'il y ait récit, le locuteur et l'interlocuteur ne doivent pas être présents. L'auteur exclut donc les personnes grammaticales « je » et « tu » de ce groupe, ainsi que les coordonnées spatio-temporelles « ici » et « maintenant » :

Nous définirons le récit historique comme le mode d'énonciation qui exclut toute forme linguistique « autobiographique ». L'historien ne dira jamais *je* ni *tu*, ni *ici*, ni *maintenant*, parce qu'il n'empruntera jamais l'appareil formel du discours, qui consiste d'abord dans la relation de personne *je* : *tu*. On ne constatera donc dans le récit historique strictement poursuivi que des formes de « 3<sup>e</sup> personne »<sup>309</sup>.

Dans ce type d'énonciation, le locuteur n'intervient pas dans son récit, ce qui provoque une certaine distanciation entre le locuteur, le destinataire et le contenu du récit. À l'opposé, l'« énonciation discursive » suppose « un locuteur et un auditeur, et chez le premier, l'intention d'influencer l'autre en quelque manière »<sup>310</sup>.

Le second critère sur lequel É. Benveniste prend appui concerne la nature des temps verbaux qui apparaissent dans l'un et l'autre types d'énonciation : le premier plan d'énonciation, celui du *récit*, « comporte trois temps : l'aoriste (= passé simple ou passé

---

- los indicadores temporales precedidos de *aquel* o de *ese*, o acompañados de los adjetivos *siguiente* y *anterior*: *ese día*, *aquel mes*, *el año anterior*, *el quinquenio siguiente*, etc. ».

<sup>308</sup> Voir É. Benveniste, « Les relations de temps dans le verbe français » in É. Benveniste, 2008a, p. 237-250.

<sup>309</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>310</sup> *Ibid.*, p. 242.

défini), l'imparfait (y compris la forme en *-rait* dite conditionnel), le plus-que-parfait »<sup>311</sup>, alors que le registre des temps verbaux est plus large en *discours* :

[...] en fait tous les temps sont possibles, sauf un, l'aoriste, banni aujourd'hui de ce plan d'énonciation alors qu'il est la forme typique de l'histoire. Il faut surtout souligner les trois temps fondamentaux du discours : présent, futur, et parfait, tous les trois exclus du récit historique (sauf le plus-que-parfait). Commun aux deux plans est l'imparfait<sup>312</sup>.

Dans cette caractérisation énonciative des temps du français, le *PQP* pose problème, puisqu'il peut apparaître dans les deux registres. Le *PQP*, dans la conception de l'auteur, est commun au *discours* et au *récit* mais, « sous ces désaccords apparents », l'auteur y voit « une structure cohérente »<sup>313</sup>, étant donné le double statut de ce temps verbal :

De là provient la situation ambiguë d'une forme comme *il avait fait*, qui est membre de deux systèmes. En tant que forme (libre) d'accompli, *il avait fait* s'oppose comme imparfait au présent *il a fait*, à l'aoriste *il eut fait*, etc. Mais en tant que forme (non libre) d'antériorité, (*quand*) *il avait fait*, s'oppose à la forme libre *il faisait* et n'entretient aucune relation avec (*quand*) *il fait*, (*quand*) *il a fait*, etc. La syntaxe de l'énoncé décide de l'appartenance de la forme de parfait à l'une ou l'autre des deux catégories<sup>314</sup>.

Le *PQP* n'appartient pas, de façon intrinsèque, à l'un ou à l'autre plan, seule la syntaxe de l'énoncé dans lequel il se manifeste peut nous permettre de caractériser cette forme verbale sur le plan énonciatif.

Malgré cette apparente ambiguïté qui repose sur une conception polysémique du *PQP*, l'apport fondamental d'É. Benveniste, dès 1966, consiste à dépasser la simple tripartition passé-présent-futur<sup>315</sup>, et à tenter d'intégrer la dimension énonciative dans l'analyse des temps verbaux du français. Cette approche va avoir des conséquences notables sur l'appréhension du système verbal de l'espagnol par les auteurs qui vont adopter les postulats de la linguistique textuelle, au même titre que les écrits de H. Weinrich<sup>316</sup>, lequel propose, quant à lui, d'opposer formes du *récit* et formes du *commentaire*.

---

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>315</sup> Il ne se défait pas pour autant du paramètre temporel, comme en attestent les premières lignes de son article : « L'ensemble des formes personnelles du verbe français est traditionnellement réparti entre un certain nombre de paradigmes temporels dénommés « présent », « imparfait », « passé défini », etc., et ceux-ci à leur tour se distribuent selon les trois grandes catégories du temps, présent, passé, futur. Ces divisions, incontestables dans leur principe, restent cependant loin des réalités d'emploi et ne suffisent pas à les organiser » ; voir É. Benveniste, *op cit.*, p. 237.

<sup>316</sup> Voir H. Weinrich, 1968 et 1973.

### b) Un temps « du récit ou du monde raconté »

En se fondant sur l'analyse des différentes situations communicatives dans lesquelles les formes verbales se présentent, H. Weinrich constate qu'il existe deux types de textes : le *commentaire*, dans lequel apparaissent majoritairement les formes verbales du groupe I (cf. table ci-dessous) et le *récit*, dans lequel on trouvera plutôt les formes du groupe II.

GROUPE TEMPOREL I (monde commenté)	GROUPE TEMPOREL II (monde raconté)
<i>habrá cantado</i>	<i>habría cantado</i>
<i>Cantará</i>	<i>cantaría</i>
<i>va a cantar</i>	<i>iba a cantar</i>
<i>Canta</i>	<i>cantaba</i>
	<i>cantó</i>
<i>ha cantado</i>	<i>había cantado</i>
	<i>hubo cantado</i>
<i>acaba de cantar</i>	<i>acababa de cantar</i>
<i>está cantando</i>	<i>estaba cantando</i>

TABLE 6 : Système verbal de l'espagnol

D'après H. Weinrich, 1968, p. 194.

Les temps du « monde raconté », ou du *récit*, correspondent au sous-système établi par É. Benveniste, mais H. Weinrich se montre beaucoup moins catégorique, étant donné qu'une même forme verbale peut apparaître dans les deux types de textes<sup>317</sup> : il montre en effet que les « temps narratifs » sont beaucoup plus fréquents que les « temps commentés » dans des textes du type *récit*, alors que ces derniers prédominent largement dans les commentaires<sup>318</sup>. La distinction repose ainsi sur l'affinité des formes verbales avec un certain type de situation communicative, et non sur la forme verbale en elle-même, ou au sein du système verbal. L'auteur confère de la sorte aux formes verbales un statut de « signaux » vers ces deux registres ; les formes du groupe II *signalent* à l'interlocuteur la façon dont il devra recevoir l'information :

<sup>317</sup> Voir H. Weinrich, 1968, p. 53.

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 65.

Quand le locuteur emploie les temps du groupe II, l'auditeur sait qu'il doit recevoir l'information comme un récit, mais il ignore s'il doit la mettre en relation avec un passé. [...] La différence entre *canta* et *cantaba* ne consiste pas en ce qu'à l'information (sémantique) « cantar », on ajoute, dans un cas, l'information « au présent », et, dans le second cas, « au passé ». Dans des expressions comme « *canta* » et « *cantaba* », et sur la seule base de ces temps, nous n'apprenons absolument rien sur le Temps de « cantar ». Les temps présent et imparfait (et les temps correspondants dans les autres langues) nous informent plutôt sur la façon dont on doit écouter. Ils nous disent si le « cantar » va être commenté ou raconté<sup>319</sup>.

L'approche de H. Weinrich est novatrice à plusieurs égards.

D'une part, il remet en cause la capacité des formes verbales à exprimer du temps<sup>320</sup> : *l'imparfait*, dans cette conception est, avant toute chose, un marqueur discursif ; il est le signal d'un certain type de texte, celui du *récit*, dans lequel le locuteur se désengage, se détache de ce qu'il rapporte. *L'imparfait* s'oppose au *passé simple* – forme également caractéristique du récit dans la conception de H. Weinrich – par un critère de relief : pour l'auteur, le *passé simple* renvoie aux événements de premier plan dans la narration, à ses étapes décisives, alors que *l'imparfait* ne servirait que les événements de second plan :

Alors, on verra aussi qu'il ne s'agit pas de fonctions secondaires, comme le pensent de nombreux auteurs, mais que, en outre, l'imparfait et le parfait simple de l'espagnol ont, au sein du monde raconté, une seule fonction, à savoir, celle de donner du relief à la narration selon un premier ou un second plan<sup>321</sup>.

L'auteur rejette toute caractérisation des temps verbaux qui ne soit pas en termes de comportement du locuteur face à la structure du récit ; c'est ce qui le conduit à rejeter la notion de temps, d'une part, mais aussi celle d'aspect :

Après avoir rejeté le fondement selon lequel temps verbal = Temps, nous n'avons aucune raison de traiter le dispositif qui consiste en l'équation temps verbal = aspect avec de meilleures manières. Notre équation est autre : temps verbal = comportement du locuteur dans les deux groupes temporels du monde commenté et du monde raconté<sup>322</sup>.

---

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 76 : « Cuando el hablante emplea los tiempos del grupo II, el oyente sabe que ha de recoger la información como relato, pero ignora que haya de relacionarla con el pasado. [...] La diferencia entre *canta* y *cantaba* no consiste en que a la información (semántica) 'cantar' añadamos en un caso la información 'en el presente' y en el segundo 'en el pasado'. En expresiones como 'canta' y 'cantaba', y sólo sobre la base de los tiempos, no aprendemos absolutamente nada sobre el Tiempo del 'cantar'. Los tiempos presente e imperfecto (y los correspondientes en otros idiomas) nos están informando más bien sobre el modo como tenemos que escuchar. Nos dicen si el 'cantar' va a ser comentado o narrado ».

<sup>320</sup> En ce sens, H. Weinrich se montre beaucoup plus radical qu'É. Benveniste, cf. *supra*.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 232 : « Se verá entonces también que no se trata de funciones secundarias, como muchos opinan, sino que además el imperfecto y el perfecto simple del español tienen dentro del mundo narrado una sola función, a saber, dar relieve a la narración según un primero y un segundo plano ».

<sup>322</sup> *Ibid.*, p. 202 : « Después de haber rechazado el fundamento según el cual tiempo verbal = Tiempo, no tenemos motivo para tratar con mejor modales el artificio que es la ecuación tiempo verbal = aspecto. Nuestra ecuación es otra: tiempo verbal = comportamiento del hablante en los dos grupos temporales del mundo comentado y del mundo narrado ».



Cette approche fait aussi toute sa place à l'interlocuteur : le temps verbal, dans cette conception, ne sert pas seulement la structuration d'un certain type de texte, ou de registre. Il ne s'agit donc plus seulement de l'attitude du locuteur face à ce qu'il rapporte. Par l'emploi de l'un ou l'autre registre, le locuteur peut envoyer un signal au destinataire, et, partant, agir sur celui-ci, en lui apportant des informations sur la façon dont il faut recevoir le contenu du propos.

Dans ce cadre théorique, notre *PQP*, forme du groupe II, marque le registre du récit, mais indique aussi la « *perspective communicative* avec laquelle nous nous orientons dans le monde commenté comme dans le monde raconté »<sup>323</sup>. Face à la « perspective zéro » de *cantaba* et de *cantó*, *había cantado* et *hubo cantado* représentent une attitude de *rétrospection*, c'est-à-dire que ces formes présentent un procès « antérieur » au temps du texte, lequel correspond au point zéro des formes du groupe II. Même si ces notions présupposent une certaine temporalité dans leur déroulement, il ne faut pas les confondre avec le Temps des horloges, selon l'auteur. Il s'agit bien du temps du texte et de son propre déroulement, texte qui possède donc nécessairement un « avant » et un « après » ; ces informations temporelles, inhérentes au texte, sont donc relatives et indiquent à l'interlocuteur une orientation quant au déroulement de la *narration* :

On voit ainsi que la rétrospection et la prospection dans la narration sont, avant tout, des perspectives narratives. En modifiant celles-ci, on modifie de la même manière quelque chose de plus que la séquence narrative et la trame temporelle (de Temps) de l'histoire : on modifie l'interprétation du monde raconté<sup>324</sup>.

En établissant cette distinction, fondamentale, entre le temps référentiel et le temps du texte, H. Weinrich veut se prémunir contre une analyse objectiviste qui ne saurait s'extraire du monde extra-linguistique. Cependant, dans sa définition des notions de rétrospection et de prospection, il réintroduit une idée de chronologie, dans le sens de *mise en succession des événements* : l'action, dans la narration, possède un *avant*, et un *après*. Selon cet auteur, cet *avant*, cette antériorité, est marquée, dans les langues

---

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 97 : « Así pues, es evidente que los tiempos en sus grupos correspondientes designan la *perspectiva comunicativa* con la que nos orientamos tanto en el mundo comentado como en el mundo narrado ».

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 102-103 : « Así se ve que la retrospección y la prospección en la narración son, ante todo, perspectivas narrativas. Al modificarse éstas, se modifica también de la misma manera algo más que la sucesión narrativa y el decurso temporal (de Tiempo) de la historia: se modifica la interpretación del mundo narrado ».

romanes, par les temps composés. Pourtant, dans l'exemple suivant, on doit admettre qu'il n'y a pas de retour en arrière dans la progression de la narration :

(115) Al principio, Alexander hizo gala de una encomiable discreción. Instaló a Katia en una elegante mansión de San Petersburgo, donde la muchacha era recogida cuatro tardes a la semana por una reducida escolta que la llevaba hasta los aposentos privados del zar en el Palacio de Invierno. Pero eso resultaba sin duda muy incómodo para los amantes. Al final, Alexander la instaló en unos apartamentos del Palacio de Invierno. Además, como no quería separarse de ella, cuando en 1867 viajó a París para visitar la magna Exposición Universal, llevó consigo a Katia, que se alojó con él en el Palacio del Elyseo. *Katia enseguida se había convertido en un secreto a voces*, dentro y fuera de Rusia<sup>325</sup>.

On nous relate ici l'histoire d'amour entre le Tsar Alexandre II et sa maîtresse, la princesse Ekaterina Dolgorukaya, Katia, laquelle suit finalement son amant jusqu'à Paris pour éviter que le secret de leur union ne soit dévoilé. Après le récit de son arrivée au palais de l'Élysée, l'auteur affirme, au *PQP*, que l'existence de cette union est « immédiatement » devenue un secret de polichinelle : « enseguida se había convertido en un secreto a voces ». Il n'y a pas, ici, de retour en arrière sur ce qui ce serait passé dans l'antériorité du temps de l'action, contrairement à ce que postule H. Weinrich : c'est ce qu'indique la présence de l'adverbe « enseguida ». C'est au contraire l'arrivée à Paris qui donne sa dimension internationale au secret (ou plutôt à ce qui n'est plus un secret, justement). La raison pour laquelle le narrateur recourt à un *PQP* n'est donc pas à rechercher dans la structuration *chronologique*, par celui-ci, de la trame événementielle.

On retrouve cette notion de *perspective* dans la caractérisation du système verbal par E. Alarcos Llorach<sup>326</sup>, lequel a largement étudié les écrits de W. Weinrich. Cet auteur présente une approche intéressante puisqu'il admet que l'expression de la temporalité n'est pas toujours une démarche objective. Cependant, comme nous allons le voir dans ce qui suit, il ne se dégage pas non plus de la chronologie des événements.

---

<sup>325</sup> Minnie, « Gran Duquesa María Alexandrovna », *Foro Dinastías, Realeza a través de los siglos* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 12 juillet 2009, consulté le 20 juin 2012.

URL : <http://dinastias.forogratias.es/gran-duquesa-maria-alexandrovna-t1248-24.html>.

<sup>326</sup> Cf. *supra*, § 1.2.3.1-b.

### c) La « perspective de prétérit ou d'éloignement »

Dans la caractérisation des formes verbales par E. Alarcos Llorach, la subjectivité du locuteur dans la datation des procès a toute sa place :

Par conséquent, il est préférable de renoncer au terme *temps* pour désigner les morphèmes que nous considérons, et d'adopter celui de *perspective temporelle*. Le locuteur situe l'événement qu'il communique, soit dans la zone de sa sphère vitale, à laquelle il participe physiquement ou psychologiquement (perspective de présent ou de participation), soit il relègue l'événement à une zone indépendante de sa sphère vitale, par éloignement physique ou psychologique (perspective de prétérit ou d'éloignement)<sup>327</sup>.

E. Alarcos Llorach admet donc que les formes verbales que l'on utilise ne collent pas nécessairement à la chronologie objectivable des faits, mais qu'elles résultent plutôt d'un choix de perspective, en fonction de la subjectivité du locuteur. Il prend l'exemple de cette séquence narrative dans laquelle on peut constater que des mêmes faits peuvent être rendus par les deux perspectives temporelles – *perspective de présent* ou de *participation* ~ *perspective de prétérit* ou d'*éloignement* – :

(116) [...] la Rosita *cantó* muy requetebien [...]. *Llevaba* un micrófono redondo y largo en la mano y *se movía* divinamente por la pista [...]. Y fijate, [...] cuando nuestras mujeres *estaban* ya de verdad molestas por tanto celebrar a tu Rosita, pues de pronto, después de los aplausos, la chica *se viene* a nuestra mesa. *Llega*, *se para* y *me larga* la mano<sup>328</sup>.

Dans cette séquence narrative, le locuteur commence son récit par des formes de la perspective de *prétérit* (« *cantó* », « *llevaba* », « *se movía* », « *estaban* »), avant d'adopter soudainement la perspective opposée (« *se viene* », « *llega* », « *se para* », « *me larga* »), afin d'actualiser les faits passés auxquels il participe, d'où l'emploi d'une forme caractéristique de la *perspective* de *présent* ou de *participation* avec le *présent de l'indicatif*.

E. Alarcos Llorach propose d'envisager les temps simples en croisant les morphèmes de *perspective* (temporelle ou psychologique), avec ceux du *mode* qui sont

<sup>327</sup> E. Alarcos Llorach, 2007, p. 157 : « Por todo ello es preferible renunciar al término *tiempo* para designar los morfemas que consideramos, y adoptar el de *perspectiva temporal*. El hablante sitúa el acontecimiento que comunica o bien en la esfera de su circunstancia viva, en la que participa física o psicológicamente (perspectiva de presente o de participación), o bien lo relega a zona ajena a su circunstancia vital, por alejamiento físico o psicológico (perspectiva de pretérito o de alejamiento) ».

<sup>328</sup> *Loc. cit.*

au nombre de trois dans sa conception : l'indicatif, le « conditionné »<sup>329</sup> et le subjonctif ; nous en reproduisons le tableau ci-dessous :

PERSPECTIVE	MODES		
	<u>Indicatif</u>	<u>Conditionné</u>	<u>Subjonctif</u>
<b><i>Présent</i></b>	cantas	cantarás	cantes
<b><i>Prétérit</i></b>	cantabas cantaste	cantarías	cantaras cantases

TABLE 7 : Mode et *perspective* des temps simples

D'après E. Alarcos Llorach, 2007, p. 158.

Cependant, comme nous l'avons indiqué précédemment, cette subjectivité accordée à l'emploi des temps simples ne trouve pas d'écho dans l'emploi des temps composés, les premiers s'opposant aux seconds par un morphème d'*antériorité*, lequel « situe la notion dénotée par la racine verbale dans une période précédente au *moment* signalé par les formes simples correspondantes »<sup>330</sup>. Si E. Alarcos Llorach admet qu'une forme simple puisse être adoptée en fonction de la perspective psychologique du locuteur, il considère en revanche les temps composés comme de simples marqueurs d'*antériorité* relativement à ces mêmes formes simples. L'auteur présente ces oppositions dans un tableau en tous points analogue à celui des formes synthétiques :

<sup>329</sup> Le mode « conditionné » (« condicionado ») inclut, chez cet auteur, les formes *cantarás* et *cantarías*, ainsi que leurs paradigmes conjugués, et désignent des faits soumis à des facteurs variables. L'auteur indique que l'on désigne traditionnellement ce mode comme le « conditionnel » ou « potentiel » ; voir *op. cit.*, p. 154.

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 164-165 : « [...] el morfema de anterioridad, que sitúa la noción denotada por la raíz verbal en un período precedente al *momento* señalado por las formas simples correspondientes ». [Nous soulignons] Cf. *supra* § 1.2.3.1-b.

PERSPECTIVE	MODES		
	<u>Indicatif</u>	<u>Conditionné</u>	<u>Subjonctif</u>
<b><i>Présent</i></b>	has cantado	habrás cantado	hayas cantado
<b><i>Prétérit</i></b>	habías cantado hubiste cantado	habrías cantado	hubieras cantado hubieses cantado

**TABLE 8** : Mode et *perspective* des temps composés

D'après E. Alarcos Llorach, 2007, p. 164.

Cette façon d'appréhender les temps composés lui permet, en outre, de valider la terminologie de A. Bello pour le *PQP* : « anté-co-prétérit »<sup>331</sup>.

En définitive, dans l'approche théorique de E. Alarcos Llorach, même si la conception du temps est subjective, les temps composés n'en continuent pas moins de véhiculer des informations sur la mise en succession des procès. La nouveauté, cependant, réside dans le fait que le locuteur, et sa conscience de la temporalité, est prise en compte dans l'appréhension des procès et du monde par les formes simples.

Il faut préciser ici que la notion de « perspective » n'est pas l'apanage de ce seul auteur. N. Cartagena parle lui aussi de « perspective rétrospective » quand il tente de caractériser les temps composés relativement aux formes simples, et c'est bien le point de « perspective » temporelle (*PPT*) qui, dans la conception de J. Havu, permet de distinguer les emplois aspectuels des emplois aoristiques du *PQP*. Enfin, G. Rojo et A. Veiga, dans leur caractérisation du système verbal, adoptent une notion très similaire à celle de perspective avec la notion d' « orientation ». Toutefois, si tous ces auteurs admettent qu'une forme verbale ne situe pas directement un procès sur l'axe de temps, mais l'orientent relativement à l'énonciateur, ils ne font pas pour autant entrer la subjectivité de celui-ci en tant que telle dans leur appareil théorique<sup>332</sup>. Le point de référence, *l'origine*, reste un moment « objectif » de l'énonciation. En revanche, même si, contrairement à H. Weinrich, E. Alarcos Llorach ne se défait pas complètement de l'idée que les morphèmes verbaux expriment du temps, il intègre, dans son analyse, une

<sup>331</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>332</sup> G. Rojo et A. Veiga reconnaissent que certains emplois ne répondent à ces valeurs, mais il s'agit de cas de « dislocation temporelle » qui ne remettent pas en cause l'usage premier, « normal » des formes verbales. Cf. *supra*.

dimension subjective : le point d'origine à partir duquel vont être considérés l'antériorité, la simultanéité, ou la postériorité correspond toujours à un moment, mais un moment conçu à travers le filtre de la subjectivité du locuteur.

La dimension énonciative du *PQP* a également pu être envisagée à travers un autre type de « perspective » : la perspective *actuelle*, ou *inactuelle*, développée dans un premier temps par J. Damourette et É. Pichon pour le français, puis reprise par B. Pottier, V. Lamíquiz, E. Coseriu ou encore W. Dietrich pour l'analyse du système verbal de l'espagnol.

### 1.3.1.2 Le *Plus-que-parfait*, temps inactuel

#### a) Le « toncal antérieur »

Dans leur *Essai de Grammaire de la langue française*, J. Damourette et É. Pichon élaborent une approche particulièrement audacieuse de la temporalité véhiculée par les formes verbales, que ces deux grammairiens qualifient, dans leur terminologie, de « tiroirs verbaux ». Parmi les catégories grammaticales qui permettent de mieux cerner ces derniers, figure le paramètre de *l'actualité* : à l'« actualité noncale », c'est-à-dire, l'actualité déterminée par le *ego*, *hic* et *nunc* du locuteur, s'oppose l'« actualité toncale », laquelle se définit par le placement du « fait verbal » dans une sphère distincte de celle de la situation d'énonciation :

Ce qu'il faut retenir, parce que cela va être le caractère commun de tous les emplois du toncal pur, c'est que ce tiroir marque ici le placement du fait verbal dans une autre sphère d'action, une autre actualité, que celle où se trouve le locuteur au moment de la parole. La position naturelle et fondamentale de l'esprit, c'est de centrer le monde des phénomènes sur le locuteur se concevant lui-même dans l'instant présent : le « moi-ici-maintenant »<sup>333</sup>.

Cette actualité toncale, qui prend comme repère, non pas la situation d'énonciation, mais un *tunc* (« alors », en latin) quel qu'il soit, présente un trait morphologique précis en français : les désinences *-ais/ait/ions/iez/-aient*. L'*imparfait* est le « toncal pur » car il ne se laisse appréhender par aucun autre instrument d'analyse<sup>334</sup>.

---

<sup>333</sup> J. Damourette et É. Pichon, 1970, p. 177.

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 172.

Conjointement au paramètre d'*actualité*, les auteurs utilisent le critère de la « temporarité », qui concerne, quant à lui, les formes verbales qui dénotent un événement passé ou futur, mais « en tant qu'il est vu du moment présent »<sup>335</sup>. Le *passé composé*, « j'ai fait », constitue la forme d'« antérieur pur », la périphrase « je vais faire » la forme « d'ultérieur pur ».

Le troisième et dernier paramètre, l'« énonciation », permet de distinguer les tiroirs « horains », qui ont un lien avec le présent, des tiroirs qui en sont complètement dissociés ; c'est le cas du *passé simple*<sup>336</sup>, qualifié de « priscal », et du *futur*. Ce dernier critère concerne la situation du procès dans une époque – passée ou future –, complètement dissociée de celle du locuteur.

Ces trois paramètres peuvent se superposer et chaque forme verbale se laisse appréhender par un, deux, voire trois des paramètres.

Dans cette conception, décrite, ici, de façon très succincte, le *PQP* est présenté comme un « toncal antérieur ». Les auteurs précisent que, « en tant qu'antérieur, il exprime un phénomène plus ancien que le phénomène exprimé par le toncal pur »<sup>337</sup>, à savoir, la forme verbale plus connue sous le nom d'*imparfait*. Cette dernière forme constitue, pour sa part, le centre de l'actualité toncale. En effet, pour J. Damourette et É. Pichon, la valeur de l'*imparfait* est, avant tout, celle d'un filtre psychologique : tout dépend de la façon dont on présente les faits, l'*imparfait* permettant de rompre avec la situation d'énonciation<sup>338</sup>. Contrairement à H. Weinrich, ces auteurs-ci n'évacuent pas la dimension aspectuelle de leur analyse, puisque, même s'ils ne l'énoncent pas clairement, ils attribuent les propriétés aspectuelles du *présent* (« savez », dans la citation ci-dessous) à l'*imparfait* (« saviez »), les deux « tiroirs » se distinguant par la perspective d'actualité dans laquelle on place les événements :

Comme nous l'avons déjà indiqué, l'actualité noncale est centrée autour du véritable présent ; et ce présent est toujours actuel. Il a une durée. Il s'y passe quelque chose. Il n'est jamais psychologiquement réduit à un point mathématique de longueur nulle. Ce moment réel, centre de l'actualité noncale, s'exprime par le *savez*. Que l'on vienne maintenant à prendre par la pensée pour origine des temps une autre époque que le présent réel et qu'on laisse pourtant au

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>336</sup> Contrairement aux propositions de É. Benveniste et de H. Weinrich, lesquels plaçaient le *passé simple* parmi les temps du *récit* ou de l'*histoire*, J. Damourette et É. Pichon caractérisent cette forme verbale comme appartenant à l'actualité *noncale*, même si, à l'instar du *futur*, il est dissocié du moment présent par le paramètre de l'*énonciation*.

<sup>337</sup> *Id.*

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 219.

phénomène verbal son caractère de déroulement actuel, on obtiendra ce genre de passé que nous venons de voir s'exprimer par le *saviez*<sup>339</sup>.

Cette approche permet aux auteurs de se détacher de la succession chronologique des événements dans le monde référentiel, puisque cette *inactualité toncale* peut référer à des événements qui se sont produits dans le passé, ou non, ce qui leur donne la possibilité d'expliquer les emplois modaux ou atemporels. Cependant, nous devons noter une fois de plus que ces auteurs n'envisagent pas, pour les formes composées, que le locuteur puisse opérer un choix, la *temporainité* du *PQP* plaçant automatiquement l'événement dénoté dans une antériorité par rapport à un autre événement.

Par ailleurs, les deux auteurs s'appuient sur cette distinction entre actualité *toncale* et *noncale* pour expliquer le phénomène de la concordance des temps : dans une proposition subordonnée à une principale au passé, on trouvera, en toute logique, un tiroir toncal puisque « l'actualité où nous transporte le toncal est celle dont le centre actuel est défini par le verbe de la principale »<sup>340</sup>. Dans cette conception, on comprend pour quelle raison le *présent* du discours direct soit rendu à l'*imparfait*, dans le discours rapporté.

C'est le même constat qui, dans le domaine hispanique, va amener des auteurs comme B. Pottier et V. Lamíquiz à prolonger cette distinction et à l'ajouter aux catégories d'analyse plus traditionnelles que sont le *temps*, l'*aspect* et le *mode*.

### **b) L'inactualité du *plus-que-parfait***

#### ➤ *Plan d'actualité : morphologie et syntaxe*

Dans sa *Grammaire de l'espagnol*, B. Pottier se fonde, lui aussi, sur une distinction en termes d'*actualité* et d'*inactualité*<sup>341</sup>. À sa suite, V. Lamíquiz va proposer d'envisager le verbe comme l'interpénétration des trois « formants constitutifs », à savoir :

- le paramètre subjectif : mode, niveau d'actualité, modalité ;

---

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. 205.

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>341</sup> Voir B. Pottier, 1979, p. 95.



- le paramètre objectif relatif au déroulement de l'événement : l'aspect ;
- les formants relatifs à la situation du locuteur : l'époque<sup>342</sup>.

À l'indicatif, les formes actuelles *canté*<sup>343</sup>, *canto*, *cantaré* trouvent leurs corrélats inactuels dans les formes *cantara I*<sup>344</sup>, *cantaba* et *cantaría*. Tout comme J. Damourette et É. Pichon, V. Lamíquiz justifie cette opposition par le passage du style direct au style indirect :

Pour l'heure, observons que cette correspondance se manifeste dans la dépendance fonctionnelle ou subordination, évidente dans le passage du style direct au style indirect :

au présent actuel correspond l'imparfait inactuel

*dijo: canto* → *dijo que cantaba*

au futur du niveau actuel correspond le potentiel au niveau inactuel

*dijo: cantaré* → *dijo que cantaría*

et au passé

*dijo: canté* → *dijo que cantara I*<sup>345</sup>

De la même façon que J. Damourette et É. Pichon, les auteurs qui opposent les formes verbales espagnoles en termes de plans d'actualité s'intéressent aussi aux particularités morphologiques étayant cette distinction, en témoignent ces réflexions de B. Pottier, B. Darbord, et P. Charaudeau dans la *Grammaire explicative de l'espagnol* :

Les deux niveaux [actuel et inactuel] sont distincts morphologiquement : le niveau de l'inactuel n'a pas de forme spécifique à la première personne. C'est que l'imparfait et le conditionnel sont des temps spécifiques à la subordination mentale : on les trouve en particulier dans le discours indirect (lié ou libre), dans les subordonnées, etc. C'est dans la proposition principale que s'installent en principe les trois temps de l'actuel. Là, le sujet parlant s'identifie le mieux avec le sujet du verbe à la première personne. L'image verbale est pleinement définie<sup>346</sup>.

Les trois auteurs définissent les temps de l'inactuel par une notion d'éloignement, le discours indirect se caractérisant par le fait qu'il est envisagé « de loin », à partir d'une autre visée : celle du narrateur<sup>347</sup>.

<sup>342</sup> V. Lamíquiz, 1971, p. 90.

<sup>343</sup> Chez ces auteurs aussi, le *passé simple* est un temps de l'*actuel*.

<sup>344</sup> La forme en *-ra* possède un double statut modal chez V. Lamíquiz, celle-ci, *cantara I*, correspond au mode *indicatif*.

<sup>345</sup> V. Lamíquiz, 1982, p. 26 : « Por ahora, observemos que esta correspondencia se manifiesta en la dependencia funcional o subordinación, patente en el paso del estilo directo al estilo indirecto:

al presente actual corresponde el imperfecto inactuel

*dijo: canto* → *dijo que cantaba*

al futuro del nivel actual corresponde el potencial en el nivel inactuel

*dijo: cantaré* → *dijo que cantaría*

y en el pasado

*dijo: canté* → *dijo que cantara I* ».

<sup>346</sup> B. Pottier, B. Darbord, et P. Charaudeau, 2006, p. 206-207.

<sup>347</sup> *Loc. cit.*

Cet effet de miroir entre les formes verbales amène ainsi les auteurs à considérer *l'imparfait* comme le centre de l'inactuel.

➤ *L'imparfait au centre du plan inactuel*

Tout comme ses prédécesseurs qui ne voyaient en *l'imparfait* qu'un instrument de mise à distance, sans pour autant être un passé, V. Lamíquiz considère ce temps verbal comme l'exact pendant du présent, un « pas maintenant », mais caractérisé par *l'époque* de présent :

Mais, après ce présent *maintenant* ou actuel, forme *canto*, et avant de parvenir à l'abstraction du passé ou du futur du *pas maintenant*, ou de l'absent, [l'enfant] capte la valeur et apprend l'emploi de la forme *cantaba* qui est certes un *pas maintenant*, mais un présent inactuel<sup>348</sup>.

Face à cette opposition en termes d'éloignement, E. Coseriu propose le concept de « réalité diminuée » en opposition à la réalité non-diminuée :

Le plan est la dimension qui oppose l'« actuel » à l'« inactuel », en l'espèce, dans les langues romanes, le présent à l'imparfait (je fais-je faisais), ou mieux, le plan du présent au plan de l'imparfait, c'est-à-dire, la dimension au moyen de laquelle certaines actions verbales sont placées directement par rapport à l'acte de la parole, sur une ligne de réalité non-diminuée, tandis que d'autres actions sont placées comme sur une arrière ligne (conditions, circonstances etc. des actions « actuelles ») et présentées comme plus ou moins diminuées dans leur effectivité<sup>349</sup>.

Pour l'auteur roumain, cette distinction, est, du reste, celle qui l'emporte sur toutes les autres dans les langues romanes, et implique que *l'imparfait* n'est pas un temps du passé mais la forme verbale sur laquelle s'articule le plan *inactuel* :

C'est la dimension de base dans le système verbal des langues romanes, dans lesquelles l'imparfait n'est pas à proprement parler un temps du passé mais uniquement le centre (et le terme neutre) du plan inactuel et, contrairement à une opinion très répandue, ne s'oppose pas directement au passé défini ni au passé composé (en effet il ne s'y oppose qu'avec son plan tout entier et il s'oppose tout d'abord à l'ensemble du plan actuel, dont le centre est le présent). C'est, nous paraît-il, la seule interprétation qui convienne à – et qui puisse expliquer – tous les emplois de l'imparfait dans nos langues (par ex. son emploi dans la phrase conditionnelle pour la condition ou pour ce qui est conditionné – ainsi que l'imparfait d'arrière plan, l'imparfait d'imminence, l'imparfait de politesse ou de réticence, l'imparfait préludique etc.)<sup>350</sup>.

---

<sup>348</sup> V. Lamíquiz, 1982, p. 33 : « Mas después de este presente ahora o actual, forma *canto*, y antes de llegar a abstraer el pasado o el futuro de no ahora, o ausente, [el niño] capta el valor y aprende el empleo de la forma *cantaba* que es un no ahora, pero presente inactuel ».

<sup>349</sup> E. Coseriu, 1980, p. 19. Voir aussi E. Coseriu, 1996, p. 96.

<sup>350</sup> E. Coseriu, 1980, p. 19.

Pour caractériser chaque forme verbale, il ajoute à cette distinction d'autres catégories fonctionnelles qui permettent de mettre en opposition les différentes formes. Parmi ces catégories, il utilise, pour le *PQP* en particulier, celle de perspective.

➤ *Perspective du PQP*

Dans la conception d'E. Coseriu, la notion de « perspective » correspond à la position du locuteur par rapport à l'action verbale. La perspective peut être « primaire », dans ce cas le locuteur

[...] peut montrer le cours de l'action verbale comme « parallèle » à lui-même ou bien comme si elle avait cours devant lui ; au moment où il décide un point de repère par rapport à l'action, il pose cette dernière comme réalisée avant ce point, ou à réaliser après ce point de repère. C'est ainsi que la perspective peut être *parallèle*, *rétrospective* ou *prospective*<sup>351</sup>.

Cette tripartition peut également s'appliquer à une « perspective secondaire », laquelle reproduit dans chaque « espace temporel » délimité par la « perspective primaire », la même organisation en termes d'antériorité, simultanéité et postériorité<sup>352</sup>. Pour l'auteur cette tripartition est avant tout temporelle et prime sur les distinctions aspectuelles dans les langues romanes :

[...] la perspective secondaire est une catégorie essentiellement temporelle ; elle reproduit à l'intérieur de chaque espace temporel la même organisation que celle que détermine la perspective primaire aux niveaux des temps : à savoir, de nouveau simultanéité, antériorité, postériorité par rapport au point de référence (*j'ai fait - je fais - je vais faire*) à l'intérieur de chaque espace temporel, et l'aspect terminatif (*j'ai fait*) est indirectement déterminé en seconde position<sup>353</sup>.

Dans la conception de E. Coseriu., le *PQP*, temps de perspective secondaire rétrospective, entre en opposition avec le présent de l'inactuel, à savoir, l'*imparfait*, auquel il précède en terme de « passé » :

<sup>351</sup> E. Coseriu, 1996, p. 98 : « [...] puede evidenciar la acción verbal como si corriera « paralela » a él mismo o como si transcurriera ante él; en el momento en que toma un punto de relación ante la acción, asume la evidencia como realizada antes de este punto o por realizar tras este punto de relación. Así es como la perspectiva puede ser *paralela*, *retrospectiva* o *prospectiva* ».

<sup>352</sup> Cette catégorie est reprise par W. Dietrich dans son étude sur les périphrases verbales dans les langues romanes. Voir W. Dietrich, 1983.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 119-120 : « [...] la perspectiva secundaria, es una categoría esencialmente temporal; ella repite en el interior de cada espacio temporal la misma organización que determina la perspectiva primaria en los niveles de tiempo: es decir, de nuevo simultaneidad, anterioridad, posterioridad en relación con un punto de referencia (*j'ai fait - je fais - je vais faire*) dentro de cada espacio temporal, y de nuevo se determina, sólo indirectamente, en segunda posición el aspecto *terminativo* (*j'ai fait*) ».

Le trait de l'opposition est évidemment ici celui de « passé », c'est-à-dire, l'antériorité du plus-que-parfait par rapport à l'imparfait<sup>354</sup>.

Cette mise en corrélation avec *l'imparfait* conduit les auteurs qui optent pour cette distinction entre *actualité* et *inactualité* à placer le *PQP* parmi les formes inactuelles, même s'il n'apparaît pas pour autant dans tous les paradigmes, comme l'atteste celui établi par V. Lamíquiz, dans lequel on ne trouve que les formes synthétiques :

		Passé +	Présent Ø	Futur -
Subjonctif	inact. -	-----	<i>cantara 2</i> -----	<i>cantare</i> -----
	act. +	<i>cantase</i>	<i>cante</i>	
Indicatif	inact. -	<i>cantara 1</i> -----	<i>cantaba</i> -----	<i>cantaría</i> -----
	act. +	<i>canté</i>	<i>canto</i>	<i>cantaré</i>

TABLE 9 : Structure fonctionnelle du système verbal

D'après V. Lamíquiz, 1982, p. 41.

Par ailleurs, chez V. Lamíquiz, les formes avec *haber* sont, comme chez E. Coseriu, mentionnées pour leur valeur d'antériorité :

Il faut aussi tenir compte d'un autre type d'époque également relative : chaque forme verbale simple dispose de sa forme composée correspondante, laquelle manifeste une valeur d'époque en *antériorité* par rapport à la première<sup>355</sup>.

Elles peuvent être également considérées comme un « au-delà de l'action verbale », c'est ce qu'indique l'emploi de l'expression guillaumienne « aspect transcendant » chez B. Pottier, B. Darbord, et P. Charaudeau<sup>356</sup>.

Dans ces approches inactuelles, la prise en compte d'une autre dimension qui est celle du plan d'inactualité conduit ces auteurs à envisager une alternative pour

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 165 : « El rasgo de la oposición es aquí evidentemente el 'pasado', o sea, la precedencia del pluscuamperfecto respecto del imperfecto ».

<sup>355</sup> V. Lamíquiz, 1982, p. 39 : « También hay que tener en cuenta otro tipo de época igualmente relativa: cada forma verbal simple dispone de su correspondiente forma compuesta que manifiesta un valor de época en *anterioridad* con relación a ella ». [Nous soulignons]

<sup>356</sup> B. Pottier, B. Darbord, et P. Charaudeau, 2006, p. 59, 183, et 184.

l'*imparfait* qui n'est alors plus considéré comme un temps de l'*époque* passée. En revanche, les formes composées sont assimilées à des morphèmes d'antériorité chez presque tous les auteurs, même si on prend en compte le fait que c'est bien le locuteur qui choisit de se positionner dans l'ultériorité de l'événement.

### 1.3.1.3 De la psychologie à la cognition

Ces approches, dont nous n'avons conservé que les aspects qui nous ont paru pertinents pour analyser le *PQP*, présentent l'intérêt de recentrer partiellement les études de sémantique verbale autour du locuteur et de sa subjectivité. Tous n'aboutissent pas aux mêmes conclusions quant aux caractéristiques des différentes formes verbales, mais si nous devons en retenir les avantages explicatifs, nous en soulignerions, avant toute chose, la réhabilitation du locuteur en tant que sujet parlant, et pensant.

Le filtre subjectif du locuteur opère en effet à deux niveaux.

Il intervient dans l'appréhension de la temporalité, d'une part, puisque l'on prend désormais en compte que, ce que le locuteur peut conceptualiser comme *présent*, par exemple, ne correspond pas obligatoirement aux données objectives du monde référentiel ; on le voit notamment avec la notion de « perspective », développée chez E. Alarcos Llorach, lequel ne s'appuie plus seulement sur le moment objectif de l'énonciation, étant donné que le locuteur peut donner une dimension psychologique à ses emplois des différentes perspectives. La distance temporelle entre le locuteur et des faits passés peut dès lors être raccourcie, afin d'y substituer une certaine proximité subjective.

Par ailleurs, la subjectivité du locuteur intervient au niveau de la structuration de son propos, et des registres mis en œuvre : c'est l'un des apports fondamentaux d'É. Benveniste, de H. Weinrich, mais aussi des travaux de J. Damourette et É. Pichon, qui ont été développés, pour l'espagnol, par des auteurs comme M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, B. Pottier, V. Lamíquiz ou encore E. Coseriu, et W. Dietrich. Chez ces derniers, ces avancées prennent la forme d'un nouvel instrument d'analyse, qui vient prendre place auprès de catégories plus traditionnelles comme le temps (époque), l'aspect ou le mode, quand elle ne devient pas la catégorie dominante relativement aux autres (E. Coseriu).

La notion d'*actualité* offre ainsi une alternative aux approches temporalistes, puisqu'elle permet d'expliquer les emplois non temporels des formes verbales tout en menant une réflexion sur la syntaxe, notamment le passage du discours direct au discours rapporté. En outre, on trouve chez certains – J. Damourette et É. Pichon ont été les pionniers – un intérêt pour la structure morphologique des signifiants puisque l'on fonde l'opposition entre formes *toncales*, ou *inactuelles*, et formes *noncales*, ou *actuelles*, sur la présence de certaines spécificités morphologiques.

Cependant, ces analyses ne se défont pas totalement, nous l'avons vu, de la sujétion à une certaine chronologie : s'il ne fait pas de doute – approche d'É. Benveniste mise à part – que le *PQP* appartient aux temps du *récit*, et qu'il prend place dans une sphère déliée de celle de la situation d'énonciation, la plupart de ces auteurs le considèrent néanmoins comme une forme d'*antériorité*, qui désignerait un événement qui se serait déroulé dans l'antécédence d'un autre événement. La chronologie des événements est tenace et, même dans les édifices théoriques les plus radicaux du point de vue de la temporalité, on a du mal à renoncer à cette analyse.

La notion de projection dans une actualité en rupture avec la situation d'énonciation va être développée, et précisée, dans les recherches récentes, notamment chez les auteurs qui se réclament de la *Grammaire cognitive* de R. Langacker ainsi que des travaux de G. Fauconnier et sa théorie des *Espaces mentaux*. Nous allons voir que ces théories vont non seulement asseoir cette opposition fondamentale entre plan *actuel* et *inactuel* par l'argument qu'elle donne lieu à des espaces épistémiques différents du point de vue de la cognition, mais elles apportent, en outre, des précisions quant aux liens qui unissent ces deux plans l'un à l'autre.

## 1.3.2 L'apport de la linguistique cognitive

### 1.3.2.1 Postulats de la linguistique cognitive

La linguistique cognitive conçoit le langage comme l'un des aspects de la cognition humaine et cherche à établir les relations qui unissent le langage aux autres facultés cognitives comme la perception, la mémoire ou la catégorisation, notamment. Cette discipline postule que le langage n'est pas une faculté autonome créée *ex nihilo* mais qu'il s'appuie sur des facultés cognitives préalablement existantes chez l'homme.

Pour la Grammaire cognitive<sup>357</sup>, la notion de « conceptualisation » est essentielle puisque celle-ci peut inclure n'importe quelle expérience sensori-motrice, et qu'un même contenu conceptuel peut se structurer par le biais de différentes stratégies de « structuration conceptuelle ». Par exemple, un même locuteur peut adopter différentes perspectives qui se laissent envisager par des métaphores spatiales, par exemple. La théorie des *Espaces mentaux* de G. Fauconnier<sup>358</sup> (qui a évolué vers la théorie de l'*Intégration conceptuelle* depuis qu'il collabore avec M. Turner) explore également ces phénomènes de métaphores en ce qu'elles structurent les contenus référentiels : pour lui, bien que ces espaces mentaux soient créés par des données linguistiques, ils n'en reflètent pas moins des processus cognitifs plus généraux. Dès lors, le langage ne réfère plus au monde référentiel mais à des structures référentielles, à des projections d'espaces mentaux, qui sont autant de représentations partielles d'entités incluant les relations qu'elles entretiennent entre elles.

### 1.3.2.2 L'approche cognitive du verbe espagnol

Dans le domaine spécifique de la sémantique des temps verbaux, l'approche cognitive appréhende ces derniers par le biais de métaphores spatiales : pour les linguistes qui se réclament de cette école, l'ensemble des formes du paradigme se laisse analyser en termes d'« espaces », de « centre » et de « périphérie » par rapport à la

---

<sup>357</sup> Voir R. Langacker, 1987 et 1991.

<sup>358</sup> Voir G. Fauconnier, 1994.

situation d'énonciation. Certains ont recours également au concept de « point de vue » du locuteur. Tous ces éléments permettent à ces auteurs de refléter les opérations de conceptualisation à l'œuvre dans l'emploi des diverses formes verbales.

### **a) La métaphore spatiale**

Tous les auteurs consultés font appel à une métaphore spatiale dans le but de caractériser la configuration sémantique des temps verbaux.

A. Doiz-Bienzobas fonde son approche des temps « du passé » de l'espagnol sur la théorie des *Espaces mentaux* de G. Fauconnier<sup>359</sup>. Pour ce dernier, les verbes, à mesure qu'ils apparaissent dans le discours, donnent des informations sur l'évolution des espaces mentaux du locuteur, et donc sur le déplacement de l'attention qui doit accompagner le déploiement de ces nouveaux espaces mentaux. Dans cette optique, pour A. Doiz-Bienzobas et E. Mejías-Bikandi (2000), les informations fournies par l'*imparfait* de l'indicatif espagnol et le *passé simple* n'ont pas les mêmes implications en termes d'ouverture d'espaces mentaux :

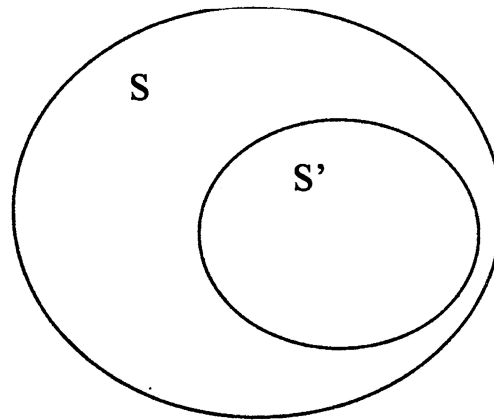
Dans ce travail, nous montrerons que certaines formes grammaticales, comme le prétérit et l'imparfait, se caractérisent par des formes qui fournissent des instructions pour organiser ou archiver l'information qui structure le discours en différents espaces. Concrètement, nous proposons que, dans une configuration comme celle qui est illustrée dans la figure 4, où nous avons un espace S et un espace S' subordonné à S, l'information exprimée à l'imparfait élabore l'espace subordonné S' (Mejías-Bikandi 1993, Doiz-Bienzobas 1995)<sup>360</sup>.

---

<sup>359</sup> Voir A. Doiz-Bienzobas, 2002. Voir aussi A. Doiz-Bienzobas et E. Mejías Bikandi, 2000.

<sup>360</sup> Voir A. Doiz-Bienzobas et E. Mejías Bikandi, 2000, p. 286 : « En este trabajo mostraremos que algunas formas gramaticales, como el pretérito y el imperfecto, se caracterizan por formas proveedoras de instrucciones para organizar o archivar la información que conforma el discurso en diferentes espacios. En concreto, proponemos que en una configuración como la ilustrada en la figura 4, donde tenemos un espacio S y un espacio S' subordinado a S, la información expresada en imperfecto elabora el espacio subordinado S' (Mejías-Bikandi 1993, Doiz-Bienzobas 1995) ».





**FIGURE 4** : Configuration spatiale de la matrice et des espaces subordonnés  
D'après A. Doiz-Bienzobas et E. Mejías-Bikandi, 2000, p. 286.

L'*imparfait* et le *passé simple* en espagnol seraient des « outils » grammaticaux dont le but serait d'organiser l'information dans des espaces différents : alors que le *passé simple* se maintient dans l'espace de base, dans la « matrice » qui correspond à la réalité telle qu'elle est appréhendée par le locuteur, l'*imparfait* ouvrirait un espace qui lui serait subordonné. Cette approche permet aux auteurs d'expliquer des effets discursifs difficiles à appréhender par les analyses aspectuo-temporelles traditionnelles.

(117) Si yo estuviera en tu lugar, salía/\*salí ahora mismo.

(118) En la película, Robert Redford tenía/??tuvo muchos problemas.

Dans l'exemple (117), A. Doiz-Bienzobas et E. Mejías Bikandi voient la création d'un espace contrefactuel « si yo estuviera en tu lugar », subordonné à un espace de base (l'espace de l'énonciateur) : l'*imparfait* s'utilise pour introduire une information dans l'espace contrefactuel ; c'est ce qui explique que le *passé simple* soit agrammatical. Cette agrammaticalité est prévisible, disent les auteurs, étant donné que la phrase principale élabore nécessairement un espace contrefactuel introduit par la phrase conditionnelle.

Dans l'exemple (118), un espace fictif est créé par l'*imparfait*, espace qui est également subordonné à l'espace de base de l'énonciateur. L'énoncé sera interprété différemment selon le temps verbal assigné à *tener* : avec le *passé simple*, on doit comprendre que Robert Redford, le vrai, a eu des problèmes pendant le tournage du film. À l'*imparfait*, en revanche, on fait plus probablement allusion aux mésaventures

que connaît le personnage incarné par Robert Redford dans le film. Les auteurs expliquent cette interprétation du *passé simple* par l'absence de l'espace subordonné S', c'est-à-dire, l'espace fictif qui n'a pas été créé. C'est ce qui implique que le syntagme « en la película » doive être interprété autrement<sup>361</sup>.

A. Castañeda Castro<sup>362</sup> s'attache également à mettre au jour ce qui distingue l'*imparfait* et le *passé simple* grâce à la notion d'*espace*. Selon lui, l'*imparfait* est un morphème temporel qui localise un procès dans un *espace épistémique non-actuel*, « prototypiquement passé », dit-il, et dans le moment en cours de la reconstruction temporelle subjective dudit espace<sup>363</sup>. Cette distinction peut être appréhendée sur les deux figures :

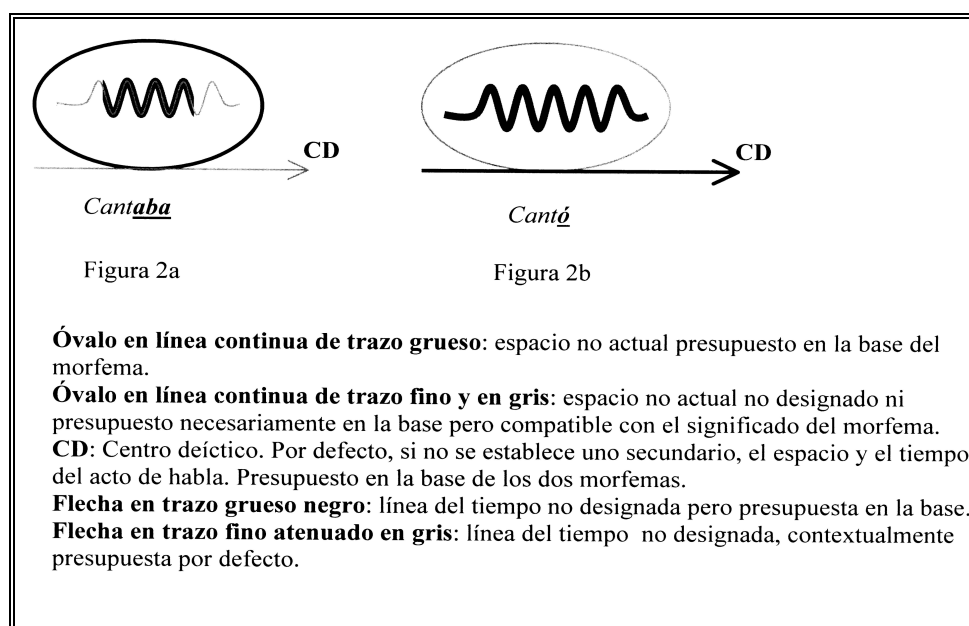


FIGURE 5 : Opposition épistémico-temporelle entre l'*imparfait* et le *passé simple*

D'après A. Castañeda Castro, 2006, p. 110.

Sur les schémas que propose A. Castañeda Castro, l'ovale noir indique que l'espace *non-actuel* fait partie du signifié de l'*imparfait* alors que l'ovale gris laisse supposer que, si le *passé simple* peut se situer sur le même plan que l'*imparfait* (dans un récit par exemple), l'instruction « espace épistémique non-actuel » ne fait pas partie de

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>362</sup> Voir A. Castañeda Castro, 2006.

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 108.

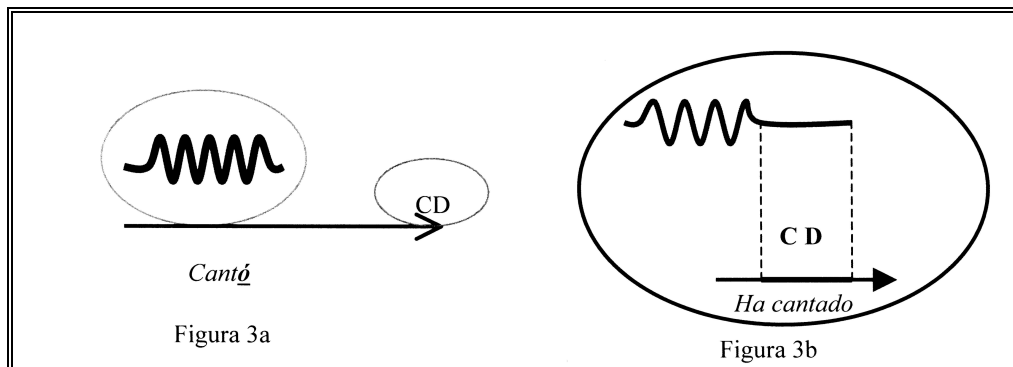
son signifié. Les lettres *CD*, « Centre Déictique », correspondent par défaut à la situation d'énonciation.

L'auteur tire parti de cette distinction en termes d'espaces épistémiques pour expliquer les effets de sens non-temporels de l'*imparfait* (119) qui sont plus difficiles à penser au *passé simple* (120) :

(119) Me tomaba el helado... [Ayer. Ahora si pudiera. En un sueño. En el juego que se propone, etc.].

(120) Me tomé el helado... [Hace un instante. Ayer. ??En un sueño]<sup>364</sup>.

Par ailleurs, A. Castañeda Castro ajoute une distinction spatiale par le contraste temps simples ~ temps composés, puisque ce contraste tient, selon lui, à la disposition des espaces associés au procès et au *Centre Déictique* (*moi-ici-maintenant*) : dans le cas du *passé simple*, par exemple, il s'agit nécessairement de deux espaces séparés (deux cercles sur la figure 6), alors que lorsqu'il s'agit du *passé composé*, l'espace *actuel* (dans lequel on inclut le *Centre Déictique* et le procès désigné) est à la base du signifié :



**FIGURE 6** : Distinction spatiale entre *passé simple* et passé composé

D'après A. Castañeda Castro, 2006, p. 110.

Dans la conception de A. Castañeda Castro, les distinctions spatiales sont de deux ordres : la première distinction est relative au registre puisqu'elle correspond au plan sur lequel se situe le discours. Par exemple, le plan fictif, est un sous-ensemble de ce qu'il appelle le *non-actuel*. Pour lui, le *passé simple* peut référer sur le plan *non-actuel* même s'il ne porte pas cette possibilité dans son signifié, comme en témoigne l'ovale gris des représentations.

<sup>364</sup> Voir A. Castañeda Castro, 2006, p. 109.

La deuxième distinction spatiale tient à l'instruction portée dans le signifié des temps verbaux : le temps peut être *actuel*, et sera donc représenté dans le même espace que le *Centre Déictique (passé composé)* ; ou bien le temps est *inactuel*, et l'auteur a alors recours à la notion de *Centre Déictique secondaire*.

### **b) Centre(s) Déictique(s)**

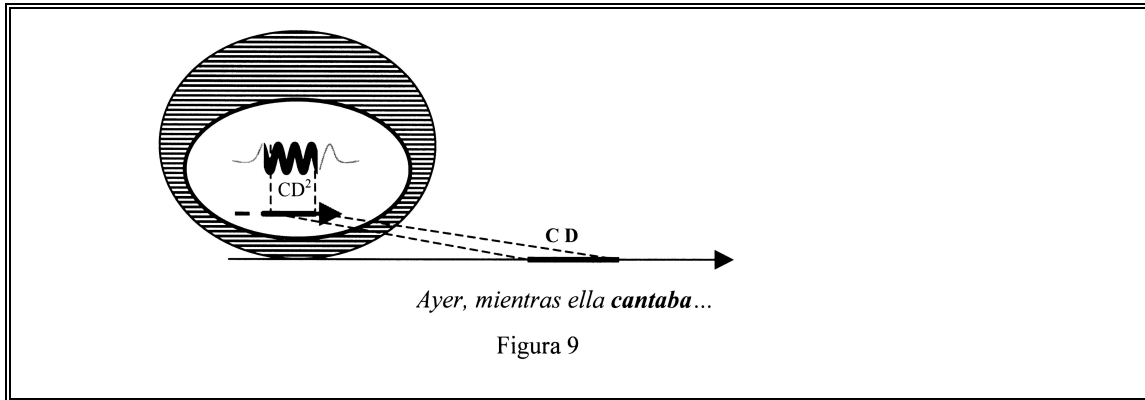
A. Castañeda Castro conçoit l'*imparfait* comme un « présent du passé ou du non-actuel » par lequel on désigne un procès en vigueur dans le moment de la *reconstruction* narrative. Cette reconstruction coïncide, pour lui, avec le moment de l'énonciation parce qu'elle est basée sur ce même moment d'énonciation (le *Centre Déictique*) c'est le *Centre Déictique secondaire (CD<sup>2</sup>)* :

Sur la base de l'espace épistémique non-actuel dans lequel nous situons un procès avec des temps au passé, et, parallèlement, sur la base de nature temporelle et subjective dans laquelle nous nous situons successivement lorsque nous nous représentons séquentiellement cet espace non-actuel, nous proposons de concevoir un centre déictique secondaire (CD<sup>2</sup>)<sup>365</sup>.

Étant donné que ce *Centre Déictique secondaire* trouve son origine dans le *Centre Déictique primaire (moi-ici-maintenant)*, et qu'il lui est simultanément, on comprend pourquoi l'*imparfait* partage avec le *présent* les mêmes propriétés, notamment aspectuelles. Cette précision nous paraît de première importance : dans la conception de cet auteur, ce qu'il définit comme le centre de la sphère secondaire, le *CD<sup>2</sup>*, ne se conçoit pas si ce n'est à partir de la situation d'énonciation (*CD* primaire). En d'autres termes, cet auteur propose, dans ce modèle, un fondement au parallèle qui a maintes fois été proposé entre le *présent* et l'*imparfait*, puisque le caractère sécant, caractéristique du *présent*, est automatiquement transposé au centre de la sphère inactuelle recréée, à savoir, l'*imparfait*. D'autre part, cette précision implique que la sphère d'inactualité n'a d'existence qu'en fonction de la situation d'énonciation : la rupture n'est donc jamais totale.

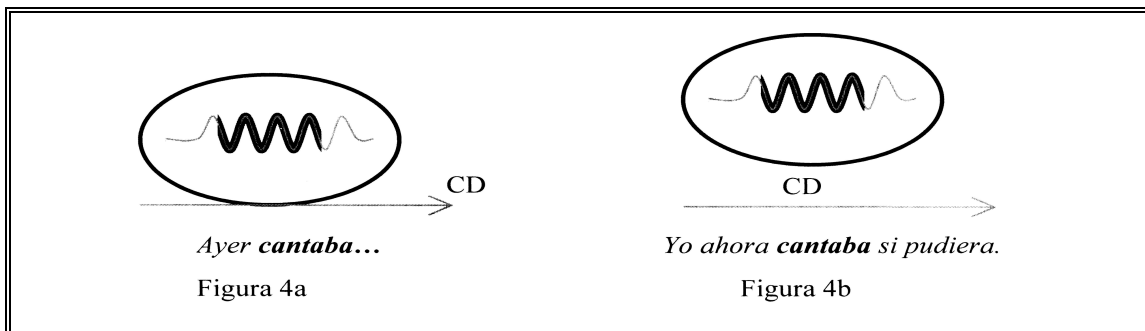
---

<sup>365</sup> *Ibid.*, p. 112 : « Sobre la base del espacio epistémico no actual en el que situamos un proceso con tiempos de pasado, y paralelamente, sobre la base de corte temporal subjetivo en el que nos situamos sucesivamente cuando nos representamos secuencialmente dicho espacio no actual, proponemos suponer un centro deíctico secundario (CD<sup>2</sup>) ».

**FIGURE 7 :** *Imparfait et Centre Déictique secondaire*

D'après A. Castañeda Castro, 2006, p. 120.

Sur la figure 7, l'auteur représente l'imparfait à gauche du Centre Déictique, c'est ce qui correspond à l'« emploi prototypique », c'est-à-dire quand l'*imparfait* est interprété comme un événement passé. Mais il n'écarte pas la possibilité de représenter l'interprétation non actuelle de l'*imparfait* au-dessus du Centre Déictique (figure 8) :

**FIGURE 8 :** Deux représentations du procès à l'*imparfait* par rapport au Centre Déictique

D'après A. Castañeda Castro, 2006, p. 111.

A. Castañeda Castro oppose l'*imparfait* et le *passé simple* par une variable temporelle : l'*imparfait* est adossé au *présent*, le *passé simple* se trouve dans un espace différent et antérieur au Centre Déictique. Il les oppose aussi par une variable aspectuelle mais cette opposition découle logiquement de la variable /temps/ : le caractère non-terminatif de l'*imparfait* doit être imputé à la nature temporelle de celui-ci<sup>366</sup>. L'auteur abandonne la variable /aspect/ comme trait distinctif dans le signifié de

<sup>366</sup> *Ibid.*, p. 108.

l'*imparfait*, variable qui a pourtant été maintes fois avancée pour caractériser ce temps verbal<sup>367</sup>.

C'est ce nouveau *Centre Déictique* ( $CD^2$ ) qui caractérise pour l'auteur non seulement le signifié de l'*imparfait* mais encore celui de tous les temps qui appartiennent à l'espace épistémique *non-actuel*, notamment le *plus-que-parfait*.

A. Doiz-Bienzobas ne parle pas de « Centre Déictique », mais elle a recours au concept de « fond » (*ground*) et de « sujet concepteur » (*conceptualizer*) pour caractériser l'*imparfait*<sup>368</sup> :

Je présente deux paramètres pour caractériser les deux formes de passé en espagnol : la distance de la situation par rapport au fond, et la distance du sujet concepteur par rapport au fond :

- (i) le prétérit indique une distance de la situation par rapport au fond (de substitution).
- (ii) l'*imparfait* évoque la présence d'un sujet concepteur qui appréhende la situation à distance du fond<sup>369</sup>.

Même si elle n'emploie pas les mêmes termes que A. Castañeda Castro, les deux auteurs s'accordent sur deux choses :

- Le *passé simple* est saisi depuis le *Centre Déictique* et se trouve à distance de celui-ci, alors que dans le cas de l'*imparfait*, c'est le « sujet concepteur » qui est distant.
- Pour A. Doiz-Bienzobas, l'*imparfait* indique également que le locuteur *conçoit* la situation dans une actualité autre que celle de son *moi-ici-maintenant*, même si plutôt que de parler d'espace épistémique « non-actuel » elle préfère parler de « plan structurel » (figure 9). Ce « plan structurel » s'oppose au « plan actuel » de connaissances indiqué par le *passé simple* selon A. Doiz-Bienzobas<sup>370</sup> :

---

<sup>367</sup> Voir notamment E. Alarcos Llorach, 1994, p. 161 : « De esta manera, se dice que *cantaba* posee sentido imperfectivo o durativo, mientras *cantaste* es perfectivo o puntual; en otras palabras, que el primero es no terminativo y el segundo es terminativo y señala la consumación de la noción designada por la raíz verbal ». « Ainsi, on dit que *cantaba* possède un sens imperfectif ou duratif, alors que *cantaste* est perfectif ou ponctuel ; en d'autres termes, on dit que le premier est non-terminatif alors que le second est terminatif signalant la réalisation de la notion désignée par la racine verbale ».

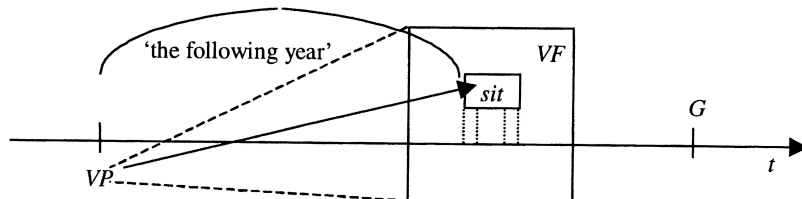
<sup>368</sup> Nous traduisons les termes. Le « fond » (« ground ») correspond à la situation d'énonciation, au *ego, hic et nunc* du locuteur. Le « sujet concepteur » (« conceptualizer ») correspond à un observateur qui n'est pas l'énonciateur ; c'est à travers le point de vue de ce dernier qu'est considérée la situation signalée à l'*imparfait*.

<sup>369</sup> Voir A. Doiz-Bienzobas, 2002, p. 302 : « I introduce two parameters for the characterization of the two past forms in Spanish: distance of the situation with respect to the ground, and distance of the conceptualizer to the ground:

(i) the preterit indicates distance of the situation with respect to the (surrogate) ground.  
ii) the imperfect evokes the presence of a distant conceptualizer apprehending the situation with respect to the ground ».

<sup>370</sup> Elle utilise la terminologie de R. Langacker.

Le rôle de l'imparfait est de déclarer que la situation qu'il désigne est interprétée sur le plan structurel. C'est-à-dire que des énoncés à l'imparfait désignent un état de choses *qui n'a pas de lien direct avec la ligne du temps* et qui décrit la façon dont les choses fonctionnent/sont dans le monde<sup>371</sup>.



**FIGURE 9:** *Imparfait* et Point de vue (VP)

D'après A. Doiz-Bienzobas 2002, p. 309.

Le moment de conceptualisation de l'*imparfait* correspond à un « point de vue » du « sujet concepteur » qui serait déplacé, transféré dans le passé. Le *point de vue* chez A. Doiz-Bienzobas correspond donc bien au *Centre Déictique secondaire* évoqué par A. Castañeda Castro. À la différence de ce dernier, A. Doiz-Bienzobas (2002) ne prend pas en compte l'intervention du temps du procès, ni la base « Centre Déictique » à partir de laquelle on crée le *CD*<sup>2</sup>. En revanche, pour elle, le *passé simple* appartient clairement au plan *actuel* (A. Castañeda Castro n'inclut pas cette donnée dans le signifié).

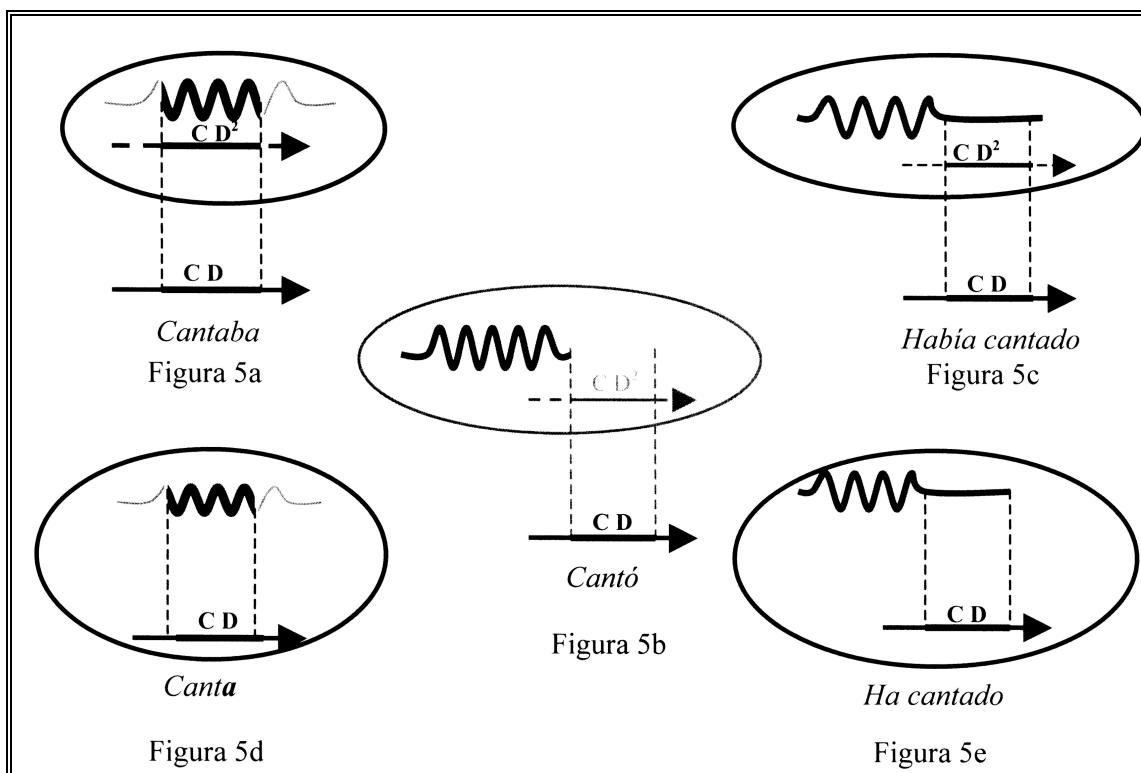
Il est difficile de comparer les diverses approches, même quand elles affirment s'appuyer sur les mêmes modèles, car les différentes terminologies employées peuvent nous mettre sur de fausses pistes ; c'est le cas de l'expression « point de vue » justement (*viewpoint*) : le point de vue de A. Doiz-Bienzobas correspond au *Centre Déictique secondaire* décrit par A. Castañeda Castro.

Cela dit, A. Castañeda Castro utilise aussi la notion de « point de vue », mais pour évoquer l'appréhension de l'endochronie du procès : soit le procès est envisagé dans son accomplissement, soit il est envisagé comme accompli.

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 313 : « The role of the imperfect is to state that the situation it designates is interpreted in the structural plane. That is, sentences with the imperfect designate a state of affairs *which does not have a direct link to the timeline* and which portrays the way things work/are in the world ». [Nous soulignons]

### c) Le point de vue

Chez A. Castañeda Castro, c'est le point de vue qui différencie notamment l'imparfait du *plus-que-parfait*. On peut apprécier les conclusions auxquelles il parvient sur la figure 10 :



**FIGURE 10 :** *Présent actuel et inactuel*

D'après A. Castañeda Castro, 2006, p. 112.

Comme on peut le constater sur la figure 10, le signifié du *plus-que-parfait* comporte non seulement le procès « réalité antérieure » mais aussi la situation qui en résulte :

La configuration de 5c qui correspond au Plus-que-parfait, à l'instar de celle de l'Indéfini, désigne le procès conduit jusqu'à son terme et comme réalité antérieure au moment en cours de la narration. Mais il indique aussi que cette relation d'antériorité est établie par rapport à un point de référence et que ceci fait partie de son signifié explicite. Cette circonstance différencie le Plus-que-parfait de l'Imparfait et de l'Indéfini, dont les points de vue simultané et postérieur, respectivement, au procès désigné, ne font pas partie de la désignation ou du profil de leurs signifiés<sup>372</sup>.

<sup>372</sup> Voir A. Castañeda Castro, 2006, p. 112 : « La configuración de 5c correspondiente al Pluscuamperfecto, al igual que la del Indefinido, designa el proceso hasta su término y como realidad anterior al momento en curso de la narración. Pero también indica que esta relación de anterioridad se establece respecto de un punto de referencia y que



Ce point de vue fait partie du signifié « explicite » du *plus-que-parfait* espagnol qui doit donc être appréhendé comme l'équivalent du passé composé *non-actuel*. Ce qui est observé depuis le *CD*<sup>2</sup>, c'est la situation résultante du procès *achevé* :

Dans le Plus-que-parfait [la relation d'antériorité] est explicitement désignée dans le profil comme la relation statique pertinente entre un procès terminé et la situation qui lui est subséquente. Dans le groupe de figures 5a-e, on peut observer un certain parallélisme entre le Prétérit parfait et le Plus-que-parfait, d'une part, et le Présent et l'Imparfait, d'autre part. La seule différence entre les deux paires de morphèmes corrélés est la localisation du procès dans le même espace épistémique que le CD primaire (Présent et Prétérit parfait), ou dans un espace épistémique différent du CD primaire (Imparfait et Plus-que-parfait)<sup>373</sup>.

Si l'on suit ce raisonnement, on peut donc constater que, pour A. Castañeda Castro, le signifié du *PQP* affiche un double statut : il désigne la « réalité antérieure au moment en cours de la narration » tout en marquant la situation résultante, « subséquente » de cette situation. Pour cet auteur, inutile de choisir entre valeur d'antériorité et valeur aspectuelle : le *PQP* est tout cela à la fois. Remarquons tout de même qu'il s'agit, une fois de plus, d'une explication chronologique, ce que révèlent les termes « antériorité » et « subséquence ». L'observation de l'exemple suivant nous empêche cependant de valider cette hypothèse :

(121) Fernando la vio venir, amagó la defensa por la derecha, pero con un rápido giro de la muñeca, y esquivándole el cuerpo, le descargó un golpe corto y brutal sobre el brazo izquierdo, que quedó colgando, descalabrado, bajo la manga carmesí, antes de que el otro cambiara de mano el arma.

El matón, desconcertado, se miró el costado, sin entender todavía qué le *había pasado*.

–Así que *habías sido* zurdo– se burló Fernando y, sin darle tiempo a más, le rebanó la garganta de un solo tajo. El chorro de sangre le salpicó la cara, pero no se detuvo a limpiársela: clavando espuelas, se abalanzó a rescatar a Leandro [...]»<sup>374</sup>.

Le premier *PQP*, « *había pasado* », pourrait répondre au signifié proposé par A. Castañeda Castro : on pourrait admettre que « *había pasado* » porte, dans son signifié, à la fois l'antériorité du procès <pasar> – lequel est effectivement antérieur puisqu'il

---

ello forma parte de su significado explícito. Esta circunstancia diferencia el Pluscuamperfecto del Imperfecto e Indefinido, cuyos puntos de vista simultáneo y posterior, respectivamente, al proceso designado no forman parte de la designación o perfil de sus significados ». Par ailleurs, il précise en note : « No incluir el punto de referencia en la designación es precisamente uno de los rasgos que distingue a los morfemas deícticos de los que no lo son, según la definición de Langacker (2002: 13-14) ». « Ne pas inclure le point de référence dans la désignation est précisément l'une des caractéristiques qui distingue les morphèmes deíctiques de ceux qui ne le sont pas, selon la définition de Langacker (2002 : 13-14) ».

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 113 : « [E]n el Pluscuamperfecto queda explícitamente designada en el perfil como la relación estática de relevancia entre un proceso terminado y la situación subconsecuente a él. En el grupo de figuras 5a-e puede apreciarse que existe cierto paralelismo entre Pretérito perfecto y Pluscuamperfecto, por una parte, y Presente e Imperfecto, por otra. La única diferencia entre ambas parejas de morfemas correlacionados es la localización del proceso en el mismo espacio epistémico del CD primario (Presente y Pretérito perfecto) o en un espacio epistémico distinto al CD primario (Imperfecto y Pluscuamperfecto) ».

<sup>374</sup> C. Bajo, *El trama del pasado*, Argentine, 2011.

renvoie au coup porté par Fernando –, et les conséquences de ce procès au moment de « miró » : l'homme examine les conséquences de ce coup sur son bras tuméfié. Cependant, le second *PQP*, « habías sido zurdo », ne peut pas renvoyer à une antériorité. Si Fernando s'est rendu compte (« así que ») que le gorille était gaucher dans une antériorité (au moment du coup, probablement), pourquoi emploierait-il une forme verbale qui indiquerait qu'il a cessé de l'être ? On peut peut-être faire l'hypothèse qu'au moment où Fernando formule sa prise de conscience, il évalue les conséquences, ou l'état résultant, de la gaucherie (au sens physiologique) de son adversaire, mais il n'y a pas d'antériorité possible.

Il faut reconnaître, pour être tout à fait honnête, que nous avons là un emploi *miratif*, propre à l'espagnol américain (*a priori*). On pourrait donc nous objecter que nous n'avons pas, en (121), un emploi caractéristique, à partir duquel A. Castañeda Castro, lui-même espagnol, aurait pu établir le signifié qu'il attribue au *PQP*. Prenons donc un autre exemple, peut-être moins litigieux, avec cette strophe du rappeur catalan El Porta :

(122) Después de un largo tiempo  
os preguntabais qué *había sido* de mí.  
Bien, éste es mi momento,  
que sepáis que sigo aquí, yo nunca me fui<sup>375</sup>.

Le chanteur expose, dans cette chanson, les raisons pour lesquelles il s'est absenté de la scène médiatique, après la polémique suscitée par l'un de ses textes précédents. Il s'adresse à ses auditeurs/détricteurs en commençant par « Después de un largo tiempo / os preguntabais qué *había sido* de mí ». Cet exemple est intéressant parce que le locuteur ouvre, par « preguntabais », un espace épistémique qui renvoie à une sphère déliée de son actualité puisqu'elle correspond à l'incertitude passée des auditeurs, incertitude dont il se fait l'écho par un *imparfait* polyphonique ici ; c'est également dans cette sphère que prend place le *PQP* « *había sido* ». Dans cet extrait, le chanteur suppose que les auditeurs ignorent ce qu'il est devenu, mais, *a priori*, ceux-ci ignorent également ce qu'il devient encore : il est clair que ce <devenir> se poursuit au moment de l'énonciation puisque c'est la raison même pour laquelle le chanteur s'exprime sur ce sujet. Il a justement l'intention de dissiper les questionnements de ses

---

<sup>375</sup> El Porta, « Este es mi momento », *Reset*, Prod. Soma, Espagne, 2012.

auditeurs si bien que l'hypothèse de l'antériorité de la situation dénotée par le *PQP* « *había sido* » ne tient pas. Par ailleurs, El Porta aurait tout aussi bien pu écrire *os preguntabais qué era de mí/ qué sería de mí/ qué habría sido de mí...*, toutes ces possibilités sont offertes par la langue et ne seraient pas absurdes dans cette situation. Or, il choisit la forme composée, avant d'élucider le mystère par un *présent* simple : « que sepáis que sigo aquí, yo nunca me fui ». Lorsque le chanteur donne des éléments d'information sur sa situation actuelle, la forme composée disparaît, ce qui est fort significatif : si le chanteur avait voulu donner à ses auditeurs des informations sur l'endroit où il se trouvait dans une antériorité, pourquoi aurait-il employé le *présent* « *sigo* » ?

Le choix du *PQP* ne renvoie pas à « un procès mené jusqu'à son terme » dans une antériorité, ici, la sémantèse de *ser* empêchant cette interprétation. *Ser* n'implique pas deux moments successifs dont le second correspondrait au terme du procès. Le choix du *PQP* obéit donc nécessairement à une autre explication : pourquoi le locuteur choisit-il ici un *PQP* quand il pourrait rendre l'état de choses au *présent* voire au *futur* de conjecture ? Ces éléments nous conduisent à penser que le signifié du *PQP* ne renvoie pas au « procès conduit jusqu'à son terme et comme réalité antérieure au moment en cours de la narration », comme l'affirme A. Castañeda Castro<sup>376</sup>.

Inversement, la « relation statique pertinente entre un procès terminé et la situation qui lui est subséquente »<sup>377</sup>, doit, elle aussi, être interrogée, comme en témoigne cet extrait du quotidien espagnol *El País* :

(123) Más de 20 personas participaron en la noche del jueves al viernes en la cena del año de Rumasa, en un restaurante madrileño situado al lado de la Plaza de las Salesas. La sesión se *había iniciado a las siete de la tarde* del jueves en la sede actual de la Rumasa expropiada, *siendo interrumpida cerca de las 10 de la noche* para, con el añadido del ministro Boyer, ser continuada en torno a una gran mesa ovalada del reservado de un restaurante cercano, de muchos tenedores<sup>378</sup>.

Dans cet article, qu'on ne peut reproduire dans son intégralité, le journaliste rend compte des négociations qui ont eu lieu entre un médiateur et les possibles racheteurs des *Galerías Preciados*, une grande chaîne de magasins espagnole qui n'existe plus

<sup>376</sup> Cf. *supra*.

<sup>377</sup> *Id.*

<sup>378</sup> « El grupo venezolano Cisneros se perfila como favorito en la recta final de Galerías Preciados », *El País*, Espagne, 1984 (CREA).

aujourd'hui. Le journaliste indique que la séance de négociations a eu lieu, en partie, dans un restaurant madrilène, lors d'un dîner auquel ont participé plus de vingt personnes (« participaron » est rendu au *passé simple*). Le journaliste ajoute que la séance avait commencé avant ce dîner, à sept heures (« se había iniciado a las siete de la tarde »), avant d'être interrompue trois heures plus tard (« siendo interrumpida cerca de las 10 de la noche ») afin que tous les participants puissent se rendre au restaurant, rejoints par le ministre de l'Économie et des Finances de l'époque. Après ce bref retour en arrière sur le début des négociations au *PQP*, le journaliste poursuit son récit au *passé simple*.

Contrairement à l'exemple précédent, ce qui est difficile, ici, c'est de postuler l'état résultant : étant donné que l'événement rendu au *PQP* est daté (« a las siete ») et terminé, puisqu'il a été interrompu, peut-on encore affirmer que c'est la relation statique pertinente qui préside à l'emploi du *PQP* ? Cette option nous obligerait, en outre, à définir un point de référence, à partir duquel on considèrerait cet état résultant. Il s'agirait sans doute du *moment* « participaron » que le locuteur considèrerait comme le moment de la pertinence du résultat « iniciado »; or, on sait combien il est parfois difficile de postuler un point de référence<sup>379</sup>. En effet, postuler la « pertinence » d'un état résultant consiste à postuler un *moment*, nécessairement postérieur, dans lequel se déploie cette pertinence. Or, si trouver ce point de référence pourrait correspondre au moment de « participaron », on a vu combien le point de référence n'est pas toujours aisé à identifier : pensons à l'exemple que nous avons proposé en (11), « Paulina del valle murió calladamente al día siguiente. Luego, el médico había quitado el tubo de la alimentación de mi abuela ». Est-ce qu'on devrait dire, dans ce cas, qu'on ne considère que l'état résultant de « quitar el tubo de la alimentación » et pas celui de « morir » ?

Par ailleurs, si nous admettions que « l'état résultant » est le seul élément constitutif du signifié du *PQP*, comment pourrions-nous expliquer qu'il soit parfois compatible avec un verbe statique ? Quand il s'agit d'un verbe comme *ser*, celui-ci ne peut pas produire de *resultat*, étant donné que l'existence qu'il signale reste identique en tous points de son déroulement. Il n'y a pas de transformation qui donnerait lieu à un

---

<sup>379</sup> Certains proposent que ce n'est pas l'événement en lui-même qui est daté mais son état résultant. Voir K. Zagona, 1992.

*resultat*, contrairement à des procès signalés par des verbes comme « pasar », « disparar » ou « envejecer » ; nous devons donc définir autrement ce qu'emporte le signifié du *PQP* étant donné que celui-ci est compatible avec tout type d'aspect lexical.

Parmi les auteurs étudiés, il existe une dernière conception du point de vue qui se confond cette fois intégralement avec la subjectivité du locuteur : F. Bermúdez, par exemple, écarte catégoriquement la possibilité d'interpréter les temps verbaux comme des marqueurs temporels. Pour lui, il ne fait aucun doute que ce sont des marqueurs évidentiels, c'est-à-dire des outils grammaticaux qui encodent le point de vue du locuteur, et la façon dont il a eu accès à l'information :

Les raisonnements exposés dans cet article nous amènent à formuler la question de ce que sont, en réalité, ce que nous appelons les temps verbaux. La réponse traditionnelle, c'est que les temps verbaux sont des déictiques qui visent, avec une plus ou moins grande complexité, des points ou des intervalles antérieurs ou postérieurs au moment de l'énonciation. Cependant, nous avons vu que de nombreux emplois du *prétérit plus-que-parfait* semblent plutôt indiquer que le signifié de ce temps verbal, et, par extension, du temps verbal comme catégorie, a plus à voir avec la deixis évidentielle qu'avec la deixis temporelle<sup>380</sup>.

Pour l'auteur, le signifié du *plus-que-parfait* se confondrait donc avec son rôle de « marqueur de distance évidentielle »<sup>381</sup>. Dans ces deux exemples, l'auteur pense ainsi que la présence du *PQP* s'explique par une « mise en perspective » :

(124) Cuando la amiga le contó que estaba embarazada, a Mariela le *había dado* un shock<sup>382</sup>.

(125) El detective lo volvió a mirar a los ojos. Todo estaba perdido. El infierno se *había abierto* bajo sus pies<sup>383</sup>.

Pour F. Bermúdez, il s'agit là d'une technique narrative qui consiste à prendre le point de vue, non pas du narrateur, mais du personnage. Dans l'exemple (124), le *PQP* signale donc qu'on assiste à la scène depuis le point de vue de l'amie de Mariela, alors qu'en (125), il s'agit probablement de celui de l'assassin. Par le recours à cette technique, le narrateur encode le « point de vue, la perspective, l'*origine* de

<sup>380</sup> F. Bermúdez, 2008, p. 212 : « Los razonamientos expuestos en este artículo nos llevan a formularnos la pregunta de qué es en realidad lo que llamamos tiempos verbales. La respuesta tradicional es que los tiempos verbales son deicticos que apuntan con mayor o menor complejidad hacia puntos o intervalos anteriores o posteriores al momento de la enunciación. Sin embargo hemos visto que muchos de los usos del *pretérito pluscuamperfecto* parecen más bien apuntar a que el significado de este tiempo verbal, y por extensión del tiempo verbal como categoría, tiene más que ver con la deixis evidencial que con la temporal ».

<sup>381</sup> Cette approche du *PQP* s'inscrit dans une étude plus large sur les marqueurs évidentiels en espagnol. Voir aussi F. Bermúdez, 2005.

<sup>382</sup> F. Bermúdez, 2008, p. 207.

<sup>383</sup> *Ibid.*, p. 208.

l'information exprimée dans l'énoncé ». En d'autres termes, « le narrateur introduit un *marquage évidentiel* »<sup>384</sup>.

F. Bermúdez formule donc l'hypothèse que cette mise en perspective est ce qui constitue le signifié primaire du *PQP* dans toutes ses manifestations discursives :

Notre hypothèse est donc que le *PQP* a pour fonction de mettre des énoncés en perspective, plutôt que de les situer dans un temps antérieur à un point de référence temporel. Dit autrement, le *PQP* est davantage un marqueur évidentiel qu'un marqueur temporel. Concrètement, nous postulons que le *PQP* présente un événement terminé tout en lui assignant une référence à une source. En d'autres termes, il présente un événement terminé en le marquant par une distance évidentielle. Le signifié temporel de parfait, ou de passé, du passé est une conséquence de ce signifié évidentiel et aspectuel primaire<sup>385</sup>.

C'est à partir de ce signifié que l'on devrait expliquer tous les effets de sens du *PQP* : discours rapporté, source endophorique, accès partagé à l'information et *PQP miratif*, d'une part, mais aussi tous les emplois qu'il qualifie de « contextuels » (existe-t-il des emplois « hors contexte » ?) : *plus-que-parfait* de courtoisie, marquage du genre discursif, degré d'engagement du locuteur, etc. L'auteur prend l'exemple suivant de discours rapporté :

(126) En ese trabajo que le nombraba hablaba también [...] para la esquizofrenia [...] *habían grabado* al esquizofrénico en diálogo con su familia y parece que el modo en que la familia mantenía el diálogo le creaba a él una situación de angustia porque nunca podía entender bien qué se esperaba de él<sup>386</sup>...

L'auteur nie toute autre explication qui ne soit pas évidentielle : si tel n'était pas le cas, dit-il, *grabar* aurait tout aussi bien pu apparaître au *passé simple* « grabaron al esquizofrénico ». Pour lui, la nuance tient à la référence explicite à la source d'information « En ese trabajo que le nombraba », qui, au même titre que le marqueur évidentiel « parece que », indique que le locuteur choisit explicitement de présenter les données comme de source externe. Pourtant, comme il est forcé de reconnaître que tous les contextes ne sont pas aussi explicites quant à la source de l'information, et face aux emplois de « passé de passé » que les grammairiens affectionnent tout particulièrement

---

<sup>384</sup> *Id.* : « ¿Cómo describimos en términos lingüísticos este movimiento del narrador que le hace elegir el PCP frente al perfecto simple? Como hemos dicho, lo que hace el narrador es marcar el punto de vista, la perspectiva, el *origen* de la información expresada en el enunciado. En otras palabras, el narrador introduce una *calificación* evidencial ».

<sup>385</sup> *Id.* : « Nuestra hipótesis es entonces que el PCP tiene la función de poner enunciados en perspectiva, más que situarlos en un tiempo anterior a un punto de referencia temporal. O, dicho de otra manera, que el PCP es más un marcador evidencial que un marcador temporal. Concretamente, postulamos que el PCP presenta un evento terminado asignándole una referencia a una fuente. O, expresado de otra manera, que presenta un evento terminado marcándolo con un distanciamiento evidencial. Y que el significado temporal de perfecto, o pasado, del pasado es una consecuencia de este significado evidencial y aspectual primario ».

<sup>386</sup> *Ibid.*, p. 211.

pour caractériser le signifié du *plus-que-parfait*, l'auteur avoue ses difficultés. Il examine l'exemple (127) :

(127) Cuando Clara llegó al aeropuerto, el avión ya había aterrizado<sup>387</sup>.

Dans ce cas, si le locuteur utilisait un *passé simple*, on aurait affaire à une toute autre configuration quant à la succession des événements :

(128) Cuando Clara llegó al aeropuerto, el avión aterrizó.

Malgré cela, F. Bermúdez maintient son hypothèse et attribue la « prise de distance temporelle » au signifié évidentiel :

Dans ce contexte particulier dans lequel on trouve une proposition temporelle de simultanéité directement liée, le locuteur utilise un élément de distanciation évidentielle (le *PQP*) pour signifier un éloignement temporel. Nous croyons que nous devons chercher l'explication à cet emploi obligatoire dans la pragmatique : dans cette configuration, deux *parfaits simples* tendraient à être interprétés comme une séquence. L'effort pour éviter une telle interprétation de séquence peut avoir mené à la spécialisation de cet emploi du *PQP*<sup>388</sup>.

Notons que cet auteur voit dans le marquage évidentiel et aspectuel deux formes de *mises en perspective (perspectivización)* : selon lui, l'aspect indique une distance *subjective* par rapport à l'événement décrit<sup>389</sup>. On regrette cependant que la démarche onomasiologique empruntée par l'auteur sur l'évidentialité en espagnol ne nous donne pas la possibilité d'avoir une vue d'ensemble du système verbal de l'espagnol qui reposerait sur cette distinction épistémique.

Cette notion de distance épistémique est également ce qui constitue la « valeur prototypique » du *PQP* selon I. Sörhman :

Notre intention est de montrer que la caractéristique fondamentale du plus-que-parfait est mentale, et non temporelle, car il possède un sens d'*éloignement (remoteness)* comme valeur prototypique, ce qui constitue une perspective plutôt cognitive<sup>390</sup>.

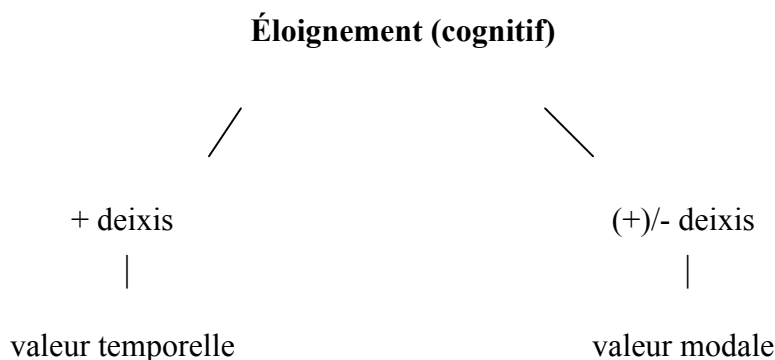
<sup>387</sup> *Ibid.*, p. 218. E. Beaumatin nous fait observer que dans le premier cas, l'auteur ajoute l'adverbe « ya », ce qui contribue à l'interprétation résultative de l'énoncé. Sans cet adverbe, on pourrait également envisager une lecture aoristique.

<sup>388</sup> *Ibid.*, p. 219 : « En este contexto específico donde existe una cláusula temporal de simultaneidad directamente relacionada, el hablante utiliza un elemento de distanciamiento evidencial (el PCP) para significar un alejamiento temporal. La razón de que este uso sea obligatorio creemos que hay que buscarla en la pragmática: dos perfectos simples en esta configuración tenderían a interpretarse como una secuencia. El esfuerzo de evitar tal interpretación de secuencia es lo que puede haber llevado a la especialización de este uso del PCP ».

<sup>389</sup> Voir F. Bermúdez, 2005, p. 52.

<sup>390</sup> I. Sörhman, 2009, p. 269 : « Nuestra intención es mostrar que el rasgo primordial del pluscuamperfecto es mental no temporal por tener el sentido de *alejamiento (remoteness)* como valor prototípico, lo que es una perspectiva más bien cognitiva ».

Cet éloignement peut être temporel ou cognitif, en ce sens qu'il offre une vision des relations entre les événements, telles que le locuteur les conçoit. L'auteur ajoute que c'est la présence du « point de référence », dans le sens reichenbachien du terme, qui donne au *PQP* son acception temporelle. Quand ce point de référence est absent, le *PQP* prend alors une valeur modale. Il formalise ces deux possibilités dans un schéma que nous adaptons ci-dessous :



**FIGURE 11** : Perspective d'éloignement (*remoteness*) du *PQP*

D'après I. Söhrman, 2009, p. 270.

Cet auteur affirme donc que le *PQP* n'est pas déictique et que seuls les éléments du contexte et du co-texte lui donnent une valeur déictique, et donc temporelle (il reconnaît que cette configuration est clairement majoritaire). En l'absence de ces éléments, la valeur de base du *PQP* est modale<sup>391</sup> :

En raison de la fréquence des emplois du plus-que-parfait, dans lesquels l'action se déroule dans un contexte déictique, on pourrait considérer que la deixis est la valeur prototypique du plus-que-parfait. Cependant, nous dirions que c'est précisément l'éloignement qui constitue la valeur prototypique du plus-que-parfait étant donné qu'une deixis claire s'ajoute au sens prototypique du plus-que-parfait et le rend temporel, ou, dans le cas d'une deixis faible ou inexistante, le laisse avec sa valeur modale<sup>392</sup>.

À cette valeur modale prototypique, l'auteur ajoute une dimension aspectuelle, qualifiant le *PQP* de « principalement imperfectif » (!), même s'il se réfère souvent à un

<sup>391</sup> L'auteur s'appuie sur l'étude de I. Korzen, lequel postule, pour l'italien, que c'est la présence d'un co-texte déictique qui donne au *PQP* sa valeur temporelle. Voir I. Korzen, 2005.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 270-271 : « Debido a la frecuencia que muestra claramente que en la mayor parte de los usos de pluscuamperfecto, la acción se desarrolla en un contexto déictico, se podría considerar la deixis el valor prototípico del pluscuamperfecto. No obstante, argumentaríamos que es precisamente el alejamiento que constituye el valor prototípico del pluscuamperfecto como es la existencia de una deixis clara la que se añade al sentido prototípico del pluscuamperfecto y que lo hace temporal, o, en caso de una deixis débil o no existente, lo deja modal ».



événement qui s'est produit avant un autre événement ce qui le conduit à représenter une action perfective.

(129) Había mudado a Madrid cuando compré mi primer coche [y seguía viviendo allí cuando compré el coche]<sup>393</sup>.

Par cet exemple, on comprend que, ce que l'auteur considère comme « imperfectif », c'est le maintien de la réalité dénotée par « mudado » dans le monde référentiel, et pas la forme verbale en elle-même.

I. Söhrman identifie huit « valeurs modales », dont nous reproduisons les exemples ci-dessous :

<b>Sens onirique</b> (le monde des rêves)	He soñado que había ganado el premio gordo.
<b>Sens fantaisiste</b> (similaire à l'irréel)	Y entonces había llegado tu hermano.
<b>Sens irréel</b>	Y si habían sido mazalbetes, ahora ya serían hombres y derechos.
<b>Sens ludique</b>	Yo era el rey y me había casado contigo.
<b>Sens épistémique doxastique</b> (où l'on se réfère à un événement connu présupposé)	¿No habías leído el libro?
<b>Sens de courtoisie ou de modestie</b>	Le había hablado sobre el asunto el otro día.
<b>Sens d'affection</b> (ou d'amour)	¿No habías comido suficiente?
<b>Sens de déduction narrative</b>	Como el césped estaba húmedo había llovido la noche anterior.

**TABLE 10** : « Valeurs modales » du *plus-que-parfait*

D'après I. Söhrman, 2009, p. 272-273.

Si les déductions de l'auteur ont autant à voir avec ses propres projections de ce que peut être l'affection, par exemple (« ¿No habías comido suficiente? » est... affectif ?), qu'avec le contexte phrastique (« soñado » est onirique, sans aucun doute), on doit lui reconnaître le mérite de proposer une caractérisation du *PQP* en rupture totale avec la tradition : le *PQP* n'aurait rien de temporel, si ce n'est en interaction avec le contexte. Ceci étant dit, ce concept de distance ou d'éloignement reste encore très vague, et ces deux derniers auteurs, I. Söhrman et F. Bermúdez, ne nous donnent pas un

<sup>393</sup> *Loc. cit.*

aperçu global du système verbal qui pourrait nous donner une idée de la façon dont se caractérisent les formes les unes par rapport aux autres dans le paradigme.

### 1.3.2.3 Vers une approche plus que parfaite ?

#### a) Apport de la linguistique cognitive

Les propositions des tenants de l'approche cognitive sont très inégales, mais il est possible d'en dégager trois apports essentiels.

➤ *La distinction modale actuel ~ non-actuel est justifiée en aval*

Le fait que ces approches dégagent des espaces épistémiques différents selon les temps employés – qu'on appelle ces espaces *actuel ~ non-actuel* chez A. Castañeda Castro, ou *actuel ~ structurel* chez A. Doiz-Bienzobas et Mejía-Bikandi<sup>394</sup> – nous invite à comprendre pourquoi ces temps ne peuvent définitivement plus être étudiés sur le même plan : pensons notamment aux traditionnels « temps du passé », *imparfait* et *passé simple*, qui, bien qu'ils soient tous deux à même de désigner des événements passés dans le monde référentiel, ne portent pas du tout la même conceptualisation en terme d'engagement de l'énonciateur. Bien évidemment, les cognitivistes ne sont pas des pionniers : d'autres avant eux ont pu proposer une approche différente des propositions héritées de la grammaire<sup>395</sup>. Mais, cette fois, on justifie ces propositions par des processus cognitifs, en aval du discours, et on voit bien comment tous ces auteurs distinguent bien les plans qui sont liés à l'espace de l'énonciateur de ceux qui y sont subordonnés.

---

<sup>394</sup> I. Söhrman évoque, pour sa part, l'ouverture d'un « monde possible », reprenant ainsi la terminologie de R. Martin. Voir Martin R., *Pour une logique du sens*, Paris, PUF, 1983.

<sup>395</sup> Cf. *supra*, § 1.3.1.

➤ *L'énonciateur revient au centre de la réflexion*

L'énonciateur est le grand gagnant dans cette approche, puisque plus rien ne peut être dit sans partir de sa subjectivité : c'est l'*espace matrice* ou *de base* chez Langacker, le *Centre Déictique primaire* chez A. Castañeda Castro, le *point de vue* de A. Doiz-Bienzobas, E. Mejías-Bikandi ou encore la *perspective* chez F. Bermúdez et I. Söhrman : plus aucun auteur ne pense la conceptualisation par le verbe sans partir de la figure du *MOI*, à la fois énonciateur et constructeur du langage.

De ce point de vue, il nous semble que la réflexion de A. Castañeda Castro est la plus aboutie : le dédoublement du *Centre Déictique primaire* en *Centre Déictique secondaire*, tout en prenant en compte le temps du procès (*processing time*) permet de donner un fondement à sa conception de l'*imparfait* comme *présent non-actuel* et se révèle très opérant à l'heure d'expliquer les emplois non-temporels de l'*imparfait*, notamment les cas de discours rapporté, de polyphonie, et même les effets de sens évidentiels que F. Bermúdez veut absolument intégrer dans le signifié (sur ce point, il semble qu'il se trompe de plan d'analyse et confonde la cause et les effets). La représentation de A. Castañeda Castro du lien entre le *Centre Déictique primaire* et le *Centre Déictique secondaire* par les pointillés est très éclairante (figures 7 et 10) : les temps *inactuels* partagent les mêmes propriétés – temporelles, aspectuelles et point de vue – que leurs corrélats *actuels*, pour la simple et bonne raison qu'ils sont créés en lien avec la situation d'énonciation, ou plutôt, sur la base du temps subjectif de celle-ci, même s'ils s'en détachent pour ouvrir une nouvelle fenêtre, qui est celle de l'inactualité.

➤ *La prise en compte du point de vue*

De la même façon, les auteurs développent différemment la notion de *point de vue*. Elle se confond avec le *Centre Déictique secondaire* chez A. Doiz-Bienzobas et E. Mejías-Bikandi, et elle doit être comprise comme l'appréhension de l'endochronie du procès chez A. Castañeda Castro, ou comme une prise de distance subjective par rapport à l'événement (F. Bermúdez, I. Söhrman). Tous les auteurs partagent le même avis : les conceptualisations emportées par le verbe ont autant, voire davantage, à voir avec la subjectivité de l'énonciateur et le regard qu'il pose sur une situation, depuis son *moi-ici-*

*maintenant*, que le repérage du procès sur l'axe du temps objectif. Cette notion est bien entendu liée au temps intérieur du procès, qui est saisi en cours de déroulement ou une fois son déroulement achevé ; mais elle implique que c'est l'énonciateur qui décide de porter un regard sur cette intériorité, ou sur le procès dans sa globalité. Encore une fois, ce regard peut coïncider avec l'achèvement de l'événement dans le monde référentiel, ou pas. C'est la question du choix qui importe et F. Bermúdez tout comme I. Söhrman poussent ce raisonnement à l'extrême puisqu'ils en arrivent à nier toute dimension temporelle des temps verbaux.

### **b) Quelques réflexions**

Malgré les éléments très intéressants de ces diverses approches, on peut regretter que, parmi les auteurs étudiés, un seul ne s'attaque au système verbal espagnol dans son ensemble : A. Castañeda Castro en propose une vision panoramique (figure 12, *infra*) mais celle-ci révèle, à notre sens, les limites de son approche.

#### ➤ *Le problème des emplois « prototypiques »*

L'auteur oscille, nous l'évoquions, entre deux représentations possibles de l'*imparfait* : soit il représente l'emploi qu'il considère comme « prototypique », et l'illustre dans l'antériorité du *Centre Déictique* sur l'axe du temps (figure 5, 5a) ; soit il le conçoit comme un *présent non-actuel*, et représente dans ce cas le *Centre Déictique secondaire* au-dessus du *Centre Déictique primaire*. Ces hésitations montrent que, d'une part, il ne considère pas l'emploi temporel de l'*imparfait* comme une variante possible de l'inactualité, mais plutôt comme le point de départ, les emplois contrefactuels et fictifs en seraient des extensions métonymiques<sup>396</sup>, et, d'autre part, il postule que le signifié peut être de nature différente, en fonction du contexte. L'auteur ne le dit pas explicitement, mais il semble tiraillé entre les deux possibilités et s'en justifie à plusieurs reprises dans ses travaux. En témoigne la citation ci-dessous, lorsqu'il commente la figure 12 précisément :

Par ailleurs, dans le groupe de figures 8 [12 ici], on ne représente pas la situation prototypique dans laquelle les formes de passé renvoient à un espace non-actuel passé, ni la situation

---

<sup>396</sup> Voir A. Castañeda Castro, 2004, p. 67 et 2006, p. 125.

prototypique dans laquelle les formes de ‘conditionné’ [‘condicionado’] renvoient à un espace non immédiat futur. Dans les figures 8a-8e le procès se situe dans un espace différent de celui du CD primaire, mais cet espace auquel ou soustrait le CD peut être passé, en relation de continuité avec le moment de l’énonciation, il peut être fictif ou imaginaire, ou il peut être contrefactuel et constituer un espace alternatif à l’espace actuel<sup>397</sup>.

---

<sup>397</sup> Voir A. Castañeda Castro, 2006, p. 120 : « Por otro lado, el grupo de figuras 8 no se representa la situación prototípica en que las formas de pasado remiten a un espacio no actual pasado, ni tampoco la situación prototípica en que las formas de condicionado remiten a un espacio no inmediato futuro. En las figuras 8a-8e se sitúa el proceso en un espacio distinto al del CD primario, pero ese espacio al que se sustrae el CD puede ser pasado, en relación de continuidad con el momento de la enunciación, puede ser ficticio o imaginativo, o puede ser contrafactual y alternativo al espacio actual ».

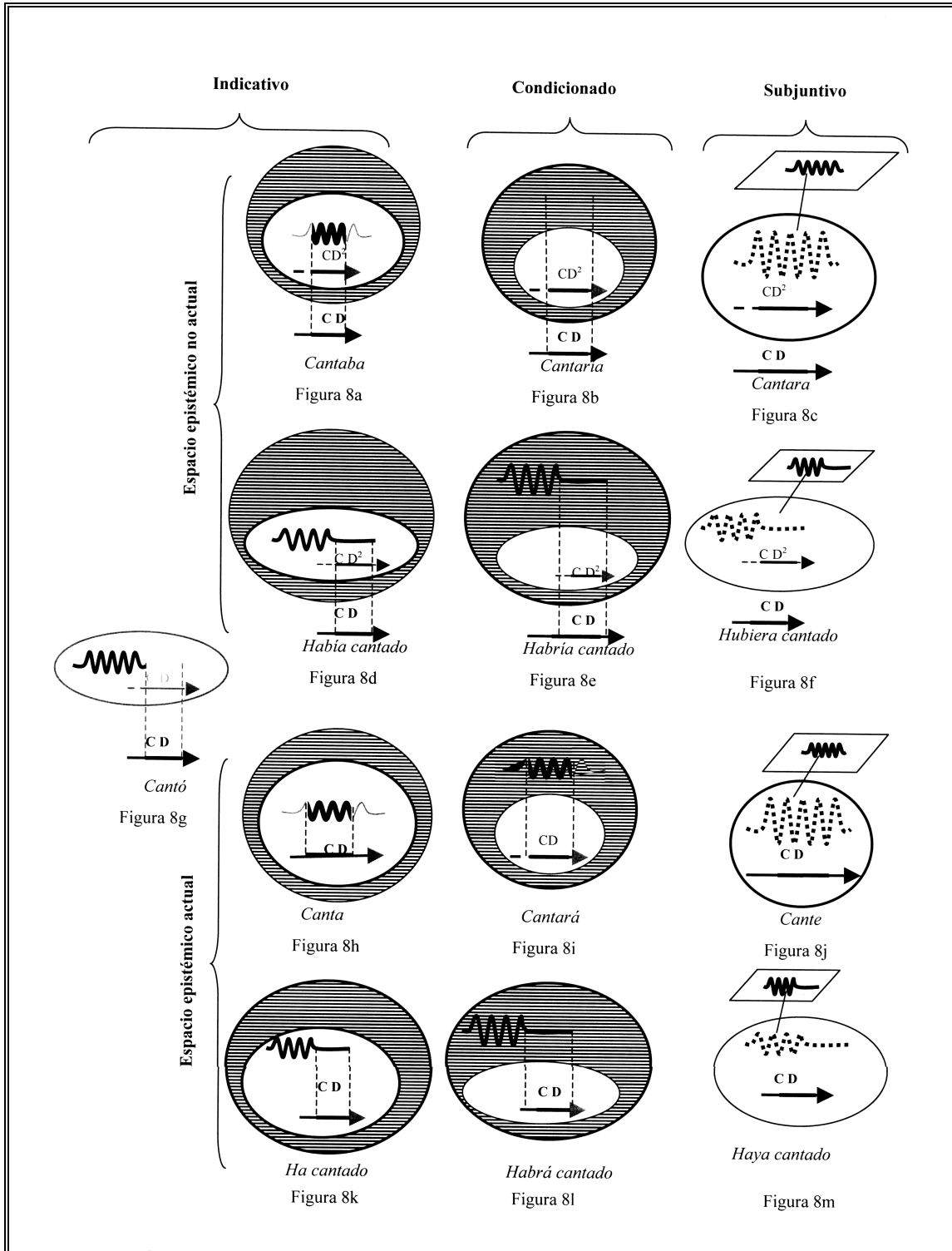


FIGURE 12 : Vision panoramique du système verbal

D'après A. Castañeda Castro, 2006, p. 119.

Ce refus de choisir s'avère encore plus ennuyeux quand l'auteur en vient à caractériser le *passé simple* : pour ce temps, nous l'avons dit, il refuse d'intégrer la

dimension épistémique dans son signifié. C'est ce dont témoigne l'ovale gris des représentations. Comme le *passé simple* est susceptible d'apparaître dans des récits, c'est-à-dire dans des plans caractérisés comme *inactuels* par l'auteur, A. Castañeda Castro prend le parti de tout simplement ne pas inclure ce temps dans un espace épistémique, contrairement à A. Doiz-Bienzobas et E. Mejías Bikandi qui, eux, y voient un temps *actuel* appréhendé à distance depuis le Centre Déictique, ou, dit autrement, depuis la situation d'énonciation. On le voit sur la vision panoramique du système verbal : le *passé simple* est relégué à la périphérie, tout à fait à gauche.

➤ *Le statut des espaces épistémiques*

Par ailleurs, les espaces épistémiques dégagés viennent ici se surajouter à des modes plus traditionnels (on reconnaît, sur la figure 12, les modes tels que E. Alarcos Llorach les conçoit, c'est-à-dire « indicatif », « conditionné » et « subjonctif »), mais ils n'interviennent pas dans une quelconque réorganisation des modes verbaux qui se ferait en fonction de cette nouvelle donne, et ce, alors que ces espaces épistémiques semblaient jouer un rôle fondamental dans les oppositions entre les différentes formes verbales, dans la description qui en est faite par le même auteur. C'est que le problème est bien plus profond : on touche là aux fondements mêmes de la linguistique cognitive, en tout cas, celle pratiquée par ces auteurs. Le problème de fond, c'est que ces auteurs cherchent à dévoiler les expériences mentales du sujet et ses conceptualisations (la langue servirait la construction d'espaces mentaux), par l'observation du discours en aval. Peu importe les moyens employés : si le résultat est l'ouverture d'un espace mental fictif, alors on dira que l'*imparfait* en est l'instrument. Le langage ne servirait en somme qu'à révéler ces processus. Si l'auteur observe que dans tous les cas d'espaces *inactuels*, on a de l'*imparfait*, alors l'*imparfait* en est un ingrédient. Le *passé simple* intervient dans des discours *actuels* et *inactuels* ? Alors on ne se prononce pas sur le sujet.

Bien entendu, l'observation du discours est le lot de tous les linguistes, mais, on a l'impression que c'est le résultat de l'énoncé pris dans sa globalité qui permet aux tenants de cette approche de dégager le plan épistémique sur lequel on se trouve. On ne part plus de la source, dans une démarche qui irait du mot à la phrase, mais de la phrase, on remonte vers le signe, quoique... car on laisse encore dans le signifié un espace pour la définition par le contexte !

Ce problème est encore plus évident chez F. Bermúdez : il ne prend pas la peine d'expliquer ce qui fait la spécificité du *PQP*, ici, par rapport à un *passé composé*, là. L'enjeu, pour lui, est de repérer les outils, les marqueurs grammaticaux de l'évidentialité. On ne part donc plus de la langue elle-même et de ses conceptualisations propres, mais on observe les manifestations discursives dans le seul but de voir quelles sont les constructions mentales qui ont pu être élaborées (ou que le linguiste veut y trouver). Par là-même, on s'éloigne de notre objet d'étude, qui est la langue comme ensemble et sous-ensembles de matérialités qui font sens... à moins que l'objet d'étude de la linguistique ne soit pas la langue, mais plutôt la cognition ?

Si les hypothèses proposées par la Grammaire cognitive ne manquent pas d'intérêt, elles en oublient l'essentiel à nos yeux : ce que l'on voit de la langue est avant toute chose la convocation et l'agencement de signifiants en discours. Ces approches n'expliquent pas – ou pas de façon satisfaisante – comment un même signifiant est « passé » ici et « polyphonique » là, alors qu'on a affaire au *même* signe, à la *même* matérialité. Ces approches n'expliquent pas ce qui rend possible la compréhension d'une même association signifiante dans la multiplicité de ses manifestations discursives. Ces approches, qui s'intéressent pourtant de près à la cognition, n'expliquent pas, justement, comment on passe, en amont, du signe... au sens.



### 1.3.3 Bilan conclusif

Dans ce chapitre consacré à ce que nous avons appelé les « approches pragmatiques » du *PQP*, nous avons voulu parcourir les propositions de chercheurs qui donnent à leur conception de la temporalité, à la fois une dimension énonciative – le locuteur, sujet parlant et pensant, conçoit le temps, depuis ses coordonnées spatio-temporelles, mais pas exclusivement –, et une dimension intentionnelle qui consiste à établir dans quelle mesure le locuteur agit lorsqu’il convoque une forme verbale : qu’il structure son texte, ouvre une perspective, un plan inactuel, un espace épistémique, ou qu’il marque la source de l’information, il ne s’agit plus de *décrire* mais bien d’*agir* sur le réel, depuis le filtre de la subjectivité de celui qui conçoit la temporalité.

Ces approches se fondent sur des appareils théoriques très différents les uns des autres, mais il nous semble qu’elles pourraient prendre place sur deux continuums.

Le premier se déploierait entre l’approche subjectivo-temporelle incarnée par la proposition de E. Alarcos Llorach et s’étendrait jusqu’aux approches dans lesquelles la dimension temporelle et déictique des temps verbaux est totalement remise en question, comme c’est le cas chez H. Weinrich, F. Bermúdez ou I. Söhrman. Entre ces deux pôles, chacun fait un sort aux différentes formes avec des instruments d’analyse bien connus comme ceux de *temps* (époque), de *mode*, ou d’*aspect* ou des outils plus récents comme le *plan d’actualité*, ou la *mise en relief*, chaque auteur accordant la primauté à l’un ou l’autre selon ses postulats théoriques. La hiérarchisation des outils d’analyse n’est pas simple, et nous devons opter pour la théorie la moins coûteuse afin de décrire et d’expliquer les phénomènes observés, selon un principe d’économie explicative.

Par ailleurs, contrairement aux approches strictement temporalistes, nous avons vu que les approches pragmatiques souhaitent rompre avec une linguistique exclusivement ancrée dans le code, afin de prendre en compte les « éléments extralinguistiques qui conditionnent l’usage effectif du langage », selon l’expression de M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus<sup>398</sup>. Cette volonté, totalement louable et légitime, comporte cependant un risque : celui d’en oublier le code, justement. C’est à ce niveau qu’interviendrait notre deuxième continuum : les uns et les autres font une place très différente au

---

<sup>398</sup> Cf. *supra*, § 1.3.1.

signifiant. Certains l'oublient totalement, et n'ont une approche du système verbal que par la sémantique des énoncés pris dans leur intégralité ; c'est notamment le reproche que nous faisons à F. Bermúdez. D'autres, inversement, tentent de fonder les catégories d'analyse sur des particularités morphologiques, c'était déjà le cas de J. Damourette et É. Pichon, mais c'est aussi le choix que font les tenants de l'approche inactuelle du système verbal espagnol aujourd'hui. Entre ces deux points, d'autres auteurs oscillent : A. Castañeda Castro propose une approche très approfondie du paradigme verbal basée sur les postulats de la linguistique cognitive. Cependant, comme nous avons essayé de le montrer, cela reste une linguistique du « résultat » dans laquelle on nous donne à voir des mets savoureux, mais dont on oublie de séparer les ingrédients...

Enfin, nous aurions une dernière remarque à propos de ce qu'emporte le participe en *-do*, dans son signifié. Malgré leurs réflexions très innovantes, sur le statut de l'*imparfait* notamment, ces auteurs ne s'intéressent finalement qu'assez peu à cette forme participiale. Or, elle est tout aussi problématique : que dit le participe passé au juste ? Le procès achevé ? L'état résultant ? L'état transcendant ? Ce morphème aspectuel occupe une place de premier plan dans le signifié complexe du *PQP*. Malgré cela, on en fait peu de cas, et, si on s'y intéresse, c'est souvent dans le but d'établir une chronologie : le participe dit l'antécédence, l'*avant*, de ce qui est important dans le texte, dans le moment, dans les yeux du locuteur... Mais, que se passerait-il si on se débarrassait une bonne fois pour toutes de la chronologie des événements ?

C'est l'une des propositions que nous ferons dans ce qui suit.

# PARTIE 2

## LA CLEF DES SIGNIFIANTS

---

*Le langage réalise, en brisant le silence, ce que le silence voulait et n'altérerait pas*  
M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, 1964

## 2.1 Quand les signes *font* sens...

*Et c'est la langue « en tant que système » qui nous donne, par le biais du principe de motivation relative, la clé de la serrure qu'il suffit d'ouvrir pour permettre ce cambriolage.*

M. Launay, « Notes sur l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », 2003.

### 2.1.1 Divergences épistémologiques

Ce travail de thèse trouve son point de départ dans le constat d'un écart : celui qui existe entre la façon dont on décrit le *PQP* en espagnol contemporain, et certaines de ses manifestations discursives. Ce premier constat est ce qui nous a amenée à nous intéresser à cette question passionnante de ce qu'emportent les morphèmes verbaux dans leur signifié. La littérature grammaticale et linguistique sur le sujet est très abondante, nous n'en avons conservé que les études qui nous semblaient représentatives des courants de sémantique verbale dans le domaine hispanique, même si, de manière ponctuelle, nous avons mentionné quelques auteurs qui n'ont pas travaillé spécifiquement sur le système verbal espagnol, mais dont l'influence a été considérable sur les recherches qui ont suivi. Ce passage en revue de la littérature sur le sujet nous a conduite à observer deux motifs de divergence dans les raisonnements adoptés face à cet objet d'étude : la question du choix des postulats théoriques, d'une part, et celui des méthodes de travail, d'autre part ; ces deux données combinées se trouvent manifestement à l'origine de la disparité des résultats.

#### 2.1.1.1 Postulats théoriques

Concernant les postulats, il convient de souligner combien, dans les modèles proposés, la conception du signe linguistique – conception monosémique ou polysémique – a des répercussions importantes sur les conclusions auxquelles les auteurs aboutissent. Les tenants de l'approche référentialiste partent en effet du principe que les morphèmes présentent une « valeur » de base, générale, première, laquelle peut être infléchie, « disloquée »<sup>399</sup>, voire annulée par le co-texte ou le contexte. Dans ces derniers cas, c'est de l'énoncé pris dans son ensemble dont on étudie la sémantique, et on nous force à postuler que la « valeur » du morphème verbal isolé s'est évaporée. Par ailleurs, nous avons pu constater que ces approches expliquent de façon très vague ces « mécanismes d'évaporation » ; on ne sait pas très bien par quels processus ces morphèmes se déséminent, ni comment le co-texte en

<sup>399</sup> Cf. *supra*, § 1.3.1.

infléchit le sens. Sur ce point, nous l'avons mentionné au début de cette étude, nous postulons au contraire la monosémie du signe linguistique. Nous devons donc formuler un signifié compatible avec l'ensemble des manifestations observées.

Ceci nous amène à signaler une seconde divergence, découlant de la première, puisqu'elle concerne la façon dont on conçoit le statut des manifestations discursives. La plupart des écrits que nous avons consultés font la part belle à la description du discours, c'est parfois leur vocation première (la *Grammaire descriptive* de la *NGLE*), ou une volonté affichée, nous le mentionnions à propos de l'ouvrage de Á. Carrasco Gutiérrez<sup>400</sup>. Il n'y a donc pas, chez ces auteurs, de volonté de hiérarchiser les emplois, ni d'en rechercher l'unité, derrière la multiplicité. Notons malgré tout qu'une certaine hiérarchisation se manifeste de façon implicite puisqu'on nous présente d'abord les exemples les plus fréquents – ou qui correspondent le mieux au modèle théorique utilisé – avant de passer à des cas plus problématiques, si toutefois on les mentionne.

En définitive, peu d'auteurs hiérarchisent les emplois de façon explicite : pour la problématique particulière du *PQP*, seul J. Havu hiérarchise les types d'emploi, sans renoncer à une conception polysémiste de la périphrase. Dans les approches pragmatiques, nous avons également constaté que l'on postulait la bi-acceptation (aspectuelle ~ antérieure), à l'exception des tenants de l'approche cognitive, lesquels proposent un « chapeau » évidentiel ou cognitif à même d'embrasser tous les emplois de discours.

Dans ce travail, au contraire, nous concevons le *discours*, non pas comme une fin en soi qu'il s'agirait de décrire, mais comme l'ensemble des manifestations permises par la *langue*. C'est le *signifié puissancier* de langue qui, dans la théorie de G. Guillaume, est ce qui permet les *effets de sens* en discours. Cette terminologie (« signifié » ~ « effet de sens ») nous permettra par ailleurs de lever l'ambiguïté inhérente à l'emploi du terme « valeur » – à la fois valeur en système et valeurs contextuelles – souvent employé dans les écrits grammaticaux que nous avons parcourus. Par principe, nous posons qu'un signifiant, même complexe, ne peut pas

---

<sup>400</sup> Voir Á. Carrasco Gutiérrez, 2008b : « Los tiempos compuestos del español: formación, interpretación y sintaxis ».

perdre, changer, ou « disloquer » son *signifié*. En revanche, il se montre sous une multiplicité d'*effets de sens*, en discours. C'est donc bien l'existence du *signifié en langue*, en tant qu'ensemble fermé d'unités élémentaires constitutives d'un système, qui permet à la fois l'ensemble des capacités référentielles attelées à ce signifié<sup>401</sup>, mais aussi l'actualisation des *effets de sens* dans le discours effectif. C'est cette *langue*, abstraite – et inaccessible au locuteur de façon consciente –, que nous devons mettre au jour. Ne pas remonter vers la langue, reviendrait à ne pas théoriser du tout ; c'est ce que rappellent C. Douay et D. Roulland, lorsqu'ils définissent l'expression « effet de sens » dans la théorie de G. Guillaume :

La tâche du grammairien *de remonter de la multiplicité des conséquences du signe linguistique dans le parler réel à son unité de condition dans la langue virtuelle. (TV : 133) [...]* En tout état de cause, les effets de sens sont toujours supposés déterminés par la langue, même dans ces cas où, dans le discours, ils apparaissent chaotiques. L'impossibilité pour une théorie de remonter à l'unité équivaut donc à une impossibilité de théoriser la langue. G. Guillaume adresse constamment le reproche à la linguistique historique et la linguistique qu'il appelle traditionnelle, en rappelant le caractère systématique et donc nécessairement unitaire au niveau le plus profond de leur objet<sup>402</sup>.

Bien entendu, le *discours* est le seul élément qui nous soit donné d'observer : linguistes et grammairiens, toutes obédiences confondues, n'ont pas accès à autre chose lorsqu'ils se donnent pour objectif d'étudier les phénomènes langagiers<sup>403</sup>. Mais après la première étape d'observation qui nous a conduit à formuler une hypothèse sur le signifié du *PQP*, nous passerons à une seconde étape au cours de laquelle il s'agira de décrire le discours à la lumière de l'invariant trouvé. C'est cette étape qui nous permettra de vérifier notre hypothèse et de proposer, on l'espère, une meilleure compréhension du fonctionnement du *PQP* en discours.

### 2.1.1.2 Méthode

Le deuxième point sur lequel nous pouvons observer de grandes disparités concerne la méthode employée dans l'analyse. En parcourant les études sur le *PQP*, nous avons pointé à plusieurs reprises le danger qui consiste à attribuer aux

<sup>401</sup> Contrairement au signifié, les capacités référentielles sont accessibles à la conscience du locuteur : il s'agit des différentes acceptions d'un terme, telles qu'on les trouverait énumérées dans un dictionnaire, par exemple.

<sup>402</sup> C. Douay et D. Roulland, 1990, p. 67.

<sup>403</sup> Dire que le discours est le seul élément qui nous soit donné d'observer est cependant restrictif : il nous faut aussi mentionner la suite acoustique qui constitue le signifiant, ou la suite de signifiants, et qui donnent justement accès aux signifiés. Cf. *infra* § 2.1.3.

morphèmes des propriétés contextuelles qui relèvent soit du co-texte phrastique – pensons à ceux qui voyaient dans un énoncé comme *Apenas hubo cantado*, une bonne raison de penser que le *prétérit antérieur* comporte une notion d’immédiateté, pourtant imputable à l’adverbe –, soit à la situation expérientielle à laquelle les énoncés contribuent à référer, comme c’était le cas lorsque l’on déduisait de *Había vivido 30 años*, la capacité du *PQP* à désigner de longues durées<sup>404</sup>. Se défaire de la tentation du « péché de réalité »<sup>405</sup> est un exercice difficile qui nécessite une attention toute particulière, d’autant qu’on n’étudie jamais la langue hors discours, et de fait hors contexte ; il est donc bien naturel que ce dont on parle ait tendance à interférer dans l’analyse. Concernant les temps verbaux, le danger réside notamment dans la volonté de calquer le temps linguistique sur le déroulement réel des événements, et ce d’autant plus que, lorsqu’on interprète un énoncé dans son intégralité, celui-ci donne bien l’image temporelle d’une situation. Reste à savoir dans quelle mesure les modalités de succession des événements réels sont inscrites dans le signifié des morphèmes temporels : au vu de ce que nous avons pu constater, il semble qu’il en reste très peu, et que le signifié des formes verbales isolées soit finalement d’une très grande abstraction.

Le second point de méthode qu’il convient de mentionner concerne le recours à la substitution du *PQP* par d’autres formes verbales, et, surtout, aux conclusions que l’on peut tirer de ce procédé. Nous avons constaté que les auteurs invoquaient parfois la possible substitution de la forme au *PQP* par un autre temps verbal, ce qui les conduisait à poser les deux formes en question comme équivalentes. Citons à nouveau, à titre d’exemple, cet extrait de la *NGLE* au sujet des emplois dits « de courtoisie » :

23.16d La forme HABÍA CANTADO admet une variante DE COURTOISIE laquelle équivaut de manière approximative à HE CANTADO<sup>406</sup>.

---

<sup>404</sup> Cf. *supra*, § 1.2.2.

<sup>405</sup> Nous empruntons l’expression à J.-Cl. Chevalier dans un article paru en 1982 lorsqu’il met en garde les linguistes contre cet écueil de la référence dans les explications linguistiques. Voir J.-Cl. Chevalier, 1982.

<sup>406</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1787 : « 23.16d La forma HABÍA CANTADO admite una variante DE CORTESESÍA en la que equivale de manera aproximada a HE CANTADO ». Cf. *supra*, § 1.2.2.2-c.



Cette interchangeabilité amène les auteurs à poser que le *PQP*, dans ce cas précis, prend une *valeur* « approximative » de *passé composé*. S'il ne se présente pas sous sa valeur prototypique, on doit donc supposer que le *PQP* prend la *valeur* d'un autre temps verbal. De la même façon, M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus considère que, dans certains contextes, le *PQP* « se substitue à un indéfini ». Rappelons cet extrait :

Dans certains contextes et dans un registre familier, il peut se substituer à un indéfini et signaler qu'un fait se produit avec *rapidité*. Dans ce type de cas, survient habituellement l'adverbe *ya*, à l'origine de cet emploi, comme dans :

*Sacó los pasteles del horno y al instante ya habían desaparecido (= desaparecieron)*

*Se puso a estudiar y a las dos horas ya se había cansado (= se cansó)<sup>407</sup>.*

Dans cette dernière citation, on voit clairement que l'auteur hiérarchise les emplois : cet emploi du *PQP*-ci, parce qu'il ne correspond pas à la valeur qu'elle considère comme première, prend nécessairement la place d'un autre, le *passé simple*, en l'occurrence. Elle indique cependant qu'il donne un effet de rapidité, avant d'affirmer, immédiatement après, que c'est l'adverbe *ya* qui est à l'origine de cet emploi. Ce procédé de commutation est donc utilisé par les auteurs comme un révélateur de « valeurs » secondaires, en discours. Dans tous les cas, il est bien précisé qu'il s'agit de contextes précis. Or, ce procédé ne prouve rien relativement au signifié puissanciel de langue de chacun des signes. Étant donné que les formes verbales ne sont pas substituables dans l'ensemble des contextes dans lesquels elles apparaissent, on ne peut pas poser qu'elles sont équivalentes. Tout au plus pourra-t-on reconnaître que, dans un certain contexte, les deux formes sont à même de référer à une même situation expérientielle ; c'est ce que souligne M.-F. Delport dans son étude sur *Haber* et *Tener* :

Que *Pedro TIENE una casa* en la sierra puisse commuter avec *Pedro POSEE una casa*, que *Pedro TIENE que irse mañana* puisse commuter avec *Pedro DEBE irse mañana*, qu'aucune situation de l'expérience ne se prête à une expression par *poseer* tout aussi bien que par *deber*, je n'en conclurai pas à l'existence pour *tener* de deux valeurs, à l'existence pour *tener* d'une polysémie. Je poserai, au contraire, que *tener*, ne pouvant partout et en tout contexte

<sup>407</sup> M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, 1995, p. 64 : « En ciertos contextos y dentro de un registro coloquial puede sustituir a un indefinido y señalar que un hecho se produce con rapidez. Suele aparecer en estos casos el adverbio *ya*, motivador de este uso, como en:

*Sacó los pasteles del horno y al instante ya habían desaparecido (= desaparecieron)*

*Se puso a estudiar y a las dos horas ya se había cansado (= se cansó)* ». Cf. *supra*, § 1.2.2.1-a.

commuter avec *poseer*, dit toujours et en tout contexte autre chose que *poseer*. Il en ira de même du rapport de séparation radicale entre *tener* et *deber*<sup>408</sup>.

En d'autres termes, au vu des postulats qui sont les nôtres, la méthode de la commutation ne prouvera rien d'autre que la capacité de deux signes, ou de deux structures, à référer, de manière contextuelle, à la même situation d'expérience. Ainsi en est-il, lorsque, conjointement avec d'autres manipulations sémantiques, J. Havu donne un fondement à la catégorie *POST*, et, partant, à la distinction entre emplois résultants et emplois aoristiques du *PQP* (malgré leur homonymie), sur la possible commutation des emplois résultants avec la structure *estar + part.* :

Concernant l'expression de l'état résultant d'une situation terminée en espagnol, la construction *estar + part.* sert à exprimer de façon explicite l'état résultant d'une action téléco-transformatrice achevée. [...] Nous verrons dans ce qui suit qu'il existe aussi d'autres mécanismes sémantiques qui permettent de confirmer sans équivoque l'existence de la phase *POST*<sup>409</sup>.

Dans notre conception, ce procédé ne prouve rien d'autre que la valeur discursive de « situation résultante », et donc, contextuelle, de notre *PQP*. En revanche, rien n'est dit de sa valeur unitaire en langue.

Afin de définir ce signifié de langue, et en nous fondant sur les postulats que nous avons mentionnés, nous avons opté pour une démarche itérative entre recueil de données linguistiques et réflexions théoriques dans le cadre de ce que l'on appelle « la linguistique du signifiant ».

---

<sup>408</sup> M.-F. Delpont, 2004, p. 48.

<sup>409</sup> J. Havu, 1997, p. 220 : « En lo que se refiere a la expresión del estado resultante de una situación acabada en español, la construcción *estar + part.* sirve para expresar explícitamente el estado resultante de una acción téléco-transformativa acabada. [...] A continuación veremos que hay también otros mecanismos semánticos que inequívocamente permiten confirmar la existencia de la fase *POST* ».

## 2.1.2 Recueil de données

Nous sommes partie de l'observation en synchronie des multiples effets de sens des périphrases au *PQP* afin d'en retrouver le signifié invariant en *langue*. Cette démarche a donc supposé un constant va-et-vient entre nos hypothèses de travail et le recueil de données linguistiques, entre la théorie et le corpus que nous nous sommes attachée à élaborer. Nous avons donc été amenée, au fil de nos réflexions, à formuler puis reformuler nos requêtes dans les corpus de référence, à chercher des occurrences dans les co-textes syntaxiques qui nous semblaient pertinents en vue du bon déroulement de notre étude. Nous avons donc fait en sorte de réunir un nombre aussi représentatif que possible d'occurrences dans les combinaisons syntaxiques que nous avons pu recenser<sup>410</sup>.

Nous sommes partie d'un constat : les emplois *miratifs* de la périphrase aspectuelle « *había sido* », au Paraguay, constituent, nous l'avons dit, une curiosité au sein du système verbal de la langue espagnole. Après avoir circonscrit les contextes et modalités d'apparition de cette variante dialectale, nous avons pu élargir notre corpus aux autres emplois de « *había sido* », puis au *PQP*, avec en toile de fond l'hypothèse que nous avons mentionnée précédemment, et qui est que l'association de ces deux signifiants porte en elle le même signifié syntaxique en *langue*. Pour cela, nous avons poursuivi la constitution de notre corpus de façon à, dans un premier temps, valider ou infirmer les différentes approches qui ont été proposées jusqu'à ce jour – nous avons fait appel à quelques exemples issus de ce corpus dans notre première partie –, puis, nos propres hypothèses quant à la nature du signifié postulé ensuite.

Les données de notre corpus de travail comportent trois sources : l'utilisation du *Corpus de Référence de l'Espagnol Actuel* (*CREA* de la Real Academia Española<sup>411</sup>), la collecte d'occurrences sur le *Web*, via le moteur de recherche *Google*, et enfin, pour notre dernier chapitre sur la problématique du contact paraguayen, les

<sup>410</sup> Nous avons décidé de clore l'élaboration de ce corpus lorsqu'il nous a paru suffisamment représentatif. Nous gageons que la validité de nos résultats ne sera pas démentie par de futures associations que nous n'aurions pas rencontrées jusqu'ici.

<sup>411</sup> Real Academia Española, *CREA*.

enquêtes et questionnaires récoltés sur le terrain. Ces démarches peuvent sembler contradictoires, mais elles se sont révélées complémentaires en raison de leurs insuffisances respectives.

### 2.1.2.1 Corpus de référence *CREA*

Nous avons d'abord eu recours au *Corpus de Référence de l'Espagnol Actuel* mis à disposition par la Real Academia : le *CREA*.

Le *CREA* (*Corpus de Referencia del Español Actual*) présente l'intérêt d'avoir fait l'objet d'une réelle élaboration dans le souci de donner à voir un échantillon représentatif de la langue espagnole : cet outil rassemble en effet des faits de langue provenant de l'espagnol péninsulaire et américain, ainsi que des supports et thèmes variés<sup>412</sup>. Même si ces choix sont discutables – les sources péninsulaires et américaines, qui sont présentes dans les mêmes proportions (50%), ne reflètent pas le nombre de locuteurs de chaque continent, et la langue écrite y est beaucoup plus représentée que la langue orale (90% contre 10%) –, l'avantage que présente le *CREA* réside dans le fait qu'il nous donne accès à un nombre clos d'occurrences dans lequel nous avons la possibilité de sélectionner les données au gré des requêtes (critères géographiques, dates, types de support) et de les analyser sous formes de tableaux graphiques. Toutefois, non seulement les proportions accordées aux variétés péninsulaire et américaine sont très inégales, mais, en outre, l'espagnol d'Amérique a reçu un traitement qui tient également compte du « poids culturel » des aires géographiques qui le composent, en plus du poids démographique :

Dans les textes provenant d'Amérique, nous avons tenté de refléter la diversité existante par la reconnaissance de diverses aires linguistiques, chacune se voyant assigner un pourcentage différent en fonction de sa population et de son poids culturel<sup>413</sup>.

---

<sup>412</sup> Cf. *Corpus de la Real Academia – Annexe 1* « Diseño y estructura del Banco de Datos Español » [En ligne], Espagne | 1995, consulté le 25 juin 2009. URL : [http://corpus.rae.es/ayuda\\_c.htm](http://corpus.rae.es/ayuda_c.htm) : « El diseño del *Corpus de Referencia del Español Actual* (*CREA*) responde a la intención de ofrecer a los investigadores de esta lengua y a los interesados en ella una muestra representativa y equilibrada del español estándar que se utiliza actualmente en el mundo ». « L'élaboration du *Corpus de Référence de l'Espagnol Actuel* (*CREA*) répond à l'intention d'offrir aux spécialistes de cette langue, et à ceux qui s'y intéressent, un échantillon représentatif et équilibré de l'espagnol standard utilisé actuellement dans le monde ». [Nous traduisons].

<sup>413</sup> *Loc. cit.* : « En los textos procedentes de América, se ha intentado reflejar la diversidad existente mediante el reconocimiento de diversas áreas lingüísticas, a cada una de las cuales se ha asignado un porcentaje diferente en función de su población y peso cultural ».

Ce dogme du « poids culturel », qui conduit les auteurs du *CREA* à représenter plus ou moins certaines aires géographiques au sein de l'Amérique, les amène également à refléter l'espagnol péninsulaire et l'espagnol américain dans les mêmes proportions. C'est donc au nom de ce « poids culturel » que l'on devra étudier pour moitié les emplois péninsulaires – alors que les locuteurs espagnols ne constituent pas plus de 10% de la population hispanophone dans le monde – et nous accommoder des 50% restant pour étudier les faits de langue étiquetés avant tout comme relevant de « l'espagnol d'Amérique ». Sous couvert de refléter la diversité de la langue espagnole, le corpus de « référence » de la Real Academia amenuise l'apport américain, pour des raisons qui nous semblent relever davantage de l'idéologie que du fondement empirique. Ce principe est d'autant plus dommageable que le *CREA* constitue l'une des sources du corpus de travail de la *NGLE*<sup>414</sup>, laquelle entend pourtant prendre en compte le « caractère polycentriste » de la norme, afin de ne pas présenter « l'espagnol d'un pays ou d'une communauté comme modèle panhispanique de langue »<sup>415</sup>.

L'espagnol de la région du Río de La Plata ne représente que 14% des occurrences américaines, c'est-à-dire 7% du *CREA* dans son intégralité (voir table 11 ci-dessous), raison pour laquelle nous avons décidé de ne pas nous limiter à ce corpus. Enfin, la syntaxe spécifique des moteurs de recherche *Google* nous permettait de faire des requêtes qui n'étaient pas envisageables sur les corpus de référence de la langue espagnole, les opérateurs booléens que l'on peut utiliser pour formuler les requêtes étant beaucoup moins flexibles sur la base de données de la *RAE*. Par exemple, on ne peut pas utiliser le joker, ce que l'on peut faire avec l'astérisque sur le moteur de recherche *Google*, dans une requête de type : « había \* una hora antes ». Par ailleurs, le *CREA* ne propose pas d'expressions proches en cas de résultat nul, si bien que cela complique considérablement la tâche puisqu'il faut multiplier les essais et les combinaisons pour trouver celle qui donnera des résultats.

<sup>414</sup> Cf. Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, t. I, p. XLV.

<sup>415</sup> *Ibid.*, p. XLII : « El primero y más importante es la asunción del principio de que la norma tiene hoy carácter policéntrico » et, plus loin, « No es posible presentar el español de un país o de una comunidad como modelo panhispánico de lengua ». « Le premier et le plus important est d'adhérer au principe que la norme a aujourd'hui un caractère polycentrique » et, plus loin, « Il n'est pas possible de présenter l'espagnol d'un pays ou d'une communauté comme modèle panhispanique de langue ».

	<b>Pourcentage sur la partie américaine du CREA</b>	<b>Pays ou zones</b>
Zone mexicaine	40%	Mexique, Sud-Ouest des États-Unis, Guatemala, Honduras, Salvador
Zone centrale	3%	Nicaragua et Costa Rica
Zone caribéenne	17%	Cuba, Porto Rico, Panama, Rep. dominicaine, Côtes du Vénézuéla et Colombie et Nord-Est des États-Unis
Zone andine	20%	Reste du Vénézuéla et Colombie, Équateur, Pérou et Bolivie
Zone chilienne	6%	Chili
Zone du Rio de la Plata	14%	Argentine, Paraguay et Uruguay

**TABLE 11** : Distribution des données du CREA en Amérique

D'après le *Corpus de la Real Academia – Annexe 1* « Diseño y estructura del Banco de Datos Español »  
in [http://corpus.rae.es/ayuda\\_c.htm](http://corpus.rae.es/ayuda_c.htm)

### 2.1.2.2 Recueil d'occurrences sur le Web

L'utilisation du *Web* présente l'intérêt d'offrir à l'étude un nombre très important d'occurrences : début 2009, l'index du moteur de recherche *Google* contenait une vingtaine de milliards de pages, chiffre étourdissant et en constante augmentation<sup>416</sup>. Ce type de corpus nous a permis de recueillir des faits de langue en plus grand nombre au Paraguay mais également d'étendre nos observations à des contextes et contextes plus nombreux, variés, et dans l'ensemble des pays de langue espagnole. Par ailleurs, comme il s'agissait de recherches d'emplois parfois ressentis comme agrammaticaux, la consultation des pages de forums, de blogs et de journaux populaires nous garantissait un accès à des discours familiers par le truchement des mots-clés associés aux syntaxes spéciales offertes par le site pour la recherche. Les

<sup>416</sup> Voir G. Grégoire, 2010, p. 230. En 2008, le moteur de recherche annonçait 1000 milliards de pages identifiées sur la Toile. Voir « Google a identifié mille milliards de pages sur la Toile », *Le Vif/L'Express* [En ligne] Belgique |2012, mis en ligne le 28 juillet 2008, consulté le 15 septembre 2012. URL : <http://www.levif.be/info/google-a-identifie-mille-milliards-d-adresses-sur-la-toile/article-1194673522968.htm>

forums de discussion, notamment, favorisent les échanges de réactions face à l'information nouvelle, et suscitent par conséquent l'emploi de tournures *miratives*, comme le soulignent à juste titre G. Soto et N. Olgúin, lesquels ont étudié le phénomène de la *mirativité* dans l'espagnol du Chili :

Étant donné que la *mirativité* encode la surprise du locuteur face à une information qui ne fait pas partie de ses attentes, celle-ci apparaît difficilement dans des enquêtes réalisées par des enquêteurs qui présentent des thèmes sur lesquels l'informateur s'étend. En présentant des discussions informelles sur des thèmes spécifiques, les *forums* favorisent la confrontation d'information entre les participants. D'autre part, l'absence de canal visuel favorise l'expression linguistique des réactions émotionnelles ou affectives de ceux-ci. Les facteurs que nous avons mentionnés permettent de penser que les *forums* d'Internet peuvent être une bonne source pour rencontrer d'éventuels cas de *mirativité*<sup>417</sup>.

Cependant, une collecte de données linguistiques qui se serait limitée au *Web* nous a parue insuffisante en raison du doute permanent qui plane sur l'origine des énoncés. Les simples requêtes sur des moteurs de recherche ne nous permettent pas de tirer des conclusions représentatives en raison du caractère instable de ce type de corpus. Les sources, bien que très variées, ne garantissent en rien la représentativité de la langue puisque le corpus du *Web* n'a pas fait l'objet d'une construction préalable : il s'agit au contraire d'un rassemblement arbitraire de données dont on ne peut affirmer qu'il représente l'intégralité de la langue.

### 2.1.2.3 Enquêtes et questionnaires

Enfin, pour notre dernier chapitre sur le *PQP* en situation de contact avec le guarani, nous avons utilisé les enquêtes menées lors d'un séjour au Paraguay, en juillet et août 2010, dans le cadre d'un voyage d'étude financé par une bourse de la Société des Hispanistes Français<sup>418</sup>. Ces enquêtes étaient constituées de deux volets<sup>419</sup>. Le premier volet consistait à traduire quelques phrases guaranies et espagnoles dans l'une et l'autre langue officielle du pays. Il s'agissait pour nous de mettre à l'épreuve

<sup>417</sup> G. Soto et N. Olgúin, 2010, p. 85-86 : « Dado que la admiratividad codifica la sorpresa del hablante frente a una información que no está dentro de sus expectativas, su presencia no es fácilmente esperable en entrevistas realizadas por encuestadores, donde estos presentan temas sobre los que se explaya el informante. Los foros, al presentar discusiones informales sobre temas específicos, favorecen el contraste de información entre los participantes. Por otro lado, al carecer de canal visual, favorecen la expresión lingüística de las reacciones emocionales o afectivas de estos. Los factores referidos permiten pensar que los foros de Internet pueden ser una buena fuente para encontrar eventuales casos de *admiratividad* ».

<sup>418</sup> Dans le cadre de son 5<sup>e</sup> Concours des bourses *SHF* (session 2010), la *Société des Hispanistes Français* nous a attribué une bourse d'un montant de 1000 euros pour un séjour en Amérique Latine.

<sup>419</sup> Voir annexes.

les mécanismes de calque dans les traductions, mais aussi, en y associant la consultation d'ouvrages spécialisés sur la langue guaranie, de mieux cerner la valeur de *-ra'e* dans le système verbo-temporel guarani. Ce premier volet n'était accessible qu'aux locuteurs bilingues et pour qui la langue guaranie écrite ne représentait pas un obstacle<sup>420</sup>. Le deuxième volet, en revanche, présentait des énoncés en espagnol qu'il fallait qualifier dans un questionnaire à choix multiple. Ce dernier pouvait ainsi être soumis aux locuteurs unilingues en espagnol ou aux locuteurs bilingues qui estimaient ne pas avoir les compétences suffisantes en guarani écrit pour s'employer à la traduction des énoncés du premier volet. Nous cherchions à dégager les contextes syntaxiques du *PQP* miratif au Paraguay afin de les confronter à la syntaxe de *-ra'e* en guarani paraguayen.

Enfin, nous avons fait le choix de ne pas avoir recours à des entretiens semi ou non directifs dans lesquels les informateurs se seraient exprimés librement : comme nous cherchions à identifier des emplois du *PQP* liés à l'expression de la surprise chez le locuteur, il nous a semblé plus approprié d'écarter cette possibilité, vu les difficultés que représentait la recherche de ce type de réaction. C'est ce qui nous a menée à compléter nos enquêtes par la consultation de moteurs de recherche et des Corpus de référence, qui, en plus de présenter un intérêt non négligeable d'un point de vue quantitatif, nous garantissaient des résultats provenant de discours familiers et en interaction.

#### **2.1.2.4 Remarques**

La façon dont nous avons constitué notre corpus appelle quelques remarques relatives à l'optique retenue pour ce travail.

Les enquêtes de terrain, si elles nous ont aidée à mieux cerner les emplois du *PQP* et les modalités de calque au Paraguay, n'ont en aucun cas été traitées en fonction de critères sociolinguistiques tels que l'âge, la profession, la provenance géographique ou encore le sexe. Pour cela, il aurait fallu que ces critères soient

---

<sup>420</sup> Le guarani n'est enseigné dans les écoles que depuis la promulgation de la nouvelle Constitution du 20 juin 1992. Certains informateurs, qui n'ont jamais reçu d'éducation en guarani écrit, étaient donc troublés par cette modalité d'enquête.



représentés dans les mêmes proportions, et les enquêtes menées en employant les techniques de la sociolinguistique, ce que nous n'avons délibérément pas voulu faire. Les corpus de référence et le *Web*, comme nous l'avons exposé précédemment, ne nous permettent pas davantage de tirer ce genre de conclusions. Si nous avons tout de même élaboré notre corpus ainsi, c'est que tel n'était pas notre objectif : nous avons volontairement préféré une analyse qualitative des exploitations discursives rendues possibles par le système de la *langue* à une analyse des contextes dans lesquels le *PQP miratif* apparaît, même si nous sommes bien consciente que ce deuxième aspect aurait présenté un intérêt certain. Comme nous l'avons déjà mentionné, les effets de sens en discours n'obéissent pas à des lois arbitraires et aléatoires qui voudraient que les locuteurs s'approprient des signifiants au gré de leur convenance ou de leur fantaisie : nous postulons au contraire que les emplois en *discours* sont compatibles avec une constante qui est celle des signifiés de *langue*, même si ceux-ci ne sont pas accessibles de manière consciente chez les locuteurs. Que ces derniers exploitent différemment les potentialités de la langue selon leur âge, leur sexe, leur provenance sociale ou encore la situation d'énonciation ne fait aucun doute, cela a été démontré maintes fois. Mais, ce n'est pas ce que nous voulions traiter dans notre travail.

Par ailleurs, dans le recueil des données linguistiques, notre seul objectif consistait à réunir tous les contextes syntaxiques possibles de la périphrase au *PQP*. Nous ne jugions donc à aucun moment de la recevabilité des énoncés dans une optique grammaticale ou même panhispanique, puisque la spécificité des emplois paraguayens, en particulier, serait très probablement taxée d'emplois marginaux, voire incorrects par la plupart des locuteurs hispanophones. Nous ne nous sommes donc pas arrêtée à ce qui pourrait être permis ou toléré par une certaine norme, mais nous avons procédé à une description linguistique de phénomènes de la langue écrite et orale, dans des registres formels et informels de l'espagnol péninsulaire et américain, spécificités dialectales incluses. Cependant, pour éviter les *hapax*, un critère nous a arrêtée, celui de la *reproductibilité*, au sens où l'entendent Bernard Fradin et *al.*:

[...] [O]n fait l'hypothèse que toutes les formes relevées en corpus ou sur la Toile sont considérées comme valides. Toutefois le fait qu'une forme soit attestée ne suffit pas à en faire une donnée recevable : il faut qu'elle soit reproductible par d'autres locuteurs<sup>421</sup>.

La consultation d'un moteur de recherche sur Internet ou des corpus de référence synchroniques permet en effet de balayer un nombre d'occurrences suffisamment important pour vérifier la reproductibilité des faits de langue, non seulement par divers locuteurs, mais aussi dans le temps, étant donné qu'il s'agit d'un corpus ouvert qui se renouvelle jour après jour. Même si ces « reproductions » sont peu nombreuses, elles attestent le caractère non exceptionnel du fait de langue, c'est ce qu'indiquent les mêmes auteurs :

La perception d'un phénomène n'est en effet pas la même selon qu'on dispose d'une seule occurrence d'une forme construite sur un corpus de 1 000 lexèmes, ou de six occurrences sur un corpus de 3 000. Même si, en termes de pourcentage, les deux situations restent proches, on peut difficilement parler d'exception dans le second cas, alors qu'on pourrait être tenté de le faire pour le premier<sup>422</sup>.

Seul un critère extra-linguistique a ponctuellement retenu notre attention : il s'agit du critère géographique, puisque la présence des effets de sens miratifs dans d'autres aires géographiques que le Paraguay remettait en question l'hypothèse de l'adstrat guarani<sup>423</sup>.

La façon dont nous avons constitué ce corpus va de pair avec le cadre théorique dans lequel s'inscrit notre étude. Nous avons présenté les axiomes relatifs à la distinction entre la *langue* et le *discours*, et la conception monosémique du signe linguistique. Nous nous proposons à présent de revenir sur l'objet et les enjeux de la linguistique du signifiant.

---

<sup>421</sup> B. Fradin et *al.*, 2008, p. 42.

<sup>422</sup> *Art. cit.*, p. 47.

<sup>423</sup> Cf. *infra* § 3.3.

### 2.1.3 La linguistique du signifiant

Notre travail s'inscrit dans un courant de la linguistique hispanique qui trouve son origine dans les travaux des trois hispanistes que nous avons mentionnés en introduction – M. Molho, M. Launay et J.-Cl. Chevalier –, lesquels, par la publication d'une série d'articles au milieu des années 1980, ont jeté les bases de ce qu'ils ont appelé « la linguistique du signifiant ».

#### 2.1.3.1 Herméneutique du signifiant

##### a) Une relecture de G. Guillaume

Lorsque nous avons présenté nos postulats, nous avons d'abord distingué les deux ordres du langage que sont la *langue* et le *discours* dans la psychomécanique guillaumienne<sup>424</sup>. Cette *langue*, dans la conception de G. Guillaume, correspond à la structure psychique du langage, aux opérations de pensée, alors que le *discours* n'en constitue que les effets :

Une chose que le linguiste doit savoir, dont il importe qu'il se pénètre bien, c'est que les opérations constructives de la langue, c'est-à-dire constructives de puissance, ne sont pas celles constructives du discours, c'est-à-dire constructives de l'effet. Il s'agit de deux ordres d'opération absolument distincts et hétérogènes. Aussi ne saurait-on attendre d'aucune étude limitée au discours de véritables éclaircissements se rapportant à la structure de la langue. La structure de la langue procède d'opérations qui lui sont propres et que le discours ne montre pas, n'accomplit pas. Il en est déchargé, il les a laissées derrière lui. Elles appartiennent à la visée de puissance qui est étrangère au discours. La seule visée que le discours connaisse, et dont il ne sort pas, est la visée d'effet<sup>425</sup>.

Pour G. Guillaume, la sémiologie recouvre les opérations psychiques, mais elle répond au principe de « suffisance expressive », alors que seules les opérations psychiques sont ordonnées de façon cohérente :

La dernière leçon s'est terminée par des remarques ayant trait à la différence existant, sous divers rapports, entre la sémiologie et le psychisme que la sémiologie recouvre. Et il a été indiqué que la loi régnante dans le domaine de la sémiologie n'est pas celle régnante dans le

<sup>424</sup> C. Douay et D. Roulland signalent que, par rapport à la dichotomie saussurienne langue / parole, G. Guillaume fait intervenir le facteur temps impliqué par la transition de la langue au discours. Par ailleurs, G. Guillaume insiste sur le fait que la langue n'est pas seulement un fait social, mais avant tout un fait humain, traduisant les représentations mentales des hommes. Voir C. Douay et D. Roulland, 1990, p. 105-106.

<sup>425</sup> G. Guillaume, « Leçon du 6 février 1948 », 1987, p. 97.

domaine, sous-jacent, du psychisme. La loi régnante dans le domaine du psychisme, c'est la loi de cohérence des parties au sein de l'entier constitué. La loi régnante dans le domaine de la sémiologie est celle, tout à fait élastique, de la suffisante puissance expressive<sup>426</sup>.

Cette « loi de suffisance expressive » implique que la sémiologie révèle l'ordre psychique, tout en pouvant présenter des irrégularités. Dans cette optique, l'ordre des opérations mentales, profond et caché, est celui qui prévaut et que le linguiste français s'attache à révéler :

On comprendra tout ce qui sépare la systématisation sémiologique de la systématisation psychique si l'on se représente que la loi régnante en systématisation psychique est celle de la plus grande cohérence possible, tandis qu'en systématisation sémiologique, la loi régnante est celle de la meilleure suffisance expressive - le besoin de cohérence passant au second plan, et la cohérence pouvant toujours être sacrifiée sans dommage, du moment que la suffisance expressive en bénéficie<sup>427</sup>.

G. Guillaume oppose donc, à la suite de F. de Saussure, deux ordres – l'ordre psychique et l'ordre sémiologique – et, partant, les deux faces du signe que sont le *signifié*, lequel offre une systématique toujours ordonnée et cohérente, et le *signifiant* qui en est la manifestation matérielle mais qui n'en offre qu'une « systématisation d'une cohérence incomplète »<sup>428</sup>. C'est sur ce point que les trois linguistes du groupe Mo.La.Che opèrent un véritable tournant : ceux-ci considèrent les irrégularités de la sémiologie comme signifiantes, puisqu'ils posent qu'« [...] il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur »<sup>429</sup>. Le principe de *convenance*, ou *congruence*<sup>430</sup>, entre structure sémiologique et structure psychique – et donc entre *signifiant* et *signifié* –, est réaffirmé, mais le signifiant se voit réhabilité :

Toute convenance ne s'entend que dans la réciprocité : la convenance du signifiant à son signifié n'est que le résultat de la convenance inverse, celle qui lie la propriété signifiante au signifiant qui l'identifie et, l'identifiant, la déclare<sup>431</sup>.

Les auteurs s'affranchissent ainsi du structuralisme saussurien en apportant un éclairage nouveau sur les rapports qu'entretiennent la matérialité du *signifiant* et les

---

<sup>426</sup> G. Guillaume, « Leçon du 9 janvier 1948 », 1987, p. 52.

<sup>427</sup> G. Guillaume, « Leçon du 19 décembre 1947 », 1987, p. 48-49.

<sup>428</sup> G. Guillaume, « Leçon du 23 mars 1950 », 1974, p. 133.

<sup>429</sup> M. Molho, M. Launay et J.-Cl. Chevalier, 1986a, p. 96.

<sup>430</sup> Voir C. Douay et D. Roulland, 1990, p. 54 : « Le terme de *convenance* est équivalent à *congruence*. La loi de convenance impose à la sémiologie de révéler au mieux les articulations systématiques. Cette loi est équilibrée par le principe de suffisance expressive qui autorise une raisonnable variété dans la sémiologie, pour autant que l'unité systématique n'est pas remise en cause (verbes irréguliers, par exemple) ».

<sup>431</sup> M. Molho, M. Launay et J.-Cl. Chevalier, 1984, p. 39.

représentations mentales propres au *signifié*, comme le souligne G. Le Tallec-Lloret, dans son article intitulé « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique » :

Pour faire évoluer la notion de signe linguistique héritée de Saussure, selon nous, il ne s'agit pas seulement de poser que le rapport entre signifiant et signifié est congruent (donc non arbitraire) pour faire une linguistique du *signifiant*. C'est encore être structuraliste de le poser ainsi, au sens où se contenter de dire que le rapport entre signifiant et signifié est motivé, nécessaire, ne suffit pas à faire de la linguistique du signifiant, cela demeure une linguistique du *signe*, pris dans son unicité, en tant qu'entité, en langue. Il ne s'agit pas non plus seulement de poser la prévalence du mental sur le physique pour faire de la linguistique du signifiant. En revanche, accorder la prévalence au signifiant, concevoir une langue comme un système de signifiants, et y trouver, là précisément la motivation, oriente davantage vers une linguistique du signifiant. C'est bien ainsi que l'avait conçu Mo.La.Che, marquant à son tour une étape décisive dans la conception du rapport intra-signe<sup>432</sup>.

Dans la conception du groupe Mo.La.Che, signifié et signifiant ne peuvent donc plus être dissociés étant donné que le premier « n'a de lieu, de forme et d'existence que dans et par le signifiant »<sup>433</sup>. Le signifiant, associé de manière bi-univoque à un seul et unique signifié, est conditionnant à l'endroit des conceptualisations de l'expérience auxquelles il permet de renvoyer, puisqu'il est ce qui ne les interdit pas, il est ce « qui permet et non ce qui produit les références » :

Le signifié de langue est ce qui permet et non ce qui produit les références. Nous pensons, en effet, que c'est par le biais du contexte syntaxique et du contexte extra-linguistique que le signifiant pourra se trouver mis en rapport, relié, accroché à un référent. C'est par le texte et le contexte que le mot atteint la chose<sup>434</sup>.

L'une des conséquences majeures de cette réhabilitation du signifiant comme corrélat indissociable de son signifié va être, comme l'indique G. Le Tallec-Lloret, l'intérêt porté à la structuration du système sémiologique puisque celle-ci va être envisagée, en conséquence, comme un « ordre proprement signifiant »<sup>435</sup>.

### **b) Le champ de la *signifiance***

Cette prise de position qui affirme la solidarité radicale entre signifiant et signifié constitue une remise en question du dogme de l'arbitraire du signe ; c'est ce

<sup>432</sup> G. Le Tallec-Lloret, 2011.

<sup>433</sup> M. Molho, M. Launay et J.-Cl. Chevalier, 1984, p. 40

<sup>434</sup> M. Molho, M. Launay et J.-Cl. Chevalier, 1988, p. 47.

<sup>435</sup> M. Molho, M. Launay et J.-Cl. Chevalier, 1986b, p. 5.

que signale M. Launay dans son article « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », réécrit en 2003 :

Notre définition du sens comme produit du signifiant implique, apparemment, une prise de position dans le débat plus que millénaire qui opposa les partisans de l'*arbitraire* du signe à ceux de sa *motivation*, débat qui fut tranché par Saussure de la manière qu'on sait. Pour nous, le signe, en effet, ne peut être que *motivé* puisque « le lien unissant le signifiant au signifié » (définition saussurienne du signe) est entendu ici comme un rapport de production, d'*engendrement* du signifié par le signifiant<sup>436</sup>.

Si le signe est considéré comme arbitraire isolément – faute de quoi on céderait à la tentation du phonosymbolisme ou du cratylisme, ce dont l'auteur se défend –, le système sémiologique, lui, ne l'est pas, étant donné que le signifiant est indissociable du signifié et c'est précisément sa motivation qui engendre le sens :

Or la thèse que je me propose de défendre dans ce qui suit est que c'est le *système*, précisément, qui *motive* le signe et que, donc, *la langue en tant que système* est, pour sa part, fondée sur un principe non d'*arbitraire* mais de *motivation*<sup>437</sup>.

C'est en vertu de ce principe de « motivation relative » – mis en évidence par F. de Saussure mais laissé de côté par la tradition linguistique<sup>438</sup> –, que la langue structure un certain nombre de paradigmes dans lesquels les signifiants constitutifs de ceux-ci sont liés par des rapports de paronymie, ce dernier n'étant qu'un qu'un cas, parmi d'autres, de motivation systémique<sup>439</sup>.

Pour ce linguiste, tout comme pour les membres du groupe Mo.La.Che et les chercheurs qui, à leur suite, choisiront d'emprunter ce cadre théorique, ce qui s'impose, c'est la recherche de ce qui, dans le signifiant, permet de déceler des analogies. Pour mettre au jour le signifié, il convient de procéder à une *lecture du signifiant*, afin de révéler ce que M. Launay conçoit comme la « signifiante » :

[...] le signifiant peut faire l'objet d'une lecture, d'une analyse qui l'intègre, par associations, dans un réseau où chaque terme est pris avec les autres dans des rapports de ressemblances et de différences : on y reconnaît la pression paronymique et son contraire : la pression différenciatrice. Or le monde des référents est lui-même pris dans un autre réseau de ressemblances et de différences, d'identité et de diversité. La signifiante, telle que je l'entends, serait le résultat de la mise en rapport, par analogie, de l'un et de l'autre réseaux de

---

<sup>436</sup> M. Launay, 2003, § 8.

<sup>437</sup> *Id.*

<sup>438</sup> *Loc. cit.*

<sup>439</sup> *Ibid.*, § 11.

ressemblances et de différences : cette mise en rapport est ce qui va conférer au signifiant une certaine valeur<sup>440</sup>.

Distinction doit être faite entre le *signe* {signifiant – signifié} qui relève du domaine de la signifiante et le *référént* qu'il permet de désigner, deux aspects que É. Benveniste avait déjà distingué comme deux modes distincts de la signifiante :

Nous le découvrirons en prenant conscience de ce fait que la langue signifie d'une manière spécifique et qui n'est qu'à elle, d'une manière qu'aucun autre système ne reproduit. Elle est investie d'une DOUBLE SIGNIFIANTE. C'est là proprement un modèle sans analogue. La langue combine deux modes distincts de signifiante, que nous appelons le mode SÉMIOTIQUE d'une part, le mode SÉMANTIQUE de l'autre. Le sémiotique désigne le mode de signifiante qui est propre au SIGNE linguistique et qui le constitue comme unité. [...] Avec le sémantique, nous entrons dans le mode spécifique de signifiante qui est engendré par le discours<sup>441</sup>.

Cette structure sémiotique, cet ensemble de signifiants et les rapports qu'ils entretiennent entre eux, « tout en ayant son siège dans le sujet, lui échappe »<sup>442</sup>. Seule la structure sémantique, et les opérations de conceptualisation expérientielles qu'elle permet, est accessible au locuteur. Ce sont ces deux structures du langage qu'il convient de dissocier pour comprendre ce qui permet d'expliquer qu'un signifiant unique soit à même de référer à une multiplicité de situations d'expérience en discours.

### 2.1.3.2 Objet et perspectives

#### a) Domaines d'études

La linguistique du signifiant ne se cantonne pas au signe pris de façon isolée puisqu'elle s'étend à tous les domaines de la linguistique. Ses principes s'appliquent en effet aux plus petites unités distinctives de la langue : phonématiques (c'est, par exemple, l'hypothèse des « formants »<sup>443</sup> développée par M. Molho), voire phonologiques<sup>444</sup> ; mais elle porte aussi sur le mot (paronymies, irrégularités), et la phrase étant donné que les combinaisons syntaxiques sont prévues par les signifiés de langue<sup>445</sup> et que, en outre, l'ordre d'apparition des signifiants en syntaxe est également signifiant. C'est donc aussi dans ce même cadre que nous puiserons les éléments qui

<sup>440</sup> M. Launay, 1986, p. 37.

<sup>441</sup> É. Benveniste, « Sémiologie de la langue », in É. Benveniste, 2008b, p. 63-64.

<sup>442</sup> J.-Cl. Chevalier, 1996, p. 87.

nous permettront d'expliquer l'actualisation en syntaxe de notre périphrase, celle-ci relevant, par son caractère duel (deux signifiants), d'une construction discursive.

### **b) Perspectives de recherches**

Le retournement heuristique qui a conduit le trio Mo.La.Che à déclarer la primauté du signifiant sur le signifié, a eu pour conséquence d'amener les linguistes de ce courant théorique à porter leur regard sur la structure sémiologique des signes, sur leur face matérielle et ce qu'elle peut nous apprendre de la face sémantique de ceux-ci. Aujourd'hui, on ne recherche plus seulement la motivation relative dans les signes pris dans leur intégralité, ou dans leurs constituants morphématiques. On s'intéresse désormais à la structure phonologique des signifiants, puisque c'est au sein de celle-ci que nous pouvons repérer ce que D. Bottineau a appelé des « cognèmes » :

Dans de très nombreuses langues naturelles, indo-européennes ou non, il apparaît que les grammèmes et, selon les cas, certains lexèmes, ne constituent pas des unités insécables mais des agglomérats de submorphèmes isolables qui, considérés individuellement, renvoient à des processus mentaux invariants, sortes de logiciels fondamentaux de la cognition que l'on a nommés cognèmes<sup>446</sup>.

#### ➤ *Les cognèmes*

Ce modèle théorique trouve son origine dans l'observation d'alternances submorphémiques dans la structuration des morphèmes grammaticaux de la langue anglaise, alternances que le concepteur de ce modèle relie à des « processus mentaux invariants » :

Le constat est que les alternances de marqueurs se structurent en apparence de manière cohérente en impliquant compositionnellement des éléments formateurs : le contraste *i/a* souligne l'opposition proximal / distal dans les couples *this / that, which / what*, les variations apophoniques verbales *swim / swam [...]*<sup>447</sup>.

---

<sup>443</sup> M. Molho, 1988.

<sup>444</sup> Récemment, certaines études de la linguistique du signifiant ont exploité le modèle de la cognématique développé par D. Bottineau. Voir G. Le Tallec-Lloret, 2011 et *infra*.

<sup>445</sup> Voir M. Molho, M. Launay et J.-Cl. Chevalier, 1984, p. 38.

<sup>446</sup> D. Bottineau, 2003a, p. 185.

<sup>447</sup> D. Bottineau, 2009, p. 125.



Ces processus cognitifs sont liés à l'expérience sensori-motrice de la phonation. Il existe parfois des rapports d'iconicité entre la phonation et l'invariant, mais cette possibilité reste minoritaire :

[...] le prétendu invariant serait étroitement lié aux propriétés percevables du phonème ou graphème considéré en tant qu'il est émis ou reçu (phonation, audition, écriture et lecture), ce qui rattacherait l'approche au phonosymbolisme et au cratylisme ; telle n'est pas notre intention : si dans certains cas une iconicité relative n'est pas à exclure entre le cognème et son relais physique (I, A, S, T), une telle relation n'est pas toujours décelable de manière évidente (U, N, K, L), et nous n'envisageons pas en synchronie la pertinence systématique d'un tel rapport [...]<sup>448</sup>.

L'unité distinctive que constitue le *cognème* permet dès lors de comprendre comment d'un signifiant phonologique, matériel, physiologique, on passe au sémantique, au *signifié* du signe ; le repérage de ces alternances submorphémiques constituant le « chaînon » qui manquait à la théorie linguistique pour passer du phonatoire au sémantique, selon G. Le Tallec-Lloret :

Le cognème est en quelque sorte le chaînon manquant entre le phonatoire et le sémantique, cette union du son et du sens que recherchait Jakobson. La motivation du *signifiant* entendue chez Guillaume comme la soudure psychique du *signifié de puissance* et du *signe* se manifeste dans le lien sensori-moteur qui accompagne l'articulation du phonème en puissance<sup>449</sup>.

Toutefois, l'émergence du sens ne survient pas nécessairement des propriétés acoustiques des phonèmes en action, mais plutôt de la récurrence de ces « madeleines » que sont les actions sensori-motrices associées à une expérience :

[...] parler, c'est réaliser une chaîne vocale percevable ou propriopercevable et de nature à susciter une cascade de réactions cognitives interprétatives, aussi bien pour l'autre (parole vocale exprimée) que pour soi-même (parole intérieure dont la vocalisation est inhibée, et dont l'inhibition peut défaillir si l'on considère le « parler seul » de certaines personnes solitaires) : parler, c'est (se) faire penser par action vocale réelle ou simulée et de portée interprétative transitive (communication) ou réflexive (méditation) ; on fait construire une représentation mentale ou idée par autrui en le soumettant à la même chaîne de madeleines vocales (couplage prosodique d'un lexique et d'une morphosyntaxe) que celle que l'on se met mentalement en scène pour mettre en œuvre l'idéation personnelle<sup>450</sup>.

<sup>448</sup> *Ibid.*, p. 186-187.

<sup>449</sup> G. Le Tallec-Lloret, 2011.

<sup>450</sup> D. Bottineau, 2010b, p. 304.

L'illusion qui consistait à penser que le sens préexistait à l'acte de langage faisait abstraction de cette parole endophasique : avant de formuler une parole externe, exophasique, le locuteur fait l'expérience pour lui-même de la parole et de ses effets, effets que simule l'allocutaire qui reçoit le signal phonique pour accéder au sens :

Or il se trouve que le premier percepteur du signal phonique est l'émetteur lui-même : par son action motrice, l'émetteur affecte (i) son propre corps, qu'il détecte par proprioception tactile et auditive ; (ii) le milieu atmosphérique ambiant, audible pour le locuteur comme pour l'allocutaire, en position partagée de récepteurs. [...] l'allocutaire auditeur et éventuellement observateur « interprète », catégorise, *assimile* le signal acoustique en *simulant* un processus para-énonciatif (inconscient) de phonation qui donne accès au « sens » dans toutes ses dimensions [...]<sup>451</sup>.

➤ *L'émergence du sens*

Adoptant une approche phénoménologique et énaïve de l'acte de langage, D. Bottineau rend ainsi caduque l'idée que le sens préexisterait avant que l'émetteur n'envoie le message au récepteur, puisque la « cascade » d'événements qui suit la phonation affecte tout autant les deux participants :

La perception produit chez l'allocutaire une cascade de réactions : récupération des notions lexicales, récupération de processus de corrélations « internes » (rapports syntaxiques), « externes » (repérages spatio-temporels dans l'environnement, modaux dans l'espace psychologique : mémoire, émotions, valeurs) et, entre les deux, intersubjectives et dialogales (articulation de consciences dont celles repérées dans l'environnement). Cette cascade de réactions aboutit à la formation d'une « image mentale », un « film », un « scénario dynamique » [...] Et surtout, ce scénario concerne autant le locuteur que l'allocutaire : d'une part, parce qu'il s'entend parler ; d'autre part, parce que tout sujet humain utilise aussi le langage pour conduire par une simulation de motricité vocale intériorisée (dont l'exécution somatique est inhibée, mais dont l'effet retour perceptuel est anticipé et, de facto, vécu) la formation de ses propres idées et leur émergence à la conscience<sup>452</sup>.

Cette conception se démarque radicalement du schéma traditionnel de la communication, lequel présupposait, dans une optique idéaliste, que le sens, objet préexistant dans la pensée d'un locuteur, était émis par un locuteur A avant de transiter vers un allocutaire B de façon unidirectionnelle. Dans la conception de D. Bottineau, la structure sémantique ne préexiste pas ; structure sémantique et structure sémiotique co-émergent en même temps pour le locuteur, comme pour l'allocutaire :

---

<sup>451</sup> D. Bottineau, 2010a, p. 21.

<sup>452</sup> D. Bottineau, 2009, p. 127.

Cette approche renverse la perspective classique : d'un point de vue psychologique, la question n'est pas de savoir comment les formes reflètent un sens qui leur préexisterait ; au contraire, la question est de comprendre comment les formes langagières, repensées comme actions sensorimotrices bouclées à effets distribués sur soi et autrui, contribuent à faire co-émerger les expériences sémantiques que nous vivons et partageons à tout instant [...]<sup>453</sup>.

L'auteur assimile ainsi le fait langagier à une synapse qui établirait un contact, non pas entre deux neurones, mais entre deux cortex, et dont le neurotransmetteur serait le signal phonique. En se diffusant, le faisceau du signal rétroagit sur le locuteur et agit sur l'allocutaire :

La macrosynapse diffuse une onde acoustique par la phonation, laquelle sera perçue par tout système auditif présent, y compris celui du phonateur, sans compter la proprioception tactile de la motorisation phonatoire : la macrosynapse est à la fois transitive et réflexive, elle comprend une boucle de rétroaction multimodale qui provoque chez l'émetteur la réinterprétation de sa propre production<sup>454</sup>.

Par ailleurs, cette approche apporte un regard nouveau sur les rapports qu'entretiennent les signes à double face {signifiant – signifié} et le domaine de l'expérience : celle-ci revient au centre de la théorie en n'étant plus exclue du phénomène langagier, comme on a pu le reprocher à une tradition linguistique peut-être trop psychologisante et ancrée dans les conceptualisations profondes de l'énonciateur.

➤ *L'expérience au cœur de la théorie*

Dans cette conception, en effet, l'expérience sensorimotrice, physique et sensible de la parole façonne la signifiante, elle lui est intrinsèquement liée, les catégories conceptuelles et référentielles co-émergeant par l'acte de langage par sa nature de manifestation incarnée d'interaction – d'*énaction*, au sens varelien<sup>455</sup> – avec l'environnement :

Or la parole, par définition, est une intervention physique dans le monde, dont les propriétés percevables et biosémiotisables en boucle se trouvent modifiées dans l'instant, selon un protocole opératoire collectif, social, fourni par des modèles experts, « conventionnel ». Par la motricité, le parleur introduit dans l'X-monde physique environnant (invisible, non perçu, et relativement conçu par la physique) des perturbations que l'écouteur (réflexif et/ou adressé)

<sup>453</sup> D. Bottineau, 2010a, p. 23.

<sup>454</sup> D. Bottineau, 2011, p. 75.

<sup>455</sup> Voir F. J. Varela, E. Thomson et E. Rosch, 1993, p. 32 : « Nous proposons [...] le terme d'*énaction*, dans le but de souligner la conviction croissante selon laquelle la cognition, loin d'être la représentation d'un monde prédonné, est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde ».

« perçoit », réintroduit dans le « monde » qu'il produit (enacts) par simplification au second degré<sup>456</sup>.

La production sémiotique est donc envisagée comme un processus dynamique qui émerge *dans* et *par* le langage au contact de l'expérience et de ce qu'implique la situation d'énonciation. Dans cette perspective, le signe provoque un faisceau de *stimuli*-réponses prévues ou effectives, tant sur le locuteur, que sur l'allocutaire, le sens se jouant à chaque fois dans un scénario différent et dont les paramètres ne se limitent pas au signe {signifiant – signifié} :

Dans une approche cognitive réaliste, on ne peut pas parler de mot ou de signe sans spécifier la nature de ses manifestations matérielles et les rapports différenciés qu'elles entretiennent avec les partenaires engagés dans l'acte de langage dans le sens psychosomatique de la production et somato-psychique de la perception, ce qui démultiplie et problématise les sites où il convient de rechercher les faits de motivation, de mimologie et d'iconicité<sup>457</sup>.

Par conséquent, le signifié, cette abstraction du linguiste, doit être constamment replacé dans les circonstances de son engendrement, à savoir, le discours, la situation d'énonciation :

L'expérience cognitive du signe perçu consiste en une réponse procédurière pré-enregistrée ; rechercher l'invariant, sans présumer définitivement de la légitimité d'une telle recherche, consiste à trouver le profil générique de la réponse sémantique stimulée par l'occurrence d'un segment donné singularisé dans l'input audio-visuel. Deux écueils sont à éviter : (i) la formulation de l'invariant envisagé doit être compatible avec les interactions contextuelles des invariants des autres opérateurs mis en œuvre dans l'énoncé considéré, avec prise en compte des reprofilages, renégociations, paramétrages que cela suppose (Cadiot & Visetti 2001) ; (ii) ces micro-invariants flexibles ne concernent que l'amorçage de la sémantique interprétative, mais ne présument pas de ce qu'il advient ensuite de la mise en rapport des notions et combinaisons sélectionnées avec l'ensemble du contexte psychologique impliquant le savoir préalable, la culture, le tempérament, l'humeur, la perception de la situation dont celle du comportement et de l'identité de l'autre, etc., d'où l'ouverture de l'éventail du contrôle et des aléas de la partie non mécaniste de la construction du sens<sup>458</sup>.

Devrons-nous abandonner la recherche de cet invariant qu'est le signifié de langue ? Non, car cela reviendrait à renoncer à expliquer la logique de ce système qu'est la *langue*, laquelle, bien qu'elle soit une construction théorique du linguiste, permet d'expliquer ce que sont les lois sous-jacentes qui président à la production de sens. La signification ne peut être que le fruit du discours, notre étude serait incomplète si nous ne prenions pas en compte cette dimension de la parole. Néanmoins, comme nous l'avons exposé, notre démarche va consister à tenter de

---

<sup>456</sup> D. Bottineau, 2011, p. 210.

<sup>457</sup> D. Bottineau, 2003b, p. 211.

<sup>458</sup> D. Bottineau, 2008, p. 72.

comprendre ce que peut être la nature des « processus mentaux invariants » qui composent les signifiants constitutifs de notre périphrase. Ces invariants correspondent aux opérateurs qui agissent comme *stimuli* sur le locuteur par bouclage rétroactif, comme sur son auditeur : ce sont ces *processus dynamiques* ce que l'on entend par *signifié*. Il apparaît ainsi que l'on ne pourra statuer un signifié statique, positiviste du *PQP*, puisque nous envisageons celui-ci comme une dynamique compositionnelle, laquelle participera de la construction du sens en discours dans sa dimension allocutive.

## 2.2 *Había* + -do/-to/-cho :« regards sur les signifiants »<sup>459</sup>

Ces processus cognitifs dynamiques constitutifs des signifiants du *PQP*, pour être révélés, doivent être replacés au sein du ou des système(s) auquel(s) ils appartiennent ; en ce qui concerne le *PQP*, ce système peut être assimilé, avec raison, au système verbal espagnol dans son ensemble : on cherche alors en quoi telle ou telle forme s'oppose à telle ou telle autre forme. Toutefois, dans le domaine grammatical, il n'est pas rare que les oppositions cognématiques transcendent ces micro-systèmes. C'est dans cette perspective que nous tenterons d'identifier, dans un premier temps, les « réseaux signifiants »<sup>460</sup> dans lesquels s'inscrivent les éléments qui forment notre périphrase. Cette étape nous conduira, dans un deuxième temps, à en tirer les conséquences concernant la place du *PQP* dans la structuration modale du système verbal espagnol ; enfin nous montrerons dans quelle mesure les instructions emportées par le *PQP* le placent comme une forme spécifique dans l'établissement de l'accord interlocutif entre les partenaires de l'énonciation.

---

<sup>459</sup> Ce titre fait référence à un recueil d'articles de G. Luquet dans lesquels l'auteur met en œuvre les principes théoriques de la linguistique du signifiant. Voir G. Luquet, 2000a.

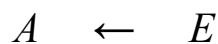
<sup>460</sup> Nous empruntons l'expression à C. Fortineau-Brémond. Voir C. Fortineau-Brémond, 2012, p. 144.

### 2.2.1 Du signe au sens : l'étape du cognème

Une alternance vocalique ou consonantique ne constitue pas nécessairement une alternance cognématique. Pour identifier, parmi les phonèmes, ceux qui constituent des « cognèmes », il convient de vérifier si ces alternances sémiologiques ont lieu, soit dans un système sémantique cohérent – D. Bottineau oppose *wish/want* qui présentent tous deux un sème commun, et *hit/hat* dont on ne peut pas rapprocher les signifiés –, soit au sein d'un système grammatical fermé – par exemple les auxiliaires *be* et *have* peuvent être rapprochés par leur statut d'auxiliaire –<sup>461</sup>. L'auteur précise que ces alternances ne sont donc pas universelles, ni motivées – en tout cas en synchronie – par les propriétés articulatoires de la réalisation des cognèmes, et que leur valeur « n'est pas symbolique, ni impressive, ni référentielle »<sup>462</sup> ; il s'agit au contraire de processus mentaux, sortes de « logiciels psychiques »<sup>463</sup> dynamiques qui contribuent à la représentation interlocutivement partagée.

#### 2.2.1.1 *Haber*

M.-F. Delpont et J.-Cl. Chevalier ont montré comment le verbe *haber* permet de rapporter au support de prédication l'existence d'un événement achevé, et faire de ce support « le réceptacle de l'événement achevé »<sup>464</sup>. *Haber* pose donc une existence, au même titre que *ser*, mais son signifié implique deux postes sémantiques où l'un est posé dans son rapport à l'autre tel que l'existence de E se rapporte au support A :



**FIGURE 13** : *Signifié de Haber*

D'après M.-F. Delpont et J.-Cl. Chevalier, 2001, p. 128.

<sup>461</sup> Voir D. Bottineau, 2002, p. 426.

<sup>462</sup> D. Bottineau, 2003a, p. 187.

<sup>463</sup> D. Bottineau, 1999, p. 49.

<sup>464</sup> Voir J.-Cl. Chevalier et M.-F. Delpont, 2001, p. 128.

Pour prolonger cette analyse, intéressons-nous à ce signifiant en particulier, ainsi qu'à ceux auxquels on a coutume de l'opposer.

### a) Alternances sémiologiques

Le verbe *haber*, est formé sur le phonème /a/, à toutes les personnes de son paradigme conjugué, à l'exception de la première personne du singulier et du pluriel dans lesquelles le phonème /a/ est réduit à /e/ : *he, hemos*. Ce verbe présente donc un lexème très réduit (réalisé [a]) qui peut être considéré comme un submorphème dans la mesure où il se manifeste dans une alternance récurrente dans le système grammatical de l'espagnol : A/T (les phonèmes /t/ et /d/ étant les deux réalisations, sourde et sonore, du même cognème). Cette alternance se présente dans le système prépositionnel avec les deux prépositions opposables *a* et *de* mais nous pourrions également évoquer les oppositions suffixales dans lesquelles l'alternance se manifeste aussi dans un « site frontal », position qui place dès lors le cognème dans un rôle de « catégoriseur sémique »<sup>465</sup> :

Aprecio, desprecio ; apresurar, depresurar ; adonde/ de donde ; anoche/de noche ;  
atrás/tras/detrás ; aprisa/prisa/deprisa ; abajo/bajo/debajo ; /hacia –hasta / desde ; etc.

Si l'on s'intéresse aux propriétés articulatoires du phonème qui réalise le cognème T, nous pouvons constater que nous avons affaire à une occlusive (sourde ou sonore) qui implique par conséquent une obstruction du flux d'air dans le canal vocal par le contact entre la langue et les dents inférieures ou supérieures. Ce mode et ce point d'articulation entrent par iconicité dans ce qui constitue la valeur du cognème T/D, à savoir l'atteinte d'un seuil, d'une borne. Dans son étude sur la corrélation en espagnol contemporain, C. Fortineau-Brémond prend les exemples de la série morphématique *tal, tanto, todo* et émet l'hypothèse suivante :

Notre hypothèse est que, lorsqu'il figure en position initiale, ce cognème donne pour instruction de concevoir les signes qu'il informe comme « perfectifs », c'est-à-dire qu'ils sont le résultat d'une construction achevée, conduite jusqu'à son terme, et sont donc clos sur eux-mêmes ; ils

---

<sup>465</sup> D. Bottineau, 2003a, p. 196. Les submorphèmes obéissent en effet à une « syntaxe interne » qui a des conséquences sur la portée de ces opérateurs : en position frontale, le cognème agit comme « caractérisateur sémique ». En revanche, en position suffixale, « il entre dans le logiciel du grammème mais n'en constitue pas l'unité sémique ».



n'ont pas pour rôle d'ouvrir vers autre chose : ils sont autonomes parce que notionnellement complets<sup>466</sup>.

Cette instruction implique selon nous un point de vue rétrospectif sur la construction mentale donnée, puisque la survenue de l'opérateur implique d'envisager la construction, ou l'entité, dans son intégralité, comme un *Tout* : c'est ce que l'on retrouve dans la préposition *de*, par exemple, laquelle, dans le domaine spatial, invite à considérer une origine. C'est cette même considération globalisante qui, *a priori*, intervient dans les formes marquées des paires oppositives comme *entre* et *dentro*, *bajo* et *debajo*, *tras* et *detrás*, oppositions que l'on retrouve par ailleurs dans les domaines temporel et notionnel.

Ce même cognème T et sa variante D entrent dans la composition de ce que l'on appelle les « préfixes privatifs » *de-* et *des-*. La borne posée ici peut contribuer à signifier que l'on s'est éloigné de la notion emportée par la base lexicale : *formar* > *deformar*, *conocer* > *desconocer*, *construir* > *desconstruir*. Toutefois, on n'obtient pas nécessairement le contraire de la base lexicale : en témoigne la paire *negar* > *denegar*. Dans tous les cas, l'opérateur T/D appose une limite à la base lexicale qu'on envisage dès lors dans une globalité de laquelle on se distancie : cette limite peut signifier que l'on s'en détourne complètement (*formar* > *deformar*), ou que l'on s'en éloigne dans la gradation : *caer* > *decaer*, *cantar* > *decantar* (dans le sens de « vanter », « célébrer »), *clamar* > *declamar*, *mostrar* > *demostrar*, *tonar* > *detonar*, *negar* > *denegar*, etc.

Cette instruction limitative et rétrospective du cognème T s'oppose, nous semble-t-il, à la valeur au contraire prospective, voire projective du cognème A, quand les deux alternent en position de majeure. Le phonème qui permet la réalisation de ce cognème A est la voyelle orale qui présente le plus grand degré d'aperture en espagnol : l'expérience sensori-motrice qui résulte de cette articulation est donc celle d'une mise à distance dans un mouvement de projection prospective. Ce cognème correspond à un processus cognitif de mise hors de soi, devant soi. On peut encore une fois convoquer l'exemple de la préposition prospective *a*, tout simplement, qui s'oppose à son corrélat rétrospectif *de*, mais on peut aussi évoquer le cas des verbes parasynthétiques de l'espagnol dont une grande partie, voire la majorité, comporte le cognème A en attaque : *abrazar*, *abrochar*, *abordar*, *abotonar*, *acabar*, *acariciar*, *acordar*, *acostar*, *acumular*,

<sup>466</sup> C. Fortineau-Brémond, 2012, p. 151.

*adoctrinar, afianzar ; afocar, afirmar, aflorar, afrontar, agarrar, agotar, amoldar, amontonar, amueblar, anidar, anotar, apañar, apartar, apedrar, aperrar, aportar, apostar, apreciar, aprisionar, aprovechar, apuntar, arrastrar, arriesgar, arrinconar, asegurar, asolar, aterrizar, atigrar, atrancar, etc.* Dans la plupart des cas, ces verbes pourraient être glosés par la formule « mettre + base lexicale », comme *abrochar* « poner un broche », *abordar* « poner a bordo », *apreciar* « poner precio », etc., rien qui ne contredise les instructions sémantiques que nous semble emporter le cognème A. Enfin, le cognème A se retrouve en position de catégoriseur sémique dans bon nombre d'adverbes qui fonctionnent comme opérateurs de positionnement par rapport au locuteur : *aquí, allí, ahí, allá, acá, arriba, abajo, adelante, atrás, alrededor*, le positionnement pouvant aussi être temporel : *aún, ayer, anoche, ahora*, ou encore modal : *así*.

## **b) Réseau sémantique**

### ➤ *Haber et deber*

Revenons au signe qui nous occupe : *haber*. Par leurs affinités sémantiques, *haber* est souvent rapproché de *tener*, nous allons y revenir, mais il peut aussi être rapproché de *deber*, notamment dans leurs sens épistémiques : *haber de/deber de*, ou l'on voit apparaître l'alternance que nous avons voulu mettre en lumière. Ceci n'est pas un hasard puisque le terme *deber* trouve son origine dans le latin DEBERE lui-même formé de DE et du verbe d'existence HABERE<sup>467</sup>, d'où l'opposition entre *el debe* et *el haber* en comptabilité, et les dérivés *deuda, deudo, débito*. Plutôt qu'une obligation, *haber de* permet de signifier ce que l'on est en droit d'attendre, à l'avenir, alors que *deber de* permet de faire des suppositions à partir de nos connaissances sur le monde : c'est bien le regard rétrospectif sur une construction mentale qui me le permet. C'est ce dont témoignent également les conclusions de M. López Izquierdo, dans un article sur l'expression de l'ordre en espagnol contemporain, dans lequel l'auteur voit en *deber* l'expression d'une « nécessité dont la source dérive d'un système de normes pré-existantes, extérieures à l'énoncé du locuteur » :

---

<sup>467</sup> M. Bénaben, 2000, p. 113.

*Deber* exprime une nécessité dont la source dérive d'un système de normes pré-existantes, extérieures à l'énoncé et au locuteur. Moins impositif [que *tener que*], il évite une confrontation entre le locuteur et l'allocutaire, permettant au premier de se présenter en tant que « porte-parole » de la norme. *Tener que* exprime la nécessité déontique la plus forte, à source variable : le locuteur, l'agent lui-même, une source externe à l'énoncé et pouvant coïncider avec la norme. Non marqué quant à la source, il admet un plus grand nombre de situations d'emploi, ce qui explique l'expansion que cette forme connaît aujourd'hui dans la langue parlée<sup>468</sup>.

➤ *Haber et tener*

La concurrence entre *haber* et *tener* n'est plus aussi prégnante qu'autrefois puisque le second a gagné du terrain au détriment du premier. Mais, comme nous l'avons exposé en première partie, M.-F. Delport montre qu'au Moyen Âge, *aver* et *tener* offraient tous deux une représentation « bi-actancielle » de l'existence, le premier s'opposant au second, selon l'auteur, par sa représentation sémio-temporelle. Ainsi, à la représentation *thétique* – c'est-à-dire, logée tout entière dans une unité sémio-temporelle – emportée par *aver* s'opposerait la représentation statique de *tener*, qui se développe « sur deux unités sémio-temporelles de même contenu » :

Grâce à ce verbe [*aver*], le locuteur médiéval pose une existence sans prendre aucunement en compte son possible début, sa possible fin ; à quelque instant qu'il la considère elle apparaît existante, ni plus ni moins<sup>469</sup>.

L'opération de *tener* en revanche impliquerait deux instants successifs :

*Tener* montre la même existence d'un élément E dans son rapport à un autre élément A, mais, cette fois, saisie sous la forme d'une existence qui se maintient d'un instant à l'autre, une existence que, a contrario, on pense donc susceptible de s'interrompre, de n'avoir pas toujours été<sup>470</sup>.

L'auteur s'inspire de J.-Cl. Chevalier<sup>471</sup>, lequel, dans son article « De l'opposition *aver - tener* », avait posé que le contraste entre les deux verbes se fondait sur la représentation sémio-temporelle des éléments. L'auteur aboutissait à la conclusion que les deux représentations véhiculées étaient :

- pour *aver*, celle d'un « accès à l'existence », « existence incessamment renouvelée et saisie hors de la vue de son commencement et de sa fin » ;
- pour *tener*, celle d'une « existence acquise et extensible à volonté ».

<sup>468</sup> M. López Izquierdo, 2006, p. 36.

<sup>469</sup> M.-F. Delport, 2004, p. 394.

<sup>470</sup> *Loc. cit.*

<sup>471</sup> J.-Cl. Chevalier, 1977.

Nous croyons, pour notre part, que les signifiés ici proposés sont étroitement liés à la constitution submorphématique de ces deux signifiants.

Le cognème A, nous l'avons dit, pose une existence dans un mouvement projectif, et rien de plus. Le signifié de *haber* met donc en relation un être avec le support, dans un mouvement d'accès à l'existence. On peut penser que la fermeture vocalique /a/ > /e/ caractéristique de la première personne est du même ordre que celles que l'on retrouve dans les autres verbes d'existence : *soy, estoy*, ou encore des verbes qui présentent un rétrécissement phonologique caractéristique de la première personne : *vengo, tengo*, soit un rétrécissement autour de la figure du locuteur.

La structure sémiologique de *tener*, en revanche, est tout autre : comme *deber, tener* présente le cognème T en majeure sémantique, mais il est suivi du phonème /n/, consonne nasale, que l'on peut caractériser par l'écoulement d'une partie de l'air phonatoire par les fosses nasales, grâce à l'abaissement de la luette. Ce flux, bien que cloisonné au conduit plus étroit des fosses nasales, peut donc être maintenu en continu un certain temps. Dans son travail de thèse sur la structuration du lexique en espagnol, M. Grégoire montre que la saillance [t-n]<sup>472</sup>, qui correspond, selon lui, à une variante de la saillance {M-T}, indique « une tension entre un élément A et un élément B »<sup>473</sup>. Dans cette optique, *tener* est à rapprocher des éléments du lexique suivants : *entente, túnel, ten, tenaz, tenor, tensión, tensón, tenue, teñir, tierno, tina, tino, tinto, tanto, tono*. Une fois de plus, nous aurions affaire à un cas d'iconicité entre les propriétés articulatoires des phonèmes et les instructions sémantiques portées par les signifiants.

Arrêtons-nous sur le cas de *tanto*, que C. Fortineau-Brémond, dans son ouvrage sur la corrélation, oppose notamment à *todo*. Selon l'auteur, *tanto* « déclare l'existence d'une entité (E), qui apparaît sous une certaine *quantité* d'elle-même (Qt), quantité

<sup>472</sup> Dans son travail de thèse, M. Grégoire explore les facteurs de motivation qui opèrent dans la structuration du lexique de la langue espagnole, en s'appuyant sur l'observation des signifiants. Dans sa conception, la notion de « saillance » correspond à un « Élément macro-sémiotique issu de combinaison articulatoire sémiologique ou graphique qui regroupe morpho-sémantiquement ou phono-sémantiquement plusieurs vocables qui, de fait, appartiennent à la même structure (dite saillancielle). Cet invariant est attaché à un *concept\** ou à un sens poétique et constitue cette fédération macro-sémiotique et l'élément *saillant* que reconnaît un sujet parlant pour leur évocation. La saillance peut être représentée dans les signifiants par des segments ou groupes consonantiques et / ou vocaliques significatifs, nommés ici *capacités formelles\** ». Voir M. Grégoire, 2010, p. 26. Nous reprenons les conventions typographiques de l'auteur, à savoir [-] pour la variante, et {-} pour la structure à laquelle elle se rattache.

<sup>473</sup> *Ibid.*, p. 199.

indéterminée en langue »<sup>474</sup>. Sur l'axe syntagmatique, l'auteur montre que *tanto*, construit sur le cognème N puis T, entre en opposition avec *todo*, construit avec le cognème D, et donc signe « d'une quantification achevée »<sup>475</sup>. L'auteur met en lumière ce qui oppose *todo* à *tanto* et montre que la présence du cognème N invalide l'achèvement de quantification contenue dans *todo*.

Cependant, on sait que *tanto* subit une apocope devant les adjectifs et les adverbes, à l'exception des adverbes de comparaison *más, menos, mayor, menor, mejor, peor*. Cette troncation de *tanto* a pour conséquence un positionnement différent dans le réseau signifiant : avec la perte de *-to*, ce n'est plus avec *todo* que *tan* entre en résonnance, mais avec les lexèmes que nous avons évoqués précédemment, dont *tener*, et qui présentent la saillance [T-N] mise en lumière par M. Grégoire. Ce même auteur émet l'hypothèse que la troncation de *tanto* a permis de « cibler la zone sémiologique impliquée par l'actualisation de ce comparatif » :

Tan(to) suppose effectivement un degré inférieur et un degré supérieur sans lesquels il ne pourrait signifier. Ainsi, la « tension » existe, même implicitement, ce qui nous amène à rapprocher *tanto*, dans son usage de comparatif, de *medio, meter, inter-*, etc., tous dépendants de l'idée de « contours » ou de « bornes ». Le procédé de raccourcissement de la matière sémiologique semble donc apparaître comme un moyen de motiver et de concourir à ce que des formes proches coïncident avec des sens proches<sup>476</sup>.

On pourrait aller plus loin : l'apocope de *tan* sert justement à faire entrer ce lexème dans le réseau signifiant des lexèmes qui évoquent une tension entre un élément A et un élément B, et il ne se situe alors plus en opposition avec un lexème comme *todo* ou *cuanto*, qui évoquaient une quantité indéterminée. M. Grégoire parle d'un « extrême » pour évoquer le signifié de *tanto*, dans lequel il voit aussi une tension entre deux éléments. En réalité, nous avons affaire ici à un cas d'apocope très *signifiant*, que l'on doit rapprocher des signes qui entrent en corrélation dans le réseau sémiotique : *tan*, par sa structure sémiologique tronquée, évoque peut-être davantage la tension, ou, en tout cas, la mise en rapport entre deux éléments que l'on compare, plutôt que la quantité indéterminée.

Nous avons là un bon exemple de la nécessité de considérer les réalisations phonologiques au sein d'un système signifiant. Le phonème /n/ ne prendra pas la même

<sup>474</sup> C. Fortineau-Brémond, 2012, p. 153.

<sup>475</sup> *Op. cit.*, p. 149.

<sup>476</sup> M. Grégoire, 2010, p. 358-359.

valeur cognématique selon les réseaux *sémantiques* dans lesquels il est inséré. Il peut aussi ne pas prendre de valeur cognématique du tout : dans *pan*, ou *noche*, le phonème /n/ ne se trouve *a priori* dans aucun réseau d'alternances qui puisse nous conduire à le considérer comme un morphème signifiant motivé (du moins, pas en synchronie). Dans le cas de *tan*, en revanche, le cognème N ne prend plus la valeur de déviation, comme c'était le cas lorsqu'il précédait le cognème T dans *tanto*. Ici, le N permet la tension entre un élément A et B, car, à l'image du flux d'air que nous évoquions pour le phonème /n/ qui le réalise, il permet le maintien d'une mise en relation de deux points. Ce sont les deux unités sémio-temporelles qu'y voyait J.-Cl. Chevalier : pour qu'il y ait tension, il faut nécessairement deux points entre lesquels établir cette tension. L'apocope de *tan*, ici, est motivée par son inscription dans un réseau signifiant différent de celui évoqué par *tanto*.

➤ *Haber, ser et estar*

Il reste deux verbes que nous nous devons d'évoquer étant donné qu'ils se trouvent dans l'entourage sémantique direct de *haber* : il s'agit des verbes *ser* et *estar*. M.-F. Delpont et J.-Cl. Chevalier postulent que le verbe *ser* indique une relation (R) d'existence « mono-actancielle », dans la mesure où le poste sémantique E est indépendant. Contrairement à la déclaration de *haber*, il n'y a pas de soumission d'un poste à l'existence d'un autre :

Par *haber* on ne pose l'existence de *E* que dans son strict rapport à *A*. De deux éléments, *a priori* autonomes, on pose que l'un, *E*, a existence dans et par rapport à l'autre, *A*. C'est en revanche par *ser*, ou *être* que serait posée l'existence en soi d'un élément *E*, indépendamment de tout autre élément. À une telle déclaration d'existence *mono-actancielle, sémantiquement intransitive*, s'oppose la relation *bi-actancielle, sémantiquement transitive*, posée par *haber*, ou *avoir*<sup>477</sup>.

Soit, schématiquement,

<sup>477</sup> M.-F. Delpont et J.-Cl. Chevalier, 2001, p. 126-127.

## - E -

**FIGURE 14** : *Signifié de Ser*

D'après M.-F. Delport et J.-Cl. Chevalier, 2001, p. 126-127.

Si l'on compare les paradigmes conjugués de *ser* et de *haber* au *présent*, on observe la réduction phonologique de la première personne que nous avons déjà mentionnée, et le maintien du /s/ du radical (sauf à la seconde personne qui le porte en désinence) dans le paradigme de *ser* et celui de /a/ dans le paradigme de *haber* :

SER	HABER
<i>Soy</i>	<i>He</i>
<i>Eres</i>	<i>Has</i>
<i>Es</i>	<i>Ha</i>
<i>Somos</i>	<i>Hemos</i>
<i>Sois</i>	<i>Habéis</i>
<i>Son</i>	<i>Han</i>

**TABLE 12** : Paradigmes de *ser* et *haber* au *présent*

Toutefois, il ne semble pas que l'alternance /s/-/a/ soit pertinente dans d'autres micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol. Cette correspondance sémantique ne semble pas, *a priori*, pouvoir être corroborée par une alternance submorphémique significative. En revanche, *ser* entre bien en corrélation avec le verbe *estar*. Pour M.-F. Delport, les deux déclarations d'existence emportées par *ser* et *estar* sont mono-actanciennes, mais *ser* offre une représentation « thétique » – c'est-à-dire, rappelons-le, qui se déploie dans une seule unité sémio-temporelle –, alors que *estar* déclare une relation d'existence « statique » – qui implique deux unités de temps théoriques dans lesquelles cette relation d'existence sera reconduite –. Ceci amène l'auteur à postuler que les quatre verbes s'opposent les uns aux autres de la façon suivante :

	Thétique	statique
mono-actanciel	<i>SER</i>	<i>ESTAR</i>
bi-actanciel	<i>HABER</i>	<i>TENER</i>

TABLE 13 : Rapports entretenus entre les verbes déclarateurs d'existence

D'après le M.-F. Delpont, 2004, p. 186.

Or, si l'on observe, encore une fois, les réseaux cognématiques des quatre signes que nous considérons, il apparaît que certaines alternances sont récurrentes, c'est le cas de S / ST, dans le système déictique de l'espagnol, ainsi que le remarque D. Bottineau :

En castillan aussi, cette combinaison [st] joue un rôle essentiel. Elle concerne d'une part la deixis (*ese/este*) et d'autre part les deux verbes « être » (*es/está*). On ne rappellera pas l'énorme quantité de travaux qui alimentent la réflexion sur chacun. En faisant une fois encore la part belle à l'interlocution, on signalera simplement que *ese* participe d'une définition intersubjectivement distribuée de la notion lexicale par laquelle il convient de définir l'occurrence considérée (*ese libro*) alors que *este* part du principe que la définition classificatoire en est acquise, accordant au locuteur la toute-puissance que lui confèrent la présupposition et l'anaphore dans le discours : *ese* est « participatif » et associe l'allocutaire ; *este*, non, d'où sa réputation de centrage sur la première personne<sup>478</sup>.

Par ailleurs, si nous observons le micro-système des verbes d'existence, au sens large, à savoir *haber/tener/ser/estar*, nous pouvons formuler les deux remarques suivantes :

- *Haber* et *ser* sont les signifiants les plus légers, les deux autres se caractérisant par une duplication syllabique (*estar, tener*), ce qui peut laisser penser qu'il s'agit dans les deux premiers cas de la forme non marquée relativement à l'autre.
- D'autre part, *estar* et *tener* présentent la particularité de comporter le phonème /t/ dont on a vu, avec la proposition de D. Bottineau ci-dessus, qu'il pourrait être considéré comme une marque indiquant le non-partage de l'assertion.

Si l'on envisage deux énoncés dans lesquels *ser* et *estar* alternent, les deux hypothèses proposées – hypothèse A : opposition *statique* ~ *thétique* / hypothèse B : partage allocutif, ou non – fonctionnent. Ainsi, dans des énoncés comme *estás gordo* ~ *eres gordo*, nous pouvons très bien considérer que le locuteur conceptualise deux unités temporelles théoriques dans le premier cas, au terme desquelles il constate

<sup>478</sup> D. Bottineau, 2010a, p. 34.



le maintien du poids<sup>479</sup>. Nous pouvons tout aussi bien considérer que, dans le premier cas, le locuteur soumet son opinion à l'allocutaire, sans établir qu'il s'agit d'une opinion qu'il doit partager, alors qu'avec *eres gordo*, le partage de l'opinion est obligatoire, ce constat étant présenté comme universel. Bien évidemment, se fonder sur deux énoncés pour se faire une opinion serait un peu aventureux, étant donné que nous avons là un aspect très complexe de la grammaire espagnole qui fait encore aujourd'hui l'objet de nombreuses recherches. Cependant, il n'est pas inintéressant de se pencher sur les invariants cognitifs qui entrent dans la composition des signes en question, et la présence du cognème T, cognème très fréquemment exploité dans le système grammatical de l'espagnol par ailleurs, peut nous mettre sur la voie. Ce cognème iconique T dont on a dit qu'il se présentait comme un opérateur de bornage est-il à même de suspendre la déclaration d'existence dans ce qu'elle a d'universel ?

Nous sommes tentée de le penser, d'autant que cette notion d'opérateur limitatif se retrouve par ailleurs dans le lexique : *basta*, *stop*, *asta*, *estabilizar*, *estancar*, etc., et surtout dans une alternance prépositionnelle : *hacia* ~ *hasta*. La première préposition indique un éloignement dans une certaine direction. Avec la seconde, cet éloignement est soumis à un traitement limitatif de la part de celui qui l'émet : *hasta* constituerait ainsi la forme marquée par la présence de l'énonciateur. Aussi, retiendrons-nous comme hypothèses de travail que :

- *Haber* déclare l'existence univoque (*i.e.* non soumise à la subjectivité du locuteur) d'un apport E dans son rapport au support A.
- *Tener* déclare l'existence d'un apport E dans son rapport au support A. Cette mise en rapport (en « tension », pourrait-on dire), est limitée à l'évaluation du locuteur, et soumise à évaluation allocutive.
- *Ser* déclare l'existence univoque d'un élément E.
- *Estar* déclare l'existence d'un apport E, cette existence étant limitée à l'évaluation du locuteur et soumise au traitement allocutif.

---

<sup>479</sup> Cette première hypothèse pourrait être corroborée par les hypothèses de M. Grégoire qui affirme que la saillance {ST} permet l'actualisation d'une notion de stabilité. Il rapproche ainsi *estar* de *asedar*, *asentir*, *asta*, *basta*, *residir*, *sedar*, *sede*, *sedentario*, *sentar*, *sitar*, *situar*, etc. Voir M. Grégoire, 2010, p. 439 et p. 647-651.



L'alternance T/NT est également exploitée dans le domaine de la quantification, laquelle se prête également très bien à ce jeu d'opposition : *todo*, construit à partir du cognème D et donc signe d'une quantification achevée, *i.e.* d'une totalité, s'oppose à *tanto*, construit à partir de NT et donc signe d'une opération de quantification inachevée, livrant de ce fait une quantité indéterminée<sup>480</sup>.

Pour affirmer cela, l'auteur s'appuie sur les propriétés des opérateurs qui entrent dans cette alternance : le T, dont nous avons exposé ci-dessus les caractéristiques, et le N, lequel se réalise par le phonème /n/ dont « la nasalité, en tant que geste articulatoire, est un abaissement de la luette qui conduit à la réviation partielle vers les fosses nasales d'une partie de l'air dévié par l'acte de parole vers le canal oral »<sup>481</sup>. En position initiale de catégoriseur sémique, le N opère comme un facteur « d'invalidation de la catégorie portée par le reste du marqueur »<sup>482</sup> (*no, nadie, nada, nunca, ninguno*), mais cet opérateur ne se limite pas à ce système puisqu'on le retrouve dans l'article – *un* et *uno* avec lesquels on retrouve un « refus de spécification de l'occurrence rapportée à la classe notionnelle rapportée par le nom »<sup>483</sup> –, et dans la structuration du lexique et des adjectifs :

[...] le couple *-nd* grammaticalise iconiquement ce que signifie littéralement le métaterme lexical « in-accompli ». Ce couple *nd* pour l'inaccompli verbal est très largement diffusé sous la forme *nt* dans le domaine nominal et adjectival (*-ante, -ente, -ento, -iento*) : processus en cours (*doctorando*), activité récurrente (*cantante*), processus permanent (*repelente*), processus dont le déroulement est visualisé *in medias res* (*tratamiento*) et/ou résultativement (*armamento*)<sup>484</sup>.

Il apparaît ainsi que, si l'on s'intéresse à la syntaxe interne aux signifiants, on peut constater que l'opérateur N invalide la prise en compte d'une globalité, que celle-ci soit une notion (la quantification) ou qu'elle soit celle impliquée par le verbe, dans le cas du *gerondif*. En effet, ce dernier impliquerait, dans les termes de D. Bottineau, « le refus de l'actualisation du temps de l'événement (*n*) jusqu'au terme de l'accomplissement, la limite (*d*) »<sup>485</sup>. C'est donc au sein d'une alternance qui transcende le micro-système verbal que prend place notre participe : on peut penser, par exemple, à des paires oppositives comme *grande* ~ *grado*. Dans le domaine prépositionnel, il apparaît que l'opposition que nous avons soulignée entre *hacia* et *hasta* doive dès lors être croisée avec *ante/antes* (*ante/antes* ~ *hasta*), où l'on pose une limite que l'on ne

<sup>480</sup> C. Fortineau-Brémond, 2012, p. 149.

<sup>481</sup> D. Bottineau, 2010a, p. 29.

<sup>482</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>483</sup> *Id.*

<sup>484</sup> *Id.*

<sup>485</sup> *Id.*

doit pas atteindre (N). De la même façon, ce N s'insère dans l'opposition que nous avons soulignée entre *de* et *a* avec la préposition *en*, mais aussi *durante* dans le domaine temporel.

Dans le système verbal, le *participe passé* alterne donc avec le *gérondif*. Il porte cette alternance dans son signifiant. De la même façon que le cognème T marquait l'atteinte d'une limite dans le domaine notionnel, le participe implique que l'on envisage l'information emportée par la racine verbale comme une globalité. Soit, figurativement :

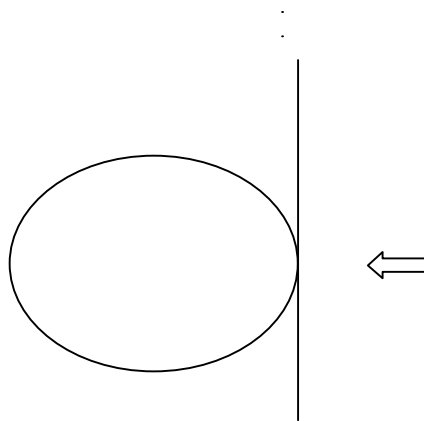


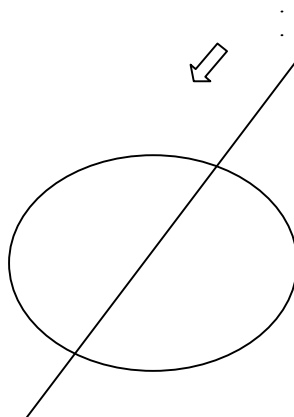
FIGURE 16 : Invariant cognitif T

Le cercle représente une entité. Celle-ci peut être notionnelle, temporelle ou spatiale. Celle-ci peut donc concerner des noms (*el arado*, *la vanidad*, *la alameda*), des adjectifs (*cansado*), des prépositions (*hasta*), des participes (*he cantado*). Le seul élément que l'on puisse retenir de l'invariant cognitif T est qu'il implique un point de vue extrinsèque et totalisant. Son interaction avec les éléments du signifiant qui le précèdent peut le faire opérer sur une entité nominale (*el arado*), une quantification (*todo*), une spatialisation (*hacia* > *hasta*) ou ce qu'emporte la racine d'un verbe, temporalité incluse. Mais, de la même façon que dans les cas présentés de quantification achevée ou de spatialisation atteinte où ces notions étaient d'abord posées par le catégoriseur sémique de chacun des signifiants (**todo** et **hasta**), la survenue de cet opérateur en position suffixale implique de prendre en compte l'aspect lexical de la forme verbale qui le précède. La nature lexicale du verbe, placée en amont, est fondamentale : *cantar*, *saltar* et *mudarse* ne donneront nécessairement pas la même

image au contact de l'opérateur T. Si les deux premiers verbes laissent supposer un retour à un état neutre, le troisième, en revanche, impliquera, par la survenue de cette limite, un changement résultant. Toutefois, on ne pourra pas attribuer cette notion à l'opérateur T isolément. Par ailleurs, nous verrons que la limite atteinte n'implique pas nécessairement que le déroulement du procès ait atteint son terme. Nous verrons, dans le chapitre suivant, que l'espagnol exploite ce point de vue extrinsèque sans que cela ait des conséquences sur la temporalité du déroulement du procès.

En définitive, ce que nous apprend l'observation de cet opérateur cognitif dans l'ensemble de ses réseaux signifiants, et au-delà du seul système verbal, c'est qu'il implique seulement que **le locuteur et l'allocutaire adoptent un point de vue extrinsèque et totalisant sur une entité donnée**. Ce que cela signifie en termes de déroulement du procès verbal est une conséquence de cet invariant procédural.

La survenue d'un *gerondif*, au contraire, par la négation de cette globalité, suppose l'adoption d'un point de vue intrinsèque et échelonné sur l'entité. C'est cette exploitation de l'alternance cognématique T/ND que l'on retrouve par ailleurs dans les notions de processus (*tratamiento*), d'inaccompli (*durante*) et c'est aussi ce qui motiverait le suffixe adverbial en *-mente* :

FIGURE 17 : *Invariant cognitif NT*➤ *L'alternance T/R*

Il semble que le cognème T de notre participe alterne aussi avec le cognème R dans une opposition de type *rétrospection* ~ *virtualité*.

Dans le système verbal, on retrouve ce R caractéristique dans l'*infinitif*, mais aussi à toutes les personnes conjuguées du *futur*, du *conditionnel* et du *subjonctif imparfait* en *-ra*<sup>486</sup>. Cette affinité morphologique associée à la notion de virtualité a maintes fois été soulignée, elle fait par ailleurs l'objet d'un article de J.-Cl. Chevalier, dans lequel l'auteur postule la virtualité comme valeur en *langue* pour l'*infinitif*<sup>487</sup>.

Une fois de plus, l'observation d'autres sous-systèmes grammaticaux peut nous permettre d'observer que ce R opère également dans le lexique : noms d'agents avec les suffixes en *-or*, *-ero*<sup>488</sup>, mais aussi dans la constitution de certains adjectifs (suffixes *-ario*, *-ar*) par « construction phénoménologique de l'objet conceptuel »<sup>489</sup>. Enfin, il faut mentionner, dans le système prépositionnel, la préposition *para*, dont le R virtualisant s'oppose, dans le domaine spatial en particulier, à la préposition *de* que nous avons déjà mentionnée. Sans préciser davantage cet aspect, à propos duquel nous

<sup>486</sup> G. Guillaume parlait pour l'infinitif français de temps *in posse* et le rapprochait déjà de la sémiologie du futur par un le *-r* de virtualité : « Du point de vue sémiologique, on constate que le futur et l'infinitif portent le même *-r*-caractéristique de leur caractère virtuel commun : l'un et l'autre représentent le possible ». Voir G. Guillaume, 1990, p. 342-343.

<sup>487</sup> Voir J.-Cl. Chevalier, 1969.

<sup>488</sup> Voir G. Luquet, « Remarques sur la structure des suffixes formateurs de noms d'agents et d'instruments en espagnol » in G. Luquet, 2000, p. 147-157.

<sup>489</sup> Voir D. Bottineau, 2010a, p. 31.

renvoyons à l'article de D. Bottineau intitulé « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes »<sup>490</sup>, nous retiendrons que le cognème R est un opérateur perspectivant que l'on représentera ainsi :

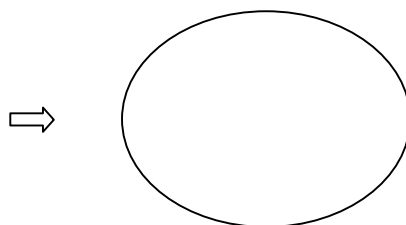


FIGURE 18 : *Invariant cognitif R*

### b) Une réorganisation significative des participes irréguliers

Avant de clore ce chapitre sur la sémiologie du *participle*, nous voudrions faire quelques remarques sur la morphologie des « participes » dits « irréguliers ».

Lorsque l'on consulte la *NGLE*, celle-ci indique qu'elle recommande onze formes, parmi les participes irréguliers : *abierto*, *absuelto*, *cubierto*, *dicho*, *escrito*, *hecho*, *muerto*, *puesto*, *roto*, *visto*, *vuelto*. En ce qui concerne les participes qui présentent une alternative (régulière ~ irrégulière), les plus fréquents sont les participes irréguliers issus de *elegir*, *freir*, *imprimir*, *prender*, *proveer* bien que les formes régulières de ceux-ci « s'imposent généralement dans les formes composées du verbe »<sup>491</sup>. Les deux seuls participes qui posent problème, selon l'Académie, sont les verbes *prender* et *elegir* dont on dit qu'ils « sont particuliers car leurs participes irréguliers sont communs en Amérique dans les passives périphrastiques, mais beaucoup moins utilisés dans les temps composés »<sup>492</sup>. Par ailleurs, l'Académie ne recommande pas l'usage de *preso* dans les temps composés<sup>493</sup>.

<sup>490</sup> *Ibid.*

<sup>491</sup> *Ibid.*, 2009, p. 244 : « las formas regulares se suelen imponer en las formas compuestas del verbo ».

<sup>492</sup> *Ibid.*, p. 245 : « Los verbos *prender* y *elegir* son peculiares porque sus participios irregulares son comunes en América en las pasivas perifrásticas, pero mucho menos usados en los tiempos compuestos ».

<sup>493</sup> *Id.*

On pourrait résumer en disant que, au sein des temps composés, quatre participes admettent une variante irrégulière (même si le premier n'est pas recommandé) : *prendido/preso*, *imprimido/impreso*, *freído/frito* et *proveído/provisto*. Pourtant, nous avons relevé plus de soixante participes qui présentent, dans le lexique, une variante irrégulière (ou étymologique) du type *confesado/ confeso*, *difundido/difuso*, *torcido/tuerto*, etc.

Dans les temps composés, il semble bien que la langue ne présente que des participes qui conservent les morphèmes *-do*, *-to* ou *-cho* et ce, malgré l'existence d'une alternative avec les variantes « érodées » par l'évolution phonétique. Les participes *preso* et *impreso* mis à part, tout ce que la langue a conservé des participes irréguliers pour la formation des périphases aspectuelles du paradigme verbal sont les participes qui présentent une occlusive sourde, une occlusive sonore ou une affriquée. Il semble que ce que la langue a conservé, c'est la possibilité, par les phonèmes concernés, de réaliser le cognème T.

### **c) Conséquences sur la notion d'aspect**

Il est temps de confronter ces observations à l'outil bien connu de l'aspect grammatical. Nous avons affirmé que la présence du cognème T implique le bornage d'une entité verbale, spatiale, temporelle ou notionnelle et que cette borne façonne une complétude.

Dans le domaine verbal, c'est le procès que l'on prend comme entité source. Tout procès impliquant une durée, l'opération de bornage est à même d'y mettre un terme. Voilà qui n'est pas sans rappeler les réflexions de G. Guillaume, pour lequel « la question de l'entier » est fondamentale dans les mouvements de pensée. Il distingue, pour le français, l'« aspect immanent », de l'« aspect transcendant » en ces termes :

Dans une langue comme le français, qui a modifié considérablement le système de l'aspect, le même problème de l'entier continue, dans des conditions qui ont varié, de se poser à l'esprit humain. Il est fait distinction du verbe qui va à sa complétude sans la dépasser, et du verbe qui a atteint sa complétude par dépassement. De là les deux aspects du français :

1) l'*aspect immanent* qui est une saisie intérieure du verbe, du dedans duquel l'esprit ne sort pas ;



2) l'*aspect transcendant* qui est une saisie extérieure du verbe résultant de ce qu'on a dépassé, si peu que ce soit, le point d'achèvement<sup>494</sup>.

Cependant, cette première distinction n'oppose pas le participe à son corrélat sémiologique (*participe présent*) car « à l'aspect immanent correspond, en sémiologie, la construction simple ; à l'aspect transcendant, la construction composée »<sup>495</sup>. Entre le *participe passé* et le *participe présent*, G. Guillaume conçoit une deuxième opposition en termes d'*incidence*. Le *participe présent* offre ainsi une part d'accompli et une part d'inaccompli, ou, dans les termes de l'auteur, une part d'*incidence* et une part de *décadence*<sup>496</sup>, alors que le *participe passé* est exclusivement *décadent* et l'*infinitif* exclusivement *incident* :

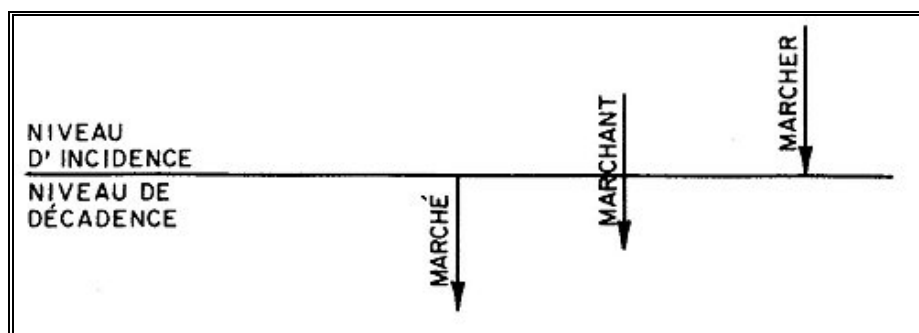


FIGURE 19 : *Incidence et décadence dans le mode quasi-nominal du verbe français*  
D'après G. Guillaume, 1974, p. 147.

Pour caractériser le *participe passé*, G. Guillaume convoque donc deux notions aspectuelles différentes. Le premier outil concerne la saisie « intérieure » ou « extérieure » du verbe : en cela, le linguiste oppose le *participe passé* inséré dans une périphrase aspectuelle à la forme simple correspondante ; le deuxième outil concerne le déroulement interne du procès au sein du mode adéictique (« quasi-nominal ») et la façon dont les verbes échoient au temps. Un procès incident est vu comme « arrivant » au temps, « à accomplir », c'est le cas de l'*infinitif* ; le *participe présent* présente une étape médiane entre accompli et « à accomplir » ; le *participe passé* est accompli, et, en cela, elle constitue la forme « morte » du verbe.

<sup>494</sup> G. Guillaume, 1973, p. 202.

<sup>495</sup> *Ibid.*

<sup>496</sup> Voir G. Guillaume, 1997, p. 369. L'auteur emploie aussi les termes « tensif », « détensif ». Voir G. Guillaume, 1987, p. 115.

Ces trois formes aspectuelles de « temps impliqué », lorsqu'elles sont isolées, ne sont pas liées à la deixis étant donné qu'elles ne comportent pas de désinences de personnes grammaticales, ni de distinctions d'époques.

Les héritiers de G. Guillaume, dans l'hispanisme, ont retenu cette conception du procès entre deux bornes, c'est le cas de J.-Cl. Chevalier<sup>497</sup>. Toutefois, celui-ci complexifie l'appareil théorique : pour lui, le procès doit être envisagé comme un « événement » (EV) qui implique un Acteur (ACT), un locuteur (LOC) (c'est-à-dire un « moi en chair et en os ») et l'observateur de cet événement (OBS), à savoir « Moi tel que je me vois déclarant et saisissant l'existence d'un événement »<sup>498</sup>. Par ailleurs, le Temps de l'événement est noté T, celui qui précède la borne initiale T', et celui qui succède à la borne finale T''. Dans la conception de J.-Cl Chevalier, le temps de l'événement est repéré par rapport à l'observateur et c'est le rapport établi entre l'acteur de l'événement (ACT) et l'événement (EV) qui permet de définir l'instruction aspectuelle emportée par le verbe. Ainsi T EV' = T ACT rend compte de l'aspect transcendant<sup>499</sup>.

Cette dernière conception, ici très résumée, semble rendre compte de ce que nous avons posé précédemment concernant le participe passé : plus qu'une forme morte, il s'agirait de la forme dont la représentation dissocie l'acteur (le support de prédication en général), du déroulement de l'événement. Cependant, il nous semble que cette interprétation linéaire ne rend pas compte de l'ensemble des emplois. L'opérateur de bornage T suspend le tout simultanément : événement, déroulement, acteur. Si tel n'était pas le cas, que devrait-on penser de la « place » de l'acteur dans cet événement-ci :

(130) No ha sido por mejorar mi situación legal en el país, ni para pasar inadvertido entre la sociedad estadounidense, *pero desde que vivo aquí he sido benévolo e incluso generoso* en mis comentarios sobre las series de ficción que tengo la oportunidad de ver en primicia mundial. Es una de las ventajas de vivir en Estados Unidos. Parece que uno va un paso por delante del resto del mundo<sup>500</sup>.

La proposition « desde que vivo aquí » établit la logique inverse : elle établit l'ouverture d'une borne initiale à partir de laquelle on considère le « ser ». Rien n'est dit

<sup>497</sup> Voir J.-Cl Chevalier, 1978, 1989 et 1992. Voir aussi M. Molho, 1975.

<sup>498</sup> J.-Cl. Chevalier, 1989, p. 102.

<sup>499</sup> *Ibid.*

<sup>500</sup> « 'La hora 11' para el ajuar de la sexta », *El blog de barras y estrellas* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne en 2009, consulté le 15 août 2012.

URL : <http://bitacoras.com/anotaciones/la-hora-11-para-el-ajuar-de-la-sexta/5262837>

dans la suite qui laisse penser que l'auteur de ces paroles n'est plus « bienveillant et généreux ». Pourquoi l'auteur de ces lignes se représenterait-il dans un temps postérieur à l'événement « être bienveillant » ? Il n'a pas de raison de le faire, en tout cas, il n'a pas de raison chronologique de le faire. Pourtant, son choix se porte sur « l'aspect transcendant » et non sur une forme simple qui aurait pourtant été recevable. Il nous semble que si le caractère rétrospectif est indéniable – l'auteur « se retourne » sur sa conduite depuis qu'il vit aux États-Unis –, ceci est indépendant de la représentation de la temporalité du procès, de son déroulement, et de la place qu'y occupe le support. On ne peut pas affirmer, avec les verbes d'état en particulier, que le temps du procès s'est écoulé comme s'il avait été épuisé, ou que l'acteur de l'événement se trouve dans une ultériorité, même forcée. Ce qui importe, dans ce cas de figure, c'est la possibilité qu'offre l'aspect de prendre du recul.

Ce sont ces types de procès – verbes d'état en particulier – qui nous font penser que les participes passés sont des formes aspectuelles marquées qui imposent, par leur saillance, un point de vue distancié sur une entité. Leur apparition évoque le plus souvent l'accomplissement antérieur d'un événement, mais ce n'est pas là leur seule fonction. Nous pensons que le seul élément que nous puissions retrouver dans l'ensemble des manifestations des participes passés est la survenue d'une borne finale marquée qui implique un point de vue rétrospectif sur le procès, que celui-ci ait été mené à son terme, ou non. En effet, si le participe était seulement la marque d'un événement outrepassé, il devrait être incompatible avec « incluso ahora » :

(131) Algo que siempre, e incluso ahora, ha sido remarcable han sido sus fuentes de información, excelsamente recopiladas, capaz de hallar cualquier detalle de cualquier persona<sup>501</sup>.

Ici, le fait que le locuteur fasse un bilan ne l'empêche pas de signifier avec « incluso ahora » que l'on peut toujours remarquer l'excellence de ses sources. Or, il paraît peu probable que, dans la même phrase, un sujet parlant représente deux éléments qui s'excluent l'un l'autre, à savoir, « événement outrepassé » ~ « événement qui a encore cours ». Dans ce cas précis, le participe passé est la forme qui permet de dresser un bilan, en dehors de toute considération chronologique.

---

<sup>501</sup> Daemon Cuore « Descripción », {*Pets worlds*} [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 20 juillet 2012, consulté le 15 août 2012. URL : <http://pets-world.foroactivo.net/t7130-daemon-cuore>

L'expression « point de vue rétrospectif » peut porter à confusion et laisser penser que nous lui attribuons une valeur temporelle<sup>502</sup>. Ce n'est pas le cas en *langue*. Nous entendons le terme « rétrospectif » davantage comme un processus évaluatif ou appréciatif que chronologique. Le participe aboutit à ce que le locuteur tout comme l'allocutaire se soustraient au procès pour le considérer dans sa globalité, celle-ci n'étant pas nécessairement temporelle ; il s'agit donc pour nous d'une perspective évaluative qui permet d'extraire le *Moi locuteur* et le *Toi allocutaire* de l'emprise des faits. En cela, l'idée d'aspect transcendant de G. Guillaume est intéressante, à ceci près que nous considérons que cette opération de saisie extrinsèque naît de la convocation de la forme de participe passé seule, que son corrélat sémiologique et donc sémantique est le *gérondif* (et non une forme simple quelle qu'elle soit, même s'il est évident que ces deux formes entretiennent des rapports en discours) et enfin, répétons-le, que le sens ne précède pas l'idée : il n'y a pas, dans notre conception, de visée transcendante qui précéderait la saisie, mais bien naissance d'une complétude au terme des effets produits par le signal T dans sa survenue tardive au sein du signifiant « participe passé ».

### 2.2.1.3 Sémiologie de l'imparfait

Dans la périphrase de *PQP*, le verbe *haber* se montre sous l'une des deux sémiologies de l'imparfait de l'indicatif : celle en *-ía* dont G. Luquet a pu remarquer qu'elle neutralisait, à l'instar de celle en *-aba*, la distinction entre la première et la troisième personne du singulier<sup>503</sup> :

Infinitif -ER/-IR > <i>-ía</i>	Infinitif en -AR > <i>-aba</i>
<i>-ía</i>	<i>-aba</i>
<i>-ías</i>	<i>-abas</i>
<i>-ía</i>	<i>-aba</i>
<i>-íamos</i>	<i>-ábamos</i>
<i>-íais</i>	<i>-ábais</i>
<i>-ían</i>	<i>-aban</i>

TABLE 14 : Deux sémiologies de l'imparfait de l'indicatif espagnol

<sup>502</sup> Comme nous l'avons exposé précédemment, c'est le sens que donnait N. Cartagena à la « perspective rétrospective », de même que H. Weinrich et E. Coseriu à la « perspective » de rétropection. Cf. *supra*, § 1.2.2.3 et § 1.3.1.2-b.

<sup>503</sup> Voir G. Luquet, 2004 et *infra*, § 2.2.2.

Intéressons-nous à ces deux variantes sémiologiques.

La première, celle en *-ía*, présente la succession de d'ouverture pour /a/. Le processus moteur est donc l'association pour /i/, la dissociation pour /a/ ; le contact pour /i/ la séparation pour /a/ et, « éventuellement proximité / distance deux phonèmes en hiatus : /i/ et /a/. Leur articulation requiert un geste de fermeture pour /i/ et (du point de vue résultatif, postérieur aux processus dynamiques) »<sup>504</sup>. Du point de vue de l'expérience du locuteur, l'expérience sensori-motrice qui alterne est cette fois le contraste ouverture / fermeture ; pour l'audition, le contraste est aigu / grave ; pour « la réponse harmonique, le contraste 0 / 1 (pas de réponse / réponse, de l'environnement et d'autrui) »<sup>505</sup>. Ces réalisations phonologiques se manifestent encore une fois sous la forme d'alternances que l'on retrouve dans d'autres sous-systèmes morphologiques de l'espagnol : *aquí ~ acá*, *allí ~ allá*. Nous pourrions également comparer les suffixes *-ito/-ín* à ceux en *-azo/-ada*, et plus largement le lexique qui n'est pas exempt d'alternances non plus : *pisar/pasar*, *mínimo/máximo*, etc. Dans le cas de *había*, la succession de /i/ et donc, par analogie, sa valeur proximale, et de /a/ et sa valeur « disjonctive », peut suggérer un éloignement, un décrochage par rapport à la forme non-marquée de *présent*.

Dans le cas de verbes en *-ar*, cet éloignement de l'*imparfait* relativement au *présent* de l'*indicatif* se manifeste par la consonne fricative bilabiale, que l'on retrouve par ailleurs dans les paradigmes des verbes conjugués *ir* et *venir* au *présent*, mais aussi dans la sémiologie de *passé simple* que les verbes *ir* et *ser* partagent en majeure sémantique (*fu-*) et dont le signifié commun a été mis en évidence par J. Gracia Barrón et M. Jiménez :

[...] car le mouvement et l'existence [...] sont des expériences « chronophages ». Or, si c'est là leur point d'intersection, alors on peut faire l'hypothèse que la représentation impliquée dans FU- est celle d'un laps de temps borné en son début et en son terme, *que quelqu'un ou quelque chose parcourt, ou, autrement formulé, celle d'une durée traversée par un être*<sup>506</sup>.

Ces deux auteurs n'établissent pas de lien analogique entre les propriétés d'articulation du phonème et le signifié qui lui est attaché, mais la conclusion à laquelle ils aboutissent ne nous semble pas aller à l'encontre de nos affirmations. Soulignons par

<sup>504</sup> D. Bottineau, 2009, p. 132.

<sup>505</sup> *Loc. cit.*

<sup>506</sup> J. Gracia Barrón et M. Jiménez, 2006, p. 72.

ailleurs que si le *passé simple* présente cette particularité phonologique dans les paradigmes de *ser* et *ir*, celle-ci ne s'étend pas, contrairement à la suite *-aba* caractéristique de l'*imparfait*, à tous les verbes au *passé simple*.

## 2.2.2 Vers une redéfinition des modes

Outre les caractéristiques submorphémiques que nous avons mentionnées, la sémiologie de *l'imparfait* présente la particularité de ne pas distinguer la personne 1 et la personne 3 dans les désinences personnelles, à l'instar du *conditionnel* et des trois formes de *subjonctif* (*cante, cantase, cantara*). C'est sur la base de ces observations morphologiques que G. Luquet a établi, pour les formes personnelles du système verbal espagnol, deux systèmes de repérage. Le premier repérage est rattaché au temps d'expérience du locuteur, il s'agit du mode *actualisant*, lequel distingue les premières et troisièmes personnes. Le deuxième repérage s'articule autour d'un temps délié de cette expérience du temps, c'est le mode *inactualisant*. Comme nous l'avons mentionné précédemment, nous adopterons ce modèle descriptif du système verbal pour aborder l'étude de notre *PQP* dans le chapitre suivant (§ 2.3). En effet, ce modèle théorique se fonde non seulement sur des oppositions morphologiques manifestes, mais il présente en outre l'intérêt d'expliquer un grand nombre de faits discursifs offrant ainsi une alternative économique à la distinction modale traditionnelle.

### 2.2.2.1 Observations sémiologiques et répartition modale

Pour justifier sa nouvelle théorie des modes verbaux de l'espagnol, G. Luquet se fonde sur deux distinctions qu'il déduit de l'observation de la sémiologie des formes.

La première distingue les formes personnelles des formes dépourvues de flexions personnelles dont nous avons parlé *supra*, à savoir *l'infinitif*, le *gérondif*, et le *participe passé*. La représentation du temps qu'offrent ces formes implique de se représenter une endochronie adéictique, dans le sens où, même si le déploiement dans le temps implique du temps – un « temps impliqué » dans la terminologie de G. Guillaume – elles ne peuvent être rattachées à la deixis que par une forme déictique qui emporte une information relative à la personnelle grammaticale, et à la distinction d'époque. Ceci constitue une première distinction modale : il s'agit du mode des formes « non-personnelles »<sup>507</sup>.

---

<sup>507</sup> Voir G. Luquet, 2004, p. 32.

La deuxième distinction que l'auteur établit prend place au sein des « formes personnelles ». L'auteur signale que, parmi celles-ci, rien ne justifie la répartition modale que l'on retient traditionnellement dans l'analyse, puisque rien, dans la morphologie des formes, ne différencie une forme « subjonctive » d'une forme « indicative » :

On ne décèle aucune affinité particulière entre les morphèmes thématiques qui permettent de construire un « présent », un « futur » et un « imparfait » du subjonctif (ils sont tantôt monosyllabiques, tantôt dissyllabiques), et rien, dans leur structure phonématique, ne les rattache à un type objectivement opposable à un autre dans l'ensemble des formes personnelles de la conjugaison espagnole. [...] Le verbe espagnol, en fait, ne se prête sémiologiquement – et donc objectivement – qu'à un seul type de découpage, celui qui oppose des formes personnelles à des formes impersonnelles »<sup>508</sup>.

« Rien », ou presque, car l'auteur observe cette particularité au sein du sous-système des formes personnelles :

Dans la structure signifiante de l'espagnol, il existe cependant une ligne de démarcation *objective* entre formes non personnelles et formes personnelles et, parmi ces dernières, il en existe une autre *non moins objective* entre les paradigmes qui permettent de distinguer la personne 1 et la personne 3 l'une de l'autre, et les paradigmes qui ne le permettent pas. Cette organisation sémiologique du verbe est tout simplement le reflet de son organisation modale<sup>509</sup>.

C'est sur la base de la primauté accordée à l'observation stricte des signifiants que l'auteur établit une nouvelle tripartition modale en espagnol dans laquelle il distingue :

- Un mode non personnel qui comporte trois « unités de représentation » : *cantando, cantar et cantado* ;
- Un mode personnel *actualisant* qui comporte également trois unités : *canto, canté et cantaré* ;
- Et enfin, un mode personnel *inactualisant* qui comporte cinq unités en espagnol contemporain (le *futur du subjonctif* se manifestant désormais que de manière très résiduelle) : *cantaba, cantaría, cante, cantara et cantase*<sup>510</sup>.

---

<sup>508</sup> G. Luquet, « Peut-on satisfaire aux exigences du signifiant dans une systématique du subjonctif espagnol », in G. Luquet, 2000, p. 82.

<sup>509</sup> G. Luquet, 2004, p. 49 : « En la estructura significativa del español existe sin embargo una línea divisoria *objetiva* entre formas no personales y formas personales y, dentro de éstas últimas, una línea *no menos objetiva* entre los paradigmas que permiten distinguir una de otra las personas 1 y 3 y los que no lo permiten. Esta organización semiológica del verbo es simplemente el reflejo de su organización modal ».

<sup>510</sup> *Loc. cit.*

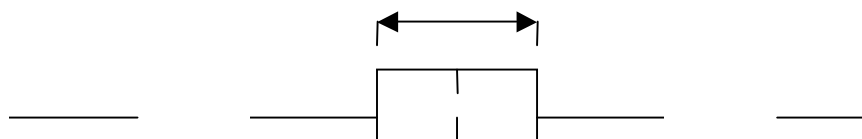


– ∞

passé <sup>présent</sup> 2.2.2.2 Mode *actualisant* ~ mode *inactualisant* <sup>futur</sup> + ∞

**a) Mode actualisant**

Les trois unités du *mode actualisant* offrent un système de représentation dans lequel le « Moi parlant se situe et inscrit son activité »<sup>511</sup>. Il s'agit donc du seul « espace » – pour reprendre la terminologie de la linguistique cognitive – réellement temporel, dans lequel le sujet parlant peut opter pour la représentation d'un présent, d'un passé, ou d'un futur :



**FIGURE 20** : Repérage du mode actualisant

D'après G. Luquet, 2007, p. 48.

Si cette représentation est la plus concrète qui soit, et celle qui entretient les rapports les plus étroits avec la situation d'énonciation, il s'agit là, bien entendu, d'une possibilité d'objectivation du temps qui, en aucun cas, ne se veut l'exacte copie du réel. Dans cette conception, le présent a donc une extension subjective :

Il convient d'ajouter que, dans un univers temporel objectivé de la sorte, le présent, par définition, a une extension subjective et variable et qu'il doit comprendre, au minimum, deux instants de nature différente<sup>512</sup>.

Le fait d'actualiser un événement résulte également d'un choix dont la mesure et le repérage ne sont guidés que par le « Moi locuteur – constructeur et utilisateur du langage – », étant donné que nous avons là « [...] un temps linguistique, un temps construit pour les besoins de l'être de langage qui se définit sous l'espèce du Moi »<sup>513</sup>.

<sup>511</sup> G. Luquet, 2003, p. 51.

<sup>512</sup> G. Luquet, 2003, p. 51.

<sup>513</sup> G. Luquet, 2007, p. 48.

L'auteur indique par ailleurs que les notions d'incidence / décadence, ou accompli / inaccompli ne sont pas pertinentes pour les formes personnelles :

Si un présent actualisant donne le sentiment que l'opération qu'il exprime est de type sécant, cela tient bien à la nature du temps contenant (la nature de l'exochronie) qui est la sienne. Son endochronie, elle, est aussi indéterminée que celle de n'importe quelle autre forme personnelle, qu'elle soit actualisante, ou inactualisante. Et si l'imparfait donne, lui aussi, la même impression que le présent, c'est parce que ce n'est précisément qu'un présent inactualisé<sup>514</sup>.

Ce caractère sécant se répartit « sur un minimum de deux instants dont l'un est accompli et l'autre non »<sup>515</sup>, mais le *présent* le tient du *temps expliqué* dans lequel il s'inscrit. Cette remarque de l'auteur corrobore ce que nous avons pu constater dans la morphologie de la forme gérondive relativement au participe. Dans le système verbal, la seule forme qui porte cette dimension aspectuelle de façon manifeste dans son signifiant est la forme gérondive dont on a vu que le cognème N invalidait l'atteinte de la borne posée par D. Les formes que l'on admet traditionnellement comme *présent* et *imparfait* de l'*indicatif*, et, dans la terminologie de G. Luquet, *présent actualisant* et *présent inactualisant*, ne présentent pas de traces de cette distinction aspectuelle, le présent actualisant offrant par ailleurs la forme morphologique la plus simple – voyelle thématique + désinence personnelle – après la forme impérative (*canta*). Il semble que ces deux formes offrent une morphologie d'autant plus épurée qu'elles sont les représentations les plus concrètes et entretenant les rapports les plus étroits avec la situation d'énonciation.

## **b) Mode inactualisant**

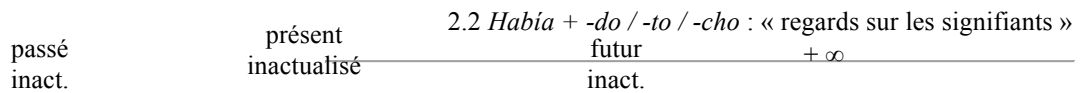
### ➤ *Cantaba, cantaría*

Le mode inactualisant offre la possibilité à l'énonciateur de prendre un autre point de départ et de se repérer à partir d'un point délié, déconnecté de son temps d'expérience. Le *présent inactualisé* est, dans la terminologie traditionnelle, la forme qui correspond à l'*imparfait*. Dans la conception de l'auteur, ce « présent *fictif* – un

---

<sup>514</sup> G. Luquet, communication personnelle in Le Tallec-Lloret G., 2010, n. 61, p. 113-114.

<sup>515</sup> G. Luquet, 2007, p. 48, n. 7.



présent purement et simplement imaginaire – » est « susceptible de coïncider ou de ne pas coïncider avec le présent d'énonciation »<sup>516</sup> :



**FIGURE 21** : Repérage du mode inactualisant

D'après G. Luquet, 2003, p. 52.

Dans cette ligne de représentation du temps, si le *présent inactualisé* est véhiculé par la forme *cantaba*, et le futur inactualisé par la forme *cantaría*, la représentation d'un passé inactualisé n'a pas, en revanche, de signifiant en espagnol.

La forme *cantaba* offre ainsi la représentation d'un présent abstrait, fictif, qui correspond à ce que le locuteur présente comme n'étant plus de son actualité. En discours, il est susceptible d'exprimer un événement qui se produit dans une époque passée relativement au temps d'expérience du sujet parlant (132), tout comme un événement de l'époque présente (133), voire future (134), mais que le locuteur renonce à actualiser :

(132) He aquí la revelación que *ayer hacía* el semanario satírico 'Le Canard Enchainé' y que representa otro paso en la guerra sucia que enfrenta a Jacques Chirac y Edouard Balladur, los dos candidatos rivales de la derecha<sup>517</sup>.

(133) ALCÍDES.- ¿Sarita? A esa no la conozco.  
TETÉ.- Es nueva. Una muchacha joven y al parecer muy eficiente que me ayuda cantidad. (Retoma el auricular.) Sarita, la señora esa te aseguró que *venía hoy*, ¿verdad?<sup>518</sup>

(134) Director: Hable... ¿o prefiere que salga el Suboficial?  
Procesado: No, es decir... si vinieron a verme, ellos no podían estar seguros de que *yo salía mañana*<sup>519</sup> ...

Cette modalité de représentation du temps n'est pas tributaire du temps d'expérience, ce qui lui permet par ailleurs de signifier ce qui *aurait pu* se produire (135) :

<sup>516</sup> G. Luquet, 2003, p. 51.

<sup>517</sup> R. Jorba, *La Vanguardia*, Espagne, 1995 (CREA).

<sup>518</sup> H. Quintero, *Te sigo esperando (Una crónica cubana de los noventa)*, Cuba, 1996 (CREA).

<sup>519</sup> M. Puig, *El beso de la mujer araña*, Argentine, 1993 (CREA).

révolu non-révolu  
 (135) Que bueno que regresaste!! Un día más y *me iba* a tu rescate!!<sup>520</sup>

De la même façon, le *conditionnel* est la représentation d'un *futur inactualisé*, il permet de représenter ce qui « n'est pas encore actuel »<sup>521</sup>. On ne peut donc pas non plus le situer dans une temporalité en rapport avec la situation d'énonciation<sup>522</sup>.

➤ *Formes en -e / -a et en -ra / -se*

Le système de représentation du temps offre au sujet parlant divers degrés d'abstraction. *Cantaba* et *cantaría* en constituent un premier niveau, mais il existe un mode de repérage encore plus abstrait dans lequel ce sont les formes en *-e / -a* (dites « de présent du subjonctif ») qui prennent place :

Une autre façon d'objectiver l'univers temporel d'un sujet parlant [...] consiste à lui donner une forme simplement bipartite, c'est-à-dire la forme d'une extension en laquelle une simple limite associée à l'instant d'énonciation permet de distinguer un espace ouvert à l'activité du Moi – un « présent-futur » indifférencié – et un espace fermé à cette activité<sup>523</sup>.

L'auteur représente ce mode de repérage ainsi :

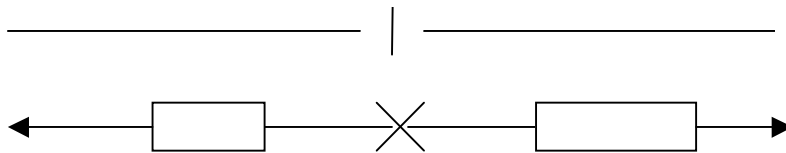


FIGURE 22 : Repérage des formes en -a / -e

D'après G. Luquet, 2007, p. 50.

<sup>520</sup> Konatachan « Plan Melloxnear-Mattxmello », *Mundo Yaoi* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 30 août 2010, consulté le 15 août 2012.

URL : <http://mundoyaoi.mforos.com/1781660/9420454-plan-melloxnear-mattxmello-nc-17/?pag=5>

<sup>521</sup> G. Luquet, « De la non-temporalité de l'imparfait et du conditionnel en espagnol et en français », in G. Luquet, 2000, p. 97.

<sup>522</sup> Voir G. Luquet, 2003, p. 54-55.

<sup>523</sup> G. Luquet, 2007, p. 50.

➤ *Formes en -ra / -se*

C'est enfin dans le mode de repérage le plus abstrait qu'offre le système verbal que se situent les formes en *-ra* et *-se*, lesquelles donnent la possibilité au sujet parlant d'« abstraire de cet univers la représentation de toute extension singulière et même de toute limite singulière »<sup>524</sup>.

Figurativement :

---

**FIGURE 23** : *Repérage des formes en -ra / -se*

D'après G. Luquet, 2003, p. 52.

Ce dernier mode de repérage n'implique pas pour autant que les formes *cantara* et *cantase* soient équivalentes puisqu'elles ne sont pas strictement interchangeables dans tous les contextes discursifs (par exemple, *quisiera pedirte un favor* / \* *quisiese pedirte un favor*).

### 2.2.2.3 Quelques remarques

La théorie de G. Luquet constitue une véritable rupture avec la tradition, non seulement parce qu'il s'agit d'un modèle qui permet d'expliquer davantage de faits discursifs (en particulier, pour l'*imparfait*, qui entre dans la composition de notre *PQP*), mais aussi, et surtout, par la méthode adoptée par l'auteur. Celui-ci ne part pas de catégories onomasiologiques héritées de la tradition et valables pour la langue en diachronie comme en synchronie (même s'il est bien clair qu'elles ont fait l'objet de réflexions et de renégociations fondées sur de nombreuses études successives). Il ne se fonde pas non plus, en tout cas pas exclusivement, sur ce que les formes verbales permettent de désigner dans le monde référentiel ou en termes d'ouvertures d'espaces épistémiques, et ce, même s'il aboutit à des conclusions parfois fort similaires, notamment avec celles des approches cognitives sur l'*imparfait*. Cet auteur fonde son

---

<sup>524</sup> G. Luquet, 2003, p. 52.

appareil théorique sur les particularités morphologiques des formes verbales et ce qu'elles peuvent avoir de *signifiant*. En cela, ce modèle constitue une vraie rupture, d'autant que nous postulons que cette matière phonique, cette matérialité souvent délaissée par la tradition qui n'y voit que le véhicule arbitraire d'un signifié, est précisément ce qui permet d'accéder à la conceptualisation de la temporalité.

Comme nous l'avons indiqué précédemment, le système verbo-temporel tel qu'il est présenté par G. Luquet trouve sa source dans le présent. G. Le Tallec-Lloret montre ainsi que cette conception renverse la chronogénèse guillaumienne, laquelle présente le mode *indicatif* comme le degré maximal d'actualisation du procès<sup>525</sup> :

[D]ans la théorie de Gilles Luquet, le système verbo-temporel de l'espagnol a sa source au présent et non son aboutissement. D'une certaine façon, cette théorie satisfait le vœu de certains linguistes de voir une « chronogénèse renversée » (Paulo de Carvalho), constatant que « beaucoup de tableaux systématiques de la psychomécanique ont en quelque sorte la tête en bas » (Daniel Roulland)<sup>526</sup>.

En effet, dans la représentation de G. Guillaume, le temps opératif porteur de la chronogénèse est représenté sur un axe qui peut être intercepté par des coupes en divers points de son déploiement. Chaque « interception » (ou « saisie ») indique une représentation (une « chronothèse ») plus ou moins aboutie du temps d'univers. Pour G. Guillaume, le mode *indicatif* présente une représentation complète du temps puisqu'il s'agit d'une saisie tardive, et non médiane comme celle du mode *subjunctif*<sup>527</sup>. Cette saisie tardive permet de situer le procès par rapport à la personne du locuteur et au moment de l'acte de langage. Cette conception de l'opération de construction de la représentation temporelle est ce qui conduit le linguiste français à représenter le mode *indicatif* en bas, dans la figure ci-dessous :

---

<sup>525</sup> Voir G. Le Tallec-Lloret, 2010, p. 103.

<sup>526</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>527</sup> Dans la conception guillaumienne, l'opération de chronogénèse peut en effet être saisie précocément (c'est le cas des formes du mode dit « quasi-nominal » du *participe* et de l'*infinitif*), mais la saisie peut aussi être médiane, ou tardive. Voir G. Guillaume, 1964.

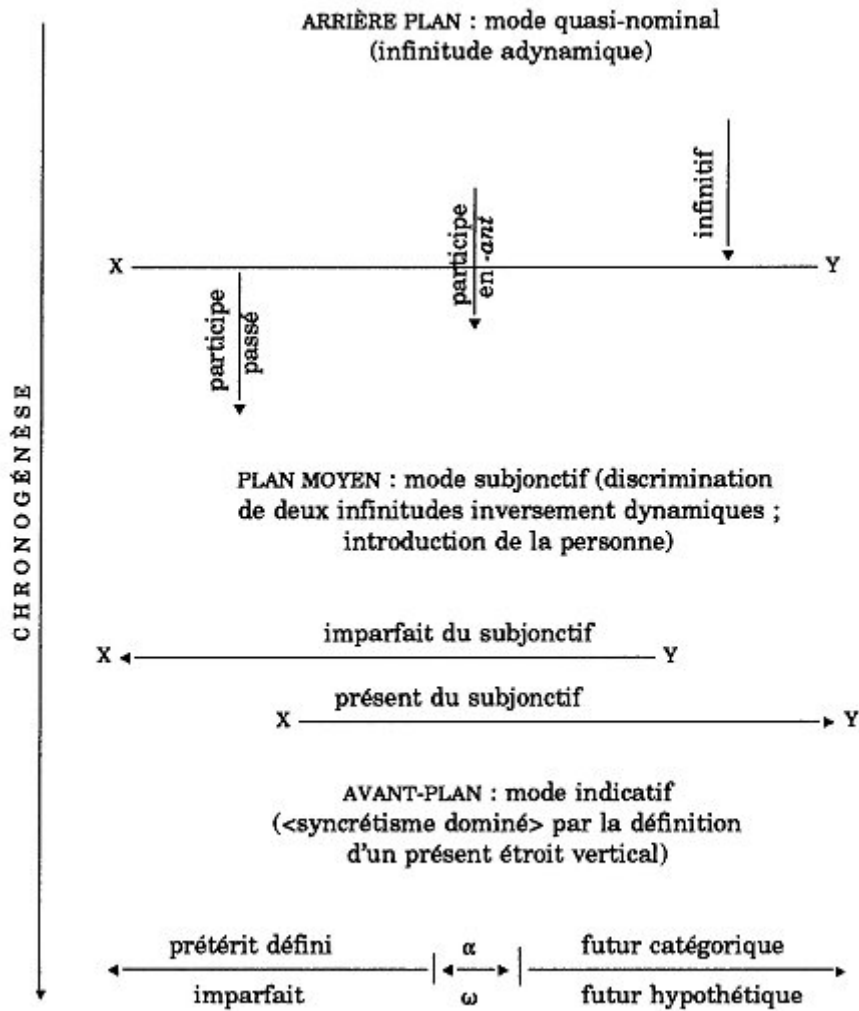
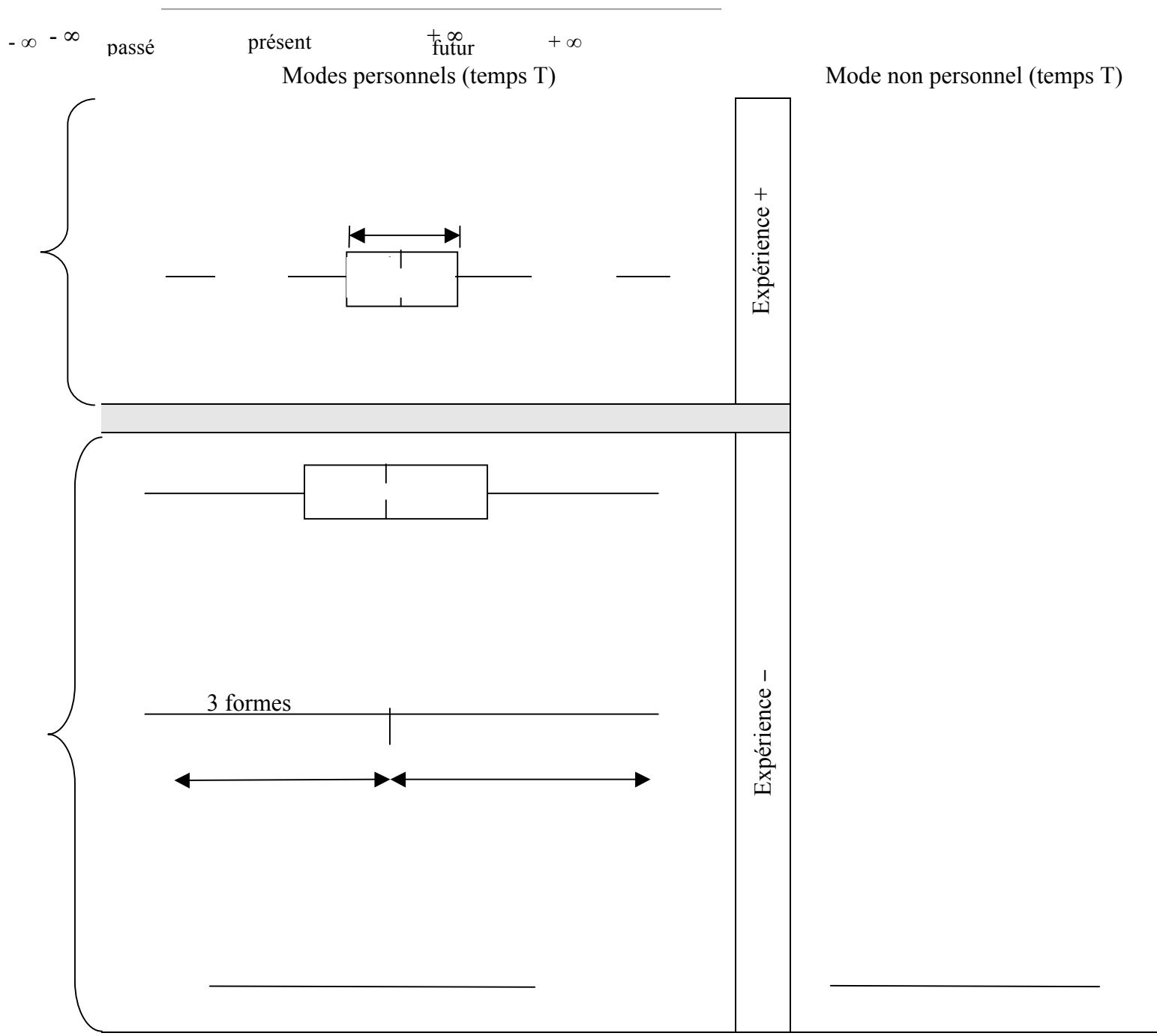


FIGURE 24 : Structure du système verbo-temporel en psychomécanique

D'après G. Guillaume, 1997, p. 34.

En réaction à cette tradition, G. Le Tallec-Lloret propose une vision globale du système verbo-temporel tel que le conçoit G. Luquet, dans laquelle elle renverse la représentation du mode *indicatif* pour le placer à la source, et donc, figurativement, en haut, contrairement à la tradition guillaumienne. C'est ce que l'on peut observer dans la figure que nous reproduisons ci-dessous :



**FIGURE 25** : Vision du système verbo-temporel espagnol  
 D'après G. Le Tallec-Lloret, 2010, p. 118.

L'auteur précise sa représentation du système en ces termes :

Chez G. Luquet, le présent d'énonciation, fondateur, se retrouve « la tête en haut », les autres lignes du temps marquant ensuite, les unes après les autres, un éloignement mental par rapport au temps d'expérience du locuteur, au fur et à mesure du paramètre que l'on abandonne : de la vision tripartite qui se dégage de la prise de parole fondatrice du présent inscrit dans l'expérience, on passe à un univers mental marquant le renoncement au présent d'expérience<sup>528</sup>.

<sup>528</sup> Voir G. Le Tallec-Lloret, 2010, p. 117.



L'auteur indique également que l'exochronie est la même pour le mode quasi-nominal et les formes en *-ra* et en *-se* : il s'agit dans les deux cas de la représentation la plus abstraite qui soit puisque nous avons là une représentation du temps de type indivis. En revanche, « c'est l'absence de personne qui éloigne le mode impersonnel davantage du présent d'énonciation »<sup>529</sup>. G. Le Tallec-Lloret en conclut que, dans la représentation de G. Luquet, la définition des modes accorde une égale importance à la personne et au rapport entre exochronie et endochronie<sup>530</sup>.

Sur la base des travaux de G. Luquet et la lecture qu'en a proposée G. Le Tallec-Lloret, nous aimerions préciser les deux points que sont l'énonciation en tant que source du système verbo-temporel et la question de la présence de la personne grammaticale.

➤ *L'énonciation à la source*

G. Luquet postule que l'objectivation du temps se fait par l'intermédiaire de divers modes de repérage dont l'un est actualisant, tandis que les autres sont inactualisants selon divers degrés d'abstraction. Il faut préciser, à ce stade, que ces divers types de repérage n'existent que les uns par rapport aux autres. Le mode inactualisant n'a d'existence qu'en tant que mode opposable au mode actualisant de même que le dernier niveau d'abstraction ne pourrait être conceptualisé si les autres éléments du système n'existaient pas. Cependant, s'il est un paramètre qui est une donnée constante, c'est la situation d'énonciation en tant que lieu de l'acte de parole (exophasique ou endophasique). Lorsque cet événement se produit, les partenaires de l'énonciation accèdent à la conceptualisation. Or, quand G. Luquet parle de degrés d'abstraction, il semble que c'est sur cette situation d'énonciation qu'il s'appuie : le premier système de repérage – *cantaba, cantaríá* – constituerait un premier échelon d'abstraction, les formes en *-e / -a* en constitueraient un second, et les formes en *-ra / -se* un échelon encore plus abstrait. On ne peut concevoir d'échelons de plus en plus abstraits qu'en partant d'une base concrète, précisément. Cette base est *a priori* le présent d'expérience à partir duquel on conçoit un présent actualisant. Le présent inactualisant est une forme de présent marquée par son inactualité, c'est-à-dire, marquée

---

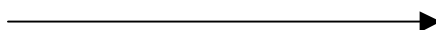
<sup>529</sup> *Loc. cit.*

<sup>530</sup> *Id.*

par le fait qu'on renonce à son actualité. Ce présent inactualisé a beau être délié du présent d'expérience du locuteur, il n'a d'existence qu'en fonction de lui, même indirectement. Il en partage d'ailleurs les propriétés temporelles et aspectuelles ; la rupture n'est donc pas totale. C'est peut-être aussi ce qui explique les réticences de certains qui y voient un temps du passé arguant que, « hors contexte », une forme comme *cantaba* signale un passé. Ce « hors contexte » n'existe pas plus que lorsque l'on convoque une forme de *présent*, mais ce qui gêne peut-être les détracteurs de cette approche c'est de concevoir un *imparfait* autonome tant il est vrai que le recours au mode « inactualisant » se fait toujours sur la base d'un événement concret : celui de la parole pensée ou parlée en tant qu'événement qui produit une conceptualisation. C'est aussi ce qui explique la cohabitation *du passé simple* et de *l'imparfait* dans les récits narratifs : les passés simples sont autant de chemins d'accès vers cet espace inactualisant, et le fait que les deux prennent place au sein d'un récit fictif n'invalide en rien cette hypothèse en langue.

Le fait que le présent inactualisant se fonde indirectement sur la situation d'énonciation en tant que lieu de l'acte de parole nous conduira à maintenir la représentation du présent actualisant à la base, comme le fait notamment A. Castañeda Castro dans une optique cognitive et contrairement à la vision que propose G. Le Tallec-Lloret de la théorie de G. Luquet. La flèche de « linéarité temporelle » est une représentation de l'exochronie, laquelle, comme il a été mentionné plus haut, disparaît de la représentation à mesure que l'on s'éloigne de la situation d'énonciation en degrés d'abstraction :

	<i>Cantado/Cantando/Cantar</i>		
	<i>Cantara/Cantase</i>		
		<i>Cante</i>	
		<i>Cantaba</i>	<i>Cantaría</i>
	<i>Canté</i>	<i>Canto</i>	<i>Cantaré</i>
	passé	présent	futur



**TABLE 15** : Tableau synoptique de la nouvelle théorie des modes

De cette première précision en découle une deuxième : lorsque l'on recourt à des formes verbales, l'enjeu est de structurer une certaine image, une représentation de la temporalité pour soi mais aussi pour l'interlocuteur. Or, il semble que les différentes formes ne se comportent pas de façon équivalente quant à la validation qu'elles impliquent de la part de ces deux instances.

➤ *Personnes grammaticales et instances interlocutives*

G. Luquet agence les formes verbales sur un plan vertical en fonction de leur degré d'abstraction, et sur un plan horizontal selon la répartition, ou non, dans des époques ; c'est ce que nous avons tenté de représenter dans la table 15.

Il nous semble qu'en plus de ces deux variables (linéarité temporelle / degré d'abstraction), il pourrait être fait mention du rôle joué par les différentes instances interlocutives. En effet, c'est en remarquant que les formes du mode inactualisant ne différencieraient pas les personnes 1 et 3 que G. Luquet a fait l'hypothèse qu'elles révélaient une autre répartition modale. En suivant É. Benveniste<sup>531</sup>, l'auteur montre que

<sup>531</sup> É. Benveniste, « Structure des relations de personne dans le verbe », in E. Benveniste, 2008a, p. 230-231 : « Il ne faut donc pas se représenter la '3<sup>e</sup> personne' comme une personne apte à se dépersonnaliser. Il n'y a pas aphérèse de la personne, mais exactement la non-personne, possédant comme marque l'absence de ce qui qualifie spécifiquement

le statut de la personne 3 doit être pensé comme le fondement du système de la personne étant donné qu'elle signale seulement « celle dont on parle », alors que les personnes 1 et 2 sont respectivement « celle qui parle et celle dont on parle » et « celle à qui on parle et personne dont on parle ». L'espagnol porte la marque de cette distinction dans sa sémiologie car c'est toujours la personne 1 qui présente des particularités sémiologiques différenciatrices par rapport à la personne 3 :

En d'autres termes, il y a lieu de relever que lorsque les personnes 1 et 3 se distinguent l'une de l'autre dans la sémiologie du verbe espagnol – ce qui ne se produit que dans un très petit nombre de paradigmes –, c'est ordinairement parce que la personne 1 est affectée d'un trait qui fait d'elle une exception<sup>532</sup>.

G. Luquet en conclut que, au mode inactualisant, la langue fait l'économie de la sémiologie de la personne 1 et, ce faisant, elle fait l'économie de son « fondement subjectif » :

La personne 1, dans ce type de paradigme, est dépourvue de signifiant spécifique, parce qu'il n'est pas nécessaire de lui en attribuer un pour référer à elle lorsque le besoin s'en fait sentir. [...] La langue réalise ainsi l'économie d'un signe linguistique et elle le fait sans rien perdre de sa puissance expressive<sup>533</sup>.

C'est ce qui conduit l'auteur à postuler que ce marquage différent de la personne est à la base de la répartition modale actualisant / inactualisant. Cependant, il semble que cette opposition n'est peut être pas seulement motivée par un principe d'économie linguistique. Le système verbal dans son ensemble présente non pas deux, mais trois modes : G. Luquet les présente comme le mode non-personnel d'une part et le mode personnel qui se subdivise à son tour entre mode actualisant et mode inactualisant d'autre part. Or, si l'on retient comme paramètre la présence marquée de la personne grammaticale dans les formes du paradigme, on voit que trois cas de figure s'offrent à nous en *langue* :

- Un premier mode où toute personne grammaticale est absolument absente : c'est le mode non-personnel.

---

le 'je' et le 'tu'. Parce qu'elle n'implique aucune personne, elle peut prendre n'importe quel sujet ou n'en comporter aucun, et ce sujet, exprimé ou non, n'est jamais posé comme 'personne'. [...] La 3<sup>e</sup> personne a pour caractéristique et pour fonction constantes de représenter, sous le rapport de la forme même, un invariant non-personnel, et rien que cela ».

<sup>532</sup> G. Luquet, « Modes et personne dans l'histoire du verbe espagnol », in G. Luquet, 2000, p. 138.

<sup>533</sup> *Ibid.*, p. 139.

- Un mode où seule la personne 3, fondement objectif de la personne, et la personne 2 sont marquées : c'est le mode inactualisant.
- Un mode où la personne 1 apparaît comme marquée : c'est le mode actualisant.

Ces trois cas de figures pourraient être mis en rapport avec les trois configurations dialogiques que C. Douay puis C. Douay et D. Roulland décrivent dans la *Théorie de la Relation Interlocutive* (TRI)<sup>534</sup>. Ces auteurs postulent que le paramètre de l'interlocution intervient dans l'architecture même du système linguistique et en particulier celle des systèmes grammaticaux. Selon ces linguistes, l'enjeu fondamental de tout acte de langage est celui de l'entente sur le sens entre les participants de l'acte de communication. Dans cette conception, le rôle assigné à l'interlocuteur est « grammaticalisé »<sup>535</sup>, en ce sens que les formes de la langue sont des indices sur le cadre d'interprétation qui va permettre l'accord interlocutif sur le sens de l'énoncé. Ces deux auteurs sont ainsi amenés à formuler l'hypothèse que le rapport interlocutif peut être configuré de trois manières différentes.

Dans la première configuration, appelée « Configuration 0 » :

[...] les données immédiatement et simultanément accessibles aux interlocuteurs dans le cadre de ce rapport interlocutif direct (que nous désignerons par le signe R.I.D.) sont présumées pouvoir fournir la base d'un accord immédiat, non problématique. Autrement dit, le signe est censé pouvoir être validé de façon immédiate, non problématique sur la base d'évidences directement et simultanément accessibles aux interlocuteurs ou, en tout cas, réputées telles. [...] L'absence de marquage, caractéristique (comme nous le verrons) de cette configuration où  $\alpha$  [rôle locutif] et  $\beta$  [rôle allocutif] sont en rapport direct, apparaît ainsi correspondre à une absence de besoin de marquer<sup>536</sup>.

Dans cette « Configuration 0 », les deux instances entretiennent un rapport direct, et le sens ne pose pas problème même si les instances  $\alpha$  et  $\beta$  varient.

Dans la « Configuration 1 », en revanche, « un accord partiel et provisoire est décrété déjà établi, déjà conclu, en préalable à la situation interlocutive présente :  $\alpha$  force l'aval de  $\beta$  en l'associant par anticipation à la validation du signe »<sup>537</sup>. Ce mouvement anticipatif vise à associer l'interlocuteur d'une manière ou d'une autre dans

---

<sup>534</sup> Voir C. Douay, 2000 et C. Douay et D. Roulland, 1996 et 2012.

<sup>535</sup> C. Douay, 2000, p. 114.

<sup>536</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 117.

la validation du sens, l'auteur prend les exemples anglais de : *a, any*, le déictique *this*, les modaux *can* et *will*, et le cas de la forme interrogative en syntaxe.

Enfin, la troisième configuration, « Configuration 2 », bloque la variation de  $\beta$  ce qui signifie que la réception est définitivement imposée : « personne n'est sollicité pour prendre en charge le rôle allocutif. L'Autre n'est plus envisagé comme répondant, susceptible d'avaliser la proposition sémiotique : la Configuration 2 impose un *cadre interlocutif tout-puissant dans lequel aucune ratification n'est sollicitée* »<sup>538</sup>. C'est dans cette configuration que prennent place le morphème *-ed*, l'article *the, some* et *that*, les modaux *may* et *shall* et, sur le plan de la syntaxe, la forme déclarative.

Pour revenir au cas du système verbal espagnol, il semble que la présence de la personne 1 de façon marquée – c'est-à-dire, le fait que le paradigme présente une personne 1 délimitée sémiologiquement par la marque de première personne qui s'ajoute à la sémiologie de base de la personne 3 –, pourrait être interprétée comme la marque de cette dernière configuration : la présence manifeste du morphème grammatical de la personne 1 a des répercussions sur la mise en place de l'accord interlocutif. Les formes du mode actualisant dissocient l'instance allocutive de la validation qui est déjà entérinée par le locuteur de façon manifeste. En revanche, l'absence de la marque de personne 1, dans le mode inactualisant, laisse envisager que l'interlocuteur peut être pris en considération dans la validation du sens.

Il nous semble que cette précision ne remet pas en cause la distinction modale exposée précédemment, bien au contraire. Si nous envisageons ces deux énoncés qui n'ont rien de temporel étant donné que la volonté est toujours valide au moment de l'acte de parole, on voit que le mode inactualisant n'a pas l'effet coercitif du mode actualisant :

(136) No sé adónde iremos a parar. Mira, mi rey, *quiero pedirte un favor* (me pongo colorada, igualito que si le estuviera pidiendo veinte duros), mira, bendito, ¿no tendrías un papel para envolver unos chumbos que he comprado?<sup>539</sup>

(137) ROBERTO.- Oye, Fede, *quería pedirte un favor*. Si no estuviera así no te lo pediría, pero tú eres un tío, y mi mejor amigo.

FEDERICO.- Lo que tú quieras. Sabes que puedes contar conmigo.

ROBERTO.- (Va a la cama de Federico.) ¿Puedo dormir en tu cama esta noche? Sólo esta noche, de verdad. (Se mete dentro.) Es que lo necesito<sup>540</sup>.

<sup>538</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>539</sup> Á. Vázquez, *La vida perra de Juanita Narboni*, Espagne, 1990 (CREA).

Dans le deuxième cas, la personne 1 n'est pas marquée : le locuteur renonce sans aucun doute à actualiser sa volonté mais il laisse aussi une place pour l'Autre, lequel pourra alors prendre part à la validation de cette volonté. Par le non-marquage de la personne 1, le mode inactualisant offre par ailleurs un espace pour d'autres voix que celle du locuteur, celle de l'interlocuteur en particulier, mais pas exclusivement. Nous faisons l'hypothèse que c'est aussi ce qui explique l'affinité du mode inactualisant avec l'effet de sens dialogique dans le discours rapporté :

(138) María Félix aparece vestida de negro. No da la mano. Su voz, grave, de leyenda, reclama: 'Nunca me *dijeron que vendrían* con fotógrafo. No estaba preparada'<sup>541</sup>.

(139) Los ecologistas *estarían* a punto de conseguir una victoria parcial, al haber anunciado uno de los promotores de una de las urbanizaciones que definitivamente renunciaba a su construcción. Pius Pujades ha preparado este reportaje<sup>542</sup>.

Au sein du mode inactualisant, le conditionnel est la forme de ce que l'on représente comme « pas encore actuel ». Or, dans un acte de communication, le seul fait qu'un locuteur formule quelque chose qu'il ne peut pas encore actualiser peut être considéré comme un pas vers l'allocutaire pour que celui-ci en entérine la validité, précisément. L'*imparfait* intervient également dans la mise en scène de différentes voix qui ne correspondent pas nécessairement à celles du locuteur :

(140) Su compañero en el reparto, Federico Luppi llegó por la tarde porque comenzaba a rodar ayer mismo una película dirigida por Adolfo Aristarain, '*les hemos pedido que retrasaran un día el rodaje, pero nos han dicho que era imposible*; casi hemos llegado al insulto', explica Diego Galán con media sonrisa<sup>543</sup>.

Dans cet extrait, la raison pour laquelle le locuteur inactualise le verbe *ser* (« era ») n'est pas tant à rechercher dans le passé puisque l'impossibilité court toujours. Avec « era », le locuteur, Diego Galán, ne prend pas en charge l'énoncé : il l'inactualise parce qu'il rapporte les propos d'autres voix, celles de Federico Luppi et Adolfo Aristarain, en l'occurrence. Mais ce jeu de voix peut affecter le locuteur lui-même, en ce sens qu'il peut rapporter des propos qu'il a déjà énoncés lui-même auparavant. Il pourra s'en faire l'écho par un *présent inactualisant*, comme dans cet extrait de *Las edades de Lulú*, de A. Grandes :

<sup>540</sup> J. L. Alonso de Santos, *Pares y Nines*, Espagne, 1989 (CREA).

<sup>541</sup> « El México de María Félix », *Proceso*, Mexique, 1996 (CREA).

<sup>542</sup> « Un grupo de ecologistas quiere salvar las marismas del Ampurdán », *El País*, Espagne, 1977 (CREA).

<sup>543</sup> « Amores por anuncio », *El diario vasco*, Espagne, 1996 (CREA).

(141) -No -Pablo se sacó del bolsillo del pantalón una esfera de plástico rojo, levemente más pequeña que una bola de billar, atravesada por algo negro, una cinta, o una goma, y la hizo bailar en su mano-. Solamente cinco -mi hermano aprobó con la cabeza.  
- Ahora mismo te los traigo...  
- No -me detuvo-. Tú no puedes quedarte aquí, tienes que estar en otra habitación, ya te he dicho que *era* un juego muy parecido al de pata de palo<sup>544</sup>.

Le locuteur ici a déjà dit, dans une autre actualité, « es un juego muy parecido al de pata de palo », il le rappelle à son interlocuteur par « era » et l'invite en même temps à s'y associer. Cette stratégie associative explique notamment les emplois de l'*imparfait* dans un contexte interrogatif comme (142) :

(142) El guano (a secas) es para crecimiento, ese guano se saca de las costas de Chile y es muy rico en nitrógeno y todo lo que te hace falta para crecimiento, por aquí se vende en las grows como 'guano rojo de crecimiento', este guano sé que por ahí lo puedes conseguir y si le pones una cucharada de las pequeñas por maceta a las que tienen los peciolos como has dicho te seguirán bien. El guano para floración es el de murciélago y por Argentina no se ve mucho ¿tu *eras* argentino verdad?<sup>545</sup>

Ici, le locuteur pourrait prendre en charge l'énoncé par le mode actualisant, mais il ne le fait pas, il délègue la validation à l'allocutaire, ce que l'on voit d'autant plus clairement par le contexte interrogatif. C'est probablement ce qui conduit l'utilisatrice de ce forum à demander à son interlocutrice, à l'*imparfait*, si elle est « bien » de La Corogne :

(143) Hola chicas, llevo unos días de loco pero ya estoy aquí !! Veo que hay coruñesas además no ? Evipa *eras* de aquí verdad ?<sup>546</sup>

Dans ce cas précis, le mode inactualisant peut s'entendre comme la volonté de cette femme de se retirer de la validité de son propos, qu'elle ne fait que rapporter, et que Evipa confirmera sûrement.

Dans cette conception des choses, le mode non-personnel constituerait le mode de l'interlocution directe, c'est-à-dire un mode dans lequel le sens véhiculé est supposé non problématique et faisant l'objet d'un accord immédiat. En revanche, les formes du mode inactualisant, contrairement à celles du mode actualisant, marqueraient une stratégie associative du locuteur, lequel négocierait l'accord interlocutif sur la validation du sens. Les auteurs à l'origine de la *Théorie de la Relation Interlocutive*, brossée ici à

---

<sup>544</sup> A. Grandes, *Las edades de Lulú*, Espagne, 1989 (CREA).

<sup>545</sup> Pupix, « Cultivo interior 400 W », *Chumajek* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 21 avril 2009, consulté le 20 août 2012. URL : <http://www.forochumajek.es/phpbb/viewtopic.php?f=142&t=3434&start=30>

<sup>546</sup> Castillo sagrado, « La operación », *FictionPress* [En ligne], États-Unis | 2012, mis en ligne le 18 mai 2009, consulté le 20 août 2012. URL : [http://www.fictionpress.com/s/2674353/14/Castillo\\_Sagrado](http://www.fictionpress.com/s/2674353/14/Castillo_Sagrado)



grands traits, postulent que les morphèmes d'une langue – de l'anglais, en particulier – ne sont que des marques de stratégies de ce type, étant donné que l'acte de communication est à la base du langage. Pour notre part, nous n'irons pas aussi loin et conserverons la structuration modale et temporelle du système telle qu'elle a été théorisée par G. Luquet. L'approche de C. Douay et D. Roulland nous semble cependant intéressante étant donné qu'elle propose de penser les formes langagières comme des structures porteuses d'informations sur les stratégies énonciatives : comme nous avons pu le constater, le système verbal de l'espagnol présente des oppositions très claires qui se fondent sur une distinction de marquage des personnes grammaticales. Cette distinction a nécessairement des conséquences sur la façon dont se place le locuteur dans la validation de son énoncé, et par conséquent, la façon dont il y associe son interlocuteur.

### 2.2.3 Bilan conclusif

Dans ce chapitre, nous avons voulu explorer la structure sémiologique des signifiants constitutifs du *PQP*. Nous avons essayé de montrer sa singularité au sein du système sémiologique de l'espagnol. Nous avons commencé par *haber*, dont on a montré qu'il déclarait l'existence univoque (*i.e.* non soumise à la subjectivité du locuteur) d'un apport E dans son rapport au support A. Nous avons ensuite étudié la constitution du participe passé dont on a vu que l'entité verbale était, par la survenue du cognème T, suspendue dans un mouvement de prise en charge extrinsèque qui implique un point de vue rétrospectif et évaluatif sur le procès. Enfin, nous avons présenté la nouvelle théorie des modes de G. Luquet qui remet en cause la répartition modale traditionnelle en postulant l'existence de trois modes en espagnol : le mode non-personnel, dans lequel prend place notre participe passé, et les modes personnels *actualisant* et *inactualisant*. Ce modèle, fondé sur l'observation des signifiants, nous conduit à considérer la forme *había* comme un *présent* du mode *inactualisant*, mode caractérisé par l'absence de marque de première personne, dont on a postulé qu'il implique une stratégie énonciative associative dans la validation du sens, contrairement au mode *actualisant*.

Ce que nous avons exposé constitue ce que nous appellerons l'ensemble des *invariants* constitutifs du système de la langue. Ce sont ces invariants qui, lorsqu'ils se conjuguent les uns aux autres, dans un énoncé, dans une situation d'énonciation, forment la multiplicité du discours.

Toutefois, il existe un entre-deux. Il existe des associations dont on sent bien qu'elles ne naissent pas spontanément en discours, comme si le parcours associatif était déjà tracé d'avance. C'est le cas du *PQP*. Certains parlent de grammaticalisation, d'autres s'y opposent farouchement. Pourtant, on doit bien reconnaître que si le *PQP* a toute sa place dans le paradigme des temps verbaux depuis près de cinq siècles, c'est qu'il doit bien y avoir quelque chose... C'est ce que l'on tentera d'élucider à présent.

### 2.3 Parcours d'actualisation

L'association de *había* et du participe passé en discours n'est pas nouvelle, nous l'avons vu. Après avoir exposé les mécanismes syntaxiques invariants qui unissent ces deux signifiants, nous observerons ce qu'engagent les changements observés en diachronie : nous verrons que si la périphrase *había* + *-do* / *-to* / *-cho* s'est imposée dans le paradigme, elle n'en a pas pour autant déplacé la forme en *-ra*. Ces remarques nous amèneront à poser la question de la « grammaticalisation » souvent invoquée dans le cas de cette périphrase. Nous proposerons un signifié unique pour le *PQP* et nous évoquerons enfin les variables que nous devons prendre en compte dans l'analyse de ses manifestations discursives.

### 2.3.1 Parcours syntaxique

La *PQP* se caractérise par l'association en discours du présent inactualisant de *haber* et d'un participe en *-do / -to / -cho*, lequel se caractérise par l'absence de marque de personne et par son incapacité à situer sur l'axe déictique. Voyons comment ces deux constituants entrent en interaction.

Nous avons vu que la lexigénèse de *haber* déclare l'existence univoque d'un apport E dans son rapport au support A. S'agissant d'un verbe transitif, cette lexigénèse prévoit, en outre, une instanciation différenciée des postes de gène (*x*) et de site (*y*)<sup>547</sup>. La morphogénèse de *había* implique de considérer cette déclaration d'existence dans un présent inactualisé et suppose, en outre, de placer le gène de cet événement au poste de support. Soit :

<b>Lexigénèse verbale</b>	Gène de l'opération <i>y</i>	Opération O	Site de l'opération <i>x</i>
<b>Lexigénèse transitive de <i>haber</i></b>	Gène : <i>yI</i>	O	Site : <i>xI</i>
<b>Morphogénèse de <i>había</i> : voix obverse<sup>548</sup></b>	Support : Gène <i>yI</i>	←	Apport : site <i>xI</i>

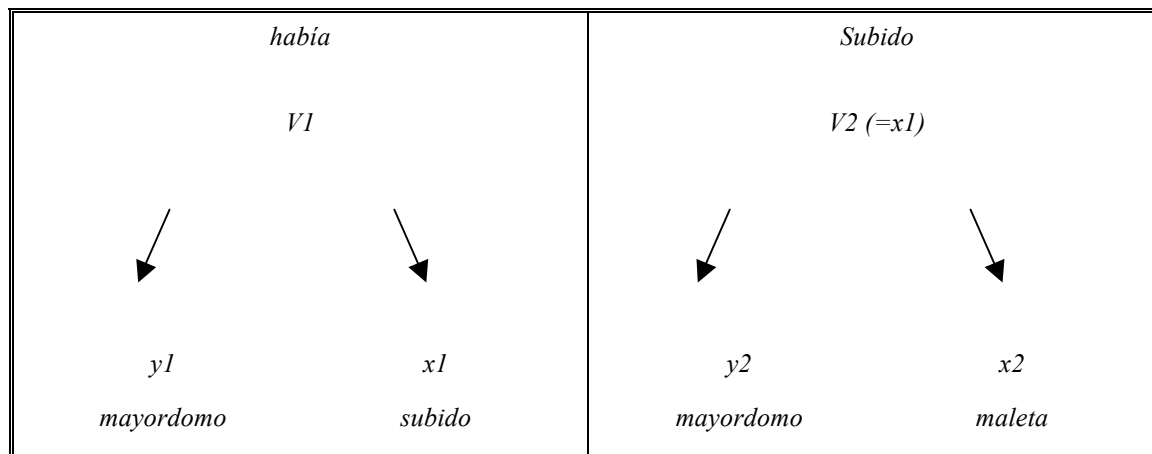
TABLE 16 : Lexigénèse et morphogénèse de *había*

La particularité de la périphrase aspectuelle est d'installer le participe au poste fonctionnel de site (*xI*) de *haber*. Or, ce participe, comme toute forme verbale, présente lui aussi deux postes fonctionnels théoriques : *x2* et *y2*. Dans la lexigénèse du participe de la périphrase aspectuelle, il faut nécessairement que l'être qui instancie le poste

<sup>547</sup> Nous reprenons la terminologie de J.-Cl. Chevalier, 1978. Nous renvoyons également le lecteur à l'étude de M.-F. Delpont, 2004, p. 72-121.

<sup>548</sup> Dans la conception de J.-Cl. Chevalier, les verbes transitifs offrent deux possibilités : soit le gène est pris comme support de prédication, c'est la voix *obverse* ; soit c'est le poste fonctionnel de site qui est pris comme support de prédication, il s'agira alors d'un cas de voix *déverse*. Voir J.-Cl. Chevalier, 1978, p. 95.

sémantique de gène ( $y2$ ) soit le même que celui qui instancie le poste de gène de *había* ( $y1$ ). M.-F. Delpont et J.-Cl. Chevalier prennent pour exemple l'énoncé *El mayordomo había subido la maleta* et figurent ainsi l'instanciation des postes :



**FIGURE 26** : Instanciation des postes sémantiques dans les périphrases aspectuelles

D'après M.-F. Delpont et J.-Cl. Chevalier, 2001, p. 128.

Nous avons donc deux lexigenèses bien distinctes : celle de *haber*, d'une part et celle du participe, d'autre part. C'est cette co-instanciation des postes de gènes qui permet de déduire que le support de *había* a probablement joué un rôle dans l'effection de l'opération dite par le participe, comme le rappellent les auteurs :

Rapporter à un support l'existence d'un événement achevé [...], et faire de lui le réceptacle de l'existence de cet événement, c'est sans doute déclarer par là même que l'être qui tient ces rôles est partie prenante de cet événement. Et que signifie être partie prenante d'un événement achevé si ce n'est, probablement, avoir été le responsable de l'effection de cet événement, son acteur. C'est du moins ce qu'il semble permis d'en déduire<sup>549</sup>.

Pour notre part, il nous semble que la langue nous donne les moyens, avec le participe, non pas nécessairement de saisir un événement au terme de son effection, mais en tout cas, de le saisir de façon extrinsèque, en dehors de toute considération chronologique. Cela dit, l'analyse que nous proposent ces auteurs nous permet de comprendre comment un participe, par essence non-personnel, est rattaché à l'axe déictique par le fait qu'il occupe le poste fonctionnel de site du verbe *haber* ; c'est ce qui fait de lui un « auxiliaire de prédication ».

<sup>549</sup> *Op. cit.*, p. 128.

Avec la périphrase *había + -do / -to / -cho*, nous nous trouvons face à une forme qui permet d'attribuer à un support l'entier d'un procès dit par le participe, et dont le support occupe le poste de gène. Par *había*, on renonce en outre à l'actualité de ce rapport, pour des raisons qui peuvent être la caducité réelle de cette relation d'attribution (elle avait cours dans le passé, mais n'a plus cours), ou toute autre raison qui conduira le locuteur à utiliser cette possibilité expressive : on pourra renoncer à l'actualité parce qu'on veut être poli, parce qu'on joue, parce qu'on relate un récit fictif, parce qu'on raconte ce qui aurait pu arriver... On aura recours à *había* pour toutes les raisons qui nous pousseront à renoncer à occuper le terrain du Moi, du temps d'expérience relatif au Moi, et, par conséquent, de tout procès impliquant la validation du sens exclusivement par Moi.

### 2.3.2 Grammaticalisation

Dans l'analyse que nous venons d'exposer, les éléments constitutifs de la périphrase révèlent un agencement syntaxique qui les fait opérer ensemble, de façon soudée. Mais, isolément, *haber* n'a pas changé depuis le Moyen Âge : il est toujours transitif et déclare toujours l'existence d'un apport dans son rapport au support. Le participe, comme toute forme verbale, suppose l'existence d'un gène et d'un site : étant, par essence, incapable d'instaurer une personne grammaticale au poste de gène de façon autonome, il vient prendre appui sur l'auxiliaire *haber*. Par ailleurs, les systèmes dans lesquels ces deux éléments s'insèrent restent inchangés eux aussi : *haber* se trouve toujours pris dans un réseau sémantique qui le fait s'opposer à *tener*, d'une part<sup>550</sup>, *ser* et *estar* d'autre part. Le participe, on l'a vu en première partie, est présent depuis les débuts de la langue, et n'a pas non plus perdu son corrélat sémantique et morphologique dans le système verbal : le *gérondif*.

Du point de vue de la langue et de ses constituants, pris à la fois isolément et au sein de leur système sémantique, il semble donc qu'on ne puisse pas parler de *désémantisation*. S'il est vrai que les contextes d'apparition de *haber* se sont considérablement réduits, il reste que ce verbe n'a pas changé de sémantisme. Le changement qui s'est produit est d'ordre syntaxique : *haber* admet désormais au poste de site un participe passé, de nature verbale, en lieu et place des éléments pronominaux ou nominaux qu'il admettait au Moyen Âge. Or, ce nouvel agencement syntaxique n'a rien de nouveau : il se manifestait déjà en latin, comme on l'a vu avec l'exemple de Grégoire de Tours, EPISCOPUM INVITATUS HABENT<sup>551</sup>.

#### 2.3.2.1 Changements diachroniques

Les changements que l'on peut observer depuis les débuts de la langue espagnole, c'est-à-dire, à l'époque de la rédaction du *Cantar del Mio Cid*, sont finalement d'ordre syntaxique, puisque, nous l'avons dit, ils se produisent en discours, dans la façon dont les signes s'agencent les uns avec les autres. Au Moyen Âge, la

---

<sup>550</sup> Ces deux derniers verbes ne s'opposent plus dans l'expression de la possession mais dans des énoncés du type *lo he hechollo tengo hecho*, ou encore *tengo que hacer algo/he de hacer algo*, etc.

<sup>551</sup> Cf. *supra* § 1.1.1.2.

langue permettait d'évoquer les séquelles de l'opération verbale sur le *site* par l'emploi de ce que M.-F. Delpont appelle « la forme participiale », qu'elle oppose au participe par le fait que celle-ci variait en genre et en nombre dans la suite de *aver*. Or, cette possibilité était un choix de discours : le locuteur choisissait en syntaxe d'ajouter une marque supplémentaire au signifiant, ou non. Rien qui ne remette fondamentalement en cause les éléments de la langue, puisque la frontière entre un adjectif déverbal et un participe est finalement très ténue – si l'on s'en tient à la composition submorphémique des deux –, et surtout, invisible sur le signifiant lorsqu'il s'agit du masculin<sup>552</sup>. Les locuteurs ont donc choisi de délaissé cette option au profit d'une forme invariable. Par ailleurs, les locuteurs ont conservé la périphrase la plus générale (*aver* + participe), à savoir celle qui ne concède pas de pertinence au sémantisme du verbe et à l'instanciation des postes sémantiques de *site* et de *gène* (verbes transitifs, intransitifs et pronominaux) pour l'ensemble des verbes.

Enfin, lorsque *tener* a supplanté *aver* dans les emplois avec compléments, le tour *aver* + forme participiale étant devenu interdit, son « pendant » pour les verbes intransitifs s'est retrouvé isolé. De plus, *ser* s'est vu dans le même temps privé de l'expression de la passivité résultative au profit de *estar*, c'est ce qui explique les raisons pour lesquelles l'auxiliaire *ser* a été abandonné à la voix active<sup>553</sup>.

Ces changements, on le voit, sont davantage des abandons successifs en vue d'une certaine économie, que de véritables changements sémantiques des éléments isolés.

Il convient de noter que la forme en *-ra* aurait pu être abandonnée elle aussi, mais, pour cela, il aurait fallu qu'elle soit réellement redondante, inutile, ou immotivée du point de vue du système de la langue. Or, *a priori*, cela n'a jamais été le cas, d'autant que ses emplois dits étymologiques n'ont pas disparu et sont même en recrudescence dans certains registres, comme en témoignent les Académiciens de la *NGLE* :

L'ancienne utilisation de CANTARA au lieu de HABÍA CANTADO, lequel avait connu un déclin progressif aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, a été reprise par certains écrivains aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles par imitation des usages anciens. Ces emplois de CANTARA étaient très communs dans la langue littéraire desdits siècles et demeurent très vivants aujourd'hui dans les parlers dialectaux

<sup>552</sup> M.-F. Delpont tient à ce qu'une distinction soit faite entre *participle* et *adjectif participial* puisque le premier est invariable. Mais si ce changement vers l'invariabilité totale s'est produit en diachronie, c'est bien que les locuteurs ont à un moment amalgamé les deux possibilités. Sur le plan du signifiant, l'homonymie entre les deux formes nous laisse penser qu'ils avaient toutes les raisons de le faire : les locuteurs n'ont fait que renoncer à ajouter une distinction supplémentaire (*-s*, ou *-a/s*).

<sup>553</sup> *Id.*



du Nord-Ouest de la Péninsule Ibérique. [...] Leur extension a été un succès, et aujourd'hui cet emploi est fréquent dans la langue littéraire – et l'est davantage encore dans la langue de la presse et des essais – de presque tous les pays hispanophones<sup>554</sup>.

Dans le passage du latin à l'espagnol, la forme *cantara* a perdu le morphème -VE, qui l'inscrivait parmi les formes aspectuelles de *perfectum* en latin. Les locuteurs n'ont pas pour autant abandonné cette forme, et, malgré la concurrence avec la forme *avía* + participe, elle n'a jamais disparu. Il faut donc en déduire qu'au sein du système de la langue, ces deux dernières formes n'étaient pas équivalentes, et la forme en -ra occupe encore aujourd'hui une place singulière, faute de quoi, les deux formes ne cohabiteraient pas. G. Luquet fait l'hypothèse que la forme en -ra, bien qu'elle ait permis des effets de sens très disparates au cours des derniers siècles, n'a jamais changé de valeur en langue : la forme en -ra n'a jamais été autre chose que la forme marquée de l'inactualité. En tant que passé de passé, « [elle inactualise] un événement du passé par rapport à l'instant de saisie que l'on s'en donne »<sup>555</sup>, mais exprime aussi des irréels de passé, puis des irréels de présent aux XVI<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, puis des irréels du futur à partir du XVI<sup>e</sup> avant de commencer à supplanter la forme subjonctive en -se à partir du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, où elle prend de nouveau part, en outre, à l'expression de « passés de passés ».

Dans ce dernier contexte, néanmoins, force est de constater que la forme *había* + -do / -to / -cho a largement gagné du terrain. Ce que l'on est en droit de se demander, c'est la raison pour laquelle les locuteurs ont de plus en plus souvent recouru aux formes aspectuelles de type *haber* + participe. Ce phénomène ne s'est pas produit isolément, puisqu'il prend part au mouvement plus général de la *déflexité*<sup>556</sup> qui a caractérisé la naissance des langues romanes. Dans le système verbal de l'espagnol, la naissance du *PQP* est intrinsèquement liée à son équivalent actualisant : le *passé*

<sup>554</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1806 : « El antiguo empleo de CANTARA por HABÍA CANTADO, que había experimentado un declive progresivo en los siglos XVI y XVII, fue retomado por algunos escritores en los siglos XVIII y XIX por imitación de los usos antiguos. Estos usos de CANTARA eran muy comunes en la lengua literaria de esos siglos y permanecen hoy vivos en las hablas dialectales del noroeste de la Península Ibérica. [...] La extensión tuvo éxito, y hoy es frecuente en la lengua literaria –y más aún en la periodística y en la ensayística– de casi todos los países hispanohablantes ».

<sup>555</sup> G. Luquet, « Une autre façon de concevoir la forme en -ra : un seul signe de langue, plusieurs modes d'emploi au fil des siècles » in G. Luquet, 2000, p. 116-117.

<sup>556</sup> Ce terme a été inventé par G. Guillaume pour désigner le phénomène selon lequel certains morphèmes flexionnels, originellement agglutinés, se désolidarisent de leur support lexical pour former un morphème libre chargé d'exprimer la relation grammaticale qu'ils entretiennent avec ce support ; il a appliqué l'étude de ce phénomène au nom, notamment. Voir G. Guillaume, 1995, p. 106 : « La déflexité est mécaniquement désignative : elle crée des petits mots grammaticaux qui, comme nos prépositions, sont le nom total de ce qu'ils signifient et n'entrent pas, comme indication de fonction éventuelle, dans la composition morphogénique du nom ».

*composé*. Ce qui est remarquable en espagnol, c'est que les locuteurs se sont donné la possibilité de faire cohabiter une périphrase exclusivement aspectuelle et un *passé simple* exclusivement temporel. Les interférences en discours entre les deux s'expliquent aisément par le fait que le recours à une forme aspectuelle peut impliquer, dans certains contextes, une effection antérieure. Dans ce cas, on sera tenté de lire le *passé composé* comme un aoriste. Mais, du point de vue du système, *passé simple* et *passé composé* ne sont pas équivalents, et les deux semblent résister aussi bien l'un que l'autre dans l'ensemble des parlers hispanophones, contrairement au *passé composé* français, qui, pour sa part, s'est imposé dans de nombreux registres. Il faut donc admettre que les locuteurs se sont peu à peu donné la possibilité de rattacher des participes – par le mécanisme que l'on a vu *supra* – à l'ensemble des temps verbaux, et ce, malgré l'existence, dans le cas précis du *PQP*, d'une forme verbale qui s'acquittait tout aussi bien de la tâche sur le plan de la référence, à savoir la forme en *-ra*. Les locuteurs ont probablement trouvé dans le participe un outil peu contraignant qui, en plus de pouvoir s'arrimer à l'ensemble des temps verbaux, sans distinction de mode ou d'époque, présentait l'avantage non négligeable d'entrer dans un réseau sémiologique qui transcendait le seul système verbal : on a vu les liens de parenté qui unissent la sémiologie du participe et du gérondif à celles des noms, des prépositions, et de certains adverbes.

### 2.3.2.2 Figement syntaxique

Avec le passage du temps, et les abandons successifs, les locuteurs ont ressenti cette périphrase comme un tout qui, sur le plan fonctionnel, a toute sa place auprès des formes simples. Le caractère figé de la périphrase fait-il d'elle un équivalent des formes synthétiques du système verbal ?

Sur le plan de la langue, nous l'avons dit, il n'y a pas de raison de penser que les éléments constitutifs de la périphrase ont subi une perte sémantique. Par ailleurs, les fonctionnements syntaxiques des deux éléments isolés n'entrent pas en contradiction avec le fonctionnement du début du Moyen Âge. Les changements résident dans le fait que c'est désormais une forme verbale qui occupe le poste de site prévu par la sémantèse de *haber*, associé au fait qu'on ne fait plus faire varier le participe en genre et

en nombre ; il partage par conséquent son instanciation génétique avec l'auxiliaire de prédication *haber*. En *langue*, il n'y a donc aucune raison de considérer le *PQP* comme l'équivalent d'une forme simple puisque les éléments qui la constituent gardent leur indépendance dans le système, à l'image de ses deux signifiants.

En revanche, sur le plan des capacités référentielles attachées à cette association, nous sommes en droit de postuler un changement : pour l'usager de la langue, qu'il y ait un ou deux signifiants pour désigner un procès est égal. Pour l'usager de la langue, ce qui importe est de trouver dans les éléments du système l'outil qui servira le mieux la référence au moment opportun. Sur ce point, il ne fait aucun doute que les formes analytiques nouvellement créées font aussi bien l'affaire. Dans certains contextes, ces formes analytiques offrent la possibilité de rattacher un événement envisagé de façon extrinsèque à un support sans que celui-ci ne soit vu dans l'effection de cet événement.

En outre, ces périphrases présentent dans leurs sémiologies des affinités avec des éléments qui font écho à cette naissance du sens : la préposition *de*, par exemple. La préposition *de* est rétrospective, tout comme le participe. Peut-être les locuteurs ont-ils eu – inconsciemment bien sûr –, le sentiment que cette tournure était d'autant plus adéquate qu'elle présentait des affinités sémiologiques en partie motivées avec d'autres éléments grammaticaux ? Aujourd'hui, les affinités sémiologiques que nous observons en synchronie ne sont que le résultat de maintes réorganisations de ce type. Celles-ci n'obéissent pas exclusivement à une logique systémique interne, et ont probablement à voir avec bien d'autres paramètres. Cependant, dans le cas des périphrases aspectuelles, il nous semble que ce sont ces réseaux sémiologiques, associés au mouvement de la déflexité qui a affecté divers sous-systèmes de la langue, qu'il convient de prendre en compte. Petit à petit, cette nouveauté périphrastique s'est imposée dans la désignation de certaines expériences référentielles. C'est en contexte, en *discours*, qu'elle s'est imposée aux locuteurs.

Nous avons posé précédemment que, dans notre cadre théorique, la *langue* est ce qui permet le *discours*. Mais le locuteur ignore les lois qui gouvernent la *langue* : le locuteur ne passe pas de la *langue* au *discours*, il mémorise les capacités référentielles d'un signifiant, ou, le cas échéant, d'une groupe de signifiants récurrents dans un certain contexte. Cette connaissance partagée des usagers d'une langue ressortit de la *logogenèse*, laquelle alimente une sorte de « mémoire » des actes de langage associés à

des situations. Cette mémoire est ce qui constitue la « compétence du locuteur », dans la conception de Mo.La.Che, c'est-à-dire les connaissances par le locuteur « non pas du rapport signifiant / signifié, mais du rapport signifiant / référent conceptuel »<sup>557</sup>. C'est ainsi que les situations d'expériences auxquelles on confronte une unité lexicale ou un groupe de signifiants donné façonnent le changement. On peut penser qu'à force d'être confrontés à cette expression dans une même situation d'expérience, les locuteurs ont procédé à une « réanalyse », ou, pour reprendre les termes de C. Marchello Nizia un « reparenthésage » de la périphrase :

Le terme 'reanalysis' a été introduit par Langacker (1977 : 58) pour désigner un changement syntaxique dans la structure d'une expression ou d'une classe d'expressions, un 'reparenthésage' de ses éléments en quelque sorte, sans que cela se manifeste dans sa structure de surface<sup>558</sup>.

Cette « structure de surface » correspond aux signifiants constitutifs de la périphrase : ces signifiants, tout comme leurs signifiés de langue, n'ont pas changé. En revanche, en *réanalysant* la périphrase comme un tout, les locuteurs en ont peu à peu figé les éléments. Ce que les locuteurs ont « grammaticalisé », si l'on peut dire, c'est le parcours qui consiste à associer ces deux signifiants en discours : de deux éléments isolés, et absolument autonomes en langue, ils sont devenus un outil immédiatement disponible en tant qu'association préconstruite dans la *compétence* des locuteurs.

---

<sup>557</sup> J.-Cl. Chevalier, M. Launay et M. Molho, 1984, p. 38.

<sup>558</sup> C. Marchello Nizia, 2006, p. 43.

### 2.3.3 Signifié complexe du *plus-que-parfait*

Cette association préconstruite présente invariablement les deux signifiants que nous avons décrits précédemment, à savoir l’auxiliaire de prédication *había* et un participe caractérisé par le cognème T sous les désinences *-do*, *-to* et *-cho*. La lecture phonologique des signifiants à laquelle nous avons procédé nous met donc sur la voie de ce qu’est le signifié complexe du *PQP*. Il convient de concevoir ce signifié comme un processus dynamique, un parcours d’actualisation, que nous pourrions observer dans l’ensemble des manifestations discursives que nous avons décrites et sur lesquelles nous reviendrons dans la troisième partie de notre travail. Nous interrogerons par ailleurs le calque paraguayen que nous avons évoqué pour décrire l’exemple (1) – *¡Jesús era gay e inteligente había sido!* – à la lumière de ce même signifié complexe, auquel nous ajouterons les spécificités induites par le sémantisme de *ser*.

Par la succession des cognèmes I et A, le processus engagé par la désinence de *había* est celui d’un éloignement, voire d’un décrochage par rapport au *moi-ici-maintenant* – par rapport au « Centre Déictique » que postule l’approche cognitive<sup>559</sup> –, depuis lequel le locuteur prend la parole. Le locuteur place ainsi la relation prédicative de *haber* dans un espace qui n’est pas celui de son temps d’expérience. Cet éloignement peut être représenté par les flèches en pointillés qui montent depuis la base de la situation d’énonciation vers un espace plus abstrait : celui de l’inactualité. C’est ce que nous représentons sur la figure 27 :

---

<sup>559</sup> Cf. *supra*, § 1.3.2.2.



*PQP* : l'époque présente plutôt que l'époque passée, l'inactualité plutôt que l'actualité, la saisie rétrospective dans la globalité plutôt qu'une saisie dans l'intériorité. Tous ces éléments sont autant de conceptualisations permises par la matérialité même des signifiants.

Dans la représentation du signifié que nous avançons, nous conservons donc la notion de « Centre Déictique » proposée par l'approche cognitive, puisque ce centre est le berceau de l'acte de langage en tant que générateur de la conceptualisation. Nous conservons également la représentation de l'espace épistémique inactualisé par un ovale gris au-dessus du Centre Déictique : les raisons de l'inactualisation peuvent être multiples, et ne se limitent pas à l'expression de l'époque passée ; il n'y a donc pas de raison de représenter l'époque passée en *langue*. Enfin, la conception de l'émergence du sens que nous avons formulée en § 2.1.3.2 nous conduit à insister sur le fait que le signifié du *PQP* n'est pas une entité figée, mais bien un *processus* : il s'agit d'une opération de double extraction. La première opération ( $O^1$  sur la figure 27) signale l'extraction par rapport à la situation d'énonciation dans laquelle a lieu l'acte de langage. Cette extraction suppose un décrochage vers un premier degré d'abstraction : celui que suppose le *présent inactualisant* dont les caractéristiques aspectuelles et temporelles reposent sur celles du *présent actualisant*. La deuxième opération d'extraction ( $O^2$ ) consiste à envisager le procès emporté par le participe depuis un point de vue extrinsèque.

Ce parcours d'actualisation est celui que l'on retrouve dans tous les contextes où le *PQP* apparaît, comme nous pourrions le constater dans la troisième partie de notre travail. Ce parcours est aussi ce qui préside à l'emploi des *PQP* miratifs paraguayens, à ceci près qu'il nous faudra prendre en compte ce qu'implique la sémantèse de ser (« *había sido* »), en particulier<sup>560</sup>.

---

<sup>560</sup> Cf. *infra*, § 3.3.

### 2.3.4 Variables

Les capacités référentielles du *PQP* sont d'autant plus nombreuses qu'elles résultent de l'interaction en discours de deux constituants : *había* et le participe. Nous pourrions cependant les classer en trois catégories principales : les emplois aoristiques, les emplois aspectuels et les emplois modaux. Ces trois catégories se déclinent en une multitude d'effets de sens qui naîtront de l'interaction de la périphrase avec l'aspect lexical du participe<sup>561</sup>, le co-texte et le contexte qui seront autant de variables à prendre en compte.

#### 2.3.4.1 Aspect lexical du participe

Pour aborder la question de l'aspect lexical des participes, nous utiliserons la terminologie bien connue de Z. Vendler<sup>562</sup>. Ce modèle est en effet la classification de référence pour la question des qualités intrinsèques aux sémantèmes, bien qu'il ait fait l'objet de quelques aménagements de la part des auteurs qui l'ont discuté, en particulier C. Smith dont nous retiendrons, à quelques détails près, la classification synoptique.

Z. Vendler distingue quatre types de procès : les états (*state terms*), les activités (*activity terms*), les accomplissements (*accomplishment terms*) et les achèvements (*achievements terms*). Ces quatre types forment à leur tour deux groupes auxquels cet auteur applique le test syntaxique de la forme progressive (*Be + -ing*) que les syntagmes d'activités et d'accomplissement supportent, mais que les syntagmes d'achèvement et d'état n'admettent pas<sup>563</sup>. D'autre part, un second test permet de distinguer les verbes au sein de ces deux catégories : les syntagmes d'achèvement et d'accomplissement ne sont pas compatibles avec l'expression de la durée alors que les syntagmes d'états et d'activités le sont.

Les principales critiques à l'encontre de ce modèle concernent la validité de ces deux tests syntaxiques dont on peut toujours trouver des contre-exemples et qui ne sont

<sup>561</sup> L'aspect lexical correspond à ce que l'on entend par « actionnalité », « Aktionsart », « mode d'action » ou « types de procès », selon les théories utilisées.

<sup>562</sup> Voir Z. Vendler « Verbs and times », in Z. Vendler, 1967, p. 97-121.

<sup>563</sup> L'auteur ne prend pas les verbes isolément mais les syntagmes car il constate qu'un verbe d'activité comme *to write* peut devenir un verbe d'accomplissement dans *to write a letter*. Voir Z. Vendler, 1967, p. 104-105.



pas aussi aisément applicables dans les différentes langues qui, contrairement à l'anglais, n'ont pas aussi systématiquement recours à la forme progressive.

À la suite de Z. Vendler, C. Smith ajoute la catégorie des syntagmes sémelfactifs<sup>564</sup>, qui sont ponctuels contrairement aux activités, mais qui n'impliquent pas de changement d'état. L'auteur propose donc de répartir les prédicats selon trois paramètres : [ $\pm$  statique], [ $\pm$  duratif] et [ $\pm$  télique] pour caractériser ce qu'elle appelle les « types de situation » :

TYPE DE SITUATION	Statique	Duratif	Télique
État	[+]	[+]	[-]
Évt. Accomplissement	[-]	[+]	[+]
Évt. Activité	[-]	[+]	[-]
Évt. Achèvement	[-]	[-]	[+]
Évt. Sémelfactif	[-]	[-]	[-]

TABLE 17 : Classification des types de situation

D'après C. Smith, 1996.

Le caractère *télique* d'une situation implique qu'elle comporte dans son sémantisme une borne finale : les prédicats statifs – qui indique l'état – ou d'activités ne comportent pas de fin, à moins que l'aspect grammatical n'intervienne. Une activité quotidienne, par exemple, sera considérée comme atélique :

(144) Todos los días va al gimnasio a las seis de la mañana<sup>565</sup>.

Les bornes sont donc envisagées comme extrinsèques au procès dans les deux cas, mais, contrairement au prédicat statif, l'activité n'est pas un procès homogène.

Les *accomplissements*, en revanche, comportent des bornes initiales et finales marquées. Cet environnement peut encore une fois être impliqué par le co-texte du

<sup>564</sup> Pour une définition de « Sémelfactif », voir G. Mounin, 2006, p. 294 : « Se dit, par opposition à l'itératif, au fréquentatif, des actions qui ne sont envisagées que comme faites une seule fois ».

<sup>565</sup> « Solo para ellas », *Vistazo*, Équateur, 1997 (CREA).

verbe. La présence d'un article défini aura pour conséquence de marquer la télélicité d'un procès d'activité :

(145) Chicho es un gato. Se ha comido los ratones, los alacranes, las moscas y todo cuanto había en casa<sup>566</sup>.

L'*achèvement* est également un procès borné mais il se distingue de l'accomplissement par sa ponctualité. Ce type de procès est donc incompatible avec les verbes et compléments de durée :

(146) Lucía.- *Se ha roto el teléfono*<sup>567</sup>.

Enfin, le « sémelfactif » est un type de situation qui, dans la conception de Z. Vendler, fait partie des achèvements. C. Smith considère pour sa part qu'il n'est pas borné car instantané, comme « estornudó », dans cet exemple :

(147) Precisamente, a esa hora, yo pasaba por allí. Y Dios, indeciso, *estornudó*. Vi cómo se abría la tierra y se tragaba a los dos contrincantes<sup>568</sup>.

Il nous semble pour notre part que ce type de procès comporte également une borne finale intrinsèque et que, de la même façon que les procès d'achèvement, la présence d'un complément de durée engendrera une interprétation itérative, comme ici avec le procès « bostezó » :

(148) Bostezó durante un buen rato antes de levantarse de aquella cama. De hecho, ni siquiera le apetecía levantarse, a pesar de las altas horas que eran, cerca de las doce y media o una del mediodía<sup>569</sup>.

De cet énoncé on infère que le personnage a bâillé plusieurs fois pendant un long moment. On se représentera donc le procès comme itératif, sauf à considérer que le bâillement du personnage a duré très longtemps, ce qui comporte de réels risques, comme l'atteste ce titre de *20minutos.es*, glané au détour d'une requête, et qui aurait de quoi faire frémir les élèves paresseux :

(149) Bostezó durante clase y no pudo cerrar la boca<sup>570</sup>.

<sup>566</sup> C. Vargas, « Si quieres saber de mi pasado », *Testimonios*, Mexique, 2002 (CREA).

<sup>567</sup> A. Miralles, *¡Hay motín, compañeras!*, Espagne, 2002 (CREA).

<sup>568</sup> G. Suárez, *Relatos de acción-ficción*, Espagne, 2002 (CREA).

<sup>569</sup> Luki, « Paloma de guante blanco », *Slas Heaven* [En ligne], Espagne | 2012, consulté le 12 mai 2012. URL : <http://www.slasheaven.com/viewstory.php?sid=30765&chapter=4&textsize=-1>

<sup>570</sup> « Bostezó durante clase y no pudo cerrar la boca », *Blog 20minutos.es* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 9 avril 2011, consulté le 15 mai 2012. URL : <http://blogs.20minutos.es/becario/2011/04/09/bostezo-durante-la-clase-y-no-pudo-volver-a-cerrar-la-boca/>

Pour revenir à des considérations plus sérieuses, dans le cadre de notre étude sur le *PQP*, nous retiendrons avant tout le paramètre de la télélicité qui implique que le prédicat comporte une borne finale inhérente à son sémantème. C'est en effet l'existence de cette borne inhérente à la nature du procès qui conduit à penser que ce dernier a atteint le terme de son effecton. Par ailleurs, l'effet de sens résultatif aura de grandes affinités avec les verbes d'accomplissement, comme nous le verrons dans notre troisième partie sur les effets de sens permis par le *PQP* en discours.

### **2.3.4.2 Contexte, co-texte et syntaxe**

Nous postulons que les instructions sémantiques emportées par le *PQP* sont toujours les mêmes partout où apparaît la périphrase. Mais, le signifié des morphèmes grammaticaux doit être distingué de celui des unités lexicales : ces dernières sont des « madeleines sociales » pour reprendre l'expression de D. Bottineau ; elles suscitent « une réminiscence complexe mêlant les situations d'interaction, de référence et de discours dans lesquelles elles ont déjà été rencontrées »<sup>571</sup>. En revanche, le rôle du morphème grammatical est de mettre en rapport ces « madeleines ». Le morphème grammatical n'a pas de référent dans le monde expérientiel si ce n'est l'utilisation qu'en font les usagers dans certains contextes. Rechercher le signifié d'un morphème grammatical nécessite donc de rechercher les opérations qu'il déclenche dans le contexte où il apparaît.

Jusqu'ici, nous avons cherché à savoir ce qui faisait l'unité du *PQP* dans l'ensemble de ses contextes d'apparition. Cette étape de théorisation est à la fois nécessaire et artificielle. Elle est nécessaire, parce qu'il nous faut tenter de démêler les ingrédients qui participent au sens final et à l'interprétation, mais elle est artificielle parce qu'on extrait les morphèmes en question de leur « milieu naturel », si l'on peut dire. Maintenant que nous avons extrait le *PQP* de son milieu, nous allons pouvoir l'y réintroduire en tentant d'examiner comment les instructions procédurales qu'il emporte avec lui fonctionnent en contexte. Pour cela, nous devons considérer le contexte et le co-texte phrastique en particulier comme des éléments avec lesquels notre périphrase entre en *interaction* : les mots ne s'ajoutent pas les uns aux autres, mais se combinent au

---

<sup>571</sup> D. Bottineau, 2010a, p. 22.

fur et à mesure qu'ils apparaissent pour créer du sens. L'ordre des mots, dans cette optique, est donc lui aussi *signifiant*.

### 2.3.5 Bilan conclusif

Au terme de ce troisième chapitre, nous avons mis en évidence ce qui fait la spécificité de l'association syntaxique qui caractérise la périphrase de *PQP*. Nous avons vu que si l'association de ces deux éléments ne remet pas en question la nature sémantique de ses constituants sur le plan de la langue, elle a en revanche probablement fait l'objet d'une réanalyse qui conduit désormais les locuteurs à la considérer comme un équivalent fonctionnel des formes simples du système verbal. Nous avons posé comme constante que le *PQP* est la déclaration d'existence inactualisante d'un procès envisagé de façon extrinsèque dans son rapport au support. Nous avons donc voulu présenter ce qui, dans le cadre de cette étude, constituera des variables : l'aspect lexical du syntagme, mais aussi tous les éléments qui surviendront en syntaxe, l'ordre d'apparition et les interactions antérieures étant considérées comme également signifiants.

# PARTIE 3

## VARIATIONS

---

### 3.1 Variations discursives

Nous commencerons notre exploration des manifestations discursives par trois types d'actualisation qui ont été mis au jour au cours de cette étude : les effets de sens d'antériorité par rapport à un « temps du passé », les effets de sens résultatifs et les effets de sens modaux. Nous tenterons pour chacun de montrer comment le *PQP* interagit avec son contexte en discours pour faire naître l'ensemble de ces effets discursifs.

### 3.1.1 Effet d'antériorité de « passé »

La qualification du *PQP* comme « passé de passé », « anté-prétérit » ou encore « aoristique » est certainement celle qui est la plus répandue dans les grammaires et les écrits linguistiques. Cette lecture résulte du fait que l'on infère du participe l'effectuation antérieure du procès signalé, associé au fait que l'on considère les temps inactualisants comme des temps du passé. Nous avons vu que cette vision fonctionnelle provenait en partie de la tradition héritée de la grammaire, notamment celle d'A. Bello, mais elle est aussi le fruit de l'interaction du *PQP* avec un co-texte spécifique.

#### 3.1.1.1 Antériorité : quelques adjuvants

Le *PQP* apparaît souvent dans l'entourage d'un événement de l'époque passée. Celle-ci constitue, selon certains, le point de référence à partir duquel on envisage le déroulement d'un procès dans une antériorité<sup>572</sup>. Ce point de référence peut également être le point de départ pour évaluer la pertinence d'un événement accompli, on parlera alors d'une signification « résultative ». Il nous semble que l'effet de sens d'antériorité se distingue de la lecture résultative par la survenue, dans le co-texte phrastique, d'un adverbe qui circonscrit le laps de temps envisagé. Par ailleurs, la sémantèse du participe et la syntaxe dans laquelle prend place le *PQP* contribuent également à cet effet.

##### a) Co-texte phrastique

Dans l'exemple (150), l'expression « antes del juego » a pour effet de délimiter un espace temporel qui n'interfère pas avec le moment auquel les propos de Leyland sont rapportés :

(150) 'Fue para tratar de colar otro buen bate', explicó Leyland. 'Kurt ha estado practicando (el fildeo en el jardín izquierdo) los últimos dos días'.  
Sin referirse específicamente a Abbott, *Leyland había dicho antes del juego* que como están las cosas a la ofensiva, estaba dispuesto a correr ciertos riesgos.  
'Tal vez algunas veces vamos a lucir mal, pero tenemos que intentar cualquier cosa para echar a andar la ofensiva', indicó el manager<sup>573</sup>.

<sup>572</sup> Voir *infra*, § 3.1.1.2.

<sup>573</sup> « Leyland experimenta con Abbott en los jardines », *El Nuevo Herald*, États-Unis, 1997 (CREA).



Dans cet extrait, on pourra donc reconstruire une chronologie dans laquelle le déroulement du procès « decir » prendra nécessairement place dans une antériorité. Cette antériorité naît de l'interaction de la vision rétrospective du procès « dire » et la limite chronologique posée par « antes ». C'est également le cas dans l'exemple (151) :

(151) *La noche anterior había renunciado espontáneamente a ese equilibrio, pero agradeció la magnanimidad de su cuerpo, que no quiso pasarle factura, sin llegar a arrepentirse del todo. La verdad es que durante la fiesta y sobre todo después, cuando todos los niños se marcharon y Juan Olmedo la invitó a quedarse para disfrutar de una última copa en el campo de batalla al que había quedado reducido el salón de su casa, había estado mucho más pendiente de lo que ocurría a su alrededor que de la cantidad de coñac que ingería en cada sorbo*<sup>574</sup>.

Ici, le syntagme « la noche anterior », associé à l'adverbe incident « espontáneamente », laisse supposer que « había renunciado » renvoie au procès « denunciar » en effecton dans un passé de passé. Or, *renunciar* est un verbe d'accomplissement, dans la terminologie de Z. Vendler : il implique deux termes dans sa sémantèse. La survenue de la limite que constitue le cognème T aura pour effet de considérer que le procès a été mené au terme de cet accomplissement. Postuler un sens d'antériorité repose donc sur une inférence : on suppose l'effecton du procès qui aura eu lieu avant cet accomplissement lexical. Cette inférence est ce qui conduit certainement le locuteur à adjoindre cet adverbe dans la suite de la périphrase. Mais la forme de *PQP* seule est incapable de situer dans une antériorité. De la même façon, il faudra que le discours ait été écrit dans une antériorité dans l'exemple (152) :

(152) Pascual Sala puntualiza que escribió su discurso antes de la intervención de Cascos. El discurso de Pascual Sala en el acto de apertura del año judicial, en el que criticó determinadas intervenciones en torno a la actuación de la justicia, levantó ayer reacciones de todo signo, aunque el propio presidente del Tribunal Supremo aclaró que *había sido escrito antes de que estallase la polémica*<sup>575</sup>.

Dans l'exemple suivant, l'espace temporel dans lequel doit s'être déroulé le procès « trabajar » est doublement délimité à la fois par « la noche anterior » et par « hasta altas horas » :

(153) Sin embargo, hace un par de días, empecé a asustarme seriamente. *La noche anterior había trabajado hasta altas horas* y, como era ya habitual, me había quedado dormida entre el tabulador y el sujetamayúsculas. Me desperté, pues, con un tremendo dolor de cabeza<sup>576</sup>.

<sup>574</sup> A. Grandes, *Los aires difíciles*, Espagne, 2002 (CREA).

<sup>575</sup> « Pascual Sala puntualiza que escribió su discurso antes de la intervención de Cascos », *La Vanguardia*, Espagne, 1995 (CREA).

<sup>576</sup> C. Fernández Cubas, *Los altillos de Brumal*, Espagne, 1983 (CREA).

Les adverbes à même de délimiter l'espace dans lequel le procès prend place sont très nombreux. Nous en donnons quelques exemples ci-dessous : « un día antes » (154), « el día anterior » (155), « la semana precedente » (156) :

(154) Los sandinistas anunciaron su retiro luego que Alemán amenazó públicamente con llevarlos a los tribunales si no pagan los bienes confiscados que están en su poder, pese a que *un día antes había asegurado* que hay 'voluntad' de ambas partes para resolver el problema<sup>577</sup>.

(155) Joan Manuel Serrat celebró el pasado día 27 su 52 cumpleaños en Mostar. *El día anterior había viajado* -vía Barcelona-Roma- hasta Split. Este desplazamiento de Música per la Pau -en una delegación integrada por Izet Jelic, Isidre Tiana y Rosa M. Puig-serra- y del artista catalán ha sido posible gracias a la colaboración del Ministerio de Defensa español. Joan M. Serrat actuará la noche de Fin de Año ante los soldados españoles allí destacados, regresando el día uno a Barcelona<sup>578</sup>.

(156) Los minutos que siguen son una partida de póquer clásica, con los dos bandos faroleando brillantemente. Finalmente, se acuerda un precio de compra de 45.000 pesetas el kilo para una partida de únicamente 300 gramos. Es un precio relativamente bajo, ya que *la semana precedente había llovido* bastante y el mercado está saturado. Pedro escoge las que entiende que están en mejor estado, se pesan en una báscula y se calcula el precio: 80 euros<sup>579</sup>.

La datation du procès aura le même effet limitatif, ici « el pasado 26 de agosto » :

(157) Jaled Kelkal, un joven argelino de 24 años, el terrorista más buscado en Francia desde hacía un mes, resultó muerto anoche tras un tiroteo con la policía en el municipio de Vaugneray, a una veintena de kilómetros al oeste de Lyon.

Se trata del terrorista que, *el pasado 26 de agosto, había dejado* impresas sus huellas en la cinta adhesiva de la bombona de gas cargada con 25 kilos de explosivo y metralla que no llegó a estallar por un fallo mecánico en la línea del TVG al norte de Lyon<sup>580</sup>.

De même, un adjectif comme « previas », aura le même effet qu'un adverbe, ici en (158) :

(158) Estudios hechos entre mujeres con cáncer cervical invasor han mostrado que en los años previos al diagnóstico éstas pierden varias oportunidades de tamizaje. MacGregor notificó en Escocia que 75% de las mujeres con cáncer cervical invasor, aun cuando *habían tenido admisiones hospitalarias previas por otras condiciones*, no habían sido tamizadas<sup>581</sup>.

Le co-texte peut également réduire le procès à un événement ponctuel ou itératif, comme avec « una vez » en (159) et « un par de veces » dans l'exemple (160)<sup>582</sup> :

<sup>577</sup> « Gobierno y sandinistas miden fuerzas en el tema de las propiedades », *Diario de las Américas*, États-Unis, 1997 (CREA).

<sup>578</sup> « Joan Manuel Serrat y sus 'paraules d'amor' en Sarajevo », *La Vanguardia*, Espagne, 1995 (CREA).

<sup>579</sup> « Crónica : los hongos más apreciados », *El Mundo*, Espagne, 2003 (CREA).

<sup>580</sup> « Rafael jorba », *La Vanguardia*, Espagne, 1997 (CREA).

<sup>581</sup> « El conocimiento de los profesionales de la salud », *Salud en México*, Mexique, 2000 (CREA).

<sup>582</sup> Ces effets de sens sont considérés par certains auteurs non pas comme des *PQP* antérieurs mais comme des *PQP* « expérientiels ». Cf. *infra*, § 3.1.2.2.

(159) Subieron por Maipú y en la barranca de la plaza se detuvieron para contemplar el puerto, la plaza Britania que formaba un nudo con el movimiento vivaz de la ciudad, las arboladuras iluminadas de los barcos. Todas eran señales positivas: actividad en la plaza, ansiedad de viajes en los mástiles. Miró el Plaza Hotel, *donde había estado una vez* en un lunch ofrecido por el banco, de igual a igual, diciéndole que lo esperara como un mucamo viejo que aguarda a su señor para recibirlo a la vuelta de un largo viaje<sup>583</sup>.

(160) Sus padres habían nacido en un pueblo de la Siberia extremeña, pero él apenas *había ido hasta allí un par de veces*, siempre antes de que naciera Alfonso, y no tenía más relación con aquella tierra que algunas viejas canciones, palabras sueltas que se fugaban de su memoria sin hacer ruido<sup>584</sup>.

### b) Sémantèse favorable

Il semble par ailleurs que cet effet de sens d'antériorité soit d'autant plus solide qu'il entre en interaction avec des prédicats d'achèvement qui, rappelons-le, sont des procès bornés qui se distinguent de l'accomplissement par leur ponctualité. La borne finale qui leur est inhérente, associée au bornage du cognème T, implique que le procès ait été mené à terme. Mais la ponctualité empêche, en outre, de prolonger les effets du procès au-delà des bornes impliquées par le syntagme temporel. Voilà qui offre un contexte très propice à la lecture antérieure du *PQP*, comme en témoignent les exemples suivants :

(161) ¿Qué podemos contar a nuestros oyentes a estas horas de la mañana? Bueno, hoy hacemos protagonistas a dos chavales que emprendieron una aventura juntos y que la aventura ya ha terminado. Faltaban de un colegio, donde residían interno, en Zarande de los Ríos, y *no se les había encontrado hasta esta madrugada*, gracias a unos vecinos que han visto a dos chavales como deambulaban a la una y pico de la madrugada por esta calle<sup>585</sup>.

(162) Todo lo envolvía un silencio extraño, como si algo estuviera ocultándose. Ni un solo árbol. Algún tanque. *Muchos jeeps que hasta entonces Daniel sólo había visto en las películas de guerra*. Convoyes, recordó, ése era el nombre. Su padre abrió la puerta del taxi<sup>586</sup>.

(163) Porque ni una sola vacilación *había sobresaltado antes* su dilatada vida política. Sin que el Salvador de la Patria le hablase, sin que le mirase, sin que siquiera se vieran los dos hombres, ya sabía Carmona Chaos cómo tenía que actuar<sup>587</sup>.

### c) Syntaxe subordinante

L'effet de sens d'antériorité repose enfin sur la syntaxe : on infère une antériorité quand le *PQP* se trouve dans une proposition subordinée temporelle introduite par

<sup>583</sup> J. Andrade, *Un solo dios verdadero*, Argentine, 1993 (CREA).

<sup>584</sup> A. Grandes, *Los aires difíciles*, Espagne, 2002 (CREA).

<sup>585</sup> Oral, *Mi querida radio*, Espagne, 1991 (CREA).

<sup>586</sup> B. Izaguirre, *1965*, Venezuela, 2002 (CREA).

<sup>587</sup> J. P. Aparicio, *Lo que es del César*, Espagne, 1981 (CREA).

« cuando » (163), « en cuanto » (164) « después de que » (165), ou encore « una vez que » (166) :

(164) Pero fue Colo Colo el que se vio mejor, el que llegó más, el que descolocó más a su rival con sus rápidos toques de balón (con algunas jugadas para sibaritas, como los taquitos de Sierra). El gol acerero fue aprovechando que Arancibia escapó libre por el carril derecho, *justo cuando había salido reemplazado Raúl Muñoz*, el encargado de cuidar esa zona. Pero los albos no se amilanaron, y apretaron más el acelerador para dar vuelta el marcador (y convertir, de paso, al portero de Huachipato, Carlos Ortega, en una de las figuras del encuentro)<sup>588</sup>.

(165) Pensaba contar con ellos como aliados. Esta última actuación exhibe a Estrada como un tornadizo, pues en febrero de 1526, *en cuanto había tenido conocimiento* por Martín Dorantes de que Cortés se encontraba vivo y que ya se disponía a regresar a México, junto con Rodrigo de Albornoz se apresuró a escribir una carta a la Audiencia de Santo Domingo acusando a Gonzalo de Salazar y a Peralmindez Chirinos de haberse hecho jurar como gobernadores apoderándose de la artillería, armas, casa y bienes de Cortés, de quien ‘decían tantas blasfemias y maldades dél, que era cosa no oída ni vista en quien tantas buenas obras les había hecho’<sup>589</sup>.

(166) El lanzamiento oficial del candidato del Partido Nacional Revolucionario, Lázaro Cárdenas, fue el lunes 4 de diciembre de 1933; esto es, 8 meses *después de que había recibido* el primer respaldo por medio del Partido Agrarista de Jalisco; y 6 meses *después de que había aceptado* figurar como candidato. Este antecedente histórico es interesante, en vista de los tiempos que permitieron la gestación de la referida candidatura<sup>590</sup>.

(167) El ministro llegó al salón de la CCI pasadas las 14, *una vez que había culminado* el acto de apertura de sobres con las propuestas económicas para realizar los trabajos de dragado de mantenimiento en la ría de acceso al puerto de Bahía Blanca<sup>591</sup>.

Ce phénomène se laisse décrire par le point de vue qu’implique le participe que nous avons dit « rétrospectif » : comme la progression des faits relatés se fait par le verbe de la principale, on en déduira logiquement que « cuando », « en cuanto », « después de que » ou « una vez que », associés au participe, évoquent une antériorité à ce verbe principal. C’est ce qui se produira aussi dans le cas des subordinées complétives (168) et relatives (169)

(168) -Levántate -dijo, y cuando Biralbo estuvo en pie le puso la pistola en el centro del pecho. De cerca era tan grande y obscena como un trozo de hierro-. Habla ahora mismo o te mato. *Biralbo me contó luego que había hablado* sin saber qué decía: que en aquel instante el terror lo volvió invulnerable. Dijo:  
-Dispara, Malcolm. Me harías un favor<sup>592</sup>.

(169) Mi pensamiento no se apartaba de Julia. Una sensación de pérdida y de abandono que intenté paliar yendo y viniendo sin orientación como si el tiempo sólo estuviera destinado a la espera. *Era ella quien había dicho* que prefería la diáspora a la espera. Julia había escogido la diáspora y me había dejado la espera. Una muy larga ausencia<sup>593</sup>.

<sup>588</sup> « Superó ayer a Huachipato y sigue de líder junto a Universidad Católica », *La Época*, Chili, 1997 (CREA).

<sup>589</sup> J. Miralles, *Hernán Cortés. Inventor de México*, Mexique, 2001 (CREA).

<sup>590</sup> R. Hernández Padilla, *Historia de la política mexicana*, Mexique, 1988 (CREA).

<sup>591</sup> « Aseguran el agua para Profertil », *La Nueva Provincia*, Argentine, 1997 (CREA).

<sup>592</sup> A. Muñoz Molina, *El invierno en Lisboa*, Espagne, 1987 (CREA).

<sup>593</sup> J. Leguina, *Tu nombre envenena mis sueños*, Espagne, 1992 (CREA).

Mais, encore une fois, cette syntaxe doit être associée à un prédicat d'achèvement, faute de quoi on aura plus de difficultés à distinguer la lecture résultative de la lecture antérieure comme en (170) et en (171) :

(170) 'Qué triunfo que me choreé...' le dijo en broma Urretavizcaya a Mauricio Lupardo, el otro saltense que festejó su cuarto título de TC, pero desde la butaca de acompañante que Ortelli le confió desde fines del 95 impulsado por su amistad desde chico. *Urreta se enteró que había ganado su 9a. carrera en TC cuando estaba por bañarse tras su abandono*<sup>594</sup>.

(171) Ingresó en el despacho presidencial el ex ministro Aníbal Palma, *quien había logrado sortear la barrera policial*<sup>595</sup>.

### 3.1.1.2 La question du point de référence passé

Les démarches référentialistes que nous avons évoquées en première partie postulent que l'antériorité du *PQP* doit nécessairement être mise en relation avec un « point de référence passé ». Les auteurs cherchent donc toujours à savoir ce qui, dans le co-texte ou dans le contexte, leur permettra de retrouver ce point d'ancrage. Nous avons vu que l'effet de sens d'antériorité naissait de l'interaction avec un co-texte favorable. Le point de référence « passé » est aussi une déduction d'une syntaxe concordante.

#### a) Proposition principale actualisante

Quand le *PQP* se trouve dans une proposition subordonnée à une principale au passé actualisant, il est possible d'en avoir une lecture de « passé de passé », mais c'est encore une fois le fruit de l'interaction de plusieurs facteurs. Dans ce premier exemple (172), Steve raconte son expérience en tant que vacancier à Ibiza et relate deux accidents dont il a eu une connaissance indirecte :

(172) 'Vas allí y no paras en varios días -dice Steve-, quieres asimilarlo todo. Después te pasas días enteros durmiendo... Es estupendo si lo resistes, pero hay quien no puede... Una chica alemana murió en el bloque de apartamentos que hay cerca de donde están unos compañeros míos. *Dijeron que había tomado demasiado el sol. Otro compañero tuvo un accidente. Se había tomado demasiados éxtasis y andaba fuera de sí*<sup>596</sup>.

Ce dont Steve est certain, c'est de ce que l'on a « dit » suite à ces accidents : il rapporte naturellement le « dire » au passé actualisant (« dijeron »), lequel prend alors

<sup>594</sup> « Automovilismo : logró en Mar de Ajo su cuarto título en las últimas cinco temporadas », *Clarín*, Argentine, 2002 (CREA).

<sup>595</sup> P. Verdugo, *La Casa Blanca contra Salvador Allende. Los orígenes de la guerra preventiva*, Chili, 2004 (CREA).

<sup>596</sup> « La isla de Ibiza, un paraíso de la cultura 'rave' y la música 'acid house' », *El Mundo*, Espagne, 1995 (CREA).

place dans une époque effectivement passée, révolue pour lui. La proposition qui comporte les raisons pour lesquelles la jeune femme serait morte est au *PQP* en revanche : « había tomado demasiado el sol ». De la même façon, les raisons pour lesquelles le deuxième jeune homme a eu un accident, « se había tomado », est au *PQP* également. Dans ces énoncés, le participe rétrospectif permet d'expliquer les raisons de la mort dans un cas et de l'accident dans l'autre. Mais, avec ce participe, on ne dit pas le procès en effecton, on prend du recul par rapport à celui-ci. On en déduira que i) dans un moment antérieur à la mort, l'allemande aura été en train de prendre le soleil, et ii) que c'est précisément ce procès qui a provoqué le funeste accident. Mais que dit le *PQP* ? Le *PQP* dit que l'énonciateur rapporte des faits auxquels il n'a pas assisté : il inactualise donc l'attribution du participe au support « jeune fille allemande » ; en inactualisant « había tomado el sol », il rapporte un procès vu dans sa globalité qu'il ne remet pas en question « tomado », et l'attribue à un support sans pouvoir valider le lien qui unit les deux et les rapporter à son temps d'expérience. C'est probablement ce qui explique – en dehors de toutes considérations normatives bien entendu – que l'on rencontre parfois des effets d'antériorité rendus par un simple passé actualisant, comme en (173) :

(173) Petra Schneider, que ganó la medalla de oro olímpica de los 400 metros estilos en 1980 en Moscú, asegura que la primera vez que ingirió sustancias dopantes fue cuando tenía 14 años. 'No tenía ni idea de qué se trataba. Me dijeron que eran complejos vitamínicos. Probablemente se trataba de Oral-Turibanol', indica en referencia al anabolizante prohibido y mencionado en anteriores casos relatados por antiguos deportistas de élite de la RDA.

'Mis resultados mejoraron pronto de una manera espectacular', cuenta Schneider, antigua campeona del mundo. 'Experimenté un crecimiento antinatural de la masa muscular y mi voz se transformó en otra mucho más grave'. Otros dos nadadores de élite, Joerg Hoffmann y Karen Koenig, admitieron el año pasado que ingirieron sustancias prohibidas mientras competieron. Hoffmann dijo que tomó unas pastillas de color azul que contenían Oral-Turinabol<sup>597</sup>.

Dans cet exemple, les sportifs ont tous publiquement reconnu avoir ingéré des produits dopants, c'est probablement ce qui pousse le journaliste à en prendre acte, en actualisant la prise de dopants de l'un d'entre eux : « dijo que tomó ». On voit bien avec cet exemple que la syntaxe a sa responsabilité dans l'effet d'antériorité : pour dire que des pillules ont été prises, il faut nécessairement que cet événement se soit produit dans une antériorité. Ici, nul besoin de *PQP* pour créer cet effet de sens, deux formes verbales au passé actualisant suffiront. C'est un cas similaire que l'on retrouve en (174) :

<sup>597</sup> « La antigua campeona olímpica Petra Schneider admite que fue dopada », *El País*, Espagne, 1988 (CREA).

(174) Mariana de Pineda.- ¿Y por qué odias tanto al rey?

Paula ‘La Militar’.- Porque mandó fusilar a mi padre junto a los muros de la iglesia de San Felipe Neri. Yo, que soy gaditana, lo vi desde un balcón y tuve que tragarme aquello. Me fui entonces a Cartagena, a trabajar en el muelle, y *me enteré que me denunció*. Huí a Sierra Morena y me encontré con ‘El Empecinado’ y su gente. Me uní a él, hasta que lo metieron en las jaulas y lo pasearon por la plaza de aquel pueblo de Valladolid donde pude besarlo por última vez<sup>598</sup>.

Paula place la plainte du « roi » dans une époque révolue relativement à son temps d’expérience : elle peut le faire car, étant la première concernée, elle en a déjà probablement subi les conséquences et est donc à même de prendre en charge l’événement « denunció ». Bien évidemment, il est fort probable qu’il existe de grandes variations idiolectales, voire dialectales, sur ce type d’emploi. On pourra être plus ou moins influencé par une certaine norme et renoncer par conséquent à cette possibilité expressive. Ce que nous voulons montrer c’est que l’antériorité n’est pas imputable au seul *PQP* : elle est le fruit d’une syntaxe associée à la présence, ici, d’un *passé simple*, ou passé actualisant, qui dénote effectivement une époque passée relativement à l’acte de parole.

### b) Proposition principale inactualisante

Postuler la valeur de « passé de passé » dans le cas d’un point de référence inactualisant revient à postuler que l’*imparfait*, le *conditionnel*, ou le *présent du subjonctif* ont la capacité de dénoter sur l’axe déictique un temps d’époque passé. Nous avons vu que ce n’est pas la valeur que nous attribuons aux formes inactualisantes en langue. Cette valeur de passé résulte donc, selon nous, d’une lecture contextuelle de ces formes. Dans ce premier exemple (175), le locuteur se revoit écoutant les récits de voyage de « Peius » :

(175) La plaza de las Glòries

Cuando leí el proyecto presentado para esta plaza, me acordé de Pompeyo Gener. El popular ‘Peius’, explicando sus fantásticos viajes. *Decía que había visto* en una ciudad una plaza tan grande, tan grande, que en medio de ella había un desierto. Nosotros no llegaremos a tanto. Tan sólo habrá un bosque. Atentamente le saluda, JOSEP XIBERTA I NOVELL. Barcelona<sup>599</sup>.

Le point de référence, si l’on doit en trouver un puisque nous avons vu en première partie qu’il n’est pas toujours visible, doit être attribué à « me acordé » qui induit que l’objet du souvenir est antérieur. L’*imparfait* seul, ici, ne peut pas être tenu

<sup>598</sup> J. Martín Recuerda, *Las arrecogías del beaterio de Santa María Egipcíaca*, Espagne, 1980 (CREA).

<sup>599</sup> « Los locales nocturnos y los estudiantes », *La Vanguardia*, Espagne, 1994 (CREA).

pour responsable de la référence au passé, c'est d'ailleurs que l'on constate dans les exemples (176) et (177), dans lesquels le caractère fictif interdit toute datation dans une époque révolue :

(176) *Yo era un príncipe encantado que me había encantado* una hechicera, y dijo que me desencantaría una princesa dándome un golpe<sup>600</sup>.

(177) Durante años yo era la cosa más grande en el mundo de la Ingeniería, Ciencia y Empresa, hey, apenas había hecho un cálculo que no me involucran. *Yo era el rey, que había estado alrededor por cientos de años* y yo gobernaba (perdón el juego de palabras). Mis poderes se basan en una escala logarítmica inteligente y todo era yo, multiplicación, división, Involución, Evolución, Funciones trigonométricas, Registros, lo hice todo y fue amado por todos<sup>601</sup>.

Le conditionnel n'a pas non plus vocation à situer sur un axe déictique, puisque, en tant que futur inactualisant, il signale ce qui n'est pas encore actuel. Dans l'exemple qui suit (178), nous avons deux cas de figure. Le premier *PQP*, dans une proposition subordonnée complétive (« dijo... que no había mencionado »), pourrait être perçu comme un anté-prétérit pour les raisons que nous avons évoquées précédemment. En revanche, le second prend place dans une sphère déliée de toute actualité, hypothétique, introduite par « si » et la forme marquée du mode inactualisant « fuera » :

(178) EL PROFESOR Ralph Dahrendorf, leído con devoción por numerosos dirigentes del PSOE, soltó ayer varias afirmaciones gruesas en la Fundación Ortega y Gasset. Su tesis es que las elecciones europeas son, como todas, eminentemente 'locales' en todos los países en que se celebran. *Dahrendorf dijo también durante el coloquio que siguió a su conferencia que en ésta no había mencionado la cita electoral del próximo día 12* para elegir a los miembros del Parlamento Europeo porque prefiere no hablar de las instituciones que 'parece que son democráticas y no tienen poder' efectivo.

*Si no fuera porque el ex presidente Calvo Sotelo, que dirige la fundación, nunca ha roto un plato, se diría que había organizado una trampa.* Pero no. Nada de eso. Miquel Roca, que no es sospechoso, también hizo un inquietante análisis del proceso de construcción europea<sup>602</sup>.

Comme nous pouvons le constater « se diría que » introduit la subordonnée complétive de *PQP*. Pourtant, impossible d'y voir une antériorité de *passé* par rapport au narrateur : « Había organizado una trampa » est purement fictif et lié à ce que l'on aurait pu penser si Calvo Sotelo n'avait pas eu un comportement qui n'éveille aucun soupçon sur son honnêteté. Le conditionnel composé ne peut pas non plus jouer le rôle de point de référence, puisqu'il ouvre également un espace fictif, comme en (179) où le narrateur évoque ce qu'il aurait pensé s'il avait choisi l'argent économisé :

<sup>600</sup> R. Chadwick « Regla de cálculo : La leyenda continúa », *Rss to Javascript* [En ligne] | 2012, consulté le 15 août 2012. URL : <http://www.rss-to-javascript.com/es/author-article/regla-de-c%C3%A1culo-la-leyenda-contin%C3%B9a-/0eae250435>

<sup>601</sup> M. C. Moreno Mozo « El Príncipe sapo » *El reino de las letras* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 23 août 2012, consulté le 23 août 2012. URL : <http://elarlequindehielo.obolog.com/actividades-lengua-2158062>

<sup>602</sup> « Las verdades de Dahrendorf », *La Vanguardia*, Espagne, 1994 (CREA).



(179) La tentación existe. No niego que yo quizás habría optado por el dinero ahorrado. Pero estoy seguro de que luego, en frío, *habría pensado que había despreciado* una magnífica oportunidad para hacer ver a mis hijas que la mentira no es algo que forma parte de la naturaleza humana, y por tanto absolutamente incorregible, sino que es un fenómeno contra el que se puede luchar<sup>603</sup>.

En (180), on rapporte les propos d'un détenu dont on ne peut confirmer la véracité. Si antérieurement il y a, c'est encore une fois en rapport avec ce qui ne peut pas être actualisé par le locuteur :

(180) En cuanto a su presencia en La Banda, el detenido habría confesado que estaba 'marcando' para asaltar a un supermercado y a un RapiPago de la Av. San Martín, revelaron fuentes policiales. *Habría dicho que había llegado* con otros sujetos para cometer el golpe delictivo, para lo cual se movilizaban en un automóvil Volkswagen Gol negro<sup>604</sup>.

Nous pourrions faire les mêmes remarques avec un « point de référence » au mode *subjunctif* avec lequel nous sommes dans l'incapacité de situer le procès sur un axe déictique :

(181) Mis ojos se abrieron de la sorpresa. No podía ser... Mascota... él no podía volver a ser una. Le mataría. Además, es culpa mía... fue mi idea lo de los trabajos. Supongo que debía... cambiarme por él. Sería lo mejor ya que sería demasiado extraño y no desea siquiera *que piense que había estado* cerca de volver a serlo. Así que no quedaba de otra... tampoco sería tan malo, ¿verdad?<sup>605</sup>

(182) Era mi primera fan, compréndelo, y hermosa, jovencísima, todos los requisitos. [...] Bien, coloqué el papel junto a la mesilla del teléfono nada más llegar a casa. Claro que iba a llamarla, sólo calibraba la eficacia de la fecha: ¿al día siguiente?, ¿o esperaba discreto, al fin de semana, o todavía más, *cuando ella pensara que había tirado* su número a la papelera? No fui al pub durante unas tardes. La llamé un viernes<sup>606</sup>.

### c) Nature du point de référence

Nous avons montré dans notre première partie que la recherche du point de référence dans le contexte phrastique était davantage un moyen de justifier l'hypothèse selon laquelle le *PQP* est un « passé de passé » qu'un fait avéré, car nous avons vu que certains emplois dits « absolus » surgissent sans ce point d'ancrage. Il faut souligner en outre que, même si l'on trouve ce point de référence dans un contexte favorable comme

<sup>603</sup> « La felicidad no está en la meta sino en el camino », *Periodista digital* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 5 juin 2012, consulté le 23 août 2012.

URL : <http://blogs.periodistadigital.com/creyentes-y-responsables.php/2012/06/05/p310993>

<sup>604</sup> « Detienen en Santiago a acusado de robar \$280 mil de la Policía de Villa Unión », *Noa Noticias* [En ligne], Argentine | 2012, mis en ligne le 23 juin 2012, consulté le 23 août 2012.

URL : [http://www.noticiasnoa.com.ar/newnoa/index.php?option=com\\_content&view=article&id=17730:detienen-en-santiago-a-acusado-de-robar-280-mil-de-la-policia-de-la-rioja&catid=20:intergenera](http://www.noticiasnoa.com.ar/newnoa/index.php?option=com_content&view=article&id=17730:detienen-en-santiago-a-acusado-de-robar-280-mil-de-la-policia-de-la-rioja&catid=20:intergenera)

<sup>605</sup> A. Yuki « Juego de los Host », *Midnight Palace* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 5 juin 2012, consulté le 23 août 2012. URL : <http://midnightpalace.foroactivo.com/t173p1-juego-de-los-host>

<sup>606</sup> J. M. Conget, *Todas las mujeres*, Espagne, 1989 (CREA).

une subordonnée complétive du type « dire que », cette antériorité peut être annulée par la datation du procès. C'est le cas, dans les exemples qui suivent, avec « dentro de cuatro días » en (183), ou « a los 3 días » en (184) qui indiquent une relation de postériorité par rapport au verbe de la principale :

(183) Me dijo que él pensaba que el problema era digestivo, pero que era peligroso que la perra embarazada estuviera sin comer prácticamente nada tanto tiempo por lo que le indicó multivitaminsas orales y B1 y B12 intramuscular además de digestivos, *me dijo que si dentro de cuatro días no había mejorado que lo contactara nuevamente*<sup>607</sup>.

(184) El Rey mandó venir a su presencia al zahorí, que, como pueden ustedes figurarse, se quedó muerto, y más muerto, cuando el Rey le dijo que le iba a encerrar en un calabozo, y *que si a los tres días no le había descubierto* los autores del robo, lo mandaba ahorcar por embrollón y embustero<sup>608</sup>.

Le problème du point de référence n'est pas l'apanage du seul *PQP*, d'autant qu'on le raccroche parfois à des formes verbales également réputées relatives, et donc incapables d'apparaître sans béquille, hors contexte ; c'est le cas de l'*imparfait*. En réalité, il nous semble que ce n'est pas tant le point de référence dans la phrase que l'on recherche mais plutôt la raison pour laquelle le locuteur choisit d'inactualiser son propos. Dans la grande majorité des cas, le locuteur relate, avec un *imparfait* – et, le cas échéant, un *PQP* –, des faits qui ne sont plus d'actualité parce qu'ils sont effectivement relégués à la sphère du passé. Cependant, l'*imparfait* permet de revivre les faits dans leur déroulement, même si ce déroulement est une abstraction. Le locuteur, ou pour reprendre les termes d'A. Doiz-Bienzobas, le « sujet concepteur », conçoit, par le recours à l'*imparfait*, un présent inactualisant. Grâce à l'*imparfait*, le locuteur a la possibilité de revivre des faits qui ne sont plus actuels. Mais il existe bien d'autres raisons d'inactualiser ses conceptualisations : ce peut être parce que l'on raconte une histoire, parce que l'on joue (« yo era un príncipe »), parce que l'on formule une hypothèse, parce que l'on s'imagine ce qui se serait passé si on avait été à la place de l'autre, etc. Toutes ces situations résultent d'un choix motivé par la volonté de décrocher ces conceptualisations de la situation d'expérience immédiate. S'il fallait trouver un point de référence, il faudrait trouver les raisons d'ordre pragmatique qui conduisent le locuteur à concevoir les procès ainsi. Mais, sur le plan de la chaîne parlée, cet amarrage au temps d'expérience n'est pas nécessairement explicite.

<sup>607</sup> Yeisi, « Perra embarazada con conjera e inapetente », *Todoperro.es* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 11 juin 2011, consulté le 23 août 2012. URL : <http://www.todoperro.es/foros/viewtopic.php?f=7&t=38283>

<sup>608</sup> F. Caballero, « Jan Cigarrón », *Cuentos.eu* [En ligne], Espagne | 2012, consulté le 23 août 2012. URL : <http://cuentos.eu/juan-cigarron/>

Dans cette optique, le *passé antérieur* ne se situe pas, en langue, sur le même plan que le *PQP*. Il s'agit avant tout d'une distinction modale et temporelle : la déclaration d'existence, avec *hubo* + *-do* / *-to* / *-cho* est au passé actualisant quand celle emportée par *había* + *-do* / *-to* / *-cho* est au présent inactualisant.

### 3.1.1.3 *Había cantado* ~ *Hubo cantado*

Nous avons vu en première partie que le *passé antérieur* et le *PQP*, s'ils n'étaient pas posés comme strictement équivalents, étaient distingués en termes de médiateté / immédiateté<sup>609</sup>. Il s'avère que, dans un contexte comme celui de l'antériorité immédiate, les deux peuvent être utilisés :

(185) Hizo entonces arrestar a Baco y traerlo a palacio junto con todas sus bacantes. *No bien había llegado* el dios al palacio cuando Penteo se lanzó sobre él para amarrarlo con cadenas. Sin embargo, Dionisos ya lo había hecho enloquecer y el rey en su delirio amarró a un novillo que pastaba cerca. Dionisos y las ménades huyeron de nuevo al monte Citerón y Penteo, más delirante que al principio, decidió vestirse de mujer para sorprenderlas en sus orgías de sangre<sup>610</sup>.

(186) La muchacha escuchó los consejos del pianista y decidió ir a vivir a la capital, en donde, *no bien hubo llegado*, comenzó a estudiar con los profesores Arturo Bovi y Tina Farelli, ambos maestros de canto italianos muy conocidos<sup>611</sup>.

Ce n'est donc pas l'antériorité immédiate (introduite ici par « no bien ») qui nous permettra de les différencier. Par ailleurs, il convient de mentionner que le *passé antérieur* ne se cantonne pas à exprimer l'antériorité immédiate non plus, comme l'attestent les exemples suivants :

(187) En la Universidad de Barcelona las circunstancias eran bien distintas. Creada en 1912 la nueva Sección de Ciencias Naturales, accedía poco después a la cátedra de Geología, Maximino SAN MIGUEL DE LA CAMARA (1887-1961), de manera casi simultánea a como lo había hecho en Madrid HERNANDEZ-PACHECO. Pero, especializado en un campo alejado de la Paleontología, esta disciplina *no pudo alcanzar, como objeto de investigación, ningún desarrollo en la Universidad de Barcelona hasta que hubo concluido la guerra civil* y se dotó la correspondiente cátedra. Las investigaciones paleontológicas se realizaban fuera pues de la Universidad, en el Seminario Conciliar, con ALMERA y sus seguidores<sup>612</sup>.

(188) - ¿Gusta? -dijo ofreciéndome la mitad.  
- No, gracias -dije-, ya comí en el tren.  
Ya *no volvimos a hablar, hasta que hubo acabado* su almuerzo.  
- ¿Dónde va usted? -inquirió.

<sup>609</sup> Cf. *supra*, § 1.2.3.1.

<sup>610</sup> A. Obando Bolaños, *El más violento paraíso*, Costa Rica, 2001 (CREA).

<sup>611</sup> L. de Carmela, *El maestro Ernesto Lecuona*, Cuba, 1995 (CREA).

<sup>612</sup> J. Truyols, *Desarrollo histórico de la Paleontología contemporánea en España*, Espagne, 1987 (CREA).

- A Santa Clara<sup>613</sup>.

(189) Al regresar al piso de la Ronda de San Antonio, Julián advirtió que el Mercedes Benz de don Ricardo Aldaya estaba parado frente a la sombrerería. Se detuvo en la esquina y esperó. Al poco, don Ricardo salió de la tienda de su padre y se introdujo en el coche. Julián se ocultó en un portal *hasta que hubo desaparecido* rumbo a la plaza Universidad. Sólo entonces se apresuró a subir la escalera hasta su casa. Su madre Sophie le esperaba allí, prendida de lágrimas<sup>614</sup>.

L'antériorité n'est imputable ni aux formes de *PQP*, ni aux formes de *passé antérieur* isolément<sup>615</sup>. Il faut également mentionner que le *PQP* et le *passé antérieur* ne sont pas équivalents puisqu'il ne commutent pas dans l'ensemble des contextes. Si l'on considère le déroulement d'une période depuis un point de vue intrinsèque avec l'adverbe « durante », par exemple, le *PQP* est acceptable, mais ce n'est pas le cas du *passé antérieur*<sup>616</sup> :

(190) Si se reavivaba el pleito, y un soplo liviano podía encender las ascuas, lo más conveniente era tener lejos al capón. Podría ser llamado a testificar y su confesión le acarrearía la ruina, pues estaba presente cuando compró algunos libros en Burdeos y *le había visto leerlos durante el viaje*. Así que la única manera de desacreditar su testimonio era desprenderse de él y si llegaba el caso despedirlo por ladrón, para alegar después en el juicio que el chico mentía por despecho y venganza. Como ya no cantaba para los Lanuza, levantaba falsos testimonios<sup>617</sup>.

Dans ce type de configuration, l'emploi d'un *passé antérieur* est difficilement envisageable pour une raison qui découle de la temporalité des deux formes : par sa nature de *présent* inactualisant, l'auxiliaire du *PQP* est de type sécant : il implique au moins deux instants successifs dont l'un est accompli et l'autre non. Le *passé* inactualisé, en revanche, est non-sécant, et à fortiori le *passé* inactualisé composé qui implique d'envisager la déclaration d'existence d'un procès vu depuis un point de vue extrinsèque dans un *passé* révolu. C'est ce dernier élément qui permet de comprendre comment cette dernière forme s'oppose à son corrélat non composé :

(191) Cuando María *tocó* la sonata, Pedro la miró con aire de desaprobación.

(192) Cuando María *hubo tocado* la sonata, Pedro la miró con aire de desaprobación.

Dans ces deux exemples de L. García Fernández cités par G. Soto<sup>618</sup>, le point de vue extrinsèque impliqué par le participe et le caractère lexical d'accomplissement de

<sup>613</sup> J. Collyer, *Cien pájaros volando*, Chili, 1995 (CREA).

<sup>614</sup> C. Ruiz Zafón, *La sombra del viento*, Espagne, 2001 (CREA).

<sup>615</sup> Les exemples de *passés antérieurs* avec *hasta que* sont plutôt à mettre en relation avec les effets de sens narratifs du *PQP*. Voir *infra* § 3.2.

<sup>616</sup> Voir G. Soto, 2009.

<sup>617</sup> E. Alonso, *Flor de Jacarandá*, Espagne, 1991 (CREA).

<sup>618</sup> Voir G. Soto, 2009.

« tocar la sonata », nécessairement délimité par la borne finale que constitue la fin du morceau, invitent à penser que Pedro n'a eu un regard réprobateur qu'une fois la sonate terminée. En revanche, cette interprétation n'est pas obligatoire dans le cas de « tocó », lequel est neutre du point de vue aspectuel. G. Soto remarque que les *pasados anteriores* ne concernent aujourd'hui que les prédicats téliques, ce qui les conduit à exprimer un aspect de phase d'état résultant :

Plus précisément, on propose que le PA [Passé Antérieur] communique un aspect de phase qui focalise l'instant où un état de choses dynamique et télique (accomplissement ou achèvement) génère un état résultant. Par conséquent, il expose le point critique de l'événement dans lequel il se déploie avec davantage de dynamisme, reléguant ses autres phases, dans le cas des événements duratifs, à l'arrière-plan de la scène communiquée par la proposition<sup>619</sup>.

Cet aspect de phase, à l'origine de l'effet de sens d'antériorité, permet en outre, selon le même auteur, de configurer « un jalon sémantique et cognitif qui peut être employé pour relier les événements entre eux »<sup>620</sup>. Il nous semble que cet effet ne soit pas l'apanage exclusif du *passé antérieur*, et qu'il le partage avec le *PQP*, puisqu'il faut y voir un effet de sens imputable au participe : celui-ci, par le cognème T, laisse envisager les procès téliques sur leur borne finale. On suppose dès lors que le procès est accompli. Cependant, c'est probablement cette présupposition d'accompli qui entrerait en conflit avec le caractère non-sécant de *hubo*. Contrairement à *había*, *hubo* ne suppose pas, dans sa sémantèse, deux instants théoriques, dont l'un est accompli et l'autre non. Pour G. J. Barceló et J. Bres, c'est ce qui rend le *passé antérieur* français plus vulnérable :

Cette présupposition d'accompli, qui tient à l'instruction [+ extension], entre en contradiction avec la représentation du temps interne en seul accomplissement, liée à l'instruction [+ incidence]. Ce conflit tend à bloquer la possibilité de production d'un PA, qui ne pourra être employé en discours qu'avec le soutien que peuvent lui apporter les éléments marqueurs d'incidence que sont les conjonctions *dès que*, *lorsque*, etc. ; où les circonstants bientôt, *en un instant*, etc. [...] Voilà qui nous semble rendre compte, de façon systémique, du fait, noté par toutes les grammaires mais rarement expliqué, que le PA, à la différence du PQP, ne puisse s'employer que dans certains cotextes, et soit donc d'un usage fort limité<sup>621</sup>.

<sup>619</sup> G. Soto, 2009 : « Específicamente, se propone que el PA comunica un aspecto de fase que focaliza el instante en que un estado de cosas dinámico y télico (una realización o un logro) genera un estado resultante. Por ello, perfila el punto crítico del evento, en que este se despliega con mayor dinamismo, dejando sus otras fases, en el caso de los eventos con duración, en el trasfondo de la escena comunicada por la cláusula ».

<sup>620</sup> *Ibid.* : « configura un hito semántico y cognitivo en el discurso, que puede emplearse para vincular eventos ».

<sup>621</sup> G. J. Barceló et J. Bres, 2006, p. 84-85.

Le passé antérieur espagnol a peut-être peu à peu réduit ses emplois pour les mêmes raisons. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'il n'offre pas la même conceptualisation en langue que le *PQP*.

### 3.1.2 Effets de sens résultatif, expérientiel et persistant

#### 3.1.2.1 Effet de sens résultatif

Deux éléments peuvent concourir à la naissance de l'effet de sens résultatif : la présence d'un procès d'accomplissement, ou bien tout type de procès associé à un élément qui fasse coïncider sa pertinence avec une situation subséquente.

##### a) Bornage adverbial

Cet élément de « pertinence » peut être un adverbe, ou bien toute locution adverbiale comme « ahora » (193), « en ese entonces » (194), « en ese instante » (195), « todavía » (196) associée à un prédicat présentant dans sa sémantèse une borne finale :

(193) Julio Medem -que en 1991 estrenó su primera película, *Vacas* - afirma que en *Los amantes del Círculo Polar* se podrá ver su propia evolución como cineasta. 'Todas mis películas son historias de amor, pero *ahora había llegado* el momento de contar una historia de amor en estado puro. Para mí cada vez era más importante hablar del amor'<sup>622</sup>.

(194) ¿Usted conoció la vaquera de los P? Sí. ¡Cómo no! Yo conocí la vaquera de los P. *Y en ese entonces había ganado, metido allí en Sabana Grande, pues*. Claro, tengo un, no tengo una memoria muy clara de eso, pero sí la conocí<sup>623</sup>.

(195) Mis padres me estaban esperando en el aeropuerto y por las calles de Madrid, que me devolvían no sé si a la realidad o al pasado o a mi verdadero futuro, llegamos a nuestra casa y pasé a mi cuarto donde nunca había estado G. y que ya nunca conocería *porque en ese instante había decidido* no entrar más en los sueños que sólo producen sueños como si todo lo que se desea fuese ya pasado<sup>624</sup>.

(196) El lector se preguntará con Carolina si Leonardo D'Amaro tiene en realidad tanto interés personal para que se le dedique una atención así. Que él se la guise y él se la coma. La diferencia entre el lector y Carolina es que el lector ya sabe que Leonardo D'Amaro ha muerto, y Carolina no sabía ni que Leonardo D'Amaro *todavía no había muerto*, ni si estaba vivo<sup>625</sup>.

Ces mêmes syntagmes associés à des prédicats d'activité – *i.e.* ne comportant pas de borne finale, mais initiale – pourront être accompagnés de ces mêmes syntagmes, mais ne seront pas systématiquement compris comme résultatifs. Ainsi, si cette lecture est possible en (197), elle est en revanche plus difficile en (198) :

<sup>622</sup> « Julio Medem inicia en Laponia su película 'más apasionada y sobria' », *El País*, Espagne, 1997 (CREA).

<sup>623</sup> Oral, Vénézuéla (CREA).

<sup>624</sup> C. Sánchez, « La noche americana », *El mundo*, Espagne, 1996 (CREA).

<sup>625</sup> J. L. Alegre Cudós, *Locus amoenus*, Espagne, 1989 (CREA).

(197) Primero, el sonidista se quejó de que algo no funcionaba. Después, un despistado delegado interrumpió la grabación. Finalmente, todos quedaron felices y contentos. Más tarde, cuando la corta escena salió al aire, con un discurso de George McGovern como música de fondo, probablemente nadie reparó en que *la votación ni siquiera había empezado en ese instante*. Con la misma confianza que los partidarios del ex Vicepresidente Mondale, casi todo el mundo aquí tenía la certeza de su triunfo<sup>626</sup>.

(198) No es verdad, Rafa -Sara sonreía. Ya se había rendido, había vuelto a aceptar los repentinos mimos de su suerte y su propio apetito, el deseo de devorarlo de verdad, de volver a poseer a Vicente en él, y quizás por eso, *sólo en ese instante había empezado también a comprenderle*-. Tú no quieres acostarte conmigo por eso. Tú lo que quieres es meterte en la cama con la novia de tu tío, del ídolo de tu adolescencia. Es una fantasía juvenil, no profesional<sup>627</sup>.

Dans le second exemple en effet, la survenue de « sólo en ese instante » dans l'antécédence de « había empezado » nous invite à comprendre que nous n'avons pas là un *PQP* résultatif dans le sens où l'on considérerait le « résultat du commencement », mais bien un *PQP* que l'on appellera « de progression narrative »<sup>628</sup> dans lequel le début du procès « empezar » coïncide avec la borne posée par « sólo en ese instante ». Cette double lecture est rendue possible par l'absence de borne finale dans la sémantèse des verbes d'activités : l'opération de conceptualisation emportée par le participe ne pourra pas entrer en interaction avec une borne finale nous obligeant alors à une lecture résultative.

### b) Inférences pragmatiques

L'effet de sens résultatif peut également résulter d'un lien de causalité que l'on infère de nos connaissances sur le monde. Dans ces exemples, le sol était mouillé, mais il « n'avait pas plu » (199), la porte par laquelle la femme « était entrée » était ouverte (200), ou encore l'absence de la femme laissait présupposer qu'elle « était sortie » (201) :

(199) Hay que llevar el cadáver a Pupo, para que ponga el Plan en marcha. Sentía las manos húmedas. Esa sustancia viscosa sólo podía ser sangre. ¿Suya o del Chivo? *El asfalto estaba mojado. Como no había llovido, sería sangre también*. Alguien le pasó la mano por los hombros y le preguntó cómo se sentía. Su voz sonaba apesadumbrada. Reconoció a Salvador Estrella Sadhalá<sup>629</sup>.

(200) Nadie contestó a su llamada.

No tenía fuerzas para regresar *hasta la puerta por donde había entrado y que permanecía abierta* a juzgar por una claridad incierta. Sin embargo, enloquecida corrió hacia ella, sólo para

<sup>626</sup> « EE.UU », *Revista Hoy*, Chili, 1984 (CREA).

<sup>627</sup> A. Grandes, *Los aires difíciles*, Espagne, 2002 (CREA).

<sup>628</sup> Cf. *infra*, § 3.2.2.

<sup>629</sup> M. Vargas Llosa, *La fiesta del chivo*, Pérou, 2000 (CREA).



que momentos antes de llegar se cerrara también con un golpe seco. Ana se dijo que esto era una trampa. Tal vez Cristian estuviera allí, burlándose de su miedo<sup>630</sup>.

(201) Pero resulta que nos tocó salir por esa noticia, a la escondida sin sacar nada. El mandó una razón con deseos de llevarse a su familia. Mandó a buscar a mamá y *ella no estaba, ella se había salido*. La situación era muy cruel<sup>631</sup>.

Dans ces trois exemples, nous établissons des liens entre les différents événements, par les connaissances que nous avons du monde référentiel : les *PQP* sont donc lus comme pertinents *a posteriori*. Cette pertinence ne peut naître hors discours, et ne peut donc être imputée à la forme verbale.

### c) Le cas de *ya*

Enfin, nous devons mentionner l'adverbe *ya* qui est fréquemment cité par les spécialistes pour repérer cet effet de sens<sup>632</sup>. Dans la *NGLE*, *ya* est décrit, selon les contextes, comme un « connecteur discursif », un « terme de polarité positive », ou encore comme un « marqueur aspectuel »<sup>633</sup>. Il connaît des effets de sens très hétérogènes : *ya veo, ya verás, ya que te lo digo, ya*, etc. mais, associé à un *PQP*, il peut en effet apparaître dans des énoncés que l'on considère comme résultatifs. C'est ce que l'on peut constater dans les exemples suivants :

(202) El técnico llegó con una idea más clara de los errores cometidos en el primer juego de la gran final porque *ya había revisado* detenidamente el vídeo, mientras sus pupilos aseguraron que tenían muy claro lo sucedido en el estadio capitalino el domingo 'cometimos muchas fallas, pero esto no se repetirá en San Pedro Sula'<sup>634</sup>.

(203) Manuel no pareció conmoverse mayormente por la muerte del soplón, pero se mostró sorprendido:

- ¿Ah sí?, lo siento, pero ¿qué tiene que ver con nuestro asunto?

Juan *había dado ya* el primer paso y, como liberándose de un peso, descargó el resto de la historia:

- Fitipaldi me dejó un papel. En ese papel vienen unas pistas que yo seguí, don Manuel. Y lo que averigüé es muy serio. Muy serio, de verdad. No le va a gustar a usted, créamelo<sup>635</sup>.

(204) Los 12 días de huelga del pasado año colocaron a Francia al borde mismo del colapso. El acuerdo llegó cuando más de la mitad de las 18.000 estaciones de servicio francesas estaban cerradas por falta de gasolina.

La falta de repuestos, de materias primas y de combustible *había ya paralizado* las actividades de un número creciente de empresas, parte de ellas, extranjeras. Algunos productos empezaban a

<sup>630</sup> N. Aguilera, *La caricia rota*, Mexique, 1983 (CREA).

<sup>631</sup> A. Alape, *La paz, la violencia: testigos de excepción*, Colombie, 1985 (CREA).

<sup>632</sup> Cf. *supra* § 1.2.3.

<sup>633</sup> Voir Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009.

<sup>634</sup> K. Torres, « Cronómetro », *Suplemento del diario Tiempo*, Honduras, 2003 (CREA).

<sup>635</sup> S. Rovinski, *Herencia de sombras*, Costa Rica, 1993 (CREA).

menudear en los mercados y los desplazamientos por las carreteras francesas resultaban peligrosos<sup>636</sup>.

Pour expliquer cet effet de sens résultatif, certains auteurs invoquent le signifié aspectuel de « ya » dans ces énoncés. C'est le cas de L. García Fernández qui le considère comme un « complément adverbial aspectuo-temporel de phase », lequel implique la mise en opposition de deux phases dont l'une succède à l'autre, non seulement dans les cas de subordonnées temporelles introduites par *cuando*, mais également dans les propositions indépendantes<sup>637</sup>. C'est aussi l'hypothèse de Á. Carrasco Gutiérrez, laquelle, rappelons-le, s'appuie sur la présence de *ya* pour reconnaître la lecture de parfait qui se caractérise, selon elle, par un « Temps du Focus » postérieur au « Temps de la Situation »<sup>638</sup>. Ainsi, en (205), « ya » constituerait une borne entre les phases de « llegó » et « había muerto ». En (206), nous aurions également deux phases, celle de « concluyó » et celle de « había dado » :

(205) Una niña de cuatro años ha fallecido durante la madrugada del domingo en la localidad sevillana de Mairena del Aljarafe cuando, al parecer, una pequeña tapia del local en el que se encontraba le cayó encima en el transcurso de la celebración de una primera comunión. Según las fuentes consultadas, *la niña ya había muerto cuando llegó al servicio* de Urgencias del Hospital Virgen del Rocío, al que fue trasladada por los familiares<sup>639</sup>.

(206) Cuando Maderno concluyó su trabajo en la ampliación de San Pedro en 1612, Gian Lorenzo Bernini, nacido en Nápoles el 7 de diciembre de 1598, tan sólo contaba 14 años de edad, *pero ya había dado muestras precoces de genialidad*<sup>640</sup>.

Pour nous assurer que l'adverbe « ya » donne systématiquement lieu à une lecture résultative, nous devons également nous pencher sur les emplois dans lesquels il s'associe à un verbe atélique, comme « ser ». Or, on s'aperçoit que la lecture résultative de (207) peut être lue comme antérieure si l'événement est daté (208) :

(207) ¿Veinte horas a la semana? No. Independientemente tenían que ser sesiones de dos veces por semana. Entonces yo empecé a estudiar con el doctor F.D., *que ya había sido mi maestro* en sicología, y empecé el psicoanálisis con él<sup>641</sup>.

(208) Esta movilización -que culminaba el deterioro producido por el incumplimiento del pacto con TVE- le costó el puesto a Balmaseda, sustituido un mes más tarde por el productor y

<sup>636</sup> « El Gobierno francés advierte del riesgo de que los camioneros bloqueen las carreteras », *El País*, Espagne, 1997 (CREA).

<sup>637</sup> Voir L. García Fernández, 1999 et *supra* § 1.2.3.2-a.

<sup>638</sup> Voir Á. Carrasco Gutiérrez, 2008, p. 31 et *supra* § 1.2.3.2-a.

<sup>639</sup> « Muere una niña de cuatro años al sepultarla una tapia durante una primera comunión », *ABC electrónico*, Espagne, 1997 (CREA).

<sup>640</sup> F. Calvo Seraller, *Historia del arte*, Espagne, 1997 (CREA).

<sup>641</sup> Oral, Mexique (CREA).

guionista Juan Miguel Lamet, ponente del PSOE en el Congreso Democrático de Cine Español, *que ya había sido candidato a ese mismo cargo en 1982*<sup>642</sup>.

L'adverbe *ya* n'interdit pas non plus la lecture antérieure que nous avons décrite en § 3.1.1 avec les verbes d'achèvement :

(209) Fujimori, *que ya había dado un auto-golpe cerrando el congreso en 1992*, manipuló las leyes peruanas para poder presentarse a un tercer mandato, no hizo nada para impedir la falsificación de un millón de firmas para la inscripción de su candidatura, y ejerció presiones para que su rival prácticamente no pudiera aparecer en los canales de televisión gratuitos<sup>643</sup>.

(210) La parcialidad con el señor Madrigal, se nota también en su última edición (964) en la cual reproducen exactamente, y con la única modificación del título, una carta, escrita en contra de Lorenzo, *que ya había aparecido en la edición 961*<sup>644</sup>.

Même si l'on peut admettre que la valeur d'antériorité des *PQP* est inférée de l'aspect accompli en (207)-(210), *ya* ne semble pas être à même de jouer le rôle d'un marqueur aspectuel. En outre, cette analyse de *ya* impliquerait que l'on en postule la polysémie. Il est en effet difficile de conserver l'hypothèse aspectuo-temporelle dans les exemples qui suivent :

(211) No sabemos si es un premio por ser otro más de los gobernadores salinistas, que inmediatamente salen de su gobierno y encuentran chamba inmediatamente, *ya sea* de embajadores, *ya sea* de directores de aeropuertos, pero, siempre encuentran un trabajo<sup>645</sup>.

(212) EL Recita. [...] ELLA Eh... claro, ya va. ¿Cómo es que dice?... *ah... ya*. (Recitando acompañada de movimientos descriptivos). 'Los zapaticos me aprietan, las medias me dan calor y el beso que tú me diste lo guardo en el corazón'.

(213) O sea, que se lo pasa uno bien ahí, ¿no? Muy bien. Bueno, pues *ya nos iremos* el miércoles de nuevo<sup>646</sup>.

N. Delbecque et R. Maldonado rejettent l'idée selon laquelle *ya* aurait pour signifié un contenu aspectuel et proposent que le signifié unique de « *ya* » est celui d'une « prédication d'ancrage » qui permet de placer l'événement par rapport au regard du locuteur au moment de l'énonciation :

[Les prédications d'ancrage] délimitent une entité spécifique dans un ensemble de circonstances que locuteur et auditeur reconnaissent. Par exemple, alors que le nom *manzana* réfère à un type de choses dont il existe plusieurs instances possibles, le groupe nominal *la manzana* en désigne un exemplaire, c'est-à-dire une instance particulière identifiée [...] En tant que prédication d'ancrage, *ya* fonctionne comme un élément qui place l'événement par rapport au moment même

<sup>642</sup> E. Riambau, *La década socialista (1982-1992)*, Espagne, 1995 (CREA).

<sup>643</sup> « La merecida soledad de Fujimori », *El Nuevo Herald*, États-Unis, 2000 (CREA).

<sup>644</sup> « Madrigal sí, Peñalosa no », *Revista Semana*, Colombie, 2000 (CREA).

<sup>645</sup> « Sesión pública ordinaria de la Honorable cámara de Senadores », Oral, Mexique (CREA).

<sup>646</sup> Oral, Radio, Espagne, 1991 (CREA).

de l'énonciation. Son signifié est ponctuel. Plus que capter le déroulement d'un événement, il signale que l'on évalue son début ou sa fin par rapport au moment même de l'énonciation<sup>647</sup>.

Dans l'analyse proposée par ces auteurs, *ya* est donc un opérateur qui participe à la construction, par le sujet parlant, d'une vision dynamique de la réalité, par un processus projectif qui se définit en termes de « *momentum évolutif* » :

Notre analyse suggère que *ya* active une valeur projective qui se définit en termes de *momentum évolutif*. Cette notion reconnaît le rôle joué par le locuteur dans la construction d'une vision dynamique de la réalité, tant et si bien que la propre évolution de la réalité devient un objet de conceptualisation *sui generis*. [...] La notion de *momentum évolutif* est déterminante dans l'élaboration de la particule *ya* : elle en met en évidence la valeur essentiellement projective. Sur la base de l'information qu'il a de l'organisation des choses, c'est-à-dire, sur la base de son *momentum évolutif*, le locuteur se montre en mesure d'évaluer le point auquel est arrivé le déroulement d'une activité en cours [...] ou le degré d'imminence d'un événement dont il sait interpréter les signes précurseurs ou concomitants [...]<sup>648</sup>.

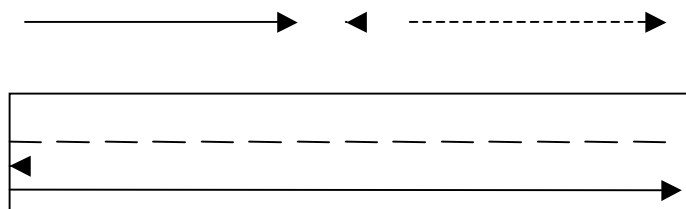
Quand l'adverbe *ya* s'associe à un temps composé, cet adverbe ne se limite donc pas à focaliser une partie de la période qui suit la fin de l'événement, mais il « donne une cohérence interprétative à l'union de deux événements : il signale que la validité du point atteint dans la subordonnée temporelle procède de la présence d'une dynamique sous-jacente qui confère de la pertinence »<sup>649</sup> au procès dénoté au *PQP*. Selon ces auteurs, *ya* n'est donc pas à même de situer sur un axe déictique objectif : il permet seulement de structurer l'information en lui donnant une orientation dynamique et en progression. Ainsi, la différence entre *está bien* et *ya está bien* serait que le deuxième énoncé se laisse concevoir comme l'étape d'un scénario pré-établi, alors que le premier est neutre de ce point de vue. C'est ce qui conduit les auteurs à envisager *ya* comme un « focalisateur méta-discursif programmatique » qui permet de détacher la séquence marquée par l'adverbe non seulement par rapport aux autres séquences du co-texte mais

<sup>647</sup> N. Delbecque et R. Maldonado, 2009, p. 194-195 : « [Las predicaciones de anclaje] delimitan una entidad específica ubicada en un conjunto de circunstancias que hablante y oyente reconocen. Por ejemplo, mientras que el nombre *manzana* refiere a un tipo de cosas de las que existen muchas instancias posibles, el grupo nominal *la manzana* designa un ejemplar, es decir, una instancia particular identificada [...] En su calidad de predicación de anclaje, *ya* opera como elemento que ubica el evento respecto del momento mismo de la enunciación. Su significado es puntual. Más que captar el desarrollo de un evento, señala que se evalúa su inicio o su conclusión respecto del momento mismo de la enunciación ».

<sup>648</sup> *Ibid.*, p. 198-199 : « Nuestro análisis sugiere que *ya* activa un valor proyectivo definible en términos de *momentum evolucionario*. Esta noción reconoce el papel desempeñado por el hablante en la construcción de una visión dinámica de la realidad. Hasta tal punto es así que la propia evolución de la realidad se convierte en un objeto de conceptualización *sui generis*. [...] La noción de *momentum evolucionario* es determinante en la conformación de la particula *ya*: arroja luz sobre su valor esencialmente proyectivo. Con base en la información que se tiene de la organización de las cosas, es decir, con base en su *momentum evolucionario*, el hablante se muestra capacitado para evaluar el punto al que ha llegado el desarrollo de una actividad en curso [...] o el grado de inminencia de un acontecimiento del que sabe interpretar señales precursoras o concomitantes [...]

<sup>649</sup> *Ibid.*, p. 215 : « da coherencia interpretativa a la unión entre los dos eventos: denota que la validez del punto alcanzado en la subordinada temporal procede de la presencia de una dinámica subyacente que confiere relevancia [...] ».

*Base  
grammaticale* aussi pour que l'interlocuteur ne s'en tienne pas seulement à la situation immédiate, mais se projette la séquence comme l'une des phases d'un processus dynamique sur une base grammaticale. Nous reproduisons la représentation de cette progression que font les auteurs ci-dessous :



**FIGURE 28** : *Ya* : progression dynamique sur une base grammaticale

D'après N. Delbecq et R. Maldonado, 2009, p. 204.

Dans cette optique, *ya* n'est pas plus déictique que *había* mais a davantage à voir avec les conceptualisations du locuteur que la référence. Dans le cas de son association avec un *PQP*, *ya* rendrait visible la limite atteinte (T) pour le locuteur, mais il pourra s'agir de rendre visible des verbes au *présent* ou au *futur* dans lesquels aucune limite n'est franchie.

Cette étude nous paraît particulièrement intéressante car elle montre comment cette forme adverbiale en dit davantage sur la façon dont le sujet parlant conçoit la succession des éléments que sur le référent et la pertinence ou non des procès à un *moment* donné. Lorsqu'elle survient avec un *PQP*, la forme *ya* permet non pas de s'arrêter sur ce que le procès signalé aurait de pertinent dans un moment postérieur : elle permet au locuteur, et à son interlocuteur, de balayer le processus qui a conduit à l'atteinte d'une limite, en tant que processus dynamique. Que ce procès soit pertinent ou non dans un moment ultérieur importe peu : *ya* peut participer à la naissance d'effets de sens qui ne sont pas nécessairement résultatifs, puisqu'ils peuvent aussi être antérieurs ou expérimentiels comme nous le verrons ci-dessous.

Par ailleurs, nous pourrions risquer de rapprocher la sémiologie de *ya* de l'une des deux sémiologies de l'*imparfait* : celle en *-ía*. Comme nous l'avons exposé précédemment, cette forme verbale donne la possibilité au locuteur de se représenter les procès dans un présent inactuel. Cette inactualisation des procès résulte d'un choix motivé par un ensemble de raisons, qui peuvent être le choix d'évoquer un événement passé, ou toute autre fiction. Dans tous les cas, le présent inactualisant permet une projection puisque sa temporalité de présent nous permet de saisir le procès en cours, dans une vision non-sécante. Cette projection rend le procès inactuel pertinent au moment de l'énonciation : on ne relègue pas les faits à un simple passé (*cantó*), on se les représente dans un déroulement. Nous pourrions penser que nous avons là un lien sémiologique qui peut avoir été remotivé par les locuteurs en synchronie : la succession de I et de A permettrait de se projeter un ou plusieurs procès dans la dynamique de leur déroulement. Dans le cas de l'*imparfait*, la survenue tardive de *-ía* dans la désinence implique que ce déroulement n'affecte que le procès conjugué, alors que *ya* est une particule plus libre et peut peut-être concerner le déroulement d'une succession de procès les uns par rapport aux autres.

Nous ne nous avancerons pas davantage sur cette hypothèse dans le cadre de cette étude, mais il serait peut-être intéressant d'étudier le phénomène à l'avenir dans une étude plus approfondie.

### 3.1.2.2 Effet de sens expérientiel

Pour B. Comrie, il existe quatre types de parfait : le parfait résultatif (« perfect of result »), le parfait expérientiel (« experiential perfect »), le parfait persistant (« perfect of persistent situation ») et le parfait continuatif (« continuative perfect »)<sup>650</sup>. Cet auteur définit le parfait expérientiel comme celui qui « indique qu'une situation donnée a eu lieu au moins une fois pendant un certain temps dans le passé menant jusqu'au présent »<sup>651</sup>. C'est sur cette classification que s'appuient J. Havu et Á. Carrasco Gutiérrez pour mettre au jour cet effet de sens en espagnol. Rappelons que pour J. Havu, deux critères sont nécessaires à l'identification de ce type d'emploi : dans les cas

<sup>650</sup> Voir B. Comrie, 1976, p. 58 et sqq.

<sup>651</sup> *Ibid.*, p. 58 : « The experiential perfect indicates that a given situation has held at least once during some time in the past leading up to the present ».

d'énoncés *non-préconstruits*, il faut que le *PPT* coïncide avec le moment de la parole et le point de référence auquel s'arrimera le *PQP*, et qu'il y ait eu au moins une occurrence de la situation. Il rappelle en outre que c'est le cas typique des énoncés négatifs ou interrogatifs<sup>652</sup>.

L'effet de sens expérimentiel du *PQP* se distingue selon nous des effets de sens antérieur et résultatif par la lecture itérative du procès signalé. Cette lecture peut provenir du co-texte : *una, dos, tres veces ; a veces ; a menudo ; etc. :*

(214) 'Cualquier día su cadáver aparecerá consumido por el sol, si no lo han encontrado antes las hienas y los chacales', se dijo, pero en el fondo no estaba convencido de ello, porque aquel hombre le había confesado que *había ido dos veces* a la 'tierra vacía', y estaba seguro de que no mentía<sup>653</sup>.

(215) Independiente *había llegado dos veces* al gol gracias a pelotazos frontales de Serrizuela a Silvera, los mismos que los defensores de Boca, por caso, se cansaron de rechazar una semana atrás. Criticada antes, esa fórmula resultó letal ayer. Cosas del fútbol y de la pericia de sus intérpretes<sup>654</sup>.

(216) Cuando pensaba con frialdad en lo que venía siendo esa vida, ese frenesí de rostros y apellidos, de incursiones en braguetas y paseos solitarios por alamedas desconocidas, ese galope de mentiras ladinas o piadosas, llegaba a la conclusión última de que su vida no era un gigantesco enredo sentimental, como *a menudo había creído*<sup>655</sup>.

(217) Los amores de Pelayo, sin embargo, no pasaban de ser un juego soso e inocente de lánguidas miradas, furtivas sonrisas, apretones disimulados de trémulas manos, por lo que *a veces había llegado* a pensar con inquietud si su hermano no sería impotente, aunque rechazase a continuación la horrible sospecha, capaz de deshonar a toda su casta. Los Mármol eran machos de los pies a la cabeza<sup>656</sup>.

La négation avec *jamás* ou *nunca* produit le même effet :

(218) - ¡Mira lo que has hecho, Ignacio! -me censuró, muy indignada, Maribel-. ¡Menudo susto has debido de darle al pobre Timoteo! Él *jamás se había subido a un árbol*. Y, ahora, ¿cómo va a bajar?<sup>657</sup>

(219) El inspector le preguntó si había conocido a Amado Carrillo Fuentes. Errázuriz respondió que *nunca había escuchado ese nombre*, pero le confirmó que había atendido a un médico mexicano llamado Ricardo Rincón de la Peña<sup>658</sup>.

Comme nous pouvons le constater dans ces derniers exemples, la survenue d'un syntagme adverbial fréquentatif – parmi lesquels *nunca* et *jamás* en seraient des

<sup>652</sup> Cf. *supra*, § 1.2.3.2-b.

<sup>653</sup> A. Vázquez-Figueroa, *Tuareg*, Espagne, 1981 (CREA).

<sup>654</sup> « Independiente campeón : el 3-0 sobre San Lorenzo », *Clarín*, Argentine, 2002 (CREA).

<sup>655</sup> J. García Sánchez, *La historia más triste*, Espagne, 1991 (CREA).

<sup>656</sup> C. Gómez Ojea, *Cantiga de agüero*, Espagne, 1991 (CREA).

<sup>657</sup> J. I. Pardo de Santayana, *El beso del chimpancé. Divertidas e insólitas historias de la vida cotidiana en un zoo*, Espagne, 2001 (CREA).

<sup>658</sup> « Caso Carillo », *Revista Hoy*, Chili, 1997 (CREA).

versions négatives – provoque une lecture expérientielle des procès au *PQP*. C'est pour cette seule et unique raison qu'ils se distinguent de l'effet de sens résultatif, et de l'effet de sens antérieur, éventuellement, en fonction des autres syntagmes temporels. En l'absence de ces derniers, en revanche, cet effet de sens repose sur des inférences pragmatiques. C'est ce que l'on peut constater si l'on compare (220) et (221) :

(220) ¿Qué haces aquí, Nako?

- Pasaba por aquí y quería saber cómo te iban los entrenamientos y si *ya habías comido*.

- No, aún no<sup>659</sup>.

(221) - No, no te espantes. Llevas aquí un par de días. Es sólo que no sabía que eras alérgico a la pimienta negra.

- ¿Pimienta negra?! ¿Las ensaladas llevan eso?! – preguntó alarmado. – ¿Por qué nadie me lo dijo?

- ¿No lo sabías? – preguntó confundida la chica. – Creí que *ya habías comido* una ensalada César antes, por eso no lo pregunté<sup>660</sup>...

En (220), il est évident que l'ami de Nako a déjà mangé au moins une fois dans sa vie, mais que Nako cherche à savoir s'il a pris son dernier repas. Ce sont donc les connaissances pragmatiques et culturelles de chacun qui permettront d'interpréter l'énoncé comme « si esta noche ya habías comido », avec, par conséquent, un effet de sens résultatif. En (221), en revanche, il s'agit bien d'un effet expérientiel qui se déduit de l'étonnement de l'homme allergique devant la salade et de l'adverbe « antes ».

### 3.1.2.3 Effet de sens persistant

Selon B. Comrie, le parfait persistant est utilisé « pour décrire une situation qui a commencé dans le passé mais qui continue (persiste) dans le présent »<sup>661</sup>. Rappelons que pour J. Havu, ces emplois résultent de l'interaction d'adverbes comme *ya*, ou *ahora*, d'un verbe d'état ou atélique duratif, et d'un troisième élément qui indique la période écoulée entre le début de l'événement, ou de l'état, et le *PPT*. L'auteur ajoute par ailleurs que ces emplois peuvent commuter avec l'*imparfait* dans le cas du *plus-que-parfait*<sup>662</sup>.

<sup>659</sup> Catastrophe 23, « Entrada 013 », *Live journal* [En ligne] | 2012, mis en ligne le 8 mai 2008, consulté le 12 mai 2012. URL : <http://catastrophe23.livejournal.com/71304.html>

<sup>660</sup> Jacquie, « It gets better », *Slas Heaven* [En ligne], Espagne | 2012, consulté le 12 mai 2012. URL : <http://www.slasheaven.com/viewstory.php?sid=38832&chapter=2>

<sup>661</sup> B. Comrie, 1976, p. 60 : « to describe a situation that started in the past but continues (persists) into the present ».

<sup>662</sup> Cf. *supra*, § 1.2.3.2-b.



Dans la terminologie vendlerienne, on trouvera ce genre d'effet avec les verbes d'état et les verbes d'activité :

(222) En La Prensa encontré el mismo espíritu que había dejado. Combativa, en defensa de las buenas causas, no era raro que se enfrentara al Gobierno. *Conservaba la tónica que había tenido desde su primer número*. Por eso creo que ha de ser interesante hacer un recuento de su historia<sup>663</sup>.

(223) Aquí fue a la inversa. El embajador de mi país *en ese momento había sido un político* que combatimos desde la Federación de Estudiantes Universitarios; entonces, cobardemente, se aprovechó de una relación de fuerza política para pedir que nos echaran de Chile. Me enteré casualmente que se me perseguía. Logré esconderme<sup>664</sup>.

(224) Nacido a pocos meses de finalizada la Segunda Guerra en lo más profundo de la Bavaria alemana, Rainer Werner Fassbinder dejó a los 16 años el colegio (y la casa de su madre, que luego actuaría en algunas de sus películas) y se fue a trabajar en el negocio inmobiliario de su padre en Colonia. *Para esa época ya había asumido abiertamente su homosexualidad*, si hemos de dar fe a las insinuaciones del ya mencionado Harry Baer, hasta llegó a trabajar ocasionalmente de taxi boy<sup>665</sup>.

(225) ¿Qué querrían decir exactamente las palabras 'en lo más profundo del océano', por más que medito acerca de la respuesta, nunca logro encontrarla... *Ya había nadado durante horas*, por lo que se encontraba agotado y lo peor era que solo ahora se había percatado de un pequeño detalle... ¡ estaba perdido en medio del mar! ... ¿Cómo podría volver a tierra?<sup>666</sup>

L'effet de sens que l'on nous décrit est largement inféré de notre connaissance du monde. Dans tous les cas, on infère que l'événement se poursuit au-delà de la borne posée par le participe. En (222), cette persistance des faits est même exprimée explicitement : « En la Prensa encontré el mismo espíritu que había dejado », de même qu'en (223) « en ese momento » indique qu'il s'agissait encore du même homme politique. Enfin, en (224), et on se doute que Reiner Werner Fassbinder n'a pas cessé d'assumer son homosexualité, et en (225), le narrateur n'a certainement pas arrêté de nager, alors qu'il est perdu au milieu de l'océan. C'est pour ces mêmes raisons que l'ensemble de ces *PQP* peuvent commuter avec un *imparfait*, qui saisisrait le procès en effectation, en offrant de ceux-ci une vision sécante.

Cet effet de sens persistant est particulièrement intéressant car il nous permet de constater que la chronologie des événements n'a pas nécessairement la primauté dans le recours au participe. Dans ces exemples, le *PQP* permet de relater des faits, passés ou

<sup>663</sup> P. G. Beltrán, *La verdadera realidad peruana*, Pérou, 1976 (CREA).

<sup>664</sup> « Anecdótico del escritor ecuatoriano Jorge Enrique Adoum con Pablo Neruda », *Proceso*, Mexique, 1996 (CREA).

<sup>665</sup> A. Magnus, « La perturbadora franqueza de Fassbinder », *Mexiko, Goethe Institut* [En ligne], Allemagne | 2012, mis en ligne le 10 juin 2010, consulté le 12 mai 2012. URL : <http://www.goethe.de/ins/mx/lp/pre/ms7/es3348615.htm>

<sup>666</sup> K. Zilia, « Travesía por el cuarto Elemento », *Fan Fiction* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 10 juillet 2006, consulté le 12 mai 2012. URL : [http://www.fanfiction.net/s/2616590/13/El\\_Mensajero\\_del\\_Cielo](http://www.fanfiction.net/s/2616590/13/El_Mensajero_del_Cielo)

fictifs, tout en prenant de la distance grâce à la conception qu'emporte le participe passé. C'est la vision extrinsèque du procès par le participe qui permet au locuteur de « peser » ce qu'implique tel ou tel événement : qu'il s'agisse d'une attitude (« la tónica »), d'une charge politique (« presidente »), de l'acceptation d'une sexualité, ou de la distance parcourue à la nage. On voit bien que ce que dit le participe n'est pas tant que l'acteur ne coïncide plus avec l'état ou l'effection du procès : ce que permet le participe, c'est de se donner à voir une entité depuis une vision extrinsèque. Il permet de prendre une distance par rapport aux faits que les formes simples ne permettent pas. Ces cas de possible commutation avec l'*imparfait* sont donc particulièrement instructifs parce qu'ils nous permettent de comprendre ce qui sépare les deux possibilités expressives en termes de conceptualisation : on le voit bien, ici, les choix ne sont pas seulement guidés par des considérations chronologiques.

### 3.1.3 Les effets de sens modaux

Les effets de sens modaux exploitent deux voies de mise à distance par rapport à la situation d'énonciation directement accessible aux interlocuteurs : celle permise par l'inactualisation de la déclaration par *había*, et le point de vue extrinsèque permis par le participe en *-do/-to-cho* (voir figure 27, § 2.3.3).

#### 3.1.3.1 Effet de sens hypothétique

Les effets de sens hypothétiques présentent la particularité de concevoir des mondes possibles en dehors de l'actualité du locuteur, sans pour autant évoquer une époque passée. À l'instar de l'*imparfait*, le *PQP* permet au locuteur de s'extraire de la situation d'énonciation et des impératifs liés au temps d'expérience du Moi locuteur pour (se) projeter le déroulement des faits dans un espace épistémique distinct.

##### a) Subordonnées en *Si...*

Dans les apodoses de phrases conditionnelles, le *PQP* peut présenter une forme concurrente aux formes conditionnelles composées :

(226) Yo tengo el AW15 y se ve de miedo, pero también te digo que *si hubiera podido, me había comprado* el Sanyo que para eso es un full HD, u otro de ese tipo y baratillo (tipo el Optoma). También reconozco que no he visto ni el Sanyo ni ningún full barato (he visto los caros, como el de Sony que vale más de 300 euros)<sup>667</sup>.

(227) Vitargo yo opino igual que los demás en cuanto al goretex, pero con matices, si solo las vas a dar uso en verano y correr por sitios 'normales' en invierno mejor sin gore, más transpirable, más ligera (tampoco mucho), más barata. En verano se secan muy rápido. Eso sí, si vas a correr en invierno por zonas de montaña y eres de los que corre esté lloviendo, nevando o a -10°C te vas a calar. [...] Yo las XT wings 2 las he cogido sin gore porque cuestan 20 euros más, *pero si hubiera podido, sí las había comprado con él*<sup>668</sup>.

Ces emplois se distinguent des emplois normatifs par l'utilisation d'un *PQP* dans l'apodose, en lieu et place d'un *conditionnel composé*, lequel, contrairement à la première forme, ne signale pas ce qui n'est plus actuel, mais ce qui ne l'est pas encore.

<sup>667</sup> Starynostar, « ¿Invertir en pantalla o en proyector? 50-50? 30-70? 10-90? », *Foro Mundo Dvd audio & vídeo digital* [En ligne] | 2012, mis en ligne le 7 mars 2008, consulté le 23 août 2012.  
URL : <http://www.mundodvd.com/invertir-pantalla-o-proyector-50-50-30-70-10-90-a-49810/>

<sup>668</sup> Ángel, « Zapatillas Trail vs bota ligera », *Foro Sistema central* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 7 juin 2011, consulté le 23 août 2012. URL : <http://www.sistemacentral.net/foro/viewtopic.php?t=12163>

Dans ces derniers énoncés, le locuteur relègue à une actualité déliée de toute temporalité une éventualité : « si hubiera podido ». En (226), le locuteur possède déjà un vidéoprojecteur (« AW15 »), mais au lieu de dire ce qu'il aurait fait de cette possibilité dans un *futur* inactualisé, il conçoit ce qu'il en aurait fait dans un *présent* inactualisé, c'est-à-dire, dans un temps dont il a renoncé à l'actualité. L'effet de sens permis par le *PQP* est donc fort différent de celui que provoquerait la forme conditionnelle : l'éventualité à laquelle le locuteur a renoncé était à portée de main, elle est conceptualisée comme *présente*, mais l'auteur a été contraint de l'abandonner, d'où le présent inactualisant. Le futur inactualisant en revanche oblige à concevoir une étape supplémentaire. Si le locuteur avait dit *Si hubiera podido, me habría comprado el Sanyo*, on aurait visualisé deux étapes successives : l'ouverture de la possibilité, puis, ultérieurement, l'achat d'un autre vidéoprojecteur. L'achat aurait donc été visualisé comme moins imminent. En (227), avec le *PQP*, l'effet est similaire : le locuteur pose que l'achat des chaussures de sport (« XT wings ») *était déjà fait*, si cette possibilité lui avait été donnée. En français, il semble que la distinction entre les effets produits par *Si je pouvais, je les achèterais* et *Si je pouvais, je les achetais* soit du même ordre : avec cette deuxième possibilité, on sent qu'il manquait peu de chose pour que l'achat soit d'actualité. En espagnol, la forme composée associée au verbe d'accomplissement, ajoute en outre une vision résultative de l'événement, par l'effet d'interaction étudié *supra*.

Nous pouvons également rencontrer le *PQP* dans les protases, comme ici, en (228)-(231) :

(228) No fue necesario decir más. Tanto Hitchin como ella, sabían que *si él no había podido ir, no habría un centavo siquiera para pagar* algo. Ni siquiera iba a poder pagarle a los chicos si atrapaban algunos conejos<sup>669</sup>.

(229) Las grabaciones empezaría en verano o principios de otoño, tiempo para encontrar un actor que encarne al villano. *Si Colin Firth había dicho no, mismo camino habría tomado la siguiente opción*, Clive Owen, mientras que Mia Wasikowska sigue soñando para interpretar al personaje femenino<sup>670</sup>.

<sup>669</sup> B. Cartland, *La mentira dorada*, ch. 2 [En ligne] <http://es.scribd.com/doc/62365299/a-Golden-Lie-Barbara-Cartland-La-Mentira-Dorada>

<sup>670</sup> H. Rosales, « Se paralizan las producciones de los remakes de 'Akira' y 'Old boy' », *e.cartelera* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 8 janvier 2012, consulté le 23 août 2012.  
URL : <http://www.ecartelera.com/noticias/9686/paralizan-producciones-remakes-akira-oldboy/>

(230) Es una unidad con Extras apreciables. Ya cuando vi las fotos de Autoscout, supuse que *si no había sido restaurado*, posiblemente habría alguna sorpresa debajo del kit BBS<sup>671</sup>.

(231) Pues para mí es la mejor opción de todas las que se han dicho...si por mí fuera Di Caprio o Damon...pero si tiramos de lo que hay, Evans es el mejor, y me parece un buen actor (y carismático cuando quiere) y creo que puede tener las suficientes tablas para hacer del capi...y además si los comparamos con las otras opciones...pq tatum daría el pego...pero actor no es...y el otro de la serie esa...no gracias.  
esperando a que se confirme lo de Evans...será una buena noticia dentro de lo que cabe...  
repito, *por si no había quedado claro, yo habría puesto a Chris Hemsworth* (Thor) de Capi y a Josh Holloway (Sawyer en perdidos) de Thor...peor lo hecho [sic]<sup>672</sup>...

Les hypothèses présentées dans ces énoncés ne sont pas aussi abstraites et déliées de la réalité que celles des énoncés (227) et (228) : le présent inactualisant les inscrit, encore une fois, dans un présent dont on a renoncé à l'actualité. Raisonnons à partir du dernier exemple (231), dans lequel Javi expose ses préférences sur l'acteur qui devra être choisi pour incarner le rôle de Capitaine America. Afin de clarifier les choses, il résume dans une dernière phrase « repito, por si no había quedado claro, yo habría puesto a Chris Hemsworth ». Par le présent inactualisant, Javi présente l'hypothèse comme inactuelle : il ne sait pas si son message a bien été compris si bien qu'il se retire de la validation de « había quedado ». Néanmoins, cette hypothèse prend place dans une temporalité : celle de *présent*. Cette hypothèse est donc beaucoup moins virtuelle et détachée de la réalité qu'une hypothèse qui serait formulée par la forme en *-ra*.

## b) Exploitations dialogiques

Dans les exemples qui suivent – que l'on pourrait qualifier de « contrefactuels » puisqu'ils reposent sur une condition non vraie –, le locuteur se met à la place de son interlocuteur, il porte donc son choix sur une forme inactualisante qui ne porte pas la marque de première personne dans sa sémiologie :

(232) *Yo que tú había intentado* montarme dentro del coche y echarme una foto aunque seguro que eso estaba lleno seguratas pero bueno<sup>673</sup>...

(233) Genial la foto de los comensales en la chalupa. ¿Pudiste distinguir qué comían? *Yo que tú había puesto* cara de hambre y me *había apuntado*<sup>674</sup>...

<sup>671</sup> Saki, « Vendo golf GTI mk1 83 », *Foro coches* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 9 avril 2011, consulté le 23 août 2012. URL : <http://m.forocoches.com/foro/showthread.php?t=2145469>

<sup>672</sup> Javi, « 'Captain America', la lista se reduce... y Chris Evans lo tiene en el bolsillo », *Tu blog de cine* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 20 mars 2010, consulté le 23 août 2012. URL : <http://www.tublogdecine.es/noticias/captain-america-la-lista-se-reducey-chris-evans-lo-tiene-en-el-bolsillo/188>

<sup>673</sup> Mojonero, « Forots de foreros », *Foro Noticias 3D* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 9 décembre 2012, consulté le 23 août 2012. URL : <http://foro.noticias3d.com/vbulletin/showthread.php?t=243&page=101>

Dans ces deux cas, la forme composée présente une sémiologie non marquée de troisième personne dont on comprend, par la présence de « yo », qu'elle est associée à la personne du locuteur : par la forme *había*, la langue offre donc la possibilité au locuteur de s'attribuer d'autres réalités, dans un temps d'expérience distinct. Dans les deux cas précédents, ce jeu de masques trouve son origine dans un passé, car chacun des locuteurs réagit au récit d'épisodes passés. Mais la datation de la fiction n'a pas d'importance, comme on le voit dans l'exemple suivant, qui est extrait d'un blog d'utilisateurs de la voiture Saab. Le premier blogueur raconte ses péripéties avec sa voiture, péripéties qui lui ont valu de dépenser de conséquentes sommes d'argent. Parmi les internautes qui réagissent à son histoire, l'un d'eux se met à sa place :

(234) [Rash\_nsk, 29 juin 2011] [...] Como pueden ver ha sido un calvario mi experiencia con mi saab, pero aun así con 75000 km y casi 2500 dólares gastados en 3 meses vale la pena y sigue haciéndome sonreír cada vez que piso a fondo el acelerador, espero no haberlos molestado con mi comentario inmensamente largo, jejeje. Saludos desde México.  
[Arenas01, 30 juin 2011] Bienvenido al foro y ¡¡¡Todo esto le has hecho al coche!!! Yo en tu lugar, *me había comprado una 9mm Parabellum* y me suicido. Saludos<sup>675</sup>.

S'il avait été à la place de son interlocuteur, Arenas aurait opté pour une solution radicale : acheter un calibre 9 et se suicider, rien de moins. Ce qui nous semble intéressant dans ce dernier extrait, c'est l'alternance des trois formes verbales que sont le *passé composé* (« has hecho »), le *PQP* (« había comprado »), et le *présent* (« suicido »), les deux dernières montrant deux possibilités offertes par la langue lorsqu'un locuteur se met à la place de quelqu'un d'autre. Avec le *PQP*, Arenas se met dans la peau de son interlocuteur mais ne prend pas en charge l'énoncé, alors qu'ensuite, il est tout à fait dans la peau de celui-ci, puisqu'il utilise la forme actualisante avec « suicido ». Nous pouvons également observer ce type d'alternance dans l'extrait suivant, où deux internautes échangent sur l'actuel président de l'Atlético de Madrid, Enrique Cerezo :

(235) [Ele, le 20 juin 2007] Dice que el Kun ha jugado poco... otro palito a Aguirre jaja. Menudo careto tenían los 2 en la rueda de prensa. No sé si ahora acaba de decir que a veces salían y ni se movían que les faltaba garra. Y tiene toda la razón. Como se puede perder contra la real o empatar contra el nastic ?

<sup>674</sup> Mami, « Después de la tempestad », *Con Wiento Fresco. Reflexiones de una Erasmus en Viena* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 31 mai 2010, consulté le 23 août 2012.

URL : <http://conwientofresco.blogspot.fr/2010/05/despues-de-la-tempestad.html>

<sup>675</sup> « Hola me presento y les cuento la trizte historia de mi saab 93 », *Foro saaberos* [En ligne] 2012, mis en ligne le 2 juillet 2011, consulté le 23 août 2012. URL : <http://www.saaberos.com/foro/presentaciones/2614-hola-me-presento-y-les-cuento-la-trizte-historia-de-mi-saab-93-a.html>

[Alex\_atm, le 20 juin 2007] a mí Cerezo me da la impresión que es el único que ataca y que es la marioneta de gilmar, este tío es el presidente del atleti porque siente que le debe algo (que se lo debe) porque *yo en su lugar me había ido hace días*<sup>676</sup>.

Les internautes critiquent le président du club encore en place. Lorsqu'Alex lui prête des intentions (« porque siente que le debe »), il les énonce au présent actualisant, mais quand il se met à sa place, il change de forme verbale et utilise un *PQP*, alors qu'il aurait tout aussi bien pu continuer au passé composé puisque le reste est au présent. Il nous semble que le changement de mode, ici, est significatif, puisqu'il s'agit d'un changement sur le plan de l'énonciation : le locuteur se met à la place d'Enrique Cerezo (« yo en su lugar »), tout en retirant son propos de l'actualité du *moi, ici, maintenant* (« había ido »).

### 3.1.3.2 Effet de sens onirique

Comme nous l'avons exposé en première partie, parmi les emplois modaux, la *NGLE* évoque pour le *PQP* l'existence d'effets de sens qu'elle appelle « oniriques »<sup>677</sup>. Dans ce type d'emplois, l'aspect non-sécant de *había*, imputable à sa temporalité de *présent inactualisant*, permet de visualiser un événement dans son déroulement, même si celui-ci est délié du temps d'actualité du locuteur. En (236), *habías* attribue au support « tú » l'existence des verbes d'accomplissement *morir* et *desaparecer*. En (237) il s'agit du verbe « quedar » :

(236) Todas aquellas sensaciones eran muy reales, las recuerdo con exactitud, como se me encogía el corazón y el miedo recorría cada fibra de mi cuerpo entumecido y asustado. Habías muerto, *sí, en mi sueño habías muerto y habías desaparecido*, y un sentimiento de desolación me estaba atacando, sentía que no iba a ser capaz de no verte una vez más, de no escucharte una vez más y sentía que mi mundo se derrumbaba junto a ti<sup>678</sup>.

(237) Y en sueños soñaba que estaba despierto y que veía la película. Cuando despertaba (en el sueño) estaba viendo la película justo en la parte *donde me había quedado* (en el sueño del sueño) pero yo no me podía mover de la butaca<sup>679</sup>.

<sup>676</sup> « Esta gente nos está haciendo un daño terrible. Nos están hundiendo con una sonrisa en la cara », *Foro Colchonero.com* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 20 juin 2007, consulté le 23 août 2012. URL : [http://www.colchonero.com/cerezo\\_en\\_la\\_ser-itemap-1-15623-5.htm](http://www.colchonero.com/cerezo_en_la_ser-itemap-1-15623-5.htm)

<sup>677</sup> Cf. Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1787 et *supra*, § 1.2.2.2-c.

<sup>678</sup> Beck, « Desperté jadeando », *Alguna vez* [En ligne], France | 2012, mis en ligne le 31 août 2011, consulté le 23 août 2012. URL : [http://xxintoxicadaxx.blogspot.fr/2011/08/desperte-jadeando\\_31.html](http://xxintoxicadaxx.blogspot.fr/2011/08/desperte-jadeando_31.html)

<sup>679</sup> « Soñé que soñaba », *Dvd101* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 22 août 2006, consulté le 23 août 2012. URL : <http://dvd101x.blogspot.fr/2006/08/so-que-no-soaba.html>

Pour que naisse cet effet de sens, il faudra naturellement que le locuteur introduise cet espace onirique par des éléments explicites, ici « en mi sueño », ou « en sueños ».

### 3.1.3.3 Effets de sens préludique, hypocoristique et de courtoisie

Dans les emplois préludique, hypocoristique, et de courtoisie, le locuteur exploite la configuration dialogique du *PQP*, à savoir le fait que cette forme verbale, non marquée par la présence du locuteur, ouvre le champ à la validation du sens par l'interlocuteur<sup>680</sup>.

#### a) Effet de sens préludique

Dans l'exemple (238), le jeu prend place au sein d'un récit, si bien qu'on n'observe pas de différence avec l'*imparfait* et le *PQP* qui sert la narration ou la description de (239) :

(238) Estábamos jugando en el bosque detrás de casa. Yo era un pirata *que la había capturado y atado* a un árbol con unas cuerdas imaginarias mientras ella suplicaba por su vida<sup>681</sup>.

(239) Al verla coger la mano de mi padre, pensé en mi hermana y en mí sentadas debajo del calco de una lápida del pasillo del piso de arriba. *Yo era el caballero muerto que había subido al cielo* con mi perro fiel, y ella, la esposa llena de vida. La frase favorita de Lindsey era: '¿Cómo pueden esperar de mí que permanezca el resto de mis días aprisionada por un hombre paralizado en el tiempo?'<sup>682</sup>.

Dans ces deux derniers cas, en effet, on pourrait être tenté d'attribuer ces effets à la nature non-sécante de l'*imparfait* qui permet de décrire des procès dans leur déroulement, tel qu'on le ferait dans n'importe quel récit, qu'il s'agisse de relater une situation imaginaire ou non. Cependant, dans une situation de jeu, les acteurs emploient les mêmes temps qu'ils font alterner avec le présent actualisant notamment :

(240) -¿Y si jugamos a que yo era una princesa ustedes mis hermanos príncipes con poderes especiales y Silvina la bruja mala? [...] La bruja Amarga era fea, loca y muy poderosa y muy mala ¡inmunda! [...] Pero llega Amarga y la ve Barby peinándose, distraída; la apresa

<sup>680</sup> Cf. *supra*, § 2.2.2.3.

<sup>681</sup> S. Hustvedt, *Elegía para un americano* [trad. Cecilia Cerani], Barcelone, Anagrama, 2009. [En ligne]. URL : <http://es.scribd.com/doc/74650496/Hustvedt-Siri-Elegia-para-un-americano>

<sup>682</sup> A. Sebold, *Desde mi cielo* [En ligne].

URL : <http://ww.compartasuhistoria.org/webx?233@@.ef69b36/2!enclosure>



aprovechando la prisión que *habían hecho* los príncipes y la encierra con cadenas y candados [...] - ¡Cuidado que Amarga despertó! ¿Y ahora? si todavía no *habíamos liberado* a la pobre Barby que sigue presa en el calabozo. ¡Vamos príncipes hay que hacer algo rápido!<sup>683</sup>.

Dans ce dernier exemple, les formes inactualisantes ponctuent le jeu sans pour autant déteindre sur l'ensemble des formes verbales, puisque certaines apparaissent au passé simple (« despertó »), et surtout au présent (« jugamos », « llega », « ve », « apresa », « sigue », « vamos »). Dans ce cas de figure, nous pourrions faire l'hypothèse que le présent inactualisant sert de marqueur de passage vers le monde imaginaire du jeu (« yo era...») tout en associant les autres participants à la validation du sens, comme nous en avons fait l'hypothèse lorsque nous avons exposé la Théorie de la Relation Interlocutive<sup>684</sup>.

Ainsi, lorsque le présent inactualisant, simple ou composé, est employé dans une situation d'énonciation qui associe clairement l'interlocuteur, l'une des exploitations possibles du non-marquage de première personne dans les formes verbales pourrait être celle de solliciter l'accord de l'Autre. Pour que le jeu puisse se dérouler correctement, il faut sans cesse que chacun des participants en négocie les conditions : en disant « yo era la princesa », le locuteur négocie l'accord interlocutif, c'est une façon d'aller vers l'autre sans imposer d'avance les conditions dans lesquelles le jeu va se dérouler. Ce qui n'a pas à être négocié, en revanche, se maintient au présent actualisant : on peut penser que l'un des participants est bien en train d'attraper celle qui joue Amarga (« apresa »), ce qui ne donne pas lieu à débat. En revanche, quand, après l'avoir attrapée, il la met dans la prison qu'« avaient construite » les princes (« habían hecho »), il est possible que cette prison ne soit qu'imaginaire et qu'il faille encore se mettre d'accord sur ce point. De la même façon, « no habíamos liberado » est peut-être une façon d'associer l'interlocuteur à des intentions, alors que « sigue presa » est un fait avéré puisque la protagoniste dans le rôle de Barby est restée au même endroit...

Notre corpus ne nous permet pas de disposer de données suffisantes pour étudier ce phénomène de façon systématique. Pour mettre à l'épreuve notre hypothèse, il faudrait observer des enfants dans des situations authentiques de jeu, et

<sup>683</sup> S. Guala « ¡Mostramos un cuento! », *Palabreando* [En ligne] France | 2012, mis en ligne le 5 décembre 2010, consulté le 23 août 2012. URL : [http://palabreamos.blogspot.fr/2010\\_12\\_05\\_archive.html](http://palabreamos.blogspot.fr/2010_12_05_archive.html)

<sup>684</sup> Cf. *supra*, § 2.2.2.3.

non pas dans des transcriptions relevées sur Internet. Nous sommes bien consciente des limites que suppose un si petit nombre de données, obtenues dans des conditions aussi aléatoires. Cependant, nous pourrions faire l'hypothèse que c'est cette même dimension allocutive que l'on retrouve dans les effets de sens de courtoisie que nous avons déjà évoqués.

### b) Effet de sens de courtoisie

Il est en effet bien connu que le présent inactualisant peut être utilisé dans des contextes où le locuteur ne veut pas paraître trop catégorique. C'est ainsi que la personne dont on raconte l'histoire en (241) formule sa demande de travail par une forme de présent inactualisant simple :

(241) Sí, hombre, ponte de pie. Ya ves si sería bruto el tío. Éste llega llevaba más tiempo parado que el zapatero de Nigeria. Y fue a un restorán. El restorán tenía una cocina preciosa y le pide trabajo al jefe de cocina y dice: *mire usted, yo venía a pedir trabajo*. Dice: ¿usted qué profesión tiene?. Dice: Yo soy oficial de cocinero. Hombre, eso está tirado, oficial de cocinero que escasean, venga, ya está usted colocado. Y dice: Pase usted para adentro. No, pero hasta que no me den mi chaqueta blanca, mi gorro y mi pañuelo, yo no entro en la cocina<sup>685</sup>.

C'est encore la situation d'énonciation qui permet d'actualiser cette forme de présent de cette façon : le contexte indique clairement à l'interlocuteur que si le locuteur inactualise sa demande, ce n'est pas tant qu'elle fait l'objet d'un souhait qui n'est plus actuel, mais plutôt que le locuteur renonce à imposer sa personne dans la validation de son propos. En effet, le contexte indique clairement que le locuteur vient demander du travail, c'est l'objet même de la demande. Le locuteur pourra également porter son choix sur une forme de présent inactualisant composée, c'est le cas en (242) :

(242) Ella me echó una mirada de superioridad para luego girar hacia Itachi.  
-¿Esta es la chica que se queda en tu casa? -preguntó como si yo no estuviera allí. Itachi se limitó a asentir y ella volvió a mirarme- Encantada.  
Su sonrisa fue tan hipócrita, como su tono al hablarme. Le respondí con una sonrisa igual de notablemente falsa que la de ella, pero no contesté. No me apetecía mentir tan descaradamente.  
-Bueno, Itachi, *yo había venido a preguntarte* si te apetecía salir a algún sitio conmigo. [...]  
-Me encantaría. -Su sonrisa se agudizó en cuanto la miró a los ojos-, pero no creo que sea buena idea dejar solos a mi hermanito con Sakura<sup>686</sup>.

On ne doit pas voir ici dans « había venido » une antériorité de passé. On doit analyser cette forme comme la conceptualisation d'une forme détachée de la situation

<sup>685</sup> « Ay Lola, Lolita, Lola », oral, Espagne, 1995 (CREA).

<sup>686</sup> Ayadabest, « El plan » *Fan Fiction* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 7 mai 2012, consulté le 12 mai 2012. URL : [http://www.fanfiction.net/s/8070853/10/El\\_Plan](http://www.fanfiction.net/s/8070853/10/El_Plan)

d'expérience immédiate, en vue d'associer l'interlocuteur dans la requête, tout en mettant à distance le procès par le truchement du participe. Alors que le locuteur, dans le monde référentiel, se trouve pleinement dans l'effection du procès « venir », il s'en extrait dans le dire, comme pour soumettre le procès, dans sa globalité, à l'évaluation de son interlocuteur. C'est exactement ce que fait Kurt Wallander, lorsqu'il fait part de ses intentions à son interlocuteur :

- (243) – Mataron a un par de viejos -continuó Kurt Wallander-. Y tenían un caballo.  
 – ¿También lo mataron?  
 – No. Pero creo que los asesinos le dieron heno antes de marcharse. Y eso es lo que te quería comentar. El tiempo que necesita un caballo para tragarse una brazada de heno. Sten Widén vació la botella y encendió otro cigarro.  
 – Estarás bromeando, ¿no? -preguntó-. ¿Has venido hasta aquí para preguntarme cuánto tarda un caballo en comerse una brazada de heno?  
 – *En realidad había pensado pedirte que fueras a ver al caballo* -dijo Kurt Wallander tras decidirse de prisa.  
 Notó que se estaba enfadando.  
 – No tengo tiempo -respondió Sten Widén-. El herrero viene hoy. Tengo dieciséis caballos que necesitan una inyección de vitaminas<sup>687</sup>.

« había pensado pedirte que fueras » semble beaucoup moins péremptoire que l'équivalent « pienso pedirte que vayas ». En ce sens, on peut y voir une atténuation du propos. En n'occupant pas le terrain de son actualité, le locuteur se décharge en quelque sorte de la responsabilité de la validation du propos. C'est par ailleurs cette dimension associative qui, croyons-nous, permet d'expliquer la fonction phatique de certains présents inactualisants.

### c) Fonction phatique

Le présent inactualisant permet de reprendre le cours d'une conversation, ou remettre sur le devant de la scène un propos qui a déjà été énoncé, et qui mérite d'être réactivé (en ce sens les emplois se rapprochent de la fonction de *ya*). Dans l'exemple (244), c'est ce qui permet d'expliquer que le clown préfère « decías » à « dijiste » même si l'événement « decir » s'est bien produit dans un moment passé :

- (244) DIRECTOR DE TEATRO: ¿Te interesa el teatro?  
 PAYASO: (que empieza a mecerse) Por extraño que te parezca formo parte de él.  
 DIRECTOR DE TEATRO: ¿También eres escritor?  
 PAYASO: (meciéndose durante todo el diálogo que sigue). Prefiero no definirme. ¿De qué decías que trataba tu obra?

<sup>687</sup> H. Mankell, *Asesinos sin rostro* [En ligne]. URL : [http://m.tululu.ru/bread\\_8396\\_46.xhtml](http://m.tululu.ru/bread_8396_46.xhtml)

DIRECTOR DE TEATRO: De las vicisitudes por las que atraviesa un Director de Teatro para escribir un monólogo<sup>688</sup>.

C'est aussi ce qui pousse cette internaute à commenter la photo des pains au chocolat qu'une autre blogueuse a mise en ligne dans ces termes :

(245) Este es el pan que *decías que habías hecho* parecido al que hice el otro día verdad? Pues sí tiene una pinta parecida :- ) que casualidad, tenemos el chip como igual. Te ha quedado muy bien<sup>689</sup>.

Par le présent inactualisant, elle rend le dire pertinent pour la situation d'énonciation tout en y associant l'interlocuteur. De la même façon, en (246), le locuteur est interrompu par son épouse avec qui il a une petite altercation, alors qu'il était en train d'exposer ses réflexions sur le sort des femmes en général :

(246) - ¡Qué simple eres! No es la industria de nada. Es la cultura judeocristiana que siempre ha tenido a la hembra como objeto de satisfacción para el macho... y al macho para la hembra. Mitad y mitad. Así da mucho más gusto.

- ¡Y una leche merengada! Hoy vas a dormir en el sofá, para que conozcas las vejaciones que hemos padecido.

Siempre que mi señora discrepa de mis teorías me envía al sofá, no sé qué tipo de fijación tiene con ese maldito mueble.

*Ya casi me había perdido. Decíamos* (ahora que mi señora no mira) que la mujer era tratada como un simple objeto de deseo. No es extraño que, al iniciarse este tipo de programación, de inmediato nacieran las protestas, las iras y los ánimos de venganza de asociaciones de televidentes y paisanos en general<sup>690</sup>.

Enfin, cette dimension associative est peut-être ce qui intervient dans les emplois du *PQP* hypocoristiques que nous avons eu beaucoup de difficultés à repérer vu la nature de notre corpus. Dans l'exemple (247), il s'agit du titre d'une vidéo qu'une grand-mère a postée sur le site d'hébergement *Youtube*, et dans laquelle on la voit jouer et chanter avec sa petite-fille :

(247) De nuevo caballito griz lela, *ya habíamos jugado* hoy al caballito griz, bueno está porque me gusta [sic]<sup>691</sup>.

Le titre constitue des propos qu'elle prête à sa petite-fille, laquelle n'est probablement pas en âge de parler, et dont elle mime ce qu'elle pourrait dire (on le déduit par l'utilisation du terme affectif « lela » pour « abuela »). L'emploi d'un temps

---

<sup>688</sup> M. M. Marciano, *El poder de la imaginación*, Espagne, 1984 (CREA).

<sup>689</sup> « Pan de leche relleno de chocolate, sin azúcar (con tagatosa) », *Blog Cosas con encanto* [En ligne], France | 2012, mis en ligne le 16 février 2011, consulté le 23 août 2012. URL : <http://cosasconencanto.blogspot.fr/2011/02/pan-de-leche-relleno-de-chocolate-sin.html>

<sup>690</sup> J. Carbonell, *Apaga y vámonos. La televisión : Guía de supervivencia*, Espagne, 1992 (CREA).

<sup>691</sup> « De nuevo caballito griz lela, ya habíamos jugado hoy al caballito griz, bueno está porque me gusta », *YouTube* [En ligne] | 2012, mis en ligne le 24 mars 2012, consulté le 23 août 2012. URL : <http://www.youtube.com/watch?v=4WAvfQ40Uy8>

inactualisant permet donc de laisser plusieurs voix occuper le message, et pas seulement celle de la grand-mère. C'est probablement pour cette raison que cette dernière n'emploie pas le présent actualisant, alors qu'elle se réfère à une antériorité immédiate avec « hoy » et qu'elle poursuit son propos avec « está » et « me gusta ».

### 3.1.4 Bilan conclusif

Dans ce chapitre, nous avons tenté de montrer comment les invariants cognitifs du *PQP* entrent en interaction avec le co-texte phrastique et la situation d'énonciation pour donner lieu à la naissance de trois types d'actualisation : les effets de sens d'antériorité par rapport à un « temps du passé », les effets de sens aspectuels, et les effets de sens modaux.

Nous avons d'abord montré que l'effet de sens d'antériorité se distingue par la survenue, dans le co-texte phrastique, d'un adverbe qui circonscrit le laps de temps envisagé à une antériorité. Par ailleurs, la sémantèse des participes téliques entre en interaction avec le cognème T, ce qui implique que la borne lexicale a été atteinte. Enfin, la syntaxe de subordination favorise la lecture antérieure, tout comme l'amarrage du procès à un point de référence « passé », bien que cette antériorité puisse être annulée par la datation du procès. D'autre part, nous avons vu comment le *PQP* se démarque du *passé antérieur* par une distinction modale et temporelle : la déclaration d'existence, avec *hubo* + *-do* / *-to* / *-cho* apparaît au passé actualisant quand celle emportée par *había* + *-do* / *-to* / *-cho* est au présent inactualisant.

Parmi les effets de sens aspectuels, nous avons commencé par étudier la naissance de l'effet de sens résultatif. Comme l'effet de sens d'antériorité, cet effet naît de l'interaction du procès avec un procès télique, ou bien tout type de procès accompagné d'un élément faisant coïncider sa pertinence avec une situation subséquente, qu'il s'agisse du co-texte phrastique ou d'inférences pragmatiques. Nous avons également mentionné l'adverbe *ya* qui n'a pas vocation, contrairement aux syntagmes temporels adverbiaux, à situer sur l'axe déictique. Cette forme permet au locuteur, et à son interlocuteur, de balayer le processus qui a conduit à l'atteinte d'une limite en tant que processus dynamique, et peut donc être mise en relation sur le plan sémiologique et sémantique avec l'*imparfait*, lequel permet aussi de se représenter le déroulement d'un procès inactualisant comme pertinent au moment de l'énonciation. Par ailleurs, l'effet de sens expérientiel du *PQP* provient de la présence dans le co-texte phrastique d'un syntagme adverbial fréquentatif ou d'une inférence pragmatique.

L'effet de sens persistant, en revanche, doit être attribué à l'interaction du cognème T avec un procès atélique d'état ou d'activité. Dans ces derniers cas, c'est la vision extrinsèque du procès par le participe qui permet au locuteur de porter un regard appréciatif et rétrospectif sur un événement, indépendamment des données chronologiques du monde référentiel.

Enfin, nous avons étudié la naissance des effets de sens traditionnellement qualifiés de modaux. La présence du *PQP* dans les subordonnées en *si* implique que l'éventualité à laquelle le locuteur a renoncé est conceptualisée comme *présente*, et donne donc un effet de plus grande proximité, même si cette éventualité reste virtuelle. Le présent inactualisant permet également au *PQP* d'opérer dans des effets de sens dialogiques, puisque le non-marquage de la personne donne la possibilité au locuteur de s'attribuer d'autres réalités dans un temps d'expérience distinct. Nous avons vu par ailleurs que, dans les effets de sens dits oniriques, l'aspect non-sécant de *había* imputable à cette temporalité permet de visualiser un événement dans son déroulement, même si celui-ci est délié du temps d'actualité du locuteur. Les emplois préludique, hypocoristique, et de courtoisie, se caractérisent par l'exploitation de la configuration dialogique du *PQP*, à savoir le fait que cette forme verbale, non marquée par la présence du locuteur, ouvre le champ à la validation du sens par l'interlocuteur. Dans ces situations d'énonciation particulièrement marquées par l'association de l'interlocuteur, l'une des exploitations possibles du non-marquage de première personne dans les formes verbales consiste à solliciter l'accord de l'Autre, ce qui permet d'expliquer la fonction phatique de certains présents inactualisants.

## 3.2 Séquences narratives

Lorsque l'on observe le registre discursif particulier du récit, on peut constater que l'emploi du *PQP* ne sert pas uniquement la référence à des faits antérieurs et secondaires comme on l'a si souvent décrit. Si le signifié de langue du *PQP* lui vaut d'être souvent sollicité dans des emplois analeptiques, il n'en conserve pas moins la capacité à signaler la progression, voire la rupture narrative.



### 3.2.1 Antériorité et résultativité dans le récit

#### 3.2.1.1 Le temps des analepses

Pour les auteurs qui ont étudié le comportement du *PQP* dans le registre discursif particulier du récit, celui-ci est vu comme le temps qui réfère à une antériorité. En effet, la plupart de ces auteurs – H. Weinrich, J. Damourette et É. Pichon, M<sup>a</sup> L. Gutiérrez Araus, V. Lamíquiz ou encore E. Coseriu et W. Dietrich – le considèrent comme une forme d'*antériorité*, laquelle désignerait un événement qui se serait déroulé dans l'antécédence d'un autre événement<sup>692</sup>. Comme nous l'avons exposé précédemment, cet effet de sens résulte de l'interaction de plusieurs paramètres, parmi lesquels la syntaxe, la sémantèse du participe et la présence d'adverbes qui sont des éléments déterminants<sup>693</sup>.

Sur le plan de l'analyse textuelle, il nous faudra distinguer deux niveaux : celui de l'ordre dans lequel surviennent les événements dans le registre du récit, ainsi que l'ordre chronologique des événements dénotés par ce même récit. Le conteur joue avec ces deux temporalités : il peut faire progresser le récit en respectant la progression chronologique des événements, ou bien faire des retours en arrière grâce à des procédés analeptiques. Il peut aussi inclure des événements dans le temps d'autres événements ou raconter ce qu'il adviendra dans une postériorité par anticipation (prolepses).

Si l'on s'intéresse au type de relations temporelles que met en place le *PQP*, on s'aperçoit en effet que cette forme verbale est particulièrement sollicitée pour les analepses. Dans l'exemple (248), c'est la syntaxe de subordonnée complétive qui indique l'antériorité du procès au *PQP* relativement à « *logró* » :

(248) Alex debió sacudir a Nadia para despabilarla, porque el espanto de haber visto a la Bestia la noche anterior la había dejado atontada. *La muchacha logró explicar lo que había visto* y los guerreros escucharon con atención, pero no dieron muestras de sorpresa, tal como no hicieron comentarios sobre el olor<sup>694</sup>.

<sup>692</sup> Cf. *supra*, § 1.3.1.

<sup>693</sup> Cf. *supra*, § 3.1.1.1.

<sup>694</sup> I. Allende, *La Ciudad de las Bestias*, Chili, 2002 (CREA).

En (249), c'est cette fois grâce à des propositions indépendantes au *PQP* que l'on désigne la suite d'événements qui a mené à l'irruption du majordome :

(249)- Ahora es tarde, padre. Ya me la dirá usted mañana -dijo ella.

- No, mañana será verdaderamente tarde -dijo el inventor.

Este diálogo fue interrumpido por la entrada de un hombre en la carpa. Este hombre era el mayordomo de la mansión: por orden de Onofre *Bouvila había ido al pabellón de caza y lo había encontrado vacío. Entonces se le había ocurrido asomarse a la carpa.*

- El señor aguarda en la biblioteca -dijo<sup>695</sup>.

Si l'antériorité n'est pas explicite dans cet extrait (il n'y a pas d'adverbe du type « antes », « previamente », etc.), elle se déduit néanmoins de l'ordre des formes verbales qui font progresser le majordome jusqu'à la tente des protagonistes où se déroulait la conversation interrompue. Ce retour en arrière est rendu possible par la vision extrinsèque du procès permise par le participe : cependant, l'ordre chronologique n'est rétabli entre les événements que par le lien logique entre « fue interrumpido » et « asomarse a la carpa ». Quand il est explicite, ce retour en arrière peut aussi être formulé par un adverbe, comme en (250) avec « anteriormente » :

(250) La puerta se abrió y Delfina apareció en el vano, bloqueando el paso a la alcoba. *Llevaba puesto el mismo camisón astroso que le había visto en dos ocasiones anteriormente: cuando había ido a su habitación a ofrecerle trabajo y cuando él había ido a buscarla para conducirla donde Sisinio la esperaba.* De la habitación contigua llegaba la voz quejumbrosa de la señora Ágata<sup>696</sup>.

Lorsque cette antériorité est explicitée par le co-texte phrastique, nous pouvons constater par ailleurs que le laps de temps envisagé peut être aussi court (*en cuanto, cuando*) qu'extensible à volonté (*minutos / horas / meses / años antes*) :

(251) El hombre amplió la sonrisa y asintió con la cabeza, con la que a su vez le hizo una seña a la mujer de la trenza, aunque esto no hacía falta: ella se había acercado con el platillo semivacío *en cuanto había visto el billete en mi mano.* Lo extendió y yo dejé en él el papel verde, que no permaneció allí más que un segundo, el platillo de nuevo casi vacío y el billete en un bolsillo<sup>697</sup>.

(252) La denuncia fue archivada. Pero la familia Ruano siguió haciendo gestiones hasta que, veinte años más tarde, *cuando habían reunido* los testimonios de varios vecinos y de un par de periodistas que negaban la versión del suicidio, lograron que el caso fuera reabierto<sup>698</sup>.

(253) Se citaron cerca de casa de Fabiola, en un restaurante de comida casera que ella conocía. Fabiola llevaba un impermeable azul con la capucha subida, unas botas catiuscas. *Edmundo la*

<sup>695</sup> E. Mendoza, *La ciudad de los prodigios*, Espagne, 1986 (CREA).

<sup>696</sup> E. Mendoza, *La ciudad de los prodigios*, Espagne, 1986 (CREA).

<sup>697</sup> J. Marías, *Corazón tan blanco*, Espagne, 1992 (CREA).

<sup>698</sup> « Comienza el juicio contra los policías acusados de la muerte de Enrique Ruano », *El Mundo*, Espagne, 1996 (CREA).

vio entrar desde su mesa. *Él había llegado cinco minutos antes, había colgado el abrigo, cruzado las piernas: la esperaba*<sup>699</sup>.

(254) En el huerto hacía calor. Casi tanto como en el jardín en que *tan sólo unas horas antes había accionado la campanilla* y despedido al chófer. Me senté en un banco de piedra junto al muro y liberé el objeto de su funda<sup>700</sup>.

(255) Aprendió incluso a intervenir en conversaciones que la concernían directamente, aunque sin prestar atención, con el pensamiento puesto en cualquier parte. Y, sobre todo, aprendió a no perder la compostura por mucho que a veces las circunstancias así se lo exigiesen. Lo hizo del mismo modo, al principio con tanto esfuerzo y luego tan maquinalmente, *como meses antes había aprendido a fingir* un mínimo de placer físico cuando se acostaba con Rafa. Había que hacerlo así y punto<sup>701</sup>.

Dans l'extrait suivant (256), c'est par un procédé analeptique que l'on expose comment, avant 1837, l'alpinisme était né dans les Alpes avec l'ascension du Mont Blanc par Jacques Balmat et Michel-Gabriel Paccard :

(256) La Reina Hortensia de Holanda, esposa de Louis Bonaparte, dio en 1807 un maravilloso paseo por el Vignemale siguiendo un camino arreglado expresamente para ella y que hoy todavía se conoce como Le Chemin de la Reine. Y el Príncipe de la Moscowa, hijo del Mariscal Ney de Napoleón, escaló el Vignemale por la vertiente española siguiendo la vía llamada de la Moscowa. [...]. Era 1837. *Años antes había nacido el alpinismo en los Alpes y había sido por la puerta grande*: De Sassure tenía prometido un premio a quien primero ascendiera al Mont Blanc, gesta que lograron el cristalero Jacques Balmat y el médico Michel-Gabriel Paccard, los dos de Chamonix. Esto sucedió en 1786. Y poco después, el propio Sassure ascendió a la gran cumbre, acompañado de una numerosa expedición científico-montañera: 22 guías, su hijo y su criado<sup>702</sup>.

Lorsque la progression du récit parvient à « era 1786 », on opère un retour dans le temps grâce à « años antes », pour évoquer le fait que, avant l'ascension du Vignemale par Napoléon, l'alpinisme avait débuté en un autre lieu. C'est encore par ce procédé que, dans l'extrait suivant (257), le narrateur remonte le temps pour évoquer, dans l'antériorité, ce qui avait amélioré la situation des deux protagonistes :

(257) La vida no podía estar hecha sólo de trabajo y rutina, y Adrián, sobre todo, necesitaba descansar de esas semanas eternas, de jornadas laborales inacabables.

- Lo llamamos a Nino y nos vamos a cenar con él y la mujer, y después de conga.

Fue en ese momento cuando intentó protestar sin fuerza, puso algunos obstáculos objetivos: 'Los chicos.' 'Los dejás con los viejos.' En fin, estaba bien. [...] *Desde que Adrián trabajaba en la nueva empresa las cosas habían mejorado*. Tanto *habían mejorado* que con su generosidad habitual él *había dicho*: 'Vos dejás la máquina. No quiero que te rompas más la espalda pasándole las tesis a esos parásitos, nenes de mamá que no laburan.' Esta vez ella se *había puesto firme* y *había dicho* 'No, ni aunque me matés, Adrián. Hasta que salgamos de este pozo no la dejas. Hasta que compremos un lindo departamento soleado y lo amueblamos no la dejas. Por mí, o incluso, mira lo que te digo, por vos, no me importa. Es por los chicos, quiero que tengan luz, que se críen sanos.' El *había meneado* la cabeza, la *había abrazado* - 'Tendría que

<sup>699</sup> B. Gopegui, *Lo real*, Espagne, 2001 (CREA).

<sup>700</sup> C. Fernández Cubas, *Con Agatha en Estambul*, Espagne, 1994 (CREA).

<sup>701</sup> J. García Sánchez, *La historia más triste*, Espagne, 1991 (CREA).

<sup>702</sup> A. Faus, *Andar por las montañas*, Espagne, 1999 (CREA).

hacerte un monumento, Blanca', la *había besado* en el cuello, entre el pelo. Ella se *había dejado*, feliz. La resistencia de Nino fue más difícil de vencer<sup>703</sup>.

Toutes les formes verbales de l'analepse sont au *PQP* dans ce dernier extrait, mais il arrive souvent que, après avoir introduit l'analepse au *PQP*, le narrateur reprenne le fil du récit au *passé simple*. C'est le cas dans les extraits suivants. En (258), on nous rend compte des circonstances dans lesquelles Gisella Vallejos a disparu :

(258) Gisella Vallejos *desapareció* el sábado 25 de noviembre pasado. [...]. *Ese sábado había pasado* la tarde en San Miguel en la casa de su papá. A la noche *había vuelto* a Pilar para salir con sus amigas. Susana Aguiar, su mamá, *había juntado* unos pesos extra para que Gisella pudiera salir. Vestida con un saco, una blusa, un pantalón celeste y una chalina, se fue de su casa a las once y media de la noche. La salida de las chicas comenzó en el bar Liverpool, en el centro de Pilar. Ahí estuvieron un rato y después se cruzaron al pub Toro. Según contaron las amigas de Gisella, fue en ese lugar donde ella se encontró con un chico que ya conocía. A las tres y media de la madrugada salieron a dar una vuelta caminando, aseguraron después desde la Policía. Al rato, las amigas de Gisella se fueron. Entraron en el boliche Mediterráneo, en San Martín y Moreno. Creían que su amiga iría a ese lugar después de verse con el chico con el que había salido a caminar. Pero nunca llegó<sup>704</sup>.

Comme on peut le constater, c'est à partir de « ese sábado » que commence le retour en arrière grâce aux formes « había pasado », « había vuelto » et « había juntado ». Mais, une fois que l'analepse est mise en place, le récit progresse de nouveau au passé actualisant alors qu'on n'a pas encore atteint le moment de la disparition en tant que tel : on le voit avec les formes « se fue de casa », « comenzó », « estuvieron », etc. Encore une fois, on peut penser que, de la même façon que le passé inactualisant était un indice signalant à l'interlocuteur une situation de jeu, le *PQP* opère ici comme un marqueur analeptique typique de la situation d'énonciation de récit : une fois que l'analepse est installée, le locuteur peut délaisser ces marqueurs au profit d'un passé actualisant peut-être plus économique. On peut observer ce même phénomène dans l'extrait suivant, issu d'un roman, dans lequel le narrateur expose le récit, par l'un des personnages, des circonstances qui ont conduit à la mort de trois jeunes garçons, dans un discours indirect libre introduit par « dijo » :

(259) Conocía a los tres compañeros muertos, dijo, uno de ellos había sido hasta compañero de colegio de él, Fermín.

Por la tarde, lo *habían llamado* a una reunión. Por eso *había fallado* a la cita con ella, añadió, como si aún importara. La reunión duró hasta las nueve de la noche. Fermín estuvo haciendo bromas sobre la tranquilidad del barrio. Se sentían seguros allí, en la casita recién alquilada con los magros fondos de la organización (y hablaba de 'la organización' como si ella supiera de qué se trataba). Era un barrio pobre, marginado. Casas de tablas; letrinas en los patios; campesinos

<sup>703</sup> J. Andrade, *Un solo dios verdadero*, Argentine, 1993 (CREA).

<sup>704</sup> « Pilar », *Clarín*, Argentine, 2001 (CREA).

emigrados a la ciudad en busca de mejor vida. ¿Quién los delataría?, preguntaba Felipe, viéndola sin verla. A las nueve, él *había salido* para regresar a su casa.

‘No detecté nada. No detecté nada’, repetía Felipe, como si se culpaba de algo muy grave. Se esforzaba por reconstruir detalles en la normalidad de la calle: hombres y mujeres sentados a las puertas de las casas, perros callejeros, los buses pasando, tronando sus viejas carrocerías. ‘No detecté nada’ decía una y otra vez, mientras le relataba lo que había contado Sebastián, cómo la guardia apareció de repente: ‘Oyeron el frenazo de los jeeps y el ‘están rodeados, ríndanse’, casi simultáneamente’, decía<sup>705</sup>.

Avec « duró », « estuvo haciendo », le récit progresse à nouveau, mais à l’intérieur du cadre analeptique posé précédemment. Par ailleurs, des formes de présent inactualisant réapparaissent pour rendre pertinent le déroulement des événements.

Cependant, la fonction du *PQP* dans le récit ne se cantonne pas à désigner des événements antérieurs. Lorsque le *PQP* se présente comme un emploi résultatif, c’est-à-dire, lorsqu’il peut être considéré comme un événement encore pertinent dans l’ultériorité de son effection, il peut permettre d’ouvrir un espace au sein duquel prend place un autre événement.

### 3.2.1.2 Pertinence et inclusion

Rappelons que nous avons décrit les effets de sens résultatifs comme l’association de deux paramètres : la présence d’un procès d’accomplissement ou bien tout type de procès associé à un élément qui fasse coïncider sa pertinence avec une situation subséquente<sup>706</sup>. En (260), l’événement « se había levantado a tomar un vaso » inclut « cuando tocaron el timbre » :

(260)- Ni Menem, ni De la Rúa se enteraron hasta varias horas después. Menem estaba en Córdoba, reunido con partidarios del gobernador José Manuel De la Sota, y De la Rúa estaba reunido con Felipe González en Olivos. Según explicó más tarde Karim Yoma: ‘Una de las nenas de Emir *se había levantado a tomar un vaso de agua a la cocina, cuando tocaron el timbre*. Fue hasta la puerta, y cuando abrió, entró una tromba humana. Diez, quince personas. Cuatro o cinco entraron en el dormitorio de mi hermano, que estaba durmiendo en calzoncillos. Su mujer, Samira, que estaba en camisón, no entendía nada. ‘¿Quiénes son ustedes?’, preguntaba. Y sí, era la policía’<sup>707</sup>.

Deux éléments concourent à cette interprétation : la sémantèse d’accomplissement de « levantarse » qui implique un état résultant – celui d’être levée, précisément –, ainsi que la présence de la subordinée introduite par « cuando ».

<sup>705</sup> G. Belli, *La mujer habitada*, Nicaragua, 1992 (CREA).

<sup>706</sup> Cf. *supra*, § 3.1.2.1.

<sup>707</sup> O. Wornat, *Menem-Bolocco*, S.A., Argentine, 2001 (CREA).

L'effection de « levantar » reste antérieure à l'événement « tocar », mais les deux événements sont mis en relation par l'inclusion du second dans la pertinence postérieure à l'effection du premier. C'est ce phénomène qui explique que le *PQP* puisse fonctionner dans une subordonnée introduite par « mientras », comme en (261) :

(261) Pensó que a él lo reclamaban para algo similar. ¿Qué le esperaba? Su amada Carmela no estaba con él ya, quién sabe qué había sido de ella.

*Volteó y se dio cuenta de que la agente 35 del Estado Mayor se había distraído, dejando recargada en la pared la metralleta AK-47 mientras había entrado al baño. Escuchó el ruido cercano de un helicóptero y presintió que ya venía por él. Tomó el arma en sus manos*<sup>708</sup>.

Dans ce dernier exemple, le procès « había entrado » laisse pour situation subséquente le fait que l'agent 35 ne se trouvait plus dans la pièce où il avait laissé la mitraillette chargée. Les événements « volteó » et « se dio cuenta » prennent donc place dans le laps de temps subséquent à « entrar » correspondant au temps d'absence de l'agent. On retrouve cet effet de sens avec des prédicats statiques comportant une borne finale comme « estar casada », qui, contrairement à « estar », prend fin avec la fin du mariage (262), ou « había residido en la ciudad » en (263) :

(262) Cimorra, cuyas declaraciones presencié Roldán desde el banquillo visiblemente afectado, explicó que su ex esposo la 'sacó a casa de unos amigos' diez días después de darle un 'aviso' sobre que quería la separación, cuestión que ella recibió inicialmente como 'una broma', ya que llevaba casada con él 18 años, en los que él había sido 'maravilloso'. La mujer se emocionó también cuando recordó que uno de los dos hijos de ambos, Fernando, falleció en 1989, y *cómo ignoraron esta tragedia miembros del Ejecutivo con los que se había relacionado mientras había estado casada*<sup>709</sup>.

(263) - Hacía por lo menos veinte años que no venía por aquí -comentó Bolaño, que el día anterior, por teléfono, me había dicho que, *durante la temporada en que había residido en la ciudad, vivía cerca del Bistrot*-. Esto ha cambiado un huevo<sup>710</sup>.

Toutefois, les effets de sens d'antériorité et de résultativité ne sont pas les seuls à être exploités dans le registre du récit. Comme nous allons le voir dans ce qui suit, le *PQP* peut contribuer à la progression de l'intrigue sans entrer pour autant dans le cadre d'une analepse.

<sup>708</sup> F. Victoria Zepeda, *La casta divina. Historia de una narcodedocracia. Novela sobre la impunidad presidencial*, Mexique, 1995 (CREA).

<sup>709</sup> « La ex mujer de Roldán rompe a llorar al evocar su matrimonio », *El País*, Espagne, 1997 (CREA).

<sup>710</sup> J. Cercas, *Soldados de Salamina*, Espagne, 2001 (CREA).

### 3.2.2 Le *plus-que-parfait* narratif

Le *PQP* ne sert pas seulement le retour en arrière dans le cadre d'un récit. Par son signifié complexe, il peut apparaître dans des contextes où il pourrait être remplacé par le *passé simple*, et contribue, lui aussi, à faire avancer le récit.

#### 3.2.2.1 *Plus-que-parfait* de progression

Dans l'extrait (264), les deux *PQP*, « *había jurado* » et « *había arrepentido* », se trouvent insérés dans des séquences narratives dans lesquelles ils succèdent à des *passés simples* : « *rogó* », et « *dijo* », respectivement :

(264) Podría haberse marchado a casa, podría haber quedado con los dos hombres lejos de la clínica, hasta hubiese sido prudente alejarlos de allí. Pero Gloria le rogó que regresase pronto y él, con el tirón del entusiasmo, *le había jurado* que se quedaría con ella esa noche y todas las que hiciera falta.

- Puedo dormir en ese sillón.

Lo dijo de pronto, pero luego *se había arrepentido*. En los hospitales se trata a los sanos como si quisieran succionarles la vitalidad, arrebatárles la salud: ni camas, ni baños en condiciones, ni comida. Pero no era capaz de alejarse del niño o de Gloria; quería permanecer entre ellos dos, acercándose a la cama, pidiendo una caricia como un perro manso, como un mendigo, vagando entre sentimientos contrapuestos de exclusión y de felicidad<sup>711</sup>.

La coordination par « y » et « pero », ainsi que l'adverbe « luego », ne laissent aucun doute sur le caractère progressif de la succession chronologique des événements : « *le había jurado* » se produit après « *rogó* » et « *se había arrepentido* » après « *dijo* ». Par ailleurs, le caractère non antérieur de ces événements se manifeste par le fait qu'on pourrait commuter ces formes avec un *passé simple* sans altérer cette progression :

(265) Podría haberse marchado a casa, podría haber quedado con los dos hombres lejos de la clínica, hasta hubiese sido prudente alejarlos de allí. Pero Gloria le rogó que regresase pronto y él, con el tirón del entusiasmo, *le juró* que se quedaría con ella esa noche y todas las que hiciera falta.

- Puedo dormir en ese sillón.

Lo dijo de pronto, pero luego *se arrepintió*. En los hospitales se trata a los sanos como si quisieran succionarles la vitalidad, arrebatárles la salud: ni camas, ni baños en condiciones, ni comida. Pero no era capaz de alejarse del niño o de Gloria; quería permanecer entre ellos dos, acercándose a la cama, pidiendo una caricia como un perro manso, como un mendigo, vagando entre sentimientos contrapuestos de exclusión y de felicidad.

<sup>711</sup> C. Obligado, *Salsa*, Argentine, 2002 (CREA).

Ce procédé narratif que N. Cartagena attribue au « composant imperfectif primaire »<sup>712</sup> du *PQP* permet au narrateur de prendre de la distance par rapport au récit : « le había jurado » et « se había arrepentido » permettent de s'attarder sur le procès dans sa globalité et d'en évaluer les conséquences. En visualisant ces procès depuis la vision extrinsèque qu'engagent les participes, le narrateur s'extrait de la succession des événements pour les mettre en perspective : on prend de la distance par rapport au procès « jurar », tout comme on le fait pour « arrepentirse », car, par rapport aux autres événements qui se succèdent les uns après les autres, ces deux-là ne sont pas anodins en termes de conséquences. C'est le même constat que nous pourrions faire dans les exemples suivants :

(266) El 11 de abril del 2002 se atrevieron a dar un golpe de estado en complicidad con parte de la alta oficialidad de nuestras fuerzas armadas, al día siguiente los opositores se vanagloriaban por todos los medios privados de tener más de un año conspirando y junto a los personeros de esos medios competían por demostrar que cada uno de ellos era quien más había intervenido en ese trance, pero el 13 de abril regresó el Presidente y entonces *habían quedado* al descubierto, aunque en las interpelaciones posteriores lo negaron todo<sup>713</sup>.

En (266) on peut observer que « habían quedado » est au *PQP* alors que le procès « quedar » est une conséquence du retour du président (« regresó »), et de fait, l'auteur de ces lignes reprend immédiatement le fil avec « lo negaron todo ». Le point de vue rétrospectif et extrinsèque du *PQP* sert à mettre en valeur le résultat de toute cette succession, l'auteur, par cette rupture, attire notre attention, comme s'il se disait : « évaluons le résultat de tout cela : ils ont été découverts ». C'est encore l'incrédulité de ce joueur de football, Roberto Carlos, qui lui fait avoir recours à « habíamos ganado » en (267):

(267) ¿Cómo fue tu primer año, en el que ganaste la Liga? Se pareció a éste. Fue un año de muchísima presión. La prensa quería espectáculo y Capello era italiano y tenía jugadores alemanes, italianos, a Seedorf que es holandés... No era fácil dar espectáculo ese año. Fuimos ganando partidos 1-0, 0-1, 2-0... Y de repente *habíamos ganado* la Liga. Fue un año complicado, como éste<sup>714</sup>.

<sup>712</sup> Voir N. Cartagena, 1999, p. 2955 et *supra* § 1.2.2.1.

<sup>713</sup> I. Sicard, « Rogamos para que continúen las estrategias equivocadas de la oposición y como consecuencia su desaparición », *Aporrea : comunicación popular para la construcción del socialismo del siglo XXI* [En ligne], Vénézuéla | 2012, mis en ligne le 4 février 2007, consulté le 2 février 2012.

URL : <http://www.aporrea.org/oposicion/a30319.html>.

<sup>714</sup> C. Martínez (entretien) et M. J. O'Donnell (transcription), « Roberto Carlos, a RealMadrid TV », *RealMadrid* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 29 juin 2007, consulté le 2 février 2012.

URL : <http://www.realmadrid.com/cs/Satellite/es/1202730186740/noticia/Noticia/undefined>.



Nous retrouvons ce même phénomène de mise en perspective dans les emplois du *PQP* qui contribuent à l'expression d'ellipses temporelles.

### 3.2.2.2 *Plus-que-parfait* et ellipse narrative

Dans cet extrait de *El beso del chimpancé* (268), le narrateur évoque la rémission du chimpanzé dont il s'occupait dans un zoo :

(268) Huber hinchó un poco el morro, abrió los labios y se tomó el jarabe. Así de fácil. A las ocho horas volví; y, también, por la noche. En ambas ocasiones, Huber, sumiso, sacó el hocico, despegó los labios y se tomó el jarabe. Después, le acerqué agua, bebió un poco, y continuó postrado, como el resto del día. A la mañana siguiente, *había experimentado* una ligera mejoría y, dos días después, en Nochevieja, estaba visiblemente más animado. Recuerdo que, aquel fin de año, tuvimos unos invitados franceses a cenar. Después de las campanadas, les dije: - Perdonadme un momento. Saldré sólo cinco minutos, pero tengo que darle la medicina a Huber, el chimpancé. Ha estado muy malucho; por suerte, ya se está recuperando<sup>715</sup>.

Après avoir énuméré les étapes qui ont conduit à la rémission de Huber au *passé simple*, le narrateur fait l'ellipse de la nuit – pendant laquelle il ne se trouvait probablement pas auprès du singe –, et constate le résultat de son traitement le jour suivant par un *PQP* : « *había experimentado una ligera mejoría* ». Cette façon de présenter les choses correspond à son propre ressenti : s'il avait dit *Durante la noche, experimentó una ligera mejoría y dos días después estaba más animado*, on aurait pu en conclure qu'il avait été auprès du singe pendant la nuit, ou en tout cas, on n'aurait pas remarqué d'ellipse. Or, ici, avec un *PQP*, on nous oblige à constater un événement – « *experimentar una mejoría* » – dans sa globalité. On en supposera l'effectuation antérieure, à savoir pendant la nuit, bien entendu. Mais on ne nous le donne pas à voir en effectuation. Le narrateur, par l'utilisation d'un *PQP*, nous présente un point de vue sur la situation qui nous permet d'évaluer avec lui le résultat d'un événement auquel il n'a pas assisté.

C'est par le même procédé que, en (269), le narrateur donne à voir les débuts de la reprise économique espagnole par un *PQP*, qui indique le constat que l'on pouvait faire au terme d'une ellipse de plusieurs années cette fois :

(269) Por supuesto, aquello fue el fin de la hegemonía española en Europa. Pero, en síntesis, el trauma de las guerras de religión, en el orden material y territorial, fue relativamente poco

<sup>715</sup> J. I. Pardo de Santayana, *El beso del chimpancé. Divertidas e insólitas historias de la vida cotidiana en un zoo*, Espagne, 2001 (CREA).

sensible para España. Si la sociedad española no hubiera sido objeto de una profunda crisis cultural, de un fracaso de su concepción del mundo, si no hubiera comprometido su alma en la jugada de la Contrarreforma y de la oposición a la modernidad ascendente, todo podría haber sido reparado. Los contratiempos militares no habían sido mortales ni mucho menos. Y aunque la economía estaba en ruinas, unos años más tarde *había iniciado* su recuperación. El colapso de la Hispania III tiene causas muy peculiares y difíciles de encajar en los esquemas apercipientes al uso<sup>716</sup>.

C'est exactement ce procédé elliptique que l'on utilise lorsque l'on cherche l'effet de rapidité, comme en (270) :

(270) Al año de publicarse el libro de Ettinger, ya se había fundado la Inmortalist Society, que luego tomaría un nombre más científico (Cryonic Society) para acabar convirtiéndose en Cryonics, la tercera de las empresas líderes. Saul Kent fue uno de los fundadores de la Cryonic Society de Nueva York. *Tres años más tarde, ya había congelado su primer paciente*. En 1987 murió su madre, la octogenaria Dora Kent. Saul, que vivía en Riverside, recurrió a los servicios de Alcor, que para entonces ya contaba en su freezer con seis cabezas y un cuerpo convenientemente acondicionados<sup>717</sup>.

Dans ce dernier exemple, Saul Kent a mis si peu de temps à congeler son premier patient qu'on ne peut pas nous présenter les étapes précédentes. De la même façon en (271), le locuteur souligne, par « *había retornado* », le retour d'un pigeon le lendemain de sa libération alors qu'il l'avait offert six ans auparavant. Avec le *PQP*, on contemple avec lui la rapidité de son retour :

(271) Hace 7 años le di a un amigo una paloma que tenía diez meses. Solamente había volado alrededor de mi palomar. Mi amigo la encerró en un cercado reducido. A los seis años la liberó y al día siguiente *había retornado* a mi palomar salvando los cuarenta kilómetros de distancia. Casos como este se dan continuamente. En otros casos, palomas nacidas en una jaula y estando siempre cerradas, y soltándolas un día a 30 km regresan a su jaula<sup>718</sup>.

<sup>716</sup> Á. Fernández Suárez, *El pesimismo español*, Espagne, 1983 (CREA).

<sup>717</sup> P. Capanna « Espérame en el freezer, corazón », *El Mal pensante* n° 30 [En ligne], Colombie | 2012, mis en ligne en mai 2011, consulté le 12 mai 2012.

URL : [http://www.elmalpensante.com/index.php?doc=display\\_contenido&id=2466&pag=2&size=n](http://www.elmalpensante.com/index.php?doc=display_contenido&id=2466&pag=2&size=n)

<sup>718</sup> P. Gómez, « La orientación », *La web colombófila de Pedro Gómez* [En ligne], Espagne | 2012, consulté le 2 février 2012. URL : <http://www.kristinagom.webcindario.com/index-6.html>.

### 3.2.3 Bilan conclusif

Afin d'observer le comportement du *PQP* sur le plan de l'analyse textuelle, nous avons distingué deux niveaux : celui de l'ordre dans lequel surviennent les événements dans le registre du récit, et celui de l'ordre chronologique des événements dénotés par ce même récit. L'auteur d'un récit peut en effet jouer avec ces deux ordres puisqu'il peut faire progresser le récit en respectant la progression chronologique des événements, ou bien faire des retours en arrière grâce à des procédés analeptiques. C'est à ce dernier procédé qu'on a longtemps cantonné le *PQP*, ce qui s'explique par la lecture antérieure qu'on lui attribue traditionnellement et que nous avons expliquée dans le chapitre précédent. Cependant, lorsque le *PQP* se présente comme un emploi résultatif, à savoir, quand le procès qu'il dénote peut être considéré comme encore pertinent dans l'ultériorité de son effectation, il peut permettre d'ouvrir un espace au sein duquel prend place un autre événement. Enfin, le *PQP* peut contribuer à la progression de l'intrigue sans entrer pour autant dans le cadre d'une analepse. Il s'agit là d'un procédé qui permet au narrateur de prendre de la distance par rapport au récit en visualisant ces procès depuis la vision extrinsèque qu'engagent les participes. Ainsi le narrateur peut-il s'extraire de la simple mise en succession des événements pour les mettre en perspective. C'est également par le *PQP* que l'on peut exprimer des ellipses temporelles : soit parce que ce qui s'est produit a été si rapide qu'on n'a pas eu le temps de le saisir (c'est en tout cas l'effet que permet le *PQP*), soit parce que le narrateur veut faire coïncider ce point de vue à son propre vécu : il n'a lui-même pas assisté à l'effectation d'un événement et en considère le résultat.

### **3.3 Confins diatopiques**

Nous terminerons cette étude par ce avec quoi nous l'avions commencée en introduction : nous étudierons les variantes diatopiques que constituent certains emplois au Paraguay, mais aussi ceux de quelques autres pays américains dans lesquels la langue est également soumise à la pression adstratique des langues indigènes. Si l'influence de ces dernières est incontestable dans l'émergence des effets de sens miratifs et évidentiels que nous avons rencontrés, cela ne remet pas pour autant en cause l'unicité du signifié de langue que nous avons postulée au cours de ce travail. Nous verrons en effet que ces emplois peuvent être rapprochés de certaines tournures panhispaniques.

### 3.3.1 *Había sido* au Paraguay

Ce travail de thèse trouve son origine dans l'étonnement qu'ont suscité certains emplois paraguayens du *PQP*, connus, dans la littérature grammaticale et linguistique, comme des emplois miratifs. La *mirativité* est une catégorie sémantique qui se manifeste par des marqueurs lexicaux ou morphosyntaxiques qui permettent au locuteur de signifier sa surprise non seulement face à une information nouvelle ou inattendue, mais aussi, et surtout, face à sa propre prise de conscience : soit parce que le locuteur ignorait l'information récemment découverte, soit parce qu'il ne l'avait pas prise en considération. Dans ce premier exemple, extrait d'un roman de J. B. Rivarola Matto, Daniel feint de prendre conscience que les boucles d'oreille qu'il a choisies pour Ofelia sont celles qui lui vont le mieux. Il le lui notifie par un emploi *adverbial* du verbe *ser* conjugué à la troisième personne du singulier du *PQP* :

(272) Ofelia suspiró, resignada:

- ¿De qué me vale? Hoy quería estrenar los aros que me trajiste y me tuve que disfrazar para el espejo... No hay nadie para mirar un poco por una.

- ¡Jha'é! -protestó Daniel, con esa seriedad jocosa que daba tanta risa-. Hace rato que lo vi. Me callaba nomás por delicadeza -y sonriendo como para disculparse por una confidencia, agregó-. No me vas a creer, pero busqué mucho hasta encontrar el que me pareció que te quedaría mejor... ¡acerté, *había sido*!

- ¡Mentiroso! -gimió Ofelia, largándole un pellizco<sup>719</sup>.

Les travaux qui portent sur la variante dialectale de l'espagnol du Paraguay attribuent traditionnellement cet effet discursif à la traduction du morphème verbo-temporel guarani *-ra'e*<sup>720</sup>. Cette interférence n'est pas isolée, car les deux langues entretiennent un contact étroit depuis près de cinq siècles et connaissent de nombreux phénomènes d'interférences mutuelles.

#### 3.3.1.1 L'espagnol paraguayen : quelques données dialectologiques

La situation de bilinguisme espagnol-guarani que connaît le Paraguay depuis la conquête donne lieu à un cas de contact de langues si étroit qu'une analyse en synchronie de la variété dialectale de l'espagnol conduit à observer de notables restructurations. Après un bref rappel de la configuration linguistique du pays où nous

<sup>719</sup> J. B. Rivarola Matto, *Yvypóra*, Paraguay, 1970 (CORDE).

<sup>720</sup> Voir *infra*.

définirons ce que nous entendons par *espagnol paraguayen*, nous ferons état de quelques restructurations que l'on peut observer dans le système verbal de cette variété dialectale.

### **a) La situation linguistique du Paraguay**

Dès leur arrivée au Paraguay en 1624, les Jésuites ont imposé aux Indiens tupi-guarani l'usage de l'espagnol tout en élevant le guarani au rang de seule langue amérindienne écrite de tout le continent. Ce n'est qu'après l'expulsion de ces missionnaires en 1767 que l'Espagne a créé le vice-royaume de La Plata, où seul le castillan servait de langue administrative et d'enseignement. Avec l'Indépendance du 14 mai 1811, on a assisté à la consolidation d'un segment de population minoritaire mais très prestigieux d'un point de vue social, économique et politique d'individus monolingues en espagnol, ce qui n'a pas été sans conséquence sur la configuration sociolinguistique du pays : l'influence de cette élite allait se traduire par l'expansion du castillan *via* les institutions politiques éducatives et les moyens de communication. C'est donc avec l'Indépendance que la population bilingue du pays a progressivement augmenté<sup>721</sup>. Cependant, le pays a connu une succession de régimes autoritaires qui l'ont peu à peu isolé, oligarchie hispanophone incluse. En 1862, Francisco Solano López a lancé le pays dans la guerre de la Triple Alliance (1865-1870) qui a provoqué la ruine du Paraguay. Le guarani est alors devenu symbole de cohésion et d'intégrité nationales : un territoire, une langue, un peuple face au monde. Lors de la guerre du Chaco contre la Bolivie (1932-1935), c'est pour des raisons de stratégie militaire cette fois que les soldats paraguayens recevaient la consigne de ne parler qu'en guarani. La population se reconnaissait dans la langue indigène, même si le prestige de celle-ci était encore nul dans certains milieux des affaires publiques. Pourtant, malgré le rôle joué par la langue guaranie dans les deux guerres, on a pu assister au XX<sup>e</sup> siècle au recul de cette dernière quand l'imposition systématique du castillan pratiquée lors du siècle précédent a porté ses fruits avec l'entrée de nouvelles vagues d'immigration, une scolarisation plus

---

<sup>721</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage de Y. Russinovich Sole, 2001, p. 25.

efficace, les transports et l'impact des moyens de communication de masse au profit d'une classe bilingue plus étendue<sup>722</sup>.

Aujourd'hui, l'étude des divers recensements de population publiés nous donne accès à la situation du bilinguisme de la population paraguayenne : celui-ci se maintient d'une façon stable et le guarani jouit toujours d'une grande vigueur. En 1992, 49,6 % de la population était bilingue et 38,4 % était monolingue en guarani (contre 6,5 % de monolingues en espagnol) ; 90 % de la population parlait donc guarani<sup>723</sup>. Signalons cependant que, parmi les monolingues en guarani, on relève une tendance plus ou moins forte à utiliser un *jopará* (« mélange ») selon le degré d'urbanisation des locuteurs. De plus, parmi les bilingues, les individus qui s'expriment avec la même correction dans les deux langues sont excessivement rares. J. Plá et B. Melià affirment que la majorité des individus qui se considèrent bilingues dans les zones rurales sont des bilingues de type « subordonné » car l'espagnol n'est pas pratiqué dans la sphère familiale<sup>724</sup>. En revanche, dans les zones urbaines, celui-ci serait plutôt de type « coordonné », ou symétrique, et ce en raison de la configuration socio-économique et culturelle du pays<sup>725</sup>.

Ce bref parcours de l'histoire des deux langues du pays nous permet d'expliquer l'actuelle vigueur de la langue indigène. Cependant, comme nous l'avons évoqué auparavant, les monolingues en guarani utiliseront une variante qui présentera d'autant plus d'interférences avec l'espagnol qu'ils se trouveront près des zones urbaines<sup>726</sup> de sorte qu'après cinq siècles de contact linguistique, nous pouvons remettre en question avec W. Lustig l'idée d'un hypothétique guarani pur (forme sous laquelle se présente généralement la langue dans les manuels d'enseignement, les grammaires et les dictionnaires) qui occulte les nombreuses restructurations de la langue indigène sous la

<sup>722</sup> Voir W. Lustig, 1996.

<sup>723</sup> En 1992, l'enquête dans les foyers incluait une question sur la ou les langues utilisées avec les proches. Le recensement de 2002 a inclus des questions relatives aux langues parlées par les individus : 59,2 % de la population paraguayenne a déclaré parler le guarani et 35,7 % le castillan. Pour plus d'information, voir le site de la *Dirección de Estadísticas, Encuestas y Censos* [En ligne]. URL : <http://www.dgeec.gov.py>. Pour une approche sociolinguistique du bilinguisme paraguayen, voir aussi N. Gynan Shaw, 2003 et L. Zajícová, 2009.

<sup>724</sup> Cette distinction est reprise de la théorie de S. Erwin et C. Osgood (1954). Dans la perspective psycholinguistique de ces auteurs, il existe deux types de bilinguisme : l'un est dit « composé » ou « subordonné » lorsque l'apprentissage d'une langue est subordonné à la connaissance d'une autre langue. Le second est de type « coordonné » lorsque les deux systèmes linguistiques coexistent sans interférences mutuelles. Voir aussi T. Lewandowski, 2000, p. 38.

<sup>725</sup> J. Plá et B. Melià, 1975.

<sup>726</sup> Voir C. Rodríguez Alcalá, 2002.

pression du castillan<sup>727</sup>. Il existe une zone d'interférence aux limites floues entre ce « guarani paraguayen » et l'espagnol parlé dans le pays. C'est cette zone d'interférence que l'on connaît sous le nom de *jopará*. Bien que celui-ci soit ressenti comme « incorrect » par la majorité de la population qui le considère comme une langue impure – W. Lustig cite Augusto Roa Bastos dans son roman *El fiscal* [*Le Procureur*] où l'auteur qualifie le *jopará* d'« horrible dialecte [...] qui ressemble au parler imbécile de la sénilité collective, le ñe'e tavy [en guarani « la langue idiote »] du débile mental »<sup>728</sup> – le *jopará* a pu être caractérisé comme la troisième langue du Paraguay, et, toujours selon W. Lustig, il ne serait pas exagéré de le considérer comme la langue générale de ce pays sud-américain, bien qu'il échappe à la condition de langue.

L'image d'un *continuum* dont les deux pôles seraient constitués du guarani académique d'une part, et de l'espagnol standard d'autre part, embrassant des dialectes hispanisés à des degrés différents tels que le guarani paraguayen, le *jopará* et l'espagnol paraguayen serait alors la plus appropriée pour appréhender la situation linguistique du pays. Si le *guarani paraguayen*, dérivé du guarani autochtone, est soumis à une pénétration croissante et continue de la langue espagnole sans cependant en détruire la structure, le *jopará* peut être considéré comme une variante diastratique et disituationnelle de celui-ci. Enfin, l'*espagnol paraguayen* intègre des morphèmes et des schémas syntaxiques calqués sur le guarani, mais reste intelligible par la communauté hispanophone et doit donc être décrit comme une variante dialectale de l'espagnol.

### **b) Contact de langues et interférences**

L'espagnol paraguayen présente de nombreuses traces d'interférences de la langue guarani. Ces interférences sont le fruit du contact prolongé des deux langues. On dit que deux langues sont en contact « lorsqu'elles sont parlées en même temps dans une même communauté, et à des titres divers par les mêmes individus »<sup>729</sup>. Cette situation donne lieu à des phénomènes divers qui modifient l'une ou l'autre langue, voire les deux. Dans notre travail, nous appellerons « adstratiques », les éléments

<sup>727</sup> Voir notamment le cas de la refunctionalisation de l'article dans A. Palacios Alcaine, 2000. Voir aussi A. Palacios Alcaine 1999, C. Boidin 2006 et 2009, et L. Zajícová, 2009.

<sup>728</sup> Augusto Roa Bastos, *El fiscal*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1993, p. 280, cité par W. Lustig, 1996, p. 2, n 2: « horrendo dialecto [...] que parece el habla idiota de la senilidad colectiva, el ñe'e tavy del débil mental ».

<sup>729</sup> G. Mounin, 2006, p. 82.



étrangers qui viendront interférer – c’est en tout cas le phénomène que nous interrogerons – dans la variété dialectale de la langue espagnole parlée au Paraguay.

Comme G. de Granda l’a montré dans ses nombreux travaux sur l’espagnol du Paraguay, les structures morphosyntaxiques de cette variante dialectale connaissent des interférences qu’il ordonne en deux catégories<sup>730</sup>. D’une part, l’espagnol paraguayen intègre des morphèmes guaranis qui conservent la même valeur et la même forme que dans la langue indigène. Ces morphèmes s’intègrent pleinement dans la structure linguistique de cette modalité régionale de l’espagnol et peuvent être – si l’on reprend les catégories grammaticales de l’espagnol –, nominaux, pronominaux, verbaux ou adverbiaux. Mais nous pouvons également rencontrer des cas de *calques* morphosyntaxiques dont la genèse est à rechercher dans les structures de la langue guaranie. Dans le système verbal de l’espagnol paraguayen – et en particulier dans les sous-systèmes de l’expression du temps, de l’aspect et de la modalité –, certains phénomènes se laissent ainsi analyser comme le résultat de l’influence de l’adstrat guarani. Nous en donnerons quelques exemples ci-dessous.

- L’expression du temps

Selon S. Liuzzi et P. Kirtchuk, les grammaires du guarani reflètent dans une plus ou moins grande mesure les catégories grammaticales de l’espagnol et des traditions gréco-latines de description linguistique, alors que le guarani présente des propriétés originales d’un point de vue structurel<sup>731</sup>. En effet, les catégories grammaticales de *noms* et de *verbes* ainsi que le système déictique et nominal peuvent être affectés par des morphèmes de temps et d’aspect. Cependant, les auteurs signalent que peu de lexèmes n’appartiennent qu’à une seule catégorie, et c’est la combinatoire qui permet de les assigner à l’une ou l’autre. La langue guaranie jouit donc d’une très grande flexibilité qui permet d’assigner à la fonction de *verbe* n’importe quelle catégorie lexicale, qu’elle soit un nom, un adjectif ou un adverbe. Cette impossibilité d’établir une implication de type temps-verbe n’est pas sans incidence quant au cas de l’espagnol paraguayen

<sup>730</sup> G. de Granda, 1988.

<sup>731</sup> S. Liuzzi et P. Kirtchuk, 1989, p. 1.

puisqu'un certain nombre d'interférences syntaxiques, calques ou emprunts, se font l'écho des structures guaranies :

(273) Voy a visitar *para mi casa* [« je vais visiter ma prochaine maison / ce qui sera ma maison »]<sup>732</sup>.

(274) Concepción. Corresponsal.- María Cecilia Núñez de López, por lo visto, *esposakue* de Nery López Silva –quien se encuentra detenido por ser supuesto compinche de los ñembo guerrilleros del EPP– y Antonio Ramón Valenzuela M., de quien se dice que ya era su nueva pareja, fueron encontrados muertos en la mañana de ayer, viernes, en el fondo de la propiedad de la mujer, en Huguá Ñandú. [*esposa kue* « celle qui a été l'épouse de Nery López »]<sup>733</sup>.

Le guarani accepte l'attribution d'indicateurs temporels aux substantifs par le biais de suffixes : le futur est exprimé par le suffixe *-rã*. Appliqué directement, ce suffixe donne un caractère prospectif à l'énoncé sans requérir la présence d'un élément verbal. G. de Granda montre que la structure « para + substantif » reflète la valeur sémantique du suffixe *-rã* que calque la modalité dialectale paraguayenne par l'intermédiaire d'un paradigme syntaxique à valeur obligatoire<sup>734</sup>. Ce paradigme est constitué par la préposition *para* et le substantif « mi casa » dans l'énoncé (273). Dans l'énoncé (274), c'est par l'emprunt du morphème indépendant qui exprime le caractère rétrospectif de l'énoncé en guarani, *-kue*, que le temps est exprimé. Si, dans les langues romanes, la temporalité est dénotée principalement par les conjugaisons, on voit ici que le système devient plus flexible par l'ajout de ces morphèmes libres au système nominal.

- L'aspect

Le guarani possède un marqueur explicite pour exprimer la vision sécante de l'action, mais l'expression de cet aspect verbal connaît deux modalités : les registres supérieurs de la langue utilisent la postposition de l'élément *-ína* précédé de la répétition des marques personnelles à toutes les personnes, et de l'élément *-hína* ou *-hikuái* aux troisièmes personnes<sup>735</sup>. En revanche, dans la modalité vernaculaire du

<sup>732</sup> Exemple emprunté à A. Palacios Alcaine, 2005b, p. 39.

<sup>733</sup> R. Fernández « ¡Ella y sombrero, chau! », *Crónica* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 18 juin 2011, consulté le 12 mai 2012.

URL : <http://www.cronica.com.py/articulo.php?ella-y-sombrero-chau&edicion=2&sec=2&art=5948>

<sup>734</sup> Voir G. de Granda, « Calcos sintácticos del guaraní en el español de Paraguay » in G. Corvalán et G. de Granda, 1982, t.2, p. 708.

<sup>735</sup> Voir G. de Granda, « La Expresión del aspecto verbal durativo: Modalidades de transferencia lingüística en dos áreas del español de América » in G. de Granda, 1999, p. 161-174.

guarani paraguayen, un seul morphème *-hína* sera employé pour exprimer l'aspect sécant. L'espagnol paraguayen adopte le morphème libre *-hína*, avec la même valeur que celle de la langue vernaculaire :

(275) Sí; Aparicio Ojeda nació en este pueblo. ¿Ve pa *hina* uté aquella lomada? – a través de la ventana me indicó una altura en el campo, rodeada de árboles – E' San Miguel-I'la<sup>736</sup>.

De même, l'expression de l'aspect accompli est fortement marquée dans la morphosyntaxe guaranie par l'intermédiaire du morphème *-pa* : celui-ci indique l'achèvement d'un procès ponctuel, où l'on envisage l'action au-delà de son terme. Ce morphème conserve son caractère de lexème verbal (*terminer*) ou nominal (*fin*), et peut donc aussi bien marquer la globalité que la limite d'un procès ou d'un phénomène<sup>737</sup>. Dans l'exemple (276), la forme invariable *todo*, est parallèle, d'un point de vue fonctionnel, à la particule guaranie *-pa*. L'aspect accompli est exprimé par le calque syntaxique : l'expression de l'aspect s'ajoute à la sémantèse d'accomplissement de *enfriar*, en ce sens que ce verbe porte dans ses traits sémantiques que l'action ne saurait être prolongée à moins d'être répétée :

(276) – ¿Y el loco, ama? Se va a enfriar todo. Vi' a alzarlo otra ve en el fuego<sup>738</sup>.

Comme nous l'avons mentionné précédemment lorsque nous avons présenté la structure sémiologique du participe, *todo* – et son corrélat *tanto* –, renvoient sur le plan adverbial aux deux formes verbales du mode non-personnel que sont le *participe* et le *gérondif*<sup>739</sup>. Les formes comportant le cognème T en position suffixale expriment un achèvement de quantification dans le cas de *todo*, et la globalité du procès ou de l'événement selon l'aspect lexical du participe. Lorsque les paraguayens traduisent *-pa* par *todo*, ils font fi des catégories traditionnellement opposables entre verbes et noms : la globalité ou l'achèvement pourront tout aussi bien être rendus par *todo*. En cela, les locuteurs paraguayens calquent des transcatégorisations qui sont courantes en guarani.

<sup>736</sup> Augusto Roa Bastos, « El Karuguá », in *Cuentos Completos*, Assomption, El Lector, 2003, p. 107.

<sup>737</sup> S. Liuzzi et P. Kirtchuk, 1989, p. 35.

<sup>738</sup> Augusto Roa Bastos, « Esos rostros oscuros », *op. cit.*, p. 120.

<sup>739</sup> Cf. *supra*, § 2.2.1.2.

- L'expression de la modalité

À l'instar du système aspectuel, l'expression de la modalité, en ce qu'elle exprime « l'attitude du locuteur par rapport au contenu propositionnel de son énoncé »<sup>740</sup> connaît des modifications sous la pression de la langue guaranie. Si l'absence de marqueurs modaux ne peut pas être considérée comme neutre relativement à la façon d'envisager l'assertion, nous circonscrivons néanmoins cette description aux marqueurs grammaticaux explicites des modalités épistémique et intersubjective.

Nous entendons par *modalité épistémique* l'expression d'un jugement du locuteur par rapport à la valeur de vérité de ce qu'il affirme. Les réalisations linguistiques de la modalité épistémique en espagnol standard sont multiples. Elles apparaissent par le biais de moyens morphosyntaxiques (modes ou désinences temporelles à valeurs modales) ou lexicaux par tout lexème indiquant le degré de certitude du locuteur (verbes, adjectifs et adverbes épistémiques).

L'expression de la modalité épistémique en espagnol paraguayen présente une nouvelle fois certaines spécificités ; c'est le cas par exemple de l'utilisation du morphème *gua'u* qui signale le caractère fictif de ce qui a été présenté comme vrai (277) :

(277) Me gustaría que los pocos que dicen que el Guaraní es difícil, se pongan también en la piel de la mayoría –que siendo Guaraní hablantes– todavía recibe clases en castellano, lee *gua'u* libros en castellano y rinde *gua'u* exámenes en castellano<sup>741</sup>.

Un autre exemple de prise en charge du locuteur apparaît avec le calque du morphème *voi* sous la forme de *luego* en (278), lequel exprime la certitude de l'information transmise. Ce calque constitue d'ailleurs, selon G. de Granda, un cas de rétention motivée par le contact de langues d'une acception attestée en espagnol classique de *luego* dont la valeur sémantique était « certainement »<sup>742</sup>.

<sup>740</sup> N. Le Querler, 1996, p. 61.

<sup>741</sup> « El Guaraní es difícil », *El Ateneo de Lengua y Cultura guaraní* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne en 2008, consulté le 12 septembre 2012. URL : [http://dgaleanolivera.wordpress.com/el-guarani-es-dificil/http://www.ateneoguarani.edu.py/index.php?content=detalle\\_articulos&item=13](http://dgaleanolivera.wordpress.com/el-guarani-es-dificil/http://www.ateneoguarani.edu.py/index.php?content=detalle_articulos&item=13)

<sup>742</sup> Voir G. de Granda, « Calco funcional y retención por contacto. El elemento asertivo luego (guaraní *voi*) del español paraguayo », in G. de Granda, 1999, p. 210.

(278) Uno de los rumores, dice *luego* que el mismo presi se reunió el fin de semana pasado, con los capos que manejan la transmisión de los partidos<sup>743</sup>.

Si les emplois de *luego* constituent l'un des nombreux exemples de calque, l'emprunt de *voi* apparaît néanmoins dans les mêmes situations référentielles (279) :

(279) – No...Mano. Era nikó propiamente *voi* la voz del finado don Simeón<sup>744</sup>.

*Voi* exprime la certitude de l'information transmise et la prise en charge du locuteur, implication qui opposerait donc ce morphème, ainsi que son calque *luego*, à la certitude donnée pour objective des morphèmes *ko*, *niko*, *nio*, *katu*, sans implication personnelle du locuteur (280). Leur opposition semble tenir au choix de l'instance de validation : quand il utilise le morphème épistémique *voi*, ou son calque *luego*, le locuteur constitue l'instance de validation, alors qu'avec le marqueur *ko*, cette validation est partagée :

(280) – Mamá ko te cuidará bien – le dijo en susurro – y pronto te curarás. Vas a tomar manté mucha leche caliente y comer so'ó todo' lo día. Mamá *ko* sabe hacer una mazamorra muy rica<sup>745</sup>.

Enfin, le marqueur évidentiel *ndaje* (« on dit que ») permet d'indiquer la source de l'information transmise par l'énoncé et apporte également un commentaire du locuteur sur ce qu'il affirme<sup>746</sup>.

(281) Había sido que el viático no les alcanzó, *ndaje*, y se quedaron pèrupi nomás. La Figueredo fue a turistar tres días por Portugal con la cuñada del senador Amando Espinola, aprovechando que estaba por Europa, *ndaje*<sup>747</sup>.

G. de Granda qualifie d'« éléments de validation » les marqueurs épistémiques et les marqueurs évidentiels comme *-ndaje*<sup>748</sup>. Il nous semble pourtant qu'il s'agit de deux notions bien distinctes : comme la modalité épistémique, l'évidentialité apporte un commentaire sur nos connaissances sur le monde, et appartient dès lors au domaine de l'épistémicité. Les deux notions peuvent parfois se recouvrir dans la mesure où le fait d'indiquer la source peut être un marqueur de fiabilité, mais ce n'est pas toujours le

<sup>743</sup> « Surgen nuevos rumores de poner 'fútbol para todos' », *Crónica* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 4 septembre 2012, consulté le 12 septembre 2012.

URL : <http://www.cronica.com.py/online/articulo/3045-surgen-nuevos-rumores-de-poner-futbol-para-todos.html>

<sup>744</sup> Augusto Roa Bastos, « Mano cruel », *op. cit.*, p. 54.

<sup>745</sup> Augusto Roa Bastos, « Regreso », *op. cit.*, p. 84.

<sup>746</sup> Certains linguistes romanistes préfèrent employer le terme « médiatif » plutôt que l'anglicisme « évidentiel », dérivé de l'anglais *evidence* « preuve ». Voir Z. Guentcheva, 1996.

<sup>747</sup> « Mamón con palito », *Diario popular*, Paraguay, 2004 (CREA).

<sup>748</sup> Voir G. de Granda, « Dos procesos de transferencia gramatical de lenguas amerindias (Quecha/Aru y Guaraní) al español andino y al español paraguayo. Los elementos validadores », 1999, p. 176.

cas : cette interprétation variera en fonction du cotexte et de la situation d'énonciation. Il apparaît ainsi que *ndaje* n'exprime que le lien de non-responsabilité entre le locuteur et l'information communiquée. Sur le plan sémiologique, *ndaje* doit être rapproché de la marque de deuxième personne *nde*, et de celle de la négation (*nda*, *nd...i*), lesquelles indiquent également que le locuteur se trouve dans l'impossibilité de valider l'énoncé.

La *modalité intersubjective*, en revanche, fait référence à l'attitude du locuteur en rapport avec l'exécution du procès. Le mode *impératif* est toujours lié à la modalité intersubjective mais l'expression de celle-ci en espagnol est beaucoup plus complexe puisque les marqueurs grammaticaux de l'impérativité peuvent dépendre de mécanismes morphologiques, syntaxiques et morphosyntaxiques. En effet, le locuteur pourra exprimer un ordre par des formes verbales (*présent de l'indicatif, futur, infinitif, gérondif, impératif, participe passé* et même *présent du subjonctif* avec la conjonction *que* avec valeur de réitération, et le *conditionnel*) mais aussi par des constructions interrogatives et des constructions tronquées commençant par *si*<sup>749</sup>. L'axe de la modalité exprimée par ce système complexe est donc constitué de deux pôles qui vont des marqueurs d'impérativité les plus intenses (mode *impératif*) aux marqueurs de demandes les plus atténuées (emploi du mode *conditionnel* et constructions interrogatives). L'espagnol paraguayen a intégré dans sa structure grammaticale de nombreux morphèmes verbaux guaranis dont la fonction est de nuancer l'attitude du locuteur, du message ou de la réalité qui l'entoure. Différents morphèmes (*-mi*, *-na*, *-ke*, *-kena*, etc.) correspondront aux divers degrés d'insistance que nous avons mentionnés. Ces morphèmes apparaîtront sous forme d'emprunts ou de calques. Si l'on établit une gradation, on peut voir dans la locution castillane *un poco*, le calque de la forme la plus atténuée de donner un ordre (282) :

(282) – Ciriaco, ven enseguida y entra *un poco* en la pieza del cura<sup>750</sup>.

L'espagnol du Paraguay établit sur le modèle du morphème *-mi*, diminutif auquel on attribue des contenus sémantiques aussi divers que l'atténuation, la demande courtoise ou la commisération, un paradigme syntaxique qui se manifeste par l'utilisation de la forme castillane *un poco* comme élément postposé au verbe que l'on

<sup>749</sup> Cf. Germán de Granda, « Un proceso bidireccional de transferencia lingüística por contacto. El imperativo en guaraní criollo y en español paraguayo », 1999, p. 216.

<sup>750</sup> Gabriel Casaccia, *La Babosa*, Asunción, Editorial El Lector, 1996, p. 247, n. 47.

souhaite nuancer. L'emprunt de la particule *na* postposée au verbe impératif permet d'adoucir un ordre. Elle peut être dupliquée par le calque « un poco » (283) :

(283) orejuela *vení na un poco* contó cómo vivieron ustedes ayer el partido de OLIMPIA dale vení sos especialista en eso jajaja se tranquilizó el tipito jajaja decía que el domingo todo vuelve a la normalidad! que normalidad?<sup>751</sup>

Le morphème *-ke* présente une valeur comminatoire (284) :

(284) – Vi a dirme ko agora mimo a la curandera de Kande'á a ver pa si me limpia del contagio – dijo humillado Anacleto – Y vo'cuidate *ke*, Solano. Yo ya te avisé<sup>752</sup>.

L'emploi de ce système de morphèmes indépendants qui expriment des demandes de plus en plus intenses présente une alternative possible face au système complexe de l'espagnol standard pour exprimer la modalité intersubjective. Ces emplois n'ont pas cours dans tous les sociolectes, mais ce micro-système n'est pas sans attirer notre attention, car les raisons de ces emprunts sont certainement à rechercher dans le système espagnol lui-même : le système adopté présente peut-être un schéma plus lisible que celui des différents recours morphologiques et syntaxiques de la langue standard.

Nous avons présenté quelques marqueurs grammaticaux qui, sous la forme de calques ou d'emprunts, interfèrent dans le système verbal de la variante de l'espagnol que l'on peut rencontrer au Paraguay. L'adoption de ces différents morphèmes remet en cause les classements typologiques traditionnels que l'on adopte pour le castillan, puisque nous avons vu comment l'expression de la temporalité et de l'aspect grammatical n'est plus l'apanage des seuls verbes.

Dans le cadre de notre étude, le phénomène qui retient particulièrement notre attention est celui des emplois miratifs de « *había sido* » sur le modèle du morphème guarani *-ra'e*. Après en avoir décrit les emplois, nous tenterons de comprendre comment a pu naître et perdurer cette traduction. La démarche sémasiologique que nous avons adoptée dans ce travail de thèse sur le *PQP* nous amène ainsi à interroger la portée de l'interférence de la langue guaranie sur cette particularité de l'espagnol paraguayen, et ce tant sur le plan sémantique que syntaxique.

<sup>751</sup> « En los últimos minutos, Cerro consiguió gritar », *Abc Color* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 27 juin 2012, consulté le 12 septembre 2012.

URL : <http://www.abc.com.py/deportes/futbol/ganar-o-ganar-419501.html>

<sup>752</sup> Augusto Roa Bastos, « El Trueno entre las hojas », *op. cit.*, p. 170.

### 3.3.1.2 Description des emplois de *había sido*

#### a) Signifié de *había sido*

Avant de décrire les emplois de *había sido* dans la variante dialectale de l'espagnol du Paraguay, nous rappellerons que nous avons postulé, pour le verbe *ser*, le signifié suivant : *ser* déclare une existence bidirectionnelle et univoque entre apport E et support A, contrairement à *estar*, lequel déclare une existence bidirectionnelle entre apport E et support A, cette existence étant limitée à l'évaluation du locuteur et soumise au traitement allocutif<sup>753</sup>. La sémantèse de *ser* implique par ailleurs qu'il s'agit d'un verbe d'état par essence atélique, c'est-à-dire, non borné, à moins que l'aspect grammatical n'intervienne.

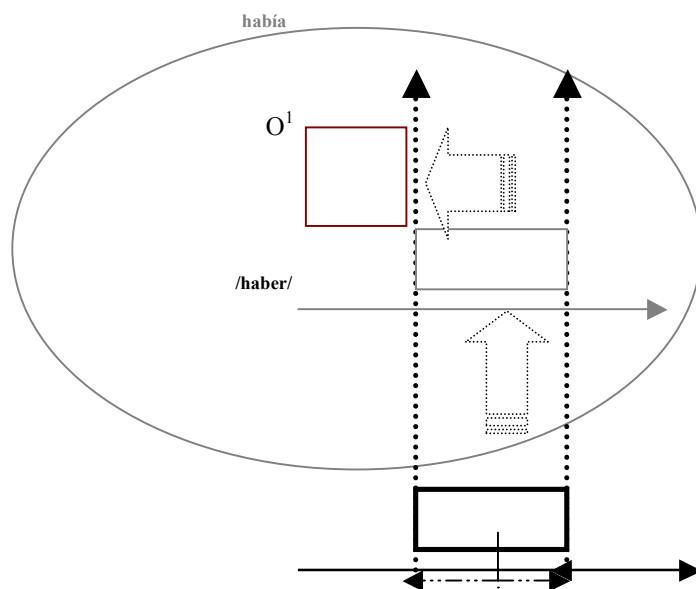
Lorsque le verbe *ser* apparaît conjugué au *PQP*, il faut donc y voir l'inactualisation d'une déclaration d'existence univoque entre un apport E et un support A. En outre, la survenue du cognème T nous invite à penser l'apport prédicatif dans sa globalité.

Soit, figurativement :

---

<sup>753</sup> Cf. *supra*, § 2.2.1.1-b.



**De bas en haut :**

Flèche continue noire : temps d'expérience du Moi

Flèche horizontale en pointillés : temps subjectif

CD : Centre Déictique (*moi, ici, maintenant*)

Flèches verticales en pointillés : inactualisation > dédoublement du Centre Déictique vers un premier niveau d'abstraction

Flèches pleines : opérations de conceptualisation

Flèche grise : temps reconstruit (inactualité)

CD<sup>2</sup> : Centre Déictique secondaire

Rectangle : point de vue extrinsèque et évaluatif

Ovale gris : espace inactualisant

**FIGURE 29** : Opérations de conceptualisation de *había sido*

Nous faisons l'hypothèse que ce parcours est le même dans l'ensemble des manifestations de *había sido* en espagnol. Voyons dans quelle mesure les emplois paraguayens viennent mettre à l'épreuve notre postulat d'unicité du signe.

## b) Description des emplois

Au vu des résultats obtenus suite à l'analyse de notre corpus<sup>754</sup>, il apparaît qu'au Paraguay, les types de structures prédicatives dans lesquelles se présente l'association signifiante *había sido* dans son acception *mirative* sont au nombre de trois.

Dans le premier type de structure, *había sido* se voit confier le rôle de relateur attributif entre un support explicite et un prédicat. L'effet de sens *miratif* surgit alors de l'hiatus entre la conjugaison au *PQP* du verbe copule *ser*, et de la pérennité, dans les faits, de la relation attributive à laquelle il renvoie. En d'autres termes, est attribué à un support – nominal ou pronominal – un apport que l'on représente comme borné (cognème T) et inactualisé (*había*) dans le *dire*, alors qu'il a encore cours dans le monde référentiel.

Dans l'extrait ci-dessous, issu d'un forum de discussion paraguayen, deux internautes – Mapa qui s'exprime en guarani et Florencia qui répond en espagnol –, échangent sur le retour de cette dernière dans son pays d'origine. Lorsque Florencia prend conscience que son interlocuteur manie parfaitement la langue guaranie, elle le qualifie de véritable professeur par le verbe *ser* conjugué au *PQP* :

(285) [Mapa - 15-9-2006 a 02:36] : Mbaeichapa re ñeñandu ko yvy porame 'Paraguay'. Mboheara, avy a reimehaguere koape, tere hasa poraite nde rogayguani. Añoa ha pojopy [...]  
[¿Cómo te sentís en esta linda tierra, Paraguay, profesora? Me alegro de que te encuentres aquí, que pases bien con tus familiares. Abrazos y apretón de manos (para vos...)]  
[Florencia - 15-9-2006 a 19:51] Hola MAPA!!! *Profesor de nuestra dulce lengua guarani habias sido!!!* Gracias por la linda bienvenida en nuestro idioma nativo<sup>755</sup>.

Dans le second type de structure, *había sido* est suivi par une subordonnée complétive introduite par *que*. Cette dernière constitue le prédicat de l'énoncé, alors que le support reste indéterminé. C'est ainsi que Brigitte Colmán utilise le tour *había sido que* pour intituler un billet qu'elle fait paraître dans le journal paraguayen *Última Hora*, suite à la récente élection d'un nouveau chef de l'État :

(286) '*Había sido que se puede...*'

<sup>754</sup> Comme nous l'avons évoqué en § 2.1.2, ce corpus provient du *CREA*, d'Internet, mais également des enquêtes dont on trouvera un exemplaire en annexes.

<sup>755</sup> « Feliz regreso amiga Florencia », *La Cueva, foro de discusión* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 14 septembre 2006, consulté le 25 août 2012. URL : <http://www.lacueva.com.py/viewthread.php?tid=8405&page=2>

La semana pasada estuve a punto de escribir un comentario sobre el presidente electo y las desmedidas esperanzas y expectativas que su gobierno despierta, aun cuando faltan todavía dos meses para que asuma<sup>756</sup>.

Dans le dernier cas enfin, nous avons rencontré des emplois de *había sido* que nous qualifierons d'*adverbiaux* puisque, d'un point de vue fonctionnel, ils sont incidents à l'ensemble de la structure prédicative. Dans les énoncés que nous avons relevés dans les registres informels de l'espagnol paraguayen, la périphrase semble en effet jouir d'une certaine liberté par rapport au noyau prédicatif. Dans tous les cas, si nous effectuons les tests traditionnellement utilisés pour identifier les adverbes de phrase – la possibilité de se trouver à la tête d'une phrase négative et l'impossibilité de les faire entrer dans le cadre de la focalisation –, la périphrase répond favorablement. Ces emplois *adverbiaux* apparaissent toujours en position détachée, par exemple, en tête d'énoncé :

(287) *Había sido* se perdió su pasaporte, por eso no pudo viajar Marín<sup>757</sup>.

Les emplois adverbiaux de *había sido* peuvent apparaître en position préverbale, et donc entre deux éléments du même noyau prédicatif, ici en (288):

(288) Ayer, de nuevo en el programa 'Fútbol a lo grande', que conduce Arturo Máximo Rubin, volvieron a pasar la grabación de Roque [...]. También le hicieron una nota al cantante Leo Barreto de 'Los cucarachos del Paraguay', quien enseñó a vocalizar a Roque. *Ellos había sido se reúnen siempre* voi a tocar la guitarra y darle con todo al canto<sup>758</sup>.

*Había sido* peut aussi survenir en position postverbale (289) :

(289) Yo seguía estudiando y había faltado a una clase de investigación en el Archivo Nacional. Pensé que me iba a reclamar esa ausencia. 'Buenas tardes, profesor' saludé. Desde el otro lado de la línea escucho: 'Ya quisiera ser su profesor'. *Era, había sido, Gumersindo*, quien me invitó a tomar un cafecito en el centro, –cuenta la viuda del poeta<sup>759</sup>.

Enfin, la proposition dans ou avec laquelle intervient la périphrase *había sido*, dans son emploi *adverbial* ou suivie d'une complétive, peut apparaître au *passé simple* (287), au *présent de l'indicatif* (288), à *l'imparfait* (289), au *PQP* (290) ou encore au *conditionnel* (291):

<sup>756</sup> B. Colmán, « Había sido que se puede », *Última Hora* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 20 mai 2008, consulté le 25 août 2012.

URL : [http://blogs.ultimahora.com/post.php?idBlogPost=813&idBlogger=73&t=index&\\_pagi\\_pg=2](http://blogs.ultimahora.com/post.php?idBlogPost=813&idBlogger=73&t=index&_pagi_pg=2)

<sup>757</sup> « *Había sido* se perdió su pasaporte, por eso no pudo viajar Marín », *Diario popular* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 15 juillet 2009, consulté le 25 août 2012. URL : <http://www.diariopopular.com.py/?q=node/47555>

<sup>758</sup> « Fútbol a lo grande », *Diario Popular* [Désormais indisponible en ligne], Paraguay, 2004.

<sup>759</sup> M. R. Álvarez, « Ndavy'áigui apurahéi », *Música paraguaya* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 6 mars 2004, consulté le 25 août 2012. URL : <http://www.musicaparaguaya.org.py/profundo28.htm>

(290) El pacto Oviedo-Nicanor se hizo carne. Sugestivamente los jueces *'se percataron' de que había sido había cumplido* de más la prisión preventiva por los casos de marzo. Luego vino la salida de Viñas Cué, la anulación total de la condena y con ello la libertad para competir como candidato presidencial<sup>760</sup>.

(291) El mayor Candia argumentando querer orinar pide al soldado de guardia salir, con lo que al encontrar la celda abierta golpea al soldado y se escapa. *'Había sido que* los presos que teníamos nosotros *serían* quienes gobernarían<sup>761</sup>.

### 3.3.1.3 Une hypothèse adstratique « séduisante »<sup>762</sup>

Dans ces trois types d'emplois, l'énonciateur renonce à ses attentes et met ainsi à distance une information qu'il vient de découvrir. Force est de constater que le *PQP*, au Paraguay, est ce qui permet cet effet de sens. D'après les spécialistes de l'espagnol paraguayen, il s'agirait d'un nouvel emploi dû à une *interférence* originelle du morphème guarani *-ra'e*, laquelle aurait donné lieu au calque que nous observons aujourd'hui dans cette variante dialectale.

Selon S. Liuzzi et P. Kirtchuk, le morphème *-ra'e* est un morphème qui traduit l'interrogation dans le passé : l'unique certitude est son caractère rétrospectif, le doute du locuteur apparaît alors explicitement. Ces deux auteurs montrent en effet que, parmi les morphèmes rétrospectifs du guarani, certains sont liés à l'énonciateur, en ce sens que ce sont des marques purement temporelles qui se réfèrent à des faits, situations, entités et autres réalités caractérisées comme advenues dans un moment antérieur au moment de l'énonciation, quand d'autres ne sont pas liés à ce dernier car celui-ci ne garantit pas la véracité de l'énoncé : il se borne à le situer rétrospectivement<sup>763</sup>. Ces morphèmes sont d'ailleurs souvent accompagnés d'autres morphèmes qui marquent explicitement une distance (par exemple le morphème *-kue* que nous avons évoqué *supra*).

Mais, si les paraguayens traduisent, « reproduisent », ou « imitent » pour reprendre les termes de T. Lewandowski<sup>764</sup>, nous devons nous demander ce qu'ils

<sup>760</sup> E. Ruíz Díaz, « Lugo abrió las puertas del cielo a Oviedo », *Última Hora* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 4 novembre 2007, consulté le 25 août 2012. URL : <http://blogs.ultimahora.com/post/504/40/index.html>

<sup>761</sup> V. Centurión, « Historias de Represión y tortura », *Comisión de Verdad y Justicia* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 23 mars 2009, consulté le 25 mai 2009. URL : [http://www.verdadyjusticia.gov.py/centurion\\_relato.html](http://www.verdadyjusticia.gov.py/centurion_relato.html)

<sup>762</sup> Nous empruntons l'expression à G. de Granda, lequel a consacré une grande partie de ses travaux à l'étude des variantes dialectales de l'espagnol, en particulier celle du Paraguay. Voir G. de Granda, 1988, p. 19.

<sup>763</sup> S. Liuzzi et P. Kirtchuk, 1989, p. 10.

<sup>764</sup> T. Lewandowski, 2000, p. 42 : « CALCO. 4. Traducción elemento a elemento, reproducción formal y semántica de unidades de la lengua donante en la lengua propia, imitación del elemento extranjero [...] ».

reproduisent au juste et si ce *calque* introduit un changement dans la nature de ce *había sido* dont nous avons postulé l'invariance en espagnol.

Nous pourrions en effet considérer, comme le fait l'approche traditionnelle, qu'il s'agit d'un changement introduit par l'interférence originelle du guarani. Nous aurions donc deux *había sido* : un *había sido* standard qui répondrait à la définition des grammaires, et un *había sido miratif* exclusivement paraguayen, c'est-à-dire, présentant les traits de l'élément adstratique *-ra'e*. Mais il existe une tout autre approche, la nôtre, celle qui postule l'unicité du signe linguistique. Au nom de cette unicité, nous sommes en droit de nous demander ce qui a pu motiver non seulement l'apparition de cette traduction de *-ra'e* vers *había sido*, mais encore son adoption et son maintien dans la communauté linguistique.

Pour mieux appréhender ce phénomène, nous commencerons par raisonner à partir de la première hypothèse : celle du changement introduit par le morphème guarani *-ra'e*. Il faut en effet reconnaître que *había sido* et *-ra'e* semblent se correspondre parfaitement : ils peuvent permuter, voire apparaître ensemble sans que le sens de l'énoncé n'en soit altéré. Si on ajoute à cela que leurs syntaxes respectives présentent certaines affinités, il est difficile de ne pas y voir un lien de parenté.

#### a) Des affinités sémantiques

Nul besoin d'être linguiste, les locuteurs bilingues espagnol-guarani le savent bien : *-ra'e* peut être traduit par *había sido*, et inversement, car tous deux peuvent, ensemble ou séparément, concourir à marquer la prise de conscience du sujet face à une information nouvelle, en tout cas au sein de la variante paraguayenne de l'espagnol. Il est des cas où, plutôt que d'avoir recours au calque, les locuteurs empruntent le morphème *-ra'e* lui-même. Ainsi en est-il de ce gros titre qui a dû faire sensation parmi les lecteurs du *Diario Popular* :

(292) Los ronquidos pueden llegar a matar *ra'e*<sup>765</sup>.

<sup>765</sup> « Los ronquidos pueden llegar a matar *ra'e* », *Diario popular* [En ligne], Paraguay | 2009, mis en ligne le 18 mars 2007, consulté le 23 mars 2009. URL : <http://www.diariopopular.com.py/?q=node/405>

Les journalistes emploient parfois l'un pour, dans la foulée, le remplacer par l'autre, toujours dans l'intention de manifester la découverte de la réalité que les acteurs n'avaient pas su ou pas pu voir :

(293) 'Buscaban como loco la cocaína y *había sido estaba* techo ári'  
[...] Los agentes de la Senad se las arreglaron para encontrar la merca que *ra'e estaba escondida* sobre el techo de la vivienda allanada<sup>766</sup>.

Dans ce dernier exemple, le titre rend compte de la réalité que les agents de la Senad ignoraient : la cocaïne qu'ils recherchaient se trouvait – *en fait*, dirions-nous en français – sur le toit. Ils reprennent cette information dans le corps du texte par « -ra'e ».

Cette alternance, caractéristique du *jopará* paraguayen, se retrouve avec la préposition guaranie « ári » (« sur ») qui alterne avec l'équivalent espagnol « sobre » dans le corps du texte.

*Había sido* et *-ra'e* peuvent aussi apparaître ensemble, comme dans ce nouvel exemple du même journal, qui ne se lasse pas de mettre en garde ses lecteurs :

(294) *Y había sido ra'e* cuando hacés dieta tu cuerpo debe acostumbrase a ella para abandonarla o si no, subís el doble<sup>767</sup>.

La correspondance est telle que nombreux sont ceux, parmi les spécialistes des deux langues, qui adoptent ce point de vue plus ou moins consciemment. Parmi les grammairiens du guarani, certains traduisent et expliquent le morphème *-ra'e* par la tournure impersonnelle. C'est le cas de N. Krivoshein de Canese et F. Acosta qui qualifient le morphème guarani de « cognoscitif » avant de le traduire par la tournure décrite plus haut :

Cognoscitif ra'e [...] Osẽ ra'e – *Había sido que salió*<sup>768</sup>

C'est également le choix que fait M. Correa de Báez :

Omba'apónipo – *había sido que trabaja*  
Ojoguánipora'e – *había sido que compró*<sup>769</sup>.

<sup>766</sup> « Buscaban como loco la cocaína y había sido estaba techo ári », *Diario popular* [En ligne], Paraguay | 2010, mis en ligne le 12 juin 2009, consulté le 15 avril 2010. URL : <http://www.diariopopular.com.py/?q=node/45186>

<sup>767</sup> « Dietas deben hacerse por lo menos 6 meses », *Diario popular* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 18 mars 2007, consulté le 15 avril 2010. URL : <http://www.diariopopular.com.py/?q=node/412>

<sup>768</sup> N. Krivoshein de Canese et F. Acosta, 2001, p. 29 : « cognoscitico ra'e [...] Osẽ ra'e – *Había sido que salió* ».

<sup>769</sup> M. Correa de Báez, 1999, p. 117. [Nous soulignons]

De là à affirmer que cette tournure est issue du guarani, il n'y a qu'un pas et c'est celui qu'a franchi B. Usher en 1976, dans son étude dédiée au castillan paraguayen :

Au Paraguay, « *había sido* » est très courant dans des expressions comme celles-ci : « *Estaba enfermo, había sido* » ou « *Había sido que estaba enfermo* » = *Hasy nipora'e*, avec la signification de « *había estado o estuvo enfermo verdaderamente* » [...]. Il convient de remarquer que la grammaire guarani du Père Restivo (p. 304, année 1724) le mentionne déjà comme la traduction de *nipora'e*, ce qui autoriserait à penser que le tour « *había sido que* » est un guaranisme<sup>770</sup>.

Si les auteurs qui ont été amenés à citer les travaux de B. Usher ne se sont pas prononcés sur l'origine de la tournure, tous rappellent que le verbe *ser* au *PQP* est la façon dont on traduit le morphème dans le dialecte paraguayen<sup>771</sup>.

Cependant, si *había sido* est un « guaranisme », celui-ci trouverait donc son origine dans le mécanisme de l'analogie : sur le modèle du morphème rétrospectif *-ra'e* qui peut contribuer, en discours, à exprimer la catégorie sémantique de la *mirativité*, les locuteurs paraguayens auraient recréé cette possibilité discursive au moyen de la périphrase au *PQP*. Ils prêteraient donc un nouvel effet de sens à *había sido* qu'ils auraient emprunté au morphème guarani et cette forme d'emprunt serait donc le *calque* que nous avons décrit. Or le calque, à la différence de l'emprunt, est constitué d'éléments endogènes, lesquels, avec leurs valeurs et leurs effets de sens, font déjà partie du système de la *langue*. Cela ne va pas sans poser problème, d'autant plus lorsque nous avons affaire à un système fermé comme le système verbal.

### b) Des affinités syntaxiques

D'un point de vue syntaxique, nous l'avons vu, trois possibilités sont permises. La première possibilité, décrite en (295) ici, ne met pas à mal les règles syntaxiques de l'espagnol. Dans un contexte qui ne serait pas celui de la *mirativité*, les propos de Rualib – qui qualifie son ami Pantera de romantique après qu'il ait mis une chanson en ligne – pourraient être tout à fait recevables :

<sup>770</sup> B. Usher de Herreros, 1976, p. 75 : « En el Paraguay es muy corriente 'había sido', en expresiones como éstas: 'Estaba enfermo, había sido' o 'Había sido que estaba enfermo' = *Hasy nipora'e*, con la significación de 'había estado o estuvo enfermo verdaderamente'. [...]. Es de notar que la gramática guaraní del P. Restivo (p. 304, año 1724) ya lo registra como traducción del *nipora'e*, lo cual autorizaría a pensar que el giro 'había sido que' es un guaranismo ».

<sup>771</sup> Voir S. Liuzzi, 1987, p. 88 ; S. Liuzzi et P. Kirtchuk, 1989, p. 13 ; A. Palacios, 1999, p. 60 et 2008, p. 291.

(295) [Rualib - 11-9-2010 a 11:37] buenísimoooo ! [...] que romántico *habías sido*  
 [Pantera -11-9-2010 a 13.55] Shhh....no le cuentes a nadie...nadie tiene que saber... En realidad  
 no lo soy.  
 [Rualib-11-9-2010 a 13.57] dale... acá calladitos nomás<sup>772</sup>...

Le deuxième type de structure – verbe copule *ser*, conjugué à la troisième personne du singulier du *PQP* suivi d'une subordonnée complétive introduite par le morphème *que* – pourrait être rapproché du tour correspondant au *présent de l'indicatif es que* comme dans ces exemples extraits de la *NGLE* :

(296) Tú no podrás estar más cansado; más cansado no; y *es que* habrás caminado mucho, a caballo, a pie (Fuentes, *Artemio*); Laura enseguida me lo nota. Has estado de servicio. Y *es que* no lo aguanto, se me hunden los ojos y tardo tres días en reponerme (Martín-Santos, *Tiempo*); Era casi un analfabeto. Y casi lo sigo siendo. Y *es que* el que nace lechón muere cochino (Chamizo, *Paredes*)<sup>773</sup>.

Dans la *Gramática descriptiva de la lengua española* (1999), M<sup>a</sup> J. Fernández Leborans qualifie les tours du type *es que* d'« énoncés copulatifs déterminatifs réduits »<sup>774</sup>. L'auteur y voit en effet une construction qui requiert un contexte communicatif préalable qui permette de considérer que la proposition est l'attribut d'un contenu implicite. Ce dernier peut cependant être facilement inféré du contexte ou de l'expectative créée par la situation immédiate. Encore une fois ici, c'est l'emploi de la périphrase aspectuelle qui introduit un changement, mais d'un point de vue purement syntaxique, la tournure impersonnelle *ser que* n'est pas une nouveauté.

Le troisième type d'emploi décrit en introduction (« Jesús era gay e inteligente había sido ») mais également en (287), (288) et (289) est plus déroutant. Il s'agit d'un phénomène que l'on peut observer dans le registre oral et / ou informel de l'espagnol paraguayen, et qui consiste à faire passer le *PQP* de la catégorie de verbe à celle d'*adverbe de phrase*. Ce phénomène doit-il être attribué à l'interférence du morphème guarani ? On pourrait être tentée de l'affirmer au vu de la syntaxe des morphèmes de temps dans la langue indigène : ceux-ci portent non seulement sur le verbe, mais aussi sur le nom ou les déictiques, ainsi que l'affirment S. Liuzzi et P. Kirtchuk :

<sup>772</sup> « Ella », *Tocorre* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne non précisée, consulté le 15 avril 2010. URL : <http://www.tocorre.com/es/main.forum.php?page=det,tid&tid=152690>

<sup>773</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 3484. [Nous soulignons]

<sup>774</sup> Voir M<sup>a</sup> J. Fernández Leborans, 1999, p. 2403-2407 : « Oraciones copulativas especificativas reducidas ».



Un fait de grande importance concernant les morphèmes de temps et d'aspect dans cette langue est qu'ils peuvent affecter non seulement les parties du discours généralement désignées comme étant des « verbes », mais aussi celles qui font partie du système déictique et nominal<sup>775</sup>.

C'est peut être cette possibilité du guarani qui pousse N. Krivoshein de Canese et F. Acosta à identifier dans un premier temps *-ra'e* comme un adverbe pour ensuite l'introduire à nouveau parmi les morphèmes de mode sans faire mention de l'expression du passé contrairement à la grande majorité des auteurs<sup>776</sup> :

p. 29 : Ra'e : *adverbe*, « conque, ahora me doy cuenta que »,

et p. 101 : Le *modo* exprimé par ra'e indique la connaissance que le locuteur acquiert ou sa surprise lorsqu'il apprend, à un moment donné, la réalisation d'une action, et il peut être utilisé avec des verbes au temps présent, passé et futur<sup>777</sup>.

L'incidence au deuxième degré que nous avons décrite pourrait donc bien être un trait syntaxique emprunté à la syntaxe du guarani : au vu de leur affinité sémantique, les locuteurs feraient fonctionner *había sido* sur le modèle de la syntaxe de *-ra'e*. Mais qu'en est-il du signifié de la périphrase ? Nous allons voir que quelques éléments nous invitent à nuancer la portée de cette interférence.

<sup>775</sup> S. Liuzzi et P. Kirtchuk, 1989, p. 3 : « Un hecho de gran importancia respecto a los morfemas de tiempo y de aspecto en este idioma es que pueden afectar no solo a las partes de la oración generalmente designadas como 'verbo', sino también a aquellas que forman parte del sistema deíctico y nominal ».

<sup>776</sup> Voir A. Guash, 1948 ; N. Krivoshein de Canese, 1998 ; L. Trinidad Sanabria, 1998 ; A. Palacios 1999 et 2008 ; J. V. Ayala, 2000 ; T. Zarratea, 2002 ; O. I. Silvero Sanz et D. H. Manfroni, 2006, M. Á. Verón, 2006 ou encore F. de Guaranía, 2008. Tous incluent *-ra'e* parmi les morphèmes de passé.

<sup>777</sup> N. Krivoshein de Canese et F. Acosta, 2001, p. 29 : « Ra'e : *adverbio*, 'conque, ahora me doy cuenta que' », et p. 101 : « El modo expresado por ra'e indica el conocimiento que adquiere el hablante o su sorpresa al enterarse en un momento dado de la realización de una acción, y puede usarse con verbos en tiempo presente, pasado y futuro ». [Nous soulignons]

### 3.3.2 Rendre à César...

La tentation est grande d'attribuer à la langue indigène ce que l'on a du mal à expliquer : rappelons-le, pour la *NGLE*, le *PQP* « désigne une situation passée et terminée, antérieure à une autre situation également passée, qui peut être mentionnée ou non »<sup>778</sup>. Pour les Académiciens, il s'agit donc d'un temps relatif, toujours ancré dans un point différent du moment où le sujet parle et qui, par son statut de temps composé, exprime une antériorité<sup>779</sup>. Si telle est la valeur que l'on attribue au *PQP*, force est de constater que nous nous retrouvons dans une impasse : l'emploi *miratif* est tout simplement incompatible avec ce qui vient d'être mentionné. Dans les occurrences que nous avons relevées, non seulement *había sido* peut désigner une situation présente, mais il apparaît dans des emplois absolus sans qu'aucun moment de référence – implicite ou explicite – ne soit nécessaire. Quant à la notion d'antériorité, on ne voit pas bien dans quelle mesure elle intervient, car, encore une fois, le prédicat attribué au support peut toujours avoir cours dans le monde référentiel.

#### 3.3.2.1 Un *plus-que-parfait* paraguayen ?

Si l'on s'en tient aux caractérisations du *PQP* que nous avons décrites dans les grammaires, il est tentant de voir dans ce *PQP* paraguayen l'émergence d'une signification différente : le paraguayen serait différent du *PQP* péninsulaire, mexicain ou colombien. Il aurait évolué sous la pression du guarani. Mais c'est oublier un détail qui a son importance : si ce phénomène isolé est apparu après l'arrivée des Espagnols, peu importe le moment, il a été le fait de locuteurs hispanophones. Il a donc été créé par des locuteurs qui n'étaient pas sans connaître les valeurs et emplois du *había sido* « standard », si bien que l'on imagine mal comment les premiers usagers de cette tournure auraient accepté de faire cohabiter des emplois aussi discordants.

Par ailleurs, si l'on s'en tient aux données de notre corpus, les deux types d'emplois – *había sido miratifs* et *PQP* « canoniques » – continuent de cohabiter au Paraguay sans que cela ne pose aucun problème. Ainsi, dans cet extrait du *Diario*

<sup>778</sup> Cf. *supra*, Introduction.

<sup>779</sup> *Id.*

*Popular*, le journaliste n'hésite-t-il pas à faire suivre un *había salido* – qui désigne bel et bien une situation antérieure à celle désignée par *volvió* – par un *había sido que* impersonnel et incontestablement *miratif* :

(297) Un extraño suceso ocurrió ayer a eso de las 8:30 horas, cuando tres sujetos a cara descubierta llegaron a bordo de un automóvil [...]. La casa es propiedad del médico Jesús Amarilla Núñez (61), quien minutos antes *había salido* para ir a caminar y cuando volvió se encontró con el vehículo frente a su residencia. *Había sido que* dos de los sujetos que portaban placas policiales ya estaban dentro de su residencia, exigiendo a la empleada que le entregue todo lo que había de valor en el sitio<sup>780</sup>.

### 3.3.2.2 Un lignage contesté

À ces contradictions internes au dialecte paraguayen, nous devons ajouter que cet emploi ressemble étrangement à ce que C. Kany décrivait déjà comme « une espèce d'ellipse de la pensée du sujet parlant » :

Il est intéressant de noter l'emploi populaire du plus-que-parfait *había sido*, avec généralement un substantif, un pronom ou un adjectif, avec un sens de présent ou d'imparfait de l'indicatif pour exprimer la surprise ou l'étonnement: *¡había sido usted!* avec le sens de *¡conque es (o era) usted!* Cette locution semble représenter une espèce d'ellipse de la pensée du locuteur: *era usted y yo no lo sabía*, ou *yo no creí que era usted*, o *que había de ser usted*<sup>781</sup>.

Dans son ouvrage de 1969, l'auteur citait Tiscornia – lequel pensait avoir affaire à « un usage typiquement ou exclusivement gaucho »<sup>782</sup> (!) – avant d'énumérer tous les pays dans lesquels cet emploi est attesté : Bolivie, Pérou, Équateur, Uruguay... mais pas le Paraguay !

De nombreux auteurs ont depuis relevé cet emploi dans plusieurs variantes de l'espagnol américain, notamment V. J. Pérez Sáez qui l'a étudié dans l'espagnol du nord-ouest argentin<sup>783</sup>. L'auteur s'étonne lui aussi de l'écart que l'on peut observer entre la valeur du *PQP* que l'on trouve traditionnellement dans les ouvrages spécialisés et cette possibilité dialectale. Pour lui, il s'agit d'un cas de « neutralisation avec le présent », neutralisation qui ne serait pas différente de celles que l'on peut observer

<sup>780</sup> « Falsos polis quisieron robar casa de médico » *Diario popular* [En ligne], Paraguay | 2012, mis en ligne le 26 juillet 2008, consulté le 15 avril 2010. URL : <http://www.diario.popular.com.py/?q=node/24630>

<sup>781</sup> C. Kany, 1969, p. 202 : « Es interesante el uso popular del pluscuamperfecto *había sido*, más un sustantivo, pronombre o adjetivo generalmente, con sentido de presente o imperfecto de indicativo para expresar sorpresa o admiración: *¡había sido usted!* con el significado de *¡conque es (o era) usted!* Esta locución parece representar una especie de elipsis del pensamiento del hablante: *era usted y yo no lo sabía*, o *yo no creí que era usted*, o *que había de ser usted* ».

<sup>782</sup> *Loc. cit.* : « Tiscornia [...] presume que se trata de un uso típica o exclusivamente gaucho [...] ».

<sup>783</sup> Voir V. J. Pérez Sáez, 1996-97.

avec l'*imparfait* ou le *passé simple*. Mais pour expliquer la coexistence de ces neutralisations avec l'usage « général » – il faut comprendre ici *standard* ou *normatif* – des temps verbaux, l'auteur oppose l'argument de l'« effet stylistique » :

On peut se demander si l'alternance actuelle du plus-que-parfait avec les trois autres temps [*i.e. présent, imparfait et passé simple*] et sa coexistence avec l'usage général pourrait être interprétée comme une présence simultanée de deux normes : l'une, celle de l'espagnol général, serait dépassée et l'autre serait plus moderne<sup>784</sup>.

L'apparition de ces emplois restant inexplicable, l'auteur passe finalement en revue les possibles explications adstratiques, avant d'adopter la thèse de l'archaïsme d'un « usage déjà attesté avant 1492 » mais dont il ne parvient à expliquer la survivance<sup>785</sup>...

Quoi qu'il en soit, l'« archaïsme » de V. J. Pérez Sáez a encore de beaux jours devant lui si l'on s'en tient à la grande vitalité dont il jouit encore en Argentine, comme l'atteste cet échange entre deux internautes argentins dans cet extrait du forum de discussion de l'encyclopédie *Wikipedia en español*. Alors que Marcelo et Barteik échangent sur les pages qu'ils ont mises en ligne sur le site, Marcelo s'aperçoit que son interlocuteur est argentin. Il le notifie à son interlocuteur par « habías sido » :

(298) [Barteik - 23:28 - 2 nov 2008] Ya está retiré las plantillas, por cierto mil disculpas, conozco a los dos, ya que yo también soy argentino. ¿Te parece correcto que agregue un infobox a Aniceto Latorre? Quedaría más completo. Saludos, y mil veces disculpas, es un problema técnico.

[Marcelo - 23:34 - 2 nov 2008] Eso me pasa por mirar el primer mensaje en lugar de tu página de usuario. Yo escribiéndote de tú y por poco no de vosotros y vos *habías sido argentino*... Bueno, sobre las infobox, [...] <sup>786</sup>.

### 3.3.2.3 Plus-que-parfait et mirativité

Si au Paraguay, le phénomène de la mirativité se manifeste très souvent par l'interaction de la sémantèse de *ser* et du *PQP*, cela ne doit pas occulter que d'autres types de verbes peuvent aussi être affectés.

<sup>784</sup> *Ibid.*, p. 776 : « Cabría preguntarse si la actual alternancia del pluscuamperfecto con los otros tres tiempos y su coexistencia con el uso general podría ser interpretada como una presencia simultánea de dos normas: una superada en el español general y otra más moderna ».

<sup>785</sup> *Ibid.*, p. 779.

<sup>786</sup> « Usuario discusión: Barteik/Archivo 2 », *Wikipedia, la enciclopedia libre* [En ligne], Espagne | 2012, mis en ligne le 2 novembre 2008, consulté le 15 avril 2010.

URL : [http://es.wikipedia.org/wiki/Usuario\\_Discusi%C3%B3n:Barteik/Archivo2](http://es.wikipedia.org/wiki/Usuario_Discusi%C3%B3n:Barteik/Archivo2)

Ce même phénomène a en effet été décrit par G. Soto et N. Olguín dans la variété de l'espagnol du Chili<sup>787</sup>. Sur la base d'un corpus de faits discursifs exclusivement chiliens, ces auteurs ont pu relever des emplois qui répondent aux mêmes caractéristiques discursives que celles que nous avons décrites pour les emplois paraguayens :

Tout d'abord, ils ont tendance à apparaître dans des formes non-narratives du discours (argumentation, dialogue) ; par ailleurs, la relation d'anté-prétérit n'est pas explicitement exprimée ; troisièmement, dans tous les cas, la construction est associée à un état en vigueur au moment de la parole ; quatrièmement, la proposition est généralement de type exclamatif et, en tout cas, très subjective ; et cinquièmement, le locuteur exprime avec elle une certaine surprise face à une information que, typiquement, il vient d'acquérir<sup>788</sup>.

Les énoncés que ces auteurs relèvent ne sont pas du tout mis en rapport avec une langue adstratique qui les aurait produits, mais ressemblent plutôt aux emplois absolus que nous avons décrits dans les grammaires et qui ne se cantonnent pas à la variante chilienne<sup>789</sup>. Nous en reproduisons quelques exemples ci-dessous :

(299) se me había ido !

(300) no se me había ocurrido nunca!

(301) nunca había visto respuestas + estupidas.

(302) La verdad nunca había leído una opinión si se alcanza a llamar así tan hueona!!!

(303) ohhhhh!!!! no había hecho nunca esa asociación! las cagó.

(304) no me había puesto a pensar q el punto debil de Portugal es la defenza<sup>790</sup>.

Pour ces auteurs, cette construction « se caractérise par le contraste entre deux états : une situation stativale 1, désignée par la proposition, dans laquelle le locuteur ne possède pas une certaine propriété épistémique X, et une situation 2, qui se poursuit au moment de la parole, dans laquelle le locuteur possède la propriété épistémique X »<sup>791</sup>. Pour que cet emploi apparaisse, il faut nécessairement qu'il y ait des marqueurs explicites d'exclamation, ou, au moins, « une composante émotionnelle ou affective

<sup>787</sup> Voir G. Soto et N. Olguín, 2010.

<sup>788</sup> *Ibid.*, p. 87 : « Primero, tienden a aparecer en modalidades de discurso no narrativo (argumentación, diálogo); segundo, la relación de antepasado no se manifiesta explícitamente; tercero, en todos los casos la construcción se asocia con un estado vigente en MH; cuarto, comúnmente la cláusula es de tipo exclamativo y, en todo caso, altamente subjetiva; y quinto, el hablante expresa con ella cierta sorpresa respecto de una información que típicamente acaba de adquirir ».

<sup>789</sup> Cf. *supra*, § 1.2.2.2-b.

<sup>790</sup> *Ibid.*, p. 90-91.

<sup>791</sup> *Ibid.*, p. 92 : « En síntesis, la construcción se caracteriza por el contraste entre dos estados: una situación estativa 1, designada por la cláusula, en que el hablante no posee cierta propiedad epistémica X, y una situación estativa 2, que se sostiene en MH, en que el hablante posee la propiedad epistémica ».

claire »<sup>792</sup>, faute de quoi, l'emploi ne sera pas miratif. C'est ce que l'on peut constater en comparant (305) et (306) :

(305) ¡Nunca había visto eso!

(306) No, nunca lo había visto<sup>793</sup>.

Si nous adhérons aux propositions de ces auteurs sur le fait que le *PQP* n'est pas le seul responsable de l'effet de sens miratif, mais qu'il s'agit bien, encore une fois, d'une lecture due à son interaction avec une situation d'énonciation particulière, nous n'aurions pas tout à fait la même lecture des propriétés du *PQP*. Pour ces auteurs, le *PQP* signale le passage d'un état de connaissances antérieur, explicitement désigné par le prédicat au *PQP*, et un état de connaissance actuel, qui est implicite. Il nous semble encore une fois que ce que dit le *PQP* n'est pas seulement l'antériorité réelle des connaissances du locuteur. Cette antériorité, les auteurs l'infèrent de la polarité négative des propositions qu'ils ont relevées au Chili : *¡No se me había ocurrido nunca!* laisse effectivement penser que le procès « occurir » n'a « jamais » eu lieu dans un passé. Il s'agit d'un passé qui n'est plus d'actualité. Mais, en réalité, cette lecture antérieure est seulement due à la présence de l'*imparfait* qui inactualise l'état de connaissance, comme on peut l'observer dans les extraits suivants :

(307) - El amor se ve un poquito problemático -dijo la gitana.

- Ay, me puedo morir, se me baja la presión -dijo Paloma.

- Se ve una línea gorda que se bifurca en varias líneas pequeñas -dijo la gitana-. Qué interesante, señorita, parece que vas a tener muchos amores.

- Caracho, Paloma, *no sabía que eras tan brava* -dijo Francisco.

- ¿Y mi relación con él? -preguntó Paloma-. ¿Tiene futuro o no?<sup>794</sup>

(308) Cuando al fin se vieron, se miraron de pies a cabeza. Rasumikhine estaba estupefacto. Pero, de súbito, la ira, una ira ciega, brilló en sus ojos.

-¿*Conque estabas aquí?* -vociferó-. ¡El hombre ha saltado de la cama y se ha escapado! ¡Y yo buscándote! ¡Hasta debajo del diván, hasta en el granero! He estado a punto de pegarle a Nastasia por culpa tuya... ¡Y miren ustedes de dónde sale...! Rodia, ¿qué quiere decir esto? Di la verdad<sup>795</sup>.

(309) [Tributaris - 05 mai 2008] Tu no sabes ni lo que es la Iglesia ni el Gobierno: Tu eres un indocumentado, cobarde que te amparas detrás del ordenador y solo sabes meterte con las niñas, idiota. Vete a un foro donde encajes mejor, por ejemplo, al de 'frustados del PP'

<sup>792</sup> *Ibid.*, p. 100 : « La mayor parte de los casos restantes, aunque no posean marcadores explícitos de exclamación, presentan un componente emocional o afectivo claro ».

<sup>793</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>794</sup> J. Bayly, *Los últimos días de 'La Prensa'*, Pérou, 1996 (CREA).

<sup>795</sup> F. Dostoiewski, *Crimen y castigo* [trad. libre], p. 157. [En ligne] url : [http://www.acanomas.com/Libros-Clasicos/11533/Crimen-y-Castigo-\(Fedor-Dostoiewski\).htm](http://www.acanomas.com/Libros-Clasicos/11533/Crimen-y-Castigo-(Fedor-Dostoiewski).htm)

[Primer contacto - 12 mai 2008] *Así que eras un puto rojomierda..... Qué rápido hemos sabido la inmundicia que eres. Hale, otro gilipollas al que zumbar*<sup>796</sup>.

Dans tous ces cas, on inactualise un apport prédicatif qui est encore d'actualité dans le monde référentiel pour signifier qu'il correspond à l'état de connaissance ignoré peu de temps auparavant. Mais le participe, tel que nous l'avons décrit, ajoute à cette inactualisation la possibilité de considérer le prédicat depuis une extériorité, qui amène le locuteur à prendre la distance nécessaire à sa prise de conscience :

(310) Así que *habías sido* relativista, ¿Acaso te aferrás al paradigma del relativismo? Cuando escribas cualquier tipo de palabra, o escribas frases y textos, será expuesto que te aferras a algún tipo de paradigma, aunque sea temporal. Así que los argumentos desde ese punto de vista tienen una solidez temporal, así que hoy me decís una cosa, y quizás mañana otra<sup>797</sup>.

Cette possibilité de mettre à distance était ce qui, rappelons-le, conduisait F. Bermúdez à envisager l'effet de sens miratif comme l'une des manifestations de l'évidentialité du *PQP*<sup>798</sup>. Avec le verbe *ser*, la déclaration d'existence est posée comme univoque, en ce sens qu'elle ne fait pas débat, elle est présentée comme universelle et non-bornée. Le cognème T permet de prendre de la distance par rapport à cette existence, pour des raisons qui ne sont pas temporelles mais épistémiques. Toutefois, comme nous pouvons le constater avec les exemples chiliens, l'effet de sens miratif peut affecter d'autres sémantèses. En cela, il doit être rapproché d'un emploi apparenté : l'effet de sens évidentiel des variétés andines de l'espagnol.

### 3.3.2.4 Un emploi apparenté : le *plus-que-parfait* évidentiel

Les *PQP miratifs* doivent être rapprochés des emplois *évidentiels* du *PQP* que donnent à voir les variantes andines de l'espagnol sous l'influence du quechua et de l'aymara. Dans ces variantes, le *PQP* servirait systématiquement et exclusivement de marqueur *évidentiel*<sup>799</sup>, c'est en tout cas ce qu'affirme G. de Granda :

<sup>796</sup> « Yo también pido el mismo respeto de la Iglesia al Gobierno », *Foro actualidad internacional Terra.es* [En ligne] Espagne | 2012, mis en ligne le 11 mai 2008, consulté le 15 avril 2010.

<sup>797</sup> « Puede un caota resistir un exorcismo », *Foro Devenir de los tiempos* [En ligne] Argentine | 2012, mis en ligne le 8 avril 2011, consulté le 27 août 2012.

<sup>798</sup> Cf. *supra*, § 1.3.2.3.

<sup>799</sup> S. DeLancey (*op. cit.*) distingue la *mirativité* de l'*évidentialité*, i.e le marquage des sources de l'information, mais de nombreuses langues n'ont pas de marqueurs exclusifs de l'une ou l'autre catégorie. Elles sont en effet très proches et peuvent parfois se recouper : on peut ne pas avoir pris conscience d'une information parce qu'on l'a apprise de deuxième main.

En d'autres termes, le passé composé (ou simple) de l'espagnol andin dénote la connaissance directe du locuteur de l'action ou de la circonstance transmise alors que le plus-que-parfait en indique la connaissance indirecte, non personnelle, de celle-ci [...] <sup>800</sup>.

Le même auteur compare l'espagnol andin à l'espagnol paraguayen :

[...] l'espagnol paraguayen, contrairement à l'espagnol andin, ne reproduit pas dans sa structure verbale cette catégorie, laquelle existe cependant, bien que de façon ténue, dans le guarani de la zone. En effet, les emplois locaux du passé simple [...] et du plus-que-parfait ne montrent aucun type de fonctionnalité significative qui puisse être mise en relation avec l'opposition sémantique passé narratif / passé non narratif, comme c'est le cas, ainsi que nous l'avons vu, en espagnol andin <sup>801</sup>.

Il existe en effet en quechua et en aymara une différenciation fonctionnelle entre les formes de passé qui dénotent une connaissance directe par le locuteur des situations, ou des événements (c'est le passé *non narratif*) et les formes qui transmettent des événements auxquels le locuteur n'a pas assisté en personne : il s'agit du passé narratif ou « délégoire ». Ainsi, les éléments morphologiques *-ñaq* en quechua central et *-šqa* en quechua périphérique s'opposent-ils fonctionnellement à la marque *-rqa* qui caractérise les formes verbales de passé non narratif <sup>802</sup>. À ces marques exclusivement verbales, il faut ajouter les suffixes *-mi/-n* (connaissance directe) et *-ši/-s* (connaissance inférée), lesquelles peuvent être ajoutées à des mots de n'importe quelle catégorie grammaticale <sup>803</sup>. En aymara, le passé délégoire est marqué par l'élément *-tayna* <sup>804</sup>, et de la même façon qu'en quechua, il existe également des marques *-siw/siwa* y *-qa*, *-psa* qui indiquent respectivement le caractère indirect et inférentiel de l'information.

Dans l'étude bien connue de C. A. Klee et A. M. Ocampo publiée en 1995, « The expression of past reference in Spanish narratives of Spanish/Quechua bilingual speakers », les auteurs signalent que « le plus-que-parfait est utilisé pour indiquer que le locuteur n'a pas été témoin de l'action ou de l'état décrit par le verbe ou que le locuteur n'était pas au courant de la situation » <sup>805</sup>. Selon ces mêmes auteurs, les locuteurs bilingues espagnol-quechua auraient réinterprété le sens du *PQP* de sorte que « la

<sup>800</sup> G. de Granda, 1994, p. 183-184 et 2002, p. 261-262 : « En otros términos, el pasado compuesto (o simple) del español andino denota el conocimiento directo por parte del hablante de la acción o circunstancia transmitida mientras que el pluscuamperfecto indica el conocimiento indirecto, no personal, de la misma [...] ».

<sup>801</sup> G. de Granda, 1994, p. 186 : « [...] el español paraguayano, a diferencia del andino, no reproduce en su estructura verbal dicha categoría la cual, sin embargo, se da, aunque tenuemente, en el guaraní de la zona. En efecto, el uso local del pasado simple [...] y del pluscuamperfecto no evidencia ningún tipo de funcionalidad significativa que pueda ser relacionada con la oposición semántica pasado narrativo/no narrativo como ocurre, según hemos visto, en el español andino ».

<sup>802</sup> Voir G. de Granda, 2002, p. 259.

<sup>803</sup> Voir M. S. Manley, 2007, p. 191.

<sup>804</sup> Voir M. Hardman, 1983 et A. Laprade, 1981 cités par G. de Granda, 2002, p. 258.

<sup>805</sup> C. A. Klee et A. M. Ocampo, 1995, p. 62 : « The past perfect is used to indicate that the speaker has not witnessed the action or state described by the verb or that the speaker was unaware of the situation ».



distance temporelle que ces temps marquent en espagnol standard est transposée à une distance évidentielle en espagnol bilingue »<sup>806</sup>. G. de Granda partage cette opinion lorsqu'il décrit les fonctions respectives du *passé composé* et du *PQP* en espagnol andin<sup>807</sup>. Alors que cet auteur attribue ce phénomène au calque fonctionnel avec les suffixes verbaux *-šqa* y *-rqa*, pour A. M. Escobar, cette réinterprétation doit être attribuée aux suffixes évidentiels *-ši/-s* y *mi/-n*, lesquels ont un caractère obligatoire en quechua :

L'emploi évidentiel du plus-que-parfait, cependant, est attribué à l'influence des suffixes de reportage du quechua [...] et de l'aymara [...]. Le système verbal du quechua inclut deux suffixes de passé. L'un est *-rqa*, qui peut apparaître avec toutes les personnes et indique un événement passé ; c'est la forme de passé qui apparaît dans des verbes au sein de propositions *avec le morphème évidentiel -m(i) pour l'information à laquelle le locuteur a assisté*. Le second suffixe est *-sqa*, lequel peut apparaître avec toutes les personnes et est utilisé pour référer à des situations passées qui décrivent des mythes, une information historique, ou une information rapportée. Il apparaît dans des verbes au sein de propositions *avec le morphème évidentiel s(i) pour l'information rapportée*<sup>808</sup>.

Dans les zones caractérisées par le contact entre l'espagnol et la langue aymara, A. Laprade a observé que le *PQP* a subi l'influence de la langue indigène étant donné que, selon ce linguiste, ce temps « exprime l'aspect de surprise et de connaissance non personnelle lorsque l'on rencontre un inconnu ou quelque chose que l'on voit pour la première fois, et quelque chose qui s'est produit sans que l'on s'en rende compte »<sup>809</sup>. Ces emplois peuvent donc être rapprochés des emplois paraguayens, ce dont la *NGLE* est la première grammaire à rendre compte :

En effet, dans l'espagnol péruvien andin (pas nécessairement celui de la côte), des énoncés comme *Así que habías tenido novia*, avec le sens de 'Recién me entero de que tienes novia' semblent naturels. [...]. De la même façon, dans la Sierra équatorienne, la séquence suivante ne semblerait pas étrange : *Ayer, cuando la llamé por teléfono, había sido tarde y nadie me contestó*, dans laquelle on comprend 'Cái en la cuenta de que era tarde'. [...] Dans l'espagnol populaire paraguayen, on relève l'emploi de *había sido* comme expression adverbiale qui

<sup>806</sup> *Ibid.*, p. 64 : « The temporal distance that these tenses mark in standard Spanish is transposed to an evidential distance in bilingual Spanish ».

<sup>807</sup> Cf. *supra*.

<sup>808</sup> A. M. Escobar, 1997, p. 865 : « The evidential use of the pluperfect, however, is attributed to the influence of the reportative suffixes of Quechua [...] and Aymara [...]. The Quechua verbal system includes two past suffixes. One is *-rqa*, which can appear with all persons and indicates a past event; it is the past form which appears in verbs in propositions *with the evidential morpheme -m(i) for witnessed information*. The second suffix is *-sqa*, which can appear with all persons and is used to refer to past situations which describe myths, historical information, or reported information. It appears in verbs in propositions *with the evidential morpheme -s(i) for reported information* ». [Nous soulignons]

<sup>809</sup> A. Laprade, 1981, cité par M. S. Manley, 2007, p. 193 : « [...] expresses the aspect of surprise and non personal knowledge upon encountering an unknown or something seen for the first time or something that occurred without one realizing it ».

précède ou qui suit la proposition, comme dans *Había sido ya es tarde* ('Recién me entero de que ya es tarde') ou *Ya es tarde había sido*, de sens identique<sup>810</sup>.

Dans les exemples que nous reproduisons ci-dessous, nous pouvons constater que les emplois de *PQP* sont en effet très similaires à ceux que l'on rencontre dans l'espagnol paraguayen en contact avec le guarani, tant dans les emplois impersonnels de *ser que* que dans ceux qui établissent une relation prédicative entre un sujet et un attribut (*tú > ser < mujer* dans le premier exemple) :

(311) Verónica Mercado, 24 años  
'Teníamos un poco de miedo'

Al inicio teníamos un poco de miedo, porque nos dijeron que las personas que trabajaban en las refinerías eran mayores. En el lugar no había operadores mujeres tanto así que en el área de procesos no había baños para mujeres. En ese sentido también, el otro día estaba abriendo una válvula, llega un señor de Transredes, me ve de espaldas y cuando me ve de frente me dice: "ay *habías sido* mujer". Y claro, como si una mujer no podría hacer lo que hacen los hombres. Hemos tenido la oportunidad de demostrar que las mujeres también pueden<sup>811</sup>.

(312) Querer hacer un encuentro de bloggers en Tarija, pueblo que tiene la menor cantidad de usuarios de internet, alejado y sin condiciones técnicas sólo por el hecho de no querer IMPOSICIONES de los 3 departamentos del eje central. [...]. *Ahora había sido que* no se puede porque había habido twitters y facebook. La respuesta a este fracaso es que se han apoderado del ciberespacio bolita unos cuantos comunistas fracasados. Ahí están los resultados [...]<sup>812</sup>.

(313) Ahora que recuerdo, durante el último ciclo de vida estuve oliendo de esos aromas de limpieza pero no lograba ubicar la fuente. Pensé que eran del local de frascos y frasquitos, [...] Pero ahora me doy cuenta de que *había sido que* estaban limpiando el local este y no me había percatado de ello. En realidad nadie se había percatado de ello, pues ni Toddy, ni la tropa de los 20 y por supuesto yo, nos habíamos dado cuenta de lo que estaba pasando<sup>813</sup>.

(314) Por el lado de Chávez, informes de fuentes de inteligencia venezolanas dicen que poseen pruebas de las relaciones del Gobierno de Uribe con las desmovilizadas Autodefensas Unidas de Colombia (AUC). Y la carta de Correa es que, según las investigaciones de los ecuatorianos, la incursión, que en un principio Colombia dijo que *había sido que* fue una persecución en caliente, fue planeada y con ayuda de alguna 'potencia extranjera', desde la base de Manta (Ecuador), operada por EE.UU. en virtud de un convenio que no va a ser renovado<sup>814</sup>.

Si l'exemple (311) est clairement miratif, nous pourrions considérer que les exemples suivants sont des réinterprétations évidentielles du *PQP* comme il a été établi

<sup>810</sup> Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009, p. 1789 : « En efecto, en el español peruano andino (no necesariamente en el costeño) resultan naturales oraciones como *Así que habías tenido novia*, con el sentido de 'Recién me entero de que tienes novia'. [...] Así, en la Sierra ecuatoriana no resultaría extraña la siguiente secuencia: *Ayer, cuando la llamé por teléfono, había sido tarde y nadie me contestó*, en la que se entiende 'Cai en la cuenta de que era tarde'. [...] En el español popular paraguayo se atestigua el empleo de *había sido* a modo de expresión adverbial que precede o sigue la oración, como en *Había sido ya es tarde* ('Recién me entero de que ya es tarde') o *Ya es tarde había sido*, de idéntico significado ».

<sup>811</sup> « Surge nueva generación de expertos en petróleo y gas », *Los Tiempos* [En ligne], Bolivie | 2012, mis en ligne le 12 décembre 2007, consulté le 15 avril 2010.

URL : [http://www.lostiempos.com/diario/actualidad/economia/20071212/surge-nueva-generacion-de-expertos-en-petroleo-y\\_25455\\_31858.html](http://www.lostiempos.com/diario/actualidad/economia/20071212/surge-nueva-generacion-de-expertos-en-petroleo-y_25455_31858.html)

<sup>812</sup> *Bloguivianos* [Désormais indisponible en ligne], Bolivie, 2008.

<sup>813</sup> *Una marmota en el barrio de Lima* [Désormais indisponible en ligne], Pérou, 2008.

<sup>814</sup> « Relaciones entre países en jaque por las FARC », *El diario* [Désormais indisponible en ligne], Équateur, 2008.

dans les études que nous avons mentionnées. Pour A. M. Escobar, il s'agit d'une forme d'évolution du *PQP* :

Historiquement, le plus-que-parfait peut développer un sens épistémique et devenir ensuite subjonctif, comme l'a fait le plus-que-parfait de l'indicatif latin, qui est devenu un subjonctif imparfait (en *-ra*) en espagnol [...]. Par conséquent, nous devrions considérer l'emploi évidentiel du plus-que-parfait dans l'espagnol en contact avec le quechua (un emploi qui marque une sorte de sens épistémique) comme constituant un stage plus avancé dans l'évolution du plus-que-parfait en espagnol<sup>815</sup>.

Mais, encore une fois, A. M. Escobar n'explique pas comment ce calque est apparu dans les premiers temps. En outre, l'auteur ne prend pas en compte que tous les spécialistes ne tirent pas les mêmes conclusions quant à la distinction fonctionnelle qui caractériserait les emplois des temps verbaux dans les Andes. C'est ce qu'attestent les conclusions de M. S. Manley pour la zone de l'espagnol en contact avec le quechua :

Le fait que ces soixante-dix participants semblaient éviter l'emploi du plus-que-parfait en espagnol et communiquaient clairement des informations dont ils avaient eu une expérience directe, de première main, dans les rares cas où le plus-que-parfait était employé, contredit l'affirmation de Klee and Ocampo (1995), Lipski (1996), Escobar (1997), Lee (1997) et de Granda (2001), entre autres, selon laquelle le passé composé et le plus-que-parfait espagnols indiquent un contraste de sens<sup>816</sup>.

Il semble donc que la distinction fonctionnelle entre un *PQP* évidentiel et un *passé composé* qui ne le serait pas, ne soit pas avérée non plus dans les pays andins. Si statistiquement ces emplois sont beaucoup plus représentés que dans d'autres variétés de l'espagnol, il semble que ce soit un choix qui relève du discours, et qui ne remet pas fondamentalement en cause les oppositions telles qu'elles se présentent dans le système verbal. Les locuteurs américains, sans doute influencés par des possibilités discursives présentes dans leurs langues adstratiques respectives, ne font qu'exploiter contextuellement des possibilités permises par le signifié de langue du *PQP*, à savoir l'inactualisation d'un procès et sa mise à distance par un participe. Cependant, cet effet de sens ne naîtra que dans certaines situations d'énonciation particulières et ne remettra

<sup>815</sup> A. M. Escobar, 1997, p. 865-866 : « Historically, the pluperfect can develop an epistemic meaning and then become a subjunctive [...], as did the Latin indicative pluperfect, which became the subjunctive imperfect (in *-ra*) in Spanish [...]. Consequently, we may regard the evidential use of the pluperfect in Spanish in contact with Quechua (a use which marks a type of epistemic meaning) as constituting a more advanced stage in the evolution of the pluperfect in Spanish ».

<sup>816</sup> M.S. Manley, 2007, p. 205 : « The finding that these seventy participants seemed to avoid the use of the past perfect in Spanish and clearly communicated information that was gathered through direct, firsthand experience in the few instances when the past perfect was employed contradicts the claim made by Klee and Ocampo (1995), Lipski (1996), Escobar (1997), Lee (1997) and de Granda (2001), among others, that the Spanish present perfect and past perfect verb tenses indicate a contrast in epistemic meaning ».

pas nécessairement en question la possibilité de recourir à un *PQP* pour actualiser des effets de sens plus canoniques comme l'effet de sens d'antériorité ou l'effet résultatif.

### 3.3.3 Convergences

*Mirative, évidentielle, relative ou passée*, la périphrase *había sido* n'en demeure pas moins inchangée : qu'on lui attribue ou non toutes ces étiquettes, ce sont ces deux mêmes signifiants que la *langue* donne à voir. Aussi proposons-nous d'envisager le *PQP*, non pas par ce qu'il peut être amené à « désigner » – c'est-à-dire une situation passée et terminée dans la plupart des cas mais aussi, parfois, une situation présente comme nous avons pu le constater – mais plutôt en fonction de l'opération de conceptualisation que permet l'association de ces deux signifiants en discours.

Le *PQP* associe deux éléments : un *présent inactualisant*, ainsi que le définit G. Luquet<sup>817</sup>, qui permet au locuteur de conceptualiser « un présent délié de toute expérience du temps » conjugué à la personne troisième – *había* – ; et un participe avec lequel on se donne à voir un procès ou une situation depuis une perspective extrinsèque. Dans le cas du calque paraguayen, il s'agit de *ser*, mais, comme nous avons pu le constater dans d'autres pays, ce phénomène ne se cantonne pas à ce type de procès.

Avec le *PQP*, l'énonciateur met à distance une relation d'attribution dans un double mouvement d'extraction par rapport à la situation d'énonciation : d'une part parce qu'il décide de reléguer cette relation au mode de l'inactuel, il ne l'envisage alors plus dans le temps de son expérience. D'autre part, parce qu'il (se) la donne à voir, il l'envisage, dans sa globalité, peu importe la réalité du monde. Quand l'énonciateur représente une relation attributive par un *PQP*, il opère donc une double mise à distance par rapport à la situation d'énonciation. Et c'est bien cette situation qui permet au co-énonciateur de comprendre tel ou tel *PQP* comme *miratif*. Quand Marcelo dit « y vos habías sido argentino » alors qu'il vient de se rendre compte que Barteik est argentin (et que ce dernier continue vraisemblablement de l'être !), il place, avec « habías », cette relation attributive hors de son présent d'expérience. C'est aussi ce que pourrait faire un Espagnol qui, dans une situation analogue, dirait « no sabía que eras español » pour marquer l'état de connaissance auquel il a renoncé. Ce qui distingue cette tournure de l'espagnol péninsulaire, en revanche, c'est la vision extrinsèque permise par le participe : le *PQP* introduit une rupture, parce qu'il donne à voir une relation

<sup>817</sup> G. Luquet, 2003, p. 51.

prédicative depuis une extériorité. Les acteurs de la situation de communication savent parfaitement que cela ne remet pas en question la nature de la situation signalée dans la situation expérientielle. C'est au moyen de cette mise à distance que le sujet manifeste sa prise de conscience.

C. Kany observe par ailleurs que, dans certains pays andins, l'effet de sens miratif se traduit également par le *passé composé*<sup>818</sup>. L'introduction d'un auxiliaire au *présent inactualisant* amplifie ce recul du locuteur : qu'il soit miratif ou évidentiel, le *PQP* permet au locuteur d'accéder à un état de connaissance auquel il n'avait pas eu accès directement. L'auxiliaire au présent inactualisant lui offre en outre la possibilité de ne pas s'impliquer dans la validité de l'énoncé et de partager cette validité avec d'autres voix que la sienne. Ce faisant, les locuteurs andins ne font qu'exploiter les potentialités permises par le signifié de langue du *PQP* : c'est bien cette opération de double extraction que permet le *PQP* qui, croyons-nous, a permis la traduction des morphèmes quechua et aymara de cette façon. Pour autant, on ne peut pas affirmer que le *PQP* soit évidentiel en langue : il permet juste au locuteur de s'abstraire de son temps d'expérience, tout en ne s'investissant pas dans la validation de l'énoncé.

Ce sont ces mêmes caractéristiques qui ont permis, au Paraguay, la traduction de *-ra'e*. Si en guarani ce morphème peut exprimer la *mirativité*, c'est par un processus assez similaire : c'est parce qu'il s'agit d'un morphème aspectuel de nature *évidentielle* qu'il peut exprimer la surprise. Ce morphème, dans le système du guarani paraguayen, marque en effet que le locuteur pose un regard rétrospectif sur une situation achevée dont il n'a pas eu connaissance directement. Même si le *PQP* n'est pas de nature *évidentielle*, c'est probablement ce mouvement de mise à distance que les locuteurs ont rapproché lorsqu'ils ont traduit le morphème par *había sido*.

Cependant, le recours à l'effet de sens *miratif*, nous l'avons dit, n'est pas l'apanage de l'espagnol paraguayen. En revanche la syntaxe *adverbiale* que nous avons décrite semble, d'après notre corpus, exclusive de l'espagnol de ce pays. Est-ce à dire que la syntaxe du *PQP* subit un changement sous la pression de la syntaxe guarani ? Pas si sûr. Encore une fois, il nous semble que le signifié de *había sido* n'y est pas étranger. Les tests appliqués nous ont permis d'affirmer que d'un point de vue fonctionnel, ces

<sup>818</sup> C. Kany, *op. cit.*, p. 205.

emplois de *había sido* pouvaient être rapprochés des adverbes de phrase. Ils ont donc une incidence sur l'ensemble de la proposition. Par rapport à la tournure impersonnelle *había sido que*, on observe une disparition du morphème *que* et une plus grande liberté dans l'ordre des constituants, ainsi de (315), on obtient les possibilités suivantes :

(315) *Había sido que* era Gumersindo...

- *Había sido* era Gumersindo
- Era, *había sido*, Gumersindo quién...
- Era Gumersindo quien me invitó *había sido*.

Mais si l'on observe le fonctionnement d'autres modalisateurs, on peut se demander si cette syntaxe est si innovante dans la langue orale de l'espagnol :

(316) Entonces, todo esto *creo que es* muy importante, que la gente tome conciencia<sup>819</sup>.

(317) Cuando al mero principio se llevó una temporada de ballet ruso, llegó una bailarina rusa, no recuerdo ahora, muy famosa, me quería mucho, pues todo mundo me quería mucho, yo no sé por qué, *yo creo era el renacuajo* aquel que andaba por Bellas Artes y me regaló unas zapatillas suyas, no sé si tú, ahora que dije de zapatillas, no sé si tú sabes que el suelo de Bellas Artes, el del escenario, es movable, entonces se quedan unas rajadas de unos cinco centímetros entre duela y duela<sup>820</sup>.

(318) Había un poeta que se llamaba Pablo Neruda. Y una noche, en su casa de Isla Negra, (tras una numerosa peregrinación de admiradores que le dedicaron versos, cantaron cuecas, tocaron y reverenciaron al poeta), nos quedamos, invitados por él, un puñado -media docena, me parece- de personas que él conocía: Díaz Casanueva, el poeta *que era, creo, embajador de Chile* en Argel, Vargas Llosa (que había llegado a Chile recabando firmas para pedir la independencia de Puerto Rico) y alguien más cuyos nombres he olvidado<sup>821</sup>.

(319) Bueno, oye una cosa. Los problemas que tenéis vosotros, como pareja, vienen de fuera, *creo yo*<sup>822</sup>.

Les signifiés de *creo* et de *había sido* ont ceci de commun qu'ils mettent en perspective le contenu de l'information, que ce contenu apparaisse subordonné dans une principale ou non. Ce fonctionnement se retrouve avec tous les verbes dits *parenthétiques*<sup>823</sup> dans lesquels nous pourrions inclure « me parece que/me parece » ou « se me hace/se me hace que », etc. Les emplois atypiques de *había sido* au Paraguay semblent donc offrir un exemple de convergence morphosyntaxique au sens où l'entend E. Prince, selon laquelle « les locuteurs en situation de contact tentent de faire

<sup>819</sup> « El espejo », *TVE*, Espagne, 1991 (CREA).

<sup>820</sup> Oral, Mexique (CREA).

<sup>821</sup> « José Hierro », *El Mundo*, Espagne, 1995 (CREA).

<sup>822</sup> Radio, Espagne, 1991 (CREA).

<sup>823</sup> J. Urmson, 1952.

correspondre les formes d'une langue source aux formes de la langue d'emprunt »<sup>824</sup>. Si changement ou innovation il y a dans les emplois de cette périphrase, il semble que ce soit dans les limites de ce que n'interdit pas la *langue*. La tournure *había sido* au Paraguay a fait l'objet d'une réanalyse, d'un « reparenthésage », qui explique qu'on en use comme une forme simple comme « *creo* ». Si cette plus grande liberté syntaxique, caractéristique de l'oral, peut être surprenante à première vue (¡Jesús era gay e inteligente había sido!), elle obéit à des mécanismes qui ne sont pas étrangers aux logiques internes de la langue espagnole.

---

<sup>824</sup> E. Prince, 1992, p. 6 : « Speakers in a contact situation attempt to « match up » forms in a source language with forms in a borrowing language ».



### 3.3.4 Bilan conclusif

Au terme de cette étude sur le *PQP*, l'examen des manifestations dialectales de cette forme verbale permet de poser un regard nouveau sur la façon dont les langues adstratiques ont contribué à l'émergence des effets de sens miratif et évidentiel. En effet, ces manifestations ne font qu'exploiter des potentialités permises par le *PQP* : l'inactualisation d'une déclaration d'existence et le point de vue extrinsèque emporté par le participe. Si l'on prend la peine de considérer l'ensemble des emplois à la lumière de ces invariants, il est possible de faire certains rapprochements. On peut bien sûr rapprocher l'emploi du présent inactualisant dans les contextes miratifs avec celui de présent inactualisant composé : *¿conque estabas aquí? / habías sido argentino* : mais on peut également rapprocher les effets de sens permis par l'interaction du cognème T et de l'aspect lexical atélique : cette interaction ne permet pas toujours de mettre un terme au procès signalé par le verbe d'état ou le verbe d'activité, il peut aussi permettre de ne prendre que du recul par rapport à celui-ci. Est-ce si différent de ce que fait le locuteur paraguayen lorsqu'il met à distance un procès qui le surprend ? Les auteurs espagnols et américains ne font pas autre chose lorsque, dans une séquence narrative, ils insèrent un *PQP* en rupture avec les autres formes au *passé simple* pour faire progresser le récit. Nous l'avons dit, par ce procédé, ils adoptent seulement un point de vue extrinsèque par rapport au procès : ils prennent de la distance. La dimension chronologique n'est donc pas la seule à intervenir dans ce choix de point de vue.

# Conclusion générale

Dans ce travail de thèse, nous avons voulu mettre au jour ce qui fait l'unité de ce que l'on appelle le *PQP* en espagnol contemporain.

Cette périphrase, qui trouve ses origines dans le latin, s'est peu à peu imposée pour désigner certaines expériences référentielles jusqu'à acquérir le statut de forme paradigmatique constitutive du système verbal espagnol, au même titre que les formes synthétiques. En parcourant les différentes analyses auxquelles la périphrase a donné lieu au cours de son histoire, nous avons pu constater combien l'univers extralinguistique interfère dans l'analyse, au point d'occulter les particularités sémiologiques des signes linguistiques pourtant riches en enseignements à l'endroit de leurs signifiés. La question de ce qu'emportent les morphèmes verbaux dans leur signifié continue d'accaparer les grammairiens et les linguistes qui en étudient la sémantique aujourd'hui : les temps verbaux ne servent-ils que la référence au Temps ? Le *PQP* est-il un temps du passé et, parmi les temps du passé, un passé de passé ? Nous avons montré dans un deuxième chapitre que cette approche trop restrictive ne saurait rendre compte de façon satisfaisante de l'ensemble des effets de sens. Par ailleurs, quand les auteurs prennent en compte la dimension aspectuelle de la périphrase, on assiste à une analyse plurielle qui en reconnaît les effets de sens contextuellement résultatifs, mais dans laquelle rien n'est dit des emplois modaux et de ce qui ferait l'unité du *PQP* dans l'ensemble de ses manifestations. Dans un troisième chapitre consacré à ce que nous avons appelé les « approches pragmatiques » du *PQP*, nous nous sommes intéressée aux théories qui donnent à la temporalité verbale à la fois une dimension énonciative et intentionnelle et qui, par conséquent, tentent de se dégager de la référence au monde comme processus explicatif. Ces approches, très différentes les unes des autres, ont en commun de faire une place à la subjectivité du locuteur tout en remettant en question, pour certains de façon très radicale, la capacité des formes verbales à dénoter sur l'axe déictique. Chez ces auteurs, on observe par ailleurs une volonté d'interroger les outils d'analyse traditionnels de *temps* (époque), de *mode*, ou d'*aspect* dans une volonté de rompre avec un héritage encore très prégnant, comme l'atteste le maintien du libellé *plus-que-parfait* de l'*indicatif*, dont on a montré le caractère paradoxal. Cependant, ces

auteurs n'étudient pas la naissance du sens qui trouverait sa source dans le signe, pour descendre vers le résultat du discours. En outre, malgré leurs apports très innovants, notamment sur le statut de l'*imparfait* en langue, ces approches ne s'intéressent finalement qu'assez peu au participe, et le relèguent volontiers à l'expression d'une antériorité chronologique, dont on a dit combien elle rendait difficilement compte des manifestations du *PQP* en discours.

Dans la seconde partie de ce travail, nous avons voulu présenter les postulats et la méthode d'approche du signe qui ont présidé à notre analyse. La recherche de l'invariant de langue du *PQP*, malgré son statut de construction théorique – aucun élément de la *langue* n'apparaît jamais isolé du *discours* – offre au linguiste une voie d'accès aux lois qui sous-tendent la production de sens dans la langue. Nous concevons en effet le signifié du *PQP* comme un ensemble d'opérateurs procéduraux qui entrent en interaction avec le co-texte et le contexte en discours. Ces opérateurs cognitifs sont ce qui permet l'émergence du sens à la fois chez les récepteurs d'un acte de langage tout comme chez l'émetteur lui-même. Afin de mettre au jour ces invariants procéduraux, nous avons exploré la structure sémiologique des signifiants constitutifs du *PQP*. Nous avons montré que *haber* déclarait l'existence univoque d'un apport E dans son rapport au support A, mais également que le participe impliquait, par la survenue du cognème T, la suspension d'une entité verbale dans un mouvement de prise en charge extrinsèque donnant lieu à un point de vue rétrospectif et évaluatif sur le procès. Enfin, nous avons adopté la nouvelle théorie des modes de G. Luquet qui remet en cause la répartition modale traditionnelle en postulant l'existence de trois modes en espagnol : le mode non-personnel dans lequel prend place le participe constitutif du *PQP*, et les modes personnels *actualisant* et *inactualisant*. Ce modèle théorique, fondé sur l'observation des signifiants, nous a conduit à considérer la forme *había* comme un *présent* du mode *inactualisant*, mode caractérisé par l'absence de marque de première personne, dont on a proposé qu'il suscite une stratégie énonciative associative dans la validation du sens, contrairement au mode *actualisant*. Lorsqu'ils se conjuguent les uns aux autres dans une situation d'énonciation, ces invariants apportent leur écot à la multiplicité du discours. Toutefois, le *PQP* a ceci de particulier qu'il a fait l'objet d'une réanalyse qui conduit désormais les locuteurs à la considérer comme un équivalent fonctionnel des formes simples du système verbal. Nous avons posé comme constante que le *PQP* permet la

déclaration d'existence inactualisante d'un procès envisagé de façon extrinsèque dans son rapport au support : ceci est le préconstruit cognitif dont disposent les locuteurs. Avant d'examiner la façon dont cet invariant s'actualise en discours, nous avons donc fait émerger ce que, dans le cadre précis de cette étude, nous considérons comme des variables : l'aspect lexical du syntagme, mais aussi la survenue d'éléments à même d'interagir en syntaxe avec cet invariant en fonction de leur ordre d'apparition.

Dans la troisième et dernière partie de notre travail, nous avons tenté de montrer comment les invariants cognitifs du *PQP* entrent en interaction avec le co-texte phrastique et la situation d'énonciation pour donner lieu à la naissance des effets de sens que nous avons recensés au cours de cette étude. Nous avons ainsi dégagé trois types d'actualisation : les effets de sens d'antériorité par rapport à un « temps du passé », les effets de sens aspectuels et les effets de sens modaux. Ces divers effets de sens sont tous le fruit de l'interaction de la périphrase avec la sémantèse du participe, la syntaxe, le co-texte phrastique, et une situation d'énonciation particulière. Dans les situations d'énonciation marquées par l'association de l'interlocuteur, nous avons pu constater que l'une des exploitations possibles du non-marquage de première personne dans les formes verbales est celle de solliciter l'accord de l'Autre, ce qui permet d'expliquer la fonction phatique de certains présents inactualisants. Nous nous sommes également penchée sur le fonctionnement du *PQP* sur le plan de l'analyse textuelle et avons ainsi pu constater que le *PQP* se prête fort bien à l'expression de l'analepse même s'il ne se cantonne pas à ce rôle discursif. Lorsque le *PQP* se présente comme un emploi résultatif, il peut permettre d'ouvrir un espace au sein duquel prend place un autre événement, mais il est également à même de contribuer à la progression de l'intrigue tout en signalant une prise de distance par rapport au récit : c'est ce que permet la visualisation extrinsèque des procès permise par le participe. Le narrateur peut donc s'extraire de la successivité des événements pour les mettre en perspective afin de provoquer une rupture narrative, qu'elle soit liée à l'étonnement, ou à la volonté de signaler une ellipse temporelle. Enfin, nous avons voulu clore cette étude par l'examen des manifestations dialectales de cette forme verbale. La prise en compte de ces invariants permet de poser un autre regard sur la façon dont les langues adstratiques ont contribué à l'émergence des effets de sens miratif et évidentiel. Il semble en effet que ces manifestations ne font qu'exploiter des potentialités permises par le *PQP* :

l'inactualisation d'une déclaration d'existence et le point de vue extrinsèque emporté par le participe.

Dans l'analyse que nous proposons, nous envisageons la dimension chronologique des temps verbaux comme une exploitation possible des formes du système verbal. Si cette exploitation est assurément la plus courante, elle ne doit pas occulter que les formes du système verbal sont avant toute chose des formes sui-référentielles qui permettent aux acteurs de la communication d'accéder à une certaine conceptualisation des choses du monde. Ce que nous devons donc retenir de l'expérience, ce n'est pas tant la façon dont s'ordonnent les événements les uns par rapport aux autres sur un axe objectivable, mais plutôt la façon dont la parole façonne la signifiante, par l'acte de langage comme ensemble physique de perturbations acoustiques qui donnent accès au sens à la fois chez l'individu qui parle comme chez celui qui reçoit le signal. Si c'est par le contact avec cette expérience que le sujet parlant accède au sens, les formes générées ne peuvent en aucun cas être assimilées à des données extra-linguistiques dont elles seraient le calque.

Par ailleurs, la méthode d'approche du signifiant que nous avons adoptée nous semble pouvoir ouvrir le champ à de nombreuses perspectives de recherche : nous avons montré que les constituants des systèmes grammaticaux se faisaient parfois échosur le plan sémiologique. L'étude approfondie de ces affinités nous permettra peut-être à l'avenir de mettre au jour des processus cognitifs invariants qui transcendent le système verbal. L'étude de *Ya* est une piste à explorer mais elle n'est pas la seule : les prépositions semblent pouvoir se prêter à cette analyse, ainsi qu'un certain nombre d'adverbes et de pronoms. Enfin, les particularités dialectales de l'espagnol américain devront faire l'objet d'une attention toute particulière : l'espagnol en contact avec d'autres langues fait montre d'une très grande créativité dans l'exploitation des alternances cognématiques offertes par le système de la langue. Peut-être devons-nous nous en étudier les mécanismes en n'écartant pas les logiques cognitives internes qui sous-tendent ces phénomènes.

# ANNEXES

<b>Datos del informante</b>
Edad : .....
Ciudad: .....
Departamento: .....
Profesión:.....

§

Si usted no habla guaraní, por favor, pase directamente a la segunda parte de esta encuesta.

§

<b>PARTE 1</b>
----------------

<b>Embohasami español ñe' ěme</b>
-----------------------------------

“Umi armaita oñevendétava'ekue oñeguenohê ra'e Dimabel-gui, táva Piribebuy pegua. Upégui ojegueraha ra'e avavete omaña'yre hese.”

.....

.....

.....

.....

“Nde piko rehoraka'e España-pe”

.....

“Peteĩ pyharépe hua’ĩvo hikuái jerokypa haguégui, otopa ra’e peteĩ ryguasu (ndajaikuaái omonda térãpa ojuhu rei va’ekue hikuái ra’e).”

.....

.....

.....

“Ha’e piko ohora’e Expo-pe”

.....

“Aha ra’ere”

.....

“Ajapóne ra’e”

.....

<b>Embohasami guarani ñe’ ěme :</b>
-------------------------------------

“Había sido que el hospital se llamaba Dr Emilio Cubas”

.....

.....

“La Poli comenzó a investigar y en el sitio del robo había sido se le cayó la billetera a Eduardo Alexander Ozuna, con su documento de identidad.”

.....

.....

.....

.....

“Ojalá el Señor quiera que vaya yo también”

.....

.....

## PARTE 2

**¿Cómo calificaría las oraciones que siguen? Puede tachar varias propuestas:**

- Murió el herrero que había sido asaltado.

*Completamente correcta*

*Correcta pero en un registro informal*

*Yo podría decir algo semejante*

*Se dice pero yo no lo diría*

*Esta oración es muy rara*

*La oración es incorrecta*

- “Había sido que Elena era monja.”

*Completamente correcta*

*Correcta pero en un registro informal*

*Yo podría decir algo semejante*

*Se dice pero yo no lo diría*

*Esta oración es muy rara*

*La oración es incorrecta*

- “Cancelaron el concierto había sido.”

*Completamente correcta*

*Correcta pero en un registro informal*

*Yo podría decir algo semejante*

*Se dice pero yo no lo diría*

*Esta oración es muy rara*

*La oración es incorrecta*



- “Él había sido se hizo doctor”

*Completamente correcta*

*Correcta pero en un registro informal*

*Yo podría decir algo semejante*

*Se dice pero yo no lo diría*

*Esta oración es muy rara*

*La oración es incorrecta*

- “Nunca la comida había sido tan mala en ese restaurante”

*Completamente correcta*

*Correcta pero en un registro informal*

*Yo podría decir algo semejante*

*Se dice pero yo no lo diría*

*Esta oración es muy rara*

*La oración es incorrecta*

# Liste des tableaux et figures

## Tableaux

- TABLE 1 : Affixes temporels et modaux de *l'inflectum* · - 19 -  
TABLE 2 : Morphèmes temporels et modaux du *perfectum* · - 19 -  
TABLE 3 : Les temps verbaux selon Reichenbach · - 56 -  
TABLE 4 : Terminologie de A. Bello (1847) adaptée au modèle de G. Rojo et A. Veiga (1999) · - 62 -  
TABLE 5 : *Haber* + participe résultatif : éléments d'identification · - 110 -  
TABLE 6 : Système verbal de l'espagnol · - 126 -  
TABLE 7 : Mode et *perspective* des temps simples · - 131 -  
TABLE 8 : Mode et *perspective* des temps composés · - 132 -  
TABLE 9 : Structure fonctionnelle du système verbal · - 139 -  
TABLE 10 : « Valeurs modales » du *plus-que-parfait* · - 160 -  
TABLE 11 : Distribution des données du *CREA* en Amérique · - 181 -  
TABLE 12 : Paradigmes de *ser* et *haber* au *présent* · - 206 -  
TABLE 13 : Rapports entretenus entre les verbes déclarateurs d'existence · - 207 -  
TABLE 14 : Deux sémiologies de l'*imparfait* de l'*inficatif* espagnol · - 219 -  
TABLE 15 : Tableau synoptique de la nouvelle théorie des modes · - 234 -

## Figures

- FIGURE 1 : Origine et orientation · - 55 -  
FIGURE 2 : Orientation bidirectionnelle des relations temporelles · - 57 -  
FIGURE 3 : Enchaînement des échelons · - 58 -  
FIGURE 4 : Configuration spatiale de la matrice et des espaces subordonnés · - 144 -  
FIGURE 5 : Opposition épistémico-temporelle entre l'*imparfait* et le *passé simple* · - 145 -  
FIGURE 6 : Distinction spatiale entre passé simple et passé composé · - 146 -  
FIGURE 7 : Imparfait et Centre Déictique secondaire · - 148 -  
FIGURE 8 : Deux représentations du procès à l'imparfait par rapport au Centre Déictique · - 148 -  
FIGURE 9 : Imparfait et Point de vue (VP) · - 150 -  
FIGURE 10 : Présent actuel et inactuel · - 151 -  
FIGURE 11 : Perspective d'éloignement (*remoteness*) du *PQP* · - 159 -  
FIGURE 12 : Vision panoramique du système verbal · - 165 -  
FIGURE 13 : Signifié de *Haber* · - 198 -  
FIGURE 14 : Signifié de *Ser* · - 206 -  
FIGURE 15 : Verbes d'existence et partage interlocutif · - 209 -  
FIGURE 16 : Invariant cognitif T · - 211 -  
FIGURE 17 : Invariant cognitif NT · - 213 -  
FIGURE 18 : Invariant cognitif R · - 214 -  
FIGURE 19 : Incidence et décadence dans le mode quasi-nominal du verbe français · - 216 -  
FIGURE 20 : Repérage du mode actualisant · - 224 -  
FIGURE 21 : Repérage du mode inactualisant · - 226 -  
FIGURE 22 : Repérage des formes en *-a / -e* · - 227 -  
FIGURE 23 : Repérage des formes en *-ra / -se* · - 228 -  
FIGURE 24 : Structure du système verbo-temporel en psychomécanique · - 230 -  
FIGURE 25 : Vision du système verbo-temporel espagnol · - 231 -  
FIGURE 26 : Instanciation des postes sémantiques dans les périphrases aspectuelles · - 244 -  
FIGURE 27 : Opérations de conceptualisation du *PQP* · - 253 -  
FIGURE 28 : *Ya* : progression dynamique sur une base programmatique · - 284 -  
FIGURE 29 : Opérations de conceptualisation de *había sido* · - 328 -

# Références bibliographiques

## Corpus

### Corpus de la langue espagnole consultés en ligne

Real Academia Española,

— Banco de datos (CREA), *Corpus de referencia del español actual*. [En ligne]. URL : <http://corpus.rae.es/creanet.html>

— Banco de datos (CORDE), *Corpus diacrónico del español*. [En ligne]. Espagne | 1995, consulté le 12 mai 2010. URL : <http://www.rae.es>.

### Moteurs de recherches utilisés

*Google France*. [En ligne]. URL : <http://www.google.com/webhp?hl=fr>

*Google España*. [En ligne]. URL : <http://www.google.es/>

*Google Paraguay*. [En ligne]. URL : <http://www.google.com.py/>

### Sites Internet consultés

*Diario Popular* [En ligne], Paraguay | 2008-2010. URL : <http://www.diariopopular.com.py>

*La Jaula* [En ligne], Paraguay | 2010. URL : <http://www.lajaula.com.py>

*Parade* [En ligne], États-Unis | 2010. URL : <http://www.parade.com>

## Ouvrages et articles consultés et/ou cités

ACERO J. J., « Las ideas de Reichenbach acerca del tiempo verbal », in BOSQUE I. (éd.), *Tiempo y aspecto en español*, Madrid, Cátedra, 1990, p. 45-75.

ALARCOS LLORACH E.,

— *Gramática estructural*, Madrid, Gredos, 1969.

— *Gramática de la lengua española* [1994], Madrid, Espasa Calpe, Real Academia Española, coll. « Nebrija y Bello », 2007.

ALCINA FRANCH J. et BLECUA M., *Gramática española*, Barcelone, Ariel, 1975.

ALVAR M. et POTTIER B., *Morfología histórica del español*, Madrid, Gredos, 1983.

ANDRES-SUÁREZ I., *El Verbo español. Sistemas medievales y sistema clásico*, Madrid, Gredos, 1994.

AYALA J. V., *Gramática guaraní*, Assomption, Centro Editorial Paraguayo, 2000.

BARCELÓ G. J. et BRES J., *Les temps verbaux de l'indicatif*, Paris / Gap, Ophrys, 2006.

BARCELÓ G. J., LAUZE A. et PATARD A., *De la langue au discours : l'un et le multiple dans les outils grammaticaux*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée (PULM), 2008.

BELLO A., *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos* [1847 - éd. critique de R. TRUJILLO], Santa Cruz de Tenerife, Instituto Universitario de Lingüística Andrés Bello/Cabildo Insular de Tenerife, 1981.

BENVENISTE É.,

— *Problèmes de linguistique générale, I* [1966-1974], Paris, Gallimard, 2008a.

— *Problèmes de linguistique générale, II* [1966-1974], Paris, Gallimard, 2008b.

BERMÚDEZ F.,

— *Evidencialidad. La codificación lingüística del punto de vista*, Stockholm, Stockholms universitet, 2005.

— « Había sido o no había sido, he ahí la cuestión: Pluscuamperfecto y evidencialidad en castellano », *Studia Neophilologica* 80 : 2, 2008, p. 203-222.

BERTINETTO P. M., *Tempo, aspetto e azione nel verbo italiano*, Florence, Accademia della Crusca, 1986.

BLESTEL É.,

— « Aspects morphosyntaxiques de la variété dialectale de l'espagnol du Paraguay : Restructurations du système verbal », in LE TALLEC-LLORET G. (éd.), *Vues et contrevues* [Actes du XII<sup>e</sup> colloque international de Linguistique ibéro-romane, université de Rennes 2, 24-26 septembre 2008], Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 385-394.

— « El *pluscuamperfecto* de *indicativo* en contacto con tres lenguas amerindias », *Lenguas Modernas*, université du Chili, Faculté des Lettres et Humanités, sous presse.

— « Contact de langues et convergence morphosyntaxique : quelle est la nature du changement ? Le cas de *había sido* au Paraguay » [Communication présentée lors du XIII<sup>e</sup> colloque international de linguistique ibéro-romane, université de Leuven, 3-5 février 2011], *Revue Romane* (John Benjamins), soumis.

BOIDIN C.,

— « Jopara: una vertiente sol y sombra del mestizaje », in DIETRICH W. et SYMEONIDIS H., *Tupí y Guaraní. Estructuras, contactos y desarrollos*, LIT-Verlag 11, coll. « Regionalwissenschaften Lateinamerika », Münster, Centre Latinoaméricain de l'université de Münster, 2006.

— « Esquisse de bibliographie 'en' et 'sur' le Tupi Guarani », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Bibliographies, mis en ligne le 20 janvier 2009, consulté le 12 septembre 2012. URL : <http://nuevomundo.revues.org/51373>.

BOSQUE I. (éd.), *Tiempo y aspecto en español*, Madrid, Cátedra, 1990.

BOSQUE I. et DEMONTE V. (éd.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol. 2, Madrid, Espasa Calpe, 1999.

BOTTINEAU D.,

— « Du son au sens : l'invariant de *i* et *a* en anglais et autres langues », Conférence, CERTA (Centre d'Études et de Recherches en Traductologie de l'Artois), Arras, université d'Artois, 14 septembre 1999. [En ligne]. URL : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00258889/fr/>

— « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », in LOWE R. (dir.) et PATTEE J. et TREMBLAY R. (collab.), *Le système des parties du discours. Sémantique et syntaxe* [Actes du IX<sup>e</sup> colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage], Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 423-437. [En ligne]. URL : [http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/24/39/93/PDF/Bottineau\\_2002\\_CAP.pdf](http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/24/39/93/PDF/Bottineau_2002_CAP.pdf)

— « Les cognèmes de l'anglais et autres langues » in OUATTARA A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications* [Actes du colloque de Tromsø, organisé par le département de français de l'université, 26-28 octobre 2000],

- Paris / Gap, Ophrys, 2003a, p. 185-201. [En ligne]. URL : [http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/24/41/86/PDF/Bottineau\\_2003\\_ANG.pdf](http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/24/41/86/PDF/Bottineau_2003_ANG.pdf)
- « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », *Cahiers de linguistique analogique* 1, 2003b, p. 209-228. [En ligne]. URL : [http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/24/63/31/PDF/Bottineau\\_2003\\_ISL.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/24/63/31/PDF/Bottineau_2003_ISL.pdf)
- « La morphosyntaxe allocutive du sens grammatical », *Revue de Sémantique et Pragmatique* 19-20, 2008, p. 71-98. [En ligne]. URL : [http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/33/84/53/PDF/Bottineau\\_2007\\_MAG.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/33/84/53/PDF/Bottineau_2007_MAG.pdf)
- « La théorie des cognèmes et les langues romanes : L’alternance *i/a* dans les micro-systèmes grammaticaux de l’espagnol et de l’italien », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, PHILOLOGIA LIV*, 3, 2009, p. 125-151. [En ligne]. URL : <http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/62/59/PDF/Bottineau-2008-IAR.pdf>
- « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », in LE TALLEC-LLORET G. (éd.), *Vues et contrevues* [Actes du XII<sup>e</sup> colloque international de linguistique ibéro-romane, université de Rennes II – Haute Bretagne, 24-26 septembre 2008], Limoges, Lambert Lucas, coll. « Libero », 2010a, p. 19-40. [En ligne]. URL : <http://hal.inria.fr/docs/00/65/62/74/PDF/Bottineau-2009-SGE.pdf>
- « L’émergence du sens par l’acte de langage, de la syntaxe au submorphème », in BANNIARD M. et PHILIPS D. (éds), *La fabrique du signe, Linguistique de l’émergence*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Interlangues, linguistique et didactique, 2010b, p. 299-325. [En ligne].  
URL : <http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/62/88/PDF/Bottineau-2008-ESL.pdf>
- « Parole, corporéité, individu et société : l’embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives », *Intellectica* 56, 2011, p. 187-220. [En ligne]. URL : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/60/24/PDF/DB-Intellectica-embodiment-111111.pdf>
- BRES J., « Et plus si affinité... *des liaisons entre les instructions du plus-que-parfait et les relations d’ordre* », in DE SAUSSURE L., MOESCHLER J. et PUSKAS G., *Information temporelle, procédures et ordre discursif*, *Cahiers Chronos* 18, Amsterdam / New York, Rodopi, 2007, p. 139-157.
- BULL W. E., *Time, Tense, and the Verb. A Study in Theoretical and Applied Linguistics, with Particular Attention to Spanish*, Berkeley, UC Press, 1960.
- CAMUS BERGARECHE B., « Perífrasis verbales y expresión del aspecto en español », in GARCÍA FERNÁNDEZ L. et CAMUS BERGARECHE B., *El pretérito imperfecto*, Madrid, Gredos, 2004, p. 511-572.
- CARRASCO GUTIÉRREZ Á.,  
— « El tiempo verbal y la sintaxis oracional. La *consecutio temporum* », in BOSQUE I. et DEMONTE V. (éd.), *Gramática descriptiva de la lengua española* [vol. 2], Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 3061-3128.

- (éd.), *Tiempos compuestos y formas verbales complejas*, Madrid, Iberoamericana editorial Vervuert, 2008a.
- « Los tiempos compuestos del español: formación, interpretación y sintaxis », in CARRASCO GUTIÉRREZ Á. (éd.), *Tiempos compuestos y formas verbales complejas*, Madrid, Iberoamericana editorial Vervuert, 2008b, p. 13-64.
- CARTAGENA N., « Los tiempos compuestos », in BOSQUE I. et DEMONTE V. (éd.), *Gramática descriptiva de la lengua española* [vol. 2], Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 2935-2975.
- CASTAÑEDA CASTRO A.,
- « Una visión cognitiva del sistema temporal y modal del verbo español », *ELUA. Estudios de Lingüística*, Annexe 2, 2004, p. 55-71.
- « Aspecto, perspectiva y tiempo de procesamiento en la oposición imperfecto/indefinido en español: ventajas explicativas y aplicaciones pedagógicas », *RAEL. Revista electrónica de lingüística aplicada* 5, 2006, p. 107-140. [En ligne]. URL : <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2254299>.
- ČERNÝ J., « La categoría de actualidad en el verbo español », *Actes du XIII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes* [vol. 1], Québec, Presses de l'université Laval, 1976, p. 311-317.
- CHEVALIER J.-CL.,
- « Remarques comparées sur l'infinitif français et l'infinitif espagnol », *Bulletin Hispanique*, 71-1-2, 1969, p. 140-173.
- « De l'opposition *aver-tener* », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale* 2, 1977, p. 5-48.
- *Verbe et Phrase : les problèmes de la voix en espagnol et en français*, Paris, Éditions Hispaniques, 1978.
- « Le péché de réalité », *Langues et linguistique*, VIII, 2, 1982, p. 91-125.
- « Du plus-que-parfait », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale* 9, 1984, p. 3-46.
- « Un nouveau passage du nord-ouest », *Bulletin Hispanique* LXXXVII, 3-4, 1985, p. 337-361.
- « Le bien des mots », *Hommage à Bernard Pottier (Annexes des Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale, VII, 1-2)* [vol. 1], 1988, p. 165-171.
- « L'espagnol et le jeu de l'aspect », *Les langues modernes* 83, 3-4, 1989, p. 97-112.
- « Le verbe une fois de plus », in LUQUET G. (dir.), *Linguistique Hispanique (Actualités de la recherche)* [Actes du colloque de Limoges, 30-31 mars 1990, Limoges], Limoges, Presses Universitaires de Limoges (PULIM), 1992, p. 329-342.
- « De Guillaume à une linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques* [t. XVII, vol. 33], 1996, p. 77-92.

CHEVALIER J.-CL. et DELPORT M.-F.,

— *L'horlogerie de Saint-Jérôme : Problèmes linguistiques de la traduction*, Paris, L'Harmattan, 1995.

— « Propositions pour l'analyse des périphrases verbales », in TOLLIS F. (éd.), *La locution et la périphrase du lexique à la grammaire* [Actes des journées d'étude du GRALP sur la locution organisées à l'Université de Pau les 16 et 17 octobre 1998], Paris, L'Harmattan, 2001, p. 115-139.

CHEVALIER J.-CL., LAUNAY M. et MOLHO M. (MO.LA.CHE),

— « L'expression de l'hypothèse en espagnol », *L'information grammaticale* 13, Paris, Peeters, 1982, p. 12-16.

— « La raison du signifiant », *Modèles linguistiques* VI, 2, 1984, p. 27-41.

— « Pour une linguistique du signifiant », *Cahiers du CRLAR* 6 [Actes du colloque de linguistique hispanique, Rouen, 1<sup>er</sup>-2 février 1985], 1986a, p. 95-99.

— « Le fardeau », *Langages* 82, 1986b, p. 5-11.

— « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie, in FUCHS C. (dir.), *L'ambiguïté et la paraphrase : opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés* [Actes du colloque de Caen, 9-11 avril 1987], Caen, Presses universitaires de Caen, 1988, p. 45-52.

COMPANY COMPANY C. (dir.), *Sintaxis histórica de la lengua española. Primera parte: la frase verbal*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Fondo de Cultura Económica (Lengua y Estudios Literarios), 2006.

COMRIE B.,

— *Aspect*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.

— *Tense*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

CORREA DE BÁEZ M., *Lengua guaraní* [vol. 1], Assomption, éditions Arami, 1999.

CORVALÁN G. et DE GRANDA G. (coord), *Sociedad y lengua: Bilingüismo en el Paraguay* [2 t.], Assomption, Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos, 1982.

COSERIU E.,

— « Aspect verbal ou aspects verbaux ? Quelques questions de théorie et de méthode », in DAVID J. et MARTIN R., *La notion d'aspect*, Paris, Klincksieck, 1980, p. 13-25.

— *El sistema verbal románico* [*Das romanische Verbalsystem* 1976 - Trad. de C. OPAZO Velásquez], México, Siglo Veintiuno, 1996.

DAMOURETTE J. et PICHON É., *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française* [1911-1943], Paris, éditions d'Atrey, 1970.



DARBORD B. et POTTIER B., *La langue espagnole. Éléments de grammaire historique*, Paris, éditions Nathan, 1988.

DE BUSTOS GISBERT E., « Gramática y lingüística en los Siglos de Oro: a propósito del verbo », *Dicenda* 15, 1997, p. 101-111.

DE GRANDA G.,

— *Sociedad, historia y lengua en el Paraguay*, Bogotá, ICC, 1988.

— « Dos procesos de transferencia gramatical de lenguas amerindias (Quecha/Aru y Guaraní) al español andino y al español paraguayo. Los elementos validadores », in DE GRANDA G., *Español de América, Español de África y hablas criollas hispánicas, Cambios, contactos y contextos*, Madrid, Gredos, 1994, p. 175-190.

— « Interferencia y convergencia lingüística e isogramatismo amplio en el español paraguayo », in DE GRANDA G., *Español de América, Español de África y hablas criollas hispánicas*, Madrid, Gredos, 1994, p. 314-336.

— *Español y lenguas indoamericanas en hispanoamérica. Estructuras, situaciones y transferencias*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1999.

— « El sistema de elementos gramaticales evidenciales o validadores en Quechua-Aru y Guaraní paraguayo. Estudio comparativo », in DE GRANDA G., *Lingüística de contacto, Español y Quechua en el área andina suramericana*, Valladolid, université de Valladolid, 2002, p. 255-269.

DE GUARANIA F.,

— *Ñe'ërekokatu ha Ñe'ë Morangatu, Gramática y Literatura guaraní*, Fernando de la Mora, Ateneo de lengua y cultura guaraní, 2004.

— *Tabla sinóptica para una nueva gramática guaraní, Ñe'ërekokatu ha Ñe'ëmorangatu*, Assomption, Servi Libro, 2008.

DE KOCK J., *Gramática española: enseñanza e investigación: II. Gramática. 3. Del pretérito perfecto compuesto o de la importancia del contexto y de la cuantificación. La noción de auxiliaridad*, Salamanca, université de Salamanca, 1990.

DELANCEY S.,

— « Mirativity: The grammatical marking of unexpected information », *Linguistic Typology* 1, 1997, p. 33-52.

— « The mirative and evidentiality », *Journal of Pragmatics* 33, 2001, p. 369-382.

DELBECQUE N. et MALDONADO SOTO R., « Ya. Ancla conceptual de una visión programática », in PUIG LLANO L. A. (éd.), *El discurso y sus espejos*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2009, p. 189-235. [En ligne]. URL : [http://ricardomaldonado.weebly.com/uploads/2/7/6/3/2763410/discurso\\_espejos\\_06.pdf](http://ricardomaldonado.weebly.com/uploads/2/7/6/3/2763410/discurso_espejos_06.pdf)

DELPORT M.-F.,

— « 'Comme le temps change !' – Variations aspectuelles dans Madame Bovary et dans quelques-unes de ses traductions », in CHEVALIER J.-CL. et DELPORT M.-F., *L'horlogerie de Saint-Jérôme : Problèmes linguistiques de la traduction*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 127-162.

— « L'expression de l'aspect transcendant et ses variations morphologiques en espagnol médiéval », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale* 21, 1996, p. 199-229.

— *Deux verbes espagnols : HABER et TENER*, Paris, Éditions Hispaniques, 2004.

DIETRICH W., *El aspecto verbal perifrástico en las lenguas románicas. Estudios sobre el actual sistema verbal de las lenguas románicas y sobre el problema del origen del aspecto verbal perifrástico*, Madrid, Gredos, 1983.

DOIZ BIENZOBAS A.,

— « El aspecto: la gramaticalización de la descripción de la realidad », *Letras de Deusto* 92 : 31, 2001, p. 129-148.

— « The preterit and the imperfect as grounding predications », in BRISARD F. (éd.), *Grounding. The epistemic Footing of deixis and reference*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 2002, p. 299-347.

DOIZ BIENZOBAS A. et MEJÍAS BIKANDI E., « El aspecto, la accesibilidad y el alcance de los cuantificadores », *Revista española de lingüística aplicada*, 2000, p. 281-295.

DOUAY C.,

— *Éléments pour une théorie de l'interlocution. Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (PUR), coll. « Didact Linguistique », 2000.

— (dir.), *Système et chronologie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (PUR), coll. « Rivages linguistiques », 2010.

DOUAY C. et ROULLAND D.,

— *Les mots de Gustave Guillaume*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (PUR), 1990.

— (dir.), *L'interlocution comme paramètre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (PUR), coll. « Rivages linguistiques », 2012.

DUBOIS J., GIACOMO M., GUESPIN L., MARCELLESI C., MARCELLESI J.-B. et MEVEL J.-P., *Grand Dictionnaire Linguistique et Sciences du Langage* [1994], Paris, Larousse, 2007.

ERNOUT A. et THOMAS F., *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck, 1964.

ERVIN S. et OSGOOD C. « Second language learning and bilingualism », *Journal of Abnormal and Social Psychology* 49 [Suppl.], 1996, p. 139-146.

FAUCONNIER G., *Mental spaces: Aspects of meaning construction in natural language* [1985, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée], Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

FERNÁNDEZ DE CASTRO F.,

— *Las perífrasis verbales en el español actual*, Madrid, Gredos, 1999.

— « El lugar de las perífrasis verbales en la descripción de las lenguas: los verbos auxiliares y la determinación del verbo », in PUSCH C. et WESCH A. (éd.), *Verbalperiphrasen in den iberoromanischen Sprachen / Perífrasis verbales en las lenguas (íbero-)románicas*, Hambourg, Helmut Buske, Romanistik in Geschichte und Gegenwart [suppl. 9], 2003, p. 11-22.

— « Relaciones entre flexión y perífrasis verbales », in CAMUS BERGARECHE B. (coord.), *El tiempo y los eventos*, Cuenca, université de Castilla - La Mancha, 2007, p. 77-94.

FERNÁNDEZ LEBORANS M<sup>A</sup> J., « La predicación: las oraciones copulativas », in BOSQUE I. et DEMONTE V. (éd.), *Gramática descriptiva de la lengua española* [vol. 2], Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 2357-2460.

FERNÁNDEZ RAMÍREZ S., *Gramática española. 4. El verbo y la oración* [1951, vol. préparé par B. PALOMO OLMOS], Madrid, Arco/Libros, 1986.

FORTINEAU-BRÉMOND C.,

— « En + gérondif: un signifiant complexe pour un représenté complexe », in LUQUET G. (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche* [actes du colloque, université de Paris III – Sorbonne Nouvelle, 18-19 mars 2005], Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 39-60.

— *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (PUR), coll. « Rivages linguistiques », 2012.

FRADIN B., DAL G., GRABAR N., NAMER F., LIGNON S., TRIBOUT D. et ZWEIGENBAUM P., « Remarques sur l'usage des corpus en morphologie », *Langages* 171, 2008, p. 34-59.

GARCÍA FERNÁNDEZ L.,

— « La interpretación temporal de los tiempos compuestos », *Verba* 22, 1995, p. 363-396.

— « Los complementos adverbiales temporales. La subordinación temporal », in BOSQUE I. et DEMONTE V. (éd.), *Gramática descriptiva de la lengua española* [vol. 2], Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 3129-3208.

— *El aspecto gramatical en la conjugación* [1998], Madrid, Arco/Libros (Cuadernos de lengua española), 2008.

GARCÍA MARTÍN J. M<sup>A</sup>, *La formación de los tiempos compuestos del verbo en español medieval y clásico*, Valence, université de Valence, faculté de philologie, 2001.

- GILI GAYA S., *Curso superior de sintaxis española* [1961], Barcelone, Bibliograf, 1985.
- GRANDGENT C. H., *Introducción al latín vulgar* [1907], Madrid, Publicaciones de la Revista de Filología Española, 1970.
- GRACIA BARRÓN J. et JIMÉNEZ M., « *Ir et ser : étude sémasiologique* », in LUQUET G. (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche* [Actes du colloque, université de Paris III – Sorbonne Nouvelle, 18-19 mars 2005], Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 61-76.
- GRÉGOIRE G., *Le référencement sur Google. Le Guide Complet*, Paris, Micro Application, 2010.
- GRÉGOIRE M., *Exploration du signifiant lexical espagnol [Structures, mécanismes, manipulations, potentialités]*, thèse de doctorat sous la direction de M.-F DELPORT, Paris, université Paris 4 – Sorbonne, 2010. [En ligne]. URL : [http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/61/89/PDF/ThA\\_se\\_CNU.pdf](http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/65/61/89/PDF/ThA_se_CNU.pdf)
- GUASCH A., *El idioma guaraní, Gramática, lecturas, vocabulario doble*, Assomption, Ediciones del Autor, 1948.
- GUENTCHÉVA Z. (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain, Peeters, 1996.
- GUILLAUME G.,
- *Langage et science du langage*, Paris, Nizet, et Québec, Presses de l'université Laval, 1964.
  - *Leçons de linguistique 1948-1949, série A* [vol. 1, R. VALIN (dir.)], Paris, Klincksieck / Québec, Presses de l'Université Laval, 1971.
  - *Leçons de linguistique 1948-1949, série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale III* [vol. 1, R. VALIN (dir.)], Paris, Klincksieck / Québec, Presses de l'Université Laval, 1973.
  - *Leçons de linguistique 1949-1950, série A, Structure sémiologique et structure psychique de la langue française II* [R. VALIN (dir.)], Paris, Klincksieck / Québec, Presses de l'Université Laval, 1974.
  - *Leçons de linguistique 1947-48, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française VI* [dir. R. VALIN, W. HIRTLE et A. JOLY], Québec, Presses de l'Université de Laval / Lille, Presses Universitaires de Lille, 1987a.
  - *Leçons de linguistique 1943-44, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française II* [dir. R. VALIN, W. HIRTLE et A. JOLY], Québec / Lille, Presses de l'Université de Laval / Presses Universitaires de Lille, 1990.
  - *Leçons de linguistique 1938-39* [Rééd. par R. VALIN, W. HIRTLE et A. JOLY], Québec / Lille, Presses de l'Université de Laval / Presses Universitaires de Lille, 1992.

- *Leçons de linguistique 1958-1959 et 1959-1960*, [dir. R. VALIN et W. HIRTLE], Québec / Paris, Presses de l'Université de Laval / Klincksieck, 1995.
- *Leçons de linguistique 1946-1947 et 1947-1948, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française V et Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française VI* [dir. R. VALIN, W. HIRTLE et A. JOLY], Québec / Paris, Presses de l'Université de Laval / Klincksieck, 1997.

GUTIÉRREZ ARAUS M<sup>A</sup> L.,

- *Formas temporales del pasado de indicativo*, Madrid, Arco/Libros (Cuadernos de lengua española), 1995.
- « Sistema y discurso en las formas verbales del pasado », *Revista Española de Lingüística* 28, 2, 1998, p. 275-306.
- « Caracterización de las funciones del pretérito perfecto en el español de América », *Actas del Congreso de la Lengua Española*, Valladolid, Instituto Cervantes y RAE, 2001. [En ligne]. URL : [http://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad\\_diversidad\\_del\\_espanol/2\\_el\\_espanol\\_de\\_america/gutierrez\\_m.htm](http://congresosdelalengua.es/valladolid/ponencias/unidad_diversidad_del_espanol/2_el_espanol_de_america/gutierrez_m.htm)

GYNAN SHAW N., *El bilingüismo paraguayo: aspectos sociolingüísticos*, Fernando de la Mora, Universidad Evangélica del Paraguay, 2003.

HARDMAN M. *et al.*, *Compendio de estructura fonológica y gramatical del idioma aymara*, La Paz, Instituto de Lengua y Cultura Aymara (ILCA), 1983.

HAVU J., *La constitución temporal del sintagma verbal en el español moderno*, Helsinki, Academia scientiarum Fennica, 1997.

HERNÁNDEZ ALONSO C.,

- « Sobre el tiempo en el verbo español », *REL* 3 : 1, 1973, p. 143-178.
- *Gramática funcional del español*, Madrid, Gredos, 1984.

KAMP H. et REYLE U., *From Discourse to Logic. Part 2: introduction to modeltheoretic semantics of natural language, formal logic and discourse representation theory*, Boston, Londres, Dordrecht, Kluwer academic publishers, 1993.

KANY C., *Sintaxis hispanoamericana*, Madrid, Gredos, 1969.

KLEE C. A. et OCAMPO A., « The expression of past reference in Spanish narratives of Spanish/Quechua bilingual speakers », in SILVA-CORVALÁN S. (éd.), *Spanish in contact with other languages*, Washington D.C., Georgetown University Press, 1995, p. 52-70.

KLEIN W., « The present perfect puzzle », *Language* 68, 1992, p. 525-562.

- KLUM A., *Verbe et adverbe. Étude sur le système verbal indicatif et sur le système de certains adverbes de temps à la lumière des relations verbo-adverbiales dans la prose du français contemporain*, Stockholm, Göteborg, Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1961.
- KORZEN I., « On the modal values of the Italian Pluperfect : with occasional reference to Danish and English », in KLINGE A. et HØEG MÜLLER H. (coord.), *Modality. Studies in form and function*, Copenhagen, Equinox, 2005, p. 149-168.
- KRIVOSHEIN DE CANESE N., *Gramática de la lengua guaraní* [1983], Assomption, Ñemity, 1998.
- KRIVOSHEIN DE CANESE N. et ACOSTA ALCARAZ F., *Gramática Guaraní*, Assomption, Ñemity, 2001.
- LAMÍQUIZ V.,  
— « Los niveles de actualidad », *REL* 1-1, Madrid, 1971, p. 89-96.  
— *El sistema verbal español*, Málaga, Librería Ágora, Cuadernos de Lingüística 2, 1982.
- LANGACKER R.,  
— *Foundations of Cognitive Grammar* [vol.1] : *Theoretical Prerequisites*, Stanford, Stanford University Press, 1987.  
— *Foundations of Cognitive Grammar* [vol.2] : *Descriptive Application*, Stanford, Stanford University Press, 1991.
- LAPESA R., *Morfosintaxis histórica del español*, Madrid, Gredos, 2000.
- LAPRADE A., « Some cases of Aymara influence in La Paz Spanish », in HARDMAN M. (éd.), *The Aymara Language in its Social and Cultural Context*, Gainesville, University Press of Florida, 1981, p. 207-227.
- LAUNAY M.,  
— « Acerca de los auxiliares y frases verbales », *LEA: Lingüística española actual* II, 1, Madrid, 1980, p. 39-79.  
— « Effet de sens : produit de quoi ? », *Langages* 82, 1986, p. 13-39.  
— « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velásquez* 33-2 : Le temps des saints – Miscellanées, 2003. [En ligne]. URL: <http://mcv.revues.org/227>.
- LAUZE A., « Quand le plus-que-parfait concurrence le passé simple : problèmes de tension et d'incidence », in BARCELÓ G. J., LAUZE A., PATARD A., *De la langue au discours : l'un et le multiple dans les outils grammaticaux*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée (PULM), 2008.

LE QUERLER N., *Typologie des modalités*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 1996.

LE TALLEC-LLORET G.,

— (éd.), *Vues et contrevues* [Actes du XII<sup>e</sup> colloque international de linguistique ibéro-romane, université de Rennes II – Haute Bretagne, 24-26 septembre 2008], Limoges, Lambert Lucas, coll. « Libero », 2010a.

— *La concordance des temps en espagnol moderne. Unité du signe, modes, subordination*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (PUR), coll. « Rivages linguistiques », 2010b.

— « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la Cognématique », communication présentée lors des Journées du GerlHis « Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Théories et applications », Paris, université Paris III – Sorbonne Nouvelle, 9-10 juin 2011.

LEWANDOWSKI T., *Diccionario de la lingüística*, Madrid, Cátedra, 2000.

LIUZZI S., *Temps et aspect en guarani*, thèse de doctorat sous la direction de B. POTTIER, Paris, université de Paris IV – Sorbonne, 1987.

LIUZZI S. et KIRTCHUK P., « Tiempo y aspecto en Guaraní », *Amerindia* 14, Paris, CNRS, 1989, p. 9-42.

LÓPEZ GARCÍA Á.,

— « Perífrasis gramaticalizadas con participio en las lenguas románicas », *Cuadernos de Filología*, II, 1, 1981, p. 147-161.

— « La interpretación metalingüística de los tiempos, modos y aspectos del verbo español: Ensayo de fundamentación », in BOSQUE I. (éd.), *Tiempo y aspecto en español*, Madrid, Cátedra, 1990, p. 107-175.

LÓPEZ IZQUIERDO M., « L'expression de l'ordre en espagnol : l'emploi de l'impératif et des périphrases verbales », in CARREIRA ARAUJO M.-H., *Travaux et Documents* 32, Paris, université Paris 8, 2006, p. 17-36.

LUQUET G.,

— *Regards sur le signifiant, études de morphosyntaxe espagnole*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2000.

— « Temps linguistiques et modes verbaux », in LAGARDE C. (éd.), *La Linguistique hispanique dans tous ses états* [Actes du X<sup>e</sup> Colloque de Linguistique Hispanique, Perpignan, 14-16 mars 2002], Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan – CRILAUP, 2003, p. 49-57.

— *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco/Libros, 2004.

- (éd.), *Le signifié de langue en espagnol. Méthodes d'approche* [Actes du colloque, université de Paris III – Sorbonne Nouvelle, 18-19 mars 2005], Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006.
- « Temps linguistiques et « temps verbaux » en grammaire espagnole », *Les Langues modernes* 2, 2007, p. 43-58.
- « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », in LE TALLEC-LLORET G. (éd.), *Vues et contrevues* (Actes du XII<sup>e</sup> colloque international de linguistique ibéro-romane, université de Rennes II – Haute Bretagne, 24-26 septembre 2008), Limoges, Lambert Lucas, coll. « Libero », 2010, p. 73-83.
- LUSTIG W., « Mba'éichapa oiko la guarani? Guaraní y jopara en el Paraguay », *Ñemity* 33.2, 1996. [En ligne]. URL: <http://www.staff.uni-mainz.de/lustig/guarani/art/jopara.pdf>.
- MACCHI Y., « Du rôle du signifiant dans la genèse du sens énonciatif », *Langages* 82, 1986, p. 67-82.
- MANLEY M. S., « Cross-linguistic influence of the Cuzco epistemic system on Andean Spanish », in POTOWSKI K. et CAMERON R. (éds.), *Spanish in contact: Policy, social, and linguistic inquiries* 191, Amsterdam / Philadelphie, John Benjamins, 2007, p. 191-209.
- MARCHELLO-NIZIA C., *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Boeck, 2006.
- MELLET S., « Le parfait latin, un *praeteritum perfectum* », in LAGAE V. et CARLIER A. (éd), *Cahiers Chronos* 6 [Actes du colloque *Passé et parfait*], Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 95-106.
- MEILLET A. et VENDRYES J., *Traité de grammaire comparée des langues classiques* [5<sup>e</sup> éd.], Paris, Honoré Champion, 1979.
- MOLHO M.,  
— *Sistemática del verbo español* [vol. 1 et 2], Madrid, Gredos, 1975.  
— « Verbe et personne en espagnol : de l'arbitraire du signe », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale* V, 1980, p. 5-23.  
— « Del signifiante verbal », in ALARCOS LLORACH E. (dir.), *Serta philologica F. Lázaro Carreter, I: Estudios de lingüística y lengua literaria*, Madrid, Cátedra, 1983, p. 391-411.  
— « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages* 82, juin 1986, p. 41-51.
- MOUNIN G. (dir.), *Dictionnaire de la linguistique* [1974], Paris, Presses Universitaires de France, 2006.



NEBRIJA A. (DE), *Gramática sobre la lengua castellana* [1492, rééd. Par C. LOZANO GUILLÉN], Barcelone, Galaxia Gutenberg, Círculo de Lectores, coll. Biblioteca clásica de la Real Academia Española, 2011.

NØLKE H., « Les adverbiaux contextuels : problèmes de classification », *Langue française* 88, 1990, p. 2-27.

OCAMPO A. M. et OCAMPO F. A., « Un hito en el discurso: significado y mensajes de ‘ya’. Evidencia del español rioplatense », *Foro Hispánico* 17, 2000, p. 83-94.

PALACIOS ALCAINE A.,

— « El sistema pronominal del español paraguayo », in CALVO PÉREZ (éd.), *Teoría y práctica del contacto: el español de América en el candelero*, Francfort / Madrid, Vervuert-Iberoamericana, 2000, p. 122-143.

— *Introducción a la lengua y cultura guaraníes*, Valence, IVALCA, 1999.

— « El sistema pronominal del español paraguayo », in CALVO PÉREZ J. (éd.), *Teoría y práctica del contacto: el español de América en el candelero*, Francfort / Madrid, Vervuert-Iberoamericana, 2000, p. 122-143.

— « Aspectos teóricos y metodológicos del contacto de lenguas: el sistema pronominal del español en áreas de contacto con lenguas amerindias », in NOLL V., ZIMMERMANN K. et NEUMANN-HOLZSCHUH I. (éd.), *El español en América: Aspectos teóricos, particularidades, contactos*, Francfort, Vervuert, 2005a, p. 63-94.

— « Lenguas en contacto en Paraguay : español y guaraní », in FERRERO PINO C. et LASSO-VON LAN N. (éds), *Variedades lingüísticas y lenguas en contacto en el mundo de habla hispana*, Bloomington, 1st. Books Library, 2005b, p. 35-43.

— « Paraguay », in PALACIOS ALCAINE A., *El español en América. Contactos lingüísticos en Hispanoamérica*, Barcelone, Ariel Letras, 2008.

PELLEN R., « Les ‘temps composés’ et le traitement du participe avec ‘haber’ dans le ‘Poema de Mio Cid’ », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale* 9, 1984, p. 49-97.

PÉREZ BOTERO L., « Anterioridad y perfectividad en el sistema verbal español », *Sintagma* 9 : 5, 1997, p. 5-14.

PÉREZ SÁEZ V. J., « Un uso del pretérito pluscuamperfecto en la Argentina », *Anuario de Lingüística Hispánica, Studia hispanica in honorem Germán de Granda* 2, 12-13, 1996-97, p. 769-779.

PLÁ J. et MELIÀ B., *Bilingüismo y tercera lengua en el Paraguay*, Assomption, Universidad Católica, 1975.

POTTIER B.,

— « Sobre el concepto de verbo auxiliar » [1961], in Pottier B., *Lingüística moderna y filología hispánica* [trad. espagnole de M. BLANCO ÁLVAREZ], Madrid, Gredos, 1968, p. 194-203.

— *Grammaire de l'espagnol* [1969, 3<sup>e</sup> éd.], Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1979.

— « Essai de synthèse sur l'aspect », in DAVID J. et MARTIN R. (éd.), *La notion d'aspect*, Paris, Klincksieck, 1980, p. 239-246.

— *Théorie et Analyse en linguistique*, Paris, Hachette, 1992.

— *Sémantique générale*, Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1992.

POTTIER B., DARBORD B. et CHARAUDEAU P., *Grammaire explicative de l'espagnol* [1994, 3<sup>e</sup> éd.], Paris, Armand Colin, 2006.

PRINCE E., « On Syntaxe in Discourse in Language Contact Situations », in KRAMSCH C. et MCCONNELL-GINET S. (éd.), *Text and Context: Cross-Disciplinary Perspectives on Language Study*, Boston, D. C. Heath, 1992, p. 98-112.

QUILIS A. et HERNÁNDEZ C., *Curso de lengua española* [1978], Valladolid, Industrial Litográfica, 1980.

RAMAJO CAÑO A., *Las gramáticas de la lengua castellana desde Nebrija a Correas*, Salamanca, Université de Salamanca, 1987.

RANSON SEKLAOUI D., « Función semántica o sintáctica: la historia de los tiempos compuestos en español », in ARIZA M., CANO R., MENDOZA J.M<sup>a</sup> et CARBONA A. (éd.), *Actas del II Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española I*, Madrid, Pabellón de España, 1992, p. 823-832.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (RAE),

— *Gramática de la lengua castellana*, Madrid, Perlado, Páez y Cía, 1917.

— *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 1931.

— *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española* [1973], Madrid, Espasa Calpe, 2004.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA ET ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, *Nueva gramática de la lengua española* [vol. 1 et 2], Madrid, Espasa Libros, S.L.U, 2009.

REICHENBACH H., *Elements of Symbolic Logic*, New York, Academic Press, 1947.

RIVERA CÁRDENAS, F. (éd.), SÁNCHEZ DE LAS BROZAS, FRANCISCO, « EL BROCENSE », *Minerva, o De la propiedad de la lengua latina* [1587], Madrid, Cátedra, 1976.

- ROCA PONS J., *Introducción a la gramática* [1960], Barcelone, Teide, 1970.
- RODRÍGUEZ ALCALÁ C., « La langue comme problème urbain : le guaraní à la campagne et dans l'espace public de la ville », *Langage et Société* 101, 2002. [En ligne]. URL : [http://www.revues.msh-paris.fr/vernumpub/C.%20Rodriguez.pdf?id\\_pub=418](http://www.revues.msh-paris.fr/vernumpub/C.%20Rodriguez.pdf?id_pub=418).
- ROMANI P., « Tiempos de formación romance I. Los tiempos compuestos », in COMPANY COMPANY C. (dir.), *Sintaxis histórica de la lengua española. Primera parte: la frase verbal*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, Fondo de Cultura Económica (Lengua y Estudios Literarios), 2006, p. 241-346.
- RODRÍGUEZ MOLINA J.,  
 — « Algunas reflexiones sobre el origen y formación de la perífrasis *Haber* + participio en la lengua medieval », *Res Diachronicae* 2, 2003, p. 294-302.  
 — « Difusión léxica, cambio semántico y gramaticalización: el caso de *haber* + participio en español antiguo », *Revista de Filología Española* 84, 2004, p. 169-209.
- ROJO G.,  
 — *Perífrasis verbales en el gallego actual*, *Verba*, annexe 2, Saint-Jacques de Compostelle, université de Saint-Jacques, 1974.  
 — « Las primeras descripciones del verbo castellano », in *Estudios ofrecidos a Emilio Alarcos Llorach* [vol. 3], Oviedo, université d'Oviedo, 1978, p. 281-304.  
 — « Aportaciones al estudio de la auxiliaridad », *Actas del Cuarto Congreso Internacional de Hispanistas* [vol. 2], Salamanque, université de Salamanque, 1982, p. 499-508.  
 — « Temporalidad y aspecto en el verbo español », *LEA: Lingüística española actual*, Madrid, Centro Iberoamericano de Cooperación, 1988.  
 — « Relaciones entre temporalidad y aspecto en el verbo español », in BOSQUE I. (éd.), *Tiempo y aspecto en español*, Madrid, Cátedra, 1990, p. 17-43.
- ROJO G. ET VEIGA A., « El tiempo verbal. Los tiempos simples », in BOSQUE I. et DEMONTE V. (éd.), *Gramática descriptiva de la lengua española* [vol. 2], Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 2867-2934.
- RUSSINOVICH SOLE Y., *Valores comunicativos y emblemáticos del español y del guaraní*, Bogotá, Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo, 2001.
- SÁNCHEZ RUIPÉREZ M., « Notas sobre estructura del verbo español », in *VARIA, Problemas y principios del estructuralismo lingüístico*, Madrid, C.S.I.C. - Institut « Miguel de Cervantes », 1967, p. 89-96.
- SCHØSLER L., « « Tu eps l'as deit » / « Tut s'en vat declinant ». Grammaticalisation et dégrammaticalisation dans le système verbal du français illustrées par deux évolutions,

- celle du passé composé et celle du progressif », in *Aemilianenese. Revista Internacional sobre la Génesis y los Orígenes Históricos de las Lenguas Romances* [vol. 1], Logroño, 2004, p. 517-568.
- SERBAT G., *Les structures du latin* [1975], Paris, éditions Picard, 1996.
- SILVA CORVALÁN C., « The limits of convergence », *Journal of language contact – Thema* 2, 2008, p. 213-224. [En ligne]. URL: [www.jlc-journal.org](http://www.jlc-journal.org).
- SILVERO SANZ O. I. et MANFRONI D-H, *Apuntes de gramática guaraní*, Assomption, Zada, 2006.
- ŚLAWOMIRSKI J., « La posición del aspecto en el sistema verbal español », *REL* 13 : 1, 1983, p. 91-119.
- SMITH C., *The parameter of Aspect*, Dordrecht / Boston / Londres, Kluwer Academic Publishers, 1991.
- SOELBERG N., « Pour une poétique du plus-que-parfait. À propos des nouvelles de Christine Arnothy », *Revue Romane*, Blind 24 : 2, 1989, p. 273-294.
- SÖHRMAN I., « Aspectualidad y modalidad en el pluscuamperfecto español desde una perspectiva románica », *Actes du II<sup>e</sup> congrès des hispanistes et lusitanistes nordiques* [25-27 octobre 2007], Stockholm, université de Stockholm, 2009, p. 266-275. [En ligne]. URL : [su.diva-portal.org/smash/get/diva2:207594/FULLTEXT03](http://su.diva-portal.org/smash/get/diva2:207594/FULLTEXT03)
- SOTO G., « Vigencia y significado de pretérito anterior. Un estudio a partir del español escrito en Chile », *Estudios Filológicos* 44, 2009, p. 227-241. [En ligne]. URL : [http://www.scielo.cl/scielo.php?pid=S0071-17132009000100014&script=sci\\_arttext#tit](http://www.scielo.cl/scielo.php?pid=S0071-17132009000100014&script=sci_arttext#tit)
- SOTO G. ET OLGUÍN N., « ¡No se me había ocurrido nunca! Una construcción admirativa de pluscuamperfecto en español », *Onomázein* 22, Octobre 2010, p. 83-105.
- TOGEBY K., *Mode, aspect et temps en espagnol* [1953], Copenhague, Munksgaard, 1963.
- TOLLIS F., *La parole et le sens : le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin, 1991.
- TORNEL SALA J. L., « Perífrasis verbales y consideraciones metodológicas (I y II) », *Contextos* 37-40 [exemplaire dédié à la mémoire d'E. COSERIU], 2001-2002, p. 39-88.
- TOURATIER C., *Grammaire latine : introduction à la linguistique latine*, Paris, Sedes, 2008.

TRINIDAD SANABRIA L., *Polisíntesis guaraní. Contribución para el conocimiento tipológico de esta lengua amerindia*, Assomption, Intercontinental, 1998.

USHER DE HERREROS B., « Castellano paraguay: notas para una gramática contrastiva castellano-guaraní », *Suplemento Antropológico* 11 (1-2), Assomption, Universidad Católica, 1976.

URMSON J., « Parenthetical verbs », *Mind* 61, Oxford, Oxford University press, 1952, p. 480-496.

VÄÄNÄNEN V., *Introduction au latin vulgaire* [1964], Paris, Klincksieck, 1967.

VARELA F. J., THOMSON E. et ROSCH E., *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences Cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil, 1993.

VEIGA A., « El 'pretérito perfecto' español y la noción temporal de *ante-presente* », *Romanica Cracoviensia* 11, Cracovie, 2011, p. 433-448.

VENDLER Z., *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, Cornell university press, 1967.

VERÓN M. Á., *Curso práctico de la lengua guaraní*, Assomption, Zada, 2006.

VEYRAT RIGAT M., *Aspecto, perífrasis y auxiliación: un enfoque perceptivo*, Valence, Departament de teoria dels llenguatges, université de Valence, 1993.

WEINRICH H.,

— *Le temps. Le récit et le commentaire*, Paris, Seuil, 1973.

— *Estructura y función de los tiempos en el lenguaje* [1964 - version espagnole de F. LATORRE], Madrid, Gredos, 1968.

WYDRO B., « Le plus-que-parfait -expression d'antériorité et/ ou d'accompli ? Essai d'analyse contrastive », *Lingua posnaniensis* 52 : 1, Varsovie, 2010.

YANGUAS Á.,

— « Sobre la estructura categorial de los verbos y de las formas verbales auxiliares en español », in *Actes du XVII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes: Morphosyntaxe des langues romanes* [vol. 4], Marseille / Aix-en-Provence, université de Provence, 1986, p. 297-310.

— « El rasgo categorial [AUX] y los tipos sintácticos de los verbos auxiliares en español », in KREMER D. (éd.), *Actes du XVIII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes II* [Trèves, 1986], Tubbingue, Niemeyer, 1991, p. 442-457.

YLLERA A., *Sintaxis histórica del verbo español: las perífrasis medievales*, Saragosse, université de Saragosse, 1980.

ZAJÍCOVÁ L., *El bilingüismo paraguayo. Usos y actitudes hacia el guaraní y el castellano*, Francfort / Madrid, Vervuert Iberoamericana, 2009.

ZAGONA K. « Perfective *Haber* and the Theory of Tenses », in CAMPOS H. et MARTÍNEZ GIL F. (éds.), *Current Studies in Spanish Linguistics*, Washington, Georgetown University Press (GUP), 1992, p. 379-403.

ZARRATEA T., *Gramática elemental de la lengua guaraní*, Assomption, Marben, 2002.

# Index des auteurs

---

## A

Acero J. J. · - 55 -, - 57 -  
Alarcos Llorach E. · - 90 -, - 93 -, - 95 -, - 122 -, -  
129 -, - 130 -, - 131 -, - 132 -, - 140 -, - 149 -, -  
168 -  
Alcina Franch J. et Blecua J. M. · - 90 -, - 92 -, - 93 -  
Alessandri G. M. · - 45 -  
Alvar M. et Pottier B. · - 23 -  
Andres-Suárez I. · - 32 -  
Anonyme de 1555 · - 45 -  
Anonyme de 1559 · - 45 -  
Ayala J. V. · - 335 -

---

## B

Barceló G. J. et Bres J. · - 276 -  
Bello A. · - 17 -, - 46 -, - 55 -, - 132 -, - 263 -  
Bénaben M. · - 201 -  
Benveniste É. · - 53 -, - 124 -, - 125 -, - 126 -, - 127 -,  
- 134 -, - 140 -, - 190 -, - 234 -  
Bermúdez F. · - 156 -, - 158 -, - 162 -, - 168 -, - 169 -,  
- 342 -  
Bertinetto P. M. · - 100 -  
Blum W. · - 57 -  
Boidin C. · - 319 -  
Bottineau D. · - 11 -, - 191 -, - 192 -, - 193 -, - 194 -, -  
195 -, - 198 -, - 199 -, - 207 -, - 220 -, - 258 -  
Brocense (El) · - 16 -, - 47 -  
Bustos Gisbert E. (de) · - 16 -, - 42 -, - 47 -

---

## C

Carrasco Gutiérrez Á. · - 32 -, - 71 -, - 73 -, - 79 -, -  
81 -, - 87 -, - 99 -, - 100 -, - 104 -, - 106 -, - 107 -,  
- 115 -, - 116 -, - 173 -  
Cartagena N. · - 62 -, - 65 -, - 66 -, - 67 -, - 69 -, - 75 -,  
- 77 -, - 78 -, - 80 -, - 86 -, - 87 -, - 88 -, - 92 -, -  
101 -, - 132 -, - 219 -  
Castañeda Castro A. · - 145 -, - 147 -, - 148 -, - 149 -,  
- 150 -, - 151 -, - 152 -, - 161 -, - 162 -, - 163 -, -  
164 -, - 169 -, - 409 -  
Chevalier J.-Cl. · - 11 -, - 24 -, - 31 -, - 175 -, - 190 -,  
- 202 -, - 205 -, - 213 -, - 217 -, - 243 -  
Chevalier J.-Cl. et Delpont M.-F. · - 198 -, - 205 -, -  
244 -  
Comrie B. · - 59 -  
Correa de Báez M. · - 333 -  
Correas G. (de) · - 45 -, - 47 -  
Corro A. (de) · - 45 -  
Coseriu E. · - 133 -, - 137 -, - 138 -, - 140 -, - 219 -, -  
304 -

---

## D

Damourette J. et Pichon É. · - 133 -, - 134 -, - 136 -, -  
140 -, - 141 -, - 169 -, - 304 -  
Darbord B. et Pottier B. · - 25 -  
DeLancey S. · - 7 -, - 342 -  
Delpont M.-F. · - 10 -, - 30 -, - 31 -, - 33 -, - 34 -, - 35  
-, - 38 -, - 176 -, - 177 -, - 202 -, - 247 -  
Dietrich W. · - 133 -, - 138 -, - 140 -, - 304 -  
Diomède · - 43 -  
Doiz-Bienzobas A. · - 143 -, - 149 -, - 150 -, - 273 -  
Doiz-Bienzobas A. et Mejías-Bikandi E. · - 143 -, -  
144 -, - 161 -, - 162 -  
Donat · - 43 -  
Douay C. · - 236 -  
Douay C. et Roulland D. · - 174 -, - 186 -, - 187 -, -  
236 -, - 240 -  
Dubois J. et al · - 8 -

---

## E

Encarnación Fray D. (de la) · - 45 -  
Ernout A. et Thomas F. · - 20 -, - 21 -  
Erwin S. et Osgood C. · - 318 -  
Escobar A. M. · - 344 -, - 346 -

---

## F

Fauconnier G. · - 141 -, - 142 -, - 143 -  
Fernández de Castro F. · - 40 -  
Fernández Leborans M<sup>a</sup> J. · - 335 -  
Fortineau-Brémond C. · - 197 -, - 199 -, - 203 -, - 204  
-, - 210 -  
Fradin B. et al · - 185 -  
Fradin B. et al. · - 184 -  
Franckel J.-J. · - 110 -  
François J. · - 105 -

---

## G

Galindo Romeo P. et Ortiz Muñoz L. · - 42 -  
García Fernández L. · - 87 -, - 88 -, - 101 -, - 102 -, -  
103 -, - 106 -, - 275 -  
García Martín J. M<sup>a</sup> · - 26 -, - 28 -, - 32 -, - 34 -, - 37 -  
Gili Gaya S. · - 90 -, - 96 -  
Gracia Barrón J. et Jiménez M. · - 220 -  
Granda G. (de) · - 320 -, - 342 -, - 343 -, - 344 -  
Grandgent C. H. · - 27 -  
Grégoire G. · - 181 -  
Grégoire M. · - 203 -, - 204 -, - 208 -

Guarania F. (de) · - 335 -  
 Guash A. · - 335 -  
 Guillaume G. · - 9 -, - 10 -, - 12 -, - 16 -, - 17 -, - 28 -,  
 - 39 -, - 47 -, - 89 -, - 173 -, - 174 -, - 186 -, - 187 -,  
 - 213 -, - 215 -, - 216 -, - 217 -, - 219 -, - 222 -, -  
 229 -, - 230 -, - 248 -  
 Gutiérrez Araus M<sup>a</sup> L. · - 66 -, - 69 -, - 70 -, - 76 -, -  
 78 -, - 82 -, - 92 -, - 104 -, - 121 -, - 122 -, - 123 -,  
 - 140 -, - 168 -, - 176 -, - 304 -  
 Gynan Shaw N. · - 318 -

---

## H

Hardman M. · - 343 -  
 Havu J. · - 105 -, - 106 -, - 107 -, - 108 -, - 110 -, -  
 112 -, - 113 -, - 114 -, - 115 -, - 132 -, - 173 -, -  
 177 -, - 285 -  
 Hernández Alonso C. · - 51 -, - 57 -, - 60 -, - 66 -  
 Holt J. · - 93 -

---

## J

Jiménez Patón B. · - 45 -, - 47 -

---

## K

Kany C. · - 338 -, - 349 -  
 Klee C. A. et Ocampo A. M. · - 343 -  
 Klein W. · - 87 -  
 Klum A. · - 57 -  
 Korzen I. · - 159 -  
 Krivoshein de Canese N. · - 335 -  
 Krivoshein de Canese N. et Acosta F. · - 333 -, - 335  
 -, - 336 -

---

## L

Lamíquiz V. · - 133 -, - 135 -, - 136 -, - 137 -, - 139 -,  
 - 140 -, - 304 -  
 Langacker R. · - 141 -, - 142 -, - 149 -, - 152 -  
 Lapesa R. · - 30 -, - 32 -, - 37 -  
 Laprade A. · - 343 -, - 344 -  
 Launay M. · - 38 -, - 189 -, - 190 -  
 Le Tallec-Lloret G. · - 10 -, - 11 -, - 54 -, - 80 -, - 188  
 -, - 191 -, - 192 -, - 225 -, - 229 -, - 230 -, - 231 -  
 Lewandowski T. · - 318 -, - 331 -  
 Lindsay M. W. · - 26 -  
 Liuzzi S. · - 334 -  
 Liuzzi S. et Kirtchuk P. · - 320 -, - 334 -  
 Liuzzi S. et Kirtchuk P. · - 335 -  
 López Izquierdo M. · - 201 -, - 202 -  
 Luna J. (de) · - 45 -, - 47 -  
 Luquet G. · - 14 -, - 25 -, - 197 -, - 213 -, - 219 -, -  
 222 -, - 223 -, - 224 -, - 225 -, - 226 -, - 227 -, -  
 228 -, - 229 -, - 232 -, - 234 -, - 235 -, - 241 -, -  
 248 -, - 348 -, - 354 -  
 Lustig W. · - 318 -

---

## M

Manley M. S. · - 343 -, - 344 -, - 346 -  
 Marchello Nizia C. · - 251 -  
 Martin R. · - 161 -  
 Meillet A. et Vendryès J. · - 28 -, - 375 -  
 Mejias-Bikandi E. · - 143 -  
 Mellet S. · - 20 -  
 Mo.La.Che · - 10 -, - 186 -, - 187 -, - 188 -, - 189 -, -  
 191 -, - 251 -, - 277 -  
 Molho M. · - 11 -, - 27 -, - 28 -, - 29 -, - 190 -, - 191 -,  
 - 217 -  
 Mounin G. · - 59 -, - 256 -, - 319 -

---

## N

Nebrija A. (de) · - 41 -, - 42 -, - 44 -, - 45 -, - 47 -, -  
 51 -

---

## O

Oudin C. · - 45 -

---

## P

Palacios Alcaine A. · - 319 -, - 334 -, - 335 -  
 Penny R. · - 22 -, - 24 -  
 Percyvall R. · - 45 -  
 Pérez Botero L. · - 48 -  
 Pérez Sáez V. J. · - 338 -, - 339 -  
 Plá J. et Melià B. · - 318 -  
 Pottier B. · - 39 -, - 133 -, - 135 -, - 140 -  
 Pottier B., Darbord B., et Charaudeau P. · - 136 -, -  
 139 -  
 Prince E. · - 350 -, - 351 -  
 Priscien · - 43 -

---

## Q

Quilis A. et Hernández C. · - 90 -

---

## R

RAE · - 7 -, - 22 -, - 48 -, - 49 -, - 60 -, - 66 -, - 70 -, -  
 81 -, - 83 -, - 89 -, - 90 -, - 91 -, - 175 -, - 178 -, -  
 179 -, - 180 -, - 248 -, - 280 -, - 294 -  
 Ramajo Caño, A. · - 43 -  
 Reichenbach H. · - 56 -, - 58 -  
 Rivera Cárdenas F. · - 16 -  
 Roca Pons J. · - 90 -  
 Rodríguez Alcalá C. · - 318 -  
 Rodríguez Molina J. · - 29 -, - 32 -  
 Rojo G. · - 41 -, - 48 -, - 49 -, - 52 -, - 53 -, - 95 -  
 Rojo G. et Veiga A. · - 51 -, - 53 -, - 54 -, - 57 -, - 58  
 -, - 59 -, - 60 -, - 61 -, - 62 -, - 63 -, - 65 -, - 68 -, -



75 -, - 79 -, - 80 -, - 85 -, - 88 -, - 89 -, - 92 -, - 110  
-, - 121 -, - 122 -, - 132 -  
Romani P. · - 32 -, - 37 -  
Russinovich Sole Y. · - 317 -

---

## **S**

Salazar A. (de) · - 45 -  
Sánchez J. · - 45 -  
Saussure F. (de) · - 187 -, - 189 -  
Schösler L. · - 26 -  
Seifert E. · - 32 -  
Serbat G. · - 18 -, - 19 -, - 20 -  
Silvero Sanz O. I. et Manfroni D. H. · - 335 -  
Smith C. · - 256 -, - 257 -  
Söhrman I. · - 158 -, - 159 -, - 160 -, - 161 -, - 162 -, -  
168 -  
Soto G. · - 275 -, - 276 -  
Soto G. et Olguín N. · - 182 -, - 340 -

---

## **T**

Thielmann P. · - 26 -  
Tiscornia · - 338 -  
Togebly K. · - 51 -  
Touratier C. · - 18 -, - 20 -, - 21 -  
Trinidad Sanabria L. · - 335 -  
Turner M. · - 142 -

---

---

## **U**

Urmson J. · - 350 -  
Usher de Herreros B. · - 333 -, - 334 -

---

## **V**

Väänänen V. · - 17 -, - 20 -, - 21 -, - 27 -, - 29 -  
Valin R., Hirtle W. et Joly A. · - 372 -  
Varela F. J., Thomson E. et Rosch E. · - 194 -  
Vendler Z. · - 255 -, - 256 -, - 257 -, - 264 -  
Verón M. Á. · - 335 -

---

## **W**

Weinrich H. · - 125 -, - 126 -, - 127 -, - 128 -, - 129 -,  
- 132 -, - 134 -, - 140 -, - 168 -, - 219 -, - 304 -

---

## **Y**

Yanguas Á. · - 39 -

---

## **Z**

Zagona K. · - 155 -  
Zajícová L. · - 318 -, - 319 -  
Zarratea T. · - 335 -  
Zumarán J. Á. · - 45 -

# Index des exemples

## Plus-que-parfait en diachronie

---

(2) Et por que non a en el mundo tan grand desventura commo seer muy mal andante el que suele leer bien andante, por ende, aquel omne que fuera muy bien andante *era llegado* a tan grand mengua, que se sintia dello mucho.

Don Juan Manuel, *El conde Lucanor*, ex. XLV, p. 368.

(3) Et el dixo que sopiese que fuera muy mas rico que el, et que agora *avia llegado* a tan grand pobreza et en tan grand fanbre quel plazia mucho quando fallaua aquellas cortezas que el dexaua.

Don Juan Manuel, *El conde Lucanor*, ex. X, p. 95

(4) Delos yffantes de Carrion yo uos quiero contar,  
Fablando en su consseio, *auiendo* su poridad:

*Cantar de Mio Cid*, v. 1879-80.

(5) Quando esta falsedad dizien los de Carrion,  
Vn moro latinado bien gelo entendio;  
Non *tiene* poridad, ixolo Avengaluon:  
'Acayaz, curiate destos, ca eres myo señor:  
Tu muerte oy cosseiar alos yfantes de Carrion'

*Cantar de Mio Cid*, v. 2666-70.

(6) Los de Valençia çercados nos han

*Cantar de Mio Cid*, v. 1119.

(7) Estas apreciaduras mio Çid presas las ha

*Cantar de Mio Cid*, v. 3250.

(8) Esta albergada los de mio luego la an robado

*Cantar de Mio Cid*, v. 1607.

## Effet de sens d'antériorité

---

(10) Paulina del valle murió calladamente al día siguiente [...]. El médico *había quitado* el tubo de la alimentación de mi abuela y Williams le *había puesto* guantes, porque tenía las manos heladas. Los labios se le *habían vuelto* azules y estaba muy pálida. (I. Allende, *Retrato en Sepia*, 2001)

(16) Le mandó que le aguardase tres días, y que si al cabo de ellos no hubiese vuelto, *tuviese por cierto* que Dios había sido servido de que en aquella peligrosa aventura se acabase su vida...

(17) Yo no *hubiera querido* que tú supieras nunca que yo había tenido que perdonar.

(18) Y perdona que te *haya dicho* todo esto que me había propuesto callar siempre.

(20) Me comunicaron que la reunión *había terminado* sin un acuerdo unánime.

(25) Juan *había planeado* su viaje a Cuba el doce de marzo.

(29) Juan nos dijo que *habían hablado* el lunes con la chica que *se había encargado* de los certificados al día siguiente.

(30) Juan nos dijo que *se había sentido* muy a gusto porque todos *habían sido* muy amables con él.

(31) # Juan *había tenido* los ojos azules.

(32) Cuando mi compañero, Alberto, entró en la habitación, me levanté corriendo de la cama para abrazarle, pero fue espantoso, sus ojos tenían ahora color rojo, él siempre *había tenido* los ojos azules, esos ojos que hacían que todas las chicas estuvieran locas por él. Todo mi entusiasmo se evaporó en un instante, intenté disimular pero era demasiado doloroso y fingí encontrarme mal durante una temporada.

(34) Nos dijo que *había llovido* {la víspera/el día anterior}.

(35) Matilde narra estos infortunios mirando absorta, perdida en un tiempo que *la había aterrorizado*... Era un «antes» cristalizado y que ya formaba parte de su presente.

(38) Sin yo preguntarle nada, me dijo que Elsa estaba en la casa, pues *la había visto entrar antes*.

(59) Juan {#dice/dijo} que un chico [que llegó el jueves] *había sido asaltado* en el metro hacía dos días.

(60) Juan {#dice/dijo} que un chico [que ha llegado esta mañana] *había sido asaltado* en el metro hacía dos días.

(61) Ayer lo encuentro y me dice que *había estado* enfermo, pero que ya se sentía bien y pronto volvería al trabajo.

- (74) a. Me dijo que el día anterior *había llovido*.  
b. Me dijo que en aquellos momentos *llovía*.  
c. Me dijo que al día siguiente *llovería*.

(85) Juan *había planeado* su viaje a Cuba el doce de marzo.

(87) Juan dijo a las tres que María *se había ido* exactamente a las dos.

(123) Más de 20 personas participaron en la noche del jueves al viernes en la cena del año de Rumasa, en un restaurante madrileño situado al lado de la Plaza de las Salesas. La sesión *se había iniciado a las siete de la tarde* del jueves en la sede actual de la Rumasa expropiada, *siendo interrumpida cerca de las 10 de la noche* para, con el añadido del ministro Boyer, ser continuada en torno a una gran mesa ovalada del reservado de un restaurante cercano, de muchos tenedores.

(126) En ese trabajo que le nombraba hablaba también [...] para la esquizofrenia [...] *habían grabado* al esquizofrénico en diálogo con su familia y parece que el modo en que la familia mantenía el diálogo le creaba a él una situación de angustia porque nunca podía entender bien qué se esperaba de él...

(150) ‘Fue para tratar de colar otro buen bate’, explicó Leyland. ‘Kurt ha estado practicando (el fildeo en el jardín izquierdo) los últimos dos días’.

Sin referirse específicamente a Abbott, *Leyland había dicho antes del juego* que como están las cosas a la ofensiva, estaba dispuesto a correr ciertos riesgos.

‘Tal vez algunas veces vamos a lucir mal, pero tenemos que intentar cualquier cosa para echar a andar la ofensiva’, indicó el manager.

(151) *La noche anterior había renunciado espontáneamente a ese equilibrio*, pero agradeció la magnanimidad de su cuerpo, que no quiso pasarle factura, sin llegar a arrepentirse del todo. La verdad es que durante la fiesta y sobre todo después, cuando todos los niños se marcharon y Juan Olmedo la invitó a quedarse para disfrutar de una última copa en el campo de batalla al que había quedado reducido el salón de su casa, *había estado mucho más pendiente de lo que ocurría a su alrededor que de la cantidad de coñac que ingería en cada sorbo*.

(152) Pascual Sala puntualiza que escribió su discurso antes de la intervención de Cascos.

El discurso de Pascual Sala en el acto de apertura del año judicial, en el que criticó determinadas intervenciones en torno a la actuación de la justicia, levantó ayer reacciones de todo signo, aunque el propio presidente del Tribunal Supremo aclaró que *había sido escrito antes de que estallase la polémica*.

(153) Sin embargo, hace un par de días, empecé a asustarme seriamente. *La noche anterior había trabajado hasta altas horas* y, como era ya habitual, me había quedado dormida entre el tabulador y el sujetamayúsculas. Me desperté, pues, con un tremendo dolor de cabeza.

(154) Los sandinistas anunciaron su retiro luego que Alemán amenazó públicamente con llevarlos a los tribunales si no pagan los bienes confiscados que están en su poder, pese a que *un día antes había asegurado* que hay 'voluntad' de ambas partes para resolver el problema.

(155) Joan Manuel Serrat celebró el pasado día 27 su 52 cumpleaños en Mostar. *El día anterior había viajado -vía Barcelona-Roma- hasta Split*. Este desplazamiento de Música per la Pau -en una delegación integrada por Izet Jelic, Isidre Tiana y Rosa M. Puig-serra- y del artista catalán ha sido posible gracias a la colaboración del Ministerio de Defensa español. Joan M. Serrat actuará la noche de Fin de Año ante los soldados españoles allí destacados, regresando el día uno a Barcelona.

(156) Los minutos que siguen son una partida de póquer clásica, con los dos bandos faroleando brillantemente. Finalmente, se acuerda un precio de compra de 45.000 pesetas el kilo para una partida de únicamente 300 gramos. Es un precio relativamente bajo, ya que *la semana precedente había llovido* bastante y el mercado está saturado. Pedro escoge las que entiende que están en mejor estado, se pesan en una báscula y se calcula el precio: 80 euros.

(157) Jaled Kelkal, un joven argelino de 24 años, el terrorista más buscado en Francia desde hacía un mes, resultó muerto anoche tras un tiroteo con la policía en el municipio de Vaugneray, a una veintena de kilómetros al oeste de Lyon.

Se trata del terrorista que, *el pasado 26 de agosto, había dejado* impresas sus huellas en la cinta adhesiva de la bombona de gas cargada con 25 kilos de explosivo y metralla que no llegó a estallar por un fallo mecánico en la línea del TVG al norte de Lyon.

(158) Estudios hechos entre mujeres con cáncer cervical invasor han mostrado que en los años previos al diagnóstico éstas pierden varias oportunidades de tamizaje. MacGregor notificó en Escocia que 75% de las mujeres con cáncer cervical invasor, aun cuando *habían tenido admisiones hospitalarias previas por otras condiciones*, no habían sido tamizadas.

(159) Subieron por Maipú y en la barranca de la plaza se detuvieron para contemplar el puerto, la plaza Britania que formaba un nudo con el movimiento vivaz de la ciudad, las arboladuras iluminadas de los barcos. Todas eran señales positivas: actividad en la plaza, ansiedad de viajes en los mástiles. Miró el Plaza Hotel, *donde había estado una vez* en un lunch ofrecido por el banco, de igual a igual, diciéndole que lo esperara como un mucamo viejo que aguarda a su señor para recibirlo a la vuelta de un largo viaje.

(160) Sus padres habían nacido en un pueblo de la Siberia extremeña, pero él apenas *había ido hasta allí un par de veces*, siempre antes de que naciera Alfonso, y no tenía más relación con aquella tierra que algunas viejas canciones, palabras sueltas que se fugaban de su memoria sin hacer ruido.

(161) ¿Qué podemos contar a nuestros oyentes a estas horas de la mañana? Bueno, hoy hacemos protagonistas a dos chavales que emprendieron una aventura juntos y que la aventura ya ha terminado. Faltaban de un colegio, donde residían interno, en Zarande de los Ríos, y *no se les había encontrado hasta esta madrugada*, gracias a unos vecinos que han visto a dos chavales como deambulaban a la una y pico de la madrugada por por esta calle.

(162) Todo lo envolvía un silencio extraño, como si algo estuviera ocultándose. Ni un solo árbol. Algún tanque. *Muchos jeeps que hasta entonces Daniel sólo había visto en las películas de guerra*. Convoyes, recordó, ése era el nombre. Su padre abrió la puerta del taxi.

(163) Porque ni una sola vacilación *había sobresaltado antes* su dilatada vida política. Sin que el Salvador de la Patria le hablase, sin que le mirase, sin que siquiera se vieran los dos hombres, ya sabía Carmona Chaos cómo tenía que actuar.

(164) Pero fue Colo Colo el que se vio mejor, el que llegó más, el que descolocó más a su rival con sus rápidos toques de balón (con algunas jugadas para sibaritas, como los taquitos de Sierra).

El gol acerero fue aprovechando que Arancibia escapó libre por el carril derecho, *justo cuando había salido reemplazado Raúl Muñoz*, el encargado de cuidar esa zona. Pero los albos no se amilanaron, y apretaron más el acelerador para dar vuelta el marcador (y convertir, de paso, al portero de Huachipato, Carlos Ortega, en una de las figuras del encuentro).

(165) Pensaba contar con ellos como aliados. Esta última actuación exhibe a Estrada como un tornadizo, pues en febrero de 1526, *en cuanto había tenido conocimiento* por Martín Dorantes de que Cortés se encontraba vivo y que ya se disponía a regresar a México, junto con Rodrigo de Albornoz se apresuró a escribir una carta a la Audiencia de Santo Domingo acusando a Gonzalo de Salazar y a Peralmindez Chirinos de haberse hecho jurar como gobernadores apoderándose de la artillería, armas, casa y bienes de Cortés, de quien ‘decían tantas blasfemias y maldades dél, que era cosa no oída ni vista en quien tantas buenas obras les había hecho’.

(166) El lanzamiento oficial del candidato del Partido Nacional Revolucionario, Lázaro Cárdenas, fue el lunes 4 de diciembre de 1933; esto es, 8 meses *después de que había recibido* el primer respaldo por medio del Partido Agrarista de Jalisco; y 6 meses *después de que había aceptado* figurar como candidato. Este antecedente histórico es interesante, en vista de los tiempos que permitieron la gestación de la referida candidatura.

(167) El ministro llegó al salón de la CCI pasadas las 14, *una vez que había culminado* el acto de apertura de sobres con las propuestas económicas para realizar los trabajos de dragado de mantenimiento en la ría de acceso al puerto de Bahía Blanca.

(168) -Levántate -dijo, y cuando Biralbo estuvo en pie le puso la pistola en el centro del pecho. De cerca era tan grande y obscena como un trozo de hierro-. Habla ahora mismo o te mato.

*Biralbo me contó luego que había hablado* sin saber qué decía: que en aquel instante el terror lo volvió invulnerable. Dijo:

-Dispara, Malcolm. Me harías un favor.

(169) Mi pensamiento no se apartaba de Julia. Una sensación de pérdida y de abandono que intenté paliar yendo y viniendo sin orientación como si el tiempo sólo estuviera destinado a la espera. *Era ella quien había dicho* que prefería la diáspora a la espera. Julia había escogido la diáspora y me había dejado la espera. Una muy larga ausencia.

(172) ‘Vas allí y no paras en varios días -dice Steve-, quieres asimilarlo todo. Después te pasas días enteros durmiendo... Es estupendo si lo resistes, pero hay quien no puede... Una chica alemana murió en el bloque de apartamentos que hay cerca de donde están unos compañeros míos. *Dijeron que había tomado demasiado el sol. Otro compañero tuvo un accidente. Se había tomado demasiados éxtasis y andaba fuera de sí*’.

(175) La plaza de las Glòries

Cuando leí el proyecto presentado para esta plaza, me acordé de Pompeyo Gener. El popular ‘Peius’, explicando sus fantásticos viajes. *Decía que había visto* en una ciudad una plaza tan grande, tan grande, que en medio de ella había un desierto. Nosotros no llegaremos a tanto. Tan sólo habrá un bosque. Atentamente le saluda, JOSEP XIBERTA I NOVELL. Barcelona.

(176) Yo *era un príncipe encantado que me había encantado* una hechicera, y dijo que me desencantaría una princesa dándome un golpe.

(177) Durante años yo era la cosa más grande en el mundo de la Ingeniería, Ciencia y Empresa, hey, apenas había hecho un cálculo que no me involucran. *Yo era el rey, que había estado alrededor por cientos de años* y yo gobernaba (perdón el juego de palabras). Mis poderes se basan en una escala logarítmica inteligente y todo era yo, multiplicación, división, Involución, Evolución, Funciones trigonométricas, Registros, lo hice todo y fue amado por todos.

(178) EL PROFESOR Ralph Dahrendorf, leído con devoción por numerosos dirigentes del PSOE, soltó ayer varias afirmaciones gruesas en la Fundación Ortega y Gasset. Su tesis es que las elecciones europeas son, como todas, eminentemente ‘locales’ en todos los países en que se celebran. *Dahrendorf dijo*

también durante el coloquio que siguió a su conferencia que en ésta no había mencionado la cita electoral del próximo día 12 para elegir a los miembros del Parlamento Europeo porque prefiere no hablar de las instituciones que ‘parece que son democráticas y no tienen poder’ efectivo.

Si no fuera porque el ex presidente Calvo Sotelo, que dirige la fundación, nunca ha roto un plato, se diría que había organizado una trampa. Pero no. Nada de eso. Miquel Roca, que no es sospechoso, también hizo un inquietante análisis del proceso de construcción europea.

(179) La tentación existe. No niego que yo quizás habría optado por el dinero ahorrado. Pero estoy seguro de que luego, en frío, *habría pensado que había despreciado* una magnífica oportunidad para hacer ver a mis hijas que la mentira no es algo que forma parte de la naturaleza humana, y por tanto absolutamente incorregible, sino que es un fenómeno contra el que se puede luchar.

(180) En cuanto a su presencia en La Banda, el detenido habría confesado que estaba ‘marcando’ para asaltar a un supermercado y un a Rapipago de la Av. San Martín, revelaron fuentes policiales. *Habría dicho que había llegado* con otros sujetos para cometer el golpe delictivo, para lo cual se movilizaban en un automóvil Volkswagen Gol negro.

(181) Mis ojos se abrieron de la sorpresa. No podía ser... Mascota... él no podía volver a ser una. Le mataría. Además, es culpa mía... fue mi idea lo de los trabajos. Supongo que debía... cambiarme por él. Sería lo mejor ya que sería demasiado extraño y no desea siquiera *que piense que había estado* cerca de volver a serlo. Así que no quedaba de otra... tampoco sería tan malo, ¿verdad?

(182) Era mi primera fan, compréndelo, y hermosa, jovencísima, todos los requisitos. [...] Bien, coloqué el papel junto a la mesilla del teléfono nada más llegar a casa. Claro que iba a llamarla, sólo calibraba la eficacia de la fecha: ¿al día siguiente?, ¿o esperaba discreto, al fin de semana, o todavía más, *cuando ella pensara que había tirado* su número a la papelera? No fui al pub durante unas tardes. La llamé un viernes.

(185) Hizo entonces arrestar a Baco y traerlo a palacio junto con todas sus bacantes. *No bien había llegado* el dios al palacio cuando Penteo se lanzó sobre él para amarrarlo con cadenas. Sin embargo, Dionisos ya lo había hecho enloquecer y el rey en su delirio amarró a un novillo que pastaba cerca. Dionisos y las ménades huyeron de nuevo al monte Citerón y Penteo, más delirante que al principio, decidió vestirse de mujer para sorprenderlas en sus orgías de sangre.

(208) Esta movilización -que culminaba el deterioro producido por el incumplimiento del pacto con TVE- le costó el puesto a Balmaseda, sustituido un mes más tarde por el productor y guionista Juan Miguel Lamet, ponente del PSOE en el Congreso Democrático de Cine Español, *que ya había sido candidato a ese mismo cargo en 1982*.

(209) Fujimori, *que ya había dado un auto-golpe cerrando el congreso en 1992*, manipuló las leyes peruanas para poder presentarse a un tercer mandato, no hizo nada para impedir la falsificación de un millón de firmas para la inscripción de su candidatura, y ejerció presiones para que su rival prácticamente no pudiera aparecer en los canales de televisión gratuitos.

(210) La parcialidad con el señor Madrigal, se nota también en su última edición (964) en la cual reproducen exactamente, y con la única modificación del título, una carta, escrita en contra de Lorenzo, *que ya había aparecido en la edición 961*.

### Effet de sens résultatif

---

(12) En la tarde del domingo pasado *contesté* (o *he contestado*) las dos cartas que había recibido el sábado.

(13) Bien se *echaba de ver* que había pasado por allí un ejército.

(14) *Creería* que le habíamos perdido apostá.

(15) Nunca me *habría imaginado* que la política ya había dejado de interesarle.

- (21) Yo estaba seguro que prefería morir antes de vender una casa donde había sido feliz durante más de 30 años.
- (22) Yo ya había ido varias veces a su cocina, que en algunas ocasiones hacía las veces de tienda.
- (23) Se había asomado a la ventana.
- (26) El doce de marzo Juan (ya) *había planeado* su viaje a Cuba.
- (27) Juan se enteró al día siguiente de que María ya *había vendido* su entrada.
- (28) (Dijeron que) Juan se enteraría al día siguiente de que María ya *había vendido* su entrada.
- (36) Se *sentó* en uno de los mesones de carpintero que habían puesto bajo los árboles para el almuerzo de la boda...
- (37) Cualquiera que me hubiera escuchado *en aquellos momentos habría pensado* que la experiencia hipnótica había sido el motor de mi vida.
- (39) ... Clotilde Armenta me confirmó que fue la primera persona que *estuvo* en su tienda, cuando ya los gemelos Sicario se habían sentado a esperar.
- (40) Los *calmó* con las llaves, como lo había aprendido del dueño, y siguió acosado por ellos hasta la cocina.
- (41) No *olvidaba* mi cita con Elsa, a pesar de que mi curiosidad había disminuido considerablemente.
- (42) *Pensé* que estaban tan borrachos que no sólo se habían equivocado de hora sino también de fecha.
- (43) Otro me *dijo* que no *sería* capaz de sacrificar una vaca que hubiera conocido antes, y menos si había tomado su leche.
- (44) Cada noche, cuando aparecía mi hermano en casa, ya se habían ido a la cama sus hijos pequeños.
- (45) Todos los meses, cuando llegaba la última semana, se nos había acabado el dinero.
- (46) Cuando iba a casa de Luis, me encontré con un accidente que había tenido lugar media hora antes.
- (47) Elsa *era* Licenciada en Filosofía y Letras. Forzosamente había tenido que estudiar la historia de Alemania.
- (48) María Alejandrina Cervantes había dejado sin tranca la puerta de la casa. Me despedí de mi hermano, atravesé el corredor [...] y *empujé* sin tocar la puerta del dormitorio.
- (49) *Una noche*, por primera vez, alguien *llamó* a mi puerta: era una mujer que decía llamarse María, igual que yo. Matilde la había enviado a buscarme.
- (50) Me había impresionado tan vivamente que no *pude* apartar su figura de mi imaginación durante gran parte de la noche.
- (51) *Por aquellos días había finalizado* una relación amorosa que... se había prolongado durante años.
- (52) Elsa, atrapada en lo que en un principio quizá fuera sólo un juego, había perdido el control... *Ahora se hallaba* inmersa en un marasmo que la sobrepasaba...

- (53) *Era* ya de madrugada, el viento había desaparecido y sobre el pueblo *gravitaba* una quietud absoluta.
- (54) Pura Vicario había acabado de beber, se *secó* los labios y le *sonrió* desde el mostrador con los lentes nuevos.
- (55) *Caminábamos* cuesta abajo, con paso rápido, *tratando de entrar* en calor. Pero el frío se nos había adherido como una segunda piel de la que no podíamos escapar.
- (56) *Por aquellos días* había finalizado una relación amorosa que... se había ido prolongado durante años.
- (57) ¡Imagínate que a *mediodía* el muy perezoso todavía no se había levantado!
- (62) Ya te *había dicho* yo que no pescarías nada.
- (82) A Raúl, a Mario y a Charlie Sugar, los conocí el 60 en París, Alicia, lo que no sé es si te hubieras divertido con ellos ni qué cara habrías puesto cada vez que Raúl empezaba a hablar de la guerra y nosotros teníamos que decirle, por favor, Raúl, a cuál de las dos guerras mundiales te estás refiriendo. Siempre tuvo más de ochenta años, muchos más, y cada noche, a las once en punto, un mozo se encargaba de desalojarle su mesa en el ‘Deux Magots’. Era alto, gordo, algo mulato, y sumamente elegante. En París, para nosotros, el verano *había llegado* cuando Raúl aparecía en el café con su terno de hilo blanco, su corbata de lazo azul y blanca, a rayas, y una sarita que se quitaba sonriéndole a la vida. Cada noche en la puerta del café.
- (83) Me alegra muchísimo que recuerdes ‘Invitación a la lectura’ de esa manera. Creo que es el espacio de confluencia social más interesante en el que me haya mezclado –y mira que definiendo esa veta de animadora cultural, todavía muy activa en mí–. Pero creo que a esas alturas *había logrado* discernir lo que buscaba, y sobre todo lo que era más útil. Debe ser la razón de que arrastrara en la demanda a muchos artistas e intelectuales. Primero que todo, al hecho de la reunión inteligente, tan amable al Camagüey, y por momentos, perdida.
- (86) El doce de marzo Juan (ya) *había planeado* su viaje a Cuba.
- (84) No me dolía, pero desde luego era muy desagradable a la vista así que fui al dermatólogo. Me dijo que era una verruga viral, y que debía tratarla quemándola. Me aplicó nitrógeno líquido y me dijo que si a las 3 semanas *no se me había ido*, que fuera a la farmacia a por un líquido especial que no recuerdo su nombre...
- (88) Juan dijo a las tres que María ya se había ido (\* exactamente a las dos).
- (89) Hace un mes mi hermano ya *se había sacado* el carné de conducir.
- (92) Cuando llegó la ambulancia, ya *había muerto*.
- (93) Por la noche, ya *había escrito* la carta.
- (94) Cuando les dejé, ya *habían construido* la casa.
- (95) Entonces ya *había hecho* la nueva carretera y era muy fácil llegar hasta la playa.
- (97) La secretaria se había ido a las tres.
- (98) No voy a decir que recurríste a mí porque no tenías otra opción; no era tan sólo una deliberada prolongación de tu silencio sino algo más; en cierto modo, *ya habías hecho* ese mismo uso de mi presencia durante tu infancia que te permitía actuar con la garantía de que yo, sin tomarme ninguna atribución, respaldaba tus desafueros.
- (99) Tampoco el médico que hurgaba sin piedad en sus heridas, un joven cejijunto, de labios tensos y apariencia malhumorada, con aspecto de seguidor del Barça tras sufrir un serio revés ante su gran rival de la capital del Estado, parecía no poder ni querer ayudarla. ‘Escucha, ¿vas a dejar que te miremos o no?’



Creí que *ya habías hecho* esa llamada.’ Irene no se atrevió a insistir. Empezaba a temer por su salud en manos de aquella tribu de energúmenos que parecían no tener sentimientos.

(102) Recuerdo que el día que por primera vez visité Madrid ya habían construido esa horrible autopista M-30.

(103) Ayer volví a casa a las tres, pero Pepe había salido ya, aunque habíamos quedado en que me ayudaría a pintar la habitación.

(114) El lunes pasado, al salir de la casita de mi padre, quise cerra la puerta con llave, pero me di cuenta de que la cerradura se *había roto*, las bisagras se *habían oxidado* y la madera del marco se *había resquebrajado* de manera que era prácticamente imposible cerrar la puerta bien.

(127) Cuando Clara llegó al aeropuerto, el avión ya había aterrizado.

(170) ‘Qué triunfo que me choreé...’ le dijo en broma Urretavizcaya a Mauricio Lupardo, el otro saltense que festejó su cuarto título de TC, pero desde la butaca de acompañante que Ortelli le confió desde fines del 95 impulsado por su amistad desde chico. *Urreta se enteró que había ganado* su 9a. carrera en TC cuando estaba por bañarse tras su abandono.

(171) Ingresó en el despacho presidencial el ex ministro Aníbal Palma, *quien había logrado* sortear la barrera policial.

(183) Me dijo que él pensaba que el problema era digestivo, pero que era peligroso que la perra embarazada estuviera sin comer prácticamente nada tanto tiempo por lo que le indicó multivitaminsas orales y B1 y B12 intramuscular además de digestivos, *me dijo que si dentro de cuatro días no había mejorado que lo contactara nuevamente*.

(184) El Rey mandó venir a su presencia al zahorí, que, como pueden ustedes figurarse, se quedó muerto, y más muerto, cuando el Rey le dijo que le iba a encerrar en un calabozo, *y que si a los tres días no le había descubierto* los autores del robo, lo mandaba ahorcar por embrollón y embustero.

(193) Julio Medem -que en 1991 estrenó su primera película, Vacas - afirma que en *Los amantes del Círculo Polar* se podrá ver su propia evolución como cineasta. ‘Todas mis películas son historias de amor, pero *ahora había llegado* el momento de contar una historia de amor en estado puro. Para mí cada vez era más importante hablar del amor’.

(194) ¿Usted conoció la vaquera de los P? Sí. ¡Cómo no! Yo conocí la vaquera de los P. *Y en ese entonces había ganado, metido allí en Sabana Grande, pues*. Claro, tengo un no, tengo una memoria muy clara de eso, pero sí la conocí.

(195) Mis padres me estaban esperando en el aeropuerto y por las calles de Madrid, que me devolvían no sé si a la realidad o al pasado o a mi verdadero futuro, llegamos a nuestra casa y pasé a mi cuarto donde nunca había estado G. y que ya nunca conocería *porque en ese instante había decidido* no entrar más en los sueños que sólo producen sueños como si todo lo que se desea fuese ya pasado.

(196) El lector se preguntará con Carolina si Leonardo D'Amaro tiene en realidad tanto interés personal para que se le dedique una atención así. Que él se la guise y él se la coma. La diferencia entre el lector y Carolina es que el lector ya sabe que Leonardo D'Amaro ha muerto, y Carolina no sabía ni que Leonardo D'Amaro *todavía no había muerto*, ni si estaba vivo.

(197) Primero, el sonidista se quejó de que algo no funcionaba. Después, un despistado delegado interrumpió la grabación. Finalmente, todos quedaron felices y contentos. Más tarde, cuando la corta escena salió al aire, con un discurso de George McGovern como música de fondo, probablemente nadie reparó en que *la votación ni siquiera había empezado en ese instante*. Con la misma confianza que los partidarios del ex Vicepresidente Mondale, casi todo el mundo aquí tenía la certeza de su triunfo.

(198) No es verdad, Rafa -Sara sonreía. Ya se había rendido, había vuelto a aceptar los repentinos mimos de su suerte y su propio apetito, el deseo de devorarlo de verdad, de volver a poseer a Vicente en él, y quizás por eso, *sólo en ese instante había empezado también a comprenderle*-. Tú no quieres acostarte

conmigo por eso. Tú lo que quieres es meterte en la cama con la novia de tu tío, del ídolo de tu adolescencia. Es una fantasía juvenil, no profesional.

(199) Hay que llevar el cadáver a Pupo, para que ponga el Plan en marcha. Sentía las manos húmedas. Esa sustancia viscosa sólo podía ser sangre. ¿Suya o del Chivo? *El asfalto estaba mojado. Como no había llovido, sería sangre también.* Alguien le pasó la mano por los hombros y le preguntó cómo se sentía. Su voz sonaba apesadumbrada. Reconoció a Salvador Estrella Sadhalá.

(200) Nadie contestó a su llamada.

No tenía fuerzas para regresar *hasta la puerta por donde había entrado y que permanecía abierta* a juzgar por una claridad incierta. Sin embargo, enloquecida corrió hacia ella, sólo para que momentos antes de llegar se cerrara también con un golpe seco. Ana se dijo que esto era una trampa. Tal vez Cristian estuviera allí, burlándose de su miedo.

(201) Pero resulta que nos tocó salir por esa noticia, a la escondida sin sacar nada. El mandó una razón con deseos de llevarse a su familia. Mandó a buscar a mamá y *ella no estaba, ella se había salido.* La situación era muy cruel.

(202) El técnico llegó con una idea más clara de los errores cometidos en el primer juego de la gran final porque *ya había revisado* detenidamente el vídeo, mientras sus pupilos aseguraron que tenían muy claro lo sucedido en el estadio capitalino el domingo ‘cometimos muchas fallas, pero esto no se repetirá en San Pedro Sula’.

(203) Manuel no pareció conmoverse mayormente por la muerte del soplón, pero se mostró sorprendido:

- ¿Ah sí?, lo siento, pero ¿qué tiene que ver con nuestro asunto?

Juan *había dado ya* el primer paso y, como liberándose de un peso, descargó el resto de la historia:

- Fitipaldi me dejó un papel. En ese papel vienen unas pistas que yo seguí, don Manuel. Y lo que averigüé es muy serio. Muy serio, de verdad. No le va a gustar a usted, créamelo.

(204) Los 12 días de huelga del pasado año colocaron a Francia al borde mismo del colapso. El acuerdo llegó cuando más de la mitad de las 18.000 estaciones de servicio francesas estaban cerradas por falta de gasolina.

La falta de repuestos, de materias primas y de combustible *había ya paralizado* las actividades de un número creciente de empresas, parte de ellas, extranjeras. Algunos productos empezaban a menudear en los mercados y los desplazamientos por las carreteras francesas resultaban peligrosos.

(205) Una niña de cuatro años ha fallecido durante la madrugada del domingo en la localidad sevillana de Mairena del Aljarafe cuando, al parecer, una pequeña tapia del local en el que se encontraba le cayó encima en el transcurso de la celebración de una primera comunión. Según las fuentes consultadas, *la niña ya había muerto cuando llegó al servicio* de Urgencias del Hospital Virgen del Rocío, al que fue trasladada por los familiares.

(206) Cuando Maderno concluyó su trabajo en la ampliación de San Pedro en 1612, Gian Lorenzo Bernini, nacido en Nápoles el 7 de diciembre de 1598, tan sólo contaba 14 años de edad, *pero ya había dado muestras precoces de genialidad.*

(207) ¿Veinte horas a la semana? No. Independientemente tenían que ser sesiones de dos veces por semana. Entonces yo empecé a estudiar con el doctor F.D., *que ya había sido mi maestro* en sicología, y empecé el psicoanálisis con él.

(220) ¿Qué haces aquí, Nako?

- Pasaba por aquí y quería saber cómo te iban los entrenamientos y si *ya habías comido.*

- No, aún no.

### Effet de sens expérientiel

---

(107) Habías leído algún libro portugués a la hora de emprender la lectura de ‘Os Maias’ de Eça de Queiroz? -No, no había leído ningún libro portugués hasta entonces.

(159) Subieron por Maipú y en la barranca de la plaza se detuvieron para contemplar el puerto, la plaza Britania que formaba un nudo con el movimiento vivaz de la ciudad, las arboladuras iluminadas de los barcos. Todas eran señales positivas: actividad en la plaza, ansiedad de viajes en los mástiles. Miró el Plaza Hotel, *donde había estado una vez* en un lunch ofrecido por el banco, de igual a igual, diciéndole que lo esperara como un mucamo viejo que aguarda a su señor para recibirlo a la vuelta de un largo viaje.

(160) Sus padres habían nacido en un pueblo de la Siberia extremeña, pero él apenas *había ido hasta allí un par de veces*, siempre antes de que naciera Alfonso, y no tenía más relación con aquella tierra que algunas viejas canciones, palabras sueltas que se fugaban de su memoria sin hacer ruido.

(214) ‘Cualquier día su cadáver aparecerá consumido por el sol, si no lo han encontrado antes las hienas y los chacales’, se dijo, pero en el fondo no estaba convencido de ello, porque aquel hombre le había confesado que *había ido dos veces* a la ‘tierra vacía’, y estaba seguro de que no mentía.

(215) Independiente *había llegado dos veces* al gol gracias a pelotazos frontales de Serrizuela a Silvera, los mismos que los defensores de Boca, por caso, se cansaron de rechazar una semana atrás. Criticada antes, esa fórmula resultó letal ayer. Cosas del fútbol y de la pericia de sus intérpretes.

(216) Cuando pensaba con frialdad en lo que venía siendo esa vida, ese frenesí de rostros y apellidos, de incursiones en braguetas y paseos solitarios por alamedas desconocidas, ese galope de mentiras ladinas o piadosas, llegaba a la conclusión última de que su vida no era un gigantesco enredo sentimental, como *a menudo había creído*.

(217) Los amores de Pelayo, sin embargo, no pasaban de ser un juego soso e inocente de lánguidas miradas, furtivas sonrisas, apretones disimulados de trémulas manos, por lo que *a veces había llegado* a pensar con inquietud si su hermano no sería impotente, aunque rechazase a continuación la horrible sospecha, capaz de deshorrar a toda su casta. Los Mármol eran machos de los pies a la cabeza.

(218) - ¡Mira lo que has hecho, Ignacio! -me censuró, muy indignada, Maribel-. ¡Menudo susto has debido de darle al pobre Timoteo! *Él jamás se había subido a un árbol*. Y, ahora, ¿cómo va a bajar?

(219) El inspector le preguntó si había conocido a Amado Carrillo Fuentes. Errázuriz respondió que *nunca había escuchado ese nombre*, pero le confirmó que había atendido a un médico mexicano llamado Ricardo Rincón de la Peña.

(221) - No, no te espantes. Llevas aquí un par de días. Es sólo que no sabía que eras alérgico a la pimienta negra.

- ¡¿Pimienta negra?! ¡¿Las ensaladas llevan eso?! – preguntó alarmado. – ¿Por qué nadie me lo dijo?

- ¿No lo sabías? – preguntó confundida la chica. – Creí que *ya habías comido* una ensalada César antes, por eso no lo pregunté...

### Effet de sens persistant

---

(108) El día que me casé, había estudiado ya cuatro años en la universidad.

(122) Después de un largo tiempo  
os preguntabais qué *había sido* de mí.  
Bien, éste es mi momento,  
que sepáis que sigo aquí, yo nunca me fui.

(129) Había mudado a Madrid cuando compré mi primer coche [y seguía viviendo allí cuando compré el coche].

(222) En La Prensa encontré el mismo espíritu que había dejado. Combativa, en defensa de las buenas causas, no era raro que se enfrentara al Gobierno. *Conservaba la tónica que había tenido desde su primer número*. Por eso creo que ha de ser interesante hacer un recuento de su historia.

(223) Aquí fue a la inversa. El embajador de mi país *en ese momento había sido un político* que combatimos desde la Federación de Estudiantes Universitarios; entonces, cobardemente, se aprovechó de una relación de fuerza política para pedir que nos echaran de Chile. Me enteré casualmente que se me perseguía. Logré esconderme.

(224) Nacido a pocos meses de finalizada la Segunda Guerra en lo más profundo de la Bavaria alemana, Rainer Werner Fassbinder dejó a los 16 años el colegio (y la casa de su madre, que luego actuaría en algunas de sus películas) y se fue a trabajar en el negocio inmobiliario de su padre en Colonia. *Para esa época ya había asumido abiertamente su homosexualidad*, si hemos de dar fe a las insinuaciones del ya mencionado Harry Baer, hasta llegó a trabajar ocasionalmente de taxi boy.

(225) ¿Qué querrían decir exactamente las palabras ‘en lo más profundo del océano’, por más que medito acerca de la respuesta, nunca logro encontrarla... *Ya había nadado durante horas*, por lo que se encontraba agotado y lo peor era que solo ahora se había percatado de un pequeño detalle... ¡ estaba perdido en medio del mar! ... ¿Cómo podría volver a tierra?

### Effet de sens hypothétique

---

(71) Si hubiera sabido que no estabas de acuerdo, no lo había planeado de esta forma.

(72) Si nosotros hubiéramos estado de viaje esos días no nos había sucedido ese percance.

(226) Yo tengo el AW15 y se ve de miedo, pero también te digo que *si hubiera podido, me había comprado* el Sanyo que para eso es un full HD, u otro de ese tipo y baratillo (tipo el Optoma). También reconozco que no he visto ni el Sanyo ni ningún full barato (he visto los caros, como el de Sony que vale más de 300 euros).

(227) Vitargo yo opino igual que los demás en cuanto al goretex, pero con matices, si solo las vas a dar uso en verano y correr por sitios ‘normales’ en invierno mejor sin gore, más transpirable, más ligera (tampoco mucho), más barata. En verano se secan muy rápido. Eso sí, si vas a correr en invierno por zonas de montaña y eres de los que corre esté lloviendo, nevando o a -10°C te vas a calar. [...] Yo las XT wings 2 las he cojido sin gore porque cuestan 20 euros más, *pero si hubiera podido, si las había comprado con él*.

(228) No fue necesario decir más. Tanto Hitchin como ella, sabían que *si él no había podido ir, no habría un centavo siquiera para pagar* algo. Ni siquiera iba a poder pagarle a los chicos si atrapaban algunos conejos.

(229) Las grabaciones empezarán pues en verano o principios de otoño, tiempo para encontrar un actor que encarne al villano. *Si Colin Firth había dicho no, mismo camino habría tomado la siguiente opción*, Clive Owen, mientras que Mia Wasikowska sigue sonando para interpretar al personaje femenino.

(230) Es una unidad con Extras apreciables. Ya cuando vi las fotos de Autoscout, supuse que *si no había sido restaurado*, posiblemente habría alguna sorpresa debajo del kit BBS.

(231) Pues para mi es la mejor opción de todas las que se han dicho... si por mi fuera Dicaprio o Damon...pero si tiramos de lo que hay, Evans es el mejor, y me parece un buen actor (y carismático cuando quiere) y creo que puede tener las suficientes tablas para hacer del capi...y además si los comparamos con las otras opciones...pq tatum daría el pego...pero actor no es...y el otro de la serie esa...no gracias.

esperando a que se confirme lo de evans...sera una buena noticia dentro de lo que cabe...  
repito, *por si no habia quedado claro, yo habria puesto a chris hemwworth (thor) de capi y a josh holloway (sawyer en perdidos) de thor...peor lo hecho...*

### Effet de sens dialogique

---

(232) *Yo que tú habías intentado* montarme dentro del coche y echarme una foto aunque seguro que eso estaba lleno seguratas pero bueno...

(233) Genial la foto de los comensales en la chalupa. ¿Pudiste distinguir qué comían? *Yo que tú habías puesto cara de hambre y me habías apuntado...*

(234) [Rash\_nsk, 29 juin 2011][...] Como pueden ver ha sido un calvario mi experiencia con mi saab, pero aun así con 75000 km y casi 2500 dólares gastados en 3 meses vale la pena y sigue haciéndome sonreír cada vez que piso a fondo el acelerador, espero no haberlos molestado con mi comentario inmensamente largo, jejeje. Saludos desde México.  
[Arenas01, 30 juin 2011] Bienvenido al foro y ¡¡¡Todo esto le has hecho al coche!!! Yo en tu lugar, *me habia comprado una 9mm Parabellum* y me suicido. Saludos.

(235) [Ele, le 20 juin 2007] Dice que el Kun ha jugado poco... otro palito a Aguirre jaja. Menudo careto tenían los 2 en la rueda de prensa. No sé si ahora acaba de decir que a veces salían y ni se movían que les faltaba garra. Y tiene toda la razón. Como se puede perder contra la real o empatar contra el nastic?  
[Alex\_atm, le 20 juin 2007] a mi cerezo me da la impresion que es el unico que ataca y que es la marioneta de gilmar, este tio es el presidente del atleti porque siente que le debe algo (que se lo debe) porque *yo en su lugar me habia ido hace dias*.

### Effet de sens onirique

---

(236) Todas aquellas sensaciones eran muy reales, las recuerdo con exactitud, como se me encogía el corazón y el miedo recorría cada fibra de mi cuerpo entumecido y asustado. Habías muerto, *sí, en mi sueño habías muerto y habías desaparecido*, y un sentimiento de desolación me estaba atacando, sentía que no iba a ser capaz de no verte una vez más, de no escucharte una vez más y sentía que mi mundo se derrumbaba junto a ti.

(237) Y en sueños soñaba que estaba despierto y que veía la película. Cuando despertaba (en el sueño) estaba viendo la película justo en la parte *donde me habia quedado* (en el sueño del sueño) pero yo no me podía mover de la butaca.

### Effet de sens préludique

---

(238) Estábamos jugando en el bosque detrás de casa. Yo era un pirata *que la habia capturado y atado* a un árbol con unas cuerdas imaginarias mientras ella suplicaba por su vida.

(239) Al verla coger la mano de mi padre, pensé en mi hermana y en mí sentadas debajo del calco de una lápida del pasillo del piso de arriba. *Yo era el caballero muerto que habia subido al cielo* con mi perro fiel, y ella, la esposa llena de vida. La frase favorita de Lindsey era: ‘¿Cómo pueden esperar de mí que permanezca el resto de mis días aprisionada por un hombre paralizado en el tiempo?’.

(240) -¿Y si jugamos a que yo era una princesa ustedes mis hermanos príncipes con poderes especiales y Silvina la bruja mala? [...] La bruja Amarga era fea, loca y muy poderosa y muy mala ¡inmunda! [...] Pero llega Amarga y la ve Barby peinándose, distraída; la apresa aprovechando la prisión que *habían hecho* los príncipes y la encierra con cadenas y candados [...] - ¡Cuidado que

Amarga despertó! ¿Y ahora? si todavía no *habíamos liberado* a la pobre Barby que sigue presa en el calabozo. ¡Vamos príncipes hay que hacer algo rápido!

### Effet de sens de courtoisie

---

(241) Sí, hombre, ponte de pie. Ya ves si sería bruto el tío. Éste llega llevaba más tiempo parado que el zapatero de Nigeria Y fue a un restorán. El restorán tenía una cocina preciosa y le pide trabajo al jefe de cocina y dice: *mire usted, yo venía a pedir trabajo*. Dice: ¿usted qué profesión tiene?. Dice: Yo soy oficial de cocinero. Hombre, eso está tirado, oficial de cocinero que escasean, venga, ya está usted colocado. Y dice: Pase usted para adentro. No, pero hasta que no me den mi chaqueta blanca, mi gorro y mi pañuelo, yo no entro en la cocina.

(242) Ella me echó una mirada de superioridad para luego girar hacia Itachi.  
 -¿Esta es la chica que se queda en tu casa? -preguntó como si yo no estuviera allí. Itachi se limitó a asentir y ella volvió a mirarme- Encantada.  
 Su sonrisa fue tan hipócrita, como su tono al hablarme. Le respondí con una sonrisa igual de notablemente falsa que la de ella, pero no contesté. No me apetecía mentir tan descaradamente.  
 -Bueno, Itachi, *yo había venido a preguntarte* si te apetecía salir a algún sitio conmigo. [...]  
 -Me encantaría. -Su sonrisa se agudizó en cuanto la miró a los ojos-, pero no creo que sea buena idea dejar solos a mi hermanito con Sakura.

(243) – Mataron a un par de viejos -continuó Kurt Wallander-. Y tenían un caballo.  
 – ¿También lo mataron?  
 – No. Pero creo que los asesinos le dieron heno antes de marcharse. Y eso es lo que te quería comentar. El tiempo que necesita un caballo para tragarse una brazada de heno.  
 Sten Widén vació la botella y encendió otro cigarro.  
 – Estarás bromeando, ¿no? -preguntó-. ¿Has venido hasta aquí para preguntarme cuánto tarda un caballo en comerse una brazada de heno?  
 – *En realidad había pensado pedirte* que fueras a ver al caballo -dijo Kurt Wallander tras decidirse deprisa.  
 Notó que se estaba enfadando.  
 – No tengo tiempo -respondió Sten Widén-. El herrero viene hoy. Tengo dieciséis caballos que necesitan una inyección de vitaminas.

### Fonction phatique

---

(245) Este es el pan que *decías que habías hecho* parecido al que hice el otro día verdad? Pues si tiene una pinta parecida :-)) que casualidad, tenemos el chip como igual. Te ha quedado muy bien.

(246) - ¡Qué simple eres! No es la industria de nada. Es la cultura judeocristiana que siempre ha tenido a la hembra como objeto de satisfacción para el macho... y al macho para la hembra. Mitad y mitad. Así da mucho más gusto.

- ¡Y una leche merengada! Hoy vas a dormir en el sofá, para que conozcas las vejaciones que hemos padecido.

Siempre que mi señora discrepa de mis teorías me envía al sofá, no sé qué tipo de fijación tiene con ese maldito mueble.

*Ya casi me había perdido. Decíamos* (ahora que mi señora no mira) que la mujer era tratada como un simple objeto de deseo. No es extraño que, al iniciarse este tipo de programación, de inmediato nacieran las protestas, las iras y los ánimos de venganza de asociaciones de televidentes y paisanos en general.

(247) De nuevo caballito griz lela, *ya habíamos jugado* hoy al caballito griz, bueno está porque me gusta [sic].

**Plus-que-parfait et analepse**

---

(248) Alex debió sacudir a Nadia para despabilarla, porque el espanto de haber visto a la Bestia la noche anterior la había dejado atontada. *La muchacha logró explicar lo que había visto* y los guerreros escucharon con atención, pero no dieron muestras de sorpresa, tal como no hicieron comentarios sobre el olor.

(249)- Ahora es tarde, padre. Ya me la dirá usted mañana -dijo ella.

- No, mañana será verdaderamente tarde -dijo el inventor.

Este diálogo fue interrumpido por la entrada de un hombre en la carpa. Este hombre era el mayordomo de la mansión: por orden de Onofre *Bouvila había ido al pabellón de caza y lo había encontrado vacío. Entonces se le había ocurrido asomarse a la carpa.*

- El señor aguarda en la biblioteca -dijo.

(250) La puerta se abrió y Delfina apareció en el vano, bloqueando el paso a la alcoba. *Llevaba puesto el mismo camión astroso que le había visto en dos ocasiones anteriormente: cuando había ido a su habitación a ofrecerle trabajo y cuando él había ido a buscarla para conducirla donde Sisinio la esperaba.* De la habitación contigua llegaba la voz quejumbrosa de la señora Ágata.

(251) El hombre amplió la sonrisa y asintió con la cabeza, con la que a su vez le hizo una seña a la mujer de la trenza, aunque esto no hacía falta: ella se había acercado con el platillo semivacío *en cuanto había visto el billete en mi mano.* Lo extendió y yo dejé en él el papel verde, que no permaneció allí más que un segundo, el platillo de nuevo casi vacío y el billete en un bolsillo.

(252) La denuncia fue archivada. Pero la familia Ruano siguió haciendo gestiones hasta que, veinte años más tarde, *cuando habían reunido* los testimonios de varios vecinos y de un par de periodistas que negaban la versión del suicidio, lograron que el caso fuera reabierto.

(253) Se citaron cerca de casa de Fabiola, en un restaurante de comida casera que ella conocía. Fabiola llevaba un impermeable azul con la capucha subida, unas botas catiúscas. *Edmundo la vio entrar desde su mesa. Él había llegado cinco minutos antes, había colgado el abrigo, cruzado las piernas:* la esperaba.

(254) En el huerto hacía calor. Casi tanto como en el jardín en que *tan sólo unas horas antes había accionado la campanilla* y despedido al chófer. Me senté en un banco de piedra junto al muro y liberé el objeto de su funda.

(255) Aprendió incluso a intervenir en conversaciones que la concernían directamente, aunque sin prestar atención, con el pensamiento puesto en cualquier parte. Y, sobre todo, aprendió a no perder la compostura por mucho que a veces las circunstancias así se lo exigiesen. Lo hizo del mismo modo, al principio con tanto esfuerzo y luego tan maquinalmente, *como meses antes había aprendido a fingir* un mínimo de placer físico cuando se acostaba con Rafa. Había que hacerlo así y punto.

(256) La Reina Hortensia de Holanda, esposa de Louis Bonaparte, dio en 1807 un maravilloso paseo por el Vignemale siguiendo un camino arreglado expresamente para ella y que hoy todavía se conoce como Le Chemin de la Reine. Y el Príncipe de la Moscowa, hijo del Mariscal Ney de Napoleón, escaló el Vignemale por la vertiente española siguiendo la vía llamada de la Moscowa. [...]. Era 1837. *Años antes había nacido el alpinismo en los Alpes y había sido por la puerta grande:* De Sassure tenía prometido un premio a quien primero ascendiera al Mont Blanc, gesta que lograron el cristalero Jacques Balmat y el médico Michel-Gabriel Paccard, los dos de Chamonix. Esto sucedió en 1786. Y poco después, el propio Sassure ascendió a la gran cumbre, acompañado de una numerosa expedición científico-montañera: 22 guías, su hijo y su criado.

(257) La vida no podía estar hecha sólo de trabajo y rutina, y Adrián, sobre todo, necesitaba descansar de esas semanas eternas, de jornadas laborales inacabables.

- Lo llamamos a Nino y nos vamos a cenar con él y la mujer, y después de conga.

Fue en ese momento cuando intentó protestar sin fuerza, puso algunos obstáculos objetivos: 'Los chicos.' 'Los dejás con los viejos.' En fin, estaba bien. [...] *Desde que Adrián trabajaba en la nueva empresa las*

*cosas habían mejorado. Tanto habían mejorado que con su generosidad habitual él había dicho:* 'Vos dejás la máquina. No quiero que te rompas más la espalda pasándole las tesis a esos parásitos, nenes de mamá que no laburan.' Esta vez ella se *había puesto* firme y *había dicho* 'No, ni aunque me maté, Adrián. Hasta que salgamos de este pozo no la dejo. Hasta que compremos un lindo departamento soleado y lo amueblemos no la dejo. Por mí, o incluso, mira lo que te digo, por vos, no me importa. Es por los chicos, quiero que tengan luz, que se críen sanos.' El *había meneado* la cabeza, *la había abrazado* -'Tendría que hacerte un monumento, Blanca'-, *la había besado* en el cuello, entre el pelo. Ella se *había dejado*, feliz. La resistencia de Nino fue más difícil de vencer.

(258) Gisella Vallejos *desapareció* el sábado 25 de noviembre pasado. [...]. *Ese sábado había pasado* la tarde en San Miguel en la casa de su papá. A la noche *había vuelto* a Pilar para salir con sus amigas. Susana Aguiar, su mamá, *había juntado* unos pesos extra para que Gisella pudiera salir. Vestida con un saco, una blusa, un pantalón celeste y una chalina, se fue de su casa a las once y media de la noche. Vestida con un saco, una blusa, un pantalón celeste y una chalina, se fue de su casa a las once y media de la noche. La salida de las chicas comenzó en el bar Liverpool, en el centro de Pilar. Ahí estuvieron un rato y después se cruzaron al pub Toro. Según contaron las amigas de Gisella, fue en ese lugar donde ella se encontró con un chico que ya conocía. A las tres y media de la madrugada salieron a dar una vuelta caminando, aseguraron después desde la Policía. Al rato, las amigas de Gisella se fueron. Entraron en el boliche Mediterráneo, en San Martín y Moreno. Creían que su amiga iría a ese lugar después de verse con el chico con el que había salido a caminar. Pero nunca llegó.

(259) Conocía a los tres compañeros muertos, dijo, uno de ellos había sido hasta compañero de colegio de él, Fermín.

Por la tarde, *lo habían llamado* a una reunión. Por eso *había fallado* a la cita con ella, añadió, como si aún importara. La reunión duró hasta las nueve de la noche. Fermín estuvo haciendo bromas sobre la tranquilidad del barrio. Se sentían seguros allí, en la casita recién alquilada con los magros fondos de la organización (y hablaba de 'la organización' como si ella supiera de qué se trataba). Era un barrio pobre, marginado. Casas de tablas; letrinas en los patios; campesinos emigrados a la ciudad en busca de mejor vida. ¿Quién los delataría?, preguntaba Felipe, viéndola sin verla. A las nueve, él *había salido* para regresar a su casa.

'No detecté nada. No detecté nada', repetía Felipe, como si se culpara de algo muy grave. Se esforzaba por reconstruir detalles en la normalidad de la calle: hombres y mujeres sentados a las puertas de las casas, perros callejeros, los buses pasando, tronando sus viejas carrocerías. 'No detecté nada' decía una y otra vez, mientras le relataba lo que había contado Sebastián, cómo la guardia apareció de repente: 'Oyeron el frenazo de los jeeps y el 'están rodeados, ríndanse', casi simultáneamente', decía.

### Plus-que-parfait et inclusion

(260)- Ni Menem, ni De la Rúa se enteraron hasta varias horas después. Menem estaba en Córdoba, reunido con partidarios del gobernador José Manuel De la Sota, y De la Rúa estaba reunido con Felipe González en Olivos. Según explicó más tarde Karim Yoma: 'Una de las nenas de Emir *se había levantado a tomar un vaso de agua a la cocina, cuando tocaron el timbre*. Fue hasta la puerta, y cuando abrió, entró una tromba humana. Diez, quince personas. Cuatro o cinco entraron en el dormitorio de mi hermano, que estaba durmiendo en calzoncillos. Su mujer, Samira, que estaba en camión, no entendía nada. '¿Quiénes son ustedes?', preguntaba. Y sí, era la policía'.

(261) Pensó que a él lo reclamaban para algo similar. ¿Qué le esperaba? Su amada Carmela no estaba con él ya, quien sabe qué había sido de ella.

*Volteó y se dio cuenta de que la agente 35 del Estado Mayor se había distraído, dejando recargada en la pared la metralleta AK-47 mientras había entrado al baño*. Escuchó el ruido cercano de un helicóptero y presintió que ya venía por él. Tomó el arma en sus manos.

(262) Cimorra, cuyas declaraciones presencié Roldán desde el banquillo visiblemente afectado, explicó que su ex esposo la "sacó a casa de unos amigos" diez días después de darle un "aviso" sobre que quería la separación, cuestión que ella recibió inicialmente como "una broma", ya que llevaba casada con él 18 años, en los que él había sido "maravilloso". La mujer se emocionó también cuando recordó que uno de



los dos hijos de ambos, Fernando, falleció en 1989, y *cómo ignoraron esta tragedia miembros del Ejecutivo con los que se había relacionado mientras había estado casada*.

(263) - Hacía por lo menos veinte años que no venía por aquí -comentó Bolaño, que el día anterior, por teléfono, me había dicho que, *durante la temporada en que había residido en la ciudad, vivía cerca del Bistrot*-. Esto ha cambiado un huevo.

### ***Plus-que-parfait et progression narrative***

---

(11) Paulina del valle murió calladamente al día siguiente [...]. (Luego) el médico había quitado el tubo de la alimentación de mi abuela y Williams le había puesto guantes, porque tenía las manos heladas. Los labios se le habían vuelto azules y estaba muy pálida.

(24) Era un sábado y los mellizos, Jaime y Nicolás, habían salido del internado a pasar el fin de semana con su familia.

(96) A las tres la secretaria se había ido.

(113) Conocía Luis en 1956. Su padre *había nacido* en Sevilla, pero *había trabajado* muchos años en Oviedo. La familia se *había trasladado* a Madrid cuando Luis tenía cinco años. Sus padres se *habían separado* por causa de unas estúpidas equivocaciones y Luis se *había quedado* a vivir con su madre. Después su padre *había pasado* un par de años en Francia, pero, reconciliado finalmente con su mujer, *había vuelto* a casa.

(124) Cuando la amiga le contó que estaba embarazada, a Mariela le *había dado* un shock.

(125) El detective lo volvió a mirar a los ojos. Todo estaba perdido. El infierno se *había abierto* bajo sus pies.

(190) Si se reavivaba el pleito, y un soplo liviano podía encender las ascuas, lo más conveniente era tener lejos al capón. Podría ser llamado a testificar y su confesión le acarrearía la ruina, pues estaba presente cuando compró algunos libros en Burdeos y *le había visto leerlos durante el viaje*. Así que la única manera de desacreditar su testimonio era desprenderse de él y si llegaba el caso despedirlo por ladrón, para alegar después en el juicio que el chico mentía por despecho y venganza. Como ya no cantaba para los Lanuza, levantaba falsos testimonios.

(264) Podría haberse marchado a casa, podría haber quedado con los dos hombres lejos de la clínica, hasta hubiese sido prudente alejarlos de allí. Pero Gloria le rogó que regresase pronto y él, con el tirón del entusiasmo, *le había jurado* que se quedaría con ella esa noche y todas las que hiciera falta.

- Puedo dormir en ese sillón.

Lo dijo de pronto, pero luego *se había arrepentido*. En los hospitales se trata a los sanos como si quisieran succionarles la vitalidad, arrebatárles la salud: ni camas, ni baños en condiciones, ni comida. Pero no era capaz de alejarse del niño o de Gloria; quería permanecer entre ellos dos, acercándose a la cama, pidiendo una caricia como un perro manso, como un mendigo, vagando entre sentimientos contrapuestos de exclusión y de felicidad.

(266) El 11 de abril del 2.002 se atrevieron a dar un golpe de estado en complicidad con parte de la alta oficialidad de nuestras fuerzas armadas, al día siguiente los opositores se vanagloriaban por todos los medios privados de tener más de un año conspirando y junto a los personeros de esos medios competían por demostrar que cada uno de ellos era quien más había intervenido en ese trance, pero el 13 de abril regresó el Presidente y entonces *habían quedado* al descubierto, aunque en las interpelaciones posteriores lo negaron todo.

(267) *¿Cómo fue tu primer año, en el que ganaste la Liga? Se pareció a éste. Fue un año de muchísima presión. La prensa quería espectáculo y Capello era italiano y tenía jugadores alemanes, italianos, a*

Seedorf que es holandés... No era fácil dar espectáculo ese año. Fuimos ganando partidos 1-0, 0-1, 2-0... Y de repente *habíamos ganado* la Liga. Fue un año complicado, como éste.

### ***Plus-que-parfait et ellipse temporelle***

---

(58) Abandonó la casa aquella misma tarde; diez días después había alquilado un apartamento en el otro extremo de la ciudad.

(80) A unos cuantos metros tan sólo de él me percaté de que se trataba de una mujer. Algo malhumorado por la falta de atención de ella, paré el auto y le pregunté en vascuence: –¿Por qué no hace usted caso, cuando se toca la bocina?– La mujer quedó un instante indecisa y luego, echándose a reír, dijo: –¡No ve usted que estoy en el aquelarre!– *Apenas había dicho esto cuando se oyeron* las voces de otras personas, que estaban en un prado vecino, y la mujer se fue allí corriendo. Yo proseguí mi ruta, sin prestar más atención a lo sucedido.

(115) Al principio, Alexander hizo gala de una encomiable discreción. Instaló a Katia en una elegante mansión de San Petersburgo, dónde la muchacha era recogida cuatro tardes a la semana por una reducida escolta que la llevaba hasta los aposentos privados del zar en el Palacio de Invierno. Pero eso resultaba sin duda muy incómodo para los amantes. Al final, Alexander la instaló en unos apartamentos del Palacio de Invierno. Además, como no quería separarse de ella, cuando en 1867 viajó a París para visitar la magna Exposición Universal, llevó consigo a Katia, que se alojó con él en el Palacio del Elyseo. Katia enseguida se había convertido en un secreto a voces, dentro y fuera de Rusia.

(268) Huber hinchó un poco el morro, abrió los labios y se tomó el jarabe. Así de fácil. A las ocho horas volví; y, también, por la noche. En ambas ocasiones, Huber, sumiso, sacó el hocico, despegó los labios y se tomó el jarabe. Después, le acerqué agua, bebió un poco, y continuó postrado, como el resto del día. A la mañana siguiente, *había experimentado* una ligera mejoría y, dos días después, en Nochevieja, estaba visiblemente más animado. Recuerdo que, aquel fin de año, tuvimos unos invitados franceses a cenar. Después de las campanadas, les dije:

- Perdonadme un momento. Saldré sólo cinco minutos, pero tengo que darle la medicina a Huber, el chimpancé. Ha estado muy malucho; por suerte, ya se está recuperando.

(269) Por supuesto, aquello fue el fin de la hegemonía española en Europa. Pero, en síntesis, el trauma de las guerras de religión, en el orden material y territorial, fue relativamente poco sensible para España. Si la sociedad española no hubiera sido objeto de una profunda crisis cultural, de un fracaso de su concepción del mundo, si no hubiera comprometido su alma en la jugada de la Contrarreforma y de la oposición a la modernidad ascendente, todo podría haber sido reparado. Los contratiempos militares no habían sido mortales ni mucho menos. Y aunque la economía estaba en ruinas, unos años más tarde *había iniciado* su recuperación. El colapso de la Hispania III tiene causas muy peculiares y difíciles de encajar en los esquemas apercipientes al uso.

(270) Al año de publicarse el libro de Ettinger, ya se había fundado la Inmortalist Society, que luego tomaría un nombre más científico (Cryonic Society) para acabar convirtiéndose en Cryonics, la tercera de las empresas líderes. Saul Kent fue uno de los fundadores de la Cryonic Society de Nueva York. *Tres años más tarde, ya había congelado su primer paciente*. En 1987 murió su madre, la octogenaria Dora Kent. Saul, que vivía en Riverside, recurrió a los servicios de Alcor, que para entonces ya contaba en su freezer con seis cabezas y un cuerpo convenientemente acondicionados.

(271) Hace 7 años le dí a un amigo una paloma que tenía diez meses. Solamente había volado alrededor de mi palomar. Mi amigo la encerró en un cercado reducido. A los seis años la liberó y al día siguiente *había retornado* a mi palomar salvando los cuarenta kilómetros de distancia. Casos como este se dan continuamente. En otros casos, palomas nacidas en una jaula y estando siempre cerradas, y soltándolas un día a 30 km regresan a su jaula.

### Effets de sens miratif et évidentiel

---

(1) ¡Jesús era gay e inteligente había sido!

(63) Conste que nunca me habías pedido ayuda.

(64) Nunca te había visto perder el control de esa manera.

(65) Jamás había oído estupidez semejante.

(66) No sé... No se me había ocurrido. Además ese amor suyo a lo que sea, como tú dices, me parece tan productivo.

(67) No es Eduardo, nunca había visto a ese hombre. Se ríe como un loco.

(68) Me parece que le *había gustado* todo.

(69) Nunca me lo {he planteado - había planteado}

(70) Nunca me lo {planteé - había planteado}

(121) Fernando la vio venir, amagó la defensa por la derecha, pero con un rápido giro de la muñeca, y esquivándole el cuerpo, le descargó un golpe corto y brutal sobre el brazo izquierdo, que quedó colgando, descalabrado, bajo la manga carmesí, antes de que el otro cambiara de mano el arma.

El matón, desconcertado, se miró el costado, sin entender todavía qué le *había pasado*.

–Así que *habías sido* zurdo– se burló Fernando y, sin darle tiempo a más, le rebanó la garganta de un solo tajo. El chorro de sangre le salpicó la cara, pero no se detuvo a limpiársela: clavando espuelas, se abalanzó a rescatar a Leandro [...].

(272) Ofelia suspiró, resignada:

- ¿De qué me vale? Hoy quería estrenar los aros que me trajiste y me tuve que disfrazar para el espejo... No hay nadie para mirar un poco por una.

- ¡Jha'é! -protestó Daniel, con esa seriedad jocosa que daba tanta risa-. Hace rato que lo vi. Me callaba nomás por delicadeza -y sonriendo como para disculparse por una confidencia, agregó-. No me vas a creer, pero busqué mucho hasta encontrar el que me pareció que te quedaría mejor... ¡*acerté, había sido!*

- ¡Mentiroso! -gimió Ofelia, largándole un pellizco.

(297) [Mapa - 15-9-2006 a 02:36]: Mbaeichapa re ñeñandu ko yvy porame 'Paraguay'. Mboheara, avy a reimehaguere koape, tere hasa poraite nde rogayguani. Añoa ha pojopy [...]

[¿Cómo te sentís en esta linda tierra, Paraguay, profesora? Me alegro de que te encuentres aquí, que pases bien con tus familiares. Abrazos y apretón de manos (para vos...)]

[Florencia - 15-9-2006 a 19:51] Hola MAPA!!! *Profesor de nuestra dulce lengua guarani habias sido!!!* Gracias por la linda bienvenida en nuestro idioma nativo.

(298) '*Había sido que se puede...*'

La semana pasada estuve a punto de escribir un comentario sobre el presidente electo y las desmedidas esperanzas y expectativas que su gobierno despierta, aun cuando faltan todavía dos meses para que asuma.

(299) *Había sido* se perdió su pasaporte, por eso no pudo viajar Marín.

(288) Ayer, de nuevo en el programa 'Fútbol a lo grande', que conduce Arturo Máximo Rubin, volvieron a pasar la grabación de Roque [...]. También le hicieron una nota al cantante Leo Barreto de 'Los cucarachos del Paraguay', quien enseñó a vocalizar a Roque. *Ellos había sido se reúnen siempre* voi a tocar la guitarra y darle con todo al canto.

(301) Yo seguía estudiando y había faltado a una clase de investigación en el Archivo Nacional. Pensé que me iba a reclamar esa ausencia. 'Buenas tardes, profesor' saludé. Desde el otro lado de la línea

escucho: 'Ya quisiera ser su profesor'. *Era, había sido, Gumersindo*, quien me invitó a tomar un cafecito en el centro, –cuenta la viuda del poeta.

(290) El pacto Oviedo-Nicanor se hizo carne. Sugestivamente los jueces '*se percataron de que había sido había cumplido* de más la prisión preventiva por los casos de marzo. Luego vino la salida de Viñas Cué, la anulación total de la condena y con ello la libertad para competir como candidato presidencial.

(291) El mayor Candia argumentando querer orinar pide al soldado de guardia salir, con lo que al encontrar la celda abierta golpea al soldado y se escapa. '*Había sido que* los presos que teníamos nosotros *serían* quienes gobernarían?.

(292) Los ronquidos pueden llegar a matar *ra'e*.

(293) 'Buscaban como loco la cocaína y *había sido estaba* techo ári'  
[...] Los agentes de la Senad se las arreglaron para encontrar la merca que *ra'e estaba escondida* sobre el techo de la vivienda allanada.

(294) *Y había sido ra'e* cuando hacés dieta tu cuerpo debe acostumbrarse a ella para abandonarla o si no, subís el doble.

(295) [Rualib - 11-9-2010 a 11:37] buenisimooooo ! [...] que romantico *habias sido*  
[Pantera -11-9-2010 a 13.55] Shhh....no le cuentes a nadie...nadie tiene que saber... En realidad no lo soy.  
[Rualib-11-9-2010 a 13.57] dale...aca calladitos nomas...

(297) Un extraño suceso ocurrió ayer a eso de las 8:30 horas, cuando tres sujetos a cara descubierta llegaron a bordo de un automóvil [...]. La casa es propiedad del médico Jesús Amarilla Núñez (61), quien minutos antes *había salido* para ir a caminar y cuando volvió se encontró con el vehículo frente a su residencia. *Había sido que* dos de los sujetos que portaban placas policiales ya estaban dentro de su residencia, exigiendo a la empleada que le entregue todo lo que había de valor en el sitio.

(286) [Barteik - 23:28 - 2 nov 2008] Ya está retiré las plantillas, por cierto mil disculpas, conosco a los dos, ya que yo tambien soy argentino. ¿Te parece correcto que agregue un infobox a Aniceto Latorre? Quedaría mas completo. Saludos, y mil veces disculpas, es un problema técnico.  
[Marcelo - 23:34 - 2 nov 2008] Eso me pasa por mirar el primer mensaje en lugar de tu página de usuario. Yo escribiéndote de tú y por poco no de vosotros y *vos habias sido argentino...* Bueno, sobre las infobox, [...].

(299) se me había ido !

(300) no se me había ocurrido nunca!

(301) nunca había visto respuestas + estupidas.

(302) La verdad nunca había leído una opinion si se alcanza a llamar asi tan hueona!!!

(303) ohhhhh!!!! no había hecho nunca esa asociación! las cagó.

(304) no me habia puesto a pensar q el punto debil de Portugal es la defenza.

(305) ¡Nunca había visto eso!

(306) No, nunca lo había visto.

(310) Así que habías sido relativista, ¿Acaso te aferrás al paradigma del relativismo? Cuando escribas cualquier tipo de palabra, o escribas frases y textos, será expuesto que te aferras a algún tipo de paradigma, aunque sea temporal. Así que los argumentos desde ese punto de vista tienen una solidez temporal, así que hoy me decís una cosa, y quizás mañana otra.

(311) Verónica Mercado, 24 años  
'Teníamos un poco de miedo'

Al inicio teníamos un poco de miedo, porque nos dijeron que las personas que trabajaban en las refinerías eran mayores. En el lugar no había operadores mujeres tanto así que en el área de procesos no había baños para mujeres. En ese sentido también, el otro día estaba abriendo una válvula, llega un señor de Transredes, me ve de espaldas y cuando me ve de frente me dice: “ay *habías sido* mujer”. Y claro, como si una mujer no podría hacer lo que hacen los hombres. Hemos tenido la oportunidad de demostrar que las mujeres también pueden.

(312) Querer hacer un encuentro de bloggers en Tarija, pueblo que tiene la menor cantidad de usuarios de internet, alejado y sin condiciones técnicas sólo por el hecho de no querer IMPOSICIONES de los 3 departamentos del eje central. [...]. *Ahora había sido que* no se puede porque había habido twitters y facebooks. La respuesta a este fracaso es que se han apoderado del cyberspacio bolita unos cuantos comunistas fracasados. Ahí están los resultados [...].

(313) Ahora que recuerdo, durante el último ciclo de vida estuve oliendo de esos aromas de limpieza pero no lograba ubicar la fuente. Pensé que eran del local de frascos y frasquitos, [...] Pero ahora me doy cuenta de que *había sido que* estaban limpiando el local este y no me había percatado de ello. En realidad nadie se había percatado de ello, pues ni Toddy, ni la tropa de los 20 y por supuesto yo, nos habíamos dado cuenta de lo que estaba pasando.

(314) Por el lado de Chávez, informes de fuentes de inteligencia venezolanas dicen que poseen pruebas de las relaciones del Gobierno de Uribe con las desmovilizadas Autodefensas Unidas de Colombia (AUC). Y la carta de Correa es que, según las investigaciones de los ecuatorianos, la incursión, que en un principio Colombia dijo que *había sido que* fue una persecución en caliente, fue planeada y con ayuda de alguna ‘potencia extranjera’, desde la base de Manta (Ecuador), operada por EE.UU. en virtud de un convenio que no va a ser renovado.

(315) *Había sido que* era Gumersindo...

*Había sido* era Gumersindo

Era, *había sido*, Gumersindo quién...

Era Gumersindo quien me invitó *había sido*.

### Autres temps verbaux

---

(9) En 1492 Cristóbal Colón realiza el primer contacto, en 1510 Diego de Velázquez comienza los primeros asentamientos españoles en Cuba.

(19) La reunión *terminó* sin un acuerdo unánime.

(33) Nos dijo : ‘ayer *llovió*’.

- (73) a. Ayer *llovió*.  
b. En estos momentos *llueve*.  
c. Mañana *lloverá*.

(75) Cuando entré a la habitación, había mal olor.

(76) [...] y se fue a América, donde residió hasta que hubo terminado nuestra guerra civil (L. Díaz, *La radio en España*, 1993).

(77) Años más tarde, cuando hube leído a Baudelaire, se me ocurrió que me habría gustado ver [...] (G. Cabrera Infante, *La Habana para un infante difunto*, 1979).

(78) Luego cruzó el campo a lo ancho varias veces, incrementando paulatinamente el ritmo de su carrera. Y cuando *ya hubo recorrido* doscientos o trescientos metros se fue a por un balón para proseguir con los ejercicios de calentamiento.

(79) Regresó el archivero, presa de cómica agitación. Sus pasos resultaban torpes -mucho más al avanzar aprisa- y era tan bajo de estatura que estaba a punto de desaparecer bajo los enormes estuches de cuero. Respiró aliviado cuando ya hubo sacado los pergaminos que la reina solicitaba, extendiéndolos ante ella sobre una gran mesa de mármol cuadrado. Pero su alivio desapareció bajo una nueva urgencia que le obligó a perderse de nuevo entre los archivos.

(81) Al llegar aquí, el de la barba negra levantó la cabeza, les miró con desprecio y arguyó en esta forma: –Están ustedes en un error; el mal tiene más hondas causas. Ante todo, hay que nacionalizar la tierra... *Apenas hubo dicho estas palabras, cuando los otros dos le interrumpieron dando voces; replicó en el mismo tono el de la barba negra, y tal escándalo promovieron entre los tres, que las gentes de la vecindad, que eran todas muy pobres, acudieron a la casa del enfermo y los arrojaron de ella.*

(90) Ya he montado en globo.

(91) Llevo viviendo en París algún tiempo.

(100) Pedro ha salido esta mañana a las diez.

(101) Pedro ha salido. Ya no está en su despacho.

(104) ¿Está el señor López? –No, se ha marchado.

(105) Esta habitación no es como antes. –La hemos renovado.

(106) Reconozco que ese cantante nunca me ha gustado mucho, pero ahora le he admirado en el papel de Leporello.

(109) El día que me casé, hacía cuatro años que estudiaba en la universidad.

(110) Esta mañana, por inadvertencia, he roto el cristal de mi dormitorio.

(111) Paco ha salido esta mañana a las nueve. Pepe había salido ya.

(112) \*Paco ha salido ya. Pepe había salido ya.

(116) [...] la Rosita *cantó* muy requetebien [...] *Llevaba* un micrófono redondo y largo en la mano y se *movía* divinamente por la pista [...] Y fíjate, [...] cuando nuestras mujeres *estaban* ya de verdad molestas por tanto celebrar a tu Rosita, pues de pronto, después de los aplausos, la chica se *viene* a nuestra mesa. *Llega, se para y me larga* la mano.

(117) Si yo estuviera en tu lugar, *salía*/\**salí* ahora mismo.

(118) En la película, Robert Redford tenía/??tuvo muchos problemas.

(119) Me tomaba el helado... [Ayer. Ahora si pudiera. En un sueño. En el juego que se propone, etc.].

(120) Me tomé el helado... [Hace un instante. Ayer. ??En un sueño].

(128) Cuando Clara llegó al aeropuerto, el avión aterrizó.

(130) No ha sido por mejorar mi situación legal en el país, ni para pasar inadvertido entre la sociedad estadounidense, *pero desde que vivo aquí he sido benévolo* e incluso generoso en mis comentarios sobre las series de ficción que tengo la oportunidad de ver en primicia mundial. Es una de las ventajas de vivir en Estados Unidos. Parece que uno va un paso por delante del resto del mundo.

(131) Algo que siempre, e incluso ahora, ha sido remarcable han sido sus fuentes de información, excelsamente recopiladas, capaz de hallar cualquier detalle de cualquier persona.

(132) He aquí la revelación que *ayer hacía* el semanario satírico 'Le Canard Enchainé' y que representa otro paso en la guerra sucia que enfrenta a Jacques Chirac y Edouard Balladur, los dos candidatos rivales de la derecha.

(133) ALCÍDES.- ¿Sarita? A esa no la conozco.

TETÉ.- Es nueva. Una muchacha joven y al parecer muy eficiente que me ayuda cantidad. (Retoma el auricular.) Sarita, la señora esa te aseguró que *venía hoy*, ¿verdad?

(134) Director: Hable... ¿o prefiere que salga el Suboficial?

Procesado: No, es decir... si vinieron a verme, ellos no podían estar seguros de que *yo salía mañana*...

(135) Que bueno que regresaste!! Un día más y me iba a tu rescate!!

(136) No sé adónde iremos a parar. Mira, mi rey, *quiero pedirte un favor* (me pongo colorada, igualito que si le estuviera pidiendo veinte duros), mira, bendito, ¿no tendrías un papel para envolver unos chumbos que he comprado?

(137) ROBERTO.- Oye, Fede, *quería pedirte un favor*. Si no estuviera así no te lo pediría, pero tú eres un tío, y mi mejor amigo.

FEDERICO.- Lo que tú quieras. Sabes que puedes contar conmigo.

ROBERTO.- (Va a la cama de Federico.) ¿Puedo dormir en tu cama esta noche? Sólo esta noche, de verdad. (Se mete dentro.) Es que lo necesito.

(138) María Félix aparece vestida de negro. No da la mano. Su voz, grave, de leyenda, reclama: 'Nunca me *dijeron que vendrían* con fotógrafo. No estaba preparada'.

(139) Los ecologistas *estarían* a punto de conseguir una victoria parcial, al haber anunciado uno de los promotores de una de las urbanizaciones que definitivamente renunciaba a su construcción. Pius Pujades ha preparado este reportaje.

(140) Su compañero en el reparto, Federico Luppi llegó por la tarde porque comenzaba a rodar ayer mismo una película dirigida por Adolfo Aristarain, '*les hemos pedido que retrasaran un día el rodaje, pero nos han dicho que era imposible*'; casi hemos llegado al insulto', explica Diego Galán con media sonrisa.

(141) -No -Pablo se sacó del bolsillo del pantalón una esfera de plástico rojo, levemente más pequeña que una bola de billar, atravesada por algo negro, una cinta, o una goma, y la hizo bailar en su mano-. Solamente cinco -mi hermano aprobó con la cabeza.

- Ahora mismo te los traigo...

- No -me detuvo-. Tú no puedes quedarte aquí, tienes que estar en otra habitación, ya te he dicho que *era* un juego muy parecido al de pata de palo.

(142) El guano (a secas) es para crecimiento, ese guano se saca de las costas de Chile y es muy rico en nitrógeno y todo lo que te hace falta para crecimiento, por aquí se vende en las grows como "guano rojo de crecimiento", este guano sé que por ahí lo puedes conseguir y si le pones una cucharada de las pequeñas por maceta a las que tienen los peciolos como has dicho te seguirán bien. El guano para floración es el de murciélago y por Argentina no se ve mucho *¿tu eras argentino verdad?*

(143) Hola chicas, llevo unos días de loco pero ya estoy aquí !! Veo que hay coruñesas además no ? Evipa eras de aquí verdad ?

(144) Todos los días va al gimnasio a las seis de la mañana.

(145) Chicho es un gato. Se ha comido los ratones, los alacranes, las moscas y todo cuanto había en casa.

(146) Lucía.- *Se ha roto* el teléfono.

(147) Precisamente, a esa hora, yo pasaba por allí. Y Dios, indeciso, *estornudó*. Vi cómo se abría la tierra y se tragaba a los dos contrincantes.

(148) Bostezó durante un buen rato antes de levantarse de aquella cama. De hecho, ni siquiera le apetecía levantarse, a pesar de las altas horas que eran, cerca de las doce y media o una del mediodía.

(149) Bostezó durante clase y no pudo cerrar la boca.

(173) Petra Schneider, que ganó la medalla de oro olímpica de los 400 metros estilos en 1980 en Moscú, asegura que la primera vez que ingirió sustancias dopantes fue cuando tenía 14 años. ‘No tenía ni idea de qué se trataba. Me dijeron que eran complejos vitamínicos. Probablemente se trataba de Oral-Turibanol’, indica en referencia al anabolizante prohibido y mencionado en anteriores casos relatados por antiguos deportistas de élite de la RDA.

‘Mis resultados mejoraron pronto de una manera espectacular’, cuenta Schneider, antigua campeona del mundo. ‘Experimenté un crecimiento antinatural de la masa muscular y mi voz se transformó en otra mucho más grave’. Otros dos nadadores de élite, Joerg Hoffmann y Karen Koenig, admitieron el año pasado que ingirieron sustancias prohibidas mientras compitieron. Hoffmann *dijo que tomó* unas pastillas de color azul que contenían Oral-Turinabol.

(174) Mariana de Pineda.- ¿Y por qué odias tanto al rey?

Paula ‘La Militar’.- Porque mandó fusilar a mi padre junto a los muros de la iglesia de San Felipe Neri. Yo, que soy gaditana, lo vi desde un balcón y tuve que tragarme aquello. Me fui entonces a Cartagena, a trabajar en el muelle, *y me enteré que me denunció*. Huí a Sierra Morena y me encontré con ‘El Empecinado’ y su gente. Me uní a él, hasta que lo metieron en las jaulas y lo pasearon por la plaza de aquel pueblo de Valladolid donde pude besarlo por última vez.

(186) La muchacha escuchó los consejos del pianista y decidió ir a vivir a la capital, en donde, *no bien hubo llegado*, comenzó a estudiar con los profesores Arturo Bovi y Tina Farelli, ambos maestros de canto italianos muy conocidos.

(187) En la Universidad de Barcelona las circunstancias eran bien distintas. Creada en 1912 la nueva Sección de Ciencias Naturales, accedía poco después a la cátedra de Geología, Maximino SAN MIGUEL DE LA CAMARA (1887-1961), de manera casi simultánea a como lo había hecho en Madrid HERNANDEZ-PACHECO. Pero, especializado en un campo alejado de la Paleontología, esta disciplina *no pudo alcanzar, como objeto de investigación, ningún desarrollo en la Universidad de Barcelona hasta que hubo concluido la guerra civil* y se dotó la correspondiente cátedra. Las investigaciones paleontológicas se realizaban fuera pues de la Universidad, en el Seminario Conciliar, con ALMERA y sus seguidores.

(188) - ¿Gusta? -dijo ofreciéndome la mitad.

- No, gracias -dije-, ya comí en el tren.

Ya *no volvimos a hablar, hasta que hubo acabado* su almuerzo.

- ¿Dónde va usted? -inquirió.

- A Santa Clara.

(189) Al regresar al piso de la Ronda de San Antonio, Julián advirtió que el Mercedes Benz de don Ricardo Aldaya estaba parado frente a la sombrerería. Se detuvo en la esquina y esperó. Al poco, don Ricardo salió de la tienda de su padre y se introdujo en el coche. Julián se ocultó en un portal *hasta que hubo desaparecido* rumbo a la plaza Universidad. Sólo entonces se apresuró a subir la escalera hasta su casa. Su madre Sophie le esperaba allí, prendida de lágrimas.

(191) Cuando María *tocó* la sonata, Pedro la miró con aire de desaprobación

(192) Cuando María *hubo tocado* la sonata, Pedro la miró con aire de desaprobación.

(211) No sabemos si es un premio por ser otro más de los gobernadores salinistas, que inmediatamente salen de su gobierno y encuentran chamba inmediatamente, *ya sea* de embajadores, *ya sea* de directores de aeropuertos, pero, siempre encuentran un trabajo.

(212) EL Recita. [...]



ELLA Eh... claro, ya va. ¿Cómo es que dice?... ah... ya. (Recitando acompañada de movimientos descriptivos). 'Los zapaticos me aprietan, las medias me dan calor y el beso que tú me diste lo guardo en el corazón'.

(213) O sea, que se lo pasa uno bien ahí, ¿no? Muy bien. Bueno, pues *ya nos iremos* el miércoles de nuevo.

(244) DIRECTOR DE TEATRO: ¿Te interesa el teatro?

PAYASO: (que empieza a mecerse) Por extraño que te parezca formo parte de él.

DIRECTOR DE TEATRO: ¿También eres escritor?

PAYASO: (meciéndose durante todo el diálogo que sigue). Prefiero no definirme. ¿*De qué decías que trataba tu obra?*

DIRECTOR DE TEATRO: De las vicisitudes por las que atraviesa un Director de Teatro para escribir un monólogo.

(265) Podría haberse marchado a casa, podría haber quedado con los dos hombres lejos de la clínica, hasta hubiese sido prudente alejarlos de allí. Pero Gloria le rogó que regresase pronto y él, con el tirón del entusiasmo, *le juró* que se quedaría con ella esa noche y todas las que hiciera falta.

- Puedo dormir en ese sillón.

Lo dijo de pronto, pero luego *se arrepintió*. En los hospitales se trata a los sanos como si quisieran succionarles la vitalidad, arrebatarles la salud: ni camas, ni baños en condiciones, ni comida. Pero no era capaz de alejarse del niño o de Gloria; quería permanecer entre ellos dos, acercándose a la cama, pidiendo una caricia como un perro manso, como un mendigo, vagando entre sentimientos contrapuestos de exclusión y de felicidad.

(296) Tú no podrás estar más cansado; más cansado no; y *es que* habrás caminado mucho, a caballo, a pie (Fuentes, *Artemio*); Laura enseguida me lo nota. Has estado de servicio. Y *es que* no lo aguanto, se me hundan los ojos y tardo tres días en reponerme (Martín-Santos, *Tiempo*); Era casi un analfabeto. Y casi lo sigo siendo. Y *es que* el que nace lechón muere cochino (Chamizo, *Paredes*).

(307) - El amor se ve un poquito problemático -dijo la gitana.

- Ay, me puedo morir, se me baja la presión -dijo Paloma.

- Se ve una línea gorda que se bifurca en varias líneas pequeñas -dijo la gitana-. Qué interesante, señorita, parece que vas a tener muchos amores.

- Caracho, Paloma, *no sabía que eras tan brava* -dijo Francisco.

- ¿Y mi relación con él? -preguntó Paloma-. ¿Tiene futuro o no?

(308) Cuando al fin se vieron, se miraron de pies a cabeza. Rasumikhine estaba estupefacto. Pero, de súbito, la ira, una ira ciega, brilló en sus ojos.

-¿*Conque estabas aquí?* -vociferó-. ¡El hombre ha saltado de la cama y se ha escapado! ¡Y yo buscándote! ¡Hasta debajo del diván, hasta en el granero! He estado a punto de pegarle a Nastasia por culpa tuya... ¡Y miren ustedes de dónde sale...! Rodia, ¿qué quiere decir esto? Di la verdad.

(309) [Tributaris - 05 mai 2008] Tu no sabes ni lo que es la Iglesia ni el Gobierno: Tu eres un indocumentado, cobarde que te amparas detras del ordenador y solo sabes meterte con las niñas, idiota. Vete a un foro donde encajes mejor, por ejemplo, al de 'frustados del PP'

[Primer contacto - 12 mai 2008] *Así que eras un puto rojomierda....* Qué rápido hemos sabido la inmundicia que eres. Hale, otro gilipollas al que zumbar.

(316) Entonces, todo esto *creo que es* muy importante, que la gente tome conciencia.

(317) Cuando al mero principio se llevó una temporada de ballet ruso, llegó una bailarina rusa, no recuerdo ahora, muy famosa, me quería mucho, pues todo mundo me quería mucho, yo no se por qué, *yo creo era el renacuajo* aquel que andaba por Bellas Artes y me re me regaló unas zapatillas suyas, no sé si tú, ahora que dije de zapatillas, no sé si tú sabes que el suelo de Bellas Artes, el del escenario, es movable, entonces se quedan unas rajadas de unos cinco centímetros entre duela y duela.

(318) Había un poeta que se llamaba Pablo Neruda. Y una noche, en su casa de Isla Negra, (tras una numerosa peregrinación de admiradores que le dedicaron versos, cantaron cuecas, tocaron y

reverenciaron al poeta), nos quedamos, invitados por él, un puñado -media docena, me parece- de personas que él conocía: Díaz Casanueva, el poeta *que era, creo, embajador de Chile* en Argel, Vargas Llosa (que había llegado a Chile recabando firmas para pedir la independencia de Puerto Rico) y alguien más cuyos nombres he olvidado.

(319) Bueno, oye una cosa. Los problemas que tenéis vosotros, como pareja, vienen de fuera, *creo yo*.

# Index des notions

---

## A

- Actualisant (mode) · - 113 -, - 222 -, - 223 -, - 224 -, - 225 -, - 232 -, - 233 -, - 235 -, - 236 -, - 237 -, - 239 -, - 241 -, - 249 -, - 254 -, - 268 -, - 269 -, - 270 -, - 274 -, - 293 -, - 294 -, - 295 -, - 296 -, - 299 -, - 301 -, - 307 -, - 354 -, - 361 -, - 430 -
- Actualisation · - 106 -
- Adstrat, adstratique · - 8 -, - 315 -, - 320 -, - 331 -, - 339 -, - 340 -, - 346 -, - 352 -, - 355 -, - 431 -
- Anté-co-prétérit · - 17 -, - 46 -, - 47 -, - 61 -, - 62 -, - 65 -, - 66 -, - 77 -, - 132 -
- Anté-prétérit · - 46 -, - 61 -, - 62 -, - 65 -, - 66 -, - 67 -, - 83 -, - 88 -, - 96 -, - 97 -, - 100 -, - 105 -, - 118 -, - 263 -, - 271 -
- Antériorité, antérieur · - 6 -, - 7 -, - 19 -, - 20 -, - 21 -, - 22 -, - 24 -, - 26 -, - 44 -, - 45 -, - 46 -, - 48 -, - 54 -, - 55 -, - 56 -, - 57 -, - 58 -, - 59 -, - 61 -, - 62 -, - 65 -, - 66 -, - 67 -, - 68 -, - 71 -, - 72 -, - 73 -, - 74 -, - 75 -, - 78 -, - 79 -, - 82 -, - 84 -, - 86 -, - 88 -, - 89 -, - 90 -, - 91 -, - 92 -, - 93 -, - 95 -, - 96 -, - 97 -, - 98 -, - 99 -, - 100 -, - 101 -, - 107 -, - 112 -, - 113 -, - 116 -, - 122 -, - 128 -, - 133 -, - 134 -, - 135 -, - 138 -, - 139 -, - 148 -, - 151 -, - 152 -, - 154 -, - 156 -, - 157 -, - 173 -, - 175 -, - 218 -, - 249 -, - 263 -, - 264 -, - 265 -, - 266 -, - 267 -, - 268 -, - 269 -, - 270 -, - 271 -, - 272 -, - 273 -, - 275 -, - 276 -, - 281 -, - 282 -, - 284 -, - 286 -, - 287 -, - 297 -, - 300 -, - 301 -, - 303 -, - 304 -, - 305 -, - 308 -, - 310 -, - 312 -, - 314 -, - 331 -, - 337 -, - 338 -, - 341 -, - 354 -, - 429 -, - 430 -, - 431 -
- Aspect, aspectuel · - 13 -, - 14 -, - 18 -, - 23 -, - 28 -, - 29 -, - 30 -, - 35 -, - 38 -, - 42 -, - 43 -, - 47 -, - 48 -, - 49 -, - 50 -, - 51 -, - 63 -, - 71 -, - 74 -, - 85 -, - 88 -, - 89 -, - 90 -, - 93 -, - 94 -, - 95 -, - 96 -, - 99 -, - 100 -, - 101 -, - 102 -, - 103 -, - 104 -, - 105 -, - 106 -, - 107 -, - 110 -, - 111 -, - 114 -, - 118 -, - 122 -, - 127 -, - 132 -, - 134 -, - 138 -, - 139 -, - 147 -, - 148 -, - 152 -, - 157 -, - 158 -, - 159 -, - 162 -, - 169 -, - 173 -, - 178 -, - 184 -, - 208 -, - 213 -, - 215 -, - 216 -, - 217 -, - 218 -, - 225 -, - 233 -, - 243 -, - 244 -, - 248 -, - 250 -, - 254 -, - 255 -, - 276 -, - 280 -, - 281 -, - 282 -, - 301 -, - 321 -, - 323 -, - 335 -, - 344 -, - 349 -, - 353 -, - 355 -, - 361 -, - 364 -, - 367 -, - 368 -, - 369 -, - 374 -, - 379 -, - 430 -
- Auxiliaire, auxiliarité, auxiliarisation · - 28 -, - 30 -, - 31 -, - 35 -, - 36 -, - 38 -, - 39 -, - 93 -, - 198 -, - 244 -, - 349 -
- Aver · - 24 -, - 29 -, - 30 -, - 31 -, - 32 -, - 33 -, - 34 -, - 35 -, - 36 -, - 37 -, - 38 -, - 41 -, - 42 -, - 45 -, - 202 -, - 247 -, - 366 -, - 428 -
- Aymara · - 343 -, - 344 -, - 349 -, - 372 -, - 373 -

---

## C

- Catégoriseur sémique · - 199 -, - 201 -, - 210 -, - 211 -
- Cognématique, cognèmes · - 11 -, - 188 -, - 191 -, - 192 -, - 198 -, - 199 -, - 200 -, - 203 -, - 204 -, - 205 -, - 208 -, - 210 -, - 211 -, - 213 -, - 214 -, - 215 -, - 225 -, - 241 -, - 252 -, - 253 -, - 264 -, - 266 -, - 276 -, - 301 -, - 302 -, - 322 -, - 329 -, - 352 -, - 354 -, - 364 -, - 365 -, - 374 -, - 430 -
- Cognition, cognitif · - 141 -, - 142 -, - 158 -, - 159 -, - 161 -, - 166 -, - 167 -, - 169 -, - 173 -, - 192 -, - 195 -, - 197 -, - 200 -, - 208 -, - 211 -, - 212 -, - 213 -, - 214 -, - 224 -, - 228 -, - 233 -, - 252 -, - 254 -, - 276 -, - 301 -, - 354 -, - 355 -, - 356 -, - 361 -, - 365 -, - 367 -, - 429 -
- Commutation · - 108 -, - 112 -, - 176 -, - 177 -, - 289 -
- Conceptualisation · - 11 -, - 33 -, - 35 -, - 47 -, - 97 -, - 120 -, - 140 -, - 142 -, - 143 -, - 150 -, - 161 -, - 162 -, - 190 -, - 229 -, - 232 -, - 253 -, - 254 -, - 277 -, - 279 -, - 283 -, - 289 -, - 297 -, - 328 -, - 348 -, - 356 -
- Congruence, congruent · - 10 -, - 187 -, - 188 -
- Contact de langues · - 8 -, - 14 -, - 316 -, - 319 -, - 323 -, - 345 -, - 346 -, - 356 -, - 364 -, - 376 -
- Courtoisie (effet de sens) · - 82 -, - 83 -, - 119 -, - 157 -, - 160 -, - 175 -, - 295 -, - 297 -, - 302 -, - 404 -, - 431 -

---

## D

- Décadence (vs incidence) · - 216 -, - 225 -, - 361 -
- Désémantisation · - 246 -
- Diachronie, diachronique · - 5 -, - 16 -, - 113 -, - 118 -, - 228 -, - 242 -, - 247 -, - 392 -, - 428 -
- Dialectologie, dialectal · - 7 -, - 8 -, - 9 -, - 12 -, - 178 -, - 184 -, - 248 -, - 270 -, - 316 -, - 319 -, - 320 -, - 321 -, - 331 -, - 338 -, - 352 -, - 355 -, - 356 -, - 364 -
- Dialogique (effet de sens) · - 236 -, - 238 -, - 292 -, - 295 -, - 302 -, - 403 -, - 431 -

Discours (vs langue) · - 9 -, - 10 -, - 12 -, - 13 -, - 14 -, - 17 -, - 28 -, - 38 -, - 68 -, - 73 -, - 84 -, - 89 -, - 104 -, - 106 -, - 115 -, - 122 -, - 123 -, - 124 -, - 125 -, - 135 -, - 136 -, - 141 -, - 143 -, - 146 -, - 157 -, - 161 -, - 162 -, - 166 -, - 167 -, - 173 -, - 174 -, - 175 -, - 176 -, - 181 -, - 183 -, - 184 -, - 185 -, - 186 -, - 190 -, - 195 -, - 207 -, - 219 -, - 226 -, - 238 -, - 241 -, - 242 -, - 243 -, - 246 -, - 249 -, - 250 -, - 251 -, - 255 -, - 258 -, - 262 -, - 264 -, - 276 -, - 280 -, - 307 -, - 334 -, - 335 -, - 340 -, - 346 -, - 348 -, - 354 -, - 363 -, - 373 -

---

## **E**

Effet de sens · - 10 -, - 12 -, - 14 -, - 25 -, - 31 -, - 82 -, - 104 -, - 146 -, - 157 -, - 162 -, - 173 -, - 174 -, - 178 -, - 184 -, - 185 -, - 248 -, - 258 -, - 262 -, - 265 -, - 266 -, - 269 -, - 275 -, - 276 -, - 278 -, - 280 -, - 281 -, - 285 -, - 286 -, - 287 -, - 288 -, - 290 -, - 294 -, - 295 -, - 297 -, - 301 -, - 302 -, - 304 -, - 308 -, - 309 -, - 315 -, - 331 -, - 334 -, - 346 -, - 352 -, - 353 -, - 355 -, - 373 -, - 392 -, - 396 -, - 401 -, - 402 -, - 403 -, - 404 -, - 409 -, - 431 -  
 Ellipse, elliptique · - 312 -, - 313 -, - 314 -, - 355 -, - 408 -, - 431 -  
 Emplois absolus du *PQP* · - 75 -, - 80 -, - 85 -, - 118 -, - 337 -, - 340 -, - 429 -  
 Estar · - 209 -, - 327 -  
 Évidentialité, évidentiel · - 156 -, - 157 -, - 158 -, - 162 -, - 173 -, - 315 -, - 324 -, - 342 -, - 344 -, - 345 -, - 346 -, - 348 -, - 349 -, - 352 -, - 355 -, - 409 -, - 431 -  
 Expérientiel (effet de sens) · - 33 -, - 47 -, - 54 -, - 72 -, - 83 -, - 85 -, - 101 -, - 104 -, - 107 -, - 110 -, - 115 -, - 175 -, - 176 -, - 190 -, - 258 -, - 265 -, - 278 -, - 284 -, - 285 -, - 286 -, - 287 -, - 301 -, - 349 -, - 401 -, - 431 -  
 Extrinsèque (point de vue) · - 211 -, - 212 -, - 219 -, - 241 -, - 244 -, - 250 -, - 253 -, - 254 -, - 260 -, - 275 -, - 288 -, - 290 -, - 302 -, - 305 -, - 311 -, - 314 -, - 328 -, - 348 -, - 352 -, - 354 -, - 355 -

---

## **F**

Figement syntaxique · - 249 -, - 430 -  
 150 -  
 Forme en *-ra* · - 22 -, - 23 -, - 24 -, - 25 -, - 42 -, - 45 -, - 50 -, - 65 -, - 86 -, - 125 -, - 136 -, - 242 -, - 247 -, - 248 -, - 249 -, - 292 -  
 Forme en *-se* · - 22 -, - 25 -

---

## **G**

Grammaticalisation · - 14 -, - 27 -, - 36 -, - 37 -, - 38 -, - 40 -, - 113 -, - 115 -, - 236 -, - 241 -, - 242 -, - 246 -, - 251 -, - 375 -, - 378 -, - 430 -  
 Guarani · - 7 -, - 8 -, - 182 -, - 183 -, - 185 -, - 316 -, - 317 -, - 318 -, - 319 -, - 320 -, - 321 -, - 322 -, - 323 -, - 325 -, - 326 -, - 329 -, - 331 -, - 332 -, - 333 -, - 334 -, - 335 -, - 336 -, - 337 -, - 343 -, - 345 -, - 349 -, - 358 -, - 364 -, - 368 -, - 374 -, - 375 -, - 378 -, - 409 -

---

## **H**

Haber · - 10 -, - 13 -, - 28 -, - 29 -, - 32 -, - 35 -, - 36 -, - 37 -, - 38 -, - 39 -, - 40 -, - 41 -, - 42 -, - 45 -, - 46 -, - 48 -, - 50 -, - 62 -, - 63 -, - 71 -, - 72 -, - 87 -, - 89 -, - 90 -, - 94 -, - 95 -, - 97 -, - 101 -, - 105 -, - 106 -, - 107 -, - 108 -, - 109 -, - 110 -, - 111 -, - 112 -, - 113 -, - 114 -, - 115 -, - 116 -, - 122 -, - 127 -, - 139 -, - 158 -, - 176 -, - 198 -, - 199 -, - 201 -, - 202 -, - 203 -, - 205 -, - 206 -, - 207 -, - 208 -, - 219 -, - 238 -, - 241 -, - 243 -, - 244 -, - 246 -, - 248 -, - 250 -, - 304 -, - 310 -, - 313 -, - 354 -, - 361 -, - 367 -, - 378 -, - 381 -, - 405 -, - 407 -, - 408 -, - 413 -, - 415 -, - 430 -  
 HABÈRE + participe parfait passif · - 17 -, - 25 -, - 26 -, - 27 -, - 28 -, - 29 -, - 30 -, - 428 -  
 Hypothèse des formants · - 11 -, - 135 -, - 136 -, - 190 -  
 Hypothétique (effet de sens) · - 81 -, - 271 -, - 290 -, - 318 -, - 402 -, - 431 -

---

## **I**

Iconicité, iconique · - 192 -, - 199 -, - 208 -, - 364 -  
 Imparfait de l'indicatif · - 19 -, - 22 -, - 23 -, - 43 -, - 45 -, - 46 -, - 56 -, - 58 -, - 68 -, - 71 -, - 76 -, - 93 -, - 113 -, - 125 -, - 127 -, - 148 -, - 150 -, - 152 -, - 153 -, - 161 -, - 213 -, - 223 -, - 225 -, - 233 -, - 273 -, - 288 -, - 339 -, - 346 -, - 361 -

Imparfait du subjonctif · - 22 -, - 23 -, - 24 -, - 25 -, - 42 -, - 45 -, - 50 -, - 65 -, - 86 -, - 125 -, - 136 -, - 242 -, - 247 -, - 248 -, - 249 -, - 292 -  
 Inactualisant (mode) · - 14 -, - 25 -, - 113 -, - 222 -, - 223 -, - 224 -, - 225 -, - 226 -, - 227 -, - 232 -, - 233 -, - 234 -, - 235 -, - 237 -, - 238 -, - 239 -, - 241 -, - 243 -, - 253 -, - 254 -, - 260 -, - 269 -, - 270 -, - 271 -, - 273 -, - 274 -, - 275 -, - 285 -, - 291 -, - 292 -, - 294 -, - 296 -, - 297 -, - 298 -, - 299 -, - 301 -, - 302 -, - 307 -, - 308 -, - 328 -, - 329 -, - 348 -, - 349 -, - 352 -, - 354 -, - 361 -, - 430 -  
 Inactuel · - 123 -, - 124 -, - 133 -, - 136 -, - 137 -, - 139 -, - 141 -, - 147 -, - 151 -, - 162 -, - 166 -, - 168 -, - 169 -, - 285 -, - 292 -, - 361 -, - 429 -  
 Incidence (vs décadence) · - 39 -, - 73 -, - 216 -, - 264 -, - 276 -, - 320 -, - 350 -, - 361 -  
 Instance interlocutive · - 234 -  
 Invariant · - 178 -, - 191 -, - 192 -, - 195 -, - 203 -, - 208 -, - 211 -, - 212 -, - 213 -, - 214 -, - 235 -, - 241 -, - 242 -, - 301 -, - 352 -, - 354 -, - 355 -, - 356 -, - 361 -

---

## L

Langue (vs discours) · - 9 -, - 10 -, - 11 -, - 12 -, - 14 -, - 25 -, - 36 -, - 38 -, - 39 -, - 47 -, - 115 -, - 173 -, - 176 -, - 177 -, - 178 -, - 179 -, - 180 -, - 181 -, - 184 -, - 185 -, - 188 -, - 190 -, - 195 -, - 204 -, - 213 -, - 219 -, - 233 -, - 235 -, - 248 -, - 251 -, - 254 -, - 270 -, - 274 -, - 277 -, - 303 -, - 315 -, - 317 -, - 319 -, - 346 -, - 349 -, - 354 -, - 370 -, - 371 -, - 375 -

---

## M

Métaphore, métaphorique · - 12 -, - 31 -, - 142 -, - 143 -, - 429 -  
 Mirativité, miratif (effet de sens) · - 7 -, - 8 -, - 9 -, - 14 -, - 153 -, - 157 -, - 178 -, - 182 -, - 183 -, - 184 -, - 185 -, - 254 -, - 315 -, - 316 -, - 326 -, - 328 -, - 329 -, - 331 -, - 334 -, - 337 -, - 341 -, - 342 -, - 345 -, - 348 -, - 349 -, - 352 -, - 355 -, - 368 -, - 409 -  
 Modalité · - 58 -, - 63 -, - 95 -, - 135 -, - 175 -, - 178 -, - 183 -, - 226 -, - 320 -, - 321 -, - 323 -, - 324 -, - 325 -, - 326 -, - 374 -  
 Mode (verbal) · - 14 -, - 16 -, - 18 -, - 22 -, - 23 -, - 25 -, - 41 -, - 42 -, - 45 -, - 54 -, - 62 -, - 68 -, - 70 -, - 84 -, - 93 -, - 94 -, - 124 -, - 130 -, - 131 -, - 132 -, - 135 -, - 136 -, - 140 -, - 166 -, - 168 -, - 190 -, - 199 -, - 216 -, - 222 -, - 223 -, - 224 -, - 225 -, - 226 -, - 227 -, - 228 -, - 229 -, - 230 -, - 231 -, - 232 -, - 234 -, - 235 -, - 236 -, - 237 -, - 238 -, - 239 -, - 241 -, - 248 -, - 249 -, - 255 -, - 271 -, - 272 -, - 294 -, - 322 -, - 323 -, - 325 -, - 335 -, - 336 -, - 348 -, - 353 -, - 354 -, - 361 -, - 374 -, - 379 -, - 430 -  
 Morphologie, morphologique · - 8 -, - 18 -, - 20 -, - 40 -, - 41 -, - 86 -, - 89 -, - 106 -, - 118 -, - 133 -, - 135 -, - 136 -, - 141 -, - 169 -, - 209 -, - 213 -, - 214 -, - 220 -, - 222 -, - 223 -, - 225 -, - 228 -, - 246 -, - 325 -, - 326 -, - 343 -, - 369 -, - 370 -, - 374 -, - 428 -  
 Motivation du signe · - 1 -, - 171 -, - 188 -, - 189 -, - 191 -, - 192 -, - 195 -, - 198 -, - 203 -, - 205 -, - 235 -, - 250 -, - 273 -, - 285 -, - 323 -, - 373 -

---

## N

Narratif · - 76 -, - 310 -, - 311 -, - 343 -, - 431 -

---

## O

Onirique (effet de sens) · - 83 -, - 160 -, - 294 -, - 295 -, - 302 -, - 403 -, - 431 -

---

## P

Paronymie · - 189 -, - 190 -, - 367 -  
 Participe · - 13 -, - 14 -, - 17 -, - 18 -, - 19 -, - 24 -, - 25 -, - 26 -, - 27 -, - 28 -, - 29 -, - 30 -, - 34 -, - 35 -, - 36 -, - 37 -, - 40 -, - 41 -, - 42 -, - 45 -, - 46 -, - 47 -, - 50 -, - 51 -, - 62 -, - 66 -, - 87 -, - 89 -, - 90 -, - 92 -, - 94 -, - 96 -, - 98 -, - 102 -, - 104 -, - 105 -, - 106 -, - 107 -, - 108 -, - 109 -, - 110 -, - 111 -, - 112 -, - 113 -, - 114 -, - 115 -, - 116 -, - 118 -, - 130 -, - 169 -, - 207 -, - 209 -, - 210 -, - 211 -, - 213 -, - 214 -, - 215 -, - 216 -, - 217 -, - 218 -, - 219 -, - 222 -, - 225 -, - 229 -, - 241 -, - 242 -, - 243 -, - 244 -, - 245 -, - 246 -, - 247 -, - 248 -, - 250 -, - 252 -, - 253 -, - 254 -, - 255 -, - 263 -, - 267 -, - 269 -, - 275 -, - 276 -, - 279 -, - 283 -, - 288 -, - 290 -, - 298 -, - 301 -, - 302 -, - 304 -, - 305 -, - 311 -, - 314 -, - 322 -, - 325 -, - 342 -, - 346 -, - 348 -, - 352 -, - 354 -, - 355 -, - 361 -, - 376 -, - 428 -, - 430 -

- Passé antérieur · - 20 -, - 56 -, - 91 -, - 118 -, - 274 -, - 275 -, - 276 -, - 277 -, - 301 -  
 Passé simple · - 20 -, - 56 -, - 60 -, - 69 -, - 77 -, - 81 -, - 82 -, - 108 -, - 124 -, - 127 -, - 134 -, - 136 -, - 143 -, - 144 -, - 145 -, - 146 -, - 148 -, - 149 -, - 150 -, - 155 -, - 157 -, - 158 -, - 161 -, - 165 -, - 166 -, - 176 -, - 220 -, - 221 -, - 233 -, - 249 -, - 270 -, - 296 -, - 307 -, - 310 -, - 312 -, - 330 -, - 339 -, - 343 -, - 352 -, - 361 -, - 373 -  
 Perfectivité, perfectif · - 24 -, - 30 -, - 50 -, - 71 -, - 82 -, - 87 -, - 89 -, - 90 -, - 93 -, - 95 -, - 96 -, - 97 -, - 98 -, - 99 -, - 102 -, - 103 -, - 104 -, - 118 -, - 122 -, - 149 -, - 160 -, - 199 -, - 429 -  
 Périphrase, périphrastique · - 8 -, - 9 -, - 11 -, - 13 -, - 14 -, - 17 -, - 23 -, - 24 -, - 25 -, - 26 -, - 27 -, - 28 -, - 29 -, - 30 -, - 35 -, - 36 -, - 38 -, - 39 -, - 40 -, - 42 -, - 44 -, - 45 -, - 49 -, - 50 -, - 51 -, - 65 -, - 66 -, - 67 -, - 69 -, - 84 -, - 85 -, - 87 -, - 88 -, - 89 -, - 91 -, - 92 -, - 97 -, - 102 -, - 104 -, - 105 -, - 106 -, - 107 -, - 108 -, - 109 -, - 111 -, - 112 -, - 113 -, - 114 -, - 116 -, - 118 -, - 134 -, - 138 -, - 173 -, - 178 -, - 184 -, - 191 -, - 196 -, - 197 -, - 214 -, - 216 -, - 219 -, - 242 -, - 243 -, - 244 -, - 245 -, - 246 -, - 247 -, - 249 -, - 250 -, - 251 -, - 253 -, - 255 -, - 258 -, - 260 -, - 264 -, - 329 -, - 330 -, - 334 -, - 335 -, - 336 -, - 348 -, - 351 -, - 353 -, - 355 -, - 361 -, - 366 -, - 374 -, - 428 -, - 429 -  
 Persistant (effet de sens) · - 107 -, - 111 -, - 115 -, - 278 -, - 285 -, - 287 -, - 288 -, - 302 -, - 401 -, - 431 -  
 Personne grammaticale · - 124 -, - 217 -, - 232 -, - 234 -, - 235 -, - 240 -, - 246 -  
 Perspective · - 62 -, - 65 -, - 87 -, - 93 -, - 94 -, - 105 -, - 107 -, - 121 -, - 123 -, - 128 -, - 129 -, - 130 -, - 131 -, - 132 -, - 133 -, - 134 -, - 138 -, - 140 -, - 142 -, - 156 -, - 157 -, - 158 -, - 159 -, - 162 -, - 168 -, - 190 -, - 191 -, - 194 -, - 195 -, - 197 -, - 219 -, - 311 -, - 312 -, - 314 -, - 318 -, - 348 -, - 350 -, - 355 -, - 356 -, - 361 -, - 377 -, - 428 -, - 429 -, - 430 -  
 Phatique (fonction) · - 298 -, - 302 -, - 355 -, - 404 -, - 431 -  
 Plus-que-parfait espagnol · - 7 -, - 8 -, - 9 -, - 11 -, - 13 -, - 14 -, - 22 -, - 25 -, - 28 -, - 51 -, - 56 -, - 58 -, - 64 -, - 67 -, - 69 -, - 70 -, - 71 -, - 72 -, - 73 -, - 74 -, - 75 -, - 76 -, - 77 -, - 78 -, - 80 -, - 81 -, - 82 -, - 83 -, - 84 -, - 86 -, - 88 -, - 89 -, - 93 -, - 97 -, - 98 -, - 99 -, - 102 -, - 103 -, - 104 -, - 108 -, - 110 -, - 113 -, - 114 -, - 115 -, - 116 -, - 118 -, - 119 -, - 120 -, - 123 -, - 124 -, - 125 -, - 128 -, - 129 -, - 132 -, - 133 -, - 134 -, - 135 -, - 138 -, - 139 -, - 140 -, - 141 -, - 152 -, - 153 -, - 154 -, - 155 -, - 156 -, - 157 -, - 158 -, - 159 -, - 160 -, - 167 -, - 168 -, - 169 -, - 172 -, - 173 -, - 174 -, - 175 -, - 176 -, - 177 -, - 178 -, - 182 -, - 183 -, - 184 -, - 196 -, - 197 -, - 209 -, - 219 -, - 222 -, - 228 -, - 241 -, - 242 -, - 243 -, - 249 -, - 250 -, - 252 -, - 253 -, - 254 -, - 255 -, - 258 -, - 260 -, - 262 -, - 263 -, - 264 -, - 265 -, - 266 -, - 268 -, - 269 -, - 270 -, - 271 -, - 272 -, - 273 -, - 274 -, - 275 -, - 276 -, - 277 -, - 279 -, - 280 -, - 282 -, - 283 -, - 284 -, - 285 -, - 286 -, - 288 -, - 289 -, - 290 -, - 291 -, - 293 -, - 294 -, - 295 -, - 299 -, - 301 -, - 302 -, - 303 -, - 304 -, - 305 -, - 307 -, - 308 -, - 309 -, - 310 -, - 311 -, - 312 -, - 313 -, - 314 -, - 316 -, - 329 -, - 330 -, - 331 -, - 334 -, - 335 -, - 337 -, - 338 -, - 339 -, - 341 -, - 342 -, - 343 -, - 344 -, - 345 -, - 346 -, - 348 -, - 349 -, - 352 -, - 353 -, - 354 -, - 355 -, - 361 -  
 Plus-que-parfait latin · - 18 -, - 20 -, - 21 -, - 22 -, - 43 -, - 44 -, - 428 -  
 Point de référence · - 55 -, - 56 -, - 57 -, - 58 -, - 60 -, - 61 -, - 62 -, - 63 -, - 64 -, - 68 -, - 74 -, - 75 -, - 76 -, - 77 -, - 78 -, - 79 -, - 80 -, - 81 -, - 84 -, - 87 -, - 100 -, - 105 -, - 108 -, - 110 -, - 118 -, - 132 -, - 138 -, - 151 -, - 152 -, - 155 -, - 157 -, - 159 -, - 263 -, - 268 -, - 270 -, - 271 -, - 272 -, - 273 -, - 285 -, - 301 -, - 429 -, - 430 -  
 Point de vue · - 21 -, - 53 -, - 58 -, - 63 -, - 66 -, - 87 -, - 97 -, - 98 -, - 107 -, - 111 -, - 115 -, - 141 -, - 143 -, - 149 -, - 150 -, - 151 -, - 152 -, - 156 -, - 162 -, - 183 -, - 194 -, - 200 -, - 211 -, - 212 -, - 213 -, - 218 -, - 219 -, - 220 -, - 241 -, - 246 -, - 247 -, - 249 -, - 253 -, - 254 -, - 267 -, - 275 -, - 283 -, - 290 -, - 311 -, - 312 -, - 314 -, - 317 -, - 320 -, - 322 -, - 328 -, - 329 -, - 333 -, - 334 -, - 335 -, - 349 -, - 352 -, - 354 -, - 356 -, - 361 -, - 429 -  
 Postériorité, postérieur · - 46 -, - 48 -, - 53 -, - 54 -, - 56 -, - 57 -, - 59 -, - 61 -, - 62 -, - 72 -, - 73 -, - 84 -, - 101 -, - 103 -, - 105 -, - 107 -, - 111 -, - 122 -, - 123 -, - 133 -, - 138 -, - 151 -, - 155 -, - 156 -, - 218 -, - 220 -, - 273 -, - 281 -, - 284 -, - 304 -, - 309 -, - 428 -  
 Pragmatique · - 5 -, - 72 -, - 110 -, - 112 -, - 115 -, - 120 -, - 121 -, - 158 -, - 168 -, - 173 -, - 273 -, - 279 -, - 287 -, - 301 -, - 353 -, - 365 -, - 429 -, - 431 -  
 Présent · - 14 -, - 19 -, - 21 -, - 24 -, - 26 -, - 27 -, - 45 -, - 46 -, - 47 -, - 48 -, - 52 -, - 53 -, - 55 -, - 56 -, - 60 -, - 62 -, - 63 -, - 64 -, - 68 -, - 76 -, - 79 -, - 81 -, - 84 -, - 85 -, - 89 -, - 93 -, - 96 -, - 105 -, - 111 -, - 113 -, - 114 -, - 119 -, - 120 -, - 121 -, - 122 -, - 125 -, - 127 -, - 130 -, - 131 -, - 132 -, - 133 -, - 134 -, - 135 -, - 136 -, - 137 -, - 138 -, - 139 -, - 140 -, - 147 -, - 148 -, - 151 -, - 152 -, - 154 -, - 162 -, - 163 -, - 185 -, - 194 -, - 206 -, - 216 -, - 220 -, - 223 -, - 224 -, - 225 -, - 226 -, - 227 -, - 229 -, - 231 -, - 232 -, - 233 -, - 234 -, - 238 -, - 241 -, - 243 -, - 246 -, - 248 -, - 253 -, - 254 -, - 270 -, - 273 -, - 274 -, - 275 -, - 284 -, - 285 -, - 287 -, - 291 -, - 292 -, - 293 -, - 294 -, - 295 -, - 296 -, - 297 -, - 298 -, - 299 -, - 300 -, - 301 -, - 302 -, - 308 -, - 325 -, - 330 -, - 334 -, - 336 -, - 338 -, - 339 -, - 348 -, - 349 -, - 352 -, - 354 -, - 361 -  
 Procès itératif · - 257 -, - 265 -  
 Procès sémelfactif · - 257 -  
 Progression · - 129 -, - 267 -, - 279 -, - 283 -, - 284 -, - 303 -, - 304 -, - 306 -, - 309 -, - 310 -, - 314 -, - 355 -, - 361 -, - 407 -, - 431 -  
 Proposition principale · - 64 -, - 72 -, - 73 -, - 74 -, - 75 -, - 77 -, - 78 -, - 79 -, - 97 -, - 100 -, - 136 -  
 Proposition subordonnée · - 68 -, - 72 -, - 75 -, - 79 -, - 100 -, - 135 -, - 266 -, - 268 -, - 271 -  
 Propositions subordonnées · - 24 -, - 64 -, - 68 -, - 73 -, - 75 -

## Q

Quechua · - 342 -, - 343 -, - 344 -, - 346 -, - 349 -, - 368 -, - 372 -

**R**

Réanalyse · - 251 -, - 260 -, - 354 -  
 Référent, référentiel · - 13 -, - 14 -, - 32 -, - 42 -, - 50 -, - 52 -, - 53 -, - 54 -, - 58 -, - 59 -, - 60 -, - 62 -, - 74 -, - 80 -, - 84 -, - 85 -, - 86 -, - 89 -, - 103 -, - 119 -, - 121 -, - 128 -, - 135 -, - 140 -, - 142 -, - 160 -, - 161 -, - 163 -, - 174 -, - 188 -, - 189 -, - 190 -, - 194 -, - 198 -, - 228 -, - 250 -, - 255 -, - 258 -, - 280 -, - 284 -, - 298 -, - 302 -, - 324 -, - 329 -, - 337 -, - 353 -, - 356 -, - 428 -  
 Référentialiste (approche) · - 5 -, - 13 -, - 51 -, - 52 -, - 73 -, - 78 -, - 84 -, - 85 -, - 95 -, - 172 -, - 268 -, - 428 -  
 Reparenthésage · - 251 -  
 Reproductibilité, reproductible · - 185 -  
 Réseau sémantique · - 201 -, - 205 -, - 246 -, - 430 -  
 Résultatativité, résultatif (effet de sens) · - 31 -, - 35 -, - 100 -, - 101 -, - 102 -, - 104 -, - 107 -, - 108 -, - 110 -, - 112 -, - 114 -, - 115 -, - 122 -, - 158 -, - 220 -, - 247 -, - 258 -, - 262 -, - 263 -, - 268 -, - 278 -, - 279 -, - 280 -, - 281 -, - 284 -, - 285 -, - 286 -, - 287 -, - 291 -, - 301 -, - 304 -, - 308 -, - 309 -, - 314 -, - 347 -, - 353 -, - 355 -, - 361 -, - 396 -, - 431 -

**S**

Saillance, saillant · - 9 -, - 203 -, - 204 -, - 208 -, - 218 -  
 Sémantèse · - 9 -, - 154 -, - 250 -, - 254 -, - 263 -, - 264 -, - 266 -, - 276 -, - 278 -, - 279 -, - 301 -, - 304 -, - 308 -, - 322 -, - 355 -, - 430 -  
 Ser · - 154 -, - 206 -, - 208 -, - 327 -, - 361 -  
 Signe · - 1 -, - 5 -, - 8 -, - 9 -, - 13 -, - 17 -, - 20 -, - 25 -, - 40 -, - 109 -, - 115 -, - 119 -, - 167 -, - 171 -, - 172 -, - 174 -, - 176 -, - 177 -, - 185 -, - 187 -, - 188 -, - 189 -, - 190 -, - 191 -, - 192 -, - 194 -, - 195 -, - 198 -, - 199 -, - 201 -, - 204 -, - 207 -, - 208 -, - 210 -, - 235 -, - 236 -, - 247 -, - 248 -, - 283 -, - 331 -, - 353 -, - 354 -, - 364 -, - 365 -, - 373 -, - 374 -, - 375 -, - 429 -, - 430 -  
 Signifiante · - 188 -, - 189 -, - 190 -, - 194 -, - 356 -, - 430 -  
 Signifiant · - 5 -, - 7 -, - 9 -, - 10 -, - 11 -, - 12 -, - 13 -, - 17 -, - 18 -, - 20 -, - 22 -, - 25 -, - 29 -, - 36 -, - 38 -, - 39 -, - 40 -, - 45 -, - 46 -, - 50 -, - 63 -, - 64 -, - 72 -, - 85 -, - 86 -, - 88 -, - 89 -, - 94 -, - 102 -, - 103 -, - 104 -, - 114 -, - 115 -, - 118 -, - 141 -, - 167 -, - 169 -, - 170 -, - 173 -, - 174 -, - 177 -, - 178 -, - 184 -, - 185 -, - 186 -, - 187 -, - 188 -, - 189 -, - 190 -, - 191 -, - 192 -, - 194 -, - 195 -, - 196 -, - 197 -, - 199 -, - 203 -, - 204 -, - 207 -, - 210 -, - 211 -, - 212 -, - 219 -, - 223 -, - 225 -, - 226 -, - 228 -, - 235 -, - 241 -, - 242 -, - 247 -, - 250 -, - 251 -, - 252 -, - 254 -, - 259 -, - 260 -, - 328 -, - 348 -, - 354 -, - 356 -, - 366 -, - 367 -, - 371 -, - 374 -, - 375 -, - 428 -, - 429 -, - 430 -  
 Signifié · - 8 -, - 9 -, - 10 -, - 11 -, - 12 -, - 13 -, - 14 -, - 17 -, - 18 -, - 20 -, - 25 -, - 28 -, - 31 -, - 36 -, - 37 -, - 38 -, - 39 -, - 40 -, - 46 -, - 47 -, - 48 -, - 50 -, - 51 -, - 54 -, - 63 -, - 70 -, - 71 -, - 73 -, - 79 -, - 85 -, - 86 -, - 95 -, - 96 -, - 97 -, - 99 -, - 101 -, - 106 -, - 115 -, - 123 -, - 145 -, - 146 -, - 147 -, - 148 -, - 149 -, - 150 -, - 151 -, - 152 -, - 153 -, - 154 -, - 155 -, - 156 -, - 157 -, - 158 -, - 162 -, - 163 -, - 166 -, - 167 -, - 169 -, - 172 -, - 173 -, - 174 -, - 175 -, - 176 -, - 177 -, - 178 -, - 184 -, - 187 -, - 188 -, - 189 -, - 190 -, - 191 -, - 192 -, - 194 -, - 195 -, - 198 -, - 203 -, - 204 -, - 206 -, - 220 -, - 229 -, - 242 -, - 251 -, - 252 -, - 254 -, - 258 -, - 281 -, - 282 -, - 283 -, - 303 -, - 310 -, - 315 -, - 336 -, - 346 -, - 349 -, - 350 -, - 353 -, - 354 -, - 361 -, - 370 -, - 371 -, - 375 -  
 Simultanéité, simultané · - 54 -, - 56 -, - 57 -, - 63 -, - 66 -, - 72 -, - 100 -, - 147 -, - 151 -, - 339 -  
 Structure psychique · - 10 -, - 186 -, - 187 -, - 371 -  
 Structure sémantique · - 190 -, - 193 -  
 Structure sémiologique · - 9 -, - 10 -, - 12 -, - 187 -, - 191 -, - 203 -, - 204 -, - 241 -, - 322 -, - 354 -  
 Subduction, subduit · - 28 -, - 29 -, - 30 -, - 32 -, - 38 -, - 39 -  
 Submorphème, submorphémique · - 191 -, - 192 -, - 199 -, - 206 -, - 247 -, - 365 -  
 Substrat · - 8 -  
 Suffisance expressive · - 186 -, - 187 -  
 Syntaxe, syntaxique · - 6 -, - 8 -, - 12 -, - 14 -, - 39 -, - 40 -, - 50 -, - 75 -, - 77 -, - 82 -, - 97 -, - 115 -, - 125 -, - 135 -, - 141 -, - 178 -, - 180 -, - 183 -, - 184 -, - 188 -, - 190 -, - 193 -, - 199 -, - 210 -, - 236 -, - 237 -, - 242 -, - 243 -, - 246 -, - 249 -, - 251 -, - 255 -, - 258 -, - 260 -, - 263 -, - 266 -, - 268 -, - 269 -, - 270 -, - 301 -, - 304 -, - 319 -, - 321 -, - 322 -, - 325 -, - 326 -, - 334 -, - 335 -, - 336 -, - 349 -, - 350 -, - 355 -, - 364 -, - 365 -, - 369 -, - 370 -, - 374 -, - 377 -, - 430 -, - 431 -

**T**

Temporalité · - 11 -, - 51 -, - 52 -, - 89 -, - 93 -, - 95 -, - 121 -, - 122 -, - 123 -, - 128 -, - 129 -, - 132 -, - 133 -, - 140 -, - 141 -, - 168 -, - 211 -, - 218 -, - 227 -, - 229 -, - 234 -, - 275 -, - 285 -, - 291 -, - 292 -, - 294 -, - 302 -, - 304 -, - 321 -, - 326 -, - 353 -, - 429 -  
 Temps secondaire · - 74 -, - 428 -  
 Théorie de la Relation Interlocutive (TRI) · - 236 -, - 239 -

---

**U**

Unicité du signe · - 8 -, - 188 -, - 331 -

Unité · - 1 -, - 5 -, - 7 -, - 33 -, - 174 -, - 190 -, - 202 -, - 206 -, - 251 -, - 374 -, - 428 -

---

**V**

Variation · - 1 -, - 7 -, - 8 -, - 9 -, - 17 -, - 34 -, - 82 -, - 83 -, - 101 -, - 107 -, - 111 -, - 163 -, - 175 -, - 178 -, - 191 -, - 200 -, - 203 -, - 215 -, - 220 -, - 270 -, - 315 -, - 316 -, - 318 -, - 319 -, - 320 -, - 326 -, - 331 -, - 332 -, - 338 -, - 340 -, - 342 -, - 369 -, - 428 -

Verbes d'existence · - 203 -, - 207 -, - 209 -, - 361 -



# Table des matières

<b>REMERCIEMENTS</b> -----	<b>3</b>
<b>INTRODUCTION</b> -----	<b>6</b>
0.1 ENTRE UNITÉ ET VARIATION .....	7
0.2 POSTULATS THÉORIQUES .....	9
0.2.1 LA LINGUISTIQUE DU SIGNIFIANT -----	9
0.2.2 PRINCIPES -----	11
0.3 DÉROULEMENT DE L'ÉTUDE.....	12
<b>PARTIE 1 DES DIVERSES APPROCHES DU PLUS-QUE-PARFAIT</b> -----	<b>15</b>
1.1 DIACHRONIE DU PLUS-QUE-PARFAIT .....	16
1.1.1 L'INNOVATION DES LANGUES ROMANES -----	18
1.1.1.1 Le plus-que-parfait latin -----	18
a) Morphologie du plus-que-parfait latin-----	18
b) Valeurs et emplois du plus-que-parfait latin-----	20
c) Évolution du signifiant-----	22
1.1.1.2 HABĒRE + participe parfait passif -----	26
a) Apparition de HABĒRE + participe parfait-----	26
b) Interprétation de HABĒRE + participe parfait -----	26
c) Le mouvement d'auxiliarisation -----	28
1.1.1.3 Aver-----	30
a) Aver, ser et tener-----	30
b) Variation du participe en genre et en nombre -----	34
c) Statut de la périphrase aver + participe passé -----	35
1.1.2 LES HÉSITATIONS TERMINOLOGIQUES -----	41
1.1.2.1 Le choix de la référence -----	42
1.1.2.2 Le retour de l'aspect-----	47
1.1.3 BILAN CONCLUSIF-----	50
1.2 L'APPROCHE RÉFÉRENTIALISTE DU PLUS-QUE-PARFAIT.....	51
1.2.1 LE TEMPS RÉFÉRENTIEL -----	52
1.2.1.1 Temps linguistique et temps d'univers -----	52
1.2.1.2 La dénotation du temps verbal -----	54
1.2.1.3 La dimension déictique du temps verbal -----	59
1.2.2 LA « PERSPECTIVE TEMPORELLE » DU PLUS-QUE-PARFAIT -----	65
1.2.2.1 L'anté-prétérit en question -----	67
a) Relation temporelle d'antériorité -----	67
b) Relation temporelle de simultanéité -----	71
c) Relation temporelle de postériorité-----	73
1.2.2.2 Le plus-que-parfait, « temps secondaire » -----	74
a) Le point de référence « passé » -----	75
b) Le problème des emplois absolus -----	80
c) Les emplois éludés -----	82
1.2.2.3 Le statut de la périphrase -----	84

1.2.3 LE RÔLE DE L'ASPECT DANS LA RÉFÉRENCE -----	89
1.2.3.1 De l'aspect à la temporalité -----	89
a) Une opposition symétrique ?-----	89
b) De l'aspect perfectif à la notion d'antériorité-----	93
c) Les limites de cette approche -----	97
1.2.3.2 Perfectivité ou antériorité-----	99
a) Le parti de la double interprétation-----	99
b) Hiérarchisation de la double interprétation -----	106
c) Que reste-t-il du <i>plus-que-parfait</i> ? -----	115
1.2.4 BILAN CONCLUSIF-----	118
1.3 VERS UNE PRAGMATIQUE DU <i>PLUS-QUE-PARFAIT</i> .....	120
1.3.1 <i>PLUS-QUE-PARFAIT</i> ET PERSPECTIVE DISCURSIVE-----	121
1.3.1.1 Le <i>plus-que-parfait</i> , temps du récit-----	124
a) Un temps « d'énonciation historique » ? -----	124
b) Un temps « du récit ou du monde raconté » -----	126
c) La « perspective de prétérit ou d'éloignement » -----	130
1.3.1.2 Le <i>Plus-que-parfait</i> , temps inactuel-----	133
a) Le « toncal antérieur » -----	133
b) L'inactualité du <i>plus-que-parfait</i> -----	135
1.3.1.3 De la psychologie à la cognition-----	140
1.3.2 L'APPORT DE LA LINGUISTIQUE COGNITIVE -----	142
1.3.2.1 Postulats de la linguistique cognitive -----	142
1.3.2.2 L'approche cognitive du verbe espagnol -----	142
a) La métaphore spatiale -----	143
b) Centre(s) Déictique(s) -----	147
c) Le point de vue-----	151
1.3.2.3 Vers une approche plus que parfaite ? -----	161
a) Apport de la linguistique cognitive-----	161
b) Quelques réflexions -----	163
1.3.3 BILAN CONCLUSIF-----	168
<b>PARTIE 2 LA CLEF DES SIGNIFIANTS -----</b>	<b>170</b>
2.1 QUAND LES SIGNES <i>FONT SENS</i> ... ..	171
2.1.1 DIVERGENCES ÉPISTÉMOLOGIQUES -----	172
2.1.1.1 Postulats théoriques -----	172
2.1.1.2 Méthode-----	174
2.1.2 RECUEIL DE DONNÉES -----	178
2.1.2.1 Corpus de référence <i>CREA</i> -----	179
2.1.2.2 Recueil d'occurrences sur le Web-----	181
2.1.2.3 Enquêtes et questionnaires -----	182
2.1.2.4 Remarques -----	183
2.1.3 LA LINGUISTIQUE DU SIGNIFIANT -----	186
2.1.3.1 Herméneutique du signifiant -----	186
a) Une relecture de G. Guillaume -----	186
b) Le champ de la <i>signifiance</i> -----	188
2.1.3.2 Objet et perspectives -----	190
a) Domaines d'études -----	190
b) Perspectives de recherches -----	191

2.2 <i>HABÍA</i> + -DO/-TO/-CHO :« REGARDS SUR LES SIGNIFIANTS » .....	197
2.2.1 DU SIGNE AU SENS : L'ÉTAPE DU COGNÈME -----	198
2.2.1.1 <i>Haber</i> -----	198
a) Alternances sémiologiques -----	199
b) Réseau sémantique -----	201
2.2.1.2 Participe en -do / -to / -cho -----	209
a) Alternances sémiologiques -----	209
b) Une réorganisation significative des participes irréguliers -----	214
c) Conséquences sur la notion d'aspect-----	215
2.2.1.3 Sémiologie de l' <i>imparfait</i> -----	219
2.2.2 VERS UNE REDÉFINITION DES MODES -----	222
2.2.2.1 Observations sémiologiques et répartition modale-----	222
2.2.2.2 Mode <i>actualisant</i> ~ mode <i>inactualisant</i> -----	224
a) Mode actualisant-----	224
b) Mode inactualisant -----	225
2.2.2.3 Quelques remarques -----	228
2.2.3 BILAN CONCLUSIF-----	241
2.3 PARCOURS D'ACTUALISATION.....	242
2.3.1 PARCOURS SYNTAXIQUE -----	243
2.3.2 GRAMMATICALISATION -----	246
2.3.2.1 Changements diachroniques-----	246
2.3.2.2 Figement syntaxique -----	249
2.3.3 SIGNIFIÉ COMPLEXE DU <i>PLUS-QUE-PARFAIT</i> -----	252
2.3.4 VARIABLES-----	255
2.3.4.1 Aspect lexical du participe -----	255
2.3.4.2 Contexte, co-texte et syntaxe-----	258
2.3.5 BILAN CONCLUSIF-----	260
<b>PARTIE 3 VARIATIONS -----</b>	<b>261</b>
3.1 VARIATIONS DISCURSIVES .....	262
3.1.1 EFFET D'ANTÉRIORITÉ DE « PASSÉ » -----	263
3.1.1.1 Antériorité : quelques adjuvants -----	263
a) Co-texte phrastique-----	263
b) Sémantèse favorable -----	266
c) Syntaxe subordonnante -----	266
3.1.1.2 La question du point de référence passé -----	268
a) Proposition principale actualisante -----	268
b) Proposition principale inactualisante -----	270
c) Nature du point de référence -----	272
3.1.1.3 <i>Había cantado</i> ~ <i>Hubo cantado</i> -----	274
3.1.2 EFFETS DE SENS RÉSULTATIF, EXPÉRIENTIEL ET PERSISTANT-----	278
3.1.2.1 Effet de sens résultatif-----	278
a) Bornage adverbial -----	278
b) Inférences pragmatiques-----	279
c) Le cas de <i>ya</i> -----	280
3.1.2.2 Effet de sens expérientiel -----	285
3.1.2.3 Effet de sens persistant-----	287
3.1.3 LES EFFETS DE SENS MODAUX-----	290
3.1.3.1 Effet de sens hypothétique-----	290

a) Subordonnées en <i>Si</i> ...	290
b) Exploitations dialogiques	292
3.1.3.2 Effet de sens onirique	294
3.1.3.3 Effets de sens préludique, hypocoristique et de courtoisie	295
a) Effet de sens préludique	295
b) Effet de sens de courtoisie	297
c) Fonction phatique	298
3.1.4 BILAN CONCLUSIF	301
3.2 SÉQUENCES NARRATIVES	303
3.2.1 ANTÉRIORITÉ ET RÉSULTATIVITÉ DANS LE RÉCIT	304
3.2.1.1 Le temps des analepses	304
3.2.1.2 Pertinence et inclusion	308
3.2.2 LE <i>PLUS-QUE-PARFAIT</i> NARRATIF	310
3.2.2.1 <i>Plus-que-parfait</i> de progression	310
3.2.2.2 <i>Plus-que-parfait</i> et ellipse narrative	312
3.2.3 BILAN CONCLUSIF	314
3.3 CONFINS DIATOPIQUES	315
3.3.1 <i>HABÍA SIDO</i> AU PARAGUAY	316
3.3.1.1 L'espagnol paraguayen : quelques données dialectologiques	316
a) La situation linguistique du Paraguay	317
b) Contact de langues et interférences	319
3.3.1.2 Description des emplois de <i>había sido</i>	327
a) Signifié de <i>había sido</i>	327
b) Description des emplois	329
3.3.1.3 Une hypothèse adstratique « séduisante »	331
a) Des affinités sémantiques	332
b) Des affinités syntaxiques	334
3.3.2 RENDRE À CÉSAR...	337
3.3.2.1 Un <i>plus-que-parfait</i> paraguayen ?	337
3.3.2.2 Un lignage contesté	338
3.3.2.3 <i>Plus-que-parfait</i> et <i>mirativité</i>	339
3.3.2.4 Un emploi apparenté : le <i>plus-que-parfait</i> évidentiel	342
3.3.3 CONVERGENCES	348
3.3.4 BILAN CONCLUSIF	352
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b>	<b>353</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>357</b>
<b>LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES</b>	<b>361</b>
<b>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES</b>	<b>362</b>
<b>INDEX DES AUTEURS</b>	<b>382</b>
<b>INDEX DES EXEMPLES</b>	<b>385</b>
<b>INDEX DES NOTIONS</b>	<b>410</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES</b>	<b>416</b>